Recherche

Recherche en texte intégral :

Trouver

Où chercher :
● partout
○ en apparence seulement
○ en texte seulement

Sortir:
● description
○ mots du texte
○ juste le titre

Nous vous recommandons

Information : procédure de transfert d'informations classifiées
'Document'
Grâce à des procédures rigoureuses de transfert de propriété souveraine aux puissances étrangères et aux organisations internationales, garantissant… complètement

La loi au-dessus des lois : notre terre natale
'Loi'
Méta-reconnaissance – caractériser les voies. I. Frank, en tant que traducteur dans le contexte de son époque, en tant que fondateur de la translectualisation en Ukraine, est décrit… complètement >>

Recommandations pour la phase régionale du concours de compétences professionnelles destiné aux employés du secteur de la politique publique de la jeunesse
'Concours'
Formation (nom complet de l'établissement d'enseignement, date d'admission/d'obtention du diplôme ; faculté ; spécialité ; formation complémentaire ; deuxième diplôme... plus >>

Zhuravleva G. P. Zh91 Économie : manuel
'Manuel'
Cet article décrit les systèmes économiques et leurs types, l'objet et les méthodes de la théorie économique, ainsi que les principales étapes du développement de l'économie en tant que science. Il analyse… plus >>

Youri Nikolaïevitch Shcherbak. Tchernobyl

Enregistrez le lien sur l'un des réseaux :

1 2 3 4 5 ... 41 suivant →

Voir la liste complète

Юрий Щербак
ЧЕРНОБЫЛЬ

Youri Nikolaïevitch Shcherbak. Tchernobyl

Un groupe de scientifiques peut confronter une société mal préparée à des découvertes dont l'application entraînerait des conséquences irréversibles et dévastatrices ; une poignée d'individus peut précipiter le monde entier dans les flammes d'un sacrifice ultime. Seuls des citoyens conscients et vigilants peuvent empêcher ces dérives et écrire une histoire digne d'être vécue.

Aurelio Peccei. « Cent pages pour l'avenir ». Dans : « L'avenir dans le présent ». Moscou, 1984, p. 36.

...ils se mirent à parler des progrès matériels à venir, comme l'électricité, etc. Et je les plaignis, et je leur dis que j'attendais et que je rêvais, et pas seulement que je rêvais, mais que j'essayais aussi d'atteindre le seul autre progrès important : non pas l'électricité et le vol, mais le progrès de la fraternité, de l'unité, de l'amour...

L. N. Tolstoï. « Journal » - 25 avril 1895 (101 ans avant l'accident de Tchernobyl)

Au lieu d'une préface

Les cendres de Tchernobyl résonnent dans mon cœur. Depuis trois ans, je vis avec Tchernobyl et je pleure sa disparition, cherchant à comprendre les causes et les conséquences de l'accident, pensant sans cesse aux héros et aux criminels de Tchernobyl, à ses victimes – d'hier et de demain. Je corresponds et rencontre d'innombrables personnes impliquées dans cette tragédie, écoutant et enregistrant sans cesse de nouveaux témoignages. Parfois, je crois, avec arrogance, tout savoir, ou presque, sur l'accident – mais non, dans le récit d'un inconnu ou dans une lettre venue de loin, un détail poignant et inattendu surgit, un nouveau drame se dessine, l'intrigue de Tchernobyl, en apparence si familière, prend un tournant inattendu. Et alors je comprends : non, je ne sortirai pas de l'abîme de Tchernobyl de sitôt.

Pendant les trois années de la catastrophe de Tchernobyl, je n'ai écrit aucune nouvelle, encore moins un roman court ou un roman, aucune pièce de théâtre, pas même un long article de critique littéraire. Seul un article sur Salvador Dalí, paru dans la revue ukrainienne « Vsesvit », a surmonté cette épreuve. Et encore, peut-être parce que les peintures de ce grand peintre du réalisme onirique s'apparentent au monde surréaliste qui a émergé et s'est implanté près de Kiev… Des journalistes polonais de la « Gazeta Krakowska » m'ont demandé si je resterais, pour le restant de ma vie, un écrivain n'écrivant que sur un seul sujet : Tchernobyl. Non, je ne le souhaiterais pas.

Cependant, je ne peux pas encore décrire ces héros dans leur quotidien familial, professionnel ou sentimental, car je suis pleinement conscient que l'histoire s'écrit sous mes yeux. Ce sentiment d'implication dans des événements d'une importance historique capitale pour le destin de mon peuple me pousse à puiser constamment dans la mémoire vivante de ceux qui ont survécu à la catastrophe de Tchernobyl. Mais la mémoire humaine est trompeuse : elle tend à déformer la complexité et les contradictions des événements grâce à un puissant « censeur intérieur » – la logique – les formalisant et les simplifiant, transformant le flux hétéroclite et illogique de la vie en un schéma rigide en noir et blanc. C'est pourquoi nous devons agir vite, nous devons reconstituer le puzzle de tout ce qui concerne Tchernobyl.

Bien sûr, une compréhension complète de ce qui s'est passé (n'oublions pas la Grande Guerre patriotique) est une affaire d'avenir, peut-être même d'un avenir lointain. Aucun écrivain ni journaliste, aussi érudit soit-il, n'en est capable aujourd'hui. Le temps viendra – j'en suis convaincu – où l'épopée de Tchernobyl nous sera révélée dans toute sa tragique plénitude, dans toute sa polyphonie, à travers les biographies reconnaissantes des véritables héros et les portraits cinglants des criminels qui ont permis l'accident et ses graves conséquences – tous doivent être nommés ! –, à travers des chiffres et des faits précis et concis, dans toute la complexité des circonstances de la vie et des subtilités officielles, des espoirs et des illusions humaines, dans l'ambiguïté des positions morales adoptées par les protagonistes de cette épopée. Je crois que la création d'une telle épopée exigera de nouvelles approches, de nouvelles formes littéraires, différentes, par exemple, de Guerre et Paix ou du Don paisible. Quelles seront-elles ? Je l'ignore.

En attendant… En attendant, je souhaite proposer au lecteur un montage unique de documents, de faits et de témoignages oculaires concernant l'accident.

Dans les confessions de personnes réelles, dans leurs récits – émouvants, subjectifs – peut-être pas toujours d'une exactitude scrupuleuse, parfois contradictoires, pas toujours d'une rationalité absolue, mais toujours sincères – je vois une source vivante de vérité populaire, brute, non filtrée par l'optimisme officiel. Lorsque j'ai soumis ce récit à la publication (la version magazine a paru dans le magazine « Yunost » (Jeunesse), numéros 6 et 7 de 1987 et 9 et 10 de 1988, et dans le magazine ukrainien « Vitchizna » (Vitchizna), numéros 4, 5 et 9 et 10 de 1988), je croyais que les lecteurs me comprendraient et me soutiendraient dans cette quête de vérité.

Sinon, cela ne vaudrait pas la peine d'écrire.

En effet, immédiatement après la publication de Chernobyl, des lettres de lecteurs ont commencé à arriver.

Beaucoup de lettres.

Les lettres qui ont afflué à la rédaction ont apporté une mine d'informations nouvelles et inédites : elles ont considérablement enrichi ma compréhension de Tchernobyl. Elles posaient des questions impitoyables et contenaient des analyses précises des événements. On y lisait de la colère et de la fureur, mais aussi une bonté et une compassion sans pareilles, heureusement encore présentes au plus profond de l'âme humaine. Grâce à ces lettres, j'ai rencontré de nombreuses personnes remarquables, qui sont devenues les héros de ce livre.

J'ai également reçu de nombreux ouvrages précieux consacrés à l'accident et à la reconstruction après sa catastrophe : récits, journaux intimes, mémoires, témoignages, poèmes… et notamment de nombreux poèmes. Lors de la rédaction de ce livre, j'ai tenté d'exploiter au mieux cette riche documentation, ne serait-ce que par de courts extraits. J'espère qu'une édition plus complète de « L'Histoire de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl » sera un jour publiée – une édition intégrale en plusieurs volumes, sans abréviations ni omissions. Et que tous les documents originaux de l'époque y trouveront leur place.

Dans les zones d'urgence, témoin de l'immense douleur qui s'était soudainement abattue sur des dizaines de milliers de personnes, je repensais souvent à nos discussions littéraires de l'époque de Tchernobyl sur les thèmes contemporains, le présent et l'avenir du roman ou de la nouvelle, le héros positif et la nécessité d'« étudier » (!) la vie, et autres choses qui nous paraissaient alors si importantes. Comme elles se révélaient intellectuelles et déconnectées de la réalité, là-bas, dans la Zone, lorsqu'un drame sans précédent se déroulait sous mes yeux, lorsque l'essence humaine – comme en temps de guerre – était mise à nu avec une rapidité fulgurante : tout camouflage s'envolait soudainement, comme les feuilles des arbres sous l'effet des défoliants, et les beaux parleurs qui, lors des réunions, réclamaient « l'accélération », « l'activation du facteur humain », se révélaient être de médiocres lâches et des scélérats, tandis que les travailleurs discrets et ordinaires se révélaient être de véritables héros.

Prenons l'exemple du vieux pompier, « grand-père » Grigory Matveevich Khmel, dont l'histoire, empreinte de simplicité et de modestie, est racontée ici : blessé lors de l'accident de la centrale nucléaire avec ses deux fils, tous deux pompiers, il fut soigné dans différents hôpitaux de Moscou et de Kiev ; son épouse, évacuée d'un village près de Pripyat vers le district de Borodyansky, continua de travailler, préparant les repas et les livrant aux ouvriers agricoles… Quels problèmes, littéraires ou quotidiens, souvent mesquins et pitoyables, pourraient se comparer au drame de ces hommes, qui se comportèrent avec une telle dignité ? En écoutant le récit de ce Khmel ukrainien réfléchi, j'ai, pour une raison qui m'échappe, pensé à Taras Bulba de Gogol.

Après ce que j'ai vu et appris à Tchernobyl, j'ai cru un temps que je ne reprendrais plus jamais la plume : toutes les formes littéraires traditionnelles, toutes les subtilités de style et les artifices de composition me semblaient infiniment éloignées de la vérité, artificielles et superflues. Quelques jours avant l'accident, j'ai terminé le roman « Causes et Conséquences », qui raconte l'histoire de médecins d'un laboratoire spécialisé dans les infections particulièrement dangereuses, luttant contre une maladie mortelle appelée la rage. Et bien que certaines situations du roman, par une étrange coïncidence, aient fait écho à ce que j'avais vu (compte tenu de l'ampleur disproportionnée des événements, bien sûr), le roman s'est rapidement effacé de ma mémoire, relégué à une période de paix.

Tchernobyl a tout englouti.

Comme un aimant géant, elle m'attirait irrésistiblement, captivait mon imagination, me contraignait à vivre dans la Zone, son étrange et perverse réalité, à ne penser qu'à l'accident et à ses conséquences, à ceux qui luttaient contre la mort dans les hôpitaux, à ceux qui tentaient de maîtriser le génie atomique aux abords immédiats du réacteur. Il me semblait ignoble, impossible de rester indifférent aux événements qui avaient plongé mon peuple dans un tel désastre. Pendant de nombreuses années avant avril 1986, j'étais hanté par un sentiment de culpabilité : la culpabilité d'avoir, moi, un Kyivite de souche, un écrivain, un médecin, ignoré la tragédie qui avait frappé ma ville natale au début des années 1960 : le sable et l'eau, accumulés à Babi Yar, que les autorités municipales voulaient transformer en zone de loisirs (!), avaient rompu le barrage et déferlé vers Kurenivka, provoquant des destructions massives et de nombreuses pertes humaines. Pendant de longues années, la littérature ukrainienne (et moi-même avec elle) est restée muette sur cette catastrophe. Ce n'est que relativement récemment qu'Oles Honchar, dans sa nouvelle « Le Ravin noir », et Pavlo Zagrebelny, dans son roman « Le Confort du Sud », ont abordé les événements de cette terrible aube de printemps… Pourquoi suis-je restée silencieuse ? J'aurais pu rassembler les faits, les témoignages, j'aurais pu trouver et nommer les responsables du désastre… Je ne l'ai pas fait. Apparemment, je n'étais pas assez mûre pour comprendre certaines vérités pourtant simples et essentielles. Même mon cri serait tombé dans l'oreille d'un sourd ; il était plus faible que le bourdonnement d'un moustique : je venais tout juste de publier dans « Yunost » et « Literaturnaya Gazeta », et je commençais à peine à écrire ma première nouvelle, « Comme en temps de guerre ». Je dis tout cela non pour me justifier, mais par souci de vérité.

J'ai perçu Tchernobyl d'une manière totalement différente – non pas comme un simple malheur personnel (je n'étais, en réalité, pas en danger), mais comme l'événement le plus important dans l'histoire de mon peuple depuis la Grande Guerre patriotique. Je ne me serais jamais pardonné de garder le silence. Certes, au début, en tant que correspondant spécial pour le journal Literaturnaya Gazeta, ma mission était assez restreinte : rendre compte du travail des médecins impliqués dans les opérations de nettoyage après l'accident. Mais le cours même de ma vie m'a contraint à élargir progressivement mon champ de recherche, me faisant rencontrer des centaines de personnes de tous horizons : pompiers et universitaires, médecins et policiers, enseignants et opérateurs de centrales nucléaires, ministres et militaires, membres du Komsomol et métropolitains, un millionnaire américain et des étudiants soviétiques.

J'ai écouté leurs récits, enregistré leurs voix, puis, en transcrivant ces enregistrements la nuit, j'ai été frappé à maintes reprises par la véracité et la sincérité de leurs témoignages, la précision de leurs détails et la justesse de leurs jugements. Lors de la transcription, je me suis efforcé de préserver la structure de leur discours, les particularités de leur terminologie et de leur jargon, ainsi que l'intonation de leurs interlocuteurs, ne recourant à la correction qu'en dernier recours. Il me semblait essentiel de préserver le caractère documentaire et authentique de ces confessions humaines.

Parallèlement, je ne voulais pas me contenter de recueillir mécaniquement des faits, aussi impressionnants et sensationnels fussent-ils. Dès les premiers jours suivant l'accident, il était urgent de comprendre pleinement ce qui s'était passé.

Après tout, l'explosion de Tchernobyl a fait entrer l'humanité dans une nouvelle ère de développement civilisationnel, une possibilité dont les auteurs de science-fiction n'avaient qu'entrevu, de manière vague et intuitive. La majorité des scientifiques et technologues pragmatiques, rationnels et optimistes, du fait des limites de leur imagination et de la confiance excessive qui en découlait, n'avaient pu prévoir une telle chose, et, apparemment, ne le souhaitaient pas. Seuls quelques scientifiques, plus clairvoyants, ont récemment commencé à envisager le potentiel catastrophique de cette incroyable concentration de capacités industrielles et scientifiques. En témoignent les déclarations de l'académicien V. A. Legasov, publiées dans les pages de notre journal, ainsi que les confessions de scientifiques et de spécialistes.

J'ai également cherché à présenter, dans cet ouvrage, mon propre point de vue sur l'accident, ses origines, ses conditions préalables et les leçons morales qu'il recèle. Je comprends que les opinions exprimées ici – celles de mes sujets et les miennes – sont incomplètes, subjectives et ne sauraient prétendre à la vérité absolue. Le temps, assurément, apportera son lot de nuances, confirmant ou infirmant certaines affirmations.

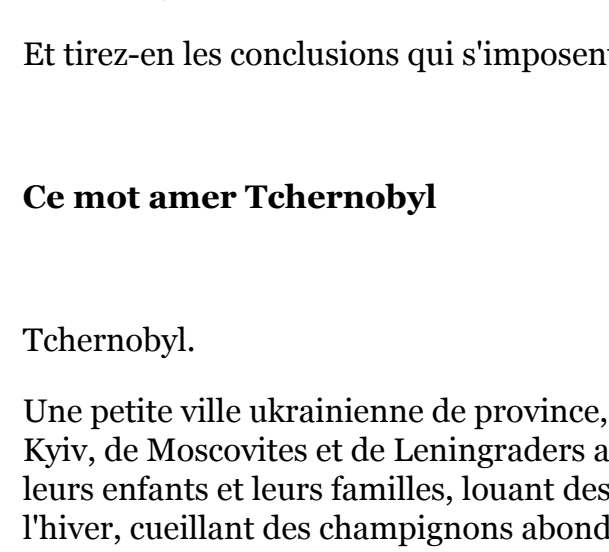
Je ne suis certain que d'une chose : dans les ténèbres de cet événement tragique et funeste que le monde a connu sous le nom de Tchernobyl, nous, l'humanité, devons être capables de reconnaître les sombres présages de l'avenir.

Et tirez-en les conclusions qui s'imposent. Avant qu'il ne soit trop tard.

Ce mot amer Tchernobyl

Tchernobyl.

Une petite ville ukrainienne de province, charmante et verdoyante, parsemée de cerisiers et de pommiers. Nombre d'habitants de Kyiv, de Moscovites et de Leningraders adoraient y passer leurs vacances d'été. Ils y venaient pour un séjour, souvent tout l'été, avec leurs enfants et leurs familles, louant des datchas (chambres dans des maisons en bois de plain-pied), préparant des conserves pour l'hiver, cueillant des champignons abondants dans les forêts environnantes, se prélassant au soleil sur les rivages de sable fin de la mer de Kyiv et pêchant dans la rivière Pripyat.



Et il semblait que la beauté de la nature de Polésie et les quatre unités en béton de la centrale nucléaire, situées à proximité, au nord de Tchernobyl, coexistaient ici dans une harmonie surprenante.

Il semblait…

En arrivant à Tchernobyl début mai 1986, j'ai eu (était-ce seulement une impression ?) le sentiment d'avoir entrevu un monde étrange et incroyable à travers un miroir déformant, teinté des nuances invisibles et, de ce fait, encore plus inquiétantes, d'une radioactivité accrue. J'ai vu ce que, la veille encore, j'aurais eu du mal à imaginer, même dans mes rêves les plus fous, bien que, globalement, tout semblât assez ordinaire. Puis, lors de ma visite suivante, tout me parut familier… Et cela aussi fut une découverte terrifiante, car je suis convaincu qu'on ne peut s'habituer à ÇA. S'habituer à l'accident, à son ampleur, au visage déformé du paysage et de la nature – c'est là l'une des conséquences les plus graves de Tchernobyl.

Mais cela est venu plus tard.

Et au commencement…

C'était une ville désertée, sans les cris stridents des enfants, sans la vie quotidienne paisible et ordinaire typique d'une petite ville. Les volets étaient claqués, et chaque maison, bureau et magasin était fermé et scellé. Des vélos étaient stationnés sur les balcons des immeubles de cinq étages près de la caserne des pompiers, et le linge séchait au grand air. Il n'y avait plus de bétail en ville ; les vaches ne meuglaient plus le matin ; seuls des chiens errants (abattus plus tard) erraient, les poules caquetaient et les oiseaux gazouillaient insouciants dans les arbres. Les oiseaux ignoraient que la végétation poussiéreuse était devenue, ces jours-là, une source de radiations accrues.

Mais même abandonnée par ses habitants, la ville n'était pas morte. Elle vivait et luttait. Elle vivait selon les lois dures et inédites de l'état d'urgence nucléaire. Un matériel considérable était concentré dans et autour de la ville : de puissants bulldozers et tracteurs, des grues et des décapeuses sur camion, des trancheuses et des bétonnières. Face au bâtiment du comité du parti de district, à côté du monument à Lénine, un véhicule blindé de transport de troupes restait immobile, un jeune soldat portant un masque respiratoire observant l'extérieur. Sous des filets de camouflage, des stations radio et des camions militaires étaient stationnés. Et devant le bâtiment du comité du parti de district et celui du comité exécutif de district, d'où était dirigée toute l'opération, des dizaines de voitures particulières étaient garées : des Volga noires, des Tchaïka, comme si une réunion de haut niveau s'y tenait. Certains de ces véhicules, ayant absorbé des radiations, durent être définitivement abandonnés dans la Zone. De nombreux postes de contrôle dosimétrique étaient en activité à l'entrée de Tchernobyl, où voitures et tracteurs étaient soumis à des inspections rigoureuses. Des soldats en combinaisons vertes de protection chimique décontaminaient le matériel quittant la zone dans des sites dédiés. Les rues de Tchernobyl étaient constamment arrosées et lavées abondamment, et de nombreux agents de la police routière y montaient la garde, comme sur les autoroutes très fréquentées de Kiev à la veille des fêtes.

Quelle est l'histoire de cette ville, destinée à entrer dans les annales du XXe siècle ?

Devant moi se trouve un petit livret – comment dire plus précisément ? – confortable et démodé, publié il y a plus de cent ans, en 1884, sous un titre assez attrayant pour le lecteur moderne : « La ville de Tchernobyl dans la province de Kyiv, décrite par le militaire à la retraite L.P. »

Avec la méticulosité d'un véritable militaire, faute d'occupation utile, l'auteur a étudié la géographie, l'histoire et l'économie de cette bourgade isolée, située à 190 kilomètres au nord de Kiev. « Les historiens anciens racontent », écrit L. P., « que lorsque le grand-prince de Kiev, Mstislav, fils de Monomaque, envoya ses frères contre les Krivitchi en 1127 par quatre routes, Vsevolod Olgovich reçut l'ordre de traverser Strezhev pour rejoindre Borisov. Strezhev était considérée comme la ville la plus méridionale de la principauté de Polotsk, où Rogvold installa Vsevolod Glebovich vers 1160. Sous ce prince, Strezhev, plus tard appelée Tchernobyl, était considérée comme une principauté apanage. »

En 1193, Strezhevo était déjà mentionnée sous le nom de Tchernobyl dans la chronique. On y lisait :

"Prince de Vyshgorod et Tourov, Rostislav - fils du grand-duc de Kiev Rurik (règne de 1180 à 1195) "Il est allé avec la prise de Tchernobyl à Tortsiïsk."

L'auteur brosse un tableau détaillé de l'histoire complexe de Tchernobyl – qui n'en a pas été propriétaire ? À la fin du XVIIe siècle, Tchernobyl tomba aux mains du magnat polonais Chodkiewicz ; jusqu'à la Révolution d'Octobre, la famille Chodkiewicz possédait plus de 20 000 dessiatines de terres dans la région. Il est fascinant de lire les noms des villages qui faisaient partie du domaine Chodkiewicz : Zapolye, Zalesye, Yanov, Novosyolki, Yampol, Nagortsy, Kopachi, Mashev, Zimovishche, et bien d'autres, dont Dityatsky Bor – autant de noms désormais familiers à quiconque a travaillé dans la Zone.

Le nom de la ville de Tchernobyl apparaît de façon insolite dans l'histoire de la Révolution française : sous la dictature jacobine, Rozalia Lubomirska-Chodkiewicz, une Polonaise de 26 ans originaire de Tchernobyl, fut guillotinée à Paris le 30 juin 1794 par un tribunal révolutionnaire, accusée d'avoir entretenu des relations avec Marie-Antoinette et d'autres membres de la famille royale. Sous le nom de « Rozalia de Tchernobyl », cette blonde aux yeux bleus fut immortalisée dans les écrits de ses contemporains.

L'ancienne Tchernobyl a donné son nom funeste (« Tchernobyl » en ukrainien signifie « absinthe commune ») à la puissante centrale nucléaire. Nombreux sont ceux, à l'étranger comme en Ukraine, qui, même aujourd'hui, malgré les nombreuses publications et émissions télévisées, ne comprennent toujours pas pleinement, voire pas du tout, que Tchernobyl, modeste chef-lieu de district rural, n'avait quasiment aucun lien avec la centrale nucléaire dans les années précédant l'accident. La jeune ville de Pripiat, en plein essor et située à 18 kilomètres au nord-ouest de Tchernobyl, est devenue le principal centre névralgique de la centrale.

L'album photo « Pripyat » (photos et texte de Yu. Evsyukov), publié en 1986 par la maison d'édition de Kyiv « Mystetstvo », indique :

« Elle doit son nom à Pripyat, une magnifique rivière au débit abondant qui, serpentant pittoresquement comme un ruban bleu, relie les régions biélorusse et ukrainienne de Polésie et se jette dans le Dniepr millénaire. La ville doit son existence à la construction de la centrale nucléaire Lénine de Tchernobyl à cet endroit. »

Les premières pages de l'histoire de Pripyat furent écrites le 4 février 1970, lorsque les ouvriers plantèrent le premier pieu et donnèrent le premier coup de pelle. La proximité d'une gare et d'une autoroute, ainsi que la présence d'une rivière, ont déterminé le choix de ce site pour la première centrale nucléaire d'Ukraine. Le 15 août 1972, le premier mètre cube de béton fut solennellement coulé dans les fondations du bâtiment principal de la centrale. La réussite de la construction de la centrale est indissociable des progrès réalisés dans la construction de nouveaux logements, ainsi que d'équipements sociaux, culturels et publics urbains. Un Palais de la Culture, une Maison du Livre, un cinéma, un hôtel, quatre bibliothèques, une école d'art avec une salle de concert, un complexe médical, des lycées bien équipés et un lycée professionnel ont été construits dans la ville. Un vaste réseau d'équipements publics, de cafétérias, de cafés et de commerces a été mis en place. Plus d'une douzaine de jardins d'enfants ont été construits.

Une attention particulière est portée à la construction de plusieurs écoles maternelles et installations sportives, car l'âge moyen des habitants de cette jeune ville est de vingt-six ans. Plus de mille enfants y naissent chaque année. C'est seulement à Pripyat que l'on peut voir un véritable défilé de poussettes, les parents emmenant leurs tout-petits se promener le soir.

Pripyat se tourne résolument vers l'avenir. Ses entreprises industrielles continuent d'accroître leur capacité de production. Dans les prochaines années, un lycée technique spécialisé dans l'énergie énergétique, un autre lycée, un Palais des Pionniers, un centre de loisirs pour les jeunes, un centre commercial, un marché couvert, un hôtel, de nouvelles gares routière et ferroviaire, un cabinet dentaire, un cinéma de deux salles, un magasin « Detsky Mir », un supermarché et d'autres infrastructures verront le jour. Un parc d'attractions agrémentera l'entrée de la ville.

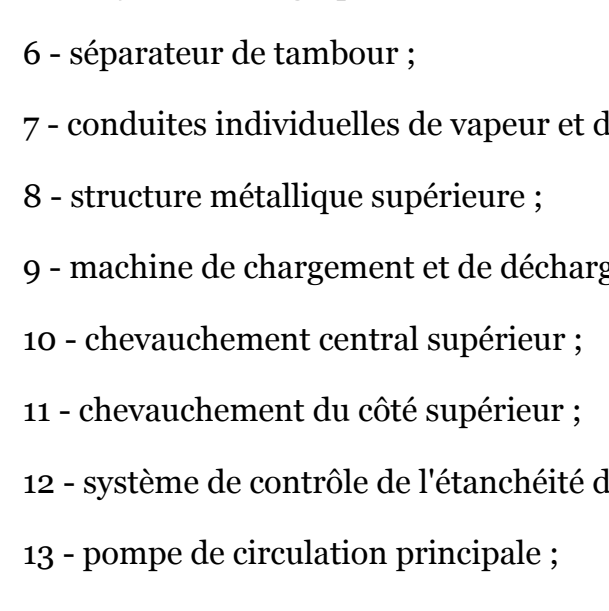
Selon le plan directeur, Pripyat comptera jusqu'à quatre-vingt mille habitants. La ville nucléaire de Polésie deviendra l'une des plus belles villes d'Ukraine.

Cet album coloré m'a été offert dans le bâtiment administratif désert de Pripyat, sa « Maison Blanche », par Alexandre Iourievitch Esaulov, vice-président du comité exécutif de la ville et l'un des héros de notre histoire. Nous avons parcouru avec lui les couloirs déserts, jetant un coup d'œil dans les bureaux vides : meubles déplacés, papiers éparpillés sur le sol, coffres-forts ouverts, piles de bouteilles de Pepsi-Cola vides dans les salles de réunion de la Commission gouvernementale (en guise de souvenir, j'ai pris des bouts de papier collés aux portes, avec des notes griffonnées indiquant qui était où), des dossiers de journaux arrachés à la date du « 25 avril », des fleurs séchées dans des vases… Et par-dessus tout cela, l'odeur suffocante de désinfectant, pour empêcher les rats de proliférer.

Ce jour-là, Esaulov et moi étions les seuls habitants de cette magnifique ville abandonnée. Nous étions là, accompagnés de quelques policiers de la patrouille qui gardaient les maisons désertées.

L'entrée de la ville n'était pas ornée d'un parc d'attractions, mais d'une épaisse clôture de barbelés, équipée d'un système d'alarme spécial pour empêcher les pillards non invités de pénétrer dans la Zone et de dérober les matières radioactives laissées dans des milliers d'appartements. On entendait aussi des hurlements et autres bruits étranges.

Centrales nucléaires, réacteurs RBMK-1000 et autres



Vue générale du réacteur RBMK :

1 - structure métallique de support ;

2 - conduites d'eau individuelles ;

3 - structure métallique inférieure ;

4 - protection biologique latérale ;

5 - maçonnerie en graphite ;

6 - séparateur de tambour ;

7 - conduites individuelles de vapeur et d'eau ;

8 - structure métallique supérieure ;

9 - machine de chargement et de déchargement ;

10 - chevauchement central supérieur ;

11 - chevauchement du côté supérieur ;

12 - système de contrôle de l'étanchéité du gainage des barres de combustible ;

13 - pompe de circulation principale ;

14 - collecteur d'aspiration ;

15 - collecteur de pression.

Extrait de l'article de K. Polushkin « Héros atomique », revue « Science et Vie », 1980, n° 11 :

« L'introduction généralisée des centrales nucléaires dans le secteur énergétique est déterminée par un certain nombre de raisons. »

Attardons-nous sur les plus importants d'entre eux.

Cela s'explique principalement par la concentration croissante de l'industrie et, par conséquent, par l'augmentation de la consommation d'énergie dans les régions centrales les plus développées du pays, où les ressources en combustibles fossiles et hydroélectriques sont presque entièrement épuisées. Le transport de combustibles fossiles depuis des sites d'extraction éloignés n'est pas économiquement viable, car il nécessite le transport de quantités colossales. L'exploitation d'une seule centrale thermique d'une capacité de 1 million de kW requiert environ 10 000 tonnes de charbon par jour. Parallèlement, un réacteur consomme 100 kg de combustible nucléaire pour produire la chaleur nécessaire au fonctionnement d'une centrale nucléaire d'une capacité de 1 million de kW par jour. C'est pourquoi le coût de l'électricité produite par les centrales nucléaires en exploitation dans la partie européenne de l'ex-Union soviétique et dans certaines régions reculées est inférieur à celui de l'énergie produite par les centrales thermiques.

Les facteurs environnementaux jouent également un rôle important. Les centrales électriques fonctionnant au pétrole ou au fioul rejettent dans l'atmosphère du dioxyde de soufre, des hydrocarbures, des oxydes d'azote, du soufre, du plomb et du mercure, tandis que les centrales au charbon émettent également d'énormes quantités de cendres.

...Grâce aux… mesures (visant à assurer la sécurité d'exploitation de la centrale nucléaire. - Yu. Shch.), la situation radioactive dans l'environnement extérieur à proximité de la centrale nucléaire est pratiquement identique à la situation naturelle.

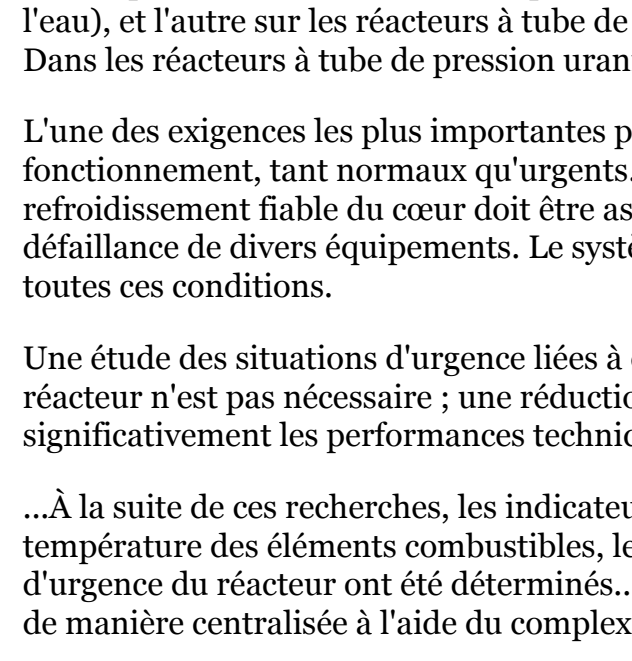
Actuellement, deux grandes orientations ont été définies pour le développement de l'énergie nucléaire dans notre pays au cours des 10 à 15 prochaines années : l'une repose sur les réacteurs à eau pressurisée (type VVER – réacteur à eau pressurisée modéré par l'eau), et l'autre sur les réacteurs à tube de pression uranium-graphite (type RBMK – réacteur à tube de pression de forte puissance). Dans les réacteurs à tube de pression uranium-graphite, le graphite sert de modérateur et l'eau de fluide caloporteur.

L'une des exigences les plus importantes pour les réacteurs nucléaires est la sûreté de la centrale dans tous les modes de fonctionnement, tant normaux qu'urgents. L'arrêt fiable de la réaction en chaîne de fission doit être assuré en cas d'urgence ; le refroidissement fiable du cœur doit être assuré en conditions normales de fonctionnement, ainsi qu'en cas d'urgence liée à la défaillance de divers équipements. Le système de contrôle et de protection du réacteur (CPS) est conçu pour garantir le respect de toutes ces conditions.

Une étude des situations d'urgence liées à des défaillances d'équipements de production a montré que, dans certains cas, l'arrêt du réacteur n'est pas nécessaire ; une réduction de sa puissance à un niveau sûr suffit. Le maintien du régime de puissance améliore significativement les performances techniques et économiques des centrales nucléaires.

...À la suite de ces recherches, les indicateurs de détection d'accidents, l'algorithme de réponse de protection d'urgence, le régime de température des éléments combustibles, le schéma, les paramètres et l'algorithme de réponse du système de refroidissement d'urgence du réacteur ont été déterminés… Toutes ces données sont utilisées pour le contrôle de la centrale nucléaire, qui est effectué de manière centralisée à l'aide du complexe informatique et de calcul Skala.

Il convient de souligner que l'ensemble des mesures prises garantit la possibilité d'un fonctionnement fiable et sûr des centrales électriques équipées de réacteurs RBMK-1000.



Un autre schéma du réacteur RBMK-1000

1. Zone active

2. Canalisations vapeur-eau

3. Séparateur à tambour

4. Pompes de circulation principales

5. Collecteurs du groupe de distribution

6. Canalisations d'eau

7. Protection biologique supérieure

8. Machine de chargement et de déchargement

9. Protection biologique inférieure

Et aussi : « Le concepteur principal des réacteurs à canal puissants, ainsi que du réacteur nucléaire de notre première centrale nucléaire, était l'académicien N. A. Dollezhal ; la supervision scientifique de l'ensemble des travaux liés à la création du réacteur de cette série a été assurée par l'académicien A. P. Alexandrov. »

Je présente mes excuses au lecteur pour la longueur de ces longs développements techniques complexes et parfois difficiles à comprendre. Mais ce que nous considérions récemment comme inintéressant, ennuyeux et superflu a soudainement acquis une importance capitale pour des centaines de milliers de personnes après l'accident. Les revues ayant publié des articles sur l'énergie nucléaire après avril 1986 sont devenues des raretés bibliographiques ; des photocopies circulent et ces articles sont lus avec attention par des personnes qui, quelques années auparavant, n'auraient jamais imaginé une idée aussi saugrenue : celle d'apprendre toutes ces subtilités techniques du nucléaire.

Dans les jours qui suivirent l'accident, une belle légende se répandit à Kiev – ou plutôt, non pas une légende, mais un fantasme digne de la science-fiction : on racontait que sous le réacteur endommagé, comme sous les autres, se trouvait un puits en béton profond de 100 mètres, et que, soi-disant, en un jour ou deux, l'unité serait enfouie sous terre, et que ce serait la fin. Qui a inventé cette légende ? Apparemment, ceux qui n'avaient pas lu attentivement les revues de vulgarisation scientifique ne s'intéressaient pas aux notions fondamentales que tout le monde se doit de connaître, car telles sont les exigences de notre époque.

...Mais l'homme tant attendu à Kiev, à Tchernobyl, à la centrale nucléaire, ne s'est pas présenté. Le président de l'Académie des sciences de l'URSS de l'époque, l'académicien A.P. Alexandrov, notre compatriote, qui s'exprimait avec tant de conviction et de clarté, sans notes, dans les plus hautes instances du pays, même au plus fort de la crise, qui assurait avec tant de ferveur à tous la sûreté des centrales nucléaires – il ne s'est pas présenté, n'a pas pris la parole, n'a pas expliqué comment une telle chose avait pu se produire. Pourtant, sa parole, empreinte d'autorité, était absolument essentielle durant ces premiers jours d'angoisse. Je ne sais pourquoi, mais même au VIIIe Congrès des écrivains soviétiques, en juin 1986, le siège d'A.P. Alexandrov au présidium est resté vide, alors même que les écrivains avaient des questions à lui poser…

Voici donc le résultat : à l'automne 1988, une conférence scientifique et pratique pan-soviétique se tint à Kiev, consacrée au futur programme énergétique de l'URSS. Les événements de Tchernobyl marquèrent profondément les débats. Le premier jour, un murmure parcourut la salle : après la pause, un homme à la silhouette familière à tout le pays fit son apparition à la présidence. Un homme âgé, grand et corpulent, le crâne rasé, ovale et cerné de cernes. Il s'agissait de l'académicien A.P. Alexandrov, ancien président de l'Académie des sciences de l'URSS.

Deux jours plus tard, une femme de Kyiv a pris la parole lors de la conférence et a demandé à A.P. Alexandrov comment il pouvait venir dans une ville qui avait subi le choc de Tchernobyl, comment il osait regarder dans les yeux les victimes potentielles de la catastrophe – les femmes et les enfants envers lesquels il se sentait coupable ?

Kyiv, ville hospitalière où A.P. aimait tant se rendre.

Alexandrov s'est montré très antipathique cette fois-ci…

Prémonitions et avertissements

« Le troisième ange sonna de la trompette, et une grande étoile, resplendissante comme une torche, tomba du ciel et se posa sur le tiers des fleuves et sur les sources d'eau. Le nom de cette étoile est Absinthe. Et le tiers des eaux devint absinthe, et beaucoup de gens moururent à cause de ces eaux, parce qu'elles étaient devenues amères » (Apocalypse de saint Jean, 8).

Ce texte frénétique, intitulé l'Apocalypse, date de près de deux mille ans. De quelles profondeurs d'angoisse et de confusion humaine a-t-il émergé, d'où provient cette sombre puissance poétique des mots porteurs de présages à la fois funestes et vagues ? Quelques jours seulement après l'accident, des rumeurs ont commencé à circuler à Kiev concernant un lien mystérieux entre l'Apocalypse, son symbolisme d'absinthe rappelant celui de Tchernobyl, et la destruction du réacteur n° 4, entre la métaphysique céleste des anges noirs et la physique nucléaire – fruit de l'esprit et de la main de l'homme.

Comment l'Église elle-même, ébranlée par la catastrophe de Tchernobyl, a-t-elle réagi à l'ancienne prophétie de l'un de ses saints ? C'est avec cette question en tête que je pénétrai dans l'hôtel particulier de la rue Pouchkine à Kyiv, en mai 1986 — la résidence du métropolite Philaret de Kyiv et de Galicie, chef de l'exarchat ukrainien. Des tableaux de Vasnetsov, Aïvazovski et Nesterov ornaient les murs du hall d'entrée. Une lampe à pétrole brûlait. Un homme à la barbe grise, vêtu d'une soutane noire, apparut par une porte latérale, me serra la main et m'invita dans son bureau. C'était le métropolite Philaret. Le bureau contenait un imposant bureau, un fauteuil et, au-dessus, un portrait du patriarche Pimen. Deux grandes icônes sous cadre argenté étaient accrochées sur une petite table ; en dessous, un téléphone et une horloge à affichage électronique vert.

Nous nous installons confortablement dans des fauteuils, un café crème posé sur une petite table devant nous. Notre conversation est d'une simplicité déconcertante. C'est un échange intime sur la tragédie de Tchernobyl, et au début, ce n'est pas moi qui mène l'interview, mais le métropolite, qui s'enquiert avec compassion de l'état des patients irradiés – ceux qui ont été hospitalisés à Kiev. Finalement, je pose la question au métropolite, qui possède un don inestimable pour gagner la confiance de son auditoire.

— Votre Éminence, que pensez-vous du fait que l'Apocalypse de saint Jean le Théologien contiendrait une référence directe à l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl comme une possible fin du monde ?

L'homme n'est pas censé connaître les dates prédéterminées dans l'Apocalypse. Le Christ a dit : « Ni le Fils de l'homme ni les anges ne connaissent le jour ni l'heure, seul le Père, c'est-à-dire Dieu, les connaît. » L'Apocalypse s'applique à différentes époques, et au cours des deux derniers millénaires, de nombreuses situations ont coïncidé avec la Révélation de Jean le Théologien. Alors, on a dit : « Voici, ce temps est déjà arrivé. » Mais nous constatons que le deuxième millénaire touche à sa fin, et ce temps n'est pas encore advenu. Non seulement l'homme n'est pas censé le savoir, mais il lui appartient d'avancer ou de retarder ce temps. Nous sommes témoins aujourd'hui du fait que l'humanité a le pouvoir de s'autodétruire. Il existe des armes atomiques, en quantités telles qu'elles pourraient anéantir notre Terre. Mais la volonté humaine peut détruire ces armes nucléaires. Tout dépend de l'état moral de l'humanité dans son ensemble. Si l'humanité respectait ses principes moraux, elle éviterait non seulement d'utiliser l'arme nucléaire, mais la détruirait également. Ainsi, ce qui est écrit dans l'Apocalypse – ce moment fatidique – serait repoussé indéfiniment. Dieu ne veut pas que l'humanité périsse, qu'elle s'autodétruise.

Peu après, à l'invitation du métropolite Philaret, je me rendis à la cathédrale Saint-Vladimir, où se déroulait une messe pour le repos des âmes des victimes de Tchernobyl et pour la santé de ceux qui œuvraient au nettoyage de la catastrophe. Les fresques de la cathédrale, peintes par les plus grands artistes du siècle dernier, étaient empreintes de sobriété et de solennité ; les vêtements liturgiques roses, jaunes et orange du clergé resplendissaient d'or ; les voix du chœur résonnaient avec une profonde tristesse et une grande ferveur ; des femmes âgées, la tête voilée, se signaient avec dévotion, écoutant les paroles du métropolite.

Je me tenais près de l'autel, à côté d'une grande icône grandeur nature de saint Alexandre Nevski. Les mains du guerrier étaient humblement jointes en prière, mais son épée – une arme redoutable – restait à sa ceinture. De l'autre côté, au-dessus de l'entrée de la cathédrale, un ange au visage empreint de tristesse et d'inspiration battait des ailes noires. Au-delà des portes grandes ouvertes, la végétation luxuriante de Kiev, généreusement saupoudrée de poussière radioactive, s'étendait à perte de vue. Les oiseaux chantaient, les voitures filaient et les passants déambulaient, absorbés par le tumulte de leur quotidien, indifférents à ce sanctuaire merveilleux où se déroulait la cérémonie commémorative de Tchernobyl.

Un an plus tard, j'ai rencontré à Tchernobyl un homme qui portait en lui sa propre Apocalypse. Contrairement aux Révélations symboliques et abstraites de Jean le Théologien, sa prédiction était très concrète : elle concernait directement le quatrième réacteur de la centrale nucléaire.

Alexandre Grigorievitch Krasine, ingénieur, contremaître de la centrale nucléaire de Tchernobyl :

Environ deux ans avant l'accident — je me souviens que c'était en juillet, c'est certain —, j'ai eu une vision très claire : j'ai rêvé que j'étais dans ma chambre à Pripyat et que je voyais la centrale de là, même si je ne pouvais pas la voir directement depuis cette fenêtre ; elle était légèrement tournée dans une autre direction. Et j'ai vu le réacteur n° 4 exploser, la partie supérieure du quatrième réacteur se désintégrer. Des plaques volaient dans tous les sens. Et j'ai donné l'ordre à ma famille, dehors : « Tout le monde à terre ! » — car l'onde de choc pouvait nous atteindre, comme si elle se dirigeait droit sur nous.

C'était l'été 1984. En août, ma fille aînée devait se marier à Kiev. J'avais pressenti que l'accident se produirait le 9 août 1984. Pourquoi ce calcul ? Parce que le mari de ma sœur devait nous conduire ce jour-là ; toute la famille avait tout organisé. J'ai vu la scène comme au coucher du soleil, en août, vers 18 heures. Le soleil n'était pas visible, mais la lumière était typique de cette période de l'année. Il n'y avait pas de fumée au-dessus de l'immeuble, et je n'ai vu aucune flamme. Mais le toit avait été arraché.

— Et comment saviez-vous que c'était le quatrième bloc ?

« Comment aurais-je pu l'ignorer ? Je connais pourtant tout ici. J'ai vu la station, la canalisation, ses supports fragiles, le troisième bloc. Et les dalles du quatrième bloc s'envolent… »

Cette image m'a bouleversé. J'ai ressenti une angoisse terrible. J'avais envie d'aller voir la direction de la centrale et de leur dire : « J'ai vu ceci et cela. » Le fait est que j'ai une particularité : ce que je vois dans ces rêves prémonitoires se réalise toujours. J'ai fait de nombreux rêves de ce genre qui se sont toujours réalisés. Mais j'ai essayé d'imaginer une rencontre avec le directeur de la centrale. C'est un homme sérieux. Notre centrale est la plus grande entreprise énergétique non seulement du pays, mais du monde. Un homme sérieux, un directeur – j'étais responsable du dépôt de matériel de la centrale à l'époque, notre dépôt contenait du matériel d'une valeur de 200 à 300 millions de roubles – un communiste, vient le voir et lui dit : « J'ai rêvé que la centrale allait exploser. »

Je crois que je vais lui dire. Je l'imagine, il fumait énormément. Il n'arrêtait jamais d'avoir une cigarette à la bouche, Viktor Petrovitch Bryukhanov. Il dira :

« D'accord, on va y réfléchir. » Je pars, il appuie sur un bouton et dit : « Un type bizarre est entré, surveillez-le, il fait quelque chose d'inapproprié à la station. » Je me dis : très bien. J'irai voir l'ingénieur en chef, Nikolaï Maksimovitch Fomine. Ma fille et la sienne étaient dans la même classe. On est un peu camarades de classe. Bon, je crois que je vais lui parler. « Nikolaï Maksimovitch, ça y est. L'explosion est imminente. » Et lui, je crois, est un dirigeant encore plus grand que Brioukhanov. Brioukhanov est un homme bon, il a une âme douce, il ne peut travailler que sous le communisme, quand le niveau de conscience est au plus haut. Avec des anges. Mais Nikolaï Maksimovitch savait exiger et, si nécessaire, pouvait, comme on dit, lâcher un chien. Et c'est un homme assez cultivé. J'imaginais le regard qu'il me lancerait… Je n'y suis pas allé.

C'est seulement à mes camarades qui ne se moqueront pas de moi que je dis :

« Les gars, je ne sais pas ce qui va se passer, mais je pense qu'il va y avoir une catastrophe. Essayez de ne pas être à la station ce jour-là. Prenez un jour de congé et partez. » C'étaient mes voisins et collègues. Ils se sont souvenus de mon avertissement. Le jour J est arrivé, et j'étais en vacances. Nous sommes arrivés de Kiev, et vers 18 heures, j'ai appelé la station. « Les gars, comment ça va ? » « Rien. » « Comment ça se passe au travail ? Il y a eu des accidents à la station aujourd'hui ? » « Oui, il y a eu quelque chose, m'ont-ils dit. » Et ici, quand il se passe quelque chose, ils le diffusent et l'annoncent comme ça : « Situation dangereuse. » J'ai demandé : « Y a-t-il autre chose ? » « Rien. » Bon, je me suis calmé. Le temps a passé, et je me suis apaisé.

Le plus incroyable dans cette histoire, c'est que j'ai eu la chance de la voir venir, de la vivre, et puis c'est arrivé. Et il y a beaucoup de gens comme ça maintenant. Des sortes de prémonitions se sont accumulées. J'ai le sentiment qu'il y a un système derrière tout ça, que ça existe. Je ne peux pas l'expliquer, mais je peux l'affirmer sans hésiter : je suis convaincu que certaines choses se produisent. Nous avons des informations bien avant un événement. Que se passe-t-il ? D'où viennent ces informations ? Quel est le mécanisme ? Difficile à dire. Mais ces informations doivent bien servir à quelque chose.

J'ai consigné toutes mes réflexions à ce sujet et j'ai envoyé une lettre à Moscou. Je pense qu'il faudrait créer une commission pour examiner Tchernobyl d'un point de vue historique et psychologique. Dans notre région, des vieilles femmes disaient : « Le temps viendra où tout sera vert, mais pas heureux. » Quand j'y repense, je suis frappée par la concision de ces mots. Vous imaginez ? Vert, mais pas heureux. J'ai maintenant des nouvelles d'un autre village, de personnes âgées différentes : « Le temps viendra où il y aura tout, mais personne. » Et quand j'ai parcouru Tchernobyl durant l'été et l'automne 1986, alors que tout était encore là – vous savez, les jardins et tout le reste – je me suis dit : c'est l'information la plus concise qui soit, on ne peut pas faire plus court. IL Y AURA TOUT, MAIS PERSONNE.

Nous, les modernes, avons écrit des centaines de tonnes de papier sur l'accident de Tchernobyl. Les informations concernant la centrale nucléaire de Tchernobyl étaient les plus nombreuses au monde en 1986, et tout le monde le reconnaissait. Mais ici, toute l'information est contenue en quelques mots. Le début de l'accident : « Vert, mais pas joyeux. » La deuxième phase : « Tout est là, et personne n'est là. »

Un ami possédait un jardin à la périphérie d'un village, non loin de Pripyat. Il était venu ici il y a quatre ans et s'occupait de son jardin. Une vieille femme est sortie et lui a dit : « Pourquoi faites-vous cela ? Vous ne vivrez pas ici. » – « Pourquoi ? » – « Parce que cette ville mourra et que vous partirez. » – « Pourquoi dites-vous cela ? » – « J'ai rêvé que de l'herbe à plumes poussait là où se trouve Pripyat maintenant. »

Que peuvent bien révéler de telles informations ? De l'herbe à plumes, de l'herbe à plumes. Mais c'est présenté sous forme codée. Nous n'avons pas d'herbe à plumes ici, dans la réalité. Pourtant, l'herbe à plumes est un symbole de tristesse et de mort.

Voici un fait historique intéressant. On raconte que lorsque les Tatars prirent Kiev et l'incendièrent, ils remontèrent le Dniepr. Ils voulaient s'emparer d'une ville du nord. Apparemment, Batu Khan consulta une diseuse de bonne aventure nommée Corbeau Noir. Elle lui dit : « N'allez pas vers le nord. Si vous le faites, vous anéantirez votre armée. » Il n'en fit qu'à sa tête et partit. Ils atteignirent Tchernobyl, la prirent, puis poursuivirent leur route le long de la rivière Pripiat. Ainsi, il semblerait que dans notre région, là où se trouve aujourd'hui la centrale nucléaire, il y avait des marécages à cette époque. Et leur cavalerie commença à se noyer dans ces marécages. Comme ils vivaient dans les steppes, les marécages leur inspiraient une peur superstitieuse. Depuis lors, une légende s'est transmise de génération en génération : ces lieux, où se trouvent aujourd'hui Kopachi et Nagortsy, étaient autrefois des marécages, et on les appelait « Les Hurleurs ». Pourquoi ? Car lorsque leur cavalerie se noya, ces peuples des steppes poussèrent des cris terribles. Et nos ancêtres, les Drevlyans, qui battirent en retraite, se cachèrent dans ces forêts et ces marais et entendirent ces voix, et c'est ainsi qu'ils nommèrent ce lieu maudit :

« Ils ont crié. »

Je pense qu'il nous faut approfondir nos recherches sur les sources historiques, les chroniques et les légendes. Existe-t-il réellement des lieux propices aux catastrophes ? Peut-être y a-t-il des champs magnétiques ou des lignes de force inconnues ? Peut-être faudrait-il aussi en tenir compte lors de la construction d'un colosse comme une centrale nucléaire. Après tout, autrefois, lorsque l'on construisait des églises, certains étaient dotés d'un don particulier et choisissaient un emplacement où chacun se sentait en sécurité.

C'est pourquoi je propose la création d'une commission spéciale, composée d'historiens, de médecins, de psychologues, d'experts en parapsychologie et de spécialistes des phénomènes obscurs. D'autres scientifiques pourraient également y participer. Le phénomène existe et il est nécessaire de l'étudier.

Nous avons parfaitement le droit de rire de ces prédictions, de les rejeter comme du mysticisme, une coïncidence, un pur non-sens, ou autre. Mais devons-nous pour autant nous précipiter dans le déni ? Peut-être que ce n'est qu'en 2086 que les scientifiques déchiffreront la nature du champ bioénergétique et de ces signaux incompréhensibles provenant de notre subconscient, prouvant ainsi leur origine purement matérielle, quantique ou autre ; et alors, les preuves présentées ici viendront étayer la percée vers le futur dont parlent aujourd'hui les auteurs de science-fiction.

Ou peut-être ne prouveront-elles rien et la nature de ces vagues prémonitions restera-t-elle un mystère.

Mais au-delà de ces signaux annonciateurs d'une tempête imminente, totalement non scientifiques, il existait des prédictions que les responsables de l'énergie nucléaire se devaient de prendre en compte. Certains avaient prédit, avec lucidité et conviction, la venue d'une catastrophe nucléaire. Et pas n'importe où, mais à la centrale nucléaire de Tchernobyl.

Ainsi, Valentin Aleksandrovitch Jiltsov, directeur du laboratoire de l'Institut pan-soviétique de recherche scientifique sur les centrales nucléaires, affirme dans sa lettre qu'« en 1984, le camarade V.G. Polyakov (ingénieur principal en contrôle des réacteurs – SIUR), alors en poste à la centrale nucléaire de Tchernobyl, a adressé un courrier directement à l'académicien A.P. Aleksandrov, lui faisant part de ses réflexions sur l'amélioration de certaines solutions de conception des systèmes de contrôle et de surveillance du réacteur. Il n'a reçu qu'une simple réponse formelle. Après l'accident, il a saisi le Comité central du PCUS, le Conseil des ministres et Gosatomenergonadzor. Tout ce que le camarade Polyakov avait prédit, dès les phases de conception et d'expertise, s'est effectivement produit à la centrale nucléaire de Tchernobyl. »

Telles sont les réalités de l'ère de la prospérité bureaucratique : loin des prémonitions mystiques, les prédictions et les craintes techniques les plus réelles sont enfouies dans les méandres des départements, enchevêtrées dans une toile de silence et d'indifférence face au sort de centaines de milliers de personnes qui pourraient être affectées par la MGA – l'accident le plus hypothétique (les techniciens ont un tel terme).

« D'où vient-elle, cette "Étoile d'Absinthe" ? Des nuits bibliques ou des nuits à venir ? » demande Oles Gonchar avec amertume. « Pourquoi nous a-t-elle choisis, nous, parmi tous les peuples ? Que voulait-elle dire de si étrangement et de si terriblement à ce siècle ? De quoi voulait-elle nous avertir ? » Et il répond : « La science moderne, avec son pouvoir fantastique, pas toujours maîtrisé et peut-être pas pleinement compris, ne devrait pas être trop sûre d'elle, ne devrait pas ignorer l'opinion publique… Nous privilégions trop souvent les intérêts étroits de nos départements au détriment de ceux de la société ; personne ne demande jamais l'avis du public sur la pertinence des nouveaux bâtiments administratifs ; un fonctionnaire borné, atteint de gigantomanie, ne cesse de répéter que "la science exige des sacrifices". »

La veille

D'après les articles de presse :

« La dernière année du onzième plan quinquennal a été exceptionnelle pour la centrale nucléaire de Tchernobyl : toutes les unités de production fonctionnaient simultanément à pleine capacité. C'était du jamais vu dans toute l'histoire de la centrale. Auparavant, au moins une unité était mise à l'arrêt chaque année pour maintenance programmée, selon un calendrier précis : la durée de ces opérations variait de 15 à 80 jours, en fonction de leur complexité. Grâce à la réduction du nombre d'heures de maintenance, ces calendriers ont pu être harmonisés. Et l'année dernière, la production annuelle d'électricité a atteint un niveau record : 28 milliards de kilowattheures » (Izvestia, 6 janvier 1986).

Ainsi, la nouvelle année 1986 commença pour la centrale nucléaire de Tchernobyl avec des chiffres records.

Exactement un mois avant l'accident, le 27 mars 1986, un article de L. Kovalevskaya, intitulé « Ce n'est pas une affaire privée », paraissait dans le journal « Literaturna Ukraina », organe de l'Union des écrivains d'Ukraine. Il convient de noter que ce journal publiait depuis plusieurs années une rubrique régulière, « Le point de presse de Literaturna Ukraina à la centrale nucléaire de Tchernobyl », relatant divers événements survenus à la centrale. L'article, qui allait faire sensation dans le monde entier (après Tchernobyl, il fut cité à l'infini par les médias occidentaux), passa d'abord inaperçu : les écrivains de Kyiv se préparaient à une réunion de journalistes et d'électeurs, et la plupart étaient bien plus intéressés par les changements de personnel en cours au sein de l'organisation que par les affaires de la centrale nucléaire.

L'article de L. Kovalevskaya n'avait rien à voir avec l'exploitation du réacteur n° 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl, contrairement à ce que pensent encore beaucoup de personnes qui n'en avaient qu'une connaissance indirecte. L'auteure concentrait ses critiques – très professionnelles et sans concession – sur la construction du réacteur n° 5, dont le calendrier avait été réduit de trois à deux ans. L. Kovalevskaya citait des exemples flagrants d'irresponsabilité et de travail bâclé : par exemple, en 1985, les fournisseurs n'avaient pas livré 2 359 tonnes de structures métalliques. Et ce qu'ils avaient livré était souvent défectueux. De plus, 326 tonnes de revêtement fissuré destiné au dépôt de combustible nucléaire usé, provenant de l'usine de structures métalliques de Volzhsky, étaient défectueuses. Environ 220 tonnes de colonnes défectueuses avaient été envoyées pour installation dans le dépôt par l'usine de structures métalliques de Kashin.

« Mais travailler de cette façon est inacceptable ! » conclut L. Kovalevskaya dans son article. « La mise en service rapide du prochain réacteur n'est pas la seule responsabilité des constructeurs de la centrale nucléaire de Tchernobyl. L'accélération dépend aussi de notre activité, de notre initiative, de notre persévérance, de notre conscience professionnelle et de notre implication dans tout ce qui se fait dans le pays. »

Honnêtement, après avoir lu cet article (et je ne l'ai lu, comme beaucoup d'autres, qu'après l'accident), j'ai supposé qu'il avait été écrit par une ingénieure expérimentée, une femme aux cheveux grisonnants et à lunettes, maîtrisant parfaitement le jargon et les normes du bâtiment. Imaginez ma surprise quand j'ai découvert que Lioubov Kovalevskaïa était une jeune femme, journaliste au quotidien de Pripyat « Tribuna Energetika », et une poétesse de talent.

Elle a des yeux magnifiques – clairs, avec des pupilles bien marquées ; parfois son regard semble perdu au loin, dans le passé ? dans le futur ? – mais alors il est empreint d'une grande tristesse. Sa voix est rauque : elle fume beaucoup.

Ainsi, Lyubov Alexandrovna Kovalevskaya :

« Depuis la parution de cet article dans Literaturnaya Ukraina, j'ai été accusé de toutes sortes de choses : d'incompétence, de lâcheté (ils ont choisi leurs mots avec plus de tact, mais c'est l'idée générale), de laver son linge sale en public, d'écrire pour les journaux de Kyiv pour me faire un nom. »

Ce n'est que si un événement extraordinaire se produit que les gens croiront et comprendront.

Nous, notre journal, « Tribuna Energetika », traitions surtout des problèmes de construction, mais le Comité du Parti de Pripyat voulait tout couvrir, absolument tout, y compris la ville elle-même – après tout, c'était le seul journal de la ville. Mais nous n'étions que trois, sans moyen de transport, et avec un chantier aussi gigantesque, comment ces pauvres femmes pouvaient-elles se déplacer ? Et pas seulement se déplacer, mais aussi revenir à la rédaction. Malheur à celui qui appelait ! Si personne n'était au bureau, cela signifiait qu'il ne travaillait pas.

Au départ, j'étais rédactrice, mais lorsque le conflit s'est envenimé, j'ai démissionné de mon poste de journaliste, au grand soulagement du comité municipal. Car j'ai toujours défendu le droit du journal à l'indépendance – dans sa pensée, son analyse, ses arguments et ses conclusions.

J'ai rédigé l'article pour Literaturnaya Ukraina en une soirée. Il avait été publié un mois plus tôt dans Tribuna Energetika.

— Dites-moi, y a-t-il déjà eu une situation pareille : un journaliste qui se bat pour la vérité est persécuté par ses supérieurs ?

« Ce serait injuste de dire cela concernant le chantier. Mais si l'on prend l'exemple du conseil municipal ou de la direction de la centrale nucléaire, alors oui. Je ne me suis pas précipité au conseil municipal pour connaître leur avis sur l'article, mais il y avait des rumeurs. Des rumeurs crédibles. J'ai appris qu'ils allaient me convoquer au bureau. Ils auraient pu m'exclure du parti. »

Mais ensuite, un accident s'est produit…

Je crois que l'une des causes de l'accident de Tchernobyl était l'environnement anormal qui s'y était développé. Une personne lambda n'aurait pas pu y parvenir, même un génie ou un spécialiste de haut niveau. Des dynasties entières travaillaient à la direction et le népotisme était omniprésent. Les salaires étaient élevés, les heures de travail dangereuses étaient compensées et les promotions se faisaient grâce à un système opaque. Des ouvriers ont même témoigné de ce népotisme généralisé. Amis, connaissances… Si quelqu'un était critiqué, tout le monde accourait à sa défense, sans même chercher à comprendre les arguments.

Si un simple employé commet une faute, il est puni. Mais si c'est la direction, les hauts responsables, ils s'en tirent à bon compte. On en est arrivé au point où la direction ne saluait plus les employés, leur parlait de haut, les insultait. Leurs ambitions étaient démesurées. C'était comme un État dans l'État. Ils n'ont pas tenu compte du fait que le public ne pouvait ignorer tout cela… Et des gens venaient supplier la rédaction : « S'il vous plaît, ne les nommez pas. Vous savez, ils vont me virer, ils vont me dévorer, mais vous, vous êtes journalistes, écrivez là-dessus. » Refuser ? Mais un journaliste n'a pas le droit d'être lâche. Et on ne peut rien faire, car on ne peut pas nommer quelqu'un.

Quand j'étais rédacteur en chef, je ne soumettais pas mes articles à l'approbation. Je ne sais pas si j'ai bien agi, mais je ne l'ai pas fait. J'étais responsable de mes articles. J'assume cette responsabilité à la fois en tant que communiste et en tant que journaliste.

J'avais conçu une série d'articles pour Literaturnaya Ukraina. Le premier portait sur les problèmes du chantier. Et le second… le second aurait sans aucun doute traité des opérateurs. Du climat social qui régnait à la centrale nucléaire de Tchernobyl. Soyons honnêtes : les meilleurs éléments du chantier partaient pour la direction. À cause des salaires. La direction a même débauché de bons spécialistes. Un entrepreneur expérimenté, à la tête du chantier, connaît le site sur le bout des doigts. C'est un atout précieux. Un superviseur est chargé de contrôler l'avancement des travaux. Or, à cette époque, le chantier était au bord de la faillite. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup soient partis pour des petits boulots, même des ouvriers qualifiés. D'ailleurs, comment travaillent-ils aujourd'hui, pendant les opérations de déblaiement ? J'ai lu dans le journal qu'ils avaient atteint leurs objectifs annuels en un mois. Ces gens sont inestimables. Ils sont capables de travailler et ils en ont envie.

Alors, beaucoup de gens se sont tournés vers le management. Mais ensuite, ils sont venus me voir dans mon bureau et m'ont dit : « Oh mon Dieu, comme les gens travaillent dur sur le chantier et comme le moral est bas à la gare ! C'est comme si vous étiez venus prendre la place de quelqu'un d'autre. Du carriérisme, se battre pour une place, pour un poste. »

- Ont-ils gagné beaucoup d'argent ?

Bien sûr. Trois cents roubles et plus. On a toujours dépassé les objectifs, les « progrès »… Et si vous étiez dans la zone « insalubre », vous aviez droit à des bons alimentaires, des rations, des titres de transport, tous ces avantages qui, pour une raison que j'ignore, n'existaient pas sur le chantier. Et ils ont attribué des appartements plus rapidement à la centrale nucléaire que sur le chantier, même si les ouvriers étaient encore en train de construire. C'était un projet important, et la répartition des appartements était (je ne me souviens plus exactement) d'environ 70 % pour la direction et 30 % pour les ouvriers.

- Quel est le principal sujet que vous aborderiez dans votre article ? Que diriez-vous ?

Il faut que les gens y croient. Je suis subordonné, je dois faire confiance à mon rédacteur en chef. Avoir confiance. Être sur la même longueur d'onde que lui. Croire en son autorité, ses qualifications. Sa compétence. Il devrait en être de même pour les employés. Si les membres de l'administration sont honnêtes, intègres et respectueux de principes, les employés s'efforcent naturellement de suivre leur exemple. Quand certains ont tout et d'autres non, ce n'est même plus l'envie qui naît, mais un profond malaise. On se dit : « Combien de temps allons-nous vivre comme des imbéciles alors que tout le monde autour de nous vit bien, comme bon lui semble ? » On demande aux employés de travailler honnêtement, d'être enthousiastes, alors que ces gens-là… prennent les toilettes tchèques de l'hôtel. Ils installent les leurs, et les autres les apportent eux-mêmes… Après tout, la ville est petite, et la moindre erreur, le moindre relâchement moral du directeur se sait très vite. Et tout cela est discuté, ruminé, les rumeurs et les ragots fusent, d'autant plus que la critique est sévèrement réprimée.

En apparence, la discipline était respectée. Chacun avait peur – une peur panique – de partir plus tôt. Mais on partait quand on n'était pas vu. On avait peur d'être en retard, mais on était en retard quand on n'était pas vu. Tout cela contribuait à l'affaiblissement de la force intérieure de chacun ; tout s'effondrait. Il n'est donc pas étonnant que, lors de l'accident, la responsabilité ait été imputée non seulement à la direction, mais aussi aux opérateurs qui…

L'article auquel je pensais démontrerait le lien entre la discipline et le non-respect des règles de sécurité élémentaires. Imaginez une personne assise devant le panneau de commande, là où se trouvent les boutons et les leviers.

- Comment peut-on s'asseoir sur le panneau de commande ?

— Comme ça, sans plus. Il s'est assis. Il aurait pu s'installer devant le panneau de contrôle. Facile. Et maintenant, qu'en dit-on ? « Ce qui fonctionnait, c'est que les systèmes se soutenaient mutuellement. Ils protégeaient les gens. » Tout le monde croyait en ces systèmes. Mais ils ne les ont pas protégés. Et ils ne les ont pas protégés parce que nous avons vécu pour le constater — nous, pas n'importe qui, je ne blâme même pas l'administration, mais nous, le peuple — nous avons vécu pour voir cette division en deux. D'un côté, on dit qu'il faut procéder ainsi, qu'il faut travailler honnêtement ; de l'autre, on se dit : « À quoi bon si les autres ne le font pas ? »

La cinquième Commission CMEA sur l'énergie nucléaire était basée à la centrale nucléaire de Tchernobyl. J'assistais à ses réunions et me rendais fréquemment sur place. Même notre journal n'avait pas d'accréditation permanente. La direction me l'interdisait, de peur, Dieu nous en préserve, d'écrire quoi que ce soit de critique. Mais si l'on voulait écrire quelque chose de positif, on nous montrait tout. Il suffisait d'informer le Comité du Parti à l'avance de sa destination et de son objectif.

Il y a également eu des arrêts dus à des erreurs du personnel. On a aussi entendu des sifflements dans les conduites de vapeur. Notre mentalité est vraiment défaillante : lorsqu'une délégation étrangère arrive, elle a peur. Elle comprend que ce n'est pas autorisé. Mais ici, on a cette attitude : « Et alors si ça siffle ? Tant pis ! »

Après la publication de l'article, on a dit que j'avais prédit l'accident. Je n'ai rien prédit ; Dieu m'en préserve d'être une Cassandre, une prophétesse de tels désastres… Mais au fond, pour être honnête, j'en avais toujours peur. Je n'arrivais pas à trouver la paix.

J'avais peur car ils disaient une chose, mais la réalité était tout autre. Tout le monde en parlait, même des gens du service de sécurité. Quand ai-je commencé à avoir peur ? Un jour, ils sont venus me voir, m'ont apporté des documents, m'ont montré des chiffres, des faits, etc. — des choses que je ne connaissais pas vraiment, mais je n'avais pas le courage d'en parler à ce moment-là. Je savais qu'ils ne les publieraient même pas.

« Et j'avais peur. Et j'ai toujours voulu partir — je l'avoue — et emmener mon enfant avec moi. J'ai une fille de dix ans, elle est malade. »

À l'automne 1987, Lioubov Kovalevskaïa et moi avons pris la parole devant une salle comble à la centrale nucléaire de Tchernobyl. C'était à Mys Zeleny (Cap Vert), un camp de travail temporaire pour les opérateurs de la centrale, situé à la limite de la zone des 30 kilomètres. L'assemblée réunissait ceux qui avaient travaillé à la centrale la nuit fatidique de l'accident, ceux qui avaient subi l'évacuation, la séparation d'avec leurs familles, les difficultés d'une vie précaire et les travaux de nettoyage dans des conditions extrêmement difficiles après la catastrophe. Vêtus de combinaisons vertes identiques, les participants se levaient et partageaient leurs réflexions sur les dernières publications concernant Tchernobyl (si l'on peut employer ce terme), approuvant certains points, en contestant d'autres, posant des questions – bref, se comportant comme de simples participants à une conférence de lecteurs.

Mais j'ai été choquée par le rejet virulent avec lequel la plupart des intervenants ont accueilli le récit de L. Kovalevskaya, publié ci-dessus, sur l'atmosphère qui régnait à la centrale nucléaire de Tchernobyl à la veille de l'accident. Insultes personnelles, spéculations et calomnies ont fusé. Kovalevskaya n'a pas été pardonnée pour cette vérité amère !

Et aussi – qu'elle est l'une d'entre elles. Qu'elle a osé révéler au monde entier l'horrible vérité sur la décadence morale qui a touché le personnel (pas la totalité, bien sûr) de la station – cette partie intégrante de notre société malade.

Kovalevskaya ne fléchit pas ; avec fermeté et courage, malgré les murmures désapprobateurs du public, elle défendit son droit à la vérité. Ses propos étaient aussi tranchants que les coups d'un escrimeur. Et, en guise de récompense, cette femme pâle et frêle fut enfin applaudie lorsqu'elle lut son poème.

D'où venons-nous ? - Une larme est déchirée

Avant et après l'explosion d'avril.

Les cœurs brûlent. Les yeux sont déjà brûlés.

Nous avons des yeux d'un autre monde…

Accident

25 avril 1987. Journée froide et sombre, nuages bas planant au-dessus de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Dans quelques heures, cela fera un an que s'est produit l'accident qui a marqué l'histoire du XXe siècle. Nous nous tenons à dix mètres de l'endroit où, il y a un an, les explosions ont eu lieu, détruisant le réacteur nucléaire, causant d'immenses sacrifices et souffrances à notre peuple, et propageant un nuage radioactif à travers le globe. Ces explosions, amplifiées cent fois par les médias, ont mis fin à une autre illusion de l'humanité : la croyance naïve en notre supériorité, en notre omnipotence face aux forces monstrueuses créées par la civilisation scientifique et technologique. Cette foi aveugle « en la science », « en la technologie », s'est effondrée ici, avec les sols en béton du réacteur n° 4. C'est ici, face à la destruction, mesurant des niveaux de radiation sans précédent, horrifiée et d'abord incrédule, que l'humanité a compris avec une clarté saisissante, non seulement dans son esprit mais aussi dans son cœur : la possibilité que des forces capables d'anéantir toute vie sur Terre se déchaînent.

D'ici, à une altitude élevée (65 mètres), nous apercevons les champs environnants, encore dépourvus de la verdure printanière (en 1986, tout était déjà vert), et les maisons désertes de Pripyat, cernées de barbelés. Nous nous trouvons non loin de l'endroit où commence la cheminée rayée rouge et blanche – une ligne verticale tracée entre les réacteurs 3 et 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl – un signal de danger pour les pilotes d'hélicoptère qui, au printemps 1986, ont survolé la zone pour « bombarder » le réacteur au bore et au plomb. Près de la porte ouverte donnant sur le toit du sarcophage, des ouvertures sont visibles dans le mur. Elles sont désormais bouchées au plomb, comme les embrasures d'un blockhaus, devenues inutiles pour le tir. Il y a quelques mois à peine, ces embrasures étaient indispensables : d'ici, on pouvait observer les ruines du réacteur 4 et prendre des mesures à la hâte. Tout cela s'est déroulé en quelques secondes. Aujourd'hui, je peux aller sur le toit du sarcophage et travailler. Et bien que le petit dosimètre rouge que je tiens à la main bipe sans cesse, mon compagnon, le physicien kievskien Youri Nikolaïevitch Kozyrev, se contente de sourire ironiquement, disant nonchalamment : « Oh là là, ne dérangez pas les soldats ! » Car aujourd'hui, c'est un jeu d'enfant comparé à ce que c'était à l'automne 1986. Kozyrev plaisante, me proposant de me remettre un certificat attestant que je suis le premier écrivain au monde à atteindre ce point symbolique de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Il me demande si je souhaite me promener sur le toit du sarcophage. Mais je me souviens comment Phil Donahue, l'organisateur de la téléconférence URSS-États-Unis, avait poliment décliné l'invitation, invoquant une promesse faite à sa femme. Moi aussi, j'avais fait une promesse. Mais je n'ai pas pu résister à la tentation de jeter un coup d'œil par la porte. J'étais terrifié par le vide et les radiations.

On me conduit ensuite à travers un labyrinthe d'immenses halls et de pièces, et pour une raison inconnue, j'ai l'impression de rêver. Nous longeons de gros conduits de ventilation recouverts de film plastique, enjambons des câbles emmêlés qui passent par des ouvertures percées dans les plafonds, et empruntons le long couloir 301 – celui-là même où les équipes de secours se sont précipitées au secours de l'unité 4 lors de cette nuit tragique d'avril 1986. À l'époque, c'était une galerie vitrée ; aujourd'hui, c'est un passage, tapissé à l'extérieur de feuilles de plomb et à l'intérieur d'aluminium bronzé, recouvert de linoléum clair, comme dans un sous-marin. Des gens s'affairent partout, lavant les sols, frottant les murs, manipulant du matériel. On y trouve de nombreux postes de surveillance dosimétrique.

Dans un des couloirs, Kozyrev me conduit vers un mur où est apposée une plaque en acier inoxydable étincelante : Valery Khodemchuk, caméraman. Date de naissance, date de décès.

La douleur me transperce. Nous restons là, la tête baissée, devant la plaque toute neuve – elle a été posée hier. Khodemchuk est enterré ici. Derrière ce mur. Tout près. Là où se trouve le quatrième réacteur.

Carte de commande du groupe électrogène (carte de commande du groupe, disjoncteur)

Je demande à être conduit à la salle de contrôle 3, la salle de contrôle principale de l'unité 3. Les salles de contrôle 3 et 4 sont comme deux sœurs jumelles. Ils n'avaient pas encore visité la salle de contrôle 4. La voilà, la salle de contrôle 3. L'impression d'être dans un sous-marin est encore plus forte. L'espace confiné crée une acoustique particulière ; on a l'impression d'avoir les tympans sous pression. Mais c'est peut-être simplement l'excitation. Cette pièce est familière, vue dans de nombreux reportages télévisés et cinématographiques : un panneau de contrôle incurvé, des leviers et des boutons sur la console, des murs en acier gris, une multitude d'instruments, deux grands écrans muraux devant les opérateurs, des hommes silencieux en combinaison blanche, absorbés par leur travail.

C'est dans la salle de contrôle 3 que l'idée lui vint : c'était le théâtre d'une tragédie mondiale digne de Shakespeare. Que se passait-il juste à côté, dans la salle de contrôle 4, cette nuit-là ? Qui prenait les décisions ? Qui appuyait sur les boutons ? Comment tout cela avait-il commencé ? De quoi parlaient-ils ? À quoi pensaient-ils ?

Avec l'aide de témoins, d'experts et de documents scientifiques, je tenterai de reconstituer de manière cohérente le déroulement des événements des 25 et 26 avril 1986.

J'y travaillais depuis un an, partant d'une ignorance totale (je n'avais jamais mis les pieds dans une centrale nucléaire), du choc de l'inconnu, du mystère terrifiant de l'explosion, jusqu'aux premiers récits décousus de jeunes hommes qui me parlaient de cette « expérience » dans un hôpital de Kiev. Quelle sorte d'« expérience », pourquoi ? Peu à peu, l'image s'est précisée, comme des taches grises floues qui apparaissent sur du papier photographique plongé dans un révélateur, avant qu'une image complète ne se dessine.

Des rumeurs contradictoires et des théories absurdes à une analyse scientifique rigoureuse du déroulement de l'accident, seconde par seconde : tel fut le chemin parcouru non seulement par moi, mais par toute la communauté, pendant un an.

Igor Ivanovitch Kazachkov, chef d'équipe de l'unité 4 : « Le 25 avril 1986, j'étais de service de 8 h à 16 h. J'ai pris la relève de Sacha Akimov. Nous nous préparions aux essais de décélération de la turbine depuis le matin, avions quasiment terminé le programme à 14 h et étions sur le point de réaliser l'expérience… »

— Donc, cela aurait pu se produire pendant votre service, durant la journée ?

Ça aurait pu. Mais ça ne l'a pas été. À 14 heures, environ quinze minutes avant le début du test, le chef d'équipe Baranov a appelé pour annoncer son report. En effet, une unité d'une centrale électrique s'était arrêtée, provoquant une pénurie d'électricité, et notre unité – qui produisait alors 500 000 kilowatts, soit 50 % de sa capacité – devait continuer à fonctionner. Ce genre de situation est assez courant. Après tout, nous faisons partie du réseau du ministère de l'Énergie. Nous espérions que tout se déroulerait comme prévu, que les kilowattheures seraient suffisants, que tout se passerait bien.

Pour préparer l'expérience, j'ai suivi le programme à la lettre. La seule modification apportée aux instructions concernait l'arrêt du système de sécurité. Je l'ai désactivé pendant mon service. Tout était indiqué dans le programme. J'ai examiné chaque étape, chaque action à effectuer, du début à la fin. Et je n'y ai trouvé aucune instruction contraire. Je le répète : la seule modification concernait l'arrêt du SAOR, le système de refroidissement d'urgence du réacteur.

Encore une fois : pourquoi ai-je fait ça… Ce système de sécurité est conçu pour empêcher la rupture d'un pipeline de grand diamètre. Mais, bien sûr, la probabilité est infime. Je dirais même qu'elle n'est pas plus élevée que celle d'un avion qui s'écrase sur la tête de quelqu'un. Oui, je supposais que l'unité serait arrêtée dans une heure ou deux. Mais pourquoi une rupture se serait-elle produite dans ces heures-là ? Non, ce n'était pas prévu.

J'ai sorti le système de sécurité.

Par la suite, toute la presse, y compris à l'étranger – j'ai lu les articles américains sur l'accident – a affirmé que l'explosion aurait été causée par la désactivation du système de sécurité par les Russes. Or, je maintiens qu'il n'y a aucun lien entre cette explosion et la désactivation du système de refroidissement de secours. Absolument pas. J'en ai parlé devant le tribunal lors de mon témoignage. Je ne me souviens plus qui, le procureur ou le juge, a demandé : « La désactivation du système de sécurité a-t-elle influencé le déroulement de l'explosion ? » J'ai répondu : « Non. » La même question a été posée aux experts, et ils ont donné la même réponse.

En fait, j'ai eu une journée de travail particulièrement difficile à l'époque. Nous testions les septième et huitième turbines et vérifiions les soupapes de sécurité. Il y avait énormément de travail, car je surveillais la turbine, le réacteur, tout. Travailler en régime transitoire, lors du passage d'un niveau de puissance à un autre, peut être très complexe. Il faut surveiller une multitude de paramètres. Par exemple, le SIUR possède plusieurs paramètres clés, très importants, mais en réalité, il en compte quatre mille à surveiller. Vous imaginez ? Et à tout moment, surtout si l'un d'eux s'écarte des valeurs normales, il peut en sélectionner un – ce qui signifie qu'il doit se concentrer sur ce paramètre. Ce n'est pas le moment de se plonger dans un roman policier. C'est un travail très dur, je le répète, stressant.

Nous devions être fin prêts pour l'expérience entre 14h15 et 14h20. C'est précisément à ce moment-là, si je comprends bien, que l'accident aurait pu se produire. Mais… le destin en a décidé autrement… Le répartiteur a appelé et l'expérience a été reportée.

— Deviez-vous obéir au répartiteur ? À vous… c'est-à-dire à la station ?

« Ils devraient. Si une urgence survenait à l'unité, si un arrêt était nécessaire, l'ordre du répartiteur ne serait évidemment pas une directive. Mais… après tout, la priorité des répartiteurs de Kyivenergo est notre centrale nucléaire. Quatre unités d'un million de watts chacune. Nous n'avions qu'une seule unité pour tous les besoins énergétiques de Kyiv. Sur les huit millions de watts produits par Kyivenergo, la centrale nucléaire de Tchernobyl en produisait quatre. La demande du répartiteur est donc parfaitement normale, et elle n'a même pas été évoquée devant le tribunal. »

Quand ils ont appelé pour dire que l'expérience était annulée, j'étais vraiment déçu… C'était une expérience intéressante, je voulais la voir se dérouler entièrement. Le principe technologique est inhabituel. Je voulais voir combien de temps la turbine pouvait produire de l'énergie pour ses propres besoins. Nous n'avions jamais mené d'expériences de ce genre auparavant. Ils ont essayé sur d'autres unités, mais sans succès. La décélération était pratiquement impossible. Et juste avant le début de l'expérience, la protection automatique s'est déclenchée. Ils ont tenté de la mener sur la troisième unité… J'étais déçu. Je me suis dit : tant pis, si ça ne marche pas, tant pis, on n'y peut rien. Alors on a continué à tourner à 50 % de la puissance jusqu'à la fin du quart.

À 16 heures, j'ai passé le relais à Yura Tregub et je suis rentré chez moi. À Pripyat.

Bien sûr, je voulais assister à l'expérience, mais le répartiteur est resté vague quant à la durée restante de l'alimentation électrique. L'expérience a été reportée à plus tard : soit avant minuit, pendant le service de Yura Tregub, soit plus tard, pendant celui de Sasha Akimov. Je n'avais aucune raison de rester, car à quoi bon attendre huit heures de plus ? Pourtant, c'était passionnant. Si cela avait eu lieu immédiatement, pendant le service suivant, je serais resté sans hésiter…

Yuri Yuryevich Tregub, chef d'équipe du bloc n° 4.

« Le 25 avril 1986, j'ai commencé mon service. La prise de poste elle-même a été très difficile, car il y avait plusieurs programmes sur le bureau : le programme de test d'arrêt du générateur, le programme de refroidissement de l'air du réacteur, le programme de mesure des vibrations et un quatrième programme… J'ai oublié, apparemment il n'a pas retenu mon attention… Mais je crois qu'il y avait aussi un quatrième programme. »

Igor Kazachkov me passait le relais. Les tests devaient avoir lieu pendant son service, mais ils auraient ensuite été déplacés sur le mien. Je n'étais pas préparé au départ… ce n'est que deux heures plus tard, après avoir compris le programme, que j'ai pu l'être. Lors de la passation de service, on m'a annoncé que les systèmes de sécurité avaient été désactivés. Alors, naturellement, j'ai demandé à Kazachkov : « Comment ont-ils été désactivés ? » Il a répondu :

« Conformément au programme, malgré mes objections. » À qui s'adressait-il ? À Diatlov (l'ingénieur en chef adjoint de la station) ? Il n'avait pas réussi à le convaincre. Après tout, un programme est un programme ; il avait été élaboré par ceux qui étaient chargés de sa mise en œuvre…

Kazachkov dit : « Attendez le feu vert du répartiteur. Il devrait vous le donner vers 18 h. » Mes quarts de travail duraient de 16 h à minuit. J'ai l'habitude de tout vérifier. J'arrive généralement une quarantaine de minutes en avance. Prendre des notes dans les registres, c'est bien, mais pour les tests, ce n'est pas suffisant. J'ai donc chargé toute mon équipe de vérifier le travail effectué. Malgré une journée chargée, notamment à cause des mesures de vibrations, l'unité fonctionnait de manière stable à environ 45 % de sa capacité nominale.

Je n'ai pas pu contacter la direction car à 17 h, il n'y avait personne, et j'ai mis du temps avant d'avoir envie de leur parler. Ce n'est qu'après avoir examiné attentivement le programme que j'ai commencé à avoir une multitude de questions. Et pour parler à la direction, il faut étudier la documentation en profondeur ; sinon, on risque de passer pour un idiot. Quand j'ai enfin eu toutes ces questions, il était déjà 18 h et je ne pouvais joindre personne. Le manque de clarté du programme me déplaisait. Il était évident qu'il avait été conçu par un électricien – Metlenko ou un autre de Dontekhenergo…

Le système de refroidissement d'urgence du réacteur (SAOR) a été mis en service pendant le quart de Kazachkov. C'est une opération colossale : nous avons des vannes manuelles, après tout. Imaginez, la fermeture d'une vanne prend environ quarante-cinq minutes. Une vanne, c'est comme une barre de gouvernail sur un voilier, en plus petit et horizontal. Il faut deux personnes, voire trois, pour la fermer. Tout se fait manuellement. Kazachkov a passé la quasi-totalité de son quart à rendre le système d'urgence opérationnel. C'est un travail incroyablement difficile.

Combien de temps m'aurait-il fallu pour le réactiver ? Je ne l'aurais pas réactivé. Et si j'avais dû le démonter à nouveau pour des tests ? D'ailleurs, comme l'a montré l'accident, le SAOR n'aurait de toute façon pas fonctionné, car tous les connecteurs, absolument tout, toutes les vannes, avaient été arrachés.

C'était un quart de travail stressant. Je travaillais surtout sur des documents, assise à mon bureau, à lire les programmes. Je répondais aussi au téléphone, car les gens appelaient sans cesse pour poser des questions. Tout était normal au réacteur. La seule chose inhabituelle était l'intensité du travail dans la salle de contrôle. Des communications d'un côté, la lecture du programme de l'autre, des gens qui venaient poser des questions, et puis encore autre chose. En plus, il fallait donner des ordres pour vérifier l'intégralité du programme. Et c'est assez compliqué. Bref, j'ai parlé avec Dick, le chef de quart de la centrale, et je lui ai expliqué la situation. Il comprend, bien sûr, la même chose que moi : s'il y a un programme, si tout a déjà été approuvé, et alors ? Quelles objections pourraient-ils bien avoir ? Ils prenaient les choses en main…

Vers 20 h, je relance Dick, craignant qu'il ait oublié ou qu'il se soit laissé distraire. Le répartiteur avait peut-être transmis l'ordre et l'expérience pouvait déjà commencer. Dick répond : « Pas d'autorisation. Mais il faut absolument appeler Dyatlov pour les tests. » J'appelle Dyatlov chez lui, mais il n'est pas là. Je rappelle. Finalement, je parviens à le joindre. Il me dit : « Ne commencez pas sans moi. » Je lui explique : « J'ai des questions. Beaucoup de questions. » « Ce n'est pas une conversation téléphonique, ne commencez pas sans moi », insiste-t-il. Entre 20 h et 21 h, Fomin, l'ingénieur en chef de la station, appelle. Il demande comment se déroulent les tests. Je lui dis qu'ils sont reportés. Je le tiens informé de la situation – nous avons une procédure de signalement spécifique. Il me dit : « Attendez Dyatlov, ne commencez pas sans lui. Sans lui, en aucun cas, aucune préparation. » « D'accord. »

Ce n'est qu'après 21 heures que nous avons appris que les tests auraient lieu à 22 heures. Le répartiteur de Kyivenergo a autorisé le déchargement de l'unité. Je suis d'ailleurs surpris par cette approche, étant donné qu'une centrale nucléaire est gérée par un répartiteur. Après tout, même en cas d'accident ou de dysfonctionnement, le répartiteur peut refuser l'autorisation d'arrêt. Mais il ne s'agit pas d'une centrale thermique, ni d'une simple chaudière susceptible d'exploser dans un local technique… Les relations avec les répartiteurs sont toujours compliquées… il y a beaucoup de querelles… et d'un autre côté, c'est peut-être nécessaire : après tout, c'est une unité d'un million de watts, et son arrêt pourrait avoir de graves conséquences pour le réseau électrique. La fréquence pourrait chuter à des niveaux critiques… Il faut donc toujours mobiliser cette énergie, avec tout le stress que cela implique. De plus, nous gardons généralement tout notre matériel à l'intérieur. Tout se fait à l'instinct, à l'imagination…

J'ai appelé Dyatlov chez lui, et sa femme m'a dit qu'il était déjà parti travailler. Je l'ai attendu, mais le temps pressait. Vers onze heures du soir, on m'a appelé de l'Unité 3. On m'a dit : « Dyatlov est là, il s'occupe de quelqu'un. » Il était passé à l'Unité 3 en chemin et avait apparemment trouvé un problème disciplinaire. Il travaillait sur eux. C'est pour ça qu'il est resté tard. Il est arrivé vers onze heures du soir.

Sasha Akimov est arrivé peu après onze heures ; à onze heures trente, il était déjà là. J'ai dit à Akimov : « J'ai beaucoup de questions concernant ce programme. Notamment, où évacuer le surplus d'énergie ; cela devrait être inscrit dans le programme. » Lorsque la turbine est déconnectée du réacteur, le surplus d'énergie thermique doit être évacué quelque part. Nous disposons d'un système spécial qui, en plus de la turbine, assure l'admission de vapeur… Dyatlov a reporté notre discussion sur le programme. Et j'avais déjà compris que cet essai n'aurait pas lieu pendant mon service.

— Donc cela ne vous concernait plus ?

« Non, "ne pas s'en soucier" n'est pas le terme approprié. Il est important de se rappeler que toute ingérence inutile dans le travail ne peut que nuire. Je n'avais aucun droit moral d'intervenir – après tout, Akimov était responsable de l'équipe. Mais je lui ai fait part de tous mes doutes. Toute une série de questions concernant le programme. »

— Et que vous a dit Akimov ?

- Il y avait une telle précipitation… Nous n'avions pas le temps.

Que pouvait-il bien me dire ? J'ai énuméré les questions qui restaient sans réponse pour moi et je lui ai expliqué comment je les résoudrais.

Et il est resté pour assister aux procès.

J'aurais pu partir. Mais je sentais que je devais rester. Non, il ne s'agissait pas d'un simple intérêt personnel. Je ne pouvais me considérer comme un bon spécialiste qu'avec une compréhension approfondie de toutes les opérations et de la manipulation des équipements. C'est ce que j'ai recherché. J'ai pu travailler comme SIUR (ingénieur principal en contrôle d'unité), SIUB (ingénieur principal en contrôle d'unité) et SIUT (ingénieur principal en contrôle de turbogénérateur). J'ai travaillé comme SIUR jusqu'en 1980 et j'ai acquis de l'expérience. C'est un travail très exigeant. Ce n'est pas pour rien qu'on vous accorde des heures supplémentaires au retour de vacances : travailler sur un panneau de commande avec une multitude de boutons et de leviers juste après les vacances, c'est comme un pianiste qui joue sans répétitions. Je n'ai pas travaillé comme SIUB, mais je connaissais plus ou moins le métier. Avant de devenir NSB (ingénieur principal en contrôle de turbogénérateur), je me suis beaucoup investi pour maîtriser la spécialité de SIUT.

Alors je suis resté. Je voulais vraiment voir comment la turbine allait se comporter, quelle serait sa durée de vie. Il faisait nuit et je sacrifiais un peu de mon repos avant la relève. J'ai agi un peu égoïstement – en tant que chef d'équipe, en somme. Je ne pouvais pas ordonner à Sergueï Gazin, l'ingénieur de mon équipe, de rester. Je l'ai supplié. Je lui ai dit : « Votre turbine est en phase de test. Comment pouvez-vous ne pas rester ? » Il a répondu : « D'accord, je reste. »

Si seulement j'avais su comment cela allait finir…

Ce jour-là, l'équipe était composée de Sasha Akimov, chef d'équipe de l'unité, Lenya Toptunov, superviseur du SIUR, Stolyarchuk, superviseur du SIUB, Kirshenbaum, superviseur du SIUT, et d'une cinquième personne, le chef d'équipe de l'atelier des turbines. C'est une équipe type : cinq personnes. Avec Gazin et nous deux, cela fait sept personnes. D'après les mesures de vibrations, il y avait au moins deux personnes, dont au moins deux de Dontekhenergo. Il y avait aussi Orlenko, chef d'équipe de l'atelier électrique, feu Lelechenko, et Dyatlov… ainsi que d'autres personnes de l'atelier de réglage. Au total, il y avait pas mal de monde. C'est normal pour tous les essais.

Je me suis placé à droite du panneau de commande, là où se trouve le SIUT.

Le réacteur SIUR (L. Toptunov) m'intéressait en raison de sa simplicité de fonctionnement. Mais je voulais savoir comment se comporterait le turbogénérateur.

Tout allait bien au début. Je n'avais aucune inquiétude. Il faut une raison de s'inquiéter. Mais ensuite… l'alarme SRV s'est déclenchée : le débit d'eau baissait. C'est généralement une fausse alarme, due à un appareil défectueux. J'ai regardé et j'ai vu l'alarme allumée devant Toptunov : un voyant spécial était allumé. Le signal était parti. Akimov s'est précipité, et je l'ai suivi. C'était juste avant la coupure de courant. Ou peut-être qu'elle avait déjà commencé… je ne me souviens plus.

Le rôle du SIUR est d'envoyer immédiatement l'électricien de garde vérifier s'il s'agit d'une fausse alarme ou d'une véritable. Mieux vaut se fatiguer les jambes à répétition, mais il faut vérifier. Parallèlement, il faut envoyer des opérateurs dans le local où l'on peut ouvrir la vanne d'arrêt et augmenter le débit d'eau. Toptunov a soit oublié de le faire, soit était tout simplement trop occupé avec le matériel… Bref, j'ai pris le téléphone et donné l'ordre de les envoyer vérifier. Ce que j'ai fait. Et je me suis retrouvé près du panneau de contrôle. Le sien, celui de Toptunov. Il est assis à gauche. Sur cette partie du panneau, il y a un dispositif d'appel qui permet de vérifier le débit d'eau en cliquant dessus. Et le débit était clairement faible… Si l'écran affiche zéro, c'est clair : le signal est perdu. Mais là, je vois que le débit d'eau a diminué. Ces chiffres ne sont pas nuls, ni même petits ; ils m'agacent.

Alors que je cliquais sur le panneau de commande pour vérifier le débit d'eau, j'ai entendu Akimov crier : « Coupez le courant ! » ou « Maintenez le courant ! » – quelque chose comme ça. J'étais à côté de Toptunov. Et j'ai vu la tension baisser lentement… Je ne sais pas quelle était la valeur initiale. Mais j'ai compris qu'ils avaient commencé à réduire la puissance. C'est ce que j'ai cru à ce moment-là. Mais les gars m'ont expliqué qu'au moment de passer du régulateur automatique local (LAR) au régulateur principal, le SIUR n'avait pas suffisamment surcompensé et que le régulateur avait « mordu à l'hameçon » : les deux disjoncteurs ont sauté et la tension a commencé à chuter. Akimov aidait Toptunov…

En fait, ce n'était pas programmé, mais ça ne m'a pas du tout dérangé. Bien sûr, c'est dommage que le SIUR l'ait raté et l'ait activé au mauvais moment. Et alors ? Tout ça se répare. Ce qui m'a vraiment perturbé, c'est la consommation d'eau.

Akimov et moi avons échangé nos places. Je me suis tenu près du voyant de puissance, et Akimov a actionné les commandes du régulateur. Toptunov a commencé à retirer les barres de protection pour maintenir la puissance. Pour une raison inconnue, il tirait davantage sur les troisième et quatrième quadrants. Je lui ai dit : « Pourquoi tires-tu de façon inégale ? C'est là qu'il faut tirer. » Mais la puissance diminuait. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à lui indiquer quelles barres il pouvait retirer. Lever les barres était de la responsabilité directe de Toptunov. Mais quelle était notre pratique habituelle ? Dans ce genre de situation, quelqu'un lui indiquait quelles barres choisir. Il fallait les retirer uniformément. Je le conseillais. Parfois il était d'accord, parfois non. Je disais : « Voici une barre libre, et en voici une autre. Tu peux les retirer. » Soit il prenait celle-ci, soit il faisait à sa façon. Je lui montrais ces barres du côté droit, et je ne l'ai pas quitté des yeux jusqu'à ce que nous atteignions 200 mégawatts et que nous enclenchions le disjoncteur. Nous devions maintenir l'alimentation électrique et empêcher toute chute de tension.

J'ignore qui a donné l'ordre d'augmenter la puissance. Mais il y a eu un ordre d'augmenter la puissance à 200 mégawatts, et ils l'ont fait.

Ce moment de maintien de la puissance était un peu stressant, mais globalement, une fois les 200 mégawatts atteints et le mode automatique passé, le calme est revenu. Certes, ces 200 mégawatts ne me satisfaisaient pas pleinement ; après tout, j'avais été superviseur au SIUR, et je ne pense pas que ce soit le mode optimal pour un réacteur RBMK. Mais la décision ne m'appartenait pas. Deux cents, donc deux cents. Bref, dès le passage en mode automatique, j'ai quitté Toptunov. Je suis retourné au poste du SIUR. L'agitation d'avant l'accident avait complètement disparu. C'était l'activité habituelle : conversations et discussions incessantes. Dyatlov et Akimov, les directeurs de l'expérience, étaient postés au centre pour surveiller le blindage, faisant régulièrement les cent pas. Metlenko s'est alors assis non loin du poste de travail d'Akimov et a décroché le téléphone. Ils convinrent que, sur ordre d'Akimov, Metlenko allumerait l'oscilloscope pour enregistrer les essais, tandis que Kirshenbaum actionnerait les vannes d'arrêt.

L'expérience de fin de course commence.

Ils déconnectent la turbine de la vapeur et observent alors combien de temps durera l'arrêt.

Puis l'ordre fut donné, Akimov le donna. Kirshenbaum — j'étais à côté de lui — ferma le robinet d'arrêt, Metlenko envoya un signal au récepteur…

On ne savait pas comment fonctionnait le système de décélération, alors dans les premières secondes, j'ai juste remarqué… un bruit bizarre. J'ai cru que c'était le bruit de la turbine qui freinait. Je m'en souviens très vaguement… Je ne me souviens pas du bruit en lui-même, mais je me souviens l'avoir décrit dans les jours qui ont suivi l'accident : comme une Volga lancée à pleine vitesse qui commence à freiner et à déraper. C'était comme un « doudou-doudou-doudou »… qui se transformait en un rugissement. Le bâtiment s'est mis à vibrer. Oui, j'ai tout de suite compris que c'était mauvais signe. Mais qu'est-ce que c'était ? Sans doute une décélération.

La salle de contrôle trembla. Mais pas comme lors d'un tremblement de terre. En comptant jusqu'à dix, on pouvait entendre un grondement, la fréquence des vibrations diminuant. Mais leur intensité augmentait. Puis, un bruit sourd retentit.

Comme j'étais plus près de la turbine, j'ai cru qu'une pale s'était détachée. Mais c'est purement subjectif, car je n'avais jamais rien vu de pareil auparavant…

Kirshenbaum a crié : « Coup de bélier dans les dégazeurs ! » Ce n'était pas grand-chose, comparé à ce qui allait suivre. Pourtant, le choc fut violent. Il a secoué la salle de contrôle. Quand l'ingénieur de sécurité a crié, j'ai vu les alarmes des soupapes de décharge principales se déclencher. Une pensée m'a traversé l'esprit : « Huit soupapes… ouvertes ! » J'ai reculé d'un bond, et aussitôt après, un second coup de bélier a retenti. Celui-ci était d'une violence inouïe. Des morceaux de plâtre se sont détachés, tout le bâtiment tremblait… les lumières se sont éteintes, puis l'alimentation de secours a été rétablie. J'ai reculé d'un bond, car je ne voyais plus rien. J'ai seulement constaté que les soupapes de décharge principales étaient ouvertes. L'ouverture d'une seule soupape de décharge principale est une urgence, mais huit… c'était… extraordinaire… Notre seul espoir était qu'il s'agisse d'une fausse alarme due à un coup de bélier.

Tout le monde était sous le choc. Tous restaient là, le visage défait. J'étais terrifié. Un choc total. Un tel coup dur, un véritable tremblement de terre. Pourtant, je pensais encore qu'il y avait peut-être un problème avec la turbine. Stolyarchuk a crié : « Ouvrez l'alimentation de secours des dégazeurs ! » Comme Akimov était occupé, comme tout le monde, j'ai obéi. J'ai couru pour l'ouvrir… je l'ai ouvert. Les vannes du panneau de sécurité étaient hors tension. Akimov m'a ordonné d'ouvrir les vannes manuelles du système de refroidissement du réacteur. Je vous avais dit quel type de vannes nous avions… J'ai crié à Gazin – le seul disponible, tous les autres de service étaient occupés : « Allez, on arrive ! » Nous avons couru dans le couloir ; il y avait une extension. Nous avons monté les escaliers en courant. Il y avait une sorte de fumée bleue… On l'a tout simplement ignorée, car on comprenait la gravité de la situation… Je ne me suis pas rendu compte que j'étouffais… On a couru jusqu'au 27e étage, j'avais déjà la gorge serrée. Ils nous ont interrogés plus tard, et là on a commencé à comprendre ce qui se passait… On s'est dépêchés. J'étais devant, je connaissais ces pièces comme ma poche. La porte était en bois. Dès que je l'ai saisie – elle était visiblement gonflée – j'ai été brûlé par la vapeur. J'ai passé la tête pour entrer, mais je n'ai pas pu tenir plus longtemps – c'était impossible de rester là.

Je suis revenu et j'ai signalé que la pièce était remplie de vapeur. Le chef d'équipe, Perevozchenko, est alors arrivé. Il m'a attrapé et m'a dit : « Allons dehors, tu vas voir que les vérins hydrauliques sont effondrés. » J'ai couru dehors et je me souviens très bien d'avoir vu Yurchenko et Perevozchenko. J'ai vu ces énormes vérins hydrauliques, comme des allumettes, gisant au sol…

Alors… ah, voilà ce qui s'est passé. Dès que j'ai fait mon signalement, le SIUB s'est mis à hurler que les vannes des condenseurs de procédé étaient défectueuses. Bon, me revoilà parti – je suis libre, finalement. Il fallait que j'aille à la salle des turbines… J'ai trouvé l'opérateur principal… mais ensuite, bien sûr, qu'est-ce que j'ai vu… Impossible de me faufiler dans la salle des turbines par la porte. J'ouvre la porte – il y a des débris, on dirait que je vais devoir grimper, de gros morceaux de débris jonchent le sol, il n'y a plus de toit… Le toit de la salle des turbines s'est effondré – quelque chose a dû tomber dessus… Je vois le ciel et les étoiles à travers ces trous, je vois des morceaux de toit sous mes pieds et du bitume noir, tellement… poussiéreux. Je me dis – waouh… d'où vient cette noirceur ? J'ai une idée. Est-ce que le bitume, le revêtement, a tellement séché au soleil ? Ou est-ce que l'isolation a tellement séché qu'elle s'est transformée en poussière ?

Alors j'ai compris. C'était du graphite.

J'ai emmené Perchuk avec moi et nous avons commencé à ouvrir les vannes du condenseur de procédé. Plus tard, à l'unité 3, on m'a dit que le dosimétriste était arrivé et avait indiqué que l'unité 4 était à 1 000 microroentgens par seconde et l'unité 3 à 250. Ils administraient déjà une prophylaxie à l'iode. Nous avons passé une vingtaine de minutes sur la vanne – elle est imposante. Nous sommes revenus. Je suis allé au distributeur d'iode : il n'y avait plus d'iode, ou plutôt, il en restait un peu, mais plus d'eau. J'ai donc bu une solution sèche, peut-être l'iode utilisé pour les compresses. Ensuite, on m'a donné un « pétale » (un masque respiratoire de protection en gaze).

Je croise Proskuryakov dans le couloir. Il me dit : « Tu te souviens de la lueur que tu as vue dehors ? » « Oui. » « Pourquoi personne ne fait rien ? La zone a dû fondre… » Je réponds : « Je le pense aussi. S'il n'y a pas d'eau dans le séparateur, c'est probablement le circuit « E » qui a surchauffé, et c'est ce qui provoque cette lueur inquiétante. »

Je me suis approché de Dyatlov et je le lui ai fait remarquer à nouveau. Il a dit : « Allons-y. »

Nous avons continué dans le couloir. Nous sommes sortis et avons dépassé le quatrième bloc… pour déterminer. Il y avait une sorte de suie noire et glissante sous nos pieds. Quelqu'un d'autre était avec nous. Dyatlov était devant, j'étais derrière lui, et un troisième nous a suivis – je pense qu'il s'agissait d'un des testeurs, un inconnu, curieux. J'ai failli l'insulter, lui disant de se mêler de ses affaires. Je savais déjà ce qui se tramait… Mais il nous suivait… Si quelqu'un veut…

Nous avons longé les décombres… J'ai montré cette lueur… j'ai pointé mes pieds. J'ai dit à Dyatlov : « C'est Hiroshima. » Il est resté longtemps silencieux… nous avons continué notre chemin… Puis il a dit : « Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. » Il était visiblement… enfin, que dire… Un accident aux proportions colossales.

Sergueï Nikolaïevitch Gazin, ingénieur principal en contrôle des turbogénérateurs :

« J'ai travaillé de 16 h à minuit le vendredi 26 avril. Je suis resté pour les essais, car ils n'étaient pas prévus pendant mon service. Des essais de ce type n'avaient jamais été menés auparavant ; j'ai donc décidé de faire un service supplémentaire pour perfectionner mes compétences. Tout se déroulait bien, les essais étaient quasiment terminés et entraient dans leur phase finale. La vitesse de la turbine diminuait rapidement, ce qui, soit dit en passant, m'intéressait particulièrement en tant que spécialiste, et à ce moment-là, deux violentes secousses se sont produites, la seconde étant beaucoup plus forte que la première. »

Après cela, la salle de contrôle de l'unité 4 fut recouverte d'une épaisse couche de poussière, un silence de mort s'installa et, naturellement, on ne comprit pas tout de suite ce qui s'était passé. Il était 1 h 23 du matin. J'étais à 30 mètres du réacteur. Je me suis précipité dans le hall – la salle de contrôle se situe entre la salle des turbines et le réacteur. C'est le centre névralgique de toutes les opérations de l'unité. Je suis entré dans la salle des turbines et j'ai vu ceci : les lumières étaient éteintes, de violents éclairs de court-circuit jaillissaient de la plateforme de la pompe d'alimentation en eau, de la vapeur s'échappait en volutes et une forte odeur de brûlé flottait dans l'air. Je suis vite retourné à l'unité et j'ai fait mon rapport au chef de quart, Alexander Akimov, afin qu'il puisse immédiatement appeler les pompiers.

Suite à cela, nous avons déterminé, compte tenu des données techniques, qu'il était urgent d'alimenter le réacteur en eau. Mon chef d'équipe, Yuri Tregub, est resté avec moi pour superviser les tests. Nous nous sommes précipités avec lui dans le compartiment du réacteur, mais avons dû renoncer à progresser, bloqués par l'énorme volume de vapeur et de fumée chaude. Nous sommes revenus et avons fait notre rapport. J'ai ensuite secondé mon chef d'équipe en l'assistant technique, car il était essentiel de maintenir le fonctionnement de l'unité 3. De l'eau fuyait du bassin de pression, qui alimente le condenseur de la turbine. Les pompes de circulation de notre unité s'étaient arrêtées lors de l'accident et il était impératif de remettre ce système en marche.

Nous avons réussi à surmonter cette difficulté, et le troisième bloc a tenu bon.

J'ai récupéré les masques à gaz pour les gars qui s'occupaient des panneaux de contrôle ; ils ne pouvaient pas partir, et malheureusement, les dispositifs de désactivation n'étaient pas à leurs postes de travail. Le chef d'équipe Akimov m'a demandé d'aller appeler le chef d'équipe de l'atelier. J'ai couru, mais je n'ai pas pu arriver tout de suite car, juste après l'accident, un éboulement s'est produit sur le chemin, soulevant un nuage de poussière et de vapeur énorme. En fait, je n'ai pas pu y arriver. J'ai commencé à suffoquer et j'ai dû rebrousser chemin.

Youri Yourievitch Badaïev. Il travaillait ce soir-là au complexe informatique SKALA.

« SKALA » est le cerveau, les yeux et les oreilles de la station. L'ordinateur effectue les opérations et les calculs nécessaires et transmet tout à la salle de contrôle. Si « SKALA » s'arrête, c'est comme si des chatons étaient aveugles.

Mon titre professionnel est « électricien ». Ça paraît bizarre, mais c'est vrai. Je suis ingénieur en électronique de formation. Les centres informatiques sont généralement gérés par des ingénieurs en électronique, mais dans notre centrale nucléaire, pour une raison qui m'échappe, on les appelle « électriciens ».

Tout s'est passé très simplement. Il y a eu une explosion, et j'étais de garde à 40 mètres du réacteur. Nous savions que des essais étaient en cours. Ces essais suivaient un programme préétabli, que nous surveillions. Notre ordinateur enregistre toutes les anomalies de programme sur une bande magnétique spéciale. Le mode de fonctionnement du réacteur était surveillé. Tout était normal. Puis un signal est arrivé, indiquant que l'ingénieur en chef du contrôle du réacteur avait appuyé sur le bouton d'arrêt complet.

Quinze secondes plus tard, une secousse brutale s'est produite, suivie quelques secondes après d'une autre, plus violente. Les lumières se sont éteintes et notre machine s'est arrêtée. Quelques minutes plus tard, une alimentation de secours a été rétablie et, dès cet instant, nous avons commencé à sauver le matériel, car tout le monde avait besoin de nos informations. Surtout, il était crucial de comprendre le déroulement de l'accident. Dès le retour du courant, nous avons tout fait pour sauver la machine.

Immédiatement après l'explosion, nous n'avons absolument rien senti. Il faut dire que notre ordinateur est installé dans une serre, à une température maintenue entre 22 et 25 degrés, et que la ventilation mécanique fonctionne en permanence. Nous avons réussi à démarrer la machine et à protéger les armoires (c'est-à-dire l'ordinateur – Yu. Shch.) de l'eau qui ruisselait du plafond. La machine fonctionnait, les diagnostics étaient en cours. Difficile de déchiffrer les données enregistrées. C'est alors seulement que nous nous sommes demandé : que s'est-il passé exactement ? Il faut aller voir. En ouvrant la porte, nous n'avons vu que de la vapeur, de la poussière, etc. Mais à ce moment précis, les armoires de contrôle du réacteur se sont arrêtées. C'était le pire des pires ; il fallait tout faire pour garder le contrôle. Je devais donc monter au niveau 27, où se trouvent ces armoires. Un niveau correspond à un étage. J'ai emprunté le chemin habituel en vitesse, mais il était déjà impossible d'atteindre cet étage. L'ascenseur était complètement détruit, les escaliers jonchés de blocs de béton et de conteneurs à ordures, et surtout, il n'y avait plus d'éclairage. On ignorait encore l'ampleur de l'accident. Je voulais absolument y aller et j'ai même couru chercher une lampe torche. Mais en revenant avec, j'ai compris que je ne pourrais pas passer… L'eau ruisselait du neuvième étage, une véritable avalanche. On a retiré les écrans de protection et protégé nos ordinateurs pour que SKALA reste opérationnel.

Puis nous avons appris l'ampleur de l'accident ; il fallait que je le voie de mes propres yeux. Quelques minutes avant l'accident, Shashenok est venu nous voir. Il faisait partie des deux victimes. Nous lui avons parlé comme à vous, et il est venu vérifier : « Avez-vous une ligne de communication directe avec la salle du niveau 24 ? » Nous avons répondu : oui. Ils étaient censés y travailler ; après tout, il faisait partie de ceux qui menaient le programme de tests et enregistraient les caractéristiques. Ils avaient leur propre matériel dans cette salle. Il a dit : « Si j'ai besoin de communiquer, je vous contacterai. » « De rien », avons-nous répondu.

Pendant que nous récupérions le matériel, nous n'avions pas le temps de nous occuper de lui. Mais les gars de son équipe ont couru après lui. Une fois le matériel en sécurité, le téléphone n'arrêtait pas de sonner dans la pièce où travaillait Shashenok. Nous avons décroché, mais personne n'a répondu. On a appris plus tard qu'il ne pouvait pas répondre : il était coincé, les côtes cassées, la colonne vertébrale brisée. J'ai finalement essayé de le rejoindre, pensant qu'il avait peut-être besoin d'aide. Mais il avait déjà été évacué. Je l'ai vu transporté sur une civière.

Nikolaï Sergueïevitch Bondarenko, opérateur de séparation de l'air à la station azote-oxygène :

Le 26, je travaillais de nuit lorsque l'incident s'est produit. Notre station azote-oxygène se trouve à environ 200 mètres de l'unité 4. Nous avons ressenti une secousse, comme un léger tremblement de terre, puis, trois ou quatre secondes plus tard, un éclair a jailli au-dessus du bâtiment de l'unité 4. J'étais au milieu du couloir de ma cabine, essayant de sortir après la secousse, mais je me suis retourné et j'ai vu un éclair à travers la vitre, comme un flash d'appareil photo. J'ai tout vu à travers la vitre… Ensuite, nous avons repris le travail calmement, car notre équipement est conçu pour que la production se poursuive même en cas d'arrêt de l'unité. L'azote liquide et gazeux est utilisé en continu pour refroidir l'enceinte du réacteur.

Nous n'avons pas tout de suite remarqué l'incendie. Puis, quelques minutes plus tard, les camions de pompiers sont arrivés ; ils sont passés devant nous une quinzaine de minutes après. C'est là qu'on a commencé à comprendre qu'il s'était passé quelque chose. On n'avait pas de dosimètres ; la station azote-oxygène n'en est pas équipée. Deux gars de l'unité 4, du circuit gaz, sont arrivés en courant : l'un était ouzbek, et l'autre, je crois qu'il s'appelait Simonenko. Ils étaient évidemment terrifiés. Ils ont dit : « On a failli s'en sortir de justesse, on a sauté du sixième étage. » Apparemment, ils ont couru partout dans la cafétéria. Ils ont demandé de quoi mesurer leurs doses, mais on n'avait rien. Bref, ils sont partis, puis une ambulance est arrivée et ils les ont probablement emmenés.

Nous avons travaillé jusqu'au matin. Certes, si on nous avait prévenus qu'il fallait faire ceci et cela, cela aurait changé la donne, mais nous n'avons reçu aucune information à ce sujet. Nous n'avons pas pris d'iode ; il n'y avait pas d'autre solution. Nous nous sommes retrouvés, pour ainsi dire, à la périphérie. Et l'endroit était mal éclairé. Il n'y avait ni chauffage, ni signalisation extérieure. Tout cela n'est qu'un conte de fées ; nous n'avons rien senti…

Extrait du document de l'AIEA :

L'accident s'est produit lors d'un essai du turbogénérateur prévu pendant un arrêt programmé du réacteur. Cet essai visait à vérifier la capacité du turbogénérateur à fournir de l'électricité pendant une courte période lors d'une coupure de courant totale, avant que les groupes électrogènes diesel de secours ne prennent le relais en cas d'urgence. Un programme d'essai mal conçu du point de vue de la sûreté et de graves violations des règles d'exploitation fondamentales ont entraîné un faible niveau de puissance du réacteur (200 MW/th), niveau auquel le débit du fluide de refroidissement et les conditions de refroidissement ne pouvaient plus être maintenus de manière stable par commande manuelle. Compte tenu des caractéristiques de conception particulières déjà mentionnées (un coefficient de puissance positif à faible puissance), le réacteur a fonctionné en mode dangereux. Parallèlement, les opérateurs ont délibérément, et en violation des règles, retiré la plupart des barres de contrôle et de protection du cœur et désactivé plusieurs systèmes de sûreté essentiels.

Les événements qui ont suivi ont entraîné une forte production de vapeur dans le cœur du réacteur, provoquant ainsi une réactivité positive. Une brusque montée en puissance a été observée et une tentative d'arrêt manuel de la réaction en chaîne a été effectuée, le système d'arrêt d'urgence, qui aurait dû se déclencher plus tôt au début de l'essai, étant bloqué. Cependant, la possibilité d'arrêter rapidement le réacteur était limitée car la quasi-totalité des barres de contrôle avaient été retirées du cœur.

L'augmentation continue de la réactivité due à la production de vapeur a entraîné une surtension critique instantanée. Les experts soviétiques ont calculé que le pic de puissance initial a atteint 100 fois la puissance nominale en 4 secondes.

L'énergie libérée dans le combustible lors de la surtension a provoqué la rupture soudaine d'une partie de celui-ci en petits fragments. Le mécanisme de cette rupture est bien connu grâce aux expériences menées dans le cadre du programme de recherche sur la sécurité. De petites particules de combustible chaud (et possiblement des vapeurs) ont entraîné une explosion de vapeur.

L'explosion a projeté l'enceinte de confinement du réacteur, d'un poids de 1 000 tonnes, et a sectionné tous les canaux de refroidissement de part et d'autre du cœur. Deux à trois secondes plus tard, une seconde explosion a retenti et des débris incandescents du réacteur ont été éjectés du bâtiment détruit.

La destruction du réacteur a permis à l'air de pénétrer, ce qui a entraîné la combustion du graphite.

L'accident a provoqué la projection de graphite et de combustible incandescents sur les toits des bâtiments voisins. Des incendies se sont déclarés, notamment dans le hall de l'unité 4, sur le toit de l'unité 3 et sur le toit de la salle des turbines, qui abrite les turbogénérateurs des deux réacteurs » (« Rapport final du Groupe consultatif international sur la sûreté nucléaire à la réunion d'examen post-accident de Tchernobyl. Vienne, 30 août - 5 septembre 1986, p. 4-5).

Et la ville dormait.

C'était une douce nuit d'avril, l'une des plus belles de l'année, quand les feuilles apparaissent soudain sur les arbres comme une brume verte.

La ville de Pripyat dormait, l'Ukraine dormait, le pays tout entier dormait, ignorant encore l'énorme malheur qui s'était abattu sur notre terre.

« Toute la garde a suivi Pravik. »

Les pompiers ont été les premiers à entendre l'alarme.

Leonid Petrovitch Teliatnikov, Héros de l'Union soviétique, chef du service d'incendie militaire n° 2 de la centrale nucléaire de Tchernobyl, major du service intérieur (aujourd'hui L. P. Teliatnikov - lieutenant-colonel du service intérieur) :

« Il y avait dix-sept hommes dans la garde du lieutenant Pravik. Il était de service cette nuit-là. La troisième garde n'était pas aussi idéale que les journaux l'ont décrite. Et sans cet incident, on n'en aurait certainement jamais parlé. C'était une garde très particulière. Une garde de personnalités, si l'on peut dire. Parce que chacun avait sa propre personnalité. Il y avait beaucoup de vétérans, beaucoup de types hors du commun. »

Volodya Pravik était probablement le plus jeune – il avait 24 ans. De nature très aimable et douce, il arrivait parfois qu'on le déçoive. Il n'a jamais refusé une demande. Il pensait devoir faire des compromis. C'était peut-être sa faiblesse : des conflits éclataient et il était tenu pour responsable de manquements à la surveillance… Malgré tout, il restait fidèle à ses principes.

Volodya Pravik était un homme passionné. Il adorait la radio et la photographie. Travailleur acharné, il était chef d'état-major du « Feu de recherche Komsomolsky ». Ce journal était pour lui le moyen le plus efficace de combattre les défauts, en s'attaquant sans ménagement à tout, même à la moindre imperfection. Il écrivait de la poésie et dessinait, et il prenait plaisir à ces activités. Sa femme le soutenait énormément. Ils formaient un couple parfait. Diplômée d'une école de musique, elle enseignait la musique dans une école maternelle. Ils se ressemblaient même par certains aspects : tous deux doux, leur vision de la vie et leur approche du travail étaient intimement liées, formant un tout. Un mois avant l'accident, sa fille était née. Récemment, il avait demandé à être muté au poste d'inspecteur ; tout le monde était d'accord, mais il n'y avait tout simplement pas de remplaçant…

L'homme le plus âgé de la garde, tant par son âge que par son ancienneté, était Ivan Alekseevich Butrimenko, le chauffeur. Il avait quarante-deux ans. Il était l'un des piliers de l'unité. Tous le respectaient : le commandant de la garde, le secrétaire du parti et de l'organisation Komsomol. Ivan Alekseevich était conseiller municipal et s'investissait beaucoup dans le travail parlementaire… Trois frères Shavreya, Biélorusses, travaillaient également dans notre unité. Le plus jeune, Pyotr, était inspecteur de l'unité, tandis que Leonid, l'aîné, et Ivan, le cadet, travaillaient dans la troisième garde. Leonid avait trente-cinq ans, Ivan avait deux ou trois ans de moins, et Pyotr avait trente ans. Ils travaillaient ainsi : s'il y avait quelque chose à faire, ils le faisaient.

Comment cela se passe-t-il dans la réalité ? Tant qu'on ne désigne pas un coupable, personne ne bouge. Ce n'est pas un cas isolé ; c'est comme ça partout. Pendant les entraînements, les exercices, on essaie de se mettre à l'écart, de faire une pause, de prendre une tâche plus facile… Ce n'était pas le cas ici. Lorsque l'accident s'est produit, malgré quelques tensions au sein de l'équipe, malgré tout, toute la garde a suivi Pravik sans se retourner… Le bitume brûlait. Le revêtement de la salle des turbines est inflammable, et le principal coût, si on le traduit en roubles, réside dans la salle des turbines elle-même.

La tension et la responsabilité étaient palpables. Dès que je prenais la parole, il accourait vers moi en disant : « Compris. » Il n'écoutait même pas jusqu'au bout, car il savait ce qu'il fallait faire. Il attendait simplement l'ordre.

Et pas un seul n'a bronché. Ils pressentaient le danger, mais tous comprenaient :

C'était indispensable. Dès qu'il l'a dit, il a dû se reprendre aussitôt. Courir. Que s'est-il passé avant l'accident ? « Pourquoi est-ce que je marche ? Pourquoi ? » Mais là, pas un mot, pas un demi-mot, et tout s'est fait en courant. C'était, en réalité, le plus important. Sinon, l'incendie aurait été très long à éteindre, et les conséquences auraient pu être bien plus graves.

J'étais en vacances quand l'incendie s'est déclaré. J'avais trente-huit jours de congés. Le répartiteur m'a appelé ce soir-là. Malheureusement, il n'y avait aucun moyen de transport ; toutes les voitures étaient parties. J'ai appelé l'officier de service au commissariat et je lui ai expliqué la situation, comme pour dire : « Il y a un incendie à la centrale, sur le toit de la salle des turbines. Pouvez-vous m'aider à m'y rendre ? » Il m'a demandé mon adresse et m'a répondu : « Une voiture arrive d'une minute à l'autre. »

Le toit prenait feu par endroits, puis par endroits, puis par trois. En me levant, j'ai constaté que le groupe 3 était en feu à cinq endroits. J'ignorais qu'il était déjà en service, mais si le toit était en feu, il fallait éteindre l'incendie. Du point de vue de la lutte contre l'incendie, ce n'était pas un problème majeur. J'ai inspecté la salle des turbines : aucun signe de feu. Tant mieux. Il n'y avait pas d'incendie dans la salle des machines, au niveau 10, où se trouve la salle de contrôle centrale. Et quel était l'état des locaux des câbles ? C'était notre priorité absolue. Nous devions tout vérifier. Je courais donc partout sans cesse, vérifiant les niveaux 5, 8 et 10, tout en consultant l'ingénieur en chef adjoint et le personnel d'exploitation pour savoir ce qui était le plus important, quoi et comment… Ils m'ont répondu : « Oui, absolument, il faut fermer le toit, car le réacteur n° 3 est toujours en fonctionnement, et si un seul morceau de dalle s'effondre sur le réacteur, cela pourrait entraîner une dépressurisation supplémentaire. » Je devais obtenir des réponses à toutes ces questions ; la centrale était immense et il y avait beaucoup d'endroits à visiter, et je devais tout faire.

Je n'ai pas eu l'occasion de parler à Pravik à ce moment-là. Seulement quand je l'ai envoyé à l'hôpital, et encore, à ce moment-là seulement, littéralement quelques mots… À 14 h 25, il était déjà à l'hôpital. Ils sont restés à l'étage une quinzaine ou une vingtaine de minutes…

Vers 15h30, je me suis senti mal. J'ai allumé une cigarette, tout en continuant à manger, et j'ai eu une toux persistante. J'avais les jambes flageolantes, je voulais m'asseoir… Mais je n'en avais pas le temps. Nous sommes passés en voiture pour inspecter les postes, et j'ai indiqué où garer les véhicules. Nous sommes allés au bureau du directeur. En fait, j'avais besoin d'un téléphone pour signaler la situation. Mais il n'y avait aucun moyen d'appeler au commissariat. Beaucoup de pièces étaient fermées, il n'y avait personne, et le directeur avait plusieurs téléphones, mais ils étaient tous occupés. C'était le directeur qui parlait. À ce moment-là, ça n'arrêtait pas de sonner. Nous ne pouvions pas appeler de là. Alors, nous sommes allés à l'unité.

Et l'anxiété augmenta.

Il convient ici de préciser un point important. Outre l'unité du lieutenant Pravik de la caserne n° 2, celle du lieutenant V. Kibenok de la caserne n° 6 fut également immédiatement mise en alerte. Peu de gens savent que l'unité de V. Kibenok appartenait à un service d'incendie totalement différent : la caserne n° 6, située à Pripyat. Le bâtiment de la caserne n° 6, petit et toujours debout à la périphérie de Pripyat, abrite derrière sa porte vitrée un puissant camion de pompiers, figé à jamais, témoin silencieux de l'héroïsme de l'unité de Kibenok.

L. Telyatnikov :

« Notre unité numéro deux, celle de V. Pravik, assurait la sécurité de la centrale nucléaire. L'unité de la ville, où travaillait V. Kibenok, était chargée de la sécurité de la ville. Ils ont été immédiatement informés de l'incendie. En cas d'incendie, nous donnons automatiquement l'alerte et la caserne centrale des pompiers est immédiatement prévenue. L'information est transmise par radio ou par téléphone par l'intermédiaire de l'unité de la ville. Cette dernière est notre unité prioritaire. Par conséquent, dès qu'elle reçoit un message concernant un incendie, elle sait qu'elle doit évacuer. »

Compartiment du réacteur (salle du réacteur) du RBMK

Comme je l'ai déjà mentionné, la garde de Pravik était initialement postée dans la salle des turbines. L'incendie y fut maîtrisé, et l'unité resta en service sous son commandement, car la salle des turbines demeurait menacée. L'unité de la ville, arrivée peu après, fut envoyée dans la salle du réacteur. Dans un premier temps, la priorité fut donnée à la salle des turbines, puis à la salle du réacteur. Pravik abandonna même sa garde par la suite pour porter secours à l'unité de la ville.

Seul Pravik est décédé parmi nous. Les cinq autres victimes appartenaient à la sixième unité de la ville. Il se trouve qu'ils ont été les premiers à intervenir pour éteindre l'incendie du réacteur. C'est là que le danger était le plus grand, du point de vue de la radioactivité, bien sûr. Du point de vue de la sécurité incendie, l'incendie se situait dans la salle des turbines ; c'est donc là que notre équipe était en poste au moment de l'accident.

Leonid Mikhailovich Shavrey, pompier principal de la garde V. Pravik

HPV-2 :

« Mon service était du 25 au 26 avril. Nous étions dix de garde. Le service s'est déroulé normalement : formation pendant la journée et préparation du matériel pour la relève le soir. Nous avions sept véhicules, dont quatre nous appartenaient et les autres étaient en réserve. La relève devait avoir lieu le matin, de huit heures à huit heures et demie. »

Tout était calme, aucun incident. C'était samedi, après tout, et un jour de congé approchait. Le service se déroulait à merveille, rien ne nous dérangeait, et l'ambiance était bonne. Pravik était assis dans la salle du commandant de la garde, en train d'écrire quelque chose, des notes ou autre chose. Certains étaient de service pendant deux ou trois heures, d'autres se reposaient. Je me reposais justement. Je devais relever Pravik au bout de deux heures. J'assurais temporairement le commandement de l'escouade. Il y avait des lits de camp, je me reposais. Je me suis assoupi. J'ai entendu – comme un coup, un bruit sourd. J'ai sursauté, me demandant ce qui se passait. Je n'arrivais pas à comprendre. Ma montre était dans ma poche, elle ne me gênait donc pas. À peine avais-je regardé ma montre que l'alarme a retenti. La sirène a retenti. J'ai rapidement enfilé ma tenue de combat – c'est-à-dire les vêtements spéciaux utilisés pour éteindre les incendies, et nous restons en uniforme – tunique et bottes. « Boevka » – casque, robe de toile.

Je me suis habillé rapidement, les portes du garage étaient ouvertes, il y a eu un bruit : « Regardez là-bas, ça brûle ! » J'ai sauté dehors – il y avait un nuage, une colonne de feu et un nuage noir au-dessus de la cheminée.

- Comment le nuage noir était-il visible la nuit ?

Mais la station est entièrement illuminée. Depuis le groupe électrogène, on voit un poteau rouge, puis un bleu, et plus haut, un champignon noir. Il recouvre la moitié du tuyau, la partie supérieure.

Nous avons sauté dans la voiture, roulé rapidement et regardé : pas de boule, pas de nuage, tout était clair. Nous avons franchi le point de contrôle d'ABK-2. Nous avons constaté que tout était détruit au niveau du réacteur numéro quatre. Trois voitures sont parties immédiatement pour nous.

Pravik et moi sommes partis en reconnaissance. Il dit : « Allez, Mikhailovich, on y va ! » et nous nous sommes mis en route le long du couloir de transport, traversant le bloc 3 jusqu'au bloc 4. Nous avons couru jusqu'à mi-chemin du couloir – il y avait une cabine téléphonique. Volodya dit : « On appelle ? » « Faisons-le ! » Nous avons essayé d'appeler, mais personne n'a répondu. Pas de réponse, pas un mot. J'ai dit : « Regarde, Pavlovitch, il y a deux techniciens qui courent partout. » Nous avons attendu, nous avons commencé à les interroger, et ils étaient très inquiets. Ils ont dit que le toit de la salle des turbines était peut-être en feu. Parce que le toit avait été percé.

Pravik me dit : « Mikhaïlovitch, vas-y, cours là-bas, prends ta voiture et va de l'autre côté. » J'ai un ZIL-130, un camion de pompiers rouge standard sans échelle. Je demande simplement à Pravik : « Pavlovitch, avec qui vas-tu rester ? » « Oui », répond-il, « je reste ici avec l'équipe, je m'en occupe. » Et c'est tout. Rien de plus. C'est ainsi que je me suis séparé de lui. Il est resté à l'intérieur.

J'ai dépassé ABK-1 pour me rendre de l'autre côté, j'ai garé la voiture près de la salle des turbines, et Volodya Prishchepa et moi sommes montés sur le toit par l'échelle extérieure. Nous avons aperçu le foyer de l'incendie. Il venait de se déclarer. Alors, nous avons commencé à l'éteindre.

- Comment l'avez-vous éteint ? Avez-vous versé de l'eau dessus ?

Non, on n'a pas fait ça. On a essayé d'étouffer les flammes avec des tuyaux en toile. Il y avait une réserve d'eau pour les pompiers sur le toit, et les tuyaux étaient rangés dans des caisses là-bas. On s'en est servi pour étouffer le feu… Il y avait des trous dans le toit, et si on avait commencé à verser de l'eau, ça aurait pu provoquer un court-circuit et… On a étouffé les flammes avec nos tuyaux et on les a piétinées. Les incendies n'étaient pas grands, mais il y en avait beaucoup.

— Et vous étiez combien au total ?

« Nous étions deux. Prishchepa et moi. En dessous de nous se trouvaient le chauffeur et un autre pompier. Nous étions d'un côté, et nos hommes de l'autre. Ils attendaient un camion de l'unité 6. Un camion-échelle est arrivé, a placé l'échelle contre l'unité 3 et a traversé le toit de l'unité 3. »

Nous sommes montés sur le toit une dizaine de minutes après l'explosion. Nous avions circonscrit le feu, l'avions éteint, puis j'ai dit à Prishchepa : « Je descends tout de suite. Il nous faut un tuyau d'arrosage. On va y arriver. S'il y a un problème, on éteindra le feu avec de l'eau. »

Il faisait très chaud, on avait du mal à respirer, on était décoiffés, on a enlevé nos casques et on les a posés. Je suis descendu à la voiture en me tenant à ma manche – j'ai vu quelqu'un arriver. Et quand on est arrivés, il y avait des adjudants qui se tenaient là et qui ont dit :

« N'allez pas plus loin, il y a des décombres. » Nous l'avions vu nous-mêmes : des tas de gravats et des lignes électriques à terre. Impossible d'y aller. J'ai aperçu quelqu'un en uniforme militaire qui passait. Je me suis dit : « Oh là là, on nous avait dit qu'on n'avait pas le droit d'entrer… » J'ai regardé de plus près : Telyatnikov ! Il s'approchait. « Quoi de neuf ? » ai-je demandé. « Ceci et cela, nous sommes de garde sur le toit, nous avons éteint les flammes. » Puis j'ai demandé : « Leonid Petrovich, les lignes électriques sont tombées ici aussi, ça aurait pu te tuer. » « Eh bien, ça ne t'a pas tué, donc il est vivant. Où est Pravik ? » ai-je répondu.

Telyatnikov monta alors les escaliers, et je le suivis en le saisissant par la manche. Au bout de douze marches, il se mit à frapper aux portes, mais elles étaient verrouillées. Je montai voir Prishchepa. Il demanda : « Que se passe-t-il ? » « Telyatnikov est là, il défonce les portes. » On rit et on recommença à arpenter le toit – qui se remit à brûler – et on continua à le défoncer. On n'avait toujours pas utilisé d'eau. C'était difficile de marcher, le bitume avait fondu. Il faisait une chaleur insupportable… Au moindre mouvement, le bitume s'enflammait instantanément. On a eu de la chance qu'ils aient réagi si vite, qu'ils nous aient envoyés là-bas… Si le toit avait pris feu, ça aurait été terrifiant. Inimaginable. Toute la station aurait été ravagée par les flammes. Si on avait posé le pied dessus, impossible de bouger, les bottes auraient été arrachées. Bref, c'était une masse en fusion. Le toit était percé de trous – il était complètement effondré, des dalles tombaient, tombant à partir de la soixante-douzième hauteur. Le toit était jonché de débris, luisants d'une lueur argentée. Ils avaient été jetés de côté. Il semblait gisant là, immobile, et soudain – il s'est embrasé.

Saviez-vous qu'il s'était passé quelque chose à la centrale nucléaire ? Ou pensiez-vous simplement à un incendie ?

« Volodya Pravik a compris. Dès notre arrivée à la station, il a composé le numéro trois, le numéro régional. Et lors de notre reconnaissance, il a dit :

« Eh bien, Mikhaïlovitch, ça va être dur. Il va falloir se retrousser les manches. » J'en ai eu la chair de poule. Il était au courant. Il jetait un coup d'œil aux ruines, au toit, avec une telle effroi…

— Et pendant les exercices, vous a-t-on appris à gérer les risques liés aux radiations ?

Comment poser les « pétales » ?

« Personne n'en a parlé. On nous a juste appris à combattre les incendies. On s'est entraînés à déclencher des feux dans les bâtiments, à entrer dans des pièces enfumées avec des masques à gaz KIP. C'était du travail normal. Mais quant à un quelconque lien avec ça… personne n'en a jamais fait mention… Voilà. Prishchepa et moi étions sur le toit jusqu'à environ cinq heures du matin. On n'avait aucune idée de ce qui se passait de l'autre côté. La radio fonctionnait en bas, dans la voiture, mais nous, on n'en avait pas. On criait pour rester en contact avec le chauffeur. Nos gars et ceux de l'unité 6 travaillaient aussi au niveau soixante-douze et même plus haut, près de la cheminée. »

Les voitures ont commencé à arriver peu à peu des environs, et à 17 heures, elles étaient déjà pleines. Ils nous ont dit : « Allez, descendez, tout va bien, on prend le relais. » Notre tour de garde était arrivé. Nous sommes descendus. La descente commençait à se faire sentir – il faisait chaud. Alors que nous étions encore sur le toit, Volodya Prishchepa m'a dit :

« Vous ne remarquez pas d'arrière-goût ? » – « Je ne crois pas. » Mais l'unité fumait, il n'y avait pas d'incendie. Une fumée bleutée. Nous sommes descendus, et ils nous ont dit : « Allez, allez à la cantine prendre vos pilules. » J'ai allumé une cigarette, et elle était sucrée. C'était quoi ce truc ? Je l'ai jetée. J'ai dit : « C'est quoi ces cigarettes, si sucrées ? » À la cantine, ils nous ont donné des pilules, je venais d'en mettre une dans ma bouche et de boire un peu d'eau quand j'ai commencé à vomir. J'ai commencé à avoir la nausée, à me sentir mal. C'était insupportable. Je voulais boire, mais je n'ai pas pu – j'ai immédiatement eu la nausée. Mais je ne suis pas allé à l'infirmerie. Après mon service, j'ai pris une voiture et j'ai emmené ma femme et mon enfant hors de Pripyat. Et le soir du 26, après avoir déjà raccompagné ma femme, les gars et moi sommes allés à l'hôpital rendre visite à nos proches. Ils ne nous ont pas laissé entrer dans l'hôpital, nous sommes restés sous les fenêtres. Au deuxième étage, tout le monde regardait par les fenêtres et nous saluait. Tout allait bien, tout le monde était heureux, comme d'habitude. Le visage de Pravik, cependant, était bouffi et enflé ; il avait changé. Je lui ai parlé. « Comment te sens-tu ? » – « Bien. Et toi ? » – « Bien aussi », ai-je répondu. Puis j'ai demandé : « Qu'est-ce qu'ils te font ? » – « Ils te mettent sous perfusion et te font des injections. » Nous leur avons dit au revoir et à demain, et le lendemain, on nous a annoncé qu'ils avaient été transférés à Moscou.

Pravik était un type formidable. Intelligent et cultivé. Il avait une bonne compréhension de l'ingénierie radio et était un amateur passionné. Il savait composer de la musique colorée, réparer une radio et un magnétophone – il semblait être un véritable expert. Et il gérait les gardes avec bon sens. Un chef digne de ce nom. Il pouvait résoudre n'importe quel problème, il suffisait de lui demander – absolument n'importe quoi. On s'adressait à Telyatnikov – pour obtenir une voiture, un remplaçant, ou pour aller à l'hôpital une heure – mais Telyatnikov refusait systématiquement. « Je ne peux pas régler ce genre de problème. » Il renvoyait toujours la balle à la hiérarchie. Mais Volodia Pravik accompagnait tous ceux qui lui demandaient de l'aide, et le problème était réglé. C'était un homme joyeux, il venait d'avoir un bébé. Il aurait dû vivre pleinement sa vie…

Comme nous le savons déjà, dès le début de l'accident, V. Pravik a déclenché l'alerte numéro trois à tous les services d'incendie de la région de Kyiv. Ce signal a entraîné l'envoi des pompiers des localités voisines vers la centrale nucléaire. Une équipe de réserve a été mobilisée en urgence. L'alerte s'est intensifiée.

Grigory Matveevich Khmel, conducteur d'un camion de pompiers du service régional d'incendie de Tchernobyl :

« J'aime jouer aux échecs. J'étais de service ce soir-là. Je jouais avec le chauffeur. Je lui ai dit : « Misha, ça ne va pas, tu es trop négligent, tu fais des erreurs. » Il était en train de perdre. Notre conversation a duré jusqu'à minuit environ, puis j'ai dit : « Misha, je crois que je vais aller me coucher. » Et il a répondu : « Et moi, je vais toujours me promener avec Boris. » « Eh bien, vas-y. » »

Il y a des lits de camp là-bas. J'ai déplié le lit de camp, posé le matelas, pris une couverture propre (elle était dans le casier), je l'ai mise sous ma tête et je me suis allongée. Je ne sais pas si j'ai somnolé longtemps, puis j'ai entendu : « Oui, oui, allons-y, allons-y ! » J'ai ouvert les yeux et j'ai vu Misha, Boris et Grisha debout. « Allons-y. » – « Où ça ? » – « Volodya est en train de filmer le reportage. » Puis, dès qu'il a reçu le reportage – vlan ! vlan ! – l'alarme a retenti. Ils ont donné l'alerte. J'ai demandé : « Où ça ? » – « À la centrale nucléaire de Tchernobyl. »

Misha Golovnenko, le chauffeur, démarre aussitôt, et je suis le deuxième à partir. Il y a deux voitures garées dans notre garage : la mienne, la sienne. Voyez-vous, il arrive souvent qu'en partant, on oublie de fermer les portières, et comme elles sont vitrées, le vent brise souvent les vitres. Du coup, en général, le dernier à partir doit fermer le garage. Prishchepa et moi, on ferme le garage. Je me dis : « Je vais rattraper Misha ; j'ai un ZIL-130. » Et nous voilà partis, à environ quatre-vingts kilomètres à l'heure. La radio grésille au-dessus de nos têtes : Ivankov, Polesskoye, à l'appel, le répartiteur nous appelle. Je sens que c'est le numéro trois qui appelle. Je crois que quelque chose cloche…

J'ai alors rattrapé la voiture de Golovnenko juste à côté de la centrale nucléaire, pour ne pas me perdre dans le chantier et pour rouler à deux. Je l'ai suivi avec ma voiture. Nous approchions. Dès que nous sommes arrivés devant la direction de la centrale, nous avons immédiatement vu une flamme. Comme un nuage, une flamme rouge. Je me suis dit : « Bon, il va y avoir du travail. » Prishchepa a dit : « Oui, oncle Grisha, il va y avoir du travail. » Nous sommes arrivés là-bas vers 10 h 55. Nous avons cherché du regard : aucune de nos voitures, ni de l'unité 2, ni de l'unité 6. Que se passe-t-il ? Il s'avère qu'ils l'ont déployée depuis la partie nord de l'unité. Nous sommes sortis – où ? quoi ? Nous avons vu du graphite. Misha a dit : « Du graphite ? Qu'est-ce que c'est ? » Je l'ai repoussé du pied. Et le soldat dans l'autre voiture l'a ramassé. « C'est chaud », a-t-il dit. Du graphite. Il y avait des débris de toutes tailles, qu'on pouvait ramasser à la main. Ils jonchaient le chemin, et tout le monde les piétinait. Soudain, j'ai vu Pravik courir, le lieutenant qui est mort. Je le connaissais. Nous avions travaillé ensemble pendant deux ans. Mon fils, Petro Grigorievich Khmel, est chef de la garde, comme Pravik. Le lieutenant Pravik commande la troisième garde, et Petro la première. Ils ont tous deux été formés à l'école de formation avec Pravik… Mon deuxième fils, Ivan Khmel, est chef du service d'inspection des incendies du district de Tchernobyl.

Ouais… Alors Pravik arrive en courant. Je lui demande : « Quoi de neuf, Volodya ? » Il me répond : « Garons les camions sur les tuyaux secs. Viens par ici. » Et là, les camions des deuxième et sixième sections arrivent et reviennent avant nous. Nos deux et leurs trois : des citernes et un camion-échelle. Cinq camions de ce côté. On se dépêche ! On gare les camions contre le mur, sur les tuyaux secs. Vous savez ce que c'est, des tuyaux secs ? Non ? Ce sont des tuyaux vides qu'il faut raccorder à l'eau et hisser jusqu'au toit. On prend les tuyaux, on les raccorde et on éteint le feu.

On gare le camion sur les conduites sèches, en le rapprochant aussitôt ; c'est notre camion le plus puissant. On gare Petya, le brasseur de l'unité 6, sur la borne d'incendie voisine ; il n'y a plus de place pour le mien, plus de place du tout. Alors Boris, Kolya Titenko et moi disons :

« Allez chercher la borne d'incendie ! » Et hop, ils l'ont trouvée. C'était la nuit, difficile à repérer. Pendant l'exercice, on savait que notre borne était de ce côté-ci, d'après le plan, mais elle était de l'autre. On l'a trouvée, on a amené le camion, on a vite déplié les tuyaux et on est partis — Titenok et, je crois, Boris, je ne me souviens plus — on est allés au camion de Misha. Trois tuyaux de vingt mètres chacun, ça fait soixante mètres. On ne connaissait rien aux radiations. Et ceux qui travaillaient là-bas n'en savaient rien non plus. Les camions ont commencé à ouvrir l'eau, Misha remplissait le réservoir, l'eau montait — et puis les gars qui sont morts sont montés — Kolya Vashchuk et les autres, et ce même Volodya Pravik. On n'a plus revu Kibenok à ce moment-là. Ils ont grimpé à l'échelle, qui est un escabeau. J'ai aidé à l'installer, tout est allé vite, c'est tout ce qu'ils ont fait, et je ne les ai plus jamais revus.

Bon, on travaille dessus. Vous voyez la flamme ? Elle brûle intensément, comme un nuage. Il y a un tuyau là-bas – je ne sais pas ce que c'est, un truc carré – et ça brûle encore de là. Quand on l'a vu, la flamme ne brûlait pas encore, mais des étincelles commençaient déjà à jaillir. J'ai dit : « Les gars, ça va s'éteindre. »

Leonenko, le chef adjoint de la deuxième unité, arrive. On sait qu'ils ont déjà emmené Pravik et Telyatnikov ; c'est là qu'on a compris qu'il y avait des radiations. Ils nous disent : « Venez à la cantine, prenez votre poudre. » Dès que j'entre, je demande : « Petya n'est pas là ? » Petya était censé remplacer Pravik à 8 h. Ils répondent : « Non. » Mais il a été mis en alerte. À peine suis-je parti que les gars me disent : « Grand-père, ils ont emmené Petya Khmel pour le remplacer. » Je me dis : ça y est, c'est fini.

Un convoi de voitures est arrivé, nos chefs aussi, une Volga est venue du quartier général, on a nettoyé la zone, puis des voitures de Rozvazhevo et de Dymer sont arrivées. J'ai reconnu Yakubchik de Dymer, on se connaissait, c'était le chauffeur. « Qui es-tu, Pavlo ? » – « C'est moi. » On est montés dans la voiture, on est allés au premier bâtiment, où ils nous ont emmenés dans une pièce et ont commencé à vérifier notre niveau de radioactivité. Tout le monde s'approchait de lui, et il écrivait : « Sale, sale, sale, sale. » Mais ils n'ont rien dit d'autre. C'était la nuit. Ils nous ont emmenés aux bains publics pour nous laver. Ils nous ont dit : « Dix personnes à la fois, enlevez vos vêtements et jetez-les ici. »

J'avais des bottes en cuir, un pantalon, une bâche (je n'ai pas le droit de la porter en tant que chauffeur), un gilet, une salopette et un maillot de protection. Il me dit : « Prenez vos papiers et vos clés et allez directement aux douches. » D'accord. On s'est lavés, puis on est sortis par les autres portes où ils nous ont donné des vêtements et des couvre-chaussures. C'était très sérieux. Je suis sorti, j'ai jeté un coup d'œil, tout était déjà visible, il faisait jour, et me voilà – mon Petya arrive, en uniforme, imperméable, ceinture de pompier, casquette et bottes en cuir. « Oh, tu y vas aussi, fiston ? » je lui dis. Ils lui ont fait tout un plat parce qu'il était entré là où on s'était lavés, et ils l'ont emmené, conduit à l'écart, ne l'ont pas laissé entrer, bref. Il a juste demandé : « Papa, vous êtes là ? » et ils l'ont emmené.

Ils nous ont ensuite emmenés au bunker, au sous-sol de la défense civile. C'était calme, les couchettes étaient comme ça, il était environ six heures. Il était déjà huit ou neuf heures quand j'ai vu Petya arriver. Il était déjà changé. Mon fils arrive, s'assoit, me parle de ses affaires domestiques, rien de plus. Il dit : « Je ne sais pas, papa, quoi faire à la maison, je ne me sens pas très bien. » Puis : « Je vais sûrement aller à l'infirmerie, papa. » – « Eh bien, vas-y. » Et il est parti.

Je ne lui ai pas demandé ce qu'il faisait là-haut – je n'avais pas le temps de le lui demander.

Ivan, mon autre fils, a lui aussi été mis en alerte. Il s'est présenté au commissariat de police de Tchernobyl. On l'a réveillé vers six heures du matin. Ils l'ont envoyé patrouiller quelque part ; il avait un UAZ et il faisait des allers-retours.

« Au début, j'avais l'impression d'aller bien. Mais d'abord, je n'avais pas dormi, ensuite j'étais nerveuse, puis j'ai eu peur, et ensuite j'étais tellement choquée, vous voyez, tout ça… »

Héros de l'Union soviétique, lieutenant Vladimir Pavlovitch Pravik.

Héros de l'Union soviétique, le lieutenant Viktor Nikolaïevitch Kibenok.

Sergent Nikolai Vasilievich Vashchuk.

Sergent principal Vasily Ivanovitch Ignatenko.

Sergent principal Nikolaï Ivanovitch Titenok.

Sergent Vladimir Ivanovitch Tishchura.

Six portraits encadrés de noir, six beaux jeunes hommes, nous fixent du regard depuis les murs de la caserne des pompiers de Tchernobyl. Leurs regards semblent empreints de tristesse, figés par l'amertume, le reproche et une question muette : comment cela a-t-il pu arriver ? C'est du moins l'impression que nous avons aujourd'hui. Mais cette nuit d'avril, dans le chaos et l'angoisse de l'incendie, il n'y avait ni tristesse ni reproche dans leurs yeux. Il n'y avait pas de temps à perdre. Ils travaillaient. Ils sauvaient la centrale nucléaire, ils sauvaient Pripiat, Tchernobyl, Kiev, nous tous.

C'était en juin 1986, lorsque je suis arrivé ici, au cœur même du ministère ukrainien de l'Intérieur : la caserne des pompiers de Tchernobyl, devenue le centre névralgique de la lutte contre les incendies dans la zone. La chaleur était accablante, le soleil tapait fort et pas un nuage à l'horizon. Et tout cela n'était pas le fruit du hasard, mais de la volonté humaine : les pilotes, sans relâche, dissipaient les nuages au-dessus de la centrale nucléaire grâce à des méthodes spéciales de décontamination chimique aérienne.

Un magnifique bâtiment de caserne de pompiers à deux étages, presque champêtre. J'ai jeté un coup d'œil aux portes que « Grand-père » Khmel avait si soigneusement refermées derrière lui en partant sur un incendie. Les vitres étaient intactes. Deux pompiers, lances à incendie à la main, nettoyaient la cour pavée, une vague de vapeur s'élevant lentement au-dessus d'eux. Des camions de pompiers rouges et blancs, immatriculés dans les régions de Tcherkassy, Dnipropetrovsk et Poltava, étaient prêts à intervenir, rutilants de propreté. Les pompiers étaient de service 24 h/24 près du réacteur : tout pouvait arriver. De plus, les pompiers de Tchernobyl, en service durant ces journées tumultueuses, devaient lutter contre des incendies « ordinaires », fréquents dans ces zones boisées et marécageuses, surtout lors des années sèches : des tourbières brûlaient dans la Zone. Et, comme tout dans la Zone, ces incendies « ordinaires » étaient aussi inhabituels : avec la fumée, des aérosols radioactifs se répandaient dans l'air, ce qui était absolument inacceptable…

J'y ai rencontré le chef du service d'incendie du ministère de l'Intérieur de la RSS d'Ukraine, le général de division Filipp Nikolaïevitch Desyatnikov, et le chef de la brigade des sapeurs-pompiers, le lieutenant-colonel Evgueni Efimovitch Kirioukhantsev. Le colonel Kirioukhantsev est moscovite, un intellectuel militaire typique.

En pleine forme, beau, précis. Il m'a raconté qu'au début du mois de juin, une cour martiale fraternelle, aussi étrange que significative, avait eu lieu au sein de leur unité. Deux soldats étaient jugés pour avoir « exposé » deux roentgens de plus que ce qui leur était « autorisé » lors d'une opération spécifique (toutes les actions de combat étaient soigneusement planifiées et répétées à l'aide d'un chronomètre avant d'être exécutées).

Imaginez un peu !

En mai dernier, ils auraient sans doute été encensés et acclamés comme des héros. Mais dès juin, ils étaient déjà punis. Les temps avaient changé si vite dans la Zone, et la conception même de l'« héroïsme » avait évolué.

Cependant, l'attitude envers ceux dont les portraits encadrés de noir étaient accrochés au mur de la caserne des pompiers de Tchernobyl n'a pas changé et ne changera jamais.

Belokon avec une ambulance

Valentin Petrovich Belokon, 28 ans, médecin ambulancier à l'unité médicale de Pripyat :

« Je me suis présenté à mon poste à 22h le 25 avril. Il n'y a qu'une seule équipe d'ambulanciers en service à Pripyat : un médecin et un ambulancier. Nous ne disposons que de six ambulances. »

Quand les appels affluaient, on se séparait : le secouriste allait voir les malades chroniques – s'ils avaient besoin d'une injection – et le médecin s'occupait des cas complexes et des enfants. Ce jour-là, on travaillait séparément, comme deux équipes : le secouriste Sasha Skachok et moi. Masnetsova était la répartitrice. Et puis, à partir de 20 heures, tout s'est emballé, à une vitesse incroyable. Au début, tout était calme à la centrale nucléaire, mais c'était l'agitation en ville. Je passais mon temps à sillonner les routes, quasiment sans jamais sortir de ma voiture. Au début, il y a eu une sorte de beuverie, quelqu'un a sauté par la fenêtre – non, il n'est pas mort, en parfaite santé, mais complètement ivre… Ensuite, il y a eu des appels pour des enfants, on est allés voir une grand-mère, et puis, un soir, vers minuit – je m'en souviens bien, car c'était une nuit chaotique – un appel est arrivé : un garçon de treize ans souffrant d'asthme bronchique, une crise prolongée. Et ça n'en finissait plus parce qu'un voisin a appelé sans me donner son numéro d'appartement. Je suis allée en voiture jusqu'à Stroiteley Avenue ; il était déjà minuit et l'immeuble était grand. J'ai regardé autour de moi, j'ai fait le tour, mais il n'y avait personne. Que faire ? Je n'allais pas réveiller tout le monde. Je suis partie.

Je suis arrivée, et Masnetsova m'a dit : « Ils ont appelé et m'ont déjà donné le numéro de l'appartement. » Je suis retournée sur place, et le voisin m'a crié dessus parce que j'étais en retard. J'ai dit : « Eh bien, je ne connaissais pas le numéro. » Et il a rétorqué : « Vous devriez le savoir. » Honnêtement, je ne le savais pas ; c'était la première fois que je rendais visite à ce garçon. Chez moi, ce voisin me mettait la pression, on a failli se battre, alors j'ai emmené le garçon à la voiture de la RAF et je lui ai administré de l'euphylline par voie intraveineuse. Et le voisin n'arrêtait pas de menacer de me dénoncer…

Alors que nous retournions à l'hôpital – nous étions en voiture avec notre chauffeur, Anatoly Gumarov, un Ossète d'une trentaine d'années – nous avons aperçu une inspection technique. Que s'est-il passé ? Nous roulions de nuit, la ville était déserte, tout le monde dormait, et j'étais assis à côté du chauffeur. J'ai vu deux éclairs venant de Pripyat. Au début, nous n'avons pas compris qu'ils provenaient de la centrale nucléaire. Nous roulions rue Kourtchatov quand nous avons vu les éclairs. Nous avons cru que c'étaient des zarnitsy. Comme nous étions dans le quartier, nous ne voyions pas la centrale. Juste des éclairs. Comme des éclairs, peut-être un peu plus gros. Nous n'avons entendu aucun grondement. Le moteur tournait. Plus tard, à l'unité, ils nous ont dit qu'il y avait eu une énorme explosion. Et notre répartiteur a entendu une explosion. Une, puis une deuxième immédiatement. Tolya a aussi dit : « Des zarnitsy, ou peut-être des zarnitsy, je ne comprends pas. » C'est un chasseur lui-même, alors il était un peu perplexe. La nuit était calme, étoilée, rien de particulier…

À notre arrivée au poste médical, la répartitrice nous a annoncé qu'il y avait un appel. Nous sommes arrivés à 1 h 35. Il s'agissait d'un appel concernant la centrale nucléaire, et le secouriste Sasha Skachok est parti sur place. J'ai demandé à la répartitrice : « Qui a appelé ? De quel type d'incendie s'agit-il ? » Elle n'a pas vraiment donné de réponse, ni si je devais y aller ou non. Nous avons donc décidé d'attendre des nouvelles de Sasha. Entre 1 h 40 et 1 h 42, Sasha a rappelé et a dit qu'il y avait un incendie, des brûlures, et qu'ils avaient besoin d'un médecin. Il était agité, n'a donné aucun détail et a raccroché. J'ai pris mon sac, quelques médicaments à cause des brûlures, et j'ai dit à la répartitrice d'appeler le chef du poste médical. J'ai pris deux autres voitures vides et je suis parti avec Gumarov.

Il faut environ sept à dix minutes à vol d'oiseau pour se rendre à la centrale nucléaire.

Nous avons pris la route de Kyiv, puis tourné à gauche vers la gare. C'est là que j'ai rencontré Sasha Skachok ; il se dirigeait vers le centre médical, mais le gyrophare de sa Rafik était allumé, alors je ne les ai pas arrêtés, car c'était inhabituel. Nous avons continué jusqu'à la gare.

À la porte, un garde, un adjudant, nous attendait : « Où allez-vous ? » – « Au feu. » – « Pourquoi n'êtes-vous pas habillés ? » – « Comment aurais-je pu deviner qu'il vous faudrait des vêtements spéciaux ? » Je n'en savais rien. Je portais juste une robe de chambre, par une soirée d'avril, il faisait chaud la nuit, je n'avais même pas de bonnet, rien du tout. Nous sommes entrés en voiture et j'ai retrouvé Kibenok.

Lorsque j'ai parlé à Kibenok, je lui ai demandé : « Y a-t-il des brûlures ? » Il a répondu : « Non, pas de brûlures. Mais la situation n'est pas tout à fait claire. Mes garçons ont un peu la nausée. »

Le feu était pratiquement devenu invisible ; il rampait en quelque sorte le long du tuyau.

Le plafond s'est effondré, le toit…

Kibenok et moi discutions juste à côté du groupe électrogène, là où les pompiers étaient postés. Pravik et Kibenok sont arrivés en deux voitures. Pravik est sorti sans s'approcher de moi, et Kibenok était un peu agité, nerveux.

Sasha Skachok avait déjà récupéré Shashenka à la gare. Les hommes l'ont sorti des décombres. Il était brûlé et une poutre s'est effondrée sur lui. Il est décédé aux soins intensifs le matin du 26.

Nous n'avions pas de dosimètres. Ils ont dit que nous avions des masques à gaz et des kits de protection, mais rien de tout cela n'était disponible ; ça ne fonctionnait pas…

J'avais besoin de passer un coup de fil, et Kibenok m'a dit qu'il devait aussi contacter ses supérieurs. Je suis donc allé en voiture jusqu'au bâtiment administratif, à environ 80 mètres du pâté de maisons. J'ai garé les voitures au rond-point, l'une d'elles un peu plus près du pâté de maisons. J'ai dit aux gars : « Si vous avez besoin d'aide, je suis là. »

J'ai ressenti une véritable inquiétude en voyant Kibenok, puis les gars du service de maintenance près du bâtiment administratif. Ils sortaient en courant du bloc 3 vers le bâtiment administratif ; je n'ai pu obtenir aucune information concrète de qui que ce soit.

Les portes du centre médical étaient barricadées…

J'ai appelé le centre de contrôle. J'ai demandé : « Quelle est la situation ? » « La situation est floue, restez où vous êtes et apportez votre aide si nécessaire. » J'ai ensuite appelé mon unité médicale. Le chef adjoint Vladimir Alexandrovitch Pecheritsa était déjà sur place.

J'ai dit à Pecheritsa que j'avais vu l'incendie, le toit effondré de l'unité 4. Il était environ deux heures du matin. Je lui ai dit que j'étais inquiet : j'étais arrivé ici sans avoir encore commencé à travailler, et toute la ville était suspendue à mes épaules. Il pouvait y avoir des appels d'urgence. J'ai aussi dit à Pecheritsa qu'il n'y avait pas encore de victimes, mais que les pompiers se plaignaient de nausées. J'ai commencé à me souvenir des règles d'hygiène militaire, de l'institut. Des souvenirs me sont revenus, alors que je pensais avoir tout oublié. Après tout, comment comptait-on ? Qui a besoin de se protéger des radiations ? Hiroshima, Nagasaki… si loin de chez nous.

Pecheritsa m'a dit : « Restez où vous êtes pour l'instant, rappelez dans un quart d'heure ou vingt minutes, on vous dira quoi faire. Ne vous inquiétez pas, on va envoyer un médecin en ville, on l'appellera. » Et à ce moment précis, trois personnes, je crois qu'elles étaient en mission, sont venues me voir avec un jeune homme d'environ dix-huit ans. Il se plaignait de nausées, de violents maux de tête et avait commencé à vomir. Ils travaillaient sur le troisième pâté de maisons et, je crois, étaient passés au quatrième… Je lui ai demandé ce qu'il avait mangé, quand, comment il avait passé la soirée ; qui sait ce qui pouvait lui donner la nausée ? J'ai pris sa tension, elle était à 140 ou 150 sur 90, un peu élevée, elle avait grimpé en flèche, et il avait l'air un peu dans les vapes, comme… Je l'ai conduit dans l'ambulance. Le hall était vide, il n'y avait même pas de quoi s'asseoir, juste deux distributeurs de boissons, et le poste de premiers secours était fermé. Et il semblait flotter sous mes yeux, à la fois excité et désorienté. Il avait du mal à parler, il bafouillait, comme s'il avait bu une bonne dose d'alcool, mais il n'avait aucune odeur, rien… Il était pâle. Ceux qui sortaient en courant s'écriaient : « L'horreur ! L'horreur ! » Leur état mental était déjà altéré. Ensuite, les musiciens ont dit que les instruments étaient exceptionnels. Mais ça, c'était plus tard.

J'ai administré du Relanium, de l'Aminazine et un autre médicament à cet homme. Aussitôt l'injection faite, trois autres personnes sont arrivées à l'ambulance. Trois ou quatre d'entre elles étaient militaires. Leurs symptômes étaient tous identiques : maux de tête, gorge congestionnée, sécheresse buccale, nausées et vomissements. Je leur ai donné du Relanium. J'étais seul, sans ambulancier, et je les ai immédiatement conduits à l'ambulance pour les envoyer à Pripyat avec Tolya Gumarov.

Et je rappelle Pecheritsa et je lui dis : « Ceci et cela. Ce sont les symptômes. »

— Mais il n'a pas dit qu'il vous envoyait de l'aide immédiatement ?

« Non. Il n'a rien dit… Dès que je les ai renvoyés, les gars ont amené des pompiers. Plusieurs. Ils étaient debout, littéralement. J'ai eu recours à un traitement purement symptomatique : du Relanium, de la chlorpromazine, pour calmer un peu le moral, la douleur… »

Quand Tolya Gumarov est revenu de l'infirmerie, il m'a apporté plein de médicaments. J'ai rappelé et j'ai dit que je ne les prendrais pas. Après tout, personne n'avait été brûlé. Mais pour une raison que j'ignore, ils ont insisté pour que je les prenne. Le lendemain matin, en arrivant à l'infirmerie, personne n'a voulu me les donner parce qu'ils ont commencé à analyser mon sang : mon taux de radioactivité naturelle était très élevé. Je leur ai tendu les médicaments, mais ils ont refusé. Alors je les ai retirés, je les ai posés et j'ai dit : « Faites ce que vous voulez. »

Après avoir envoyé les pompiers, j'ai immédiatement demandé des comprimés d'iodure de potassium, même s'il y en avait probablement déjà au poste de premiers secours de la centrale nucléaire. Au début, Pecheritsa a demandé : « Pourquoi ? À quoi bon ? » – mais ensuite, apparemment, en voyant les victimes, ils ont cessé de poser des questions. Ils ont récupéré l'iodure de potassium et l'ont envoyé. J'ai commencé à le distribuer aux gens.

Le bâtiment était ouvert, mais les gens sortaient dans la rue. Ils vomissaient, ils étaient mal à l'aise. Ils étaient timides. Je les faisais rentrer dans le bâtiment et ils allaient dans la cour. Je leur expliquais qu'ils devaient monter dans les voitures et se rendre à l'infirmerie pour un examen. Et ils disaient : « Oh, j'étais trop nerveux, il y a eu une explosion, et des choses comme ça… » Et ils s'enfuyaient. Les gens ne se rendaient pas vraiment compte de ce qu'ils faisaient.

Plus tard, à Moscou, à la clinique n° 6, je partageais une chambre avec un dosimétriste. Il m'a raconté qu'immédiatement après l'explosion, les instruments de la centrale étaient devenus complètement incontrôlables. Ils ont appelé soit l'ingénieur en chef, soit l'ingénieur de sécurité, et l'ingénieur a répondu : « Pourquoi toute cette panique ? Où est le chef d'équipe de garde ? Dès qu'il arrive, qu'il me rappelle. Et pas de panique. Ce rapport n'est pas conforme. » Il a décroché et a raccroché. Il était chez lui, à Pripyat. Et puis ils se sont précipités avec ces « DP » (DP : dosimètre – Yu. Shch.), et on ne peut pas s'approcher de l'unité 4 avec ça.

Mes trois camions tournaient en rond sans cesse. Il y avait beaucoup de camions de pompiers, alors les nôtres ont commencé à faire des appels de phares pour que les gens s'écartent et à klaxonner : bip-bip, pap-pa.

Je n'ai pas emmené Pravik et Kibenok avec moi. Je me souviens de Pyotr Khmel, un garçon aux cheveux noirs. J'étais d'abord avec Pyotr à Pripyat, nos lits côte à côte, puis à Moscou.

À six heures, j'ai eu mal à la gorge et à la tête. Avais-je conscience du danger ? Avais-je peur ? Oui, j'avais peur. Mais la vue d'une personne en blouse blanche à proximité apaise les gens. Je me tenais là, comme tout le monde, sans masque, sans aucun équipement de protection.

— Pourquoi sans respirateur ?

- Où puis-je en trouver ? Je me suis précipité, mais il n'y avait rien. J'ai appelé le service médical : « Avez-vous des "pétales" ? » – « Nous n'en avons pas. » Et c'était tout. Travailler avec un masque en gaze ? Ça ne sert à rien. Dans cette situation, il n'y avait tout simplement pas moyen de faire marche arrière.

Au lever du jour, plus aucune lueur n'était visible au niveau de l'unité. Fumée et suie noires. Le réacteur crachait de la fumée, par intermittence : fumée, fumée, puis – boum ! Émission. Il fumait, mais il n'y avait pas de flamme.

Les pompiers étaient descendus de là à ce moment-là, et l'un d'eux a dit :

« Qu'il brûle en bleu, on n'y retournera plus. » Il était déjà clair pour tout le monde que quelque chose n'allait pas avec le réacteur, même si le panneau de contrôle ne fournissait toujours aucune donnée précise. Peu après 17 heures, un dosimétriste est arrivé dans un camion de pompiers – je ne me souviens plus de son identité ni de sa provenance. Il est arrivé avec les pompiers, qui, armés de hachettes, ont défoncé une porte du bâtiment administratif, ont pris des cartons – je ne sais pas s'il s'agissait de vêtements ou d'équipements de protection – et les ont chargés dans le camion. Le dosimétriste disposait d'un gros appareil fixe.

Il me dit : « Quoi ? Pourquoi êtes-vous là sans protection ? C'est la folie ici, qu'est-ce que vous faites ? » Je réponds : « Je travaille ici. »

J'ai quitté le bâtiment administratif ; mes voitures avaient disparu. J'ai même demandé au dosimétriste : « Où est passé ce nuage ? Vers la ville ? » « Non, » a-t-il répondu, « vers Ianov, il a frôlé notre région. » Il avait une cinquantaine d'années ; il est parti en camion de pompiers. Et j'ai eu la nausée.

Finalement, Tolya Gumarov est arrivé, et je lui en suis reconnaissant. J'étais déjà en route, me disant que j'allais au moins demander à un camion de pompiers de me prendre en stop tant que je pouvais encore marcher. L'euphorie des débuts s'était dissipée, et mes jambes étaient faibles. Je ne m'en étais pas rendu compte en travaillant, mais soudain, j'ai ressenti une profonde détresse, une sensation d'oppression intense, et une seule pensée m'obsédait : me cacher. Je ne me souvenais plus de ma famille, je ne me souvenais de rien ; je voulais juste trouver un peu d'intimité, c'est tout. M'éloigner de tout ça.

Tolya Gumarov et moi sommes restés là encore cinq à sept minutes, à attendre :

Peut-être que quelqu'un aurait demandé de l'aide, mais personne ne l'a fait. J'ai dit aux pompiers que j'allais à la base, à l'infirmerie. Ils devaient nous appeler si nécessaire. Il y avait plus d'une douzaine de camions de pompiers sur place.

Quand je suis arrivé à l'infirmerie, il y avait foule. Les gars m'ont tendu un verre d'alcool en me disant : « Bois-le, je suis censé le faire », disaient-ils, « on m'a dit que ça aide ». Mais je n'ai pas pu le supporter ; j'avais la nausée. J'ai demandé aux gars d'apporter de l'iodure de potassium à mes camarades du dortoir. Mais certains étaient ivres, d'autres couraient partout et se lavaient sans cesse. J'ai alors pris une Moskvitch – ce n'était pas notre chauffeur – et je suis rentré chez moi. Avant, je me suis lavé et changé. J'ai apporté l'iodure de potassium à mes camarades du dortoir. Je leur ai dit de fermer les fenêtres, de garder les enfants à l'intérieur, j'ai dit tout ce que je pouvais. J'ai distribué des pilules aux voisins. Et puis Dyakonov, notre médecin, est venu me chercher et m'a emmené. Ils m'ont mis sous perfusion, directement en réanimation. J'ai commencé à me sentir vaseux. J'ai commencé à avoir des nausées, et je me souviens de tout de façon assez vague. Puis, plus rien…

Cet été-là, j'ai reçu une lettre de Donetsk de mon vieil ami, Vladimir Vassilievitch Gazhiev, doyen du département de pédiatrie de l'Institut médical M. Gorki de Donetsk. Dans les années 1950, Gazhiev et moi avions collaboré à un journal satirique de l'Institut médical de Kyiv, « Le Crocodile en robe », très populaire auprès des étudiants et des professeurs. Nous dessinions des caricatures et rédigions des commentaires incisifs. Dans sa lettre, V.V. Gazhiev me parlait de Valentin Belokon, un ancien élève du département de pédiatrie :

« Durant ses années à l'institut, il fut, dans l'ensemble, un étudiant moyen et ordinaire… Il n'a jamais cherché à faire bonne impression sur son entourage, professeurs, administration, etc. Il accomplissait les tâches qui lui étaient confiées avec modestie, dignité et rigueur. »

Il inspirait confiance. Il a surmonté les difficultés de ses études de manière autonome, sans jamais se laisser abattre. Il a poursuivi son objectif (devenir chirurgien pédiatrique) avec dignité, en faisant tout le nécessaire. Son intégrité et sa bonté naturelles lui ont valu le profond et durable respect, avant tout, de ses camarades, de ses confrères et de ses professeurs. Lorsque nous avons appris en juin son comportement exemplaire le 26 avril à Tchernobyl, notre première réaction a été : « Valik n'aurait pas pu agir autrement. C'est une personne authentique, fiable, intègre, et il est naturellement attachant. »

J'ai rencontré Valentin Belokon à l'automne 1986 à Kyiv, alors qu'il venait de quitter l'hôpital, un séjour dans un sanatorium, les soucis liés à la recherche d'un appartement et d'un emploi à Donetsk, ainsi que diverses épreuves bureaucratiques (les efforts qu'il a dû déployer pour obtenir son salaire du mois d'avril, sans parler de l'indemnisation financière due à chaque habitant évacué de Pripyat).

Devant moi était assis un jeune homme mince, aux larges épaules, d'une timidité touchante. Chacun de ses mots, chacun de ses gestes, exprimait une retenue et une profonde dignité, tant médicale qu'humaine. Ce n'est que le troisième jour que je découvris par hasard qu'il souffrait d'essoufflement, alors même qu'avant l'accident, il pratiquait le sport – l'haltérophilie – et avait supporté des charges lourdes. Nous l'accompagnâmes consulter le professeur L. P. Kindzelsky…

Valentin m'a parlé de ses enfants (il est père de deux filles : Tanya, cinq ans, et la petite Katya, qui avait six semaines au moment de l'accident) et était ravi qu'il puisse enfin exercer le métier qu'il avait choisi consciemment et qu'il aimait le plus : chirurgien pédiatrique. Et j'ai repensé à cette nuit terrible où lui, l'homme en blouse blanche, le premier médecin au monde à intervenir sur le lieu d'une catastrophe d'une telle ampleur, a sauvé les victimes, terrorisées, torturées par les radiations, comment il leur a insufflé l'espoir, car cette nuit-là, c'était le seul remède dont il disposait, plus puissant que le Relanium, l'Aminazine et tous les médicaments du monde.

Extrait du journal d'Uskov

Si vous voulez incarner un bon Russe – Ilya Muromets, par exemple –, vous ne trouverez pas de meilleur prototype : Arkady Gennadievich Uskov – un homme imposant aux traits masculins, avec un sourire timide, presque enfantin, qui semblait avoir apporté de la région de Murom, où il était né, les meilleurs traits caractéristiques des Pomors du Nord : la rigueur et un caractère fort, la dureté et l'indépendance d'esprit.

Au moment de l'accident, il avait 31 ans et travaillait comme ingénieur principal pour l'exploitation de l'atelier du réacteur n° 1 (RS-1) de la première unité de la centrale nucléaire de Tchernobyl.

A. Uskov a créé un document poignant : un journal intime dans lequel il relate en détail tout ce qu'il a vécu pendant et après l'accident. Ce journal mérite d'être publié intégralement, sans coupures ni modifications. Avec l'autorisation de l'auteur, je ne présenterai ici que quelques extraits :

Pripiat, le 26 avril 1986, 3 h 55, rue Lénine, 32/13, app. 76. J'ai été réveillé par la sonnerie du téléphone. J'ai attendu le signal suivant. Non, je n'avais pas rêvé. Je me suis précipité vers le téléphone. La voix à l'autre bout du fil était celle de Viatcheslav Orlov, mon supérieur, chef adjoint de l'atelier du réacteur n° 1 chargé des opérations.

« Arkady, bonjour. Je vous transmets l'ordre de Chugunov : tous les commandants doivent se présenter immédiatement à votre atelier à la station. »

Un sentiment de malaise commença à me peser sur l'âme.

— Viatcheslav Alekseïevitch, que s'est-il passé ? Est-ce grave ?

« Moi-même, je n'en sais pas grand-chose. On m'a juste dit qu'il y avait eu un accident. Où, comment, pourquoi… je n'en sais rien. Je cours au garage chercher la voiture, et on se retrouve à Raduga à 16h30. »

- Compris, je m'habille.

J'ai raccroché et suis retourné dans la chambre. Impossible de dormir. Une pensée m'a traversé l'esprit : « Marina (ma femme) est à la station. Ils attendent l'arrêt de l'unité 4 pour une expérience. »

Il s'habilla rapidement, grignotant un morceau de pain beurré en chemin. Il courut dans la rue. Deux policiers, masques à gaz (!!!) sur l'épaule, s'approchèrent. Il monta dans la voiture d'Orlov qui s'arrêta et ils s'engagèrent sur l'avenue Lénine. À gauche, après le centre médical, deux ambulances, gyrophares allumés, surgirent à toute allure et s'éloignèrent rapidement.

Au carrefour de la route de la centrale nucléaire de Tchernobyl et de la route de Tchernobyl, des policiers sont postés avec un talkie-walkie.

On nous demande nos noms, et le Moskvitch d'Orlov reprend de la vitesse. Nous sortons de la forêt, toutes les unités parfaitement visibles depuis la route. Nous restons sur nos gardes… et nous n'en croyons pas nos yeux. Là où devrait se trouver le hall central de l'Unité 4 (CH-4), il y a un trou noir… L'horreur… De l'intérieur de CH-4, une lueur rouge émane, comme si quelque chose brûlait au centre. Nous avons appris plus tard qu'il s'agissait du graphite du cœur du réacteur qui brûlait, un matériau qui s'enflamme très bien à 750 °C en présence d'oxygène. Pourtant, sur le coup, l'idée que le réacteur ait explosé ne nous a même pas effleurés. Une telle chose ne nous a même pas traversé l'esprit.

4 h 50. ABK-1. Nous sommes arrivés à ABK-1 et avons quasiment couru dans le hall. La voiture du comité du parti de la ville était garée à ABK-1, et des ouvriers (principalement des commandants) de tous les ateliers se trouvaient à l'entrée du bunker de la défense civile. Viktor Petrovich Bryukhanov, directeur de la centrale nucléaire de Tchernobyl, était au téléphone dans le bunker ; l'ingénieur en chef Fomin était absent.

Nous posons la question. On nous répond : une explosion à l'unité 4 lors d'un arrêt. C'est évident. Personne ne connaît les détails. L'incendie qui s'est déclaré a été maîtrisé : sur le toit de la salle des turbines et sur celui de la centrale 3 par les pompiers, et à l'intérieur de la salle des turbines par l'équipe de nuit de l'atelier de maintenance. Toutes les mesures possibles sont prises pour éviter une reprise de feu : l'huile est vidangée des circuits vers des réservoirs et l'hydrogène est évacué des générateurs 7 et 8.

Igor Petrovich Aleksandrov, le superviseur de Marina, passa en trombe. D'après lui, elle ne figurait pas sur la liste des personnes évacuées (blessées) de l'usine. Il n'était plus inquiet, car il savait qu'elle ne devait pas se trouver à l'unité 4. Et si ? Il courut presque jusqu'au poste de contrôle sanitaire. Ils se changèrent rapidement et enfilèrent des vêtements blancs. Au passage piéton, il aperçut Sasha Chumakov, le collègue de Marina. Il signala aussitôt que Marina était en train de se changer.

Un poids s'est allégé de mon âme.

Nous avons rapidement rejoint le quartier du chef d'équipe de l'unité 1. Ils ignoraient tout de ce qui s'était passé. Ils avaient entendu deux explosions étouffées. Les deux unités du réacteur RC-1 fonctionnent à pleine charge. Aucun équipement n'est en panne. Toutes les interventions sur le réacteur et ses systèmes sont suspendues. L'état d'alerte est maximal. J'ai jeté un coup d'œil dans le hall central 2. Le personnel était à son poste. Calme, mais inquiet, l'alarme de danger radiologique retentissait dans le hall. Les portes blindées du hall central 2 étaient scellées.

Un appel de Chugunov, le chef d'équipe de l'atelier du réacteur n° 1. Un homme remarquable, je ne manquerai pas de parler de lui. Chugunov revient tout juste de l'unité 4. La situation semble se dégrader. Le niveau de radioactivité ambiante est très élevé partout. Les instruments, qui mesurent 1 000 microroentgens par seconde, s'affolent. Il y a des effondrements de terrain et beaucoup de débris.

Chugunov et Anatoly Andreevich Sitnikov, ingénieur en chef adjoint chargé de l'exploitation du premier étage (c'est-à-dire les unités 1 et 2), ont tenté d'ouvrir la vanne d'arrêt du système de refroidissement du réacteur. Ils n'ont pas réussi à l'ouvrir de force. Elle était bloquée.

Il nous faut des gars en pleine forme. Mais il n'y en a pas de fiables à la salle de contrôle du bloc 4 (BCU-4). Les ouvriers du bloc sont déjà épuisés. Franchement, c'est un peu inquiétant. On ouvre le local d'urgence pour les équipements de protection individuelle. Je bois de l'iodure de potassium, que j'avale avec de l'eau. Beurk, c'est dégoûtant ! Mais il le faut. Orlov est en forme : il a pris son comprimé d'iodure de potassium. On s'habille en silence. On enfile des couvre-chaussures en plastique, des doubles gants et des cagoules. On vide nos poches de papiers et de cigarettes. Comme si on partait en mission de reconnaissance. On prend une lampe torche de mineur. On vérifie la lumière. Les cagoules sont en place et attachées. On met nos casques.

Tous.

Souvenez-vous de leurs noms. Les noms de ceux qui sont venus en aide à leurs camarades en difficulté. Ils sont partis sans ordres, sans reçu, sans connaître la gravité de la situation. Ils ont agi selon leur conscience professionnelle et humaine, leur dictaient leur conscience communiste.

- Vladimir Aleksandrovitch Tchougounov, membre du PCUS, chef de l'atelier d'exploitation du réacteur.

- Orlov Viatcheslav Alekseïevitch, membre du PCUS, chef adjoint de l'atelier du réacteur chargé des opérations.

- Nekhaev Alexander Alekseevich, membre. CPSU, ingénieur mécanique principal

RC-1.

- Arkady Gennadievich Uskov, membre du PCUS, ingénieur principal chargé de l'exploitation du RC-1.

Peut-être est-ce écrit avec trop d'audace et d'immodestie. Je suis absolument certain que les motivations pour aider étaient les plus désintéressées et les plus nobles. Et peut-être n'est-il pas nécessaire de retenir nos noms. Peut-être même que le Haut-Commissariat dira : « Pourquoi vous êtes-vous donné la peine d'y aller, hein ? »

6 h 15, centrale nucléaire de Tchernobyl, couloir 301. Nous sommes sortis dans le couloir et nous sommes dirigés vers le réacteur n° 4. J'étais légèrement en retrait. Sur mon épaule se trouvait un « alimentateur », un équipement spécial servant à augmenter la force de levier lors de l'ouverture de la vanne.

En face de la salle de contrôle n° 2 se tient Kurochkin, le chef de l'atelier de décontamination. Il porte une combinaison, un casque et des bottes. Un masque à gaz et une sacoche sont accrochés à sa poitrine. Il est prêt à en découdre. Il arpente nerveusement le couloir. Il fait les cent pas… Pourquoi est-il là ? Mystère…

Nous sommes entrés dans les unités 3 et 4 et avons jeté un coup d'œil au panneau de contrôle de la radioprotection. Le chef d'équipe Samoylenko se trouvait à l'entrée. Je lui ai posé des questions sur les dosimètres individuels.

— Quels dosimètres ?! Savez-vous ce qu'est le rayonnement de fond ?

Mon ami semble sous le choc. Tout est clair pour lui. Je lui dis :

- Nous nous dirigeons vers la salle de contrôle 4. Connaissez-vous les niveaux de radiation ?

Il ne nous écoute plus. L'homme est complètement désemparé. Derrière leurs écrans de protection, son supérieur, V. P. Kaplun, et son adjoint, G. I. Krasnozhen, s'invectivent. À ce flot d'injures, il est clair qu'ils ne disposent d'aucun appareil de surveillance des radiations pour un niveau de rayonnement de fond significatif. Et un appareil capable de mesurer 1 000 microroentgens par seconde ne représente qu'une misère. La situation est pour le moins cocasse.

Devant la salle de contrôle, le faux plafond s'était affaissé et l'eau ruisselait. Tous se baisirent et passèrent. La porte de la salle de contrôle était grande ouverte. Ils entrèrent. A. A. Sitnikov était assis au bureau du chef d'équipe. Sasha Akimov, le superviseur du NSB-4, était à proximité. Des schémas de processus étaient étalés sur le bureau. Sitnikov, visiblement mal en point, laissa tomber sa tête sur le bureau. Il resta assis un moment, puis demanda à Chugunov :

- Comment vas-tu?

- Rien.

— Et je recommence à avoir la nausée (Sitnikov et Chugunov étaient sur le bloc depuis 2 heures du matin !).

Nous examinons les instruments du panneau de contrôle du SIUR. Nous n'y comprenons rien. Le panneau de contrôle est hors service, tous les instruments sont muets. Le dispositif d'appel ne fonctionne pas. À côté de nous se tient le SIUR, Lenya Toptunov, un jeune homme mince portant des lunettes. Désemparé, abattu, il reste immobile.

Le téléphone n'arrête pas de sonner. Un groupe de commandants est en train de décider où acheminer l'eau. C'est décidé. Nous acheminerons l'eau via des séparateurs à tambour vers les conduites de refoulement des pompes de circulation principales afin de refroidir le cœur du réacteur.

7 h 15. Nous partons en deux groupes. Akimov, Toptunov et Nekhaev ouvriront un régulateur. Orlov et moi, les costauds, nous occuperons de l'autre. Sasha Akimov nous conduit jusqu'au chantier. Nous montons les escaliers jusqu'au niveau 27.

Nous nous sommes précipités dans le couloir et avons bifurqué à gauche. De la vapeur s'échappait quelque part devant nous. D'où venait-elle ? Nous ne voyions rien. Nous partagions tous une seule lampe de mineur. Sasha Akimov nous a conduits, Orlov et moi, jusqu'au site et nous a montré le régulateur. Il est retourné auprès de son groupe. Il avait davantage besoin de la lampe. À dix mètres de là se trouvait une porte arrachée, mais nous avions assez de lumière : le jour commençait à se lever. Le sol était inondé et l'eau jaillissait du plafond. C'était un endroit très inconfortable. Orlov et moi travaillions sans relâche. L'un tournait la molette de commande, l'autre se reposait. Le travail avançait rapidement. Les premiers signes de consommation d'eau sont apparus : un léger sifflement dans le régulateur, puis un bruit. L'eau coulait !

Presque simultanément, j'ai senti de l'eau s'infiltrer dans ma surchaussure gauche. Je l'avais sans doute accrochée et déchirée. Sur le moment, je n'y ai pas prêté attention. Mais cela s'est transformé par la suite en une brûlure au deuxième degré due aux radiations, très douloureuse et longue à guérir.

Ils passèrent au premier groupe. La situation était critique. Le régulateur était ouvert, mais pas complètement. Lena Toptunov était malade : il vomissait, et Sasha Akimov était à l'agonie. Ils aidèrent les garçons à sortir de ce couloir lugubre. Retour à l'escalier. Sasha avait finalement vomi – apparemment pas pour la première fois – et c'est pourquoi il n'avait vomi que de la bile. Ils laissèrent le principal soutien de famille devant la porte.

7 h 45. Tout le groupe est retourné à la salle de contrôle 4. Ils ont signalé que l'eau avait été livrée. À ce moment précis, alors que nous nous détendions, je me suis rendu compte que j'étais trempé jusqu'aux os, que mes vêtements étaient mouillés, que ma surchaussure gauche claquait dans l'eau, que mon protège-dents était trempé et que j'avais beaucoup de mal à respirer. J'ai immédiatement changé de protège-dents. Akimov et Toptunov étaient aux toilettes de l'autre côté de la rue ; ils continuaient de vomir. Ils devaient se rendre immédiatement au poste de premiers secours. Lenya Toptunov est entré dans la salle de contrôle 4. Il était pâle, les yeux rouges et les larmes encore humides. Il était gravement malade.

- Comment vous sentez-vous?

— Ça va, je me sens déjà mieux. Je peux encore travailler.

Ça suffit. Allons au poste de premiers secours avec Akimov.

C'est l'heure pour Sasha Nekhaev de terminer son service. Orlov désigne Akimov et Toptunov du doigt.

— Accompagne les gars, aide-les à rejoindre le poste de premiers secours, puis retourne passer ton relais. Ne viens pas ici.

Le haut-parleur annonce une réunion de tous les gérants de magasins dans le bunker de la défense civile. Sitnikov et Tchougounov s'en vont.

Je viens de remarquer : du personnel neuf est déjà arrivé à la salle de contrôle 4. Tous les anciens ont déjà été renvoyés. Logique. Personne ne connaît la dose, mais les vomissements indiquent une dose élevée ! Je ne me souviens plus de la quantité.

9 h 20. J'ai changé ma surchaussure déchirée. On a fait une courte pause, puis on est repartis. Retour à la même échelle, au même repère. Le remplaçant d'Akimov, NSB Smagin, dirige maintenant notre groupe. Voilà les boulons. Serrés à bloc. Orlov et moi sommes de nouveau ensemble, et on se met à « faire sauter » les boulons de toutes nos forces. Ça avance lentement.

On n'entend pas l'eau. Les moufles sont trempées. J'ai les paumes qui me brûlent. On ouvre la deuxième : toujours pas d'eau.

Nous sommes retournés à la quatrième salle de contrôle et avons changé les « pétales ». J'avais vraiment envie de fumer. J'ai regardé autour de moi. Tout le monde était occupé à ses affaires. Bon, je survivrai, surtout que ça ne sert à rien d'enlever le « pétale ». Qui sait ce qu'il y a dans l'air en ce moment, ce qu'on inhale avec la fumée de tabac ? Et on ne connaît même pas le niveau de radiation dans la quatrième salle de contrôle. Quelle situation absurde ! Pas un seul dosimétriste n'était venu avec un instrument ! Ces éclaireurs, maudits soient-ils ! Juste au moment où j'y pensais, un dosimétriste est arrivé en courant. Un petit bonhomme à l'air hébété. Il a mesuré quelque chose et est reparti en courant.

Mais Orlov l'attrapa aussitôt par la peau du cou. Il demanda :

- Qui es-tu?

- Dosimétriste.

- Puisque vous êtes dosimétriste, évaluez la situation et faites un rapport comme il se doit - où et en quelle quantité.

« Dozik » est de retour. Il prend des mesures. On voit bien à son visage qu'il veut partir d'ici au plus vite. Il égrène les chiffres. Waouh ! L'appareil est hors échelle ! Ça vient clairement du couloir. Les doses sont plus faibles derrière les colonnes en béton de la salle de contrôle. Pendant ce temps, « Dozik » s'est enfui. Chacal !

J'ai jeté un coup d'œil dans le couloir. Dehors, c'était un matin clair et ensoleillé. Orlov s'approchait en me faisant signe. Nous sommes entrés dans une petite pièce depuis le couloir. À l'intérieur se trouvaient des panneaux et des panneaux de contrôle. Les fenêtres étaient brisées. Sans nous pencher, nous avons prudemment regardé en bas.

Nous voyons la fin de l'unité 4… Des tas de gravats partout, des dalles arrachées, des panneaux muraux, des climatiseurs tordus qui pendent par leurs fils… L'eau jaillit des conduites d'incendie sectionnées… Immédiatement, on remarque une poussière gris foncé et lugubre partout. Il y a aussi beaucoup de gravats sous nos fenêtres. Les morceaux à section parfaitement carrée se distinguent nettement. C'est pour ça qu'Orlov m'a appelé pour que j'examine ces gravats. C'est du graphite de réacteur !

Il n'y a nulle part où aller.

Avant même d'avoir pu évaluer toutes les conséquences, nous sommes retournés à la salle de contrôle 4. Ce que nous avons vu était si terrifiant que nous n'osions les dire à voix haute. Nous avons appelé l'ingénieur en chef adjoint de la station, Lyutov, pour qu'il vienne constater les faits. Lyutov a regardé dans la direction que nous lui avons indiquée. Il est resté silencieux. Orlov a dit :

- C'est du graphite de réacteur !

- Allez, les gars, c'est quoi ce graphite ? C'est de l'« assemblée onze » !

Il est également de forme carrée. Il pèse environ 80 kg ! Même s'il s'agit de l'« assemblage onze », c'est du gâteau. Ce n'est pas par miracle qu'il s'est détaché du « patch » du réacteur et a atterri dans la rue. Mais, malheureusement, ce n'est pas un assemblage, cher Mikhaïl Alekseïevitch ! En tant que député à la Science, vous devriez le savoir aussi bien que nous. Mais Lioutov refuse d'y croire. Orlov demande à Smagine, qui se tient à proximité :

— Peut-être aviez-vous du graphite qui traînait ici auparavant ? (Nous cherchons encore la petite bête.)

« Non, toutes les journées de nettoyage sont déjà terminées. C'était propre et rangé ici ; il n'y avait pas un seul bloc de graphite jusqu'à hier soir. »

Tout s'est mis en place.

Nous sommes arrivés.

Et sur ces ruines, sur ce terrible danger invisible, brille le généreux soleil printanier. L'esprit refuse de croire que le pire est arrivé. Pourtant, c'est déjà une réalité, un fait.

Une explosion de réacteur. 190 tonnes de combustible, en totalité ou en partie, avec des produits de fission, du graphite et des matériaux du réacteur, ont été éjectées de la cuve du réacteur. Où se trouvent ces débris, où ils se sont déposés, où ils continuent de se déposer – nul ne le sait encore !

Nous entrons tous en silence dans la salle de contrôle de l'unité 4. Le téléphone sonne : on appelle Orlov. Chugunov est souffrant et est transporté à l'hôpital. Sitnikov est déjà sur place. Orlov, en tant qu'officier supérieur, prend le commandement de l'atelier.

10h00 Orlov, désormais chef par intérim de RC-1, reçoit le feu vert pour se rendre à la salle de contrôle 3.

Nous nous dirigeons rapidement vers la salle de contrôle 3. Enfin, nous apercevons un dosimétriste. Il nous avertit de ne pas nous approcher des fenêtres : le niveau de fond est très élevé. Nous l'avions déjà compris sans lui. À quel point ? Ils n'en savent rien ; tous les instruments sont hors échelle. Des instruments ultrasensibles. Et maintenant, ce n'est plus la sensibilité qui compte, mais une large plage de mesure ! Quel dommage…

Nous sommes épuisés. Nous n'avons pas mangé depuis près de cinq heures, travaillant sans relâche. Nous entrons dans la salle de contrôle de l'unité 3. L'unité 3 a été arrêtée d'urgence après l'explosion et le refroidissement d'urgence est en cours. Nous nous dirigeons vers l'unité 1, notre « maison ». Un sas portable est déjà en place à la limite de la zone. J'ai immédiatement reconnu notre sas, celui de RC-1. Les gars sont formidables, ils font du bon travail. Sans le toucher, j'ai enlevé mes couvre-chaussures. J'ai rincé la plante de mes pieds et je les ai essuyés. Orlov s'est mis à vomir. J'ai couru aux toilettes. Je n'ai encore rien, mais je suis déjà dégoûté. Nous rampons comme des mouches endormies. Nos forces nous abandonnent.

Nous sommes arrivés dans la pièce où était réuni tout l'état-major du RC-1. J'ai retiré mon « pétale ». On m'a donné une cigarette, que j'ai allumée. Deux bouffées plus tard, j'ai eu la nausée. J'ai écrasé ma cigarette. Nous étions tous assis là, trempés, et il fallait absolument qu'on se change. En fait, on ne devait pas se changer, mais aller au centre médical. J'ai regardé Orlov : il avait la nausée, et moi aussi. Et c'était déjà bien assez. On devait avoir l'air si épuisés parce que personne ne nous demandait rien. Ils l'ont dit eux-mêmes :

— La situation est grave. Le réacteur est détruit. Nous avons vu des fragments de graphite dans la rue.

On est allés au point de contrôle sanitaire pour se laver et se changer. C'est là que j'ai craqué. Je vomissais toutes les 3 à 5 minutes. J'ai vu Orlov claquer un chargeur. Ah… « Défense civile », je comprends.

— Alors, qu'avez-vous lu là-bas ?

- Rien de bon. Allons nous rendre au poste de secours.

Orlov a déclaré plus tard, citant ce qui était écrit dans cette revue : « L'apparition de vomissements est déjà un signe de maladie due aux radiations, ce qui correspond à une dose supérieure à 100 rem (roentgens). La norme annuelle est de 5 rem. »

Dans le bunker

Sergueï Konstantinovitch Parachine, ancien secrétaire du comité du parti de la centrale nucléaire de Tchernobyl (actuellement S.K. Parachine - chef d'équipe de l'unité n° 1 de la centrale nucléaire de Tchernobyl, président du conseil du travail de la centrale) :

J'ai reçu un appel environ une demi-heure après l'accident. L'opératrice, d'une voix étranglée, a dit à ma femme (je dormais) qu'il s'était passé quelque chose de très grave. À son ton, ma femme l'a tout de suite cru, alors je me suis levé d'un bond et j'ai couru dehors. J'ai vu une voiture, phares allumés, et j'ai levé la main. C'était Vorobyov, le chef de la protection civile du commissariat. Lui aussi avait été alerté.

Nous sommes arrivés à la centrale vers 2 h 10 ou 2 h 15 du matin. À notre arrivée, l'incendie était éteint. Mais le simple fait que l'unité ait changé de configuration me laissait un sentiment similaire. Nous sommes entrés dans le bureau du directeur de la centrale nucléaire, Bryukhanov. J'y ai vu Veselovsky, le deuxième secrétaire du comité municipal de Pripyat, le directeur adjoint de la sécurité, Vorobyov et moi-même.

Arrivés au bureau, Bryukhanov annonça immédiatement le transfert des opérations au bunker. Il avait apparemment compris qu'il y avait eu une explosion et avait donné l'ordre. C'était ce que prévoyait le règlement de la protection civile. Bryukhanov était abattu. Je lui demandai : « Que s'est-il passé ? » « Je ne sais pas. » C'était un homme peu bavard, même en temps normal, mais ce soir-là… Je crois qu'il était sous le choc, apathique. Moi-même, je suis resté sous le choc pendant près de six mois après l'accident. Et pendant encore un an, j'étais complètement désemparé.

Nous nous sommes installés dans le bunker, situé juste là, sous le bâtiment ABK-1. C'était une pièce basse, remplie de bureaux et de chaises. Sur un bureau se trouvaient des téléphones et un petit panneau de commande. Bryukhanov était assis à ce bureau. Son emplacement était mal choisi : juste à côté de la porte d'entrée. Bryukhanov semblait isolé. Les gens passaient sans cesse devant lui, la porte d'entrée claqua, puis on entendit le bruit du ventilateur. Tous les chefs d'atelier et de quart, ainsi que leurs adjoints, commencèrent à affluer. Chugunov et Sitnikov arrivèrent.

D'après ma conversation avec Bryukhanov, j'ai compris qu'il avait appelé le comité régional. Il a dit qu'il y avait eu un effondrement, mais les circonstances exactes restaient floues. Dyatlov était sur place pour enquêter… Trois heures plus tard, Dyatlov est arrivé, a parlé avec Bryukhanov, puis je l'ai fait asseoir à la table et j'ai commencé à l'interroger. « Je ne sais pas, je ne comprends rien. »

Je crains que personne n'ait jamais signalé l'explosion du réacteur au directeur. Pas un seul ingénieur en chef adjoint n'a prononcé le mot « explosion du réacteur ». L'ingénieur en chef Fomin non plus. Bryukhanov lui-même s'est rendu sur les lieux de l'unité 4 et n'a rien compris. C'est là le paradoxe : personne ne croyait à la possibilité d'une explosion du réacteur ; chacun a élaboré ses propres théories et s'y est tenu.

Moi aussi, j'essayais de comprendre ce qui s'était passé. Je supposais que le séparateur avait explosé. Toute la réflexion de la première nuit reposait sur la certitude que ce n'était pas le réacteur qui avait explosé, mais autre chose, quelque chose d'encore incertain.

Il y avait une trentaine ou une quarantaine de personnes dans le bunker. C'était un brouhaha incessant : chacun était au téléphone, en train de négocier avec son service. Tout tournait autour d'une seule chose : approvisionner le réacteur en eau pour le refroidissement et évacuer l'eau. Tous étaient occupés à cette tâche.

Le deuxième secrétaire du comité régional du parti à Kyiv, Malomuzh, est arrivé à la gare entre sept et neuf heures du matin. Il était accompagné d'un groupe de personnes. La discussion a porté sur la nécessité de rédiger un document unique qui serait diffusé par tous les canaux. Que Bryukhanov m'ait donné cet ordre ou que je me sois porté volontaire – difficile à dire aujourd'hui –, j'ai entrepris la rédaction du document.

Je pensais maîtriser la situation. J'ai commencé à rédiger ce document. C'était maladroit. Puis quelqu'un d'autre a pris le relais. Nous avons rédigé une première version. Nous étions cinq à nous y mettre d'accord, sur certains points et d'autres. Le document mentionnait l'effondrement du toit, les niveaux de radiation dans la ville — encore faibles à l'époque — et indiquait qu'une enquête plus approfondie était en cours.

Et avant cela, un incident désagréable s'est produit. J'ai du mal à l'expliquer maintenant. Le chef de la protection civile, Vorobyov, avec qui j'étais arrivé, est venu me voir quelques heures plus tard et m'a fait un rapport : il avait visité la centrale et découvert d'importants champs de radiation près de l'unité 4, de l'ordre de 200 roentgens. Pourquoi ne l'ai-je pas cru ? Vorobyov est quelqu'un de très émotif, et quand il a dit cela, c'était effrayant de le voir… Et je ne l'ai pas cru. Je lui ai dit : « Va le prouver au directeur. » Puis j'ai demandé à Bryukhanov : « Comment ? » « Mal. » Malheureusement, je n'ai pas donné suite à la conversation avec le directeur ; je ne lui ai pas demandé d'explications détaillées.

- Assis dans le bunker, avez-vous pensé à votre femme et à vos enfants ?

- Pensée.

Mais savez-vous ce que j'ai pensé ? Si j'avais pleinement su et imaginé ce qui s'était passé, je n'aurais certainement pas agi ainsi. Mais je pensais que la radioactivité était liée à une fuite d'eau du séparateur à tambour. J'ai donné l'alerte trop tard – la deuxième nuit, quand le réacteur a pris feu. J'ai alors commencé à appeler le comité municipal et à dire : il faut évacuer les enfants. C'est seulement à ce moment-là que j'ai réalisé l'urgence d'une évacuation. Mais à ce moment-là, de nombreux hauts fonctionnaires étaient déjà arrivés en ville. Le directeur n'a pas été invité à la réunion de la Commission gouvernementale ; personne ne l'a consulté. L'arrivée des responsables a eu un impact psychologique important. Et ils sont tous très sérieux – ces hauts fonctionnaires. Ils inspirent confiance. Ils disent : voici les gens qui savent tout, qui comprennent tout. Ce n'est que bien plus tard, lorsque j'ai discuté avec eux, que cette confiance s'est évanouie. Nous n'avons pris aucune décision. Toutes les bonnes et les mauvaises décisions ont été prises par d'autres. Nous, le personnel, avons agi machinalement, comme des mouches somnolentes. La pression était trop forte, et notre conviction que le réacteur ne pouvait pas exploser était trop ancrée. Cécité collective. Beaucoup ont vu ce qui s'était passé, mais ils ont refusé d'y croire.

Et maintenant, je suis hanté par un sentiment de culpabilité – pour le restant de mes jours, je crois. J'ai très mal agi cette nuit-là dans le bunker. J'ai dû admettre au tribunal que j'avais eu peur – je ne pouvais pas expliquer mon comportement autrement. Après tout, c'est moi qui ai envoyé Sitnikov, Tchougounov, Ouskov et les autres à l'Unité 4. Cette tragédie me hante. Après tout, Sitnikov est mort… On me demande souvent : « Pourquoi n'êtes-vous pas allé vous-même à l'Unité 4 ? » Plus tard, j'y suis allé, mais pas cette nuit-là… Que dire ? Non, je ne crois pas avoir eu peur. Je ne comprenais tout simplement pas à ce moment-là. Mais je le sais en privé, comment l'expliquer aux autres ? Tout le monde était là, tout le monde a été irradié, et vous, mon cher ami, vous êtes encore en vie devant nous, alors que vous auriez dû…

Tout s'explique simplement. Je ne connaissais rien de l'Unité 4. Je travaillais à l'Unité 1. Si cela s'était produit à l'Unité 1, j'y serais allé moi-même. Et là, devant moi, se trouvent Chugunov, l'ancien chef d'atelier, et Sitnikov. Ils y travaillaient encore il y a six mois. Je dis au directeur : « Il faut les renvoyer ; personne ne peut comprendre mieux qu'eux, personne ne peut aider Dyatlov. » Et ils sont partis tous les deux. Et même eux — les personnes les plus honnêtes, qui n'étaient en rien responsables de l'explosion — même eux, à leur retour, n'ont rien dit de ce qui s'était passé… Si Sitnikov avait compris ce qui s'était passé, il ne serait pas mort. Après tout, c'était un professionnel très compétent.

J'essaie de me justifier, mais c'est une excuse bien faible…

Nikolaï Vassilievitch Karpan (aujourd'hui N.V. Karpan, ingénieur en chef adjoint de la station scientifique), directeur adjoint du laboratoire de physique nucléaire.

La veille de l'accident, je rentrais de Moscou et n'étais pas au travail. J'ai appris la nouvelle à sept heures du matin, lorsqu'une parente m'a appelée de Tchernobyl. Elle m'a demandé ce qui s'était passé à la centrale. On lui avait raconté des choses terribles à propos d'une sorte d'explosion. Je l'ai rassurée en lui disant qu'il ne pouvait y avoir eu d'explosion. J'ai appelé la centrale le soir même et j'ai appris que le réacteur n° 4 était en cours d'arrêt. Avant un arrêt, ils effectuent généralement des travaux qui consistent à ouvrir les soupapes de sécurité et à libérer une grande quantité de vapeur dans l'atmosphère. Cela génère du bruit. Je l'ai rassurée, mais une certaine anxiété persistait. J'ai commencé à appeler la centrale, le réacteur n° 4. Personne ne répondait. J'ai appelé le réacteur n° 3 ; on m'a dit que le hall central, au-dessus des réacteurs n° 3 et n° 4, avait pratiquement disparu. Je suis sortie et j'ai vu… les contours déformés du deuxième étage.

J'ai alors appelé mon chef et lui ai demandé s'il avait essayé d'entrer dans la station. « Oui, mais j'ai été arrêté aux points de contrôle du ministère de l'Intérieur. » Le chef du département de la sûreté nucléaire… n'avait pas le droit d'entrer dans la station ! Mon chef et moi sommes allés sur une petite place ronde avant de quitter la ville et avons décidé de faire du stop. Nous y avons croisé le responsable de l'atelier de montage, qui nous a dit que la voiture du directeur était partie et que nous pouvions tous aller ensemble à la station.

Nous sommes arrivés à la gare à huit heures du matin. C'est comme ça que je suis entré dans le bunker.

Le directeur, l'ingénieur en chef, l'organisateur de la réunion, l'ingénieur en chef adjoint chargé des sciences, le responsable du laboratoire de spectrométrie et son adjoint étaient présents. Ils avaient déjà réussi à prélever des échantillons d'air et d'eau et à les analyser. Jusqu'à 17 % de l'activité mesurée dans les échantillons d'air était due au neptunium, un isotope de transition entre l'uranium 238 et le plutonium 239. Il s'agissait tout simplement de particules de combustible… L'activité de l'eau était également extrêmement élevée.

La première chose qui m'a frappé en entrant dans le bunker, et qui m'a paru très étrange, c'est que personne ne nous avait rien dit sur ce qui s'était passé, ni sur les détails de l'accident. Oui, il y avait eu une explosion. Mais nous n'avions aucune idée de qui étaient les personnes impliquées ni de ce qu'elles avaient fait cette nuit-là. Pourtant, les opérations de confinement avaient commencé dès l'explosion. Plus tard dans la matinée, j'ai essayé de reconstituer les faits moi-même. J'ai commencé à poser des questions.

Mais à l'époque, dans le bunker, on ne nous disait rien de ce qui se passait dans le hall central, dans la salle des turbines, qui s'y trouvait, combien de personnes avaient été évacuées vers l'unité médicale, quelles étaient les doses, même celles qui étaient présumées…

Dans le bunker, tous les occupants se divisèrent en deux groupes. D'un côté, ceux qui étaient hébétés – le directeur et l'ingénieur en chef étaient visiblement sous le choc. De l'autre, ceux qui tentaient d'influer sur la situation, d'agir concrètement pour l'améliorer. Ces derniers étaient moins nombreux. Parmi eux, je citerais en premier lieu Sergueï Konstantinovitch Parachine, l'organisateur des fêtes de la station. Bien sûr, Parachine ne cherchait pas à prendre de décisions techniques, mais il continuait de travailler avec les équipes, gérait le personnel et résolvait de nombreux problèmes… Que s'est-il passé cette nuit-là ? Voici ce que j'ai pu apprendre.

Au moment de l'explosion, plusieurs dizaines de personnes se trouvaient à proximité de la centrale. Parmi elles, des agents de sécurité, des ouvriers du bâtiment et des pêcheurs qui pêchaient dans le bassin de refroidissement et le canal d'alimentation. J'ai interrogé les personnes qui se trouvaient à proximité immédiate et leur ai demandé ce qu'elles avaient vu et entendu. L'explosion a complètement arraché le toit et le mur ouest du hall central, détruit le mur près de la salle des turbines et projeté des débris de la structure en béton armé à travers le toit de cette salle, provoquant un incendie. Tout le monde est au courant de cet incendie. Mais peu de gens savent que des incendies se sont également déclarés à l'intérieur de la salle des turbines. Or, c'est là que se trouvaient les turbines, remplies d'hydrogène et de dizaines de tonnes de pétrole. C'est cet incendie interne qui représentait le plus grand danger.

La première chose que fit l'équipe du réacteur fut de fermer la porte du hall central, ou plutôt, de l'espace ouvert qui en restait. Ils rassemblèrent tout le monde — à l'exception de Khodemchuk, décédé — et les escortèrent hors de la zone de danger, hors de la zone de destruction. Ils évacuèrent Shashenok, blessé. La cinquième équipe, dirigée par Sasha Akimov, entreprit tout son possible pour retirer l'hydrogène explosif des générateurs et le remplacer par de l'azote, arrêter les ensembles et mécanismes électriques en feu dans la salle des turbines et pomper l'huile pour empêcher la propagation de l'incendie.

Après tout, les pompiers travaillaient sur le toit, tandis que l'équipe s'occupait du reste à l'intérieur. Ils étaient chargés de maîtriser l'incendie dans la salle des turbines et d'empêcher les explosions. Le rapport entre le danger et la charge de travail dans ces conditions a entraîné ces pertes : six pompiers travaillant sur le toit et vingt-trois pompiers travaillant à l'intérieur ont péri.

Bien sûr, l'héroïsme des pompiers est intemporel, et son degré de bravoure et de prise de risque ne se mesure pas en chiffres. Néanmoins, il est important de souligner ce que le personnel a accompli dans les premières minutes suivant l'accident. Je suis pleinement convaincu du professionnalisme exceptionnel des opérateurs de l'équipe de nuit. C'est Alexander Akimov qui a compris le premier ce qui s'était passé : à 3 h 40, il a informé le chef d'équipe de la caserne, Vladimir Alekseevich Babichev, arrivé sur place suite à l'appel du directeur, qu'un accident radiologique général s'était produit.

— Cela signifie-t-il que l'équipe de soins primaires a réalisé ce qui s'était réellement passé cette nuit-là ?

« Bien sûr. De plus, il l'a signalé à la direction. Il a évalué l'ampleur de l'accident et était parfaitement conscient du danger qu'il représentait. Il est resté sur place, faisant tout son possible pour assurer le refroidissement de l'unité. Et il a gardé son sang-froid. Voici un exemple. Vous savez qu'en temps normal, trois opérateurs et un chef d'équipe travaillent dans la salle de contrôle. Or, le plus jeune d'entre eux, l'ingénieur principal de contrôle des turbines Kirshenbaum, qui ne connaissait pas la configuration du bâtiment, a été immédiatement expulsé de la salle de contrôle par Akimov. On lui a dit : « Vous êtes inutile ici, vous ne pouvez rien faire pour nous, partez. » »

— Pourquoi l'information ne s'est-elle pas davantage diffusée ?

« Toutes les informations que Dyatlov, Sitnikov, Chugunov et Akimov ont rapportées de la zone ont fini par être stockées dans le bunker, au niveau du directeur et de l'ingénieur en chef, figées là, et n'ont jamais été transmises. Bien sûr, je ne peux pas affirmer avec certitude qu'elles n'ont pas atteint les plus hauts échelons de notre état-major. Mais ces informations ne nous sont jamais parvenues. Toutes les connaissances ultérieures sur ce qui s'est passé ont été recueillies indépendamment. »

Vers 10 h, le responsable de notre laboratoire et moi-même avons visité la salle de contrôle 3, ABK-2, le hall central de l'unité 3, ainsi que la zone autour de la salle de contrôle 4, près des turbogénérateurs 7 et 8. J'ai inspecté l'unité concernée depuis le site industriel. Un élément m'a particulièrement alarmé : les barres de protection avaient pénétré la zone de 3 à 3,5 mètres en moyenne, soit la moitié de leur capacité. La charge du cœur était environ cinquante fois supérieure à la masse critique, et l'efficacité réduite de moitié des barres de protection ne pouvait constituer une garantie fiable… J'ai calculé qu'entre 17 h et 19 h environ, l'unité pourrait passer d'un état sous-critique à un état proche de l'état critique. Un état critique est un état où une réaction en chaîne auto-entretenue est possible.

— Cela pourrait-il signifier une explosion atomique ?

« Non. Si la zone est ouverte, il n'y aura pas d'explosion car il n'y aura pas de pression. Je ne m'attendais pas à une explosion à proprement parler. Mais une surchauffe était inévitable. Il était donc nécessaire de développer des solutions techniques permettant d'empêcher l'unité de sortir de l'état sous-critique. »

— La direction de la station s'est-elle réunie pour discuter de ce problème ?

Non. Cela a été géré par des spécialistes : le chef du département de la sûreté nucléaire et le directeur du laboratoire de physique nucléaire. Personne de Moscou n'était encore arrivé. La solution la plus réaliste dans ces conditions était d'arrêter le réacteur à l'aide d'une solution d'acide borique. On pouvait procéder ainsi : vider des sacs d'acide borique dans des réservoirs de condensats propres et pomper l'eau de ces réservoirs vers le cœur du réacteur. Une autre option consistait à préparer l'acide borique dans la cuve d'un camion de pompiers et à pulvériser la solution dans le réacteur à l'aide d'un canon à eau.

Il fallait « empoisonner » le réacteur à l'acide borique. Vers 10 heures, l'ingénieur en chef adjoint chargé des sciences transmit cette idée à Fomin, l'ingénieur en chef de la station. À ce moment-là, la situation était parfaitement claire : il fallait agir d'urgence et on savait ce qui nous attendait en fin de journée. C'est alors qu'il fut demandé de préparer l'évacuation des habitants. Car si une réaction en chaîne s'enclenchait, de graves radiations pourraient atteindre la ville. Après tout, le blindage biologique avait disparu, détruit par l'explosion. Malheureusement, il n'y avait pas d'acide borique à la station, bien que des documents indiquent qu'une réserve devait y être stockée…

Colonne à usage spécial

Alexandre Iourievitch Esaulov, 34 ans, vice-président du comité exécutif de la ville de Pripyat :

« J'ai été réveillée en pleine nuit, le vingt-six, vers trois heures du matin. Maria Grigoryevna, notre secrétaire, a appelé et a dit : « Il y a eu un accident à la centrale nucléaire. » Quelqu'un qu'elle connaissait travaillait à la centrale ; il est venu la réveiller pendant la nuit et le lui a annoncé. »

J'étais à la réunion du comité exécutif à 16h50. Le président avait déjà été prévenu et était parti pour la centrale nucléaire. J'ai immédiatement appelé notre chef de la protection civile pour l'alerter. Il logeait en résidence universitaire. Il est arrivé sur-le-champ. Puis, le président du comité exécutif de la ville, Vladimir Pavlovitch Volochko, est arrivé. Nous nous sommes tous réunis et avons commencé à réfléchir à la marche à suivre.

Bien sûr, nous ne savions pas vraiment quoi faire. Comme on dit, ce n'est qu'une question de temps. Je pense que notre protection civile n'était pas à la hauteur. Mais ce n'était pas uniquement de notre faute. Citez-moi une ville où la protection civile est efficace. Nous n'avions effectué que des exercices de routine, et encore, il ne s'agissait que de simulations. Il y a un autre élément à prendre en compte : même en théorie, un tel accident était hors de question. Et cela nous a été constamment et régulièrement rappelé…

Je suis président de la commission d'urbanisme au sein du comité exécutif, en charge des transports, de la santé, des communications, de la voirie, du placement, de la distribution des matériaux de construction et des retraités. Je suis en réalité un jeune vice-président du comité exécutif municipal ; j'ai été élu le 18 novembre 1985, jour de mon anniversaire. Je vivais alors dans un deux-pièces. Ma femme et mes enfants n'étaient pas à Pripyat au moment de l'accident : elle était chez ses parents, en congé maternité. Mon fils est né en novembre 1985. Ma fille a six ans.

Eh bien, je suis allé dans notre entreprise de transport routier et j'ai décidé d'organiser un lavage de voitures en ville.

J'ai appelé Kononykhin au comité exécutif et je lui ai demandé d'envoyer un nettoyeur haute pression. Il est arrivé. Incroyable ! Pour toute la ville, nous avions – vous n'allez pas le croire – quatre camions arroseurs et nettoyeurs haute pression ! Pour cinquante mille habitants ! Et ce, malgré le fait que le comité exécutif et le comité municipal – tous deux très dynamiques – aient fait la demande auprès du ministère. Non pas par crainte d'un accident, mais simplement pour maintenir la propreté de la ville.

Une voiture avec un réservoir d'essence est arrivée ; j'ignore où ils l'ont déterrée. Le conducteur n'était pas le bon et ne savait pas comment actionner la pompe. L'eau du tuyau s'écoulait simplement par gravité. Je l'ai renvoyé, et il est revenu une vingtaine de minutes plus tard, ayant déjà compris comment faire fonctionner la pompe. Nous avons commencé à laver la route près de la station-service. Avec le recul, je réalise que c'était l'une des premières mesures de lutte contre la poussière. L'eau était mélangée à de l'eau savonneuse. Plus tard, il s'est avéré que c'était précisément la zone la plus contaminée.

À dix heures du matin, il y avait une réunion au comité municipal, très courte, qui a duré quinze à vingt minutes. Pas le temps pour les bavardages. Après la réunion, je suis allé directement au service médical.

J'étais assise dans l'unité médicale. Je m'en souviens comme si c'était hier : l'unité était juste là, à portée de main. Juste à côté, juste devant nous. À trois kilomètres. De la fumée s'échappait de l'unité. Pas vraiment noire… juste une légère fumée. Comme celle d'un feu qui s'éteint, sauf que celle d'un feu qui s'éteint est bleue, et celle-ci était si sombre. Et puis le graphite a pris feu. Le soir approchait, la lueur était vraiment impressionnante. Il y avait tellement de graphite… Sans blague. Et nous – vous imaginez ? – nous sommes restés assis les fenêtres ouvertes toute la journée.

Après le déjeuner, le deuxième secrétaire du comité régional de Kyiv, V. Malomuzh, m'a invité et m'a chargé d'organiser l'évacuation des patients les plus gravement malades vers Kyiv, à l'aéroport, pour leur transfert à Moscou.

Le colonel-général Ivanov, héros de l'Union soviétique, représentait le quartier général de la défense civile du pays. Il est arrivé en avion et a mis l'appareil à disposition pour son transport.

Tout cela s'est passé après 17h00 le samedi 26 avril.

Former le convoi s'est avéré plus complexe qu'il n'y paraît. Il ne s'agissait pas simplement d'embarquer des personnes. Il a fallu préparer les documents, les dossiers médicaux et les résultats d'examens de chacun. Le principal retard a été dû au traitement des dossiers personnels. Même ce genre de problème est survenu : un timbre était nécessaire, et celui-ci se trouvait à la centrale nucléaire. L'affaire a été étouffée et le convoi a été expédié sans timbre.

Nous transportions vingt-six personnes, soit un bus, un Ikarus interurbain rouge. Mais j'ai demandé deux bus. On ne sait jamais. Dieu nous préserve d'un retard… Et deux ambulances, car il y avait deux patients gravement malades sur des brancards, brûlés à 30 %.

Je leur avais demandé de ne pas passer par Kyiv. Parce que ces types dans les bus, ils étaient tous en pyjama. C'était une scène surréaliste, évidemment. Mais pour une raison inconnue, ils sont passés par Khreshchatyk, puis ont tourné à gauche dans l'allée Petrovskaya et se sont dirigés vers Boryspil. Nous sommes arrivés. Les portes étaient fermées. Il faisait nuit, environ trois heures de l'après-midi. On klaxonnait. Enfin ! Un spectacle digne des dieux. Quelqu'un en pantoufles, en culotte de cheval, sans ceinture, est sorti et a ouvert les portes. Nous sommes allés directement au terrain, à l'avion. L'équipage était déjà en train de faire chauffer le moteur.

Et un autre épisode m'a profondément touché. Le pilote est venu me voir et m'a demandé : « Combien ont-ils touché ? » J'ai répondu : « Quoi ? » – « Rayonnage. » J'ai dit : « Assez. Mais quel est le problème ? » Et il a dit :

« Moi aussi, je veux vivre, je ne veux pas subir de radiographies inutiles, j'ai une femme, j'ai des enfants. »

Vous pouvez imaginer ?

Ils se sont envolés. Je leur ai dit au revoir et leur ai souhaité un prompt rétablissement…

Nous nous sommes dirigés vers Pripyat. Cela faisait déjà deux jours que je n'avais pas dormi, et le sommeil ne venait pas. Cette nuit-là, alors que nous étions encore en route pour Boryspil, j'ai aperçu des colonnes de bus se dirigeant vers Pripyat. Ils se dirigeaient vers nous. Ils se préparaient déjà à évacuer la ville.

C'était le matin du vingt-sept avril, un dimanche.

Nous sommes arrivés, j'ai pris mon petit-déjeuner, puis je suis allé voir Malomuzh. Je lui ai fait mon rapport. Il m'a dit : « Il faut évacuer tous les hospitalisés. » La première fois, j'avais évacué les plus gravement malades, mais cette fois-ci, il nous fallait tout le monde. D'autres personnes étaient arrivées pendant mon absence. Malomuzh m'a dit d'être à Boryspil pour midi. Or, nous avions parlé vers dix heures du matin. C'était manifestement irréaliste. Il fallait préparer tout le monde, remplir tous les formulaires. De plus, la première fois, j'avais transporté vingt-six personnes, et maintenant, il nous en fallait évacuer cent six.

Nous avons réuni toute la « délégation », rempli tous les papiers et sommes partis à midi. Il y avait trois bus, et un quatrième, un bus Ikarus de réserve.

Les épouses sont là, elles disent au revoir en pleurant, les hommes marchent tous en pyjama, je vous en prie :

« Les gars, ne vous dispersez pas, sinon je n'ai pas besoin de vous chercher. » Un bus se remplit, puis un deuxième, un troisième, et maintenant tout le monde monte. Je cours jusqu'à la voiture d'escorte. La police de la route a parfaitement rempli son rôle. Je monte, j'attends cinq minutes, dix, quinze… pas de troisième bus !

Il s'avère que trois autres victimes ont été admises, puis d'autres…

Enfin, nous étions en route. Un arrêt était prévu à Zalesye. Nous avions convenu de faire des appels de phares en cas de problème. Nous traversions Zalesye – boum ! Le chauffeur a freiné brusquement. Les bus se sont arrêtés. Le dernier bus était à environ quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mètres derrière les premiers. Le dernier bus s'est arrêté. Une infirmière s'est précipitée vers le premier bus. Il s'est avéré qu'il y avait du personnel médical dans tous les bus, mais seul le premier transportait des médicaments. Elle a accouru : « Le patient est malade ! » Et c'est la seule fois où j'ai vu Belokon. Certes, je ne connaissais pas son nom de famille à ce moment-là. On me l'a dit plus tard. Il était en pyjama et il a couru avec un sac pour aider.

V. Belokon :

« Le premier groupe de victimes est parti le soir du 26, vers 23 heures, directement pour Kyiv. Les opérateurs ont été évacués : Pravik, Kibenok, Telyatnikov. Nous avons passé la nuit sur place. Le matin du 27, mon médecin m'a dit : « Ne vous inquiétez pas, vous prendrez l'avion pour Moscou. Nous avons reçu l'ordre de vous évacuer avant midi. » Je me sentais bien pendant le trajet en bus. Nous nous sommes même arrêtés quelque part après Tchernobyl ; quelqu'un a commencé à se sentir mal, alors je me suis précipité dehors pour aider l'infirmière. »

A. Esaulov :

Belokon s'est enfui, ils l'ont attrapé par les bras. « Où vas-tu ? Tu es malade ! » Il était sous le choc… Il s'est enfui avec le sac. Le plus étonnant, c'est que lorsqu'ils ont fouillé le sac, ils n'ont trouvé aucune trace d'ammoniaque. J'ai demandé aux agents de la circulation qui nous escortaient : « Avez-vous de l'ammoniaque dans votre trousse de premiers secours ? » – « Oui. » On a fait demi-tour, on a couru jusqu'au bus, et Belokon a jeté une ampoule sous le nez du type. Il s'est senti mieux.

Et je me souviens d'un autre moment à Zalesye. Les patients descendaient des bus – certains pour fumer, d'autres pour se dégourdir les jambes, etc. – et soudain une femme arrive en courant, hurlant et faisant un vacarme. Son fils est dans ce bus. Que se passe-t-il ? Quelle complication… Vous comprenez ? D'où sort-elle ? Je ne comprends toujours pas. Il lui dit « Maman », « Maman », en essayant de la calmer.

Un avion nous attendait déjà à l'aéroport de Boryspil. Le directeur de l'aéroport, Polivanov, était présent. Nous avons roulé jusqu'au tarmac pour nous approcher directement de l'avion, car tout le monde était en pyjama et, comme c'était le mois d'avril, il ne faisait pas chaud. Nous avons franchi les portes et sommes entrés sur le tarmac. Derrière nous, un gyrophare jaune, Rafik, hurlait et nous injuriait pour être entrés sans autorisation. Nous nous étions d'abord trompés d'avion. Le Rafik nous avait induits en erreur.

Et voilà un autre épisode. Polivanov et moi étions confortablement installés, entourés de téléphones portables, en train de rédiger les documents pour le transport des patients. Je leur avais remis un reçu de la part de la centrale nucléaire de Tchernobyl, une lettre de garantie confirmant que la centrale prendrait en charge le vol – un Tu-154. Une jolie femme entra et m'offrit un café. Son regard était celui de Jésus-Christ ; elle savait manifestement déjà ce qui se tramait. Elle me dévisageait comme si je sortais tout droit de l'Enfer de Dante. C'était déjà le deuxième jour, je n'avais pas dormi, j'étais épuisé… Elle apporta le café. Une toute petite tasse. Je la vidai d'un trait. Elle m'en apporta une deuxième. Le café était délicieux. Nous avions tout réglé, je me levai et elle me dit : « Ça fait cinquante-six kopecks. » Je la regardai, abasourdi. Elle ajouta : « Désolée, mais nous faisons ce genre de choses pour gagner notre vie. » J'étais tellement détaché de l'argent, de tout ça… C'était comme si je venais d'un autre monde.

Nous avons lavé les bus une nouvelle fois, pris une douche, puis pris la route pour Pripyat. Nous avons quitté Boryspil vers 16h00. Nous avons croisé d'autres bus en chemin…

Les habitants de Pripyat ont été évacués.

Nous sommes arrivés à Pripyat - la ville était déjà vide.

C'était le dimanche 27 avril 1986.

Avant l'évacuation

L. Kovalevskaya :

J'habitais dans le troisième microdistrict. Je souffre souvent d'insomnie et je prenais des somnifères. Le vendredi 25 avril, je venais de terminer le poème « Paganini ». J'y travaillais tous les soirs depuis trois mois. Ce soir-là, j'ai décidé de me reposer. J'ai pris un somnifère et je me suis endormi profondément. Je n'ai pas entendu les explosions. Mais quand il y a des gaz d'échappement, on les entend. Même les fenêtres vibrent. Le lendemain matin, maman a dit : « Soit il y avait un grondement à la gare, soit des avions à réaction ont volé toute la nuit. » Je n'y ai pas prêté attention. C'était samedi. Je me préparais pour une réunion de l'association littéraire. Je la dirigeais, elle s'appelle « Prométhée ». Les ingénieurs de la centrale nucléaire et les ouvriers du bâtiment avaient l'habitude d'y aller… Je sors et je regarde : toutes les routes sont inondées d'eau et d'une substance blanche, tout est blanc, recouvert de mousse, même les bas-côtés. Et je sais que lorsqu'il y a une urgence liée aux gaz d'échappement, ils lavent généralement la ville. On avait déjà eu ça…

Mon cœur s'est serré. J'ai continué à marcher. Je voyais un policier ici, un policier là – je n'avais jamais vu autant de policiers en ville. Ils ne faisaient rien, assis devant les bâtiments – la poste, le Palais de la Culture, le lycée professionnel. C'était comme la loi martiale. Cela m'a immédiatement interpellée. Et les gens marchaient, des enfants partout, il faisait une chaleur étouffante. Les gens allaient à la plage, à leurs datchas, à la pêche ; beaucoup étaient déjà à leur datcha, assis au bord de la rivière, près du bassin de refroidissement – un réservoir artificiel près de la centrale nucléaire… Je n'ai pas pu me rendre à la réunion de l'association littéraire. Ma fille, Yana, était partie à l'école. Je suis rentrée et j'ai dit : « Maman, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais ne laisse pas sortir Natasha, ma nièce. Quand Yana rentre de l'école, fais-la rentrer directement. » Et je ne lui ai pas dit de fermer les fenêtres. Je n'ai pas « dotyamila » (« dotyamiti » en ukrainien signifie comprendre, saisir. – Yu. Shch.). Il fait tellement chaud. Je dis :

« Ne sors pas toi-même, et ne laisse pas les filles sortir aujourd'hui. » « Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle. « Je n'en sais rien, c'est juste ce que je ressens. » Elle retourna sur la place centrale. De là, le réacteur était parfaitement visible ; on voyait qu'il brûlait et que le mur était éventré. La flamme était au-dessus du trou. Ce tuyau, celui entre la troisième et la quatrième unité, était rougeoyant, comme une colonne de feu. Les flammes ne peuvent pas rester ainsi sans vaciller, et là, il y avait une colonne de feu. Ou peut-être était-ce la flamme qui sortait du trou… Je ne sais pas.

Nous n'avons rien su de toute la journée ; personne n'a rien dit. Il y avait bien eu un incendie. Mais personne n'a parlé de radiations, d'émissions radioactives.

Et Yana est rentrée de l'école et a dit : « Maman, on a fait presque une heure d'exercice dehors. » C'est dingue…

Aneliya Romanovna Perkovskaya, secrétaire du comité municipal de Pripyat du Komsomol :

« Dès ce matin, des gens sont venus au comité municipal pour proposer leur aide. Mais nous ne savions pas quoi faire. Il n'y avait aucune information. Des rumeurs ont commencé à circuler… »

L'incendie a été maîtrisé. Mais qu'en est-il du réacteur ?

On a même débattu de la possibilité que le réacteur ait été ouvert ou non. Personne ne le croyait. Nous avons parlé à des spécialistes de ces réacteurs. Après tout, le réacteur était si bien conçu que même en le voulant, on ne pouvait pas le faire exploser. Il était donc difficile de croire qu'il avait été ouvert.

Yuri Vitalyevich Dobrenko, instructeur du comité municipal du Komsomol à Pripyat :

« Il y avait un médecin nommé Valentin Belokon qui habitait à côté de chez moi, dans le dortoir de l'usine Jupiter. Il travaillait aux ambulanciers. J'allais pêcher avec lui ; c'était un type bien. Quand l'accident s'est produit, il était de garde, et il est venu au dortoir, nu, vêtu seulement d'une blouse blanche. Il est arrivé vers six heures du matin, a réveillé les voisins, leur a distribué de l'iode et des comprimés. Il a dit : « Prenez ça, au cas où. » Puis l'ambulance est venue le chercher et l'a emmené. Il n'a pas eu le temps de me réveiller. On m'a raconté tout ça le matin. »

« Toute la journée, une certaine incertitude régnait au sein du comité municipal. Mais après 18 heures, nous nous sommes tous réunis à nouveau : une tâche précise s'était dégagée… »

A. Perkovskaya :

Le samedi 26 avril, vers quatre heures, les membres de la Commission gouvernementale commencèrent à arriver. Une idée surgit : charger du sable dans des hélicoptères et remplir le réacteur. Je ne saurais dire qui en fut à l'origine. Un long débat s'ensuivit. Fallait-il du plomb ? De l'acide borique ? Du sable ? Les ordres fusaient. Rien d'étonnant, car une telle situation était inédite. Il fallait trouver une solution fondamentalement nouvelle.

Finalement, ils ont décidé de charger du sable. Nous avons un café appelé « Pripyat », près du terminal fluvial. Ils y ont lavé le sable destiné aux sixième et septième microdistricts. Le sable était excellent, propre, sans impuretés. Ils l'ont mis en sacs. Nous avions beaucoup de monde en mission en ville. Des gars d'Ivano-Frankivsk sont arrivés en courant. Et ils ont dit : « Il nous faut un militant ! » Ça sonnait presque militaire. « Il nous faut un militant, les gars sur place sont à bout de souffle. » Ces gars-là travaillaient là-bas depuis longtemps…

Il nous fallait de la corde pour fermer ces sacs. Nous n'en avions plus. Je me souviens que nous avons pris un morceau de tissu rouge, de la toile de coton qui traînait depuis les fêtes, et nous avons commencé à la rayer…

Yu. Dobrenko :

« Le soir venu, nous nous sommes tous retrouvés au bureau du comité municipal, et on m'a confié ma première mission : des pelles devaient être livrées dans le quartier des cafés de Pripyat. Je devais aller les chercher, environ cent cinquante. Le reste de l'équipe est allé dans les dortoirs pour rassembler les jeunes. Les jeunes sont arrivés. Vers onze heures du soir, un camion est arrivé avec des sacs vides, et nous sommes allés les remplir de sable. »

L'un des premiers à arriver fut Seryozha Umansky, secrétaire de l'organisation Komsomol du département d'installation de Pripyat. Il travaillait sans dosimètre, sans rien. On lui donna, si je me souviens bien, une combinaison blanche, et il travailla toute la nuit. Puis on le laissa dormir. Le lendemain matin, je le revis au comité Komsomol de la ville : « Alors, Seryozha ? » « Oui, » répondit-il, « je travaille, je remplis des sacs. »

Yu. Badaev :

« Nous avons passé toute notre nuit de garde à la caserne, le 26. Vers 20 heures, l'ordre est arrivé : tout le monde quitte son poste. Nous sommes allés au bâtiment de la protection civile. Ensuite, on nous a ramenés chez nous. »

J'ai dit à ma femme qu'il s'était passé quelque chose d'inhabituel : le pâté de maisons détruit était visible de notre fenêtre. J'ai ajouté : « Il vaut mieux ne laisser entrer les enfants nulle part. »

« Et fermez les fenêtres. » Ma femme, malheureusement, n'a pas obéi ; elle me plaignait de me voir souffrir autant. Je me suis allongé et elle a laissé sortir les enfants pour qu'ils ne crient pas. Elle m'a permis de me reposer… J'aurais préféré ne pas dormir… Il n'y avait pas d'ordre de garder les enfants à l'intérieur le samedi. L'ordre est arrivé le dimanche. Vers dix heures, une femme courait partout, disant de ne pas laisser sortir les enfants, de ne pas quitter la maison et d'écouter la radio. À deux heures, l'évacuation a commencé.

Quelques mois plus tard, un matin de bonne heure, alors que la nuit tombait encore et qu'un brouillard infernal enveloppait le monde, Sasha Esaulov et moi prîmes la route vers la Zone. Nous conduisions une Lada V8, familièrement surnommée « ciseau ». Esaulov est un excellent conducteur, et notre expédition ressemblait à un rallye automobile. Les phares perçaient les nuages de brouillard impénétrables, nous aveuglant ; les feux de croisement étaient presque invisibles, surtout là où il n'y avait pas de marquage au sol, et par moments, la route nous échappait, mais nous nous en sortions tant bien que mal. La voiture tenait superbement la route. (« Voilà ce que signifie une traction avant ! » s'exclamait avec enthousiasme Sasha, un gaillard robuste aux yeux noirs et au teint rougeaud.) Un lecteur de cassettes était posé sur mes genoux, et tout au long de ce voyage tendu et dangereux, les célèbres Beatles de Liverpool chantaient dans la voiture, nous encourageant et nous insufflant confiance. Leur musique se mariait merveilleusement bien avec la conduite rapide à travers la Zone. Notre voiture n'avait pas les plaques d'immatriculation habituelles, seulement le grand numéro 002 sur le capot et le côté, comme sur une voiture de course. De temps à autre, nous croisions des véhicules blindés de transport de troupes, phares allumés, et çà et là, des soldats de la défense chimique étaient à l'œuvre : des hommes en combinaisons noires et couvre-chaussures spéciaux, d'un vert toxique.

Alors que nous approchions de l'entrée de Pripyat, nous avons soudain aperçu du sable remué et des souches d'arbres déracinées de part et d'autre de la route, et au-delà, une forêt de pins rougeoyante, aux allures calcinées. Cette forêt tristement célèbre, déjà entrée dans la légende de la Zone sous le nom de « Forêt Rouge ». Une partie des retombées du réacteur n° 4 s'était abattue ici. Au-delà de cette forêt s'étendait la ville, et juste à côté, le quartier dit de « Nakhalovka », un ensemble de « datchas » construites illégalement : des baraques en bois sordides avec de petits jardins. Ce dimanche-là, des gens se détendaient là.

A. Perkovskaya :

« Samedi, une réunion de groupe de bénévoles était prévue à l'école n° 3. C'est un grand établissement, avec deux mille cinq cents élèves, et le groupe de bénévoles était composé de mille cinq cents jeunes. La réunion devait se tenir au Palais de la Culture. Or, lors d'une réunion le matin du vingt-six, la question a été posée et V. Malomuzh, le deuxième secrétaire du comité régional du parti, a déclaré : « Allez-y, organisez ce que vous avez prévu. » Le directeur de l'école, à la sortie de la réunion, a demandé : « Que dois-je faire ? » J'ai répondu : « Organisez-la à l'école, et tous les élèves n'ont pas besoin d'être présents. » La réunion a donc eu lieu, mais dans le gymnase de l'école. »

Tous les cours ont eu lieu samedi, rien n'a été annulé. Mais il n'y a pas eu de compétitions en extérieur.

Dans les écoles n° 1 et n° 2, où j'étais, les fenêtres étaient fermées. Des chiffons mouillés traînaient un peu partout, et des gardes se tenaient à la porte, interdisant à quiconque d'entrer ou de sortir.

Je ne connais pas les autres écoles.

La « Course de la Santé » était prévue pour dimanche. Les enseignants n'étaient pas sûrs qu'elle aurait lieu. L'une d'entre elles a appelé le comité municipal : « Je prépare tous les enfants pour l'école ce matin. » Et quand on lui a dit que tout le monde parlait déjà d'évacuation, elle s'est exclamée : « Quelle évacuation ? On a la "Course de la Santé" aujourd'hui ! »

Imaginez : il reste une heure et demie avant l'évacuation. Notre café pour enfants, situé dans un grand centre commercial, est plein de parents avec leurs enfants qui mangent des glaces. C'est un jour férié, tout va bien, le calme règne. Les gens promènent leurs chiens en ville. Mais lorsque nous avons abordé les gens pour leur expliquer la situation, la réaction a été bruyante et méfiante : « Ça ne vous regarde pas », ont-ils dit. « Je vais me promener si je veux. » Et c'est tout. C'est ainsi que les gens l'ont perçu.

Je ne sais pas s'ils nous ont crus. Les magasins regorgent de produits en tous genres, les fêtes approchent à grands pas, les gens font des provisions, chacun a ses propres projets : l'un va à la datcha, l'autre là-bas…

Je me souviens que Sasha Sergienko, notre deuxième secrétaire, était indigné : « Je viens de voir un enfant assis sur le sable, et son père était ingénieur en chef du contrôle des réacteurs. Comment a-t-il pu, sachant qu'il y avait eu un accident à la centrale nucléaire, laisser un enfant s'asseoir là et creuser dans le sable ? Et la rue borde ce petit bois. » Il faisait référence à la « Forêt Rouge »…

Évacuation

Quarante-cinq ans après le début de la Grande Guerre patriotique, le terrible mot « évacuation » a de nouveau retenti dans notre pays.

Je me souviens de Kiev en 1941, de l'angoisse qui régnait, de la confusion à la gare – nous habitions tout près. Certains partaient, d'autres restaient, certains ne croyaient pas que les Allemands viendraient à Kiev (mon père nous avait dit, le premier jour de la guerre, que nous serions à Berlin dans deux semaines), d'autres faisaient déjà des provisions, se préparant à l'occupation. Personne ne savait rien avec certitude, ce qui ne faisait qu'accroître l'incertitude. Pendant ce temps, les avions allemands survolaient Kiev avec audace, et l'on pouvait apercevoir, sous des verrières en plexiglas, les têtes des opérateurs radio et des mitrailleurs, dominant triomphalement l'ancienne capitale de la Rus', ses dômes dorés et étincelants. Des rumeurs inquiétantes d'encerclement, de saboteurs, de parachutages et de percées de chars allemands circulaient dans la ville – et nous, nous restions chez nous, condamnés, sans bouger, car mon père était parti au front et on était sans nouvelles de lui. Mon père, ingénieur des routes, travaillait au service des routes du NKVD. Il était membre du parti, et nous ne pouvions qu'imaginer le sort qui attendait la famille d'un officier du NKVD et d'un bolchevik sous l'occupation. Mais par une journée caniculaire de juillet 1941, un camion s'arrêta devant notre vieille maison à deux étages, rue Solomenka. Mon père en descendit et nous donna une demi-heure pour faire nos valises. Ma mère s'affairait dans l'appartement, ne sachant que prendre. Mon père disait que l'automne ne tarderait pas, un mois, deux tout au plus, et nous n'emportâmes donc aucun vêtement chaud, oubliant même l'essentiel dans notre précipitation. Plus tard, dans le froid russe, à Saratov, nous nous souvenions de l'optimisme de mon père, nourri par les journaux, les émissions de radio et les films : avant la guerre, il y avait un film magnifique, « Et si la guerre éclatait demain ? »

Depuis, je perçois l'évacuation – quelle que soit son ampleur – comme une catastrophe majeure, toujours imprévue, toujours source de choc et de confusion, indépendamment de son organisation. Certains ouragans historiques arrachent des familles à leurs terres natales, et il peut être extrêmement difficile de retrouver une vie normale.

A. Perkovskaya :

« On a parlé d'évacuation pour la première fois samedi soir, vers 23 heures. À une heure du matin, on nous a déjà donné pour mission de rassembler les documents nécessaires à l'évacuation en deux heures. On m'a laissé seul et on m'a dit de préparer les documents à soumettre. C'était très angoissant – cela me rappelait beaucoup la guerre. »

Et pour nous, tous les membres du comité municipal, cette distinction demeure : avant la guerre et après la guerre. Nous disons : ceci, c'était avant la guerre. Et nous savons pertinemment que ceci était avant le 26 avril, et ceci, c'est après.

Si vous avez besoin de restaurer des données en mémoire.

J'ai commencé à me demander : que faut-il enlever ? Évidemment, les banderoles, les sceaux et les cartes d'enregistrement. Mais quoi d'autre ? Les instructions ne mentionnent tout simplement pas le mot « évacuation ». Rien n'est prévu pour une telle éventualité. Et nous avons encore trois autres comités, chacun ayant le statut de comité de district. Qu'adviendra-t-il de leurs documents ? Le comité du Komsomol chargé de la construction de la centrale nucléaire se trouve en face de l'unité 4, dans le bâtiment de contrôle. Quant au comité de la centrale nucléaire, il est un peu plus loin. L'accès y était également impossible.

J'ai appelé le chef du service comptabilité, le chef du service statistiques. C'était la nuit. Ils sont arrivés rapidement, et nous avons commencé à réfléchir : que devons-nous faire ?

Nous avons rassemblé tous les documents. Il n'y avait pas le temps de les compter. Nous les avons mis dans des sacs et scellés. Sveta et Masha travaillaient sur le terrain, et les gars les aidaient. Nous avons aussi apporté notre aide au comité du parti de la ville. La Commission gouvernementale y travaillait et avait des questions auxquelles elle ne savait pas répondre ; elle avait besoin d'un contact local. Il leur fallait quelqu'un à appeler, quelqu'un à convoquer. Ensuite, nous sommes allés au comité exécutif, qui m'a remis un plan pour le 5e microdistrict. Je devais diriger l'évacuation là-bas.

L. Kovalevskaya :

« Samedi soir, nous étions couchés quand soudain la sonnette a retenti. Il était environ trois heures du matin. La fille du voisin était arrivée en courant. « Tante Lyuba, réveillez tout le monde, préparez-vous, il va y avoir une évacuation ! » J'ai allumé la lumière et j'ai entendu des gens pleurer et courir dans l'entrée. Les voisins s'étaient levés. Ma mère s'est habillée. Elle tremblait. J'ai dit : « Tu vois, j'ai allumé la radio, mais le son était étouffé. S'il se passait quelque chose, ils en parleraient à la radio. » « Non, j'attends. » Il a attendu une demi-heure, rien, une heure, rien. « Maman, lui ai-je dit, retourne te coucher. Tu vois, il ne va rien se passer. » Et là, des gens étaient levés, il y avait des larmes, quelqu'un était parti pour Tchernigov pendant la nuit. Le train pour Tchernigov partait à 4 heures du matin de la gare de Yanov. »

A. Perkovskaya :

« Le 27, à cinq heures du matin, ils nous ont autorisés à faire nos valises. Je suis rentré. Mon frère était assis dans son fauteuil, il ne dormait pas. Je lui ai dit d'emporter au moins quelque chose. Il a pris ses papiers. J'étais au courant de l'évacuation et je l'avais prévenu. Croyez-moi, il a pris ses papiers, une chemise et une veste de rechange. Et c'est tout. »

J'étais dans le même cas. Je suis partie avec juste un petit sac. J'ai pris mes papiers, et c'est tout. Et puis… Quand les dosimétristes ont mesuré nos vêtements, il était temps de se changer, mais il s'est avéré qu'il n'y avait rien de rechange. Les jeunes filles du comité du district d'Ivankovski m'ont habillée. Dans notre précipitation, nous n'avions rien emporté. Surtout que nous avions fini par y croire. Elles nous avaient dit que ce serait pour trois jours. Alors que nous savions pertinemment que ce ne serait pas trois jours, mais bien plus.

Je pense qu'ils ont eu tout à fait raison de dire cela. Sinon, nous n'aurions pas pu procéder à l'évacuation aussi rapidement et efficacement.

Quand je suis rentré le matin, les voisins ont commencé à arriver une demi-heure plus tard. Je les ai rassurés du mieux que j'ai pu. Je n'ai pas dit qu'il n'y aurait pas d'évacuation, ni qu'il y en aurait une. Je leur ai simplement dit : « Préparez-vous et attendez les nouvelles. » J'ai réussi à prendre un café et je suis reparti vers 18 heures pour retourner au travail. Là-bas, le mot « évacuation » a été mentionné plus précisément. On nous a consultés au sujet du message destiné aux habitants de Pripyat. Je peux le reconstituer approximativement de mémoire :

« Camarades, suite à l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl, la ville est en cours d'évacuation. Apportez vos papiers, vos objets de première nécessité et, si possible, des rations pour trois jours. L'évacuation commence à 14 h 00. »

Ils l'ont transmis quatre fois.

L. Kovalevskaya :

J'ai dit à ma mère : « Si c'est une évacuation, ce n'est pas pour trois jours. Ça n'arrive pas. » J'ai pris tout ce qui était chaud pour les enfants. Deux sacs, de la nourriture. Les réfrigérateurs étaient pleins, on avait perdu tellement d'argent : la pension de ma mère, mon salaire. Après tout, c'était le 1er mai, le 9 mai. J'ai tout vidé et jeté à la poubelle, toute la nourriture, j'ai éteint le réfrigérateur, j'ai tout éteint et j'ai mis dans les sacs ce que j'avais cuisiné pour les enfants. Il nous restait cinquante roubles, alors je les ai pris. J'ai pris un châle chaud pour ma mère. Pour moi, une veste, un pantalon, et c'est tout.

Tandis que ma mère pleurait, je lui ai dit : « Attends, ne me touche pas, je vais d'abord rassembler tous mes papiers. » J'ai pris mes poèmes. Les brouillons, ils étaient dans des petits carnets ; je les ai tous rassemblés et rangés. J'avais une mallette avec mes affaires.

« Mais maintenant, dis-je, je n'ai besoin de rien. »

A. Perkovskaya :

« Nous nous sommes précipités vers le cinquième microdistrict pour procéder à l'évacuation. Alexander Fedorovich Marinich était membre du comité du parti de la ville, et moi, du comité Komsomol de la ville. »

Je voudrais mentionner une jeune femme intéressante. Elle travaillait pour moi.

Marina Berezina, conseillère principale et étudiante en biologie, travaillait chez [Nom de l'établissement manquant]. Son mari y travaillait.

au quatrième bloc, pendant ce même quart de travail. Samedi, elle ne savait absolument pas où.

Son mari, qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? Son nom de famille est aussi Berezina. Et donc, dimanche, je

Je l'ai rencontrée. Elle s'enfuit, je dis : « Quoi, Marina, est-ce que les choses se sont éclaircies entre toi et… »

« Un mari ? » Elle répond : « Je sais déjà que je suis en vie, mais je ne sais encore rien de concret. »

Je sais"

Elle m'a demandé : « Avez-vous besoin d'aide ? » Elle n'habitait pas dans mon quartier. Je lui ai expliqué la marche à suivre, et cette jeune fille est restée avec nous pendant toute l'évacuation ; elle n'est même pas partie. Elle m'a dit : « Nelya Romanovna, si vous avez besoin d'aide, je serai chez moi et je viendrai vous voir au comité municipal. »

Une fois l'évacuation principale terminée, nous avons commencé à rechercher et à évacuer ceux qui s'étaient réfugiés sur place et refusaient de partir. Marina m'appelle alors et me dit : « Ils sont venus me chercher. Est-ce que je peux partir maintenant ou pas ? » C'est tout à fait son genre !

Yu. Dobrenko :

« J'étais responsable de l'évacuation du quartier. J'ai coordonné le travail de la police, du service du logement et des transports. De quoi avaient-ils peur ? D'un embouteillage ou d'un mouvement de panique ? Je peux vous dire que l'évacuation a été extrêmement bien organisée. »

Les gens sont sortis calmement, munis de petits sacs, comme annoncé à la radio, et se sont rassemblés près de leurs immeubles. Des bus s'arrêtaient rapidement devant chaque bâtiment, un policier prenait des notes, les gens montaient à bord et partaient. Mon quartier comptait environ quinze mille habitants, et nous avons terminé l'évacuation en une heure et quinze minutes. Quels ont été les problèmes ? Nous avons essayé de les dissuader d'emporter des poussettes, mais ils en portaient car ils avaient de jeunes enfants, et personne ne nous a écoutés. Personne ne transportait d'objets encombrants. En moyenne, nous avons pris deux sacs par personne.

Les jeunes se sont également comportés de manière organisée.

Quel autre problème avais-je ? Trois heures avant l'évacuation, un homme est décédé dans mon quartier. Un vieil homme, malade depuis longtemps. Il vivait avec une jeune famille, deux enfants. Ils ont dû évacuer. Ils ont finalement résolu le problème en l'emmenant à la morgue. Le personnel médical de garde est resté sur place et a aidé à l'enterrer.

A. Perkovskaya :

« Nous étions les derniers à évacuer notre cinquième microdistrict. Les gens étaient dehors depuis si longtemps… Il faisait une chaleur insupportable. Et le niveau de radiation augmentait. Alors on leur a dit : “Camarades, ramenez les enfants dans les entrées.” Ils ont obéi. Je me suis éloigné, et deux maisons plus loin, j'ai regardé : les enfants étaient de nouveau dehors. Ils m'ont dit : “Il fait chaud dans les entrées. Essayez donc de rester debout dans les entrées pendant des heures !” »

Évacuation.

Ce dimanche 27 avril ensoleillé, des milliers d'habitants de Kyiv s'apprêtaient à quitter la ville : certains pour rejoindre leurs datchas, d'autres pour aller pêcher, d'autres encore pour rendre visite à des proches ou des amis. Mais un dysfonctionnement du réseau de transports en commun, pourtant bien rodé, a dû se produire : plusieurs lignes furent annulées, tandis que d'autres n'étaient desservies que par un ou deux bus. Des foules se rassemblèrent aux arrêts, invectivant et proférant des injures à l'encontre des responsables négligents des dépôts.

Ce jour-là à Kyiv, rares étaient ceux qui connaissaient la catastrophe survenue à 148 kilomètres de là. La plupart des Kyiviens ignoraient que, dès samedi, les compagnies de transport avaient été mises en alerte et que, pendant la nuit, des convois de bus en provenance de Kyiv et de sa région étaient partis en direction de Pripyat. Il s'agissait de bus urbains ou de banlieue ordinaires, de nombreux bus Ikarus jaunes avec remorque et de minibus.

Évacuation.

Imaginez une colonne de mille bus, phares allumés, roulant sur l'autoroute en deux rangs et transportant les milliers d'habitants de Pripyat hors de la zone contaminée : femmes, personnes âgées, adultes et nouveau-nés, patients « ordinaires » et personnes souffrant d'irradiation.

Imaginez ces personnes quittant leur ville propre, jeune et belle, celle dont elles étaient si fières, où elles avaient déjà pris racine et fondé une famille. On leur accordait un temps très limité pour faire leurs valises. Elles quittèrent leurs maisons (pour toujours, comme on le découvrit plus tard) vêtues seulement des vêtements qu'elles portaient, habillées pour l'été, n'emportant que le strict nécessaire. Or, il s'avéra que ce sont précisément ces objets essentiels qui furent le plus souvent oubliés. La prise de conscience de ce qui est vraiment essentiel, de ce qui est vraiment important, vint plus tard.

Puis, lorsque l'occasion s'est présentée de retourner dans leurs appartements et de récupérer certains de leurs biens, soumis à un contrôle dosimétrique strict, les gens, comme s'ils avaient vu la lumière, se sont précipités non pas sur les tapis « prestigieux » (dont le velours « absorbait » beaucoup de radiations), non pas sur le cristal, mais sur les objets qui constituaient une valeur spirituelle : les photographies de leurs proches, leurs livres préférés, les vieilles lettres, quelques bibelots amusants mais mémorables – tout ce qui compose le monde profondément personnel et très fragile d'une personne vivant non seulement dans le présent, mais aussi dans le passé et le futur.

Tous, aussi bien les évacués que les médecins que j'ai rencontrés peu après l'évacuation, affirmaient qu'il n'y avait pas eu de panique. Les gens étaient silencieux, concentrés, parfois sous le choc et désorientés, ne comprenant pas encore ce qui s'était passé et éprouvant donc une étrange indifférence. J'ai déjà rencontré des gens comme ça. Il n'y avait presque pas de larmes, pas de querelles mesquines, personne ne revendiquait ses droits. Seules la douleur et l'angoisse se lisaient dans leurs yeux.

Des colonnes d'évacués se sont déplacées vers l'ouest, vers des villages des districts de Polésie et d'Ivankivka, limitrophes du district de Tchernobyl. Le district de Tchernobyl lui-même a été évacué plus tard, le 4 ou le 5 mai.

Le père Léonide, prêtre du village du district de Krasno-Tchernobylsky :

Avant l'accident, la plupart des habitants de notre village étaient des personnes âgées. Les jeunes travaillaient pour la plupart à la centrale nucléaire et vivaient dans des appartements à Pripyat. Notre village est à 27 kilomètres de Tchernobyl par la route, et tout près si l'on s'arrête à la route principale. Nous prenions le train diesel de Tchernihiv pour nous rendre à la centrale nucléaire : un bus partait de notre village et emmenait les gens à la gare de Zimovishche.

Notre village compte environ trois cent soixante foyers. Notre paroisse comprenait également Mashev, Usov, Zimovishche, Krivaya Gora, Staroselye et Chapayevka. En temps normal, la paroisse comptait cinquante à soixante-dix fidèles, mais les jours de fête, ils étaient trois à quatre cents, notamment lors de célébrations comme la Saint-Michel-Archange ou Pâques. À cette époque, des gens de Biélorussie venaient même nous rendre visite.

Nous avons rénové l'église de 1980 à 1985. Nous avons fait tout ce qu'il fallait pour une église : de nouvelles peintures, des icônes, des décorations, et l'extérieur a été recouvert, repeint et clôturé. Notre église était aussi belle qu'un œuf de Pâques. J'y ai travaillé de 1979 jusqu'à l'accident.

Notre église est plus grande que celle de Tchernobyl. En bois, lumineuse, d'un bleu clair. Elle avait un clocher et des cloches. Certes, il nous était interdit de les sonner. Ils se sont dit, comprenez-vous, que l'école était juste à côté de l'église…

Le samedi 26 avril, je me rendais en voiture à ma paroisse. Je suis originaire de Tchernobyl, j'y suis né. J'y avais une maison. Toute ma famille y vivait. Ma tante, ma sœur et mon beau-frère y travaillent maintenant par roulement. Ce jour-là, j'ai été frappé par le calme qui régnait en ville. Je n'ai pas tout de suite compris ce qui se passait. Arrivés au point de passage sur la rivière Pripyat – il y avait un bac l'été, et l'hiver, on traversait sur la glace – j'ai entendu toutes sortes de conversations. On disait qu'il y avait des problèmes à la centrale nucléaire. En traversant la Pripyat, en route pour Krasna, nous avons aperçu des dosimétristes près de

Zimovishchi. Il était environ 14h30. Ils mesuraient la radioactivité naturelle à Zimovishchi avec leurs instruments.

Je suis arrivé au village, tout était calme, aucune panique. Mais quand les enfants de nos aînés qui travaillaient à la centrale nucléaire sont rentrés de leur service, on a commencé à parler. Il est vrai que personne ne prenait l'accident si grave. Ils pensaient que le feu était déjà éteint… car il y avait déjà eu un incident mineur, et tout avait été géré rapidement, sans panique.

Nous avons aménagé des potagers. J'ai fait mon service militaire samedi et dimanche. Un service normal, sans frayeur ni crainte. Le dimanche 27, je suis donc rentré chez moi à Tchernobyl. Entre-temps, Pripyat avait déjà été évacuée… Ma femme avait entendu dire samedi qu'ils prévoyaient d'évacuer, alors elle est allée à Pripyat avec les enfants : sa fille, son gendre et sa petite-fille, qui travaillaient à la centrale nucléaire. Elle voulait qu'ils soient près de nous. À mon arrivée, elle m'a raconté tout cela.

Eh bien, voici mon avis : la science est désormais très avancée, ce qui signifie que tous les problèmes seront résolus. Certes, ma femme est un peu paniquée, j'essaie de la rassurer… Elle veut prendre les enfants et partir pour Kiev. Je lui dis : nulle part. Soit ils éteignent l'incendie, soit ils font quelque chose, soit il y aura une décision. Pas des paroles en l'air, mais un ordre. Lundi et mardi, j'étais à Tchernobyl, je ne suis pas allé à Krasno. J'ai déjà vu les dosimétristes qui inspectaient les alentours et ceux qui chargeaient de la terre dans des hélicoptères. Et mercredi, ils sont venus me chercher à Krasno. Un homme est décédé là-bas, il avait environ quarante-cinq ans, mais il était malade depuis longtemps. L'armée a déjà construit un ponton sur la Pripiat. On avance. Et le plus étonnant ? On a envoyé quelqu'un à moto me chercher. On m'a dit : si le prêtre ne vient pas, c'est que la situation est grave.

J'arrive. Et tout le village exulte. Je demande : « Qu'est-ce qui ne va pas ? » « Nous avons fait un vœu : si vous ne venez pas, Père, c'est que les choses ne vont pas bien. » « Eh bien, il est arrivé, comme vous pouvez le constater. » Nous avons célébré un office à l'église et l'avons enterré. Puis les offices précédant Pâques ont commencé – et j'ai officié tous les jours d'affilée…

Le premier mai était le Jeudi saint. Les paroissiens sont allés à l'église prier. Dès le premier jour de l'accident, je dois dire, nous avons prié pour que le Seigneur nous aide. Nous avons prié pour la prospérité, pour le salut du peuple. Car vers qui les croyants se tournent-ils dans l'épreuve ? Vers le Sauveur.

Notre village était proche de la centrale nucléaire, et nous étions tous témoins de ce qui s'y passait. L'église se dressait sur une colline. Une de nos paroissiennes habitait en périphérie. De chez elle, nous pouvions voir l'hélicoptère larguer des sacs sur la centrale.

Le vendredi 2 mai, j'étais à la messe à 14 heures. Mes paroissiens disaient : « Ils arrivent de Tchernobyl, du comité de district du parti. Ils auront des nouvelles à annoncer. » Ils ont convoqué une réunion au centre du village, et le représentant du comité de district a dit à tout le monde de se rassembler à 18 heures : l'évacuation allait commencer. Et nous avons attendu jusqu'au soir. J'étais parmi les gens, visitant les malades, donnant la communion à ceux qui en avaient besoin. Il y avait des vieillards et des femmes âgées, des malades alités depuis des années…

Et les représentants du comité de district et de la ferme d'État locale ont déclaré que nous partions pour une courte durée et que nous devions donc emporter avec nous de la nourriture et du linge pour trois jours…

Nous avons attendu, mais personne n'est venu ce soir-là. Ce n'est qu'à deux heures du matin que les camions sont arrivés… pour emporter le bétail. Quel remue-ménage ! Ils notaient les détails – qui remettait combien de bêtes, leur poids – et les chargeaient dans les camions, les envoyant à destination. Puis, une fois le bétail remis, le matin est arrivé – et les gens commençaient déjà à se rassembler.

Les personnes âgées, qui avaient soixante-quinze ou quatre-vingts ans, me disaient : « Père, restons ici. Nous ne partons pas. De toute façon, nous allons mourir. » Je leur répondais : « Mes chers, vous savez, votre heure n'est pas encore venue. Pourquoi rester ? S'ils nous emmènent, nous devons faire ce qu'il faut. Après tout, nous reviendrons bientôt. » Nous comptions partir un mois tout au plus… Personne n'a emporté d'objets précieux. Personnellement, j'ai laissé mes affaires à Krasnoïe : mes vêtements liturgiques, ma soutane, tout. Et ils n'ont rien pris à l'église : ni icônes, ni mobilier. Nous avons fermé l'église, le gardien a pris les clés, et j'ai dit : « Vous les remettrez au métropolite. » Ils n'ont rien scellé, ils ont simplement verrouillé. Les clés de l'église sont maintenant entre les mains du métropolite. Mais ensuite, nous n'avons rien pu récupérer : le village est tombé dans l'oubli.

Et vous savez, quand on a une conversation franche avec les gens, ils finissent par être d'accord. Je leur dis : « Vous avez des enfants, des petits-enfants, des belles-filles… Nous devons partir ensemble, pourquoi se séparer ? » Vers huit heures du matin, les bus arrivent et les gens sont progressivement embarqués.

Quand nous avons quitté Krasno, tout le monde pleurait sa ville natale ; les gens se signaient, chacun à leur manière, pour pouvoir rentrer. Il y a même eu cette histoire : un dirigeant de Zimovishchi est venu me voir et m'a dit : « Père, si jamais nous revenons ici, nous viendrons à l'église et nous boirons cent grammes de vodka avec vous pour fêter ça. » J'ai répondu : « Je ne bois pas. » « Ah, eh bien. Vous êtes Père, et nous sommes communistes. Quand nous serons de retour et que nous n'aurons plus rien à craindre, nous boirons cent grammes de vodka pour fêter ça. Si seulement nous pouvions rentrer… »

Nous avons été évacués par Tchernobyl.

Je suis arrivé à Tchernobyl et je suis passé chez moi chercher mes papiers. Mon fils travaillait à la poste de Tchernobyl à l'époque. Il était lui aussi parti prêter main-forte à la centrale nucléaire. Ils chargeaient du sable dans des sacs. Il m'a dit : « Papa, notre courrier part demain, ne pars pas aujourd'hui. On partira ensemble. » Je suis resté avec lui. Ma femme était déjà partie avec les enfants… C'était entre samedi et dimanche, du 3 au 4 mai. Juste avant Pâques. Ce soir-là, je suis allé à l'église de Tchernobyl pour la veillée de prière. Le père Nikolaï, le recteur, officiait. Je n'avais pas de vêtements liturgiques – j'avais tout laissé à Krasno. J'étais en civil. Il n'y avait que quelques personnes à l'office – une soixantaine environ. Et pourtant, jusqu'à mille personnes s'y rassemblaient d'habitude pour les fêtes. Tout le monde savait déjà que l'évacuation avait commencé ; beaucoup étaient déjà partis… Pendant cet office, le père Nikolaï a dit : « Prions Dieu pour que ce désastre quitte notre terre… »

Les gâteaux de Pâques furent bénis, et après minuit, on chanta « Christ est ressuscité » et « Alléluia ». L'office se termina à trois heures du matin.

Je suis rentré chez moi et, dimanche matin à neuf heures, nous avons quitté Tchernobyl. Ma femme était chez sa sœur à Boryspil avec ses enfants et petits-enfants. Mon fils et moi, comme tout le monde, sommes allés à Borodyanka. Là, dans le village de Mircha, on m'a attribué une paroisse. Il y a une église. La communauté et le conseil du village m'ont trouvé une maison et m'ont mis en contact avec le propriétaire. Les gens m'ont accueilli chaleureusement et avec bienveillance.

Après l'évacuation, j'ai subi un examen médical et une prise de sang. Ils ont vérifié mes vêtements et mes cheveux. Ils ont constaté un niveau de radiation élevé et ont demandé que mes vêtements soient envoyés pour traitement.

À Mircea, les gens venaient sans cesse me demander d'organiser une prière pour que ce malheur prenne fin au plus vite. Pour que le Tout-Puissant les guide dans cette épreuve…

Tandis que le père Léonide parlait, un souvenir de Pâques – la fête du printemps et de la renaissance de la vie – me revint en mémoire. Ma femme, ma fille et moi l'avions célébrée jadis dans le pittoresque village de Sednev, dans la région de Tchernihiv. La petite rivière Snov, limpide et abondante, était pleine, les jardins étaient en fleurs, tout était empli de joie, tout était d'un vert éclatant – les plaines inondables, les forêts et les collines. Vert et – à cette époque – joyeux.

En 1986, la concomitance de deux millénaires d'écart semblait à la fois de mauvais augure et prophétique. Le jour où un jeune homme émacié, torturé et crucifié ressuscitait dans le cœur de ceux qui l'aimaient, affirmant l'espoir de l'immortalité et l'indestructibilité de l'existence. Et le jour de la confusion, du désarroi et de l'horreur, où l'idée même de vie était piétinée par le rayonnement mortel que l'esprit humain avait, hélas, engendré.

Extrait d'une lettre d'Akim Mikhailovich Starokhatny :

« Je suis un ancien habitant du village de Veliamovo, dans le district de Bragin, région de Gomel. Notre village faisait partie de la ferme collective de Leninsky Shlyakh. Il se situe à 18 kilomètres de la centrale nucléaire de Tchernobyl, près du village de Posudovo, sur la ligne de chemin de fer Tchernihiv-Ovruch. »

Notre ferme collective et la ferme d'État voisine « Posudovo » sont situées à l'extrême sud du Bélarus, entre les fleuves Dniepr et Pripyat.

Les villages de la région de Kyiv (rive gauche de la rivière Pripyat) ont été évacués le 3 mai, et nos villages biélorusses ont été évacués le 4 mai, jour de Pâques.

J'ai été témoin d'une terrible tragédie : l'évacuation des villages, des milliers de villageois chassés de leurs foyers par la violence d'un atome incontrôlé. Je vais tenter de vous en parler brièvement. Mes enfants, une fille avec son mari et leurs deux enfants, et un fils avec sa femme, vivaient à Pripyat. Ma femme et moi étions instituteurs à Vilyamovo, notre village, où nous avons vécu toute notre vie. Comme tous les villageois, nous étions agriculteurs : nous avions deux vaches, des veaux, des cochons, des abeilles, etc. Nous habitions notre propre maison, construite entre 1961 et 1963. Ma mère, âgée de 87 ans, vivait aussi avec moi ; elle avait survécu à une autre guerre, comme elle appelait l'accident de Tchernobyl.

Le 26 avril, je comptais planter des pommes de terre dans mon potager. J'avais demandé à mes enfants de venir de Pripyat pour m'aider dans cette tâche agricole essentielle du printemps. Mon fils est arrivé le soir du 25, au volant d'un camion diesel. Le matin du 26, tôt, nous n'avions encore aucune nouvelle de l'accident. Mais des hélicoptères militaires et un avion ont commencé à voler en ligne droite. Cela m'a inquiété, mais j'ai encore supposé qu'il s'agissait d'exercices militaires.

À 11 heures, ma fille et mon gendre sont arrivés du train avec leurs petits-enfants : Seryozha, 4 ans, et Olya, 6 ans. Les voisins de ma fille sont arrivés aussi. Ce sont eux qui nous ont informés de l'accident survenu à la station 4.

Le matin à Pripyat, rien ne laissait présager un tel événement : les enfants se rendaient à l'école et le marché du samedi battait son plein à proximité (à 1 km de la centrale). Un train diesel circulait de la gare de Yanov à Tchernigov, passant devant la centrale nucléaire (à 500-700 mètres). Les fenêtres étaient ouvertes et tous les regards étaient tournés vers le réacteur n° 4, qui laissait échapper de la vapeur et des gaz. Quelle négligence ! Et la municipalité est responsable de cette situation : craignant la panique, elle n'a pas informé la population de l'accident.

Nous avons pris le petit-déjeuner sans prêter attention à ce qui s'était passé, bien que j'étais très inquiète, sachant, grâce à la Protection civile, ce que cela signifiait. Mais je n'en ai parlé à personne. J'ai décidé de ne pas laisser mes petits-enfants sortir, mais comment les garder enfermés au printemps ? Les femmes de la maison ont alors commencé à me rassurer, disant que ce n'était pas la guerre, qu'il n'y avait pas de bombes, pas d'obus. De quoi avoir peur, disaient-elles, laissons les enfants jouer dehors.

Heureusement, le vent soufflait du nord-est, ce qui m'a un peu rassuré. Le vent provenant de la centrale électrique n'atteignait pas notre village, mais le contournait en direction des villages de Kryuki, Kulazhin, Stepanov, Radin, et ainsi de suite.

Comme prévu, j'ai commencé à planter des pommes de terre. Nous partagions les chevaux. Mon voisin en a eu un en premier, et après 15 h, j'ai eu le mien. Mon gendre et mon fils comptaient prendre le train du soir pour Pripyat afin de voir ce qui se passait, mais je les en ai dissuadés, en leur disant que nous passerions la nuit sur place et que la situation s'éclaircirait. Le dimanche 27 avril, un ami, un enseignant qui vivait à Pripyat, est venu me rendre visite. Il m'a dit que la ville avait été évacuée. Mon gendre et mon fils ont finalement décidé de prendre le train du soir pour Pripyat. Mon fils était inquiet pour les femmes, et nous l'étions tous : ma belle-fille était sur le point d'accoucher. Ils sont partis et revenus à la nuit tombée. Ils ont commencé à me dire qu'ils avaient à peine réussi à rentrer chez eux. Olya (la femme de mon fils) a écrit un mot disant qu'elle avait été évacuée à Polesskoïe. Volodya (mon gendre) a pris les albums photos, les alliances et l'argent qui étaient restés dans l'appartement, et il n'a pas fermé les fenêtres. Nous l'avons grondé plus tard.

Le lendemain, mon fils a pris ma moto et est parti à Polesskoye à la recherche de sa femme (à environ 100 km de chez nous). Il roulait sur la route Zimovishche-Tchernobyl. Zimovishche se trouve sur la rive gauche de la rivière Pripyat, juste en face de la centrale nucléaire. Il a vu des hélicoptères survoler le réacteur, déversant du sable chargé de plomb et de poussière de dolomite dans le cratère du volcan. Il avait du mal à retrouver sa femme à Polesskoye ; elle n'avait pas encore accouché.

Le matin du 29, ma femme et moi sommes allés travailler à l'école (à 3 kilomètres de notre village). Seuls dix enfants étaient présents. Leurs parents les avaient emmenés pour la nuit dans des villes voisines, chez des proches. Le directeur a immédiatement contacté le rectorat pour savoir comment procéder. Le rectorat a répondu : « Ne paniquez pas, faites du porte-à-porte pour rassembler les enfants et continuez à travailler, sinon vous perdrez votre emploi. » Mais où rassembler ces enfants ? Apprenant que les autorités locales avaient évacué leurs enfants, les parents les ont également emmenés ailleurs.

Les trains diesel ne circulaient plus jusqu'à la gare de Yanov. Cela inquiéta beaucoup les voisins de ma fille, qui habitaient avec nous. J'avais le cœur lourd pour mes petits-enfants et ma plus jeune fille, qui terminait sa troisième. Que faire ? Où aller ? Heureusement, un bus local desservait encore Bragin. J'y ai fait monter mes voisins, et ils sont partis vers le nord.

J'ai installé mes petits-enfants et ma fille sur une moto avec side-car et nous sommes allés à la gare d'Iolcha, d'où partaient encore des trains diesel pour Tchernihiv. Mon gendre et ma fille ont rejoint Iolcha sur une autre moto (j'en avais trois).

Je les ai mis dans le camion diesel, il était déjà 17 heures le 29 avril, avec pour ordre de se rendre à Grodno, où vit mon fils aîné Alexander.

J'étais anéantie. Nous étions uniquement préoccupés par ma belle-fille, Olga, qui était sur le point d'accoucher. Elle a accouché à Poleskoye et, le 2 mai, nous avons heureusement reçu un télégramme annonçant la naissance d'un fils (mon cinquième petit-fils).

Ils l'ont nommé Anton l'Atomnik.

Comment rejoindre Polesskoye maintenant ? La moto nous sauve la mise une fois de plus. Le 3 mai, à 17 h, mon fils et moi prenons la route pour Polesskoye. Nous allons jusqu'à Tchernobyl. Ce jour-là, tous les villages du district de Tchernobyl, y compris Tchernobyl même, sont évacués. Dès notre arrivée à Polesskoye, sur ces routes de première ligne, c'est un véritable embouteillage ! Ce qui s'est passé dans les villages… c'est encore terrifiant d'y repenser…

Nous sommes donc arrivés à Poleskiy, à la maternité. Olya est apparue au quatrième étage et a dit que tout allait bien, que le petit tétait bien et qu'elle avait du lait.

Un poids s'est allégé sur mon cœur. J'ai dit à mon fils de rester à Poleskoye jusqu'à sa sortie de l'hôpital. Puis j'ai repris le chemin de la maison. Je savais déjà que nos villages seraient probablement évacués eux aussi, et il était absolument impératif que je rentre. Mais on ne me laissait pas retourner à Tchernobyl sans laissez-passer. Ma moto m'a une fois de plus sauvé la mise. Heureusement qu'elle n'avait pas de side-car ! On m'a ramené à Poleskoye, mais j'ai roulé environ 500 mètres depuis le poste, j'ai emprunté un chemin de terre parallèle à la route principale, j'ai contourné ce maudit poste et j'ai atteint Tchernobyl. J'étais terrifié à l'idée qu'on m'empêche de traverser le ponton pour rejoindre la rive gauche de la Pripyat. Mais une patrouille militaire était sur le ponton et on m'a laissé passer sans problème. J'étais chez moi à la nuit tombée.

Mais l'évacuation a commencé cette nuit-là. Le matin et le jour du 4 mai 1986 resteront gravés dans les mémoires. Ce qui s'est passé ce jour-là mériterait un livre entier… Intégrez l'évacuation d'un village (le vôtre, ukrainien, ou le nôtre, biélorusse) à votre récit. Vous aurez ainsi une vision complète de cette catastrophe. Pour les villageois, l'évacuation fut sans doute plus tragique encore que celles de Pripyat et de Tchernobyl. Il était plus facile pour un citadin de quitter son appartement. Le villageois, lui, était déraciné, dépouillé de tout ce qui lui permettait de vivre, de tout ce qu'il avait gagné à la sueur de son front. Un jardin cultivé de ses propres mains, une maison construite avec acharnement. Et une vache, une nourrice donnée à un inconnu, des chiens et des chats abandonnés. Des milliers de familles paysannes ont été victimes de la catastrophe de Tchernobyl. Je vous encourage à vous concentrer davantage sur le vécu des paysans ordinaires dans votre récit, plutôt que sur celui de leurs propriétaires. Vous révélerez ainsi l'âme du peuple, ce qui est primordial.

Je vous prie de ne pas interpréter ma demande comme une démarche intrusive ou intéressée. Non ! Je comprends simplement l'importance de votre sujet…

Sincèrement, Starokhatniy A. M., région de Gomel, village de Lomovichi

Évacuation.

L'exode massif de milliers de personnes a engendré une multitude de problèmes complexes : organisationnels, pratiques et moraux. Tout était complexe, et il est impossible de présenter ces événements sous un jour favorable. Bien sûr, les journaux de l'époque, lorsqu'ils décrivaient l'hospitalité des habitants envers les évacués, ne mentaient pas. C'était un fait. La Poliesia ukrainienne, dont les habitants sont appelés Poleschuki, a fait preuve de ses qualités ancestrales : douceur et bienveillance, hospitalité et compassion, et le désir d'aider quiconque était dans le besoin. Mais ce n'est que la moitié de la vérité. Car il faut bien comprendre le chaos et la confusion qui régnaient dans les districts de Poliesie et d'Ivankivka début mai. Des parents cherchaient leurs enfants, des femmes cherchaient leurs maris qui travaillaient à la centrale nucléaire le jour de l'évacuation, et de toute l'Union soviétique, des télégrammes inquiets de proches et d'amis affluaient vers le bureau de poste, aujourd'hui fermé, de Pripyat.

Je me souviens de mes visites au centre communautaire Ivankov à cette époque, et mon cœur s'est à nouveau serré en repensant à la guerre : on transportait des matelas et des lits, des pyjamas s'entassaient dans les pièces, les gens se pressaient autour du tableau d'affichage, faisaient la queue au point d'information, se renseignaient sur leurs connaissances, écoutaient avec avidité les annonces de la radio locale. L'information était précieuse. Cette vie paisible, tranquille et apparemment inébranlable, si bien organisée, avait été arrachée à ses fondements, emportée par le courant vers une destination inconnue… La même chose se produisait à Polesskoye. Les murs du bâtiment du comité du parti du district avaient été transformés en une sorte de point d'information : on y trouvait les adresses des organisations évacuées de Pripyat, celles de connaissances, et on pouvait s'informer des dernières nouvelles.

L. Kovalevskaya :

Notre bus n'est pas arrivé à Poleskoye. On nous a logés à Maksimovichi. À notre arrivée, les dosimétristes ont effectué des mesures : les niveaux de radiation étaient élevés. Il a fallu évacuer tout le monde immédiatement. Un cri d'alarme a été lancé, en priorité pour les femmes enceintes et les enfants. Imaginez la douleur d'une mère se présentant chez le dosimétriste, qui mesure les chaussures de son enfant : « Sales ». Le pantalon : « Sales ». Les cheveux : « Sales ». Après avoir envoyé ma mère et mes enfants en Sibérie, je me suis sentie mieux.

« Le 8 mai, je suis arrivé à Kyiv, et Sergueï Kisselev, le correspondant de la Literatournaïa Gazeta pour l'Ukraine, m'a invité à passer la nuit. J'ai pris un bain, j'ai ouvert le robinet et j'ai pleuré. J'ai pleuré à table. J'étais si peiné pour les gens, pour ces mensonges. Les journaux mentaient. C'était peut-être la première fois que je voyais cela ainsi… Découvrir la vérité et lire des articles aussi brillants fut un choc terrible, une véritable torture… »

A. Perkovskaya :

Après l'évacuation, je suis restée à Pripyat. Ce soir-là, alors que tout le monde était déjà parti, j'ai quitté la mairie – la ville était plongée dans le noir. Il faisait nuit noire, vous comprenez. Aucune lumière nulle part, même pas aux fenêtres… Des policiers en uniforme militarisé étaient postés à chaque coin de rue, contrôlant les papiers. J'ai quitté la mairie, sorti ma carte d'identité et je suis rentrée à mon immeuble. Arrivée là-bas, il n'y avait pas de lumière non plus, et j'ai marché dans l'obscurité jusqu'au quatrième étage. Mon appartement est confortable, mais ce n'est plus mon appartement.

Le lundi 28, nous sommes partis pour Varovitchi afin d'y tenir une réunion du parti. Nous y avons passé la nuit. Dès mon arrivée, nous avons commencé à recenser les membres des conseils de village. Il y avait beaucoup d'incertitudes. Finalement, ils ont rassemblé les communistes, puis les membres du Komsomol. Le lendemain, je suis allé à Poleskoïe, puis on m'a emmené à Ivankov, où ils ont installé un quartier général. Nos hommes étaient là : Trianova, Antropov et Gorbatenko du comité du parti de la ville, Esaulov du comité exécutif, et moi-même du comité du Komsomol de la ville.

J'y travaillais de huit heures du matin à minuit, aussi bien au siège qu'en parcourant les villages. Des foules de gens, certains à la recherche de leurs enfants, d'autres de leurs petits-enfants…

Le problème, c'est qu'il n'y avait pas de plan d'évacuation et que nous ne savions pas dans quels villages se situaient les maisons ou les quartiers de Pripyat. Je ne comprends toujours pas en quoi consistait ce plan, ni qui était allé où. Nous avions une liste d'enfants à Poleskoye. Alors j'appelais le conseil du village et je demandais : « Avez-vous les parents de tel ou tel ? Les enfants les recherchent. » Et ils me répondaient :

« Nous avons des enfants orphelins. Nous ignorons d'où ils viennent. » Vous vous asseyez et appelez tous les conseils municipaux. Parfois, il s'avère que dans tel ou tel village, une grand-mère bienveillante gardait l'enfant d'une autre personne sans rien dire à personne…

Il a fallu emmener les enfants dans des camps de pionniers, puis les femmes avec leurs jeunes enfants et les femmes enceintes. Il nous fallait déterminer leur nombre et où les emmener. Nous avons tenu des réunions du Komsomol et désigné des organisateurs, afin d'avoir au moins quelqu'un sur qui compter et avec qui rester en contact.

Toutes sortes de choses se sont passées à cette époque. Je me souviens d'une personne. Je voudrais qu'il lise ces lignes, pour que sa conscience l'interroge. C'était le 1er mai. Je suis arrivé au centre d'information le matin. Aucun des nôtres n'était encore là. Un homme d'une quarantaine d'années se tient là et me dit : « Ah, vous êtes donc du Comité du Parti de Pripyat ? » – « Oui, c'est moi. » – « Donnez-moi la liste des morts. » Je réponds : « Deux personnes sont mortes. Shashenok et Khodemchuk. » – « Ce n'est pas vrai. » Je rétorque : « Sur quelle base me parlez-vous ainsi ? » Et il s'écrie : « Bien sûr, vous êtes si beau, si rayonnant (et moi, je porte des vêtements qui ne sont pas les miens), si calme, parce que nous avons tout pris à Pripyat. Vous croyez qu'on ne sait rien ? On sait tout ! »

À ce moment-là, je ne voulais qu'une chose : faire monter cet homme dans la voiture, l'emmener chez moi et lui parler là-bas…

Son fils travaillait à la centrale nucléaire. Alors je dis : « Apparemment, il est au camp d'été de Skazochny. » Et il crie de nouveau : « Comment pouvez-vous me parler ? Je suis mineur, je suis un homme distingué ! » Je lui demande :

« D'où venez-vous ? » Il répond : « D'Odessa. »

Nous lui avons prêté une voiture, il est allé à Skazochny, y a retrouvé son fils, comme je le lui avais dit, et il a exprimé une immense gratitude, mais je n'arrivais pas à réaliser. Son comportement m'a tellement déstabilisé que j'ai mis des heures à m'en remettre.

Il est clair qu'il y a eu de nombreuses épreuves et difficultés, mais je dirais que nos compatriotes de Pripyat se sont généralement comportés avec dignité.

Évacuation…

Il est vrai que l'évacuation s'est déroulée de manière organisée et efficace. Il est vrai que la majorité des évacués ont fait preuve de courage et de force d'âme. Tout cela est vrai. Mais est-ce là l'unique leçon à tirer de l'évacuation ? Allons-nous, une fois encore, nous consoler avec des demi-vérités, en fermant les yeux sur les dures réalités révélées durant ces jours ? L'organisation et la discipline pourront-elles étouffer, faire taire, les questions amères de milliers de personnes ? Des questions adressées à ceux qui étaient contraints de se laisser guider non par les calculs froids et indifférents d'un fonctionnaire lâche, mais par le cœur ardent d'un citoyen, d'un patriote, d'un communiste, responsable de la vie et de la santé de son peuple, de l'avenir de ses enfants.

Après la publication d'un de mes articles sur Tchernobyl dans Literaturnaya Gazeta, la rédaction m'a fait parvenir une lettre. La voici :

Nous vous écrivons de la part d'anciens travailleurs de Pripyat (nous résidons actuellement à Kyiv). Cette lettre n'est pas une plainte, mais simplement un exposé des faits dont nous vous demandons de tirer vos propres conclusions. Nous allons illustrer l'irresponsabilité criminelle des autorités de Pripyat et de Kyiv. Cette irresponsabilité s'est manifestée principalement envers tous les enfants se trouvant dans le périmètre de trente kilomètres, lorsqu'aucune annonce n'a été faite pendant toute la journée précédant l'évacuation et que les enfants n'ont pas été empêchés de courir et de jouer dehors. Connaissant les niveaux de radiation liés à notre travail, nous avons appelé le quartier général de la protection civile de la ville et demandé : « Pourquoi n'y a-t-il aucune consigne concernant le comportement des enfants à l'extérieur, la nécessité pour eux de rester à l'intérieur, etc. ? »

Ils nous ont répondu : « Cela ne vous regarde pas… Moscou prendra les décisions… » Et ce n'est que plus tard (le 7 mai 1986) que tout le monde a appris que la décision d'emmener et d'envoyer les enfants, leurs petits-enfants et leurs grands-mères en Crimée avait été prise immédiatement par la Haute Direction, et que les enfants « choisis » avaient été envoyés dans des sanatoriums de Crimée le 1er mai.

Un autre exemple d'irresponsabilité s'est produit lorsqu'à un moment critique, le matériel de protection civile et les dispositifs de surveillance devaient être utilisés d'urgence. Tout le matériel nécessaire s'est avéré inutilisable : défectueux ou non préparé. Comment interpréter cela ? Pourquoi les responsables, occupant des postes élevés et percevant des salaires indus depuis des années, n'étaient-ils pas au courant de la situation réelle ? Pourquoi n'ont-ils pas surveillé la situation, se contentant de rapports écrits faisant état d'un « situation parfaitement normale » ?

Nous demandons à la Commission d'État de tout examiner et de prendre les mesures nécessaires, notamment sur les questions sensibles où la faute réside dans la malhonnêteté et l'incompétence des « hauts dirigeants ».

Notre adresse : Kyiv, Bureau de poste principal, poste générale (la lettre a été écrite en juin 1986, alors que les habitants évacués de Pripyat n'avaient pas encore d'adresse permanente. - Yu. Shch.).

Signatures : Nikulnikov S.V., Kolesnik D.V., Pavlenko A.M., Radchuk P.N. »

Je vais citer une autre lettre, en provenance du Bélarus.

« C'est vraiment dommage que vous n'ayez rien écrit sur la Biélorussie, sur notre district de Bragin. Après tout, jusqu'au 28 avril 1986, date à laquelle l'annonce de l'accident par le Conseil des ministres de l'URSS a été diffusée à la télévision, nous étions en proie à une panique totale. »

L'ensemble des efforts de protection civile, si bien rapportés, s'est révélé être une mascarade. Ni les comités de district ni les comités exécutifs de district n'ont été en mesure de formuler la moindre recommandation. Celles du Comité exécutif régional de Gomel n'ont été diffusées à la radio que le 8 mai, et il ne s'agissait que de recommandations. Elles étaient optimistes : il n'y avait pas de menace immédiate pour la santé ou la vie.

Est-il pardonnable qu'en région de Kyiv, l'année scolaire des élèves du CP à la 6e se soit prolongée jusqu'au 15 mai, tandis que pour les lycéens, les cours se soient déroulés normalement ? Dans notre zone de 30 kilomètres, les cours ont continué jusqu'au 7 mai et les enfants ont passé la journée à jouer dehors. Mais les enfants, par exemple, de l'organisateur de la fête, ont pu quitter cette « zone » bien plus tôt.

Il est regrettable que même un journal aussi réputé que Komsomolskaya Pravda se soit empressé d'annoncer, le 18 mai, que tous les habitants avaient été évacués de la zone de 30 kilomètres. Or, de nombreux villages sont restés dans cette « zone » jusqu'à la fin septembre.

Mais le plus scandaleux, c'est qu'après la décontamination du village de Savichi, un rassemblement organisé au centre du village a été présenté dans le journal républicain « Zvyazda », le 3 juin, comme une campagne de réévacuation. Certes, le nom de Savichi n'était pas mentionné, mais nous nous sommes immédiatement reconnus sur les photos. Qui a besoin de tels supports impersonnels ? Surtout qu'ils sont extrêmement offensants pour nous.

Vous pouvez me citer, mais laissez-moi tranquille : j'ai le cœur fragile en ce moment. Surtout que j'ai déjà eu des ennuis à cause de critiques, et ce à plusieurs reprises.

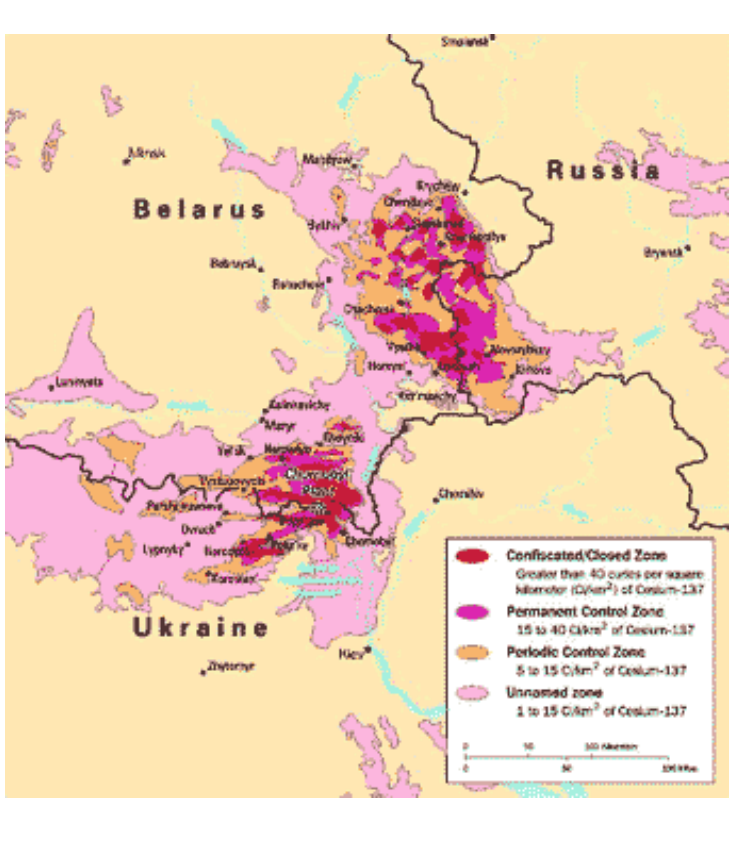
Khmelenok Nikolay Pavlovich, village de Nedoika, district de B.-Koshelevsky, région de Gomel."

Les auteurs de la lettre ont notamment abordé l'une des questions les plus urgentes de toute la saga de Tchernobyl : la rapidité et la qualité des mesures prises pour protéger la population des conséquences de l'accident. Cette question continue de préoccuper des milliers de personnes ; près d'un an après la catastrophe, elle n'était évoquée que lors de conversations confidentielles, au sein de cercles restreints et de familles, mais, pour une raison inconnue, elle était honteusement absente des déclarations publiques des dirigeants municipaux, régionaux et républicains, et elle l'est encore aujourd'hui. Je crois que l'intérêt de la transparence exige un débat ouvert et de principe sur cette question. Il est temps de lever le voile du secret.

Si les auteurs des lettres et ceux qui partagent leur avis (et ils sont des dizaines de milliers) se trompent sur un point ou un autre, même si tout a été fait à la perfection, il faudrait le prouver et l'expliquer de manière convaincante. Je crains cependant que cela soit difficile, voire impossible.

Je ne me prends ni pour juge ni pour procureur – il est facile de s'emporter après l'accident. Je ne veux pas me placer dans la position d'un procureur omniscient. Mais je cherche encore à comprendre ce qui s'est passé. Nombre d'habitants de Pripyat n'oublieront jamais la réunion qui s'est tenue dans la ville le matin du 26 avril, présidée par le deuxième secrétaire du comité régional du parti de Kyiv, V. Malomuzh, qui a donné l'ordre de tout mettre en œuvre pour que la vie citadine reprenne son cours normal, comme si de rien n'était : les écoliers devaient aller à l'école, les magasins devaient rester ouverts et les mariages de jeunes prévus le soir même devaient avoir lieu. Toutes les questions perplexes des habitants inquiets ont trouvé une réponse : c'est ainsi que les choses devaient se dérouler.

Qui en avait « besoin » ? Dans quel but ? Discutons-en calmement. À qui était-il « nécessaire » de dissimuler la catastrophe ? Quelles considérations juridiques ou éthiques ont guidé ceux qui ont pris cette décision plus que douteuse ? Connaissaient-ils l'ampleur réelle du désastre ? Si oui, comment ont-ils pu donner un tel ordre ? Et si non, pourquoi se sont-ils empressés d'endosser une responsabilité aussi grave ? Les niveaux de radiation, qui augmentaient fortement suite au rejet de produits de fission et de combustible de la centrale nucléaire, étaient-ils vraiment encore inconnus le matin du 26 avril ?


Belarus
Russia
Ukraine
Minsk
Smolensk
Bryansk
Chernihiv
Kiev
Zhytomyr
Confiscated/Closed Zone
Greater than 40 curies per square kilometer (Ci/km²) of Cesium-137
Permanent Control Zone
15 to 40 Ci/km² of Cesium-137
Periodic Control Zone
5 to 15 Ci/km² of Cesium-137
Unnamed zone
1 to 15 Ci/km² of Cesium-137

Цветовое обозначение территорий с различными уровнями радиоактивного заражения вследствие аварии на Чернобыльской АЭС

🟥 Запретная (отчужденная) зона. Более 40 кюри на кв.км по цезию-137.

🟪 Зона постоянного контроля. От 15 до 40 кюри на кв.км по цезию-137

🟧 Зона периодического контроля. От 5 до 15 кюри на кв.км по цезию-137

▨ Детально не обследованная зона с повышенной радиацией. От 1 до 15 кюри на кв.км по цезию-137

D'après les informations fournies par l'Union soviétique à l'AIEA :

Dès le début de l'accident de l'unité IV et pendant l'incendie qui a suivi, le vent a dispersé des produits radioactifs au-dessus de la ville de Pripyat. Par la suite, lorsque la hauteur de la chute des produits émis par le réacteur endommagé a considérablement diminué, en raison des variations de la direction du vent dans la couche limite terrestre, le panache radioactif a recouvert par intermittence le territoire de la ville, la contaminant progressivement. Jusqu'à 21 h le 26 avril 1986, dans certaines rues de la ville, le débit de dose d'exposition aux rayonnements gamma, mesuré à 1 m du sol, était de l'ordre de 14 à 140 milliroentgens par heure (soit 700 à 7 000 fois supérieur au rayonnement de fond naturel – auteur).

Par la suite, la situation radiologique dans la ville a commencé à se détériorer. Le 27 avril 1986, vers 7 h, dans le secteur le plus proche de la centrale nucléaire (rue Kourtchatov), le taux d'exposition aux rayonnements gamma a atteint 180 à 600 milliroentgens par heure, et dans les autres rues, 180 à 300 milliroentgens par heure.

Pour l'immense majorité de la population de Pripyat, les niveaux de rayonnement probables peuvent être considérés comme étant de 1,5 à 5,0 rad pour les mesures gamma et de 10 à 20 rad pour le rayonnement bêta sur la peau » (« L'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl et ses conséquences. Partie II. Annexe 7, 1986, p. 52).

Je me souviens d'une femme, habitante de Pripyat, que j'ai croisée par hasard dans un hôpital de Kyiv en mai. Ce samedi fatidique, comme des milliers d'autres habitants de la ville, elle travaillait dans son jardin près de la « Forêt Rouge » – j'en ai déjà parlé. On lui avait diagnostiqué des brûlures dues aux radiations aux jambes. Qui lui expliquera pourquoi elle a enduré de telles souffrances ?

Et qu'en est-il des écoliers qui, inconscients de tout, jouaient pendant la récréation samedi ? N'aurait-on pas pu les protéger, leur interdire de sortir ? Aurait-on reproché aux autorités un tel excès de prudence, même si elle était inutile ? Or, ces mesures n'étaient pas inutiles ; elles étaient absolument nécessaires. Ironie du sort, trois jours avant l'accident, des exercices de protection civile étaient organisés dans les écoles de Pripyat. On apprenait aux enfants à utiliser les équipements de protection individuelle : masques en gaze, masques à gaz et procédures de décontamination. Le jour de l'accident, aucune mesure, pas même la plus élémentaire, n'a été prise.

Appelons un chat un chat : la protection civile de la ville et de la république a fait preuve d'une totale impréparation face à ces événements. Aucun équipement de protection individuelle, aucun dosimètre. Et ce, dans une ville de scientifiques nucléaires ! Le secret qui régnait à Pripyat immédiatement après l'accident était tel que même les hauts responsables du comité exécutif municipal et du comité du Komsomol ignoraient les niveaux de radiation réels pendant deux jours. Ils se contentaient des rumeurs qui circulaient en ville, des vagues allusions de connaissances et des regards entendus des dosimétristes… Pourtant, les plus hauts responsables de la ville devaient travailler dans des zones où les niveaux de radiation étaient déjà inacceptables. Faut-il s'étonner que, dans un tel black-out informationnel, beaucoup, cédant aux rumeurs, se soient précipités pour fuir à travers la « Forêt Rouge » ? Des témoins décrivent des femmes poussant des poussettes sur cette route, déjà irradiée à son maximum.

Peut-être, compte tenu de l'urgence et du caractère inattendu de la situation, n'y avait-il pas d'autre solution ? Non. Les experts affirment qu'il aurait été possible et nécessaire d'agir autrement : il aurait suffi d'annoncer le danger potentiel sur les ondes d'une radio locale, de mobiliser les autorités municipales pour mettre en œuvre des mesures restrictives, d'interdire l'accès aux rues à toute personne non impliquée dans les opérations de nettoyage, de fermer les fenêtres et d'ordonner une prophylaxie immédiate à l'iode pour la population. Pourquoi cela n'a-t-il pas été fait ?

Apparemment, la doctrine du bien-être universel et des victoires, joies et succès obligatoires et indispensables, qui s'est enracinée dans la chair et le sang d'un certain nombre de dirigeants au cours des dernières décennies, a joué un rôle fatal ici, étouffant à la fois la voix de la conscience et les impératifs du devoir professionnel, partisan et civique : sauver des vies, faire tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter la catastrophe.

Le rôle de l'ancien directeur de la centrale nucléaire, Bryukhanov, qui connaissait mieux que quiconque les événements survenus à la centrale et dans ses environs, est particulièrement embarrassant dans cette affaire. L'étendue de sa culpabilité a été établie par la justice. Cependant, les fautes des autres responsables ne sauraient lui être imputées à lui seul.

Il y a aussi la question de la justice morale : comment se fait-il que les médecins de Pripyat, chefs de l'unité médicale, V. Leonenko et V. Pecheritsa, parmi les premiers informés de la gravité de la situation radiologique (après tout, dès le matin, des dizaines de personnes souffrant de graves lésions dues aux radiations avaient déjà été admises à l'hôpital), n'aient pas donné l'alerte, criant depuis la tribune de la réunion du samedi matin pour dénoncer le désastre imminent ? Se pourrait-il que des considérations malavisées de subordination, l'exécution aveugle et irréfléchie des « ordres venus d'en haut », et le respect de consignes de service imparfaites et pitoyables aient étouffé leur loyauté envers le serment d'Hippocrate – ce serment qui constitue la loi morale suprême pour un médecin ? Or, cela ne concerne pas seulement ces médecins, généralement ordinaires, mais aussi de nombreux médecins occupant des postes plus élevés – citons, par exemple, l'ancien vice-ministre de la Santé de l'URSS, E. Vorobyov.

Quoi qu'il en soit, il est clair aujourd'hui que le mécanisme de prise de décisions responsables en matière de protection de la santé publique n'a pas résisté à un examen rigoureux. Il est lourd, complexe, excessivement centralisé, lent, bureaucratique et inefficace face à l'évolution rapide de la situation. D'innombrables approbations et une coordination constante ont nécessité près d'une journée pour parvenir à la décision, pourtant apparemment évidente, d'évacuer Pripyat.

L'évacuation de Tchernobyl et des villages environnants fut encore retardée de huit jours. Le 2 mai, ni les plus hauts responsables de la république – ni le premier secrétaire du Comité central du Parti communiste d'Ukraine, V.V. Shcherbitsky, ni le président du Conseil des ministres de la RSS d'Ukraine, A.P. Lyashko – ne s'étaient rendus sur le site de l'accident.

Pourquoi des personnes investies d'un grand pouvoir, de grands privilèges, mais surtout d'une immense responsabilité morale, habituées à être sous les feux de la rampe lors des célébrations et des commémorations, n'ont-elles pas partagé le malheur de leur peuple ? Pourquoi ces quelques kilomètres séparant Kiev de Tchernobyl se sont-ils révélés si insurmontables à leurs yeux ? Pourquoi une telle indifférence morale envers leurs compatriotes ?

Bien après Tchernobyl, une catastrophe s'est produite dans une mine du Donbass. Le dirigeant républicain qui s'y est rendu, A. I. Liachko, s'exprimant à la télévision centrale, s'est avéré incapable de trouver les mots justes, humains et compatissants pour exprimer l'ampleur de la tragédie, se contentant de déclarer que la mine fonctionnait à un « rythme normal »… Que nous est-il arrivé ? Quand redeviendrons-nous humains ?

Quoi qu'il en soit, Moscou a réalisé plus rapidement que la capitale ukrainienne qu'il se passait quelque chose de très alarmant et d'inhabituel à Tchernobyl, et elle a pris des mesures décisives et indispensables.

Seule la visite d'E.K. Ligachev et de N.I. Ryzhkov dans la région de Tchernobyl le 2 mai a joué un rôle décisif dans le déploiement de mesures supplémentaires pour limiter et surmonter l'ampleur de l'accident.

On parle beaucoup aujourd'hui de pensée nouvelle. Elle doit imprégner non seulement l'élite qui façonne la politique internationale, mais aussi celles et ceux qui sont au cœur de la vie quotidienne – aussi bien les personnes au pouvoir à tous les niveaux que les citoyens ordinaires. Cette nouvelle façon de penser doit être cultivée dès l'école. Et elle doit reposer à la fois sur des connaissances spécialisées approfondies, la capacité d'évaluer rapidement une situation et de réagir promptement aux changements, et sur une solide intégrité morale, la capacité de défendre ses convictions sans craindre les représailles de ses supérieurs.

Comment mes supérieurs ont-ils réagi à mes propos ?

Au moment même où je commençais à publier mon article « Tchernobyl » dans la revue Yunost, un démenti a afflué de Kiev. Afin d'éviter toute accusation de déformation du sens de ce message, je le cite intégralement :

« Le simple fait qu'une publication aussi populaire, notamment auprès des jeunes, comme le magazine Yunost, ait abordé les événements de la centrale nucléaire de Tchernobyl et qu'elle souhaite informer ses lecteurs de manière véridique et factuelle sur ce qui s'est passé ne peut être que salué. »

Cette approche du traitement de l'accident et des opérations de nettoyage a été adoptée par de nombreux journalistes, écrivains et cinéastes soviétiques et étrangers qui se sont rendus sur le site de la centrale et dans ses environs. À titre d'exemple, les reportages de M. Odinets, O. Ignatiev et V. Gubarev dans Pravda, de Zh. Tkachenko dans Sotsialisticheskaya Industriya, de S. Prokopchuk dans Trud, et de nombreux autres journalistes, se sont distingués par leur authenticité, leur profonde compréhension des enjeux complexes de l'époque et leur sens aigu des responsabilités civiques. Après avoir compilé les documents recueillis, A. Illesh et A. Pralnikov, des éditions Izvestia, ont publié un ouvrage sérieux et véritablement documentaire intitulé « Report from Chernobyl ».

Je ne sais pas si c'est de la vanité excessive, le désir de choses douteuses

La popularité ou quoi que ce soit d'autre n'a pas permis à Y. Shcherbak, à en juger par

des chapitres publiés de l'histoire « Tchernobyl », afin de maintenir le même niveau élevé

niveau de sincérité, d'honnêteté et de responsabilité. Apparemment, la soif persiste.

pour prouver à tous qu'il a déjà grandi et qu'il comprend « des vérités très importantes ».

a forcé cette attachée de presse sans aucun doute compétente à emprunter la voie

sensationnalisme et offrir au lecteur un « montage vraiment particulier »

documents et faits"

Comme nous le savons, Lénine lui-même mettait en garde contre une approche superficielle du choix des faits. « Dans le domaine des phénomènes sociaux », écrivait-il, « il n'est pas de méthode plus répandue et plus intenable que de cueillir des faits isolés, de jouer avec les exemples… » Le choix arbitraire de faits, souvent non vérifiés de surcroît, conduit à une situation où « au lieu de la connexion et de l'interdépendance objectives des phénomènes historiques pris dans leur ensemble, on présente une construction "subjective" pour justifier, peut-être, un acte répréhensible ». Yu. Shcherbak semble l'oublier.

L'originalité de son « montage » ne réside évidemment pas dans les témoignages oculaires eux-mêmes. Chacun d'eux, tout naturellement, a parlé franchement des malheurs qu'il avait subis, de ses propres problèmes, et a partagé sa perception des événements. L'originalité réside plutôt dans la série de présuppositions que l'auteur formule, opposant les actions des autorités de l'Union et des autorités républicaines et accusant ces dernières de bureaucratie, d'insensibilité et de manque de sensibilité morale.

Si l'auteur, avant de tirer des conclusions aussi hâtives, avait manifesté le moindre intérêt pour ce que faisaient les dirigeants républicains et locaux, sans recourir à des formules grandiloquentes ni à des démonstrations de force, il aurait facilement été convaincu du caractère totalement infondé de ses affirmations.

Le public est parfaitement au courant des activités des instances républicaines et locales du parti, du gouvernement et des organismes économiques durant les premiers jours angoissés qui ont suivi l'accident. Ces activités ont été relatées lors de conférences de presse destinées aux journalistes soviétiques et étrangers, et ont fait l'objet de reportages dans la presse écrite et à la télévision. Je me permets donc de rappeler brièvement certaines des actions menées par le gouvernement républicain.

Immédiatement après l'appel de Tchernobyl dans la nuit du 26 avril, alors que ni l'ampleur ni la nature de l'incident n'étaient encore connues, le ministre de l'Énergie et de l'Électrification de la RSS d'Ukraine, V. V. Sklyarov, le chef d'état-major de la Défense civile de la République, N. S. Bondarchuk, et le vice-ministre de l'Intérieur de la RSS d'Ukraine, G. V. Berdov, se sont rendus à la centrale et ont participé directement aux travaux de localisation de l'accident et de détermination de ses causes.

Se fondant sur des informations préliminaires fournies par des spécialistes du ministère de l'Énergie de l'URSS, le gouvernement de l'Union a constitué en urgence une commission placée sous la direction du vice-président du Conseil des ministres de l'URSS, B. E. Shcherbina. En ma qualité de vice-président du Conseil des ministres de la République, j'ai été intégré à cette commission et, accompagné du camarade Shcherbina, je suis arrivé à la gare le jour même, le 26 avril.

Simultanément à la création de la Commission gouvernementale, un groupe opérationnel chargé de gérer les conséquences de l'accident au sein du Conseil des ministres de la RSS d'Ukraine, présidé par le camarade A.P. Lyashko (ce dernier fut démis de ses fonctions de président du Conseil des ministres par une résolution du Conseil suprême de la RSS d'Ukraine du 10 juillet 1987, suite à son départ à la retraite), ainsi que des groupes opérationnels dans la quasi-totalité des ministères et départements de la République, furent constitués et entrèrent en fonction. Leur principal domaine d'activité consistait à organiser la mise en œuvre des directives de la Commission gouvernementale, à garantir la sécurité de la population et à veiller à sa santé. Avant même que la commission ne prenne la décision d'évacuer la population de Pripyat, les autorités républicaines et locales avaient déjà entrepris un travail considérable pour préparer cette éventualité : organiser le transport motorisé (environ 2 000 bus et voitures), mobiliser les chauffeurs, déterminer les itinéraires optimaux pour les convois et identifier et aménager des lieux d'hébergement. Il est important de souligner que tout cela a été réalisé dans les 24 heures suivant l'accident. C'était un week-end, et de nombreuses personnes ont dû être rappelées de leur domicile ou de leurs lieux de vacances pour travailler.

L'auteur de l'article s'indigne du fait que, depuis l'accident, personne n'ait alerté sur les risques sanitaires liés aux radiations. Il est vrai qu'il n'y a pas eu d'alerte. Non pas parce que, selon les experts, la situation radioactive dans la ville le 26 avril ne présentait pas une telle menace, et qu'une réaction excessive face à la situation n'aurait fait qu'engendrer la panique.

L'évacuation a débuté le 26 avril, à l'heure précise fixée par la Commission gouvernementale, et en moins de trois heures, près de 50 000 personnes ont été évacuées de la ville. Parallèlement, d'importantes mesures ont été mises en œuvre pour assurer aux personnes évacuées des services médicaux, commerciaux, domestiques et culturels, et pour créer toutes les conditions nécessaires à leur réinsertion sociale dans leurs nouveaux lieux de vie.

La question se pose : était-il possible de procéder à l'évacuation aussi rapidement et de manière aussi organisée sans tout ce travail préparatoire, sans plan d'évacuation, comme le relate Y. Shcherbak ?

Suite à la réception des données de reconnaissance radiologique et aux conclusions de la Commission gouvernementale, l'évacuation des populations des localités situées dans un rayon de 10 kilomètres a été effectuée sans délai le 28 avril, puis, début mai, celle des localités situées dans un rayon de 30 kilomètres. Par ailleurs, l'évacuation de la population de nombreux villages a été réalisée par mesure de précaution, justifiée par les circonstances.

Il est possible, bien sûr, maintenant, après un long laps de temps depuis l'accident, de rechercher des lacunes individuelles dans l'organisation de l'évacuation et de discuter de la question de savoir si elle a été effectuée « parfaitement ».

Je ne participerai pas à ce débat. Je me contenterai de souligner que la rapidité de l'évacuation est incontestablement démontrée par le fait qu'aucun des dizaines de milliers d'habitants de Pripyat et des zones environnantes, qui n'étaient pas occupés au moment de l'accident de la centrale nucléaire, n'a présenté de symptômes de maladie liée aux radiations.

Bien entendu, les autorités républicaines et locales ne se sont pas contentées de résoudre les nombreux problèmes complexes d'évacuation durant cette période. Sur ordre de la Commission gouvernementale, la coordination de tous les modes de transport a été organisée, ainsi que le chargement et la livraison continue du matériel, des machines et des équipements nécessaires à la gestion de la catastrophe, et la fabrication d'équipements spécifiques dans les entreprises républicaines. Des travaux de décontamination de la zone, des véhicules et des routes ont été entrepris, et diverses mesures de précaution ont été mises en œuvre en cas de contamination radioactive du Dniepr. Des stations de surveillance de la radioactivité supplémentaires ont été installées dans toute la république, et ainsi de suite.

Lors des réunions quotidiennes du groupe de travail au Conseil des ministres de la République, 20 à 30 questions diverses liées au nettoyage du site de l'accident ont été examinées. Des décisions spécifiques ont été prises pour chaque question et les responsables ont été désignés. Toutes les tâches assignées par la Commission gouvernementale ont été intégralement menées à bien dans les délais impartis.

Où auraient dû se trouver les dirigeants de la République durant les premiers jours extrêmement tendus qui ont suivi l'accident ? Les circonstances exigeaient précisément qu'ils soient à leur poste afin de déployer rapidement toutes les forces et ressources nécessaires pour faire face à l'urgence.

Je pense que la plupart des lecteurs reconnaîtront l'erreur des insinuations de Youri Chtcherbak concernant les organes républicains. En étroite collaboration avec le Comité central du PCUS, le Conseil des ministres de l'URSS et la Commission gouvernementale, ils ont fait tout leur possible dans ces circonstances difficiles. Il est inutile d'en apporter la preuve détaillée.

S'exprimant à la télévision soviétique le 14 mai, le camarade M.S. Gorbatchev a souligné qu'une part importante du travail et de la responsabilité dans la gestion des conséquences de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl incombait aux instances du parti, du Soviet et des organismes économiques d'Ukraine et de Biélorussie.

On peut bien sûr ne pas être d'accord avec une telle appréciation, mais pour se prononcer à ce sujet, surtout en prétendant que son propos est documentaire, il faut s'appuyer non pas sur des faits imaginaires et des spéculations, mais sur des arguments convaincants.

D'autres affirmations de cet article sont tout aussi infondées, voire partiales. Ni Yury Shcherbak ni les auteurs de la lettre qu'il cite ne nomment les « hauts responsables » qui auraient envoyé leurs enfants dans des sanatoriums de Crimée dès le 1er mai. De telles « preuves » ne peuvent être interprétées autrement que comme une tentative de discréditer les dirigeants des gouvernements républicains et locaux auprès du public. Une question se pose : pourquoi ? À qui profitent ces accusations généralisées ?

Si l'un des membres de la direction a agi de manière malhonnête ou indigne, cela doit être dit ouvertement et directement, sans recourir à des insinuations déplacées.

L'année dernière, comme chacun sait, sur décision du gouvernement de la république, environ 220 000 écoliers des régions de Kyiv, Jytomyr et Tchernihiv, ainsi que de la ville de Kyiv, ont été évacués de manière organisée pendant les vacances d'été vers des sanatoriums et des camps de pionniers en Ukraine et dans d'autres républiques sœurs. Plus de 300 000 mères et enfants ont passé leurs vacances dans des centres de santé syndicaux. Pour être tout à fait clair, je précise que les petits-enfants des « hauts dirigeants de la république » ont été les derniers à partir en vacances.

On ignore pourquoi l'auteur de cet essai mentionne si légèrement l'accident survenu dans l'une des mines du Donbass. Comme chacun sait, la commission gouvernementale chargée d'enquêter sur les causes de cet accident était présidée par le président du Conseil des ministres de la République, A.P. Lyashko. Ainsi, après avoir sorti de son contexte sa brève réponse à une question d'un correspondant de la chaîne de télévision Vremya – une phrase concernant la reprise de l'activité normale de la mine –, Iouri Chtcherbak a choisi d'ignorer ou de ne mentionner ni l'aide apportée aux victimes, ni l'attention portée par la commission aux familles des victimes.

Je tiens à souligner que le camarade A.P. Lyashko a présenté ses plus sincères condoléances aux victimes, s'adressant au personnel de la mine, rencontrant chaque famille du mineur décédé et rendant visite aux mineurs secourus à l'hôpital. Il a exprimé à chacun d'eux une profonde sympathie et une grande compassion. Toutes les questions relatives aux pensions et au soutien financier, ainsi qu'à l'amélioration des conditions de vie des familles endeuillées, ont été réglées. Aucune demande n'est restée sans réponse.

Je peux l'affirmer avec certitude, car je me trouvais à la mine à ce moment-là. L'auteur de ce « reportage documentaire », en revanche, sans y avoir passé une seule minute, sans savoir ce que faisait la commission, sans avoir parlé à un seul mineur, exploite avec sarcasme la misère humaine et en tire la conclusion hâtive que la direction était inhumaine.

L'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl, les événements tragiques et héroïques qui y sont liés, et ses conséquences continueront de susciter une vive attention à travers le monde pendant longtemps. De nombreux articles journalistiques paraîtront également sur ce sujet.

J'espère que nos écrivains soviétiques sauront refléter objectivement et exhaustivement, sans exagération, toute la vérité sur les événements survenus dans leurs œuvres. Je suis convaincu que, parmi tout ce qui a été écrit et publié sur Tchernobyl, les analyses subjectives de Youri Chtcherbak ont été, et resteront, une malheureuse exception. Membre de la Commission gouvernementale pour l'élimination des conséquences de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl, vice-président du Conseil des ministres de la RSS d'Ukraine, N. Nikolaïev (en août 1987, le camarade Nikolaïev a été démis de ses fonctions pour cause de retraite).

Je ne commenterai ni ne réfuterai ce document révélateur : il parle de lui-même. Je l'accepte comme une voix de plus venue de Tchernobyl, une voix bien caractéristique d'une certaine catégorie de personnes. Je ferai simplement remarquer que le camarade Nikolaïev aurait dû consacrer toute son émotion et toute sa connaissance des citations sorties de leur contexte de Lénine à ceux dont les actions ont directement nui au prestige de notre pays : les agents de désinformation à tous les niveaux de l'État, de la centrale nucléaire aux plus hautes sphères, qui, oubliant qu'ils vivaient au XXe siècle – siècle de la révolution scientifique et technologique –, pensaient que le génie de Tchernobyl, libéré de sa lampe, ne se répandrait pas à travers le monde, mais resterait méconnu.

Quelle ignorance et quelle naïveté stupide !

Loin de Tchernobyl

Le matin du 28 avril 1986, lorsqu'un employé arriva à la centrale nucléaire suédoise de Forsmark, située à 100 km au nord de Stockholm, un détecteur de radiations déclencha une alarme. La « lumière » provenait des surchaussures en plastique que portait l'employé. L'alarme entraîna l'évacuation immédiate des 600 employés de la centrale. Mais il s'agissait d'une fausse alerte : aucun accident ne fut détecté à la centrale, et des niveaux de radiation 100 fois supérieurs à la normale furent enregistrés dans toute la Suède.

Quelques heures plus tard, des scientifiques suédois, après une analyse rapide du nuage radioactif, ont conclu que le mélange de radionucléides était caractéristique d'un accident de réacteur nucléaire. Les vents soufflaient de la direction de l'Union soviétique, et les Suédois ont d'abord soupçonné que l'incident s'était produit dans les pays baltes.

D'après les articles de presse :

Washington, 3 mai (TASS). Le Washington Post a publié un article de David Hoffman qui indique notamment :

Le président Reagan et ses principaux conseillers sont de plus en plus frustrés par la lenteur de l'Union soviétique à divulguer au monde les détails de l'accident nucléaire de Tchernobyl, selon de hauts responsables de la Maison Blanche.

Preuve de cette frustration : la déclaration du secrétaire d'État George Shultz lors d'une conférence de presse, selon laquelle les États-Unis en savent déjà « bien plus que ce que les Russes nous disent et, d'ailleurs, que leur propre peuple ».

Le président et d'autres conseillers de haut rang ont exprimé en privé des critiques de plus en plus vives à l'égard de la gestion de cette affaire par Moscou, ont déclaré des responsables de la Maison Blanche.

« Nous étions initialement réceptifs », a déclaré un haut responsable de la Maison Blanche impliqué dans les discussions.

- Nous ne voyions aucun intérêt à les attaquer… mais quand les Russes

ont refusé de fournir plus de détails, l'attitude à leur égard a été rapide

"modifié"

« Les Européens sont indignés, et nous aussi », a déclaré le responsable en question.

Entre ses rencontres avec les ministres des Affaires étrangères d'Asie du Sud-Est et le président indonésien Suharto, Reagan demande à ses conseillers pourquoi les Russes « ne nous l'ont pas dit plus tôt et ne nous en ont pas dit plus », selon un responsable.

Reagan et Shultz ont commencé à critiquer ouvertement les Russes pour avoir annoncé l'accident avec trois jours de retard et pour ne pas avoir fourni au monde d'informations supplémentaires après le rejet de matières radioactives dans l'atmosphère.

« Eh bien, en général, ils se taisent dans ces cas-là, et celui-ci ne fait pas exception », a déclaré Reagan aux journalistes locaux avant sa rencontre avec Suharto.

Selon le porte-parole de la Maison Blanche, Larry Speakes, les autorités soviétiques « dissimulent des informations sur l'accident ». Lui et Shultz ont accusé à plusieurs reprises les Russes de se soustraire à leur responsabilité d'informer les pays voisins des dangers liés au rejet de substances radioactives dans l'atmosphère.

« Nous accentuons la pression », a déclaré un responsable de la Maison Blanche.

« En réalité, nous en savons plus grâce à nos propres sources que ce que l'Union soviétique ou d'autres pays nous ont dit », a déclaré Shultz.

Selon des responsables de la Maison-Blanche, l'irritation croissante de Reagan face à la lenteur de l'Union soviétique à fournir des informations sur l'accident était en partie due aux inquiétudes concernant les dangers potentiels liés à la propagation des radiations. Cependant, ces mêmes responsables indiquent que Reagan estimait que les Russes avaient démontré ce qu'il qualifiait de faiblesses d'une société fermée. « Cela contraste fortement avec la manière dont des informations similaires sont diffusées aux États-Unis et en Union soviétique », a déclaré Shultz, « car si un tel accident s'était produit aux États-Unis, l'information aurait été extrêmement massive… »

Washington, 3 mai (TASS). Le Washington Post a également publié un éditorial qui affirmait notamment :

À la lumière de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl, l'opinion publique américaine risque d'être désabusée par l'approche soviétique en matière de contrôle des armements. Dans ce cas précis, la franchise et la transparence auraient été de mise : l'événement ne pouvait être tenu secret, il n'était lié à aucune question de défense vitale ni à aucun secret d'État, et une information immédiate et complète était indispensable et aurait été extrêmement bénéfique sur les plans de la santé publique et de la diplomatie. Pourtant, l'Union soviétique est restée totalement silencieuse jusqu'à ce que des étrangers s'enquièrent des retombées radioactives. Dès lors, elle n'a fourni que des explications laconiques et incomplètes, dont certaines étaient si invraisemblables (ils n'ont pas pu prévenir les Suédois car c'était le week-end) que, si elles n'avaient pas été tragiques, elles auraient prêté à rire.

On dit souvent qu'en matière de contrôle des armements, les États-Unis partent du principe qu'ils peuvent se fier uniquement à leur capacité à vérifier le respect des accords et à constater les violations, plutôt qu'à la « confiance ». Or, il est profondément troublant qu'un gouvernement avec lequel les Américains cherchent à conclure un accord soit incapable de dire la vérité, aussi simple soit-elle, en temps opportun, alors même qu'il est manifestement dans son intérêt de le faire. Dans ce cas précis, il serait peut-être plus juste de parler non pas de nouvelles connaissances acquises, mais de convictions anciennes confirmées. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un développement qui affectera, et qui ne manquera pas d'influencer la volonté américaine de s'engager dans des négociations sérieuses avec l'Union soviétique.

Ce sont là les graves conséquences internationales qu'a eues, à nos débuts, notre passion dévorante pour le secret.

Et voici « l'efficacité » de ce secret :

New York, 4 mai 1986 (TASS). Un correspondant de l'Associated Press rapporte depuis Stockholm :

Un expert suédois a indiqué que des photographies de la centrale nucléaire de Tchernobyl où l'accident s'est produit, prises depuis l'espace, confirment les informations russes selon lesquelles seul un des réacteurs ont été arrêtés. M. Stern, employé de la société spatiale suédoise qui a diffusé les photographies, reçues par une station de surveillance au sol dans le nord de la Suède, a indiqué avoir utilisé des outils informatiques pour comparer une photographie de la centrale de Tchernobyl prise avant l'accident, survenu la semaine dernière, avec des photographies prises après l'accident. Sur la photographie du 21 mars 1986, diffusée à la télévision suédoise, un réservoir près de la centrale apparaissait rouge, indiquant que l'eau s'était réchauffée à mesure que le réacteur refroidissait. En revanche, sur la photographie prise après l'accident, l'eau était bleue, indiquant qu'elle était froide. M. Stern a déclaré par téléphone à un journaliste de l'Associated Press qu'une comparaison d'images prises par le satellite américain Landsat soulignait que les images prises avant et après l'accident montraient deux points chauds. Stern a déclaré : « Ces deux points chauds sont un phénomène normal et n'ont rien à voir avec l'accident. »

Stern a également souligné que vendredi soir, un commentateur de la deuxième émission de la télévision suédoise avait affirmé à tort qu'une photographie satellite de la centrale nucléaire prise jeudi matin montrait encore de la fumée visible au-dessus. Stern a précisé que le commentateur se basait sur une photographie prise plus tôt dans la semaine, alors que de la fumée était encore visible au-dessus de la centrale. Il a déclaré : « Jeudi matin, il n'y avait plus de fumée. »

New York, 23 mai 1986 (TASS). Le New York Times a publié aujourd'hui un article de l'ancien directeur de la CIA, Stansfield Turner :

« Nous sommes tous d'accord pour dire que l'Union soviétique a manqué à son devoir d'informer immédiatement et en détail le monde entier de l'accident nucléaire de Tchernobyl. Mais nous oublions que les États-Unis, eux aussi, ont failli à leurs responsabilités. »

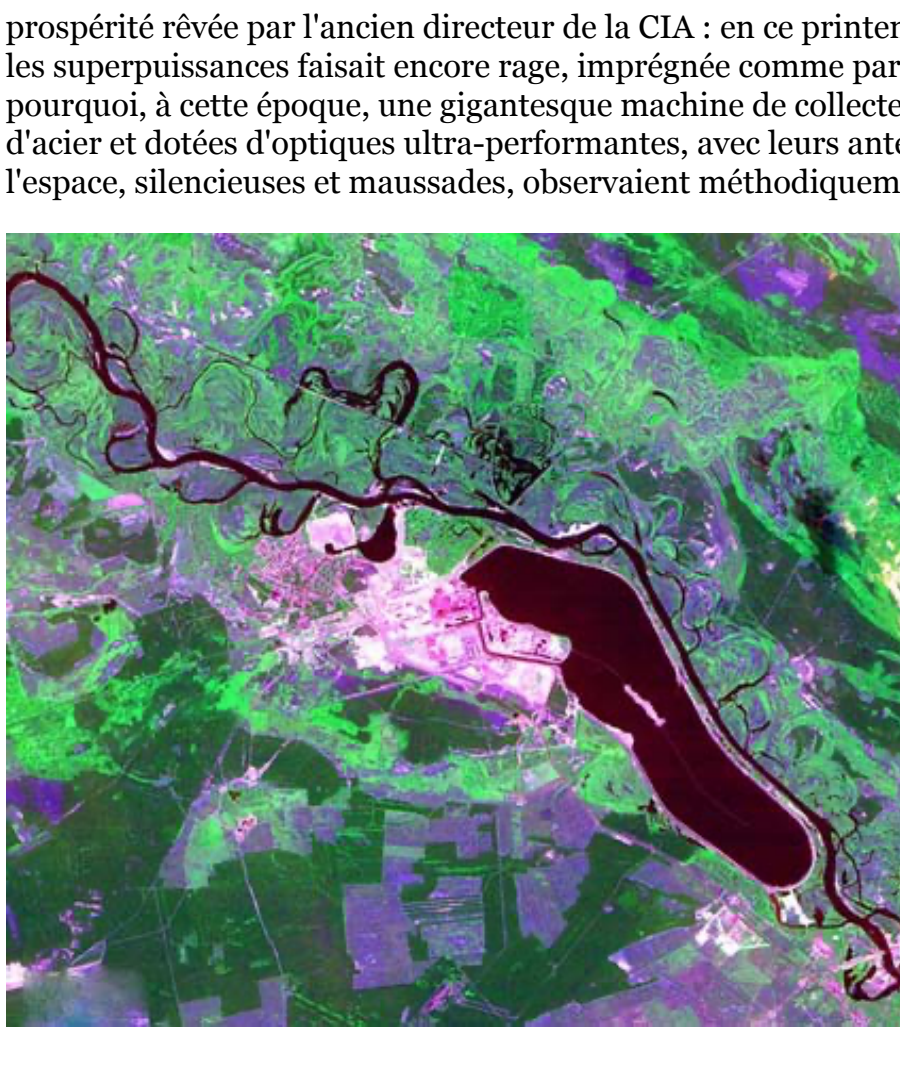
L'administration Reagan affirme que nos services de renseignement n'ont eu connaissance de l'accident que par un rapport russe. Or, notre gouvernement disposait sans aucun doute d'informations bien plus détaillées par la suite, qu'il aurait pu partager non seulement avec les Américains, mais aussi avec les millions d'autres personnes exposées aux radiations. Ces informations proviennent des services de renseignement, notamment des satellites, qui transmettent des photographies vers la Terre en quelques minutes.

Deux photographies floues prises par le satellite commercial Landsat au plus fort des événements n'ont guère permis de dissiper l'incertitude quant à savoir si les cœurs d'un ou deux réacteurs avaient fondu, si un incendie faisait rage ou si les niveaux de radiation étaient si élevés que des dizaines de milliers de personnes avaient dû être évacuées.

Les images Landsat ne permettent de distinguer que des objets d'environ 9 mètres carrés. La France a récemment lancé en orbite un satellite commercial, Spot, trois fois plus performant que Landsat, mais nous n'avons pas eu besoin de l'utiliser car nos propres satellites de reconnaissance sont encore plus performants. Par exemple, nous avons la certitude que ces satellites peuvent nous indiquer si l'Union soviétique a sensiblement augmenté le diamètre de ses silos de missiles.

Imaginez à quel point nous pourrions apaiser les inquiétudes en informant les Européens que, depuis l'extinction de l'incendie de Tchernobyl, les niveaux de radiation auxquels ils sont exposés sont probablement déjà en baisse. Les événements de Tchernobyl devraient nous rappeler que nos capacités de renseignement, notamment par satellite, nous permettent de tenir le monde informé en permanence. Bientôt, ces informations seront accessibles à tous ceux qui le souhaitent. Landsat et le satellite français fournissent déjà des photographies à ceux qui sont prêts à les acheter. D'autres suivront certainement. Faisons en sorte que le monde entre dans une ère de paix et de prospérité, grâce à la transparence internationale.

Avec une précision astronomique, obéissant aux lois de la mécanique céleste et aux ordres des stations de poursuite, des satellites de reconnaissance fendaient la brume matinale au-dessus de Tchernobyl. Notre planète n'était pas encore entrée dans l'ère de paix et de prospérité rêvée par l'ancien directeur de la CIA : en ce printemps 1986, à l'aube de la « nouvelle pensée », la rivalité mondiale entre les superpuissances faisait encore rage, imprégnée comme par un rayonnement de méfiance et de suspicion mutuelles. C'est pourquoi, à cette époque, une gigantesque machine de collecte et de traitement de l'information tournait à plein régime. Étincelantes d'acier et dotées d'optiques ultra-performantes, avec leurs antennes et leurs panneaux solaires déployés, ces chauves-souris de l'espace, silencieuses et maussades, observaient méthodiquement et froidement tout ce qui se passait sur Terre.



J'ai vu des photos satellites de la centrale nucléaire dans un magazine américain : le bâtiment de la centrale, le bassin de refroidissement et les couleurs intenses dues aux radiations près du réacteur n° 4. Ils disent que les satellites ont même photographié un match de football joué par des garçons à Pripyat le 26 avril 1986. Je ne sais pas, je n'ai pas vu ces photos…

Mais que peuvent bien faire ces vaisseaux extraterrestres, avec leurs pupilles froides et vides comme celles des poissons, de nos vies, de nos malheurs ? Les analystes, assis loin de Tchernobyl, déchiffrant des signaux venus de l'espace, pouvaient-ils comprendre ce qui se passait sur Terre ces jours-ci — dans la centrale nucléaire, dans les appartements de Pripyat, dans les cabanes ukrainiennes et biélorusses, dans les écoles, les bureaux des comités de district, les hôpitaux, les églises, et dans l'âme des gens ?

Ne perdez pas la face

Alexandre Ivanovitch Mostepan, chef du service de l'hôpital N25 de Kyiv :

Le 1er mai 1986, je me suis présenté à mon poste aux soins intensifs comme d'habitude. La nouvelle s'était répandue dans tout l'hôpital qu'un service des maladies infectieuses était en cours d'aménagement urgent pour accueillir les victimes de l'accident. J'étais alors au bloc opératoire en tant qu'anesthésiste : en seulement quatre heures, les patients avaient été soit transférés du service des maladies infectieuses vers d'autres services, le service avait été entièrement désinfecté et les lits refaits. Et c'était un jour férié, après tout. Tout le mérite en revient au médecin-chef et à l'infirmière en chef de l'hôpital pour avoir préparé le service aussi rapidement.

J'ai été impliqué dans cette affaire parce que je suis médecin réanimateur.

On ne disposait d'aucune information : qui étaient les patients, de quoi étaient-ils infectés, combien ils étaient. Personne ne savait rien. Il incombait à la protection civile d'organiser le suivi des doses et la toilette des malades. Nous n'en avions pas les moyens. C'est notre chef du service de radiologie, une femme déterminée et combative, qui a organisé ce suivi. Elle a préparé à elle seule, dans l'urgence, tout le matériel nécessaire.

Nous avons été informés de l'arrivée des patients vers 16h. Ils sont arrivés juste après la tombée de la nuit. Deux bus sont arrivés. Le service était déjà prêt à les accueillir : il y avait des lits, des médecins, mais personne ne savait ce qui nous attendait. Des brûlures ? Notre direction n'en savait rien non plus. Plus tard, on nous a dit que ces bus avaient transporté les victimes dans tout Kyiv pendant quatre heures, sans qu'elles ne soient acceptées nulle part. Pendant ce temps, certains de nos médecins ont échappé au pire. Je ne citerai pas de noms. Certains ont été envoyés ici, dans ce service, d'autres ne se sont tout simplement pas présentés… Au début, il y avait 12 à 15 médecins, puis nous nous sommes retrouvés… enfin, là n'est pas la question.

Nous avons mis au point un plan d'accueil, installé des tuyaux d'arrosage et apporté des chaises. Des casiers ont été installés pour que les gens puissent se changer.

À leur arrivée, les bus nous ont accueillis avec une grande hostilité. Ils avaient sillonné la ville pendant des heures, quittant le matin même les centres de concentration – les hôpitaux centraux de Polieskoe et d'Ivankov. Ils avaient avec eux de jeunes enfants. On a appris plus tard que ces enfants étaient en parfaite santé, mais personne ne savait alors s'ils étaient malades ou non. Une cinquantaine de personnes sont arrivées. Imaginez : ils n'ont été nourris nulle part. Nous avons mesuré la radioactivité de ces bus. Leurs roues émettaient entre 10 et 20 roentgens. Personne ne les avait lavés. Ils sont entrés tranquillement dans Kyiv et ont sillonné la ville. Personne ne leur avait vraiment indiqué leur destination. Ils sont entrés par la place Chevtchenko et, s'ils l'avaient su, ils auraient pu contourner le centre-ville et venir directement nous voir. Mais ils ont parcouru Kyiv de long en large.

Les gens portaient déjà des blouses d'hôpital, elles avaient déjà été changées. Mais il s'est avéré qu'elles n'avaient pas été lavées sur place.

Et lorsqu'ils sont arrivés dans l'enceinte de notre hôpital, ils ont refusé de descendre du bus. Car ce dont on avait besoin ici, ce n'était pas de soins médicaux, mais d'une forme d'assistance humaine. Imaginez : quitter leurs appartements, sans vêtements, sans nourriture, avec leurs enfants ; le chaos total. Ces gens étaient furieux.

Et à l'hôpital, ils sont accueillis en combinaisons de protection contre la peste. Avez-vous déjà vu une combinaison de protection contre la peste ?

- Non seulement je l'ai vu, mais j'y ai aussi travaillé.

Imaginez un peu : une vingtaine de ces « cosmonautes » plantés sur les marches de l'hôpital. Emmitouflés de la tête aux pieds dans du blanc. Des gants en caoutchouc… Et ils refusaient de descendre. Ils disaient : « Ça suffit, on y va. À la gare ou ailleurs… » On avait tous peur, nous aussi, à les attendre. Enfin, j'avoue que j'avais aussi peur quand je suis monté dans le bus, que j'ai enlevé mes gants, mon masque, et que j'ai serré la main des principaux meneurs. Je n'avais pas le choix. Ils étaient là, à crier, les enfants hurlaient… Ils se sont un peu calmés. On est descendus du bus, mais les enfants criaient encore… C'est là que la direction de notre hôpital a montré son meilleur visage : le médecin-chef, l'infirmière en chef, l'organisateur de la fête. Vous savez comment on se comporte généralement avec la direction ? Eux, ils sont là-haut, et nous, on se tue à la tâche… L'organisateur de la fête est devenu dosimétriste. L'infirmière en chef, la pauvre, avec sa radiculite, était en arrêt maladie, mais elle habite tout près. Ils se sont rendus au bus et ont pris les enfants dans leurs bras. Ils ont enlevé leurs masques. Ils ont pratiquement travaillé comme des infirmiers.

Ils nous ont donné des crayons dosimètres, et on les a mis. Tout ça s'est avéré absurde par la suite. Ils ont fait asseoir le technicien de laboratoire et ont commencé à amener les patients – ils étaient tous vraiment contaminés. Heureusement, il y a un service des maladies infectieuses ici et plein de douches. On a ouvert les portes de plusieurs box et on a laissé passer deux ou trois personnes. D'abord sont arrivés les femmes et les enfants. Puis les femmes et les personnes âgées, même s'il n'y en avait pas beaucoup les premiers jours. Surtout, le personnel d'exploitation de la centrale nucléaire, ceux qui avaient été blessés. Environ six personnes de l'unité et celles qui travaillaient au nettoyage depuis d'autres unités ont été admises. Une dosimétriste qui travaillait là-bas a été admise. Elle avait des brûlures dues aux radiations. Et des enfants avec leurs mères. Ou ceux qui vivaient près de la centrale, ou ceux qui étaient à l'hôpital et qui ont été les derniers à être évacués. Et l'hôpital est juste à côté de la centrale nucléaire, et les fenêtres étaient ouvertes…

Après avoir écarté les enfants indemnes, on s'est aperçu que le groupe d'employés de la gare avait été très bien choisi. J'ignore qui les a choisis, mais quelqu'un a eu la brillante idée de les envoyer – et Dieu merci, ils se sont retrouvés parmi nous.

Nous avons passé un temps fou à les laver. Rien ne parvenait à les nettoyer correctement, surtout leurs cheveux. Il a donc fallu les raser. Nous nous sommes précipités au bloc opératoire, avons pris les ciseaux chirurgicaux et avons commencé à les raser presque à blanc – femmes, hommes, enfants, tout le monde. Tous leurs effets personnels étaient également souillés. Nous les avons ensuite confiés à un centre spécialisé ; ils étaient irrécupérables. Pyjamas, effets personnels – tout a dû être jeté. La situation a atteint des sommets tragi-comiques, jusqu'à ce que nous jetions des documents d'importance variable. Puis, un patient, remis de cette épreuve, a passé un mois à fouiller ce cimetière – accompagné d'infirmières, il mettait ses lunettes et cherchait sans relâche jusqu'à retrouver des documents très importants.

Nos conditions de vie sont excellentes : chaque chambre dispose de toilettes et d'une salle de bain. Nous avons dîné, en réchauffant régulièrement les plats. Nous avons lavé les personnes avec soin à l'eau chaude et au savon, leur avons coupé les cheveux, les avons enveloppées, leur avons donné des draps propres, du thé chaud et les avons nourries ; elles ont constaté qu'elles se trouvaient dans un établissement médical. Des prélèvements sanguins ont été effectués sur chacune d'elles. Les premiers soins ont été prodigués.

Ils ont apaisé et réchauffé ces gens.

Et le matin, ils se réveillèrent – notre parc était magnifique. C'était le printemps, les oiseaux chantaient, les écureuils frappaient à la fenêtre, réclamant à manger – les enfants malades les nourrissaient toujours. Bien sûr, pour ces enfants, qui aspiraient au silence après tous ces cris, ce bruit et ce stress, tout cela ressemblait à un conte de fées : « Maman, regarde ! Un écureuil ! »

Nous avons terminé de voir ces patients vers quatre heures du matin. Les festivités du 1er mai se sont donc déroulées sans accroc. Même cinq patients, c'est beaucoup pour un service. Et là, nous en avions cinquante, une véritable horde, avec une grande effervescence du côté des patients comme du personnel… Nous devions tout documenter, tout consigner dans les dossiers médicaux et effectuer des dosimétries. Et pas qu'une fois, mais cinq ou six fois : nous les lavions – rien. La « saleté » persistait. Lessive – rien, savon de toilette – rien, talc – rien. Jusqu'à ce qu'ils se coupent les cheveux. Et là, on a découvert une sorte de poudre protectrice ; il suffisait d'en saupoudrer sur une éponge et de se la passer dans les cheveux – et ça enlevait tout. Mais cette poudre, il s'avère, se trouvait quelque part à la gare de Yanov ; il y avait un train entier là-bas…

Ce matin, en consultant nos dosimètres, nous avons été horrifiés : l'un affichait zéro, l'autre était hors échelle. Nous avons ensuite compris qu'ils étaient tout simplement déchargés et défectueux. Quelqu'un avait dû faire un saut ou secouer le dosimètre, ce qui avait provoqué le dérèglement. Certains ont même craint d'en mourir. Nous avons alors jeté ces dosimètres et utilisé d'autres.

Le premier jour passa, puis je changeai d'équipe. Des patients arrivaient chaque jour. Après les vacances, je repris le travail et la question d'un chef de service se posa. Après tout, il s'agissait d'un service quasiment nouveau. La chef du service des maladies infectieuses tomba malade. Elle avait pris un peu trop d'iode, alors qu'elle administrait un traitement prophylactique. La pauvre, elle n'était pas experte en la matière. J'ai donc été nommée chef de service par intérim.

Ce jour-là, nous avions déjà environ cent cinquante personnes. Des patients ont également été admis à l'Institut de radiologie de Kiev, à l'hôpital de la Révolution d'Octobre et à l'hôpital régional. Naturellement, nous n'avions aucune expérience dans le traitement des maladies liées aux radiations. Personne n'y connaissait rien. Nous n'avions qu'une formation théorique… Nous avons récupéré des dosimètres qui fonctionnaient avec un système d'alarme. Lorsqu'on s'approchait d'un patient, l'appareil émettait un bip-bip-bip. Pour un autre, un simple « ouh-ouh ». Nous avons dû les confisquer, car beaucoup n'osaient pas s'approcher. Ils étaient terrifiés. Plusieurs employés qui travaillaient ici ont pris la fuite.

Les patients semblaient « rayonner », que dire ? Ils présentaient une accumulation importante d'iode radioactif. À l'époque, nous ne disposions pas de compteur d'impulsions humaines (HPC) ; nous avions une gamma-caméra. Nous comptions les impulsions et les convertissions avec une précision raisonnable en unités généralement acceptées. Puis, des réglementations ont été édictées, qui étaient, et sont toujours, inapplicables. Surtout les premières… En fait, toutes les instructions et directives étaient rédigées dans un langage si abscons qu'il est encore impossible de les déchiffrer.

Le plus terrifiant, c'était que personne ne connaissait la dose de radiation reçue par ces patients. Il n'y avait aucun dossier médical. On ignorait la dose reçue. Et le traitement était initialement symptomatique, en fonction des symptômes du patient.

À ce moment-là, les patients admis du bloc quatre présentaient un syndrome intestinal aigu : vomissements et diarrhée sanglante. C'était regrettable que nous n'ayons pas de psychiatre. Les patients admis gratuitement étaient en proie à des cauchemars, hurlaient la nuit et vivaient dans une situation très stressante. Nous avions besoin d'un ophtalmologue : certains avaient reçu de l'eau radioactive dans les yeux, ce qui leur avait causé une conjonctivite. Il y avait aussi des brûlures. C'est ainsi que se sont déroulés les premiers jours. Nous disposions de tout le matériel et des médicaments nécessaires. Et peu à peu, nous avons commencé à différencier nous-mêmes les patients.

À l'époque, nous ignorions tout de l'existence de la 6e clinique à Moscou ; nous n'en savions rien et nous nous basions sur quelques circulaires. Heureusement, notre Institut d'hématologie de Kyiv nous a été d'une grande aide.

Au vingtième jour, le taux de globules blancs et rouges de nos patients a commencé à chuter. La période la plus terrifiante avait commencé… À ce moment-là, les secours sont arrivés. La clinique n° 6 a dépêché un spécialiste, des médecins de Leningrad sont arrivés et des infirmiers militaires ont apporté une aide précieuse.

Parmi nos patients se trouvaient non seulement les opérateurs du service des urgences, mais aussi des policiers, des agents de sécurité de l'usine et des ouvriers du bâtiment restés sur place les premiers jours pour travailler. Bien sûr, tout le monde n'était pas malade. Nous avons commencé à en renvoyer certains chez eux, et là, notre bureaucratie a immédiatement fait preuve de sa brutalité.

Nous constatons que l'homme est en bonne santé. Mais nous ne pouvons pas le laisser sortir. Pourquoi ? Il n'y a pas de vêtements. Un décret stipule qu'il doit être habillé. Cela coûte deux cents roubles. Nous n'avons pas les moyens de l'habiller. Le temps qu'ils trouvent la base, le temps qu'ils nous affectent à ce poste, ils ont apporté tout ce qui était considéré comme des biens de consommation et nous l'ont jeté. Il ne reste qu'une chaussure, l'autre aussi. Les gens ont commencé à s'énerver. Alors, l'infirmière en chef de l'hôpital s'est démenée, mais elle a réussi à joindre la base du TsUM, et finalement, ils ont habillé ces personnes très correctement. Elle n'a ménagé aucun effort pour les vêtir. Les gens étaient contents de leurs nouveaux vêtements.

Nous avons progressivement commencé à renvoyer ces patients chez eux et à admettre des malades plus gravement atteints, à la place de ceux présentant des symptômes légers. De nouveaux patients sont arrivés, dont les maladies n'avaient pas été immédiatement diagnostiquées. Il s'est avéré que, dans la confusion, certains étaient rentrés chez eux avec un syndrome d'irradiation aiguë de stade 2, voire 3. L'un d'eux a été « contaminé » dans la région de Soumy. Il nous a été transféré.

Qu'est-il arrivé aux patients ? À un certain stade de la maladie, de graves troubles de l'hématopoïèse surviennent : le nombre de globules blancs chute à environ 400 (la norme se situant entre 4 000 et 5 000) et le nombre de plaquettes à 8 000 (la norme étant de 120 000). C'est une période très dangereuse : des saignements se produisent, l'organisme est vulnérable à toute infection, même la plus bénigne, et le risque de complications purulentes est élevé. Nous avons eu la chance que l'institut d'hématologie dispose d'un excellent appareil : un séparateur de sang de la société américaine IBM, grâce auquel nous pouvions obtenir des plaquettes du donneur et les transfuser immédiatement au patient. De plus, nous disposions de salles stériles séparées, ce qui était primordial. Nous y utilisions des lampes à quartz pour garantir la stérilité de l'air et nous avons mis en place un protocole très strict.

Les malades les plus graves sont restés dans ces boîtes pendant deux mois. Nous leur avons fourni tout le confort nécessaire : un réfrigérateur et une télévision. Nous avons calfeutré les fenêtres pour les empêcher de rentrer par la poussière de la rue. Nous leur avons acheté des bottes en caoutchouc pour qu'ils puissent se changer. Les patients portaient des lunettes de soleil car les lampes à quartz étaient allumées en permanence. Presque tous étaient chauves. Puis, de graves brûlures dues aux radiations ont commencé à apparaître. Une plaie continue. C'était dur à voir ; j'avais le cœur brisé…

Il y avait des patients très gravement malades… Certains, nous le pensions, allaient mourir.

Mais pas un seul n'est mort.

Voici une rencontre avec « l'atome pacifique » vue par des médecins. Et voici ce que leurs patients ont vécu.

Extrait du journal d'A. Uskov :

Matin du 28 avril. Moscou, Hôpital clinique n° 6, Département IV, Poste 2, Chambre n° 412. Je suis de bonne humeur. Enfin, un peu moins. Une piqûre au doigt, ce n'est rien, mais une prise de sang, c'est moins agréable. Les infirmières me « rassurent » : bientôt, ces examens seront quotidiens. Les médecins auront besoin d'un bilan sanguin complet tous les jours. Dans notre situation, tout se reflète d'abord dans le sang. C'est compréhensible.

J'ai la bouche sèche. Boire de l'eau n'y fait rien. Ils ont apporté toutes sortes de flacons pour se gargariser. J'ai regardé les étiquettes. Sur l'un d'eux : « lysozyme ». Lysozyme, lysozyme… J'en ai déjà entendu parler. Ah oui, je me souviens. Quand les chiens se lèchent les plaies, ils sécrètent justement ce lysozyme par la langue. C'est pour ça que les plaies ne s'infectent pas et guérissent vite. Eh bien, léchons nos plaies, nous aussi !

On retrouve les gars de notre étage. Ils sont tous là !

Les gardes et les surveillants occupent leurs « bureaux » près de l'unité 4. Des pêcheurs pêchent dans le canal d'alimentation, le personnel des équipes de nuit et de jour, le pompier Ivan Shavrei (il est l'un des trois frères), l'équipe de Khimzashchita et des adjudants de la sécurité de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Sasha Nekhayev est dans la pièce voisine. Il n'a pas l'air bien. Il est rouge et se plaint d'un mal de tête.

1er et 2 mai. Malgré le jour férié, les tests de dépistage se font quotidiennement. Nous avons déjà pris en charge les enfants qui se sont retrouvés par hasard dans ces murs. Ce sont des passants, des pêcheurs du chenal d'accès. Nous sommes en pleine forme. Un appétit d'ogre. Nous avons augmenté nos rations alimentaires. Nous avons ajouté des jus de fruits et de l'eau minérale. Il faut qu'on boive plus ! Et il faut qu'on s'en débarrasse, qu'on s'en débarrasse, qu'on s'en débarrasse.

Le 3 mai. Anatoly Andreevich Sitnikov est passé aujourd'hui se faire raser. Il a l'air d'aller bien. Il s'est rasé, s'est assis un moment, puis est retourné dans sa chambre. Il est au 8e étage. Je ne savais pas que ce serait la dernière fois que je le verrais. Dans quelques jours, son état s'aggravera considérablement, et il ne se relèvera plus.

Le 4 mai. Ils ont commencé à démolir lentement notre étage. Chugunov a été emmené au 7e étage, et Yura Tregub des autres chambres. Le déménagement était prévu pour le 4 mai, et le matin même, ils ont annoncé : tous ceux qui restaient à la clinique auraient la tête rasée. Les coiffeurs sont arrivés et ont rapidement rasé la tête de tout le monde. J'étais le dernier à me faire couper les cheveux. J'ai dit avec assurance que je n'avais besoin que d'une coupe courte. La coiffeuse n'a pas objecté. Chacun a rassemblé ses cheveux dans un sac en plastique. Ces cheveux serviraient aussi pour l'enterrement. Je n'ai jamais eu le temps de les laver. La veille, les « doziks » étaient venus nous mesurer. Cheveux : 20 milliroentgens par heure. C'est 1000 fois plus élevé que le niveau naturel !

Nous pensons souvent à notre atelier d'origine, à nos hommes. Oh, comme nous sommes arrivés ici trop tard ! Notre place est là-bas maintenant.

Aujourd'hui, nous sommes allés au huitième étage, à l'unité aseptique. Ils ont utilisé du matériel américain sophistiqué pour extraire les plaquettes de notre sang, au cas où nous aurions besoin de transfusions. Je suis restée allongée sur la table pendant deux heures, tandis que mon sang circulait sous mes yeux dans des tubes transparents. On dirait qu'ils nous préparent au pire…

5-6 mai. Sasha Nekhaev est en mauvaise santé et a été transféré dans une chambre particulière au sixième étage. Chugunov a une brûlure au flanc droit, et Perevozchenko a également une brûlure au flanc et au dos. Dyatlov est arrivé avec des brûlures au visage et une grave brûlure au bras et aux jambes droits. La conversation a porté exclusivement sur les causes de l'accident.

Je suis seule dans le service maintenant. Ceux qui restent sont dans des services séparés.

Le médecin affirme que la période de latence se terminera bientôt.

8-9 mai. J'ai été transféré au service 407. L'état de Sasha Nekhaev s'aggrave, mais il arrive encore à se lever. J'ai vu Viktor Smagin ; il m'a dit qu'Anatoly Kurguz était décédé aujourd'hui, le 8 mai… C'est effrayant. Inquiétant.

Il y a douze chambres à notre étage, donc douze patients. Mon voisin de gauche est Yura Tregub, et celui de droite, Viktor Proskuryakov, le remplaçant du SIUR. Il a de graves brûlures aux mains. Avec Sasha Yurchenko, il tentait de pénétrer dans le hall central détruit du bloc 4. Vitya éclairait avec une lampe torche derrière les décombres. Il lui a suffi de quelques secondes pour être grièvement brûlé.

Nous avons regardé le feu d'artifice le soir. Mais la joie était absente. Nous savons que les garçons décédés ne sont pas les derniers, mais nous souhaitions tellement que tous les autres survivent. C'est triste de mourir en pleine jeunesse, en pleine force de l'âge…

10-11 mai. On ne me laisse plus sortir. Toute communication est coupée. L'état de Chugunov s'aggrave. Sa main droite est gravement brûlée : les doigts, le poignet. La brûlure sur son flanc s'étend. On continue à avaler des comprimés à la chaîne — 30 par jour. On me fait des prises de sang tous les jours. Tous les trois jours, on me prélève quatre ou cinq tubes de sang par veine. Je supporte bien le sang, mais mes veines sont déjà percées — c'est douloureux. Je n'ai pas encore de lésions visibles, à part à mon doigt. Le médecin tire sans cesse sur ma mèche pour voir si mes cheveux tombent. Pour l'instant, ils ne tombent pas, alors peut-être que tout ira bien ?

12 mai. Ça s'est mal passé. Aujourd'hui, lors d'un autre test, Alexandra Feodorovna a laissé une grosse touffe de produit dans sa main. Bon, je vais devoir me raser la tête. Ils me l'ont rasée. Je suis allongée là, chauve. Tant pis pour les cheveux. Mais la perte de cheveux est déjà assez pénible. Un autre signe de surdose.

Dehors, les arbres sont déjà en pleine floraison. Il fait un temps magnifique. Au-delà de la clôture de la clinique, on entend le brouhaha de la capitale. Je suis allé aux toilettes, mais le couloir était désert ; j'ai couru jusqu'au sixième étage. J'ai fumé une cigarette avec les gars sur le palier. Mon moral est au plus bas, et beaucoup d'autres vont encore plus mal. Le 11 mai, Sasha Akimov et plusieurs pompiers sont morts ; les gars ne connaissent pas leurs noms.

13 mai. De nouvelles aides-soignantes sont arrivées à la clinique, pour la plupart des jeunes filles. Elles nettoient maintenant les chambres. Avant, c'étaient des soldats en blouse d'hôpital, le visage bandé, gantés et surchaussés. Il est bien protégé, mais il frotte le sol comme s'il purgeait une peine de prison. Les filles viennent de centrales nucléaires. Un appel a été lancé concernant le manque de personnel de soutien, et elles se sont portées volontaires. À notre étage, il y a Nadya Kurovkina de la centrale nucléaire de Kola, Tanya Markova, également de la centrale nucléaire de Kola, et Tanya Ukhova de la centrale nucléaire de Koursk. Les filles sont toutes sociables et drôles. L'ambiance dans la chambre est devenue plus gaie. Au moins, il y a quelqu'un avec qui bavarder. Sinon, on reste là, seul comme un hibou.

14 mai. Je perds mes cheveux sans cesse. Ce matin, mon oreiller en est couvert. Mais je me sens encore plutôt bien et j'ai de l'énergie. Je n'ai pratiquement pas d'appétit et je me force à manger. Chugunov, lui, a beaucoup plus de mal.

Nous connaissons déjà presque toutes les infirmières. Lyuba et Tanya sont jeunes, les autres ont en moyenne une quarantaine d'années. Elles sont toutes très attentionnées, de bonnes femmes. Nous ressentons constamment leur chaleur et leur bienveillance. Nous sommes bien plus que de simples patients pour elles… Des femmes formidables. Je ne ressens pour elles qu'une profonde gratitude et le plus grand respect. Le fardeau le plus lourd repose sur leurs épaules : injections, perfusions, prises de température, examens, prises de sang, et bien plus encore. Les chambres sont stériles, ou presque. Les lampes à quartz sont allumées en permanence. C'est pourquoi je porte des lunettes de soleil. Les médecins craignent énormément l'infection. Dans notre état, c'est pratiquement la fin.

Outre les jeunes filles, il y a aussi des aides-soignantes « personnelles » : Matryona Nikolaevna Yevlakhova et Evdokia Petrovna Krivosheeva. Toutes deux sont d'un certain âge, plus de soixante ans. Elles ressemblent à des nounous classiques, comme celles qu'on voit dans les films. Elles ont toutes deux un petit visage rond, typiquement russe. Elles parlent simplement, sans artifice. Elles aiment bien grommeler contre les infirmières.

Notre médecin, Alexandra Fedorovna Shamardina, règne en maître dans l'établissement. Tout le monde la respecte, même les infirmières la craignent un peu. Petite et menue, elle est pourtant très active et enjouée. Son sourire est simple et agréable, mais elle a un fort caractère.

Le soir, nous avons écouté la déclaration de M. Gorbatchev à la télévision centrale. Sept personnes sont déjà mortes. Six d'entre elles sont des nôtres. Les Chaesovsky : Khodemchuk, Shatenok, Lelechenko, Akimov, Kurguz, Toptunov et Kudryavtsev. Les pompiers sont à un autre étage ; nous n'avons aucune nouvelle d'eux. Vitya Proskuryakov, mon voisin de droite, est dans un état très grave. Il est brûlé sur tout le corps et souffre terriblement. Il est pratiquement inconscient.

L'ambiance est morose. Oh, quel gâchis nous avons fait…

Des professeurs américains travaillent à la clinique : l'immunologiste Robert Gale et le professeur Tarasaki. Je les ai rencontrés par hasard dans l'unité aseptique du huitième étage, après un prélèvement de plaquettes. J'étais déjà sur le point de partir ; ils venaient de mettre leurs accessoires. Gale est un jeune homme petit et mince. Un visage ordinaire, sans particularité. Le professeur Tarasaki est plus grand et paraît plus jeune. Ses traits sont presque européens, mais on y perçoit encore une légère influence japonaise. Le nom de famille de son père devait être Tarasov.

Les Américains sont des spécialistes des greffes de moelle osseuse. Le huitième étage abrite les services où sont soignés les patients les plus gravement malades. Dix-huit greffes de moelle osseuse ont déjà été réalisées. Parmi les patients, on compte Petya Palamarchuk et Anatoly Andreevich Sitnikov. Les Américains ont apporté leur meilleur matériel : équipements, instruments, outils, sérums et médicaments. Les services du huitième étage constituent leur zone de prédilection. J'ai vu le matériel encore emballé. Le « second front » est ouvert.

Chugunov est dans un état critique. Il a une forte fièvre et perd les poils de sa poitrine et de ses jambes. Il est aussi sombre que les falaises de l'Arctique. Il boit du thé mais refuse de fumer. Il a demandé : « Comment va Sitnikov ? » J'ai répondu qu'il était en difficulté. On a commencé à lui administrer des transfusions de plaquettes et des antibiotiques. La lumière reste allumée presque toute la nuit dans sa chambre… Tous les patients gravement malades ont peur de la nuit…

Du 14 au 16 mai. Lors de la visite médicale, Alexandra Fedorovna m'a annoncé qu'on me ferait un prélèvement de moelle osseuse aujourd'hui. On m'a emmenée au huitième étage. On m'a allongée sur le ventre. On m'a fait une injection de novocaïne. Une longue aiguille courbée a pénétré dans mon corps. J'ai essayé de la faire pénétrer, mais impossible. On a changé d'aiguille pour une plus longue. Je n'en pouvais plus. Les infirmières me tenaient la tête et les mains pour que je reste immobile. Ça y est, le prélèvement a été fait. Croyez-moi, c'est une procédure désagréable.

J'ai reçu un mot de Marina. Elle me demandait de venir à la fenêtre ouverte donnant sur la rue Novikova. J'ai aperçu Marina, non loin de là… C'était une fenêtre du couloir. Je suis tombée nez à nez avec Alexandra Fedorovna. Elle m'a poursuivie dans une pièce et m'a sermonnée. Elle a promis que si elle me reprenait, elle me prendrait mon pantalon, et si cela ne suffisait pas, mon caleçon aussi. J'ai répondu que sans pantalon, ma température allait immédiatement monter. Alexandra Fedorovna m'a menacée du poing : « Fais attention ! »

Le numéro du 15 mai de Komsomolskaya Pravda a publié un article sur Tchougounov et moi. Et, bien sûr, ils se sont complètement trompés. Quel charlatan aurait pu les piéger à cause de nos agissements ? D'après la description du journaliste, je devrais être immédiatement accusé de sabotage. J'ai appelé Komsomolskaya Pravda et leur ai fait part de mon opinion sur leur travail. Et, de manière générale, il est clair, d'après la presse, que les articles publiés dans les journaux sont « bruts » : ils écrivent ce qui leur passe par la tête, parfois même des inepties !

Chugunov, mon patron, est insupportable. Il ne lit presque rien. Il ment en silence. J'ai beau essayer de le réveiller, rien n'y fait. Il ne boit que du thé. J'essaie d'y mettre plus de sucre.

Le 14 mai, Sasha Kudryavtsev et Lenya Toptunov, tous deux de l'atelier du réacteur n° 2 de l'université SIUR, sont décédés. Deux jeunes hommes. Ah, le destin… Que nous réserve l'avenir ? J'essaie de ne pas y penser. Je ne parle pas de ces deux-là à Tchougounov.

17 mai. J'ai mal dormi la nuit dernière. Je me sentais très mal, et les infirmières n'arrêtaient pas d'aller voir Vita Proskuryakov dans la chambre voisine. Mes pressentiments étaient justes : c'était sa dernière nuit… Il est mort dans d'atroces souffrances…

Nous avons décidé d'écrire une lettre à nos gars – nous avions entendu des rumeurs selon lesquelles Dyatlov, Sitnikov, Chugunov et Orlov avaient déjà été « enterrés ».

18-19-20 mai. Aujourd'hui, nos filles ont apporté des lilas. Elles en ont mis un dans chaque chambre. Le bouquet est magnifique. J'ai essayé de le sentir : ça sent le savon à lessive ! Peut-être qu'elles l'ont traité avec quelque chose ? Elles disent que non. Les lilas sont vrais. Je n'ai plus le nez. Mes muqueuses sont brûlées. Je suis restée allongée presque toute la journée. Je ne me sens pas bien. Sacha Nekhaev est dans un état très grave. Il a de très graves brûlures. Nous sommes très inquiets pour lui. Tchougounov voulait aussi finir d'écrire une lettre, mais la brûlure à sa main droite l'en empêche. Je ne mange presque rien. J'arrive à prendre un peu de bouillon de l'entrée. Elles apportent sans cesse des journaux – je lis avec joie dans Komsomolskaïa Pravda des articles sur Sacha Bocharov, Micha Borisouk, Nela Perkovskaïa – je les connais tous bien. Je suis heureuse pour eux. Je les envie. Ils se battent tous, et on dirait que nous aussi, on est épuisés, et gravement… Au mauvais moment…

Chugunov est dans un état encore plus critique. Un vrai homme d'acier. Pas une seule plainte. Et je pense aussi qu'il est profondément inquiet : a-t-il bien fait de nous mobiliser pour aider l'Unité 4 ?

Lors de sa tournée, Alexandra Fedorovna m'a prévenue qu'elle allait procéder à un test de coagulation sanguine. C'est une nouveauté.

Une femme charmante est arrivée – Irina Viktorovna – la même qui avait prélevé nos plaquettes. Elle m'a piqué le lobe de l'oreille et a recueilli le sang sur un écouvillon spécial. Elle a procédé lentement et avec persévérance, mais le sang continuait de couler. L'examen s'est terminé au bout d'une demi-heure. Tout était clair. Chez une personne en bonne santé, le sang coagule en cinq minutes. Chute brutale du taux de plaquettes !

Une heure plus tard, on me perfusait déjà mon propre concentré plaquettaire, qu'on avait préparé à l'avance pour cette occasion. Une période sombre s'annonçait.

Je vais interrompre les notes d'A. Uskov à ce stade.

Un instant de silence et de recueillement s'impose devant cette période sombre traversée par cet homme courageux et ses amis. Ce fut une épreuve longue, interminable et terriblement difficile à surmonter… Arkady Uskov persévéra, survécut. Et son « chef », l'« homme de fer » V. A. Chugunov, la surmonta lui aussi. À la centrale nucléaire de Tchernobyl, dans le réacteur n° 3, j'ai rencontré Vladimir Alexandrovitch Chugunov. Il me serra rapidement la main, sans comprendre mon intérêt, et retourna à son pupitre de commande. Il était débordé. Il ne me connaissait pas, et j'avais déjà lu les journaux d'A. Uskov.

Ces personnes ont été sauvées de la zone critique et obscure de leur maladie grâce au grand art et à la compassion des médecins, des infirmières et des nourrices — tous ceux qui, même à l'ère atomique, sont restés fidèles à l'ancien serment d'Hippocrate, et à propos desquels A. Uskov écrit avec tant de gratitude.

Ce serment n'a pas pris une ride, même si l'accident de Tchernobyl a confronté la médecine et ses professionnels à de nombreux défis inédits, tant professionnels que moraux. L'ampleur et la nature du travail médical dans les zones sinistrées étaient sans précédent : dès les premiers jours de l'accident, le ministère ukrainien de la Santé a constitué et déployé plus de 400 équipes médicales et 200 équipes médico-dosimétriques, soit 1 800 médecins, 2 500 ambulanciers et 1 500 étudiants en médecine en dernière année, dans la région de Kyiv, au nord du pays. Près d'un demi-million de personnes ont été examinées. Les laboratoires et les services sanitaires et épidémiologiques ont réalisé près de 3 millions de tests de contamination radioactive dans les aliments, l'eau et l'environnement. Pourtant, derrière ces chiffres se cachent des êtres humains, leurs destins, leurs expériences, leur travail dans les conditions extrêmement difficiles de cet été caniculaire et tumultueux.

En tant qu'épidémiologiste, j'ai régulièrement assisté à de nombreuses épidémies « ordinaires » depuis 1958, et j'ai été témoin de cas de peste et de lèpre. En 1965, une terrible épreuve survint : une épidémie de choléra éclata au Karakalpakstan, une situation inédite dans notre pays depuis les années 1920. On croyait alors que le choléra avait été éradiqué d'URSS une fois pour toutes, qu'il ne pouvait plus réapparaître. Tout comme pour le réacteur RBMK – le plus fiable, le plus sûr –, un accident était considéré comme impossible. Mais le choléra fit son apparition.

Pour la première fois, j'ai vu nos problèmes sociaux et quotidiens si clairement :

Surpopulation, insalubrité, pénurie d'eau potable, état rudimentaire des services médicaux, fossé déjà évident entre les « camarades dirigeants » ouzbeks et le peuple, et incompétence de la plupart des responsables. J'ai alors constaté de visu comment la complaisance criminelle et la volonté de dissimuler la vérité ont été brutalement payées par ceux qui étaient venus des quatre coins du pays. La négligence et le laxisme des uns ont été couverts par l'héroïsme des autres.

Pendant deux mois et demi, nous avons travaillé sans relâche, du lever au coucher du soleil, dans des conditions de chaleur accablante, malgré la méconnaissance du terrain, de la langue et des coutumes, et le risque réel de contracter le choléra. Nous venions d'Irkoutsk, de Leningrad, de Moscou et de Kiev. Nous devions non seulement assurer nos fonctions médicales directes, mais aussi organiser la vie quotidienne, une sorte d'« aide sociale d'urgence ».

Ils l'ont diffusé. C'était le premier avertissement sérieux adressé au pays. Mais

Cette terrible leçon n'a pas porté ses fruits. La doctrine complaisante du « nous avons

« Ce n'est pas possible, parce que ce n'est pas possible. »

En 1970, une nouvelle épidémie de choléra éclata dans le pays, touchant simultanément plusieurs des régions les plus vulnérables : Astrakhan, Kertch et Odessa. J'étais alors en vacances et, comme en 1965, je fus de nouveau mobilisé directement sur le lieu de l'épidémie. Une fois encore, nous travaillions avec nos forces limitées. Une fois encore, avec des équipes internationales. Une fois encore, nous constations les mêmes problèmes. Une fois encore, nous devions être non seulement médecins, non seulement visiter les foyers d'infection et les hôpitaux pour choléras, mais aussi organiser de nouveaux hôpitaux, ouvrir des laboratoires temporaires, mettre en place un système de laissez-passer, gérer l'approvisionnement en nourriture et en eau, et une multitude d'autres problèmes quotidiens.

Dans tout cela – l'ampleur des événements, la pression extrême exercée sur l'ensemble du service médical, la gravité de la situation – il y avait de nombreuses similitudes avec l'accident de Tchernobyl. Aussi, lorsque je me suis rendu dans les districts de Polésie et d'Ivankiv avec un groupe de spécialistes du ministère de la Santé de la RSS d'Ukraine, beaucoup de choses que j'ai vues dans les hôpitaux et les stations sanitaires et épidémiologiques m'ont paru familières : le nombre inhabituellement élevé de personnel médical, dont beaucoup étaient des visiteurs ; les cours remplies d'ambulances et de véhicules UAZ immatriculés dans toute l'Ukraine ; les bureaux des médecins-chefs, qui ressemblaient davantage à des quartiers généraux de guerre – le même bivouac, la même atmosphère instable de « précarité », les cartes, les schémas et les rapports sur lesquels les médecins se penchaient, les appels incessants, des milliers de dossiers, petits et grands, à régler immédiatement… Et la terminologie proprement dite, presque épidémiologique : « infection », « zone contaminée », « transfert de contamination », « vêtements contaminés ». Et le docteur Gale, lui, l'a dit sans ambages : « épidémie atomique ».

Tout semblait familier, et pourtant, en même temps, tout était nouveau, tout était inhabituel, tout était une première. En quelques jours seulement, depuis l'accident, nous avions l'impression d'être passés d'une ère – prénucléaire – à une ère inconnue, qui exigeait une restructuration fondamentale de notre façon de penser. Non seulement le caractère humain, mais aussi nombre de nos idées et méthodes de travail, étaient mis à rude épreuve.

Le destin nous offre l'occasion de scruter les profondeurs de la nuit, celle qui s'abattra sur nous si des ogives nucléaires venaient à exploser. L'accident de Tchernobyl a confronté l'humanité à une série de problèmes inédits, non seulement scientifiques et techniques, mais aussi psychologiques. Il est extrêmement difficile pour l'esprit humain de se confronter à l'absurdité d'une situation où le danger mortel est invisible, sans goût, sans couleur, sans odeur, et se mesure uniquement à l'aide d'instruments spécialisés qui n'existaient pas au moment de l'accident.

L'accident a montré que pour survivre, une personne devra développer une nouvelle façon de penser, « instrumentale », en complétant ses sens et ses méthodes d'étude de l'environnement déjà familières (comme la microscopie, l'analyse chimique) par des compteurs Geiger.

Le danger qui planait sur Tchernobyl et ses alentours était atténué par les effluves de l'air, les fleurs blanches et roses des pommiers et des abricotiers, la poussière des routes et des rues, l'eau des puits du village, le lait des vaches et le vert tendre des jardins, bref, par l'idyllique paysage printanier. Mais était-ce vraiment juste le printemps ?

Dès l'automne 1986, lors d'un séjour dans le district de Polésie, en discutant avec les habitants des villages de Vilcha et Zelena Poliana, je pris conscience de la difficulté pour les nouvelles exigences de l'ère atomique de s'intégrer aux mentalités et au quotidien. Le mode de vie paysan, familier et séculaire, se heurtait aux nouvelles réalités du monde post-Tchernobyl : les dosimétristes expliquaient que la tâche la plus ardue, voire impossible, consistait à dépolluer les toits de chaume des maisons paysannes ; brûler des feuilles était extrêmement dangereux – nous l'avons constaté nous-mêmes en approchant un dosimètre d'un feu allumé dans la cour par des propriétaires imprudents à Vilcha : l'appareil a enregistré une forte hausse des mesures. Voilà qui contredit l'idée que « même la fumée de la patrie nous est douce et agréable ». Pour la même raison, l'usage du bois de chauffage était déconseillé car, comme le disait justement un médecin, chaque poêle de Polésie se transformerait en un petit quatrième réacteur nucléaire. Dans un article paru en 1987 dans le magazine « Yunost », j'ai écrit par inadvertance : « Pour la même raison, l'usage du bois de chauffage est interdit ici… Du charbon a été distribué à la population. » J'avais fait confiance à un fonctionnaire qui me l'avait affirmé. Et aussitôt – et à juste titre ! – j'ai payé le prix de ma crédulité.

Extrait d'une lettre d'A. I. Filimonov, du village de Vilcha : « Je vais vous donner quelques précisions. Tout le monde utilise encore le bois pour se chauffer. J'ai interrogé mes voisins. On trouve partout des piles de bois frais, stockées pour l'hiver. Seuls ceux qui ont le chauffage central à eau chaude et une petite partie de la population qui utilisait autrefois du charbon utilisent encore ce combustible. La plupart de nos poêles ne sont tout simplement pas conçus pour le charbon. L'affirmation catégorique de Yuri Shcherbak dans son article, « Le charbon a été distribué à la population », est pure invention. Par conséquent, d'une part, j'exige une rétractation, et d'autre part, puisque vous avez soulevé ce sujet par inadvertance, j'exige votre aide et des éclaircissements, sachant qu'il n'y a aucune interdiction de se chauffer au bois et que nous avons généralement deux poêles par maison, ce qui constituerait un quatrième réacteur. J'ai trois enfants : 9 mois, 3 ans et 5 ans. D'autres personnes ont aussi des enfants. »

Je tiens à présenter mes excuses aux lecteurs du village de Vilcha pour toute inexactitude involontaire. Malheureusement, il m'est impossible de remplacer le bois de chauffage par du charbon ou du gaz dans ce village, comme dans beaucoup d'autres en Ukraine et en Biélorussie situés dans la zone contaminée.

Qui aurait pu savoir avant 1986 que des niveaux élevés de radiation étaient retrouvés sur les champignons, dans les tourbières, sur les groseilles et dans les villages – près des angles des maisons – là où l'eau de pluie ruisselle des toits…

Étant imperceptible, le danger a accru le sentiment d'incertitude et de peur chez certains, tandis que chez d'autres, au contraire, il a provoqué une sorte d'insouciance téméraire : plus d'un de ces casse-cou a payé de sa santé son « courage », ignorant les mesures de protection les plus simples et, il faut le dire, tout à fait efficaces.

Seule une connaissance objective de la situation réelle, non déformée par la volonté « optimiste » de quelqu'un, non dissimulée derrière sept cadenas de secret, seule l'application de mesures de protection rationnelles et une surveillance constante des niveaux de radiation peuvent donner aux personnes se trouvant dans la zone menacée le sentiment de confiance nécessaire.

Ce qui s'est déroulé dans les zones sinistrées était totalement inédit et sans précédent, incomparable aux événements survenus lors de l'épidémie précédente : ni par la rapidité avec laquelle le danger pour la population s'aggravait, ni par la complexité des tâches qui incombaient au personnel médical, ni par l'ampleur des mouvements de population. Des colonnes d'évacués ont littéralement déferlé sur les districts de Polésie et d'Ivankovski, emportant avec elles les malades et les infirmes : patients habituels et nouveaux atteints de maladies liées aux radiations. Un jour, le personnel médical du district de Polésie a examiné plus de trois mille personnes, un chiffre stupéfiant, compte tenu des quotas d'admission et des files d'attente dans les dispensaires en temps normal, avant-guerre. Chaque patient était ausculté, enregistré et surveillé à l'aide d'un compteur Geiger. En moins d'une heure, chacun avait subi une prise de sang et une numération des globules blancs.

Je me souviens d'avoir visité un laboratoire-dortoir unique en son genre, aménagé à l'hôpital central du district d'Ivankovo. Le service d'hématologie et de diagnostic improvisé fonctionnait jour et nuit. On y analysait les échantillons de sang des personnes évacuées et de celles qui venaient chercher des soins. Des femmes âgées de Kyiv, Kharkiv et Cherkasy, techniciennes de laboratoire locales, étaient assises devant les microscopes. Pendant ce temps, l'équipe de nuit dormait dans la pièce voisine. À cette époque, les visages des médecins et des infirmières étaient gris de fatigue et de manque de sommeil. Un médecin, dont ses collègues gardent un souvenir ému, avait tout abandonné dès les premiers jours de la catastrophe et avait été hospitalisé pour une grave dépression nerveuse : le stress physique et mental extrême l'avait épuisé.

Je me souviens de mes anciens collègues médecins qui sont intervenus immédiatement après l'accident, et de ceux que j'ai rencontrés à cette époque, et j'entends encore leurs voix. Il y a Volodia Elagine, chef du service de médecine interne de l'hôpital central du district de Polésie (je l'appelle ainsi car il est si jeune, ce garçon brillant et plein d'entrain) – il a soigné les victimes évacuées de Pripiat ; il y a Klavdia Ivanovna Starovoit, médecin-chef de l'hôpital, qui m'a raconté combien les premiers jours avaient été difficiles, lorsque la plupart des infirmières de l'hôpital – de jeunes mères – étaient parties avec leurs enfants pour fuir les radiations : comment leur en vouloir ? Mais elles devaient travailler… Il y a aussi Piotr Romanovitch Yarmolyuk, médecin-chef de l'hôpital central du district d'Ivanovo, dont le seul rêve, alors inaccessible, était de pouvoir enfin dormir.

Parmi les premiers à évaluer objectivement la situation figuraient les médecins hygiénistes, chargés de la surveillance environnementale. Bien que la plupart des institutions du district de Tchernobyl fussent fermées, on pouvait encore trouver des personnes dans une petite maison provinciale aux colonnes de bois soutenant l'auvent du porche, même début mai. La station sanitaire et épidémiologique du district de Tchernobyl y était installée. Son médecin-chef, Anatoly Petrovich Mykolaenko, connaissait chaque maison et chaque bâtiment de Tchernobyl. Rien d'étonnant : il occupait ce poste depuis dix ans. Il avait un visage rond et bienveillant, une douceur et une rigueur typiquement ukrainiennes, ainsi qu'un altruisme modeste et discret. Après le déclenchement de l'alarme, il organisa une surveillance continue des radiations (heureusement, la station sanitaire et épidémiologique disposait d'un dosimètre), participa à l'évacuation des villages de la zone contaminée près de Pripyat, puis évacua sa ville natale, Tchernobyl. Il emmena avec lui le personnel de la station et retourna à Tchernobyl.

Il était nécessaire de prendre toutes les mesures pour éviter l'apparition d'épidémies dans la ville désertée.

Dans le district de Polésie, j'ai eu l'occasion de rencontrer un couple charmant, les Vroublevsky, médecins hygiénistes : Arnold Frantsevitch, dans sa vie paisible de l'époque de Tchernobyl, était épidémiologiste ; sa femme, Galina Pavlovna, une femme séduisante aux yeux bruns, était bactériologiste. De par leur profession, ils n'avaient, on le comprend, rien à voir avec la dosimétrie radiologique. Mais après l'accident de la centrale nucléaire voisine, les Vroublevsky, sans attendre d'ordres supérieurs, ont commencé à agir selon leur conscience.

Arnold Franzevich Vrublevsky :

« Quand l'accident s'est produit, samedi, j'étais chez moi, occupée à autre chose. Le médecin-chef est arrivé en courant vers 17 heures et m'a demandé : « Écoutez, où est notre dosimètre DP ? Où est-il stocké ? » J'ai répondu : « Au laboratoire de chimie. » « Est-ce que la technicienne de laboratoire sait s'en servir ? » « Non. » « Qui d'autre le sait ? » J'ai dit : « Moi. » « Alors allons-y. » Et c'est comme ça que tout a commencé. Je savais comment m'en servir car je faisais partie d'un groupe de reconnaissance épidémiologique, et j'ai jugé nécessaire de me former, ainsi que les autres, à la dosimétrie, car on ne sait jamais ce qui peut arriver avec la protection civile. Alors, nous nous sommes mis au travail. Et maintenant, nous avons formé une trentaine de personnes aux méthodes de dosimétrie. Nous avons soixante-deux villages et fermes dans notre district, et nous nous déplaçons partout ; nous nous déplaçons pratiquement tous les jours pour la plupart, et tous les deux jours pour certains. Il est vrai qu'au début, nous avions pratiquement un dosimètre DP-5 par district, voire deux. Maintenant, nous avons plus de dosimètres, et… » Nous travaillons méthodiquement. Nous surveillons les puits, les sols, les aliments, le lait et les légumes. Nous avons dû fermer certains puits dans les villages, tandis que d'autres ont été hermétiquement scellés et recouverts de bâches en plastique, et nous contrôlons la qualité de l'eau. En mai, le bétail a été mis à l'abri ; le lait de la ferme collective est acheminé à la laiterie. La vente de lait au marché est interdite. Malheureusement, certaines personnes en consomment, malgré tous nos efforts et nos explications. Elles disent : « J'ai du foin de l'an dernier, je leur en donne. » Beaucoup ne croient pas au danger, surtout les personnes âgées. Elles haussent simplement les épaules. Les poules sont les plus inquiétantes car elles marchent dans la poussière et prennent du poids.

Galina Pavlovna Vrublevskaya :

« Nous n'avions pas de service de radiologie et nous avons fini par faire cela par pur hasard. La vie nous y a contraints. Dès que nous avons commencé à surveiller la radioactivité, nous avons dressé une carte et l'avons analysée. Nous avons alors constaté que la radioactivité n'était pas répartie uniformément, mais par endroits. Plusieurs villages présentaient le même niveau de radiation, et l'un d'eux affichait des niveaux très élevés, bien qu'il ne se situât pas dans la zone des 30 kilomètres. Nous avons dû évacuer ses habitants. Sur la carte, on dirait qu'une épée a tranché la zone. C'est devenu un couloir radioactif. La radioactivité suivait le vent. Maintenant, nous vérifions la direction et la force du vent tous les matins. C'est l'un de nos indicateurs les plus importants. Une fois cette répartition inégale des niveaux de radiation mise en évidence, nous avons considérablement augmenté notre charge de travail : nous avons multiplié les mesures. Pour aider la population. »

Il est crucial, moralement parlant, que les dirigeants donnent l'exemple à leurs subordonnés. À Ivankovo, à l'hôpital (nous avons passé la nuit au service de chirurgie), Valery Yuryevich Balakovsky, le médecin-chef de la caserne d'ambulances de Sébastopol, est venu nous voir ce soir-là. Il était arrivé de Crimée à la tête d'une colonne d'ambulances ornées de la Croix-Rouge. « Maintenant, » a-t-il dit, « personne ne me dira un mot quand j'enverrai la prochaine équipe ici. Je n'ai pas le choix. »

Il ne pouvait pas agir autrement.

Mais certains ont agi différemment. Il y avait ce jeune médecin du district de Polésie qui, durant les jours les plus difficiles, a abandonné son hôpital rural et ses patients aux soins d'une infirmière ; lui-même a rapidement disparu. Il y avait cette femme médecin de Donetsk, envoyée en renfort. Dès son premier jour près de la zone dangereuse, elle a perdu ses moyens et a tenté de persuader ses collègues de falsifier des analyses de sang ! Face à leur refus, elle s'est enfuie, abandonnant son dosimètre. Furieux, ses collègues l'ont exclue de l'équipe, et elle a porté plainte auprès du ministère ukrainien de la Santé, exigeant d'être envoyée… à Tchernobyl, pensez-vous ? Non ! Dans un sanatorium. J'ai lu sa déclaration, un mélange de mensonges et de cynisme.

Voici un jeune chirurgien de la célèbre clinique de cardiologie de Kyiv, dirigée par Nikolaï Mikhaïlovitch Amosov. Il a refusé de partir pour la Zone. On comprend la colère et la consternation de Nikolaï Mikhaïlovitch Amosov, un grand chirurgien, un homme exceptionnel qui a combattu durant toute la Grande Guerre patriotique, du début à la fin, et qui a également vécu la campagne contre le Japon. Dans son documentaire « KhPPG-2266 », N.M. Amosov évoque la guerre, ses malheurs, la dignité du médecin et l'importance, pour tout homme, et surtout pour un médecin, de « ne pas perdre la face ».

Un des membres de la « petite équipe de football »

Sur la photo, notre équipe All Stars ressemble à un diagramme de la croissance quantitative de l'humanité depuis Malthus jusqu'à nos jours. Nous sommes tous sur le pont au-dessus de la mer, main dans la main – toute l'équipe, du plus petit au plus grand. En premier, Maxim, puis Bondi, Jurek, Slavko, Ilko, Lenya, le père de Lénine, qui s'est glissé dans notre groupe pour une raison inconnue, et enfin moi (180 centimètres, 95 kilos). Nous nous tenons la main fermement, comme une chaîne vivante de générations, et rien ne semble pouvoir nous séparer. Le petit Maxim est au premier plan, et je me demande pourquoi il n'a pas d'ailes d'ange sur la photo ? J'ai vu ces ailes blanches et dorées ; elles sont accrochées au mur chez lui. Son père, craignant qu'il ne s'emmêle dans les fils électriques qui pullulent en ville, lui interdit peut-être de les utiliser. Ou peut-être y a-t-il une autre raison qui m'échappe. Quoi qu'il en soit, peu importe. Dans ce cas précis, je n'ai aucun doute quant aux origines angéliques de Maxim. Un corps svelte et un cou fin sont surmontés d'une tête large aux sourcils arqués ; ses cheveux sont coupés au bol. D'immenses yeux gris brillent de bienveillance, toujours empreints de bienveillance envers tout ce qui l'entoure.

Je m'excuse auprès des lecteurs pour cette auto-citation, mais elle est absolument nécessaire : il s'agit d'un extrait de ma nouvelle « La Petite Équipe de Football », écrite en 1970. Cette nouvelle était dédiée à la mémoire du jeune poète kiivien Leonid Kiselev, décédé d'une leucémie aiguë. Presque tous les personnages de cette histoire sont inspirés de personnes réelles, bien que le style soit à la fois grotesque et fantastique. Il y avait la petite équipe de football, et Jurek, et Bondi, Slavko, Ilko, et, bien sûr, Maxim.

Maksym Drach, fils du grand poète ukrainien Ivan Drach.

Je connais et j'aime Maxim depuis longtemps, et je peux assurer au lecteur que je n'exagérais absolument pas en décrivant son apparence angélique et son caractère. Je dois dire que Maxim est resté exactement ainsi, malgré les changements de sa voix et le fait qu'il soit devenu un homme maigre et élancé : il demeure un garçon très gentil et très intelligent, mais quel genre de garçon est-il aujourd'hui ?

En 1974, Ivan Drach publia « Racine et Couronne », un recueil de poèmes dédié aux bâtisseurs de la centrale nucléaire de Tchernobyl et de la ville de Pripiat. Le ton sous-jacent de ces poèmes était optimiste, ce qui est tout à fait naturel : après tout, c'est Ivan Drach qui a fait une entrée fracassante – non, pas une entrée, mais une véritable explosion – dans la poésie ukrainienne, tel un héraut des temps nouveaux, porteur des puissants rythmes de la révolution scientifique et technologique. On y trouve des poèmes sur la génétique, la cybernétique et les physiciens nucléaires ; les profondes racines folkloriques et mélodieuses de la poésie ukrainienne se conjuguent de façon presque miraculeuse à une perception exacerbée de ce « monde étrange » vers lequel la civilisation du XXe siècle s'élançait à toute allure.

Dans le poème « La Légende de Polésie », la rivière Pripiat dialogue avec les oiseaux et les poissons, s'agitant d'alarme à l'idée de la proximité nucléaire. La rivière explique : « Ils construisent un château d'acier pour l'Atome – et dans dix ans, des trônes atomiques inébranlables lui seront érigés partout dans le monde. » Même dans cette vision plutôt romantique de la construction de la centrale nucléaire de Tchernobyl, le ton enjoué du poème révèle une inquiétude à peine dissimulée pour le sort de la nature de Polésie, qui a frappé le poète par sa pureté originelle. Plus troublant encore et d'une intuition prophétique, un autre poème de Drach, issu du même cycle : « Maria d'Ukraine N62276 : d'Auschwitz à la centrale nucléaire de Tchernobyl », évoque Maria Yaremovna Serdyuk, bâtisseuse de Pripiat, une femme au destin extraordinaire, une simple Ukrainienne qui a traversé l'enfer d'Auschwitz et est restée inébranlable dans sa bonté et son amour pour les autres.

« Destin de petite femme, tu t'es élevée comme un phénix au-dessus d'Auschwitz et tu as embrasé Atomograd au-dessus de Pripyat », concluait le poète. Quels murmures vagues et troublants naissaient dans son âme en ces jours où, au pays des rivières, des sables et des pins, les premiers contours de la centrale nucléaire commençaient à peine à se dessiner, dominant la mer de Kiev et la ville ? Ivan Drach aurait-il pu imaginer que son fils, Maxim, devrait combattre la catastrophe nucléaire de Tchernobyl ?

Maksym Ivanovich Drach, étudiant de sixième année à la faculté de médecine de l'Institut médical de Kyiv :

J'ai appris l'accident le dimanche 27 avril au matin. Je travaille aux soins intensifs du service de cardiologie de l'hôpital de la Révolution d'Octobre. Je suis ambulancier. « Chef, allez où qu'on vous envoie. » Je suis arrivé à neuf heures pour prendre mon service. À neuf heures et demie, une femme (son mari est commandant dans l'armée de l'information) m'a dit : « Ils ont emmené le mien quelque part, apparemment une centrale nucléaire a explosé, mais je pense que c'est une blague. » Mais à midi, on nous a appelés pour nous dire qu'à cause de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl, nous devions, avec le service de soins intensifs général, installer quarante lits au quatrième étage. Notre service est au deuxième étage. Je suis monté au quatrième pour préparer le service. Les patients ont été transférés dans d'autres services, les draps ont été changés, tous les médicaments, les substituts sanguins et le matériel ont été préparés. Personne ne savait à quoi s'attendre.

À six heures du soir, on nous a annoncé que les premiers patients de Pripyat étaient déjà arrivés au point de contrôle. Nous sommes allés les voir – nos médecins de garde du service de radiodiagnostic et de soins intensifs. Nous les avons vus. C'étaient pour la plupart des jeunes hommes – pompiers et employés de la centrale nucléaire. Ils sont d'abord montés à l'étage avec leurs affaires, puis un dosimétriste terrifié est arrivé en courant et a crié : « Que faites-vous ? Ils brillent ! »

Ils ont fait descendre tout le monde, ont pris leurs mesures, puis les ont emmenés au service de diagnostic radiologique pour se laver, et non au point de contrôle où l'eau est collectée dans des conteneurs. C'était judicieux, car le point de contrôle n'était pas contaminé. On leur a donné nos pyjamas chirurgicaux et on les a fait remonter ainsi habillés.

Il y avait vingt-six personnes au départ. Je me suis approché d'elles.

Nous n'avons pas vraiment eu le temps de leur poser de questions. Ils se plaignaient tous de maux de tête et de faiblesse. L'un d'eux avait un mal de tête si intense qu'un homme en pleine forme, mesurant deux mètres, s'est littéralement cogné la tête contre le mur froid en disant : « Ça me soulage, j'ai moins mal à la tête. »

On a immédiatement commencé les hémodialyses et les transfusions de glucose. Tout le monde a été mis sous perfusion, l'organisation était impeccable. Je faisais des allers-retours entre l'unité et le service. Comme je travaille à l'hôpital depuis trois ans, je connais tout le monde et je sais où trouver quoi : les systèmes, le matériel technique, etc. Mon camarade de promo, Andrey Savran, était là. Lui aussi travaille en soins intensifs, mais en médecine générale. Il n'était pas de service ce jour-là ; il était juste passé chercher son matériel photo. Du coup, il est resté travailler. S'il fallait le faire, il fallait le faire. Il y avait beaucoup de médecins et de personnel.

Les patients nous ont dit qu'il y avait eu un incendie, que le réacteur avait explosé, qu'ils chargeaient du sable, mais ils n'avaient pas le temps de parler de ce qui se passait exactement, et leur état était tel qu'ils n'en avaient pas la force.

Je suis restée de garde jusqu'au matin. Le lendemain, comme d'habitude, je suis allée à mes cours à l'institut médical. Le 1er mai, j'étais de nouveau de garde, mais cette fois-ci au service de cardiologie. Je savais qu'il y avait plus de patients et qu'ils prévoyaient de leur libérer un autre étage. Le huitième.

Le 2 mai, ils ont annoncé à la télévision l'arrivée d'E.K. Ligachev et de N.I. Ryzhkov dans la région de Tchernobyl. Je me suis dit qu'ils ne pouvaient pas se passer de nous, les étudiants en médecine, vu que les choses allaient déjà bien plus loin. D'un point de vue purement analytique, je pensais qu'il serait beaucoup plus facile d'organiser des étudiants que des médecins dans les hôpitaux. Le matin du 4 mai, pendant le premier cours, notre vice-doyen est venu nous dire de nous préparer : nous partions à onze heures. Je suis rentré chez moi, j'ai pris une veste, un pull, un pantalon, des baskets, un sac à dos, un chapeau et de quoi manger… Ils nous ont mis dans un bus de luxe réservé aux touristes étrangers. Le trajet aller s'est bien passé. Mais au retour, nous étions quarante dans un bus de dix-huit places. Tant pis. On survivra.

Avant de partir, nous nous sommes retrouvés à l'institut médical, près du service de radiologie, où l'on a pris nos mesures. On ne savait pas exactement à quoi nous attendre. On a parlé de travailler dans les hôpitaux et les services, et même de transporter de la terre et de creuser des tranchées.

J'ai emporté deux blouses chirurgicales et des masques avec moi, au cas où.

Nous sommes montés dans le bus de bonne humeur, en plaisantant. Avant le départ, ils nous ont donné de l'iodure de potassium. Un des militants nous a crié : « Quand est-ce que ces bons à rien vont enfin partir ? » Alors, quelqu'un lui a versé un bécher d'iodure de potassium sur la tête par la fenêtre, au moment où le bus démarrait. Nous avons éclaté de rire.

Nous sommes arrivés à Borodyanka, à l'hôpital de district. On nous a affectés à différents villages et hôpitaux. Un directeur médical très important de Moscou s'est approché de nous, un peu sous l'effet de l'alcool. Il nous a expliqué ce que nous allions faire, en précisant que l'évacuation de la zone de 30 kilomètres commençait aujourd'hui. Quelqu'un de notre groupe a demandé : « Et l'interdiction ? » Il a répondu : « Les gars ! Il n'y a pas d'interdiction dans les environs. Buvez autant que vous voulez. Tant que vous pouvez travailler. N'oubliez pas, vous êtes étudiants en médecine, et faites attention à ne pas vous planter, parce que c'est radioactif. »

Ils nous ont fait traverser les villages. Ils déplaçaient les gens de village en village, en laissant certains sur place pour renforcer le personnel médical. Je me suis retrouvé à Klavdievo. On nous a installés dans un service hospitalier. Mon ami Mykola Mikhalevich, de Drohobych, et moi étions là. Nous avons fait nos bagages – il faisait déjà nuit – et nous sommes partis sur la route. Nous étions postés là pour surveiller les véhicules venant de la région de Tchernobyl. Nous avions un dosimètre fixe, relié par un câble et alimenté par le véhicule, et deux dosimètres DP-5 alimentés par batterie. Nous sommes restés là jusqu'à environ deux heures du matin, puis le médecin-chef est venu nous chercher et j'ai dormi jusqu'à six heures. À six heures, il a dit : « Les gars, l'un de vous, venez avec moi. » J'ai l'habitude de me lever brusquement au travail, alors j'ai dit : « J'y vais. » Nous sommes partis au loin, sur la route. Je me souviens d'un champ, et dans ce champ il y avait des sas de désinfection, un camion de pompiers, une table, et des verres et du pain dessus. Et des ambulances de Poltava et de Jytomyr.

Nous y avons effectué un contrôle dosimétrique – nous avons vérifié le rayonnement de fond dans les bus, les voitures et sur les vêtements des gens.

J'y ai travaillé du matin 7h le 5 mai au matin 10h le 6 mai. Une journée complète avec des heures supplémentaires.

Il faisait froid, alors j'ai enfilé une blouse médicale par-dessus ma veste. Ce n'était pas seulement pour être sûre d'être secouriste, c'était aussi pour éviter de me faire renverser. Une blouse blanche est très visible sur la route ; quelqu'un pourrait s'arrêter ou vous contourner.

Au début, la circulation était fluide. De gros hélicoptères militaires camouflés survolaient la zone à grande vitesse. Leurs vols rasants faisaient vrombir les tympans. Le trafic semblait pulser. Le plus gros pic de circulation a eu lieu entre dix heures du matin et treize heures. Des convois de dix-sept à vingt bus venaient de Kyiv, principalement des Ikarus. Il y avait aussi des bus d'Obukhov et de Novoukrainsk ; tous ces endroits m'étaient familiers.

Il y avait des gens dans les bus. La plupart venaient du village de Zalesye, à douze kilomètres de Tchernobyl, près de la ferme collective « Peremoga ». Tout le monde n'était pas encore parti, car certains étaient restés au village pour charger le bétail.

Je me souviens qu'à cette époque, un interminable cortège de camions chargés de vaches croisait ceux qui se rendaient sur le lieu de l'accident. Les animaux, impassibles, restaient à l'arrière, le regard triste tourné vers les arbres en fleurs, les cabanes et les clôtures blanchies à la chaux pour les fêtes, l'herbe d'un vert éclatant et les crues printanières des rivières. La décontamination du bétail posait des problèmes très complexes, car leur laine avait absorbé une quantité importante de poussières radioactives. Les vaches qui avaient réussi à brouter dans les prés et à se nourrir d'herbe fraîche avaient également ingéré de l'iode et du césium radioactifs. Ces animaux étaient abattus dans des abattoirs, et leur viande était conservée dans des entrepôts frigorifiques spécialement aménagés, où elle perdait progressivement sa radioactivité, mesurée par l'iode-131, un isotope à courte demi-vie.

M. Drach :

« Il y avait aussi des techniciennes de laboratoire dans nos équipes ; elles ont immédiatement prélevé des échantillons de sang pour analyser les globules blancs. Il y avait beaucoup de choses dans les bus, et nous les avons mesurées avec des dosimètres. »

Au début, des embouteillages se sont formés, alors nous avons adapté le système en laissant passer les bus sur trois rangs pour éviter les attroupements. Une personne mesurait le bus, et deux autres mesuraient les passagers. Les gens descendaient du bus, faisaient la queue et venaient me voir un par un. Nous laissions passer les gens jusqu'à un certain niveau. Ceux dont le niveau était supérieur étaient envoyés laver leurs affaires, pour enlever la poussière. Il y a eu un incident où les bottes d'un vieil homme ont été « comptées » à plusieurs reprises. « Alors, j'ai lavé mes bottes, les gars », a-t-il dit. « Allez, grand-père, et prépare-toi. » Il est allé laver ses bottes, et son niveau a alors baissé. On l'a renvoyé les laver trois ou quatre fois.

Il n'y avait presque personne entre vingt et cinquante ans. Pourquoi ? On nous a dit qu'ils avaient soit fui – parfois en abandonnant leurs enfants et leurs parents – soit qu'ils étaient restés travailler. Il n'y avait donc que des personnes âgées, voûtées, et de jeunes enfants. On a aussi mesuré la thyroïde des enfants. On nous avait donné pour consigne que si le taux d'hormones thyroïdiennes était deux fois supérieur à la normale, l'enfant devait être hospitalisé. Je n'en ai vu aucun.

Après le contrôle de sécurité, les passagers sont remontés dans le bus. Il était considéré comme propre. Et il l'était vraiment. Certes, j'ai vu des bus très pollués. Nos hommes ont repêché un KamAZ ; ce qu'il contenait était terrifiant. Il venait de Pripyat. Ce KamAZ avait été conduit directement dans un champ, à environ six cents mètres de là, et abandonné.

Les colonnes marchèrent ainsi toute la journée. Vers le soir, elles commencèrent à transporter les effets personnels des gens. Les objets encombrants étaient transportés séparément, sur des tracteurs Kovrovets avec remorques. Nous avons intercepté une douzaine de remorques très sales, remplies d'affaires poussiéreuses. Elles furent envoyées au lavage.

Ce soir-là, nous avons posé une lanterne sur la table et nous sommes assis en robe de chambre. Des bus transportant des gens passaient, rejoignant leurs convois. Je me souviens d'un tracteur biélorusse qui est arrivé, et dans la cabine, à côté du conducteur, se trouvait un vieil homme, probablement son père.

Grand-père porte une poule et un chien. Et il dit aussi : « Réconciliez mon chien. » Je dis :

« Papa, secoue bien le chien en sortant. »

Il y avait un autre policier, un jeune homme, dans une GAZik. Il a dit :

« Kume, prends soin de mes radiations. » Je dis : « Kume, sors. » Et il répond : « Kume, je n'y arrive pas. Je suis tellement épuisé et tellement irradié que je ne peux même pas sortir de la cabine. Laisse-moi te tendre les jambes… » Il me tendit les jambes, je les mesurai – elles étaient énormes ! – et je dis : « Kume, tu devrais mettre tes bottes. »

Plus tard, une fois l'évacuation terminée, nous avons procédé à des examens médicaux et comparé les résultats des analyses sanguines avec d'autres données. Les personnes qui ne se sentaient pas bien ont été conduites à l'hôpital pour y être examinées. J'ai assuré leur transport.

Le 6 mai, ils nous ont apporté des vêtements de protection : des combinaisons noires, des pantoufles, des bottes et des masques respiratoires. Ils ont dit que des journalistes allaient venir.

Le 8 mai, l'équipe a été envoyée à Kyiv. Nos remplaçants sont arrivés : des gars de la faculté de médecine dentaire.

Le 10 mai, je suis allée en cours comme d'habitude, puis je suis retournée travailler à l'hôpital Oktyabrskaya. En mai, nous avions beaucoup de patients, notamment des infarctus ; le stress a dû être éprouvant ; nous travaillions énormément dans le service.

Vers le 11 ou le 12 mai, j'ai remarqué que je dormais beaucoup, et pas assez. D'habitude, je dors cinq ou six heures et je suis parfaitement reposé. Mais là, je dormais huit, douze, quatorze heures, sans pour autant être assez endormi. Je me sentais ballonné et apathique. Ils m'ont fait une prise de sang et m'ont admis au huitième étage de notre service.

Les étudiants de l'Institut médical de Kyiv qui avaient travaillé sur les suites de l'accident étaient examinés dans une salle du huitième étage du bâtiment de cardiologie : Maksym Drach, Dima Pyatak, Kostya Lisovyi, Kostya Dakhno et Volodya Bulda. Le professeur Leonid Petrovich Kindzelsky et moi-même nous sommes rendus dans le service, où il a rencontré les étudiants, examiné leurs dossiers médicaux et analysé leurs résultats d'analyses sanguines. Maksym Drach a ensuite eu l'occasion de rencontrer le docteur Gale, qui était venu à Kyiv début juin.

Maxim Drach et ses amis sont désormais sains et saufs. Leurs examens finaux sont encore à venir. Mais ils ont déjà réussi avec brio leur première et plus importante épreuve de maturité civique, et je suis fier de mon héros. Ils n'ont rien perdu de leur intégrité.

Dans l'histoire « Petite équipe de football », j'ai prédit

Le petit Maxim Drach a un bel avenir : « Je pense qu'il va grandir… »

« Le philosophe errant, le Skovoroda du XXe siècle »

J'ai eu tort.

Je suis convaincu que Maxim deviendra un médecin exceptionnel, compatissant et empathique, qui, à l'instar de Skovoroda, apportera le bien aux hommes, un bien enrichi par les dernières avancées technologiques de la médecine du XXe siècle. Et Maxim sera sage, dès le début de sa carrière, grâce à l'expérience unique acquise lors de cette grande tragédie nationale, où il a constaté la complexité et les contradictions de toute chose, la coexistence du sublime et du vil dans le cours des événements troublants.

Après la consultation, Maxim et moi sommes sortis sur la vaste terrasse-balcon du bâtiment de cardiologie, perché sur la colline. De là s'offrait à nous une vue imprenable sur Kiev : la Ville Éternelle, figée sur les collines du Dniepr au printemps.

Ils restèrent là, regardèrent, réfléchirent.

Que se passait-il à Kyiv à cette époque ?

Vue de Kyiv

Le mois de mai caniculaire de 1986 jeta une ombre sur Kyiv : la ville, déjà propre, fut aspergée et nettoyée à l'extrême. Des arroseurs automatiques sillonnaient les rues jour après jour, leurs jets d'eau tourbillonnant et emportant la poussière contaminée par les radionucléides de l'asphalte brûlant. Des chiffons humides jonchaient les entrées des maisons, des bureaux, des magasins et même des églises, et s'essuyer les chaussures sans cesse devint un signe de politesse indispensable. Les rues restaient animées, mais un examen plus attentif révélait une forte diminution du nombre d'enfants à Kyiv : début mai, la ville s'était empressée d'évacuer ses enfants par tous les moyens possibles – organisés ou non, en train, en avion, en bus et en voiturettes Zhiguli. D'immenses files de voitures chargées d'affaires sur le toit se mirent en route vers l'ouest, le sud et l'est. Des parents voyageaient avec leurs enfants, leurs grands-parents, rendaient visite à leurs proches et à leurs amis, et beaucoup allaient où bon leur semblait, simplement pour échapper aux radiations.

Les articles de presse de l'époque soulignaient que Kyiv et sa région vivaient normalement. En effet, face à l'adversité, la population n'a pas flanché ; elle a lutté contre la catastrophe et ses conséquences. L'aspect extérieur de la ville est resté globalement inchangé, tandis que son âme, d'une résilience remarquable, est demeurée intacte : entreprises, transports, commerces, instituts et institutions fonctionnaient normalement, les communications étaient assurées (malgré quelques interruptions) et les journaux étaient publiés.

…Il semblait, à cette époque, que jamais auparavant la ville n'avait vu autant de belles jeunes filles, que jamais auparavant un printemps aussi enchanteur ne l'avait habitée. Je n'oublierai jamais comment, de retour de Tchernobyl, je me suis retrouvé dans le crépuscule qui descendait sur Kyiv. Tout m'était si familier : la silhouette sombre d'un gratte-ciel d'hôtel inachevé se dressait au-dessus de la station de métro Livoberezhnaya. De l'autre côté de la rue, sur le parking, les toits des rames scintillaient, comme si un banc de poissons multicolores s'était échoué sur ces terres sablonneuses pour la nuit. Le métro s'approcha rapidement du pont, prêt à plonger dans les profondeurs des montagnes de Kyiv et à vrombir vers Khreshchatyk. Le Dniepr, sous le pont du métro, était gonflé par les eaux de crue, son étendue se perdant dans l'obscurité, immense et pathétique, à la manière de Gogol. Des couples s'embrassaient sur les quais, des gens fatigués rentraient chez eux – et toutes ces scènes simples, d'ordinaire immuables, de la vie dans une ville de millions d'habitants, me bouleversèrent soudain profondément, comme si une révélation m'avait frappée, la compréhension d'un bouleversement profond survenu dans ma conscience ces derniers jours. Cette soirée paisible me semblait d'une beauté saisissante, comme si je faisais mes adieux pour toujours au printemps, à la ville et à la vie elle-même.

Dans le contexte troublant d'un accident survenu tout près – à seulement deux heures et demie de route – à une époque où le sentiment de danger était à son comble, puis tout est rentré dans l'ordre.

Le Dniepr, les montagnes, les maisons, les gens – tout ce qui paraissait ordinaire me semblait alors extraordinaire, comme sorti d'un film de science-fiction. Je pensais notamment au film de Stanley Kramer, « Le Rivage », qui racontait comment, après la troisième et dernière guerre nucléaire de l'histoire de l'humanité, l'Australie attend l'arrivée d'un nuage radioactif. Le plus étrange et le plus invraisemblable dans ce film, c'était que, dans une situation critique, les gens continuent de vivre comme avant, conservant leurs habitudes, gardant une apparence de calme, existant comme par inertie. Et c'était vrai. Les habitudes des habitants de Kiev sont restées les mêmes.

Pourtant, la ville patriarcale et antique, avec ses cathédrales aux dômes dorés qui préservaient la mémoire de siècles, se transforma de façon inconcevable en seulement deux semaines, se fondant indissociablement avec l'image de la nouvelle ère atomique. D'une métaphore retentissante, vainement répétée avant l'accident, cette expression (« ère atomique ») se mua en une dure réalité : les mots « contrôle dosimétrique », « radiation », « décontamination », tous ces « milli-roentgens », « rems », « rads », « grays » et « sieverts » s'ancrèrent dans le vocabulaire de Kyiv, et la silhouette d'un homme en combinaison, masque à gaz sur le visage et compteur Geiger à la main, apparut partout, devenant familière, tout comme les files de voitures aux entrées de Kyiv : le contrôle dosimétrique des véhicules fut instauré à tous les points de contrôle.

Le lait et les produits laitiers ont disparu des marchés de Kyiv, et la vente de laitue, d'oseille et d'épinards a été interdite. D'autres fruits du terroir ukrainien – radis, fraises, pommes de terre nouvelles et oignons – ont fait l'objet d'un contrôle de radioactivité. « Par Dieu, il n'y a pas de radiation ! », juraient les paysannes de Bessarabka, vendant des fraises à prix d'or. Mais rares étaient ceux qui en achetaient.

Et, comme toujours, les enfants se mirent à imiter la vie incompréhensible des adultes. Ainsi, à Rusanovka, je vis des enfants courir dans les buissons, des bâtons à la main, comme s'ils mesuraient la radioactivité ambiante avec un dosimètre. Ils jouaient à la radioactivité. Une fillette, enveloppée dans un drap, rôdait autour de l'entrée d'un immeuble, faisant des yeux effrayants et disant d'une voix sépulcrale : « Oh ! Je suis la radioactivité, cachez-vous ! Je suis méchante et effrayante… »

« Kyiv a une ambiance professionnelle et travailleuse », affirmaient les journaux, la radio et la télévision, et c'était vrai. La vieille ville de Kyiv a préservé son identité, sa dignité – pour elle-même, pour notre pays et pour le monde entier – comme les visiteurs de la capitale ukrainienne l'ont maintes fois souligné avec admiration et respect. C'est vrai.

Mais il y avait un autre Kyiv à cette époque, caché aux regards indiscrets, ignoré des journaux et de la télévision, et ne pas le mentionner reviendrait à dissimuler une partie de la vérité, à déformer le tableau complexe des événements. C'était une ville où des foules enthousiastes se pressaient devant les guichets de la gare et d'Aeroflot. Certains jours, même avec un billet, il était difficile d'entrer dans la gare ; la police devait intervenir. Des compartiments à quatre couchettes pouvaient contenir huit à dix personnes ; pour un billet de quinze roubles pour Moscou, les spéculateurs en demandaient jusqu'à cent. J'ai été presque ému aux larmes, bien que je ne sois pas particulièrement sentimental, par Evgueni Lvovitch Ierusalimski, docteur en médecine et chercheur principal à l'Institut des problèmes d'oncologie de Kyiv, un homme que j'avais rencontré trois jours seulement avant que toute cette histoire ne commence. Il est venu me voir et m'a offert un billet pour Moscou pour ma fille. Et même si le billet n'était pas nécessaire, à cette époque, une telle proposition était signe d'une amitié sincère… À cette époque, comme pendant la guerre, nombre de notions familières se sont transformées. Des valeurs éternelles telles que la loyauté, l'intégrité et le devoir ont retrouvé une signification et une valeur particulières. En mai, de nombreux appartements de Kiev ont vibré au son d'appels provenant de diverses villes de l'Union soviétique. Amis, parents et connaissances appelaient, invitant leurs proches à venir. Mais certains n'ont pas appelé, alors même que, selon toutes les lois de l'amitié, héritées de Tchernobyl, ils auraient dû le faire.

J'ai attendu longtemps — un mois entier — un appel de Moscou d'une personne que je considérais comme une véritable amie, quelqu'un qui avait l'habitude de séjourner longuement chez moi. Il n'est jamais venu. Mais ensuite, de façon tout à fait inattendue, j'ai reçu un appel de Bakou de l'écrivain arménien Gevorg Mikhailovich Agadzhanyan, qui vit dans la capitale de l'Azerbaïdjan et que je n'avais rencontré qu'une seule fois auparavant, par hasard, à Kiev. Il m'a proposé de lui confier ma fille pour l'été…

J'ai vécu beaucoup de choses étranges et inattendues à cette époque. À votre avis, à quoi servaient les files d'attente devant les grands magasins début mai ? À acheter des costumes finlandais, des chaussures Salamander d'Allemagne de l'Ouest ou des manteaux en peau de mouton yougoslaves ? Non. À acheter des valises et des sacs.

À cette époque, les appartements de Kiev bruissaient littéralement de conversations et de rumeurs, de disputes et de ragots, de spéculations et de faits avérés. Des décisions étaient prises puis annulées sur-le-champ, des projets extravagants étaient proposés, des blagues et des anecdotes vraies étaient racontées à la volée. Des rumeurs tenaces circulaient dans la ville : des Volga noires s'arrêtaient sur la place de la gare, de longues files d'attente se formaient devant les guichets des avions situés dans certains des immeubles les plus prestigieux de la capitale…

Oui, il n'y a pas eu de panique à Kyiv. Mais l'inquiétude était immense quant à la santé des enfants et des adultes – et cette inquiétude méritait également d'être prise en compte.

Tout le monde se souvient des photos du réacteur détruit qui ont circulé dans les médias. Murs et plafonds fissurés, gravats et débris au pied du réacteur. Même ceux qui ne connaissaient rien à l'énergie nucléaire ont été choqués par l'aspect anormal du réacteur. Les experts, quant à eux, étaient unanimes : un événement d'une ampleur sans précédent s'était produit.

Extrait du rapport de l'Union soviétique soumis à l'Organisation météorologique mondiale :

« À la suite de cet accident, une quantité importante de radionucléides qui s'étaient accumulés dans le réacteur pendant son fonctionnement se sont échappés de la centrale. »

Au moment de l'accident, un nuage s'est formé, créant par la suite une traînée radioactive sur le terrain, orientée vers l'ouest et le nord, conformément aux conditions météorologiques régissant le transport des masses d'air. Un flux de produits gazeux, volatils et d'aérosols a ensuite continué de s'écouler de la zone de l'accident pendant une période prolongée. Le flux le plus intense a été observé durant les deux ou trois premiers jours suivant l'accident, en direction du nord, où les niveaux de radiation ont atteint 1 000 milliroentgens/heure le 27 avril et 500 milliroentgens/heure le 28 avril, à une distance de 5 à 10 km du lieu de l'accident (à une altitude de 200 m). Des fragments de masses d'air contaminées (nuages et flux de produits radioactifs) se sont dispersés sur de longues distances à travers l'URSS, portés par les vents.

Les conditions météorologiques de la propagation des masses d'air dans la zone de la centrale nucléaire, du 26 au 29 avril 1986, ont pratiquement déterminé la principale zone de retombées radioactives formées à proximité, au nord-ouest et au nord-est de la centrale nucléaire… Par la suite, un rejet important de produits radioactifs provenant de la zone de la centrale nucléaire et leur transport se sont poursuivis principalement en direction du sud jusqu'au 7-8 mai 1986, provoquant des retombées radioactives dans cette direction.

Les données obtenues montrent que la pollution de l'atmosphère et du sol présente initialement un caractère brutal. En peu de temps, les concentrations ont dépassé de deux à trois ordres de grandeur celles observées la veille (soit 100 à 1 000 fois – Yu. Shch.). La date du pic de pollution varie selon les lieux : Kyiv – du 30 avril au 2 mai (à partir du 29 avril), Gomel – les 28 et 29 avril (Yu. A. Izrael, V. N. Petrov, S. I. Avdyushin, N. K. Gasilina, F. Ya. Rovinsky, V. A. Vetrov, S. M. Vakulovsky. « Contamination radioactive des milieux naturels dans la zone accidentée de la centrale nucléaire de Tchernobyl ». – Revue « Météorologie et Hydrologie », 1987, nº 2, p. 5-18).

Il convient d'ajouter que, selon les données d'experts soviétiques présentées à l'AIEA, les émissions lors de l'accident ont été irrégulières en intensité et en durée. Seuls 25 % du rayonnement total ont été émis durant les premières 24 heures, le reste se produisant au cours des neuf jours suivants. Ainsi, un quart du rayonnement total a été émis le 26 avril. Du 27 avril au 2 mai, le taux d'émission a diminué d'un facteur 6. Le 3 mai, ce taux a brusquement augmenté à nouveau, atteignant environ 70 % du niveau initial. Le 10e jour, l'activité a chuté brutalement à 1 % du niveau initial. La radioactivité totale des émissions, sans compter la fuite totale de gaz rares (xénon et krypton), s'élevait, selon les experts, à 1×10^{18} à 2×10^{18} becquerels (3×10^7 à 5×10^7 curies). Autrement dit, jusqu'à 500 millions de curies (à titre de comparaison, je tiens à préciser que l'émission annuelle « normale » d'une centrale nucléaire ne dépasse pas 300 curies. – Yu. Shch.) (extrait du « Rapport final de la réunion du Groupe d'experts de l'AIEA », série 75, AIEA, Vienne).

Ainsi, plus rien ne dépendait de la volonté humaine. Le vent, ses caprices et ses fantaisies, devinrent les protagonistes de ce drame radiologique.

Le 30 avril, un nuage radioactif s'est abattu sur Kyiv, une ville de millions d'habitants, poussé par le vent. Je me souviens parfaitement de cette journée : je me suis rendu au ministère de la Santé de la RSS d'Ukraine pour proposer mon aide. À ce moment-là, les radios polonaises informaient la population toutes les heures sur la situation, fournissant des données précises sur les niveaux de radiation et des conseils sur les mesures à prendre pour protéger les enfants. J'ai naïvement supposé que les professionnels de santé ukrainiens devaient – étaient même tenus ! – de faire de même. Bien que n'étant pas spécialiste en radiologie, j'ai pensé que mon expérience en rédaction pourrait être utile pour rédiger un appel à la population.

L'anxiété et la tension montaient parmi les médecins. Les niveaux de radiation (données provenant de différents quartiers de Kyiv) circulaient à voix basse dans les couloirs et les bureaux du ministère, et bien sûr, on parlait de prendre des mesures préventives urgentes. Naturellement, je n'étais pas le seul à y penser. Ma proposition fut soutenue par G.K. Sergeyev, alors médecin à la Station sanitaire et épidémiologique républicaine. Avec lui, nous entrâmes dans le bureau du ministre de la Santé. Son titulaire, A.E. Romanenko, était absent de Kyiv : il se trouvait aux États-Unis avec une délégation. Le poste ministériel était occupé par son adjoint, A.M. Kasyanenko. Dès qu'il entendit notre proposition, il la déclara, avec la sévérité et l'autorité propres aux « grands pontes », qu'il ne nous avait pas convoqués. Et nous fûmes ignorés. Après quelques instants d'hésitation, nous partîmes. Par les fenêtres du bureau, nous pouvions voir des enfants courir joyeusement dans la cour de récréation.

J'ai parcouru la ville les mains vides. Une file de retraités polis s'était déjà formée devant la pharmacie de la rue Pechersk, achetant des suppléments d'iode – ils avaient visiblement écouté Radio Suède, ou bien quelqu'un les avait informés des précautions à prendre. Rue Sverdlova, en pleine rue, un kiosque vendait des baskets, et la foule se précipitait sur l'étal. Des baskets aux visages souriants sortaient de la file, serrant des boîtes en carton contre leur poitrine… Tout se déroulait comme d'habitude – et soudain, j'ai réalisé que je vivais dans un monde absurde, un monde que Kafka, Beckett ou Ionesco n'auraient jamais imaginé. Après tout, si je me tenais au milieu d'une rue de Kyiv et que je me mettais à crier au danger, les gens me prendraient, au mieux, pour un fou. Au pire, pour un dangereux provocateur politique… Dans la cour de mon immeuble, j'ai parlé du danger à un voisin qui se promenait avec son jeune fils. Il m'a cru…

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui blâment les professionnels de santé : pourquoi ne nous ont-ils pas prévenus ? Pourquoi n'ont-ils pas pris la parole plus tôt ? Je ne souhaite pas les exonérer de toute responsabilité – ils ont bien des torts sur la conscience, que j'aborderai plus tard – mais par souci d'équité, je tiens à souligner que ce ne sont pas les professionnels de santé qui dictent leur loi aux médias. Et les décisions les plus importantes ne sont pas prises par eux non plus. Ces décisions étaient pourtant nécessaires. Dès la fin avril, il était temps d'examiner sérieusement l'opportunité d'organiser les manifestations festives du 1er mai à Kyiv et dans les zones limitrophes – surtout avec la participation d'enfants. Je suis certain que l'attachement du peuple soviétique au 1er mai, son patriotisme, n'auraient en rien été entamé par l'annulation de la manifestation. On m'a raconté comment l'une des premières manifestations du 1er mai d'après-guerre en Biélorussie avait été annulée… à cause de la pluie. Et qu'est-ce qui s'est passé ? De même, en 1986, la population aurait parfaitement compris la nécessité des restrictions d'urgence et l'absence temporaire des enfants dans les rues. Elle les aurait accueillies avec gratitude. Car les photos du réacteur détruit et des enfants souriants tenant des fleurs dans des colonnes festives ne soutiennent pas la comparaison. Mais n'aurait-on pas pu demander aux gens qui remplissaient les parcs, les plages et les forêts de banlieue, et qui étaient partis dans leurs datchas, de renoncer temporairement à ces joies printanières pendant les fêtes ? Ils auraient compris.

On pourrait objecter : selon les experts, les niveaux de radiation à Kyiv n'ont pas dépassé les limites maximales autorisées, alors pourquoi s'en préoccuper ? Mais il existe aussi des limites maximales à l'anxiété et à l'inquiétude, qui ont dépassé tous les seuils imaginables à cette époque.

Il aurait été erroné, voire impossible, à l'époque, d'ignorer la peur engendrée par les radiations et de la combattre par le silence ou par des déclarations d'un optimisme béat. Après tout, pendant des décennies, les journaux, la radio, la télévision et les magazines de vulgarisation scientifique ont eux-mêmes alimenté cette peur, décrivant les horreurs de la guerre nucléaire et toutes ses conséquences physiques et génétiques. Et bien que l'ampleur de l'accident de Tchernobyl et d'une explosion nucléaire soit incomparable, la peur des radiations s'est néanmoins révélée très forte. Elle aurait pu être réduite, et les conséquences psychologiques de l'accident atténuées, par l'annonce rapide de mesures préventives simples. Comme le dit le proverbe, « mieux vaut prévenir que guérir ».

Je l'écrivais déjà à l'époque, et je peux aujourd'hui le répéter avec encore plus de clarté et de certitude : l'une des leçons les plus cruelles du premier, et surtout du dernier mois de « l'ère Tchernobyl », a été infligée à nos médias. La rapidité des événements a considérablement réduit le temps nécessaire à la préparation, à la coordination et à l'organisation des opérations. Je me souviens de plusieurs des jours les plus difficiles de notre vie – du 26 avril au 6 mai – où l'information nationale était quasi inexistante ; à la place, les radios étrangères inondaient les ondes, torturant littéralement l'âme de ceux qui se précipitaient sur leurs postes. Inutile de s'encombrer de mensonges – ils étaient légion, car la nature a horreur du vide, y compris du vide informationnel. De plus, les dégâts causés n'étaient pas seulement idéologiques, mais aussi sanitaires. Il est aujourd'hui difficile d'estimer combien de personnes ont vécu sous un stress extrême durant ces jours, dans l'ignorance et la peur pour la vie de leurs enfants et de leurs proches, pour leur propre santé.

Ce n'est que le 6 mai que le ministre de la Santé de la RSS d'Ukraine, A.E. Romanenko, s'est adressé au public à la télévision républicaine. Il a notamment déclaré :

« Les conditions météorologiques initiales ont généralement empêché la propagation de substances radioactives vers la ville… Cependant, la direction et la force du vent ont récemment changé, entraînant une légère augmentation du niveau de rayonnement de fond dans la ville et sa région. Ce niveau de rayonnement ne présente aucun danger pour la santé et n'entrave pas les activités professionnelles normales. Néanmoins, le ministère de la Santé de la République juge opportun d'informer les habitants de Kyiv et de sa région des recommandations qui, si elles sont suivies, permettront de réduire significativement l'exposition potentielle aux substances radioactives. Les enfants et les femmes enceintes doivent limiter autant que possible leur temps passé à l'extérieur. Il est primordial de rappeler que les substances radioactives se propagent principalement sous forme d'aérosols ; il est donc conseillé de fermer les fenêtres et les aérations à l'intérieur afin d'éliminer les courants d'air… »

On comprend aisément l'impact désastreux qu'ont eu ces recommandations, pourtant simples et attendues depuis longtemps, tant sur les « catastrophistes » – colporteurs de rumeurs alarmistes en tous genres – que sur les joyeux « optimistes » qui, jusque-là, ne cessaient de répéter : « Tout va bien, belle marquise. » Dans la ville, sous la chaleur de mai, on croisait des silhouettes étranges, emmitouflées de la tête aux pieds dans de vieux vêtements, coiffées de casquettes, de chapeaux ou de foulards leur couvrant presque la moitié du visage, gantées et chaussées de bas… C'étaient les « catastrophistes », qui mobilisaient tout leur équipement de protection individuelle. Je ne les blâme pas, mais après la Zone et ses problèmes, toutes les craintes de Kiev paraissaient tout simplement ridicules.

Après les premiers jours de silence, où l'information était extrêmement rare, de nombreux articles de presse ont finalement paru et la télévision a commencé à diffuser des témoignages d'experts. Mais… L'une des premières émissions de la télévision ukrainienne, très attendue par des millions de téléspectateurs, mettait en scène un présentateur, professeur d'hygiène, et deux experts reconnus en physique nucléaire et radiomédecine. Au lieu de laisser les experts s'exprimer – et ils avaient beaucoup à dire –, le présentateur les interrompait sans cesse, les corrigeant et expliquant des choses qu'ils maîtrisaient bien mieux. Intentionnellement ou non, des millions de téléspectateurs ont pu avoir l'impression qu'il agissait ainsi délibérément, même si, dans l'ensemble, ses propos étaient plutôt justes. Qu'il l'ait voulu ou non, au lieu de présenter les faits objectivement avec l'aide des experts et de rassurer une population inquiète, le présentateur n'a fait que semer la confusion et la méfiance chez les téléspectateurs qui attendaient avec impatience des nouvelles de la situation radiologique.

Un certain nombre de publications et d'émissions de télévision ont adopté un ton faussement joyeux et sûr de soi, comme s'ils ne parlaient pas d'une grande tragédie humaine, ni d'un des événements sombres du XXe siècle, mais d'un exercice d'incendie ou d'un concours de pompiers sur maquettes…

L'habitude de travailler selon des schémas dépassés, hérités d'une époque de complaisance générale, a fini par peser lourd, tout comme la volonté de ne présenter que des informations rassurantes et optimistes. On craignait d'amplifier la médiatisation de certains des sujets les plus sensibles et les plus déplaisants, dont Tchernobyl. Bien sûr, il serait injuste d'ignorer les nouveaux développements apparus dans les médias à cette époque. Prenons, par exemple, l'expérience intéressante de la télévision ukrainienne : chaque jour, à partir de mai, les rédacteurs et les cameramen du journal télévisé populaire « Aktualnaya Kamera » — des personnes non seulement talentueuses mais aussi courageuses (vous en conviendrez, il n'est pas facile de filmer des reportages dans la zone, sous le bombardement de radiations) — ont informé les téléspectateurs ukrainiens de manière détaillée des événements survenus à la centrale nucléaire de Tchernobyl et dans ses environs.

Mais tout cela s'est passé plus tard.

Et entre le 3 et le 6 mai, de sombres rumeurs ont commencé à se répandre dans tout Kyiv :

Ils disaient que la centrale était sur le point d'exploser car la température du réacteur avait atteint des niveaux extrêmes et que le cœur enflammé, traversant l'enveloppe de béton, risquait d'entrer en collision avec l'eau accumulée sous le réacteur n° 4, et alors… Certains (les « catastrophistes ») insistaient sur le risque d'une explosion d'hydrogène (ce que les physiciens ont catégoriquement démenti), tandis que d'autres (les « optimistes ») évoquaient seulement une explosion de vapeur. Dans les deux cas, la population était loin d'être rassurée. On disait que Kiev se préparait à l'évacuation, et bien d'autres choses encore…

«Le risque d'explosion a été éliminé.»

Le plus surprenant, c'est que cette fois-ci, les rumeurs avaient un fondement.

D'après les articles de presse :

L'académicien E. Velikhov a déclaré :

Le réacteur est endommagé. Son cœur, le noyau incandescent, semble « suspendu ». Il est recouvert d'une couche de sable, de plomb, de bore et d'argile, ce qui fragilise sa structure. En dessous, dans un réservoir spécial, il pourrait y avoir de l'eau… Comment ce noyau incandescent va-t-il réagir ? Sera-t-il contenu ou s'enfoncera-t-il dans le sol ? Jamais personne au monde n'a été confronté à une situation aussi critique : nous devons l'évaluer avec la plus grande prudence et ne commettre aucune erreur…

« Des développements ultérieurs ont montré que la direction de la lutte contre le réacteur en furie avait été choisie correctement » (Pravda, 13 mai 1986).

Extrait d'un article de V. F. Arapov, lieutenant-général, membre du Conseil militaire et chef de la Direction politique du district militaire de Kyiv du Drapeau rouge :

« …Le représentant de la Commission gouvernementale a confié une tâche au commandant de la compagnie mécanisée, le capitaine communiste Petr Pavlovitch Zborovsky :

Une situation critique s'est déclarée au niveau du réacteur endommagé. De l'eau pourrait se trouver dans le réservoir spécial situé en dessous. Si les fondations en béton cèdent, les conséquences pourraient être irréversibles. Il est impératif de trouver rapidement une solution et d'organiser le pompage de l'eau.

« Un véhicule blindé de transport de troupes a amené le capitaine Zborovsky et deux volontaires – le sergent-chef P. Avdeyev et le caporal Yu. Koshunov – sur le site où ils devaient pénétrer dans la pièce menant au réservoir. Les appareils de surveillance des radiations indiquaient qu'ils ne pouvaient rester en sécurité près du mur de béton que pendant vingt minutes maximum. Les courageux hommes se mirent à l'œuvre, se relayant. Mais le trou fut percé, et le capitaine Zborovsky s'aventura en territoire inconnu. Peu après, il proposa à la Commission gouvernementale une méthode fiable pour pomper l'eau, qui fut approuvée. » (Raduga Magazine, nº 10, 1986).

Nikolaï Mikhaïlovitch Akimov, 30 ans, capitaine :

« Il s'est avéré que nous allions devoir travailler dans une zone hautement radioactive. Aussi, avec le capitaine Zborovsky (et le lieutenant Zlobin), nous avons décidé de privilégier les volontaires. Lorsque nous avons annoncé le besoin de huit volontaires, tous les officiers en service actif se sont portés volontaires. Huit personnes ont été sélectionnées, parmi lesquelles les sergents-chefs Nanava et Oleynik. »

Nous travaillions de nuit, à la lampe torche. Nous portions des combinaisons de protection. Ce n'était pas très confortable, mais nous n'avions pas le choix. Vous avez déjà vu ces combinaisons, les vertes. On les appelle des OZK (combinaisons de protection polyvalentes). La situation à la station exigeait une action rapide et efficace. L'équipe s'est acquittée de sa tâche comme prévu, et une fois de retour à la station, aucune instruction superflue n'a été donnée : le travail était la seule solution.

Nous n'avons travaillé dans la zone que pendant vingt-quatre minutes. Durant ce laps de temps, environ un kilomètre et demi de canalisation a été posé, une station de pompage installée et le pompage de l'eau a commencé. Tout semblait bien se passer ; l'eau était pompée. Mais, comme on dit, les malheurs n'arrivent jamais seuls.

Nous avions à peine eu le temps de poser la canalisation et de commencer à pomper l'eau quand, dans l'obscurité de la nuit, un véhicule chenillé a écrasé nos tuyaux. Les occupants prenaient des mesures et n'ont pas remarqué les tuyaux dans l'obscurité.

Il y avait un tel manque de coordination. Tout cela s'est passé dans une zone hautement contaminée. Il n'y avait rien à faire. Nous nous sommes habillés et sommes retournés sur place. Nous y sommes allés avec un autre groupe de soldats – des volontaires de notre compagnie. L'eau était sous pression, les canalisations n'ont pas pu la supporter et ont commencé à fuir. De plus, l'eau était radioactive. Ce déversement d'eau le long des voies de travail a créé des risques supplémentaires.

Il fallait réparer d'urgence les fuites et fixer les tuyaux là où l'eau jaillissait. Les soldats prirent l'initiative : ils retirèrent leur équipement de protection, l'enroulèrent autour de leurs manches, enlevèrent leurs ceintures et fixèrent le tout avec des pinces, improvisant ainsi des garrots. Au final, de nombreuses fuites furent colmatées.

Que dire de ces gars-là ? Tout peut arriver dans la vie. Comme on dit, il n'y a pas de service sans bavures. Mais quand nous sommes arrivés et que nous avons vu les lieux… Non, au début, aucune peur : on est entrés, rien. Même les oiseaux volaient. Mais ensuite, quand le décompte des radiations a commencé – chacun avait son dosimètre individuel – quand on a réalisé que nos corps absorbaient des rayons X, l'attitude des soldats a complètement changé. Je ne vais pas le cacher : quand les dosimètres ont commencé à compter, la peur s'est installée. Pourtant, pas un seul soldat de la station n'a montré le moindre signe de faiblesse ; chacun a accompli sa mission avec courage et un grand professionnalisme. Il n'y avait pas un seul lâche parmi nous.

La mission avait été assignée hors de la Zone. Une fois à l'intérieur, il n'y avait plus le temps de donner des ordres. D'abord, c'était compliqué – nous portions des masques respiratoires –, et ensuite, il était difficile de donner des ordres : le travail devait être fait rapidement. Les gars n'ont pas hésité, je ne m'en suis même pas rendu compte. Chacun savait qu'il avait déjà passé sa radiographie, mais chacun a exécuté sa tâche.

Par ailleurs, la technologie est la technologie. La station de pompage se trouvait dans la zone hautement radioactive, dans un espace clos, ce qui rendait sa présence quasi impossible. Mais, faute d'air et à cause de la contamination gazeuse, la machine s'arrêtait. Alors, régulièrement – et cette période durait entre vingt-cinq et trente minutes – nous entrions dans la zone, aérions la pièce, redémarrions la machine, puis recommencions.

Et cela a duré 24 heures. Nous avons terminé tous ces travaux dans la nuit du 6 au 7 mai. Ensuite, la station de pompage a été remplacée.

— Avez-vous compris qu'il s'agissait de l'une des opérations les plus importantes de toute l'épopée de Tchernobyl ?

« Oui, nous avions compris. Surtout les officiers. Nous savions que si de l'eau s'infiltrait dans la masse en ébullition, elle exploserait ou au moins s'évaporerait… D'autant plus que les vents soufflaient déjà vers Kiev. Nous avions tout compris. C'étaient des actes parfaitement délibérés ; nous savions à quoi nous nous exposions. »

- Regrettez-vous d'avoir choisi le métier de pompier ?

Non. Je suis originaire de la région de Rostov, du village d'Orlovsky, le village natal de Budyonny. Les steppes salskiennes. J'ai obtenu mon diplôme de l'École des sapeurs-pompiers de Kharkiv, rattachée au ministère de l'Intérieur, où j'étais un excellent élève. Je me suis engagé dans l'armée et je sers à Kyiv depuis six ans. On peut donc dire que je suis un Kyivite. Je ne regrette pas mon métier ; je l'ai choisi en toute conscience.

« À cette époque, tout Kiev bruissait de rumeurs terrifiantes. Vous rendiez-vous compte que vous aviez fait quelque chose d'inhabituel ? »

« Vous savez, c'était un soulagement d'avoir terminé le travail. Quand nous avons pu annoncer : « Le risque d'explosion est écarté », nous étions loin de nous douter qu'ils nous interrogeraient plus tard. Nous pensions à autre chose : « Ce soldat a des radiographies. Il doit attendre. Ces gars-là passeront en premier. Ils sont moins nombreux. » »

Nous avons pris soin les uns des autres.

Et puis, soudain, on s'est rendu compte qu'on était des héros. Je pense que tous ceux qui travaillent à Tchernobyl font ce qu'il faut. Absolument tous, sans exception. Sans nous, quelqu'un d'autre aurait été à notre place. On y est simplement allés en tant que spécialistes.

Besik Davydovich Nanava, 19 ans, sergent-chef :

« Je suis né en Géorgie, dans la ville de Tskhakaya, et j'y ai grandi. Mon père est ingénieur, ma mère comptable. Je fais mon service militaire depuis un an et demi. »

Comment ça s'est passé ? On était assis au club, en train de regarder un film. Notre commandant de compagnie était de service à l'unité. L'ordre est arrivé : « Compagnie de pompiers, rassemblement ! » Tout le monde s'est immédiatement rassemblé, et le commandant de compagnie, le capitaine Akimov, a dit :

"Les gars, préparez-vous et mettez-vous au travail. Rien de grave."

Consignes relatives aux mesures de sécurité.

Quand j'ai entendu tout ça, j'ai repensé à ma maison, à tout. Mais vous savez, j'ai senti qu'il fallait le faire, que c'était absolument nécessaire. S'ils nous ont appelés, c'est qu'on avait besoin de nous là-bas.

Nous sommes arrivés à Tchernobyl le 5 mai, nous sommes arrivés le matin.

Nous sommes restés là toute la journée. On a même joué au foot à un moment… malgré l'interdiction. Mais vous comprenez, c'était pour se remonter le moral. Le 6, le général de division A. F. Suyatinov est arrivé et l'ordre a été donné : notre groupe d'opérations spéciales devait déjà être à la gare. La compagnie était au complet et le capitaine Akimov a dit : « Volontaires, en avant ! » Eh bien, sans crier gare… Tout le monde s'est exécuté. Ensuite, il y a eu la sélection et ils ont choisi les plus robustes, les plus en forme. Moi, je faisais du sport, du judo. On a préparé les véhicules, vérifié les tuyaux d'arrosage et le 6 mai à 21 h, on était à la gare. On est arrivés en véhicules blindés de transport de troupes. Il y avait quatre officiers : le capitaine Zborovsky, le lieutenant Zlobin, le capitaine Akimov et le commandant Kotin. Sous le commandement du général de division Suyatinov. Et nous étions huit : sergents et soldats.

À notre arrivée, le général de division a demandé : « On commence tout de suite ou on fait une pause ? » Après discussion, nous avons décidé de commencer immédiatement. Sans même sortir de nos voitures, nous avons foncé vers la zone dangereuse. Nous avons installé un groupe de pompage et commencé à dérouler les tuyaux. Nous avons terminé le travail à 2 h 30, sommes rentrés, avons procédé à la décontamination, nous sommes lavés et sommes allés nous reposer au bunker. À 5 h, l'ordre est arrivé : retour sur place. On nous a expliqué qu'une reconnaissance sur les voies ferrées avait sectionné les tuyaux et que de l'eau contaminée s'était mise à couler… Bref, tout était en ordre. Des réactions allergiques étaient possibles, c'était très dangereux. Nous nous sommes levés, changés, sommes arrivés sur les lieux de l'accident, avons changé les tuyaux et sommes repartis. L'opération a duré vingt-cinq minutes. Trois heures plus tard, un hélicoptère assurait une surveillance constante. Il nous a signalé la formation d'une fontaine, un trou dans un tuyau – il fallait le réparer immédiatement. Ils nous ont hélitreuillés. Nous sommes repartis aussitôt. Ils nous ont immobilisés, et c'est tout. Nous avons été immédiatement remplacés et envoyés à l'hôpital pour un examen.

Je me sens bien maintenant. Je n'ai rien écrit à mes parents à ce sujet. Mais savez-vous ce qui s'est passé ? J'ai eu une permission, je suis arrivé, et mon père a regardé ma carte d'identité militaire, où était inscrite la dose de radiation. Il m'a demandé : « Fils, d'où viens-tu ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » Je ne lui ai pas tout expliqué précisément, mais comme il s'y connaît, il a tout de suite compris. Il a dit : « Raconte-moi. » J'ai essayé de minimiser les choses. Je ne voulais pas vous raconter exactement comment c'était arrivé.

Mais ils l'ont tous découvert.

La nuit du 6 au 7 mai 1986 restera à jamais gravée dans l'histoire comme l'une des victoires les plus importantes contre le réacteur endommagé. Je ne souhaite pas tomber dans un symbolisme sirupeux ni me laisser emporter par des comparaisons triomphalistes. Mais le symbolisme est évident : cet événement s'est produit à la veille du Jour de la Victoire. Désormais, pour moi, ces deux dates sont indissociables. Tant que je vivrai, je me souviendrai toujours de mai 1945 et de ces « courtes nuits de mai » : un Kiev en ruines, incendié, mais en liesse, des Studebaker dans les rues, les batteries antiaériennes du parc Chevtchenko se préparant à un grand feu d'artifice, les larmes aux yeux des adultes ; et juste après, mai 1986 : des véhicules blindés de transport de troupes fonçant dans la Zone, et les mots d'un officier venu nous voir à l'hôpital : « Les gars, félicitations pour la victoire ! Il n'y aura pas d'explosion ! »

J'ai eu l'occasion de visiter l'unité militaire qui a mené à bien cette importante mission pour la Commission gouvernementale, en compagnie d'anciens combattants de la Grande Guerre patriotique. Cette rencontre était organisée par Stanislav Antonovitch Chalatski, un homme fascinant, journaliste chevronné et colonel dans l'Armée soviétique puis dans l'Armée polonaise. Fin 1944, il était rédacteur en chef du journal de la 1re division blindée de l'Armée polonaise, Pancerni. C'est dans cette division que servaient les héros du téléfilm « Quatre tankistes et un chien », qui connut un immense succès.

Cette réunion a réuni des héros de l'Union soviétique, le colonel Georgy Gordeevich Golubev, as de l'aviation et ailier du légendaire Pokryshkin pendant la guerre, et le célèbre officier de renseignement qui a sauvé la vieille ville de Cracovie de la destruction par les nazis, Yevgeny Stepanovich Bereznyak, connu dans tout le pays sous le nom de « Major Tourbillon ».

Le colonel Golubev a décrit avec force et justesse le travail difficile d'un pilote de chasse – le travail en lui-même, et non les « exploits héroïques » en général : les épreuves physiques endurées par les as, les diverses astuces techniques employées par les pilotes en temps de guerre : si vous n'abattez pas l'ennemi, il vous abattra. Bereznyak, quant à lui, a décrit le travail des agents de reconnaissance derrière les lignes ennemies, où ils vivent dans une tension constante, avec un sentiment d'oppression permanent. Seuls les plus courageux, les plus calmes et les plus ingénieux survivent dans de telles conditions.

J'observai ces jeunes hommes, dix-huit ou dix-neuf ans, les cheveux courts et les épaulettes rouges, et je vis avec quelle attention ils écoutaient les récits des vétérans. Je me dis : dans quarante ans, ces hommes, les cheveux grisonnants, parleront des jours sombres de Tchernobyl exactement de la même manière – et les enfants du XXIe siècle les écouteront, retenant leur souffle, de la même manière.

Mais si je disais cela aux soldats, ils ne me croiraient pas ; ils riraient. Parce qu'ils ne peuvent pas s'imaginer vieux aujourd'hui.

Survol du réacteur

Début mai, des tentatives répétées ont été menées pour s'approcher du réacteur, déterminer la situation réelle et prendre le contrôle de la situation.

À cette fin, tous les moyens de transport possibles de l'époque ont été utilisés : par voie aérienne, souterraine et aérienne.

Nikolaï Andreïevitch Volkozub, inspecteur principal, pilote de l'armée de l'air du district militaire de Kyiv, pilote-tireur d'élite militaire, colonel, maître des sports d'hélicoptère de l'URSS :

« Le matin du 27 avril, j'ai reçu un appel téléphonique me demandant de me présenter au quartier général avec tout mon équipement de protection individuelle. C'était un dimanche. Une voiture s'est arrêtée, je me suis rapidement préparé, j'ai conduit jusqu'au quartier général et j'ai appris ce qui s'était passé. »

J'ai reçu l'ordre de me rendre à Pripyat. En survolant la centrale, que je le veuille ou non, je me suis écarté et j'ai observé la scène. Je connaissais ces lieux ; j'y avais souvent volé. Ils ont activé le dosimètre de l'hélicoptère et, à l'approche de la centrale nucléaire, nous avons constaté une augmentation des radiations. J'ai aperçu une cheminée d'aération, le quatrième réacteur détruit. De la fumée s'élevait et des flammes étaient visibles à l'intérieur, dans les ruines du réacteur. La fumée était grise.

Je suis arrivé à Pripyat et j'ai entendu la voix du commandant. Notre commandant, le général de division Nikolaï Trofimovitch Antochkine, était déjà sur place. J'ai atterri au stade. Une voiture s'est arrêtée à côté de moi. J'ai demandé : « Où peut-on atterrir ailleurs ? » On m'a répondu : « Près du parterre de fleurs, près du conseil municipal. » J'ai décollé et atterri près du parterre. Je suis arrivé à Pripyat vers 16 h. La ville avait déjà été évacuée. Seules des voitures étaient garées devant le conseil municipal. La ville était déserte. C'était très inhabituel.

Je me suis rendu au quartier général pour voir le général de division Antoshkin. À ce moment-là, deux autres hélicoptères MI-8 sont arrivés et avaient déjà commencé à transporter la cargaison par voie aérienne. Ils larguaient du sable et des sacs d'acide borique dans le réacteur.

Les sacs ont été chargés près du terminal fluvial et transportés directement jusqu'à la place centrale. De là, des hélicoptères ont rejoint le réacteur. Au départ, les sacs n'étaient pas fixés à l'extérieur de l'hélicoptère, mais placés à l'intérieur. À l'approche du réacteur, la porte s'ouvrait et les sacs étaient simplement poussés vers l'extérieur.

Le 27, nos pilotes d'hélicoptère ont largué des sacs jusqu'à la tombée de la nuit. Ils ont rapporté à la Commission gouvernementale avoir largué – je ne me souviens plus exactement – environ quatre-vingts sacs. Le président de la commission, Boris Evdokimovitch Shcherbina, a déclaré que c'était une misère, une goutte d'eau dans l'océan. Très peu. Il leur en fallait des tonnes.

Nous nous sommes rendus à la base et avons commencé à réfléchir à la marche à suivre. Nous avons réuni tout l'équipage, personnel de vol et de maintenance, pour en discuter. Larger les sacs manuellement était à la fois inefficace et dangereux. Un seul mécanicien de bord : quelle charge pouvait-il bien supporter ? Dans la nuit du 27 au 28 avril, chacun réfléchissait à la meilleure solution. Après tout, le MI-8 peut, en principe, transporter deux tonnes et demie grâce à son élingue externe. Cette nuit-là, l'idée a germé : suspendre la charge à une élingue externe. Placer les sacs dans les parachutes de freinage des avions de chasse – ils sont très résistants – et les y suspendre. Nos hélicoptères sont équipés d'un dispositif spécial qui permet de larguer la charge. Il suffit d'appuyer sur un bouton et c'est parti. Au début, nous avons travaillé avec le MI-8, puis nous avons utilisé des appareils plus puissants.

Notre poste de commandement était installé à l'hôtel Polesie, au centre de Pripyat. De là, la station offrait une vue panoramique imprenable. Nous pouvions observer les hélicoptères décoller de l'aire de lancement, se mettre en route pour les largages de munitions, et nous pouvions les guider. La difficulté résidait dans l'absence de viseur spécifique pour le largage de la charge externe, cette montagne de sacs qui pendait sous l'appareil. Lors des exercices de vol, nous avons établi que l'équipage devait maintenir une altitude de deux cents mètres. Pas moins, à cause des radiations, et aussi parce que la cheminée d'aération culminait à environ cent quarante à cent cinquante mètres de hauteur. C'était juste. Nous devions nous diriger vers la cheminée. C'était le principal point de repère. Je la vois encore… Elle restera probablement gravée dans ma mémoire pour le restant de mes jours. Je sais même où se trouvent les différents fragments – personne d'autre ne les avait jamais vus, mais moi, je les voyais. Il y avait des plateformes sur la cheminée.

Nous avons maintenu une vitesse de quatre-vingts kilomètres par heure. Le directeur de vol suivait les trajectoires au théodolite. Ils ont marqué un point. Lorsque l'hélicoptère a atteint ce point, ils ont donné l'ordre : « Largage ! » L'opération a été si précise que tout est tombé dans les décombres du réacteur. Ensuite, nous avons positionné l'hélicoptère plus haut pour contrôler la précision de l'impact. Nous avons pris des photos et, à la fin de la journée, nous avons pu constater la précision de l'impact.

Nous avons ensuite apporté une autre amélioration : nous avons fait en sorte que le parachute reste en place pendant la descente des sacs. Nous avons détaché les deux extrémités du parachute. Plus tard, lorsque des hélicoptères plus puissants ont été utilisés pour larguer des plombs, nous les avons largués à l'aide de parachutes de transport de fret conçus pour le largage de véhicules militaires.

Quelques jours plus tard, nous avons installé un campement dans le village de Kopachi, plus près de

Centrale nucléaire.

Le fait que les radiations soient inodores, incolores et sans goût a d'abord atténué le sentiment de danger. Personne n'y prêtait attention : ni à la poussière, ni à rien d'autre. Ils travaillaient de toutes leurs forces. Ils portaient des masques respiratoires, mais on voyait les soldats charger les sacs, leurs masques remontés sur le front comme des lunettes de protection, absorbés par leur travail…

Plus tard, lorsqu'ils ont compris la situation, les réunions d'information ont commencé, l'équipe médicale est entrée en action et les sanctions ont commencé.

Le vent a alors tourné vers Kopachi et les instruments ont commencé à dysfonctionner. Nous avons changé de site et mis le cap sur Tchernobyl. Pendant ces vols, j'ai formé les équipages en leur expliquant les procédures de largage. Des équipages d'autres unités ont commencé à arriver pour nous prêter main-forte. Nous avions déjà acquis une certaine expérience et nous formions systématiquement chaque nouvel équipage. Nous avons mis au point des procédures : comment s'accrocher, comment voler, comment larguer. Absolument tout. On fait un briefing, on vérifie l'état de préparation, puis je décolle en tant que copilote, j'effectue une nouvelle approche, et ensuite ils prennent les commandes.

J'ai tellement regardé ce trou dans le réacteur… Après les vols, les hélicoptères ont été désinfectés et décontaminés.

Nous avons alors cessé d'évacuer le réacteur. Au même moment, lors d'une réunion de la Commission gouvernementale, des scientifiques et des spécialistes ont décidé que, pour planifier la suite des opérations de décontamination, il était nécessaire de déterminer la température à l'intérieur du réacteur et la composition des gaz qui s'en échappaient. À ce moment-là, personne ne s'était encore approché du réacteur, car les niveaux de radiation étaient encore très élevés. L'un des scientifiques, l'académicien Legasov, a suggéré d'effectuer cette opération depuis un hélicoptère. Personne n'avait jamais tenté une telle chose. Quelle était la difficulté ? Un hélicoptère, grâce à ses qualités aérodynamiques, peut stationner au-dessus du sol soit à une altitude allant jusqu'à dix mètres (on parle alors de vol stationnaire dans la zone de sécurité), soit au-dessus de cinq cents mètres. La zone interdite se situe entre dix et deux cents mètres.

Pourquoi ? Les hélicoptères sont généralement des appareils sûrs. J'en pilote depuis 1960. Pour moi, c'est comme faire du vélo : en cas de panne moteur, j'atterris toujours, quoi qu'il arrive. Mais si un hélicoptère fait du surplace à deux cents mètres d'altitude et qu'un moteur tombe en panne, le pilote, aussi expérimenté soit-il, ne pourra pas atterrir, car le rotor n'aura pas le temps d'effectuer une autorotation, c'est-à-dire de planer. Mais cela n'est vrai qu'en vol stationnaire. En vol horizontal, il n'y a pas de problème. Un hélicoptère ne peut effectuer une autorotation qu'au-delà de cinq cents mètres d'altitude.

L'un des dangers était donc de survoler la zone à plus de dix mètres d'altitude. C'était formellement interdit. Seules des exceptions pouvaient l'autoriser. Le second danger était la chaleur dégagée par le réacteur. Personne ne connaissait ses caractéristiques thermiques. Dans les zones de forte chaleur, la puissance des moteurs diminuait. À cela s'ajoutait une augmentation des radiations. Enfin, un dernier point : l'équipage ne pouvait pas voir ce qui se passait en dessous.

Chacun comprenait ces difficultés. Mais il n'y avait pas d'autre solution. Tout fut mis en œuvre selon les normes de temps de guerre. Et des mesures devaient être prises. La tâche consistait à introduire l'extrémité du dispositif de mesure de température — le thermocouple — dans le réacteur.

Le commandant de l'armée de l'air est arrivé et nous a confié une mission. Il a dit : « C'est une tâche très difficile. Mais elle doit être menée à bien. Comment peut-on y parvenir ? »

Il me pose la question. Je réponds : « Bien sûr que c'est difficile, mais il faut essayer. On va s'entraîner. » J'ai beaucoup d'expérience ; je pilote tous types d'hélicoptères, c'est sans doute pour ça qu'ils ont décidé de me nommer.

Les préparatifs commencèrent. J'ai immédiatement élaboré un plan pour tout organiser. Complètement déconnecté de tout ce qui m'entourait, je me suis concentré uniquement sur ce vol. Outre le copilote et le mécanicien de bord, je devais voler avec Evgueni Petrovitch Riazantsev, docteur en sciences techniques et directeur adjoint de l'Institut Kourtchatov de l'énergie atomique. Evgueni Petrovitch m'a expliqué qu'un thermocouple est un tube métallique relié à un câble. Alexandre Stepanovitch Tsikalo, chef de quart du service de dosimétrie, devait également nous accompagner. Ces personnes avec lesquelles j'ai dû travailler dans des conditions difficiles resteront inoubliables.

Il nous fallait trouver comment descendre ce thermocouple dans le réacteur. Je suis allé voir nos ingénieurs et je leur ai dit : « Faites appel à votre bon sens, réfléchissons ! » J'avais pourtant déjà quelques idées.

Ils ont utilisé un câble de trois cents mètres de long. Vous savez, un accident n'est pas une bonne motivation, mais si nous avions vécu et travaillé ainsi en temps normal, comme à l'époque, avec une telle efficacité, sans bureaucratie, chacun faisant de son mieux, notre vie serait différente… Une demi-heure plus tard, le câble était prêt.

Le fil du thermocouple était tressé autour du câble. Un poids était suspendu à l'extrémité du câble. Le câble était déroulé sur le terrain d'aviation. J'ai choisi moi-même l'hélicoptère, pour qu'il soit plus puissant, et j'ai testé les moteurs. J'ai donné la mission à l'équipage. Je n'ai constaté aucun enthousiasme, mais il fallait le faire ! J'ai calculé la quantité de carburant nécessaire. N'en ayant pas besoin de plus, j'ai largué un peu d'excédent. J'ai décollé et me suis élevé jusqu'au câble. Je l'ai accroché et j'ai décollé directement de cet endroit. Je l'ai récupéré. J'ai tracé un cercle au sol avec des parachutes, d'un rayon à peu près égal à celui du réacteur, soit environ douze à quatorze mètres. J'ai commencé à simuler un vol. Un poids d'environ deux cents kilogrammes était suspendu à l'extrémité. Je suis entré en douceur, j'ai stationné, j'ai réduit ma vitesse et je me suis approché lentement de ce cercle. Le commandant a effectué des ajustements. Je suis resté en vol stationnaire. Et il m'a donné l'ordre : « Restez exactement au-dessus de ceci ! » J'ai marqué un point de repère pour m'accrocher précisément, je me suis attaché et j'ai intuitivement senti que j'étais suspendu précisément. Je maintiens l'hélicoptère stable. Mais il dit : « Vous êtes suspendu avec précision, mais la charge oscille comme un pendule. » J'étais suspendu à une altitude de trois cent cinquante mètres, et la charge oscillait.

Je reste suspendu cinq minutes – il marche, je reste suspendu dix minutes – il marche. Il ne se calme pas. Je reste suspendu là, et je me demande : « Que dois-je faire ? » L'entraînement est lui aussi assez dangereux, mais mentalement, c'est plus calme : il n'y a ni radiations ni températures élevées. Et d'un point de vue aérodynamique, c'est dangereux. Mais on n'y pense pas en vol.

Je constate que rien ne fonctionne. Je me prépare à l'atterrissage et pose le câble sur le tapis. Je le détache. J'atterris.

Une idée nous est alors venue : et si l'on suspendait des poids à intervalles réguliers sur toute la longueur du câble ? Il fallait que ce soit stable. Nous avons donc enfilé des lingots de plomb sur le câble. Nos ingénieurs ont réalisé le projet rapidement.

Tout cela s'est déroulé dans la nuit du 7 mai.

Le lendemain, je suis parti m'entraîner avec ce câble. Il était parfaitement tendu. J'ai commencé à descendre. Juste au moment où son extrémité a touché le sol (j'ai entendu l'ordre : « Toucher ! »), j'ai décollé, et le câble était toujours raide comme un piquet. Cela exige un pilotage de haute précision… J'ai effectué une autre approche, me persuadant que c'était possible. La tête qu'on a faite après ce vol… vous auriez dû la voir ! En général, voler avec un câble externe est considéré comme l'un des plus difficiles… J'ai ensuite effectué plusieurs autres approches.

Le 8, ils nous ont apporté un thermocouple. C'est comme un fil. L'extrémité est un capteur. Nous avons tout raccordé et déroulé le câble sur le site de Tchernobyl.

Le 9 mai, Evgueni Petrovitch Riazantsev et Alexandre Stepanovitch Tsikalo arrivèrent. Ils installèrent l'équipement dans l'hélicoptère. Avant le vol, l'équipage fabriqua des protections avec des plaques de plomb ; nous les plaçâmes sur les sièges et le plancher. Seules les zones où se trouvaient les pédales et les pieds étaient inutilisables. Nous nous sommes bien protégés. On nous a fourni des gilets de plomb. Nous avons expliqué aux passagers le déroulement du vol, les avons également protégés avec des plaques et avons convenu des modalités de coopération. Mon collègue, le colonel Lioubomir Vladimirovitch Mimka, observa le vol. Il séjournait à l'hôtel Polesie de Pripyat.

Tout le monde est monté à bord de l'hélicoptère et le décollage de Tchernobyl s'est déroulé sans problème. L'extrémité du câble, pour une meilleure visibilité, était marquée d'un anneau orange.

Je me suis approché à une altitude de trois cent cinquante mètres. Je devais connaître la température à cet endroit et la puissance des moteurs. L'hélicoptère était en vol stationnaire stable.

Le directeur de vol m'a dit : « Cinquante mètres jusqu'au bâtiment. Quarante… Vingt… » Il me donnait des indications basées sur l'altitude et la distance. Mais une fois au-dessus du réacteur, ni lui ni moi ne pouvions voir si je l'avais touché. Ils ont donc envoyé un autre hélicoptère MI-26. Le colonel Tchitchkov était aux commandes. Il a stationné à deux ou trois kilomètres derrière moi et a tout vu. Je devais rester en vol stationnaire près de la cheminée…

Et Evgueni Petrovitch Riazantsev lui-même regardait par l'écoutille. Il indiquait du doigt : « Au-dessus du réacteur. » Des mesures de température ont été prises à cinquante mètres au-dessus du réacteur, à quarante mètres, à vingt mètres, et à l'intérieur même du réacteur. Evgueni Petrovitch a tout vu. L'appareil enregistrait. Une fois les mesures terminées, je me suis éloigné.

Un emplacement précis avait été désigné au-delà de Pripyat, et j'y ai déposé le câble dans le sable. Le câble était radioactif.

À partir du moment où l'image s'est figée, l'opération a duré six minutes et vingt secondes. Mais cela m'a paru une éternité.

C'était une victoire.

Le lendemain, le 10 mai, on nous a de nouveau confié la tâche :

Déterminer la composition des gaz qui s'échappaient. Même scénario, même corde, sauf qu'au lieu d'un thermocouple, il s'agissait d'un récipient. La tâche était plus simple : il fallait se déplacer sans à-coups, sans se suspendre. Le 12 mai, ils durent répéter l'expérience avec un thermocouple. Nous avons acquis de l'expérience et un peu de sérénité. Nous avons volé à nouveau. Et malgré cette expérience, il semblait impossible de rester suspendus moins de six minutes.

Il faut du temps pour y arriver, le temps de descendre le câble d'amarrage, puis on entame la descente en prenant des mesures. Comment vous sentiez-vous ? Nous n'avons pas passé une seule nuit de repos depuis le 27, dormant seulement deux ou trois heures. Et nous avons volé de l'aube au crépuscule. On me demande souvent : « Comment fonctionnent les radiations ? » Je ne sais pas de quoi il s'agit ni comment, mais la fatigue était intense. Quelle en était la cause ? Était-ce les radiations, le manque de sommeil, la fatigue physique ou le stress mental et psychologique ? Après tout, il y avait du stress : une grande responsabilité.

Après ces trois vols, j'ai de nouveau volé pour effectuer une reconnaissance des radiations.

« Au total, je suis resté suspendu au-dessus du réacteur pendant dix-neuf minutes et quarante secondes. »

D'après les articles de presse :

« Afin de réduire les émissions radioactives, un blindage composé de sable, d'argile, de bore, de dolomite, de calcaire et de plomb est en cours de création autour du cœur du réacteur. La partie supérieure de celui-ci est recouverte d'une couche de plus de quatre mille tonnes de ces matériaux protecteurs. » (Extrait d'un discours prononcé par B. E. Shcherbina, président de la Commission gouvernementale et vice-président du Conseil des ministres de l'URSS, lors d'une conférence de presse à l'intention des journalistes soviétiques et étrangers, le 6 mai 1986. - Pravda, 7 mai 1986.)

« Le professeur M. Rosen (directeur du département de la sûreté nucléaire de l'AIEA) a fait l'éloge de la méthode utilisée par les spécialistes soviétiques pour absorber les radiations à l'aide d'un écran composé de sable, de bore, d'argile, de dolomite et de plomb… Les travaux se poursuivent sous le bloc endommagé – leur objectif est de neutraliser complètement la source de radiation et, comme disent les physiciens, de l'« enfouir » dans l'épaisseur du béton » (Pravda, 10 mai 1986).

« Du Conseil des ministres de l'URSS. Tout au long du 10 mai, les travaux visant à éliminer les conséquences de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl se sont poursuivis. Grâce aux mesures prises, la température à l'intérieur du réacteur a considérablement baissé. Selon les scientifiques et les spécialistes, cela indique que la combustion du graphite du réacteur a pratiquement cessé. »

fosse

Nikolai Vassilievitch Belous, géomètre en chef du détachement de tunnels n° 14 de Kyivmetrostroy :

« Depuis le 5 mai, j'ai reçu l'ordre de remplacer le géomètre en chef de Kyivmetrostroy. Le chef de l'équipe des tunnels est arrivé au travail et a déclaré :

"Attendez. Nous irons à Semyonov à neuf heures ; ils nous embauchent à la centrale nucléaire de Tchernobyl."

On nous a confié la tâche de créer un point de référence sur le site des futurs travaux.

J'ai demandé : « Que dois-je porter ? » « Comme moi. » J'étais en chemise et cravate, puis j'ai enfilé ma tenue de travail, un casque et des bottes. Nous nous sommes préparés et avons pris la route pour Tchernobyl en Volga. Anatoly Pavlovitch Volynsky, le directeur de Kyivmetroproekt – il était déjà sur place depuis le 3 mai – et moi avons retrouvé les ingénieurs de Zhuk Hydroproject et nous nous sommes mis au travail. Nous avons déterminé l'emplacement de la fosse d'excavation et son raccordement. Nous avons examiné les documents de conception. L'idée était la suivante : le réacteur endommagé chauffant, nous devions creuser une fosse afin de pouvoir, sous la protection de l'unité 3, où la radioactivité était relativement faible à ce moment-là, installer des machines et forer des puits horizontaux sous les dalles de fondation des unités 3 et 4. L'objectif final était de créer un massif de glace et de sol, c'est-à-dire de geler le sol pour refroidir le réacteur en surchauffe. Les puits devaient atteindre 165 mètres de profondeur. Ils craignaient que si une goutte de matière nucléaire en fusion pénétrait la dalle de fondation, celle-ci ne résiste pas à de telles températures. Il fallait absolument sécuriser l'ensemble du site.

Nous n'avions aucune expérience de ce type de travaux. À Kyiv, nous procédons à la congélation des sols à l'ammoniac, mais uniquement par forage incliné ou vertical. Nous n'avions jamais effectué de forage horizontal. Nous avons pris toutes ces décisions avec les concepteurs le 5 mai et finalisé l'organisation. Nos équipes et notre matériel ont commencé à arriver le 6.

J'appréciais beaucoup l'académicien Velikhov. Il était très calme et détendu. Il ne portait aucun équipement de protection. Les premiers jours, tout le monde mangeait à la même cafétéria : généraux, académiciens, caporaux, soldats, ouvriers… c'était l'armée qui nous nourrissait. L'atmosphère était professionnelle, studieuse et démocratique ; chacun était égal ; on ne pouvait pas les distinguer à leurs costumes. On devinait à leur ton, à leur façon de parler, qui était un supérieur et qui était un subordonné. La plupart des gens travaillaient normalement.

Le 6 mai, nous sommes partis pour la gare. Notre escorte marchait devant nous dans un véhicule blindé de transport de troupes, et nous la suivions en bus. Celui qui nous escortait dans le blindé s'est un peu désorienté et nous a fait faire des détours ; nous sommes même passés près de Pripyat. Les gens étaient nouveaux, les environs inconnus, et ils ne connaissaient pas encore bien les routes.

Nous avons longé le canal en voiture. Nous n'avions aucune peur. Nous roulions avec un seul objectif : accomplir notre mission. Personnellement, je n'éprouvais aucune peur… Il fallait absolument que le travail soit fait.

Nous sommes arrivés au bâtiment administratif de la centrale nucléaire. On nous a donné des couvre-chaussures en plastique, nous nous sommes changés, nous sommes montés à bord d'un véhicule blindé de transport de troupes et nous sommes allés directement sur le site, à l'unité 3, où nous allions travailler. Nous avions déjà toute la documentation nécessaire : les procédures et les tâches à accomplir.

Il y avait un camion de pompiers, avec des tuyaux d'incendie qui traînaient. La circulation était difficile à cause des tuyaux. Nous nous sommes garés dans un coin, et quelqu'un à bord d'un véhicule blindé de transport de troupes nous a dit : « N'allez pas là où est le camion de pompiers, la température est entre 40 et 60 roentgens. » Les concepteurs nous avaient donné un plan. Dans le feu de l'action, ils avaient mélangé les échelles et s'étaient trompés de 10 mètres… Bref, nous l'avons remarqué et nous avons vite corrigé le tir. Mon collègue, le géomètre Valery Grigorievich Kibkalo, et moi travaillions. Nous marquions les limites de la fosse d'excavation sur la paroi. Nous n'avions pas besoin de théodolite au début. Nous avons tracé un axe sur la paroi pour pouvoir planter des piquets. Là, en plein milieu de notre future fosse d'excavation, se trouvait une bouche d'incendie, et l'eau jaillissait. Notre mécanicien de l'équipe du tunnel est arrivé et a coupé l'eau.

Le premier jour, alors que Valery Grigoryevich Kibkalo et moi démantelions tout ça, il nous fallait marquer les emplacements, mais nous n'avions rien pour le faire. Nous étions rassemblés à la hâte, sans craie ni rien d'autre. Comment dessiner sur le mur pour faire une fosse ? Nos camarades ont plaisanté plus tard en disant que Belous et Kibkalo avaient utilisé du graphite. Il y avait bien sûr du graphite. Le mètre ruban que nous avons utilisé donnait une précision de 3 à 4 roentgens. Nous l'avons apporté à Tchernobyl et nous sommes allés au comité du parti du district, où se trouvait la Commission gouvernementale. Ils nous ont mesurés et ont retrouvé le mètre ruban. Notre ministre, Vladimir Arkadyevich Brezhnev, avait son bureau là-bas. Il a crié : « Enlevez vos couvre-chaussures, ne venez pas ici ! » Au début, nous ne comprenions pas ce qui se passait.

Bien sûr, nous n'avons pas utilisé de graphite. Le mur était recouvert d'une couche de béton. Nous avons pris une hache, nous y avons fait des encoches, puis nous avons tracé l'axe et les bords de la fosse.

Une fois notre mission accomplie, nous sommes montés dans un véhicule blindé de transport de troupes et nous sommes partis. C'était inhabituel de monter dans un tel véhicule ; nous venions de mettre la main dessus. Nous y étions restés si longtemps – du 5 au 16 mai – que nous en avions assez… Certains véhicules blindés nécessitaient de monter par le côté, d'autres par le dessus. C'était inhabituel. Les conducteurs disaient :

« Vite ! Fermez l'écoutille ! » Mais soit nous avons oublié de la fermer, soit nous nous sommes pincés les doigts. Et surtout, l'ennemi est invisible. Les oiseaux volent. L'herbe pousse. Les pissenlits fleurissent. L'eau coule du robinet… et les pissenlits poussent. On nous avait dit que tout avait brûlé là-bas. Rien de tout cela, absolument aucune trace. En nous installant à la base de Rudnya-Veresnya, nous avons aperçu un seau de sève de bouleau avec une pancarte : « Vous pouvez la boire. » Et les pompiers qui étaient également en poste là-bas avaient sculpté Baba Yaga dans le bois et écrit à la main : « Nous dompterons le génie atomique. »

Nous avons donc travaillé avec humour.

Il y a eu un autre moment. Le 6 mai, à notre arrivée de la centrale nucléaire, on nous a mesurés et, bien sûr, on a dû jeter tous nos vêtements. Nous étions là, nus. On s'est lavés et on nous a donné des vêtements blancs. Des vêtements de travailleurs du nucléaire : une veste blanche, un pantalon en coton blanc, des chaussures blanches et une casquette blanche. Quand nous sommes arrivés à notre base de Rudnya-Veresnya, tout le monde a ri : « Des Blancs ! » Deux personnes habillées en blanc… on savait qu'elles venaient de la Zone. Puis d'autres personnes sont arrivées, elles aussi vêtues de blanc. Finalement, tout le monde portait du blanc. Il n'y avait plus de différence.

Au début, personne à la maison ne savait où j'étais. Je suis parti travailler le 5 et je ne suis pas rentré. Ma femme m'a demandé le lendemain matin : « Où est ton mari ? Le mien n'est pas là ! » On lui a dit qu'il était parti à Tchernobyl. Je l'ai rappelée de Rudnya-Veresnya et je l'ai rassurée. J'ai une femme et deux enfants. Ils étaient inquiets. Puis, la situation s'est améliorée. Les gars de la base ont réussi à pêcher sur les rives de l'Ouj et ils ont fait une soupe de poisson.

On nous a distribué des dosimètres, des modèles à crayon et d'autres à clip. J'ai perdu le mien pendant que je travaillais dans la fosse. Il ne restait qu'une seule aiguille. Je n'ai pas remarqué ni quand ni où. Je suis tellement occupé que je n'ai pas le temps de chercher…

Le responsable de l'organisme m'a dit : « Travaillez pour ne pas manquer de rayons X tout de suite. Vous devez travailler plus longtemps que tout le monde ici ; vous êtes le chef du service de topographie minière. » Du coup, je devais soit rester dans l'abri de la protection civile à ABK-1, soit faire un saut rapide dans la fosse et en ressortir aussitôt.

Bien sûr, l'atmosphère était tendue. Certains plus que d'autres, mais c'était palpable. Certains étaient vraiment inquiets intérieurement.

Une fois le tracé terminé, nous avons commencé les travaux. C'était difficile. Nous nous sommes retrouvés coincés sous les dalles de fondation, puis il s'est mis à pleuvoir, et ils ont commencé à creuser, coupant les réseaux. Les engins sont arrivés, des bulldozers. Ils ont commencé à déplacer la terre. Nous avons commencé à creuser une fosse et nous sommes tombés sur des dalles de fondation, d'environ deux mètres sur deux mètres et demi d'épaisseur. Massives. Deux dalles ont été découvertes dans le sol. Il s'avère qu'elles avaient servi de supports pour les grues pendant la construction. Et qu'elles avaient été abandonnées. Lors des travaux d'aménagement paysager, elles avaient été recouvertes de terre, comme d'habitude, puis d'asphalte, et laissées là… Nos erreurs de construction. Ils ont alors amené un bulldozer Komatsu japonais et les ont dégagées. Ils étaient sur le point de les faire sauter, mais l'ingénieur en chef a passé la nuit à se demander quoi faire. Nous les avons finalement sorties de la fosse. Nous avons commencé à creuser une nouvelle fosse, et il était temps d'installer une foreuse. Nous étions déjà à six mètres de profondeur. Au début, le rayonnement y était faible, puis il a augmenté. Moins important sur l'asphalte, plus important sur l'herbe et le gazon. Là où la poussière s'était déposée, il était encore plus élevé.

Mostostroy a enfoncé les palplanches à l'avant et à l'arrière, nous avons installé la première foreuse et commencé le forage. Nous avons foré huit mètres et avons de nouveau atteint les fondations de la grue d'assemblage. Impossible de forer plus loin. La foreuse a heurté une dalle de béton – c'était tout. Ce n'était pas indiqué sur les plans, et nous avons passé beaucoup de temps à essayer de comprendre comment et où raccorder le tout, et à quelle profondeur. Nous n'avons pas trouvé la documentation de récolement fournie par le personnel de maintenance – comment cela avait-il été réalisé ? Nous avons trouvé des repères pour les regards sur les plans, un relevé topographique de 1985, des repères pour les réseaux souterrains et les regards sur le plan général – et nous les avons raccordés. Mais ces dalles n'étaient pas sur le plan. Tout ce que nous savions, c'est que nous n'avions pas atteint les fondations.

Les équipes se relayaient. On changeait d'équipe toutes les cinq heures. Les gens descendaient dans la fosse deux ou trois fois avant d'être relevés. Certains devaient faire des allers-retours incessants sur le site ; ils passaient leur série de radiographies habituelles lors d'un premier service, puis étaient raccompagnés à la sortie.

Les deuxième et troisième foreuses ont été acheminées par avion depuis la ligne principale Baïkal-Amour. Nous avons décidé de nous déporter pour forer un trou. Nous avons installé la deuxième foreuse et commencé à forer. Il s'est avéré qu'il y avait des roches concassées enfouies sous la dalle. Elles ont rompu le tuyau et cassé la foreuse. Notre deuxième foreuse a également rendu l'âme. Nous avons alors décidé d'approfondir le puits, puisque nous rencontrions les dalles. Nous avons abaissé le niveau d'un mètre et installé la troisième foreuse. Nous avons foré 108 mètres, presque jusqu'au quatrième réacteur. Tout se déroulait bien, mais la foreuse a commencé à ralentir. Nous avons dû utiliser une foreuse de plus petit diamètre. Mais à ce moment-là, la direction a décidé que si le forage était si lent, nous n'obtiendrions pas une dalle de glace solide, car le comportement des forages était incertain : impossible d'effectuer des relevés, ni de lancer quoi que ce soit pour observer. Un tel équipement n'existe pas aujourd'hui. Nous n'obtiendrions pas une dalle de glace solide ; nous risquions de nous retrouver avec des zones isolées de sol gelé. Personne n'a besoin de ça.

Des gens ont commencé à arriver de Dnipropetrovsk et de Sverdlovsk pour nous prêter main-forte. Des ouvriers du métro, et surtout des foreurs. Des gens sont venus du Caucase du Sud, de la ligne ferroviaire Baïkal-Amour.

À cette époque, l'idée a germé de construire une dalle en béton armé sous l'unité 4, d'y installer des canalisations et de créer un tunnel pour alimenter le réacteur en azote et le refroidir par le dessous. Mais les conditions de radioactivité rendaient l'accès impossible partout ailleurs que dans notre fosse. C'était l'endroit le plus sûr pour commencer les travaux. Notre fosse est donc devenue le point de départ de tout.

Nous avons donc revu notre plan initial de création d'un massif de glace et de sol, qui n'aurait d'ailleurs peut-être jamais abouti. Nous avons décidé de céder notre site, notre fosse, aux mineurs et de cesser nos activités. Le 14 mai, nous avons remis les documents au Shakhtostroy de Donetsk. Les foreuses ont été démontées ; elles n'étaient plus nécessaires. Nous sommes restés sur place un moment le 15, au cas où des questions se poseraient. En résumé, nous souhaitions agir en toute transparence. Tous ceux qui étaient au courant ont partagé toutes les informations, afin de faciliter la tâche des personnes travaillant sur place.

Shakhtostroy est passé sous le réacteur depuis notre fosse. Ils ont creusé un tunnel. J'ai même rencontré un collègue, un géomètre ; il travaillait à Metrostroy puis a été muté à Kyivpodzemstroy. Il m'a expliqué qu'ils étaient entrés sous terre comme un bouclier, construisant un tunnel. Ensuite, à l'aide de fragments, ils ont créé une dalle de béton. Et lorsque je suis retourné à Tchernobyl le 19 mai, ils avaient déjà creusé 13 ou 15 mètres.

Après tout ça, je me sentais bien. J'ai donné mon sang deux fois, et il n'y a eu aucun changement.

Ils ont écrit plus tard, à juste titre, que cette situation révélait les gens comme une radiographie. Les capacités de chacun se dévoilaient dans ce contexte. Certains étaient nerveux et déstabilisés, d'autres calmes. Après tout, cela dépend de la nature. Et pourtant, il fallait bien supporter cela. Ils demandaient : « Comment ça va ? » – « Tout va bien pour l'instant. Ce qui va se passer… nul ne le sait. »

Personnellement, je n'ai pas été déçu par mes subordonnés. Il n'y avait ni lâches ni scélérats. L'ambiance était tendue, je le comprenais, certains étaient un peu perdus, surtout les jeunes, mais personne n'était prêt à refuser quoi que ce soit. Je travaille chez Metrostroy depuis dix-sept ans maintenant, je connais les capacités de chacun. Si je repère un élément faible, je l'accompagne sur le terrain. J'en ai même envoyé certains moi-même. Je veillais à assurer la continuité du service lors de la relève, afin que ceux qui connaissaient déjà les procédures puissent s'y retrouver. J'organisais également des chevauchements d'équipes pour éviter les interruptions et permettre à chacun de partager toutes les informations nécessaires.

Je me souviens de Tchernobyl à cette époque. Quand nous sommes arrivés, les gens venaient tout juste d'être évacués. Ils laissaient tout derrière eux. Tout était en fleurs, c'était le mois de mai, l'herbe poussait partout, les poules se promenaient, les chiens couraient partout, puis la situation a dégénéré et ils ont commencé à tirer. Certains ont fait l'erreur d'attacher leurs chiens. Par bêtise ou sous le coup de la colère. « Soit on le libère, soit on l'abat. » Et là, je vois des chèvres qui errent dans la cour. Leurs pis étaient déjà énormes, elles n'avaient pas encore été traites. Tout était enfermé. Alors j'ai ouvert le portail, je les ai laissées sortir dans la rue, et elles sont parties, se disant qu'elles seraient traites ou abattues, au moins elles ne souffriraient pas enfermées.

D'après les articles de presse :

Bonn, 21 mai, TASS. Extraits d'une interview accordée au magazine Der Spiegel par le directeur général de l'AIEA, H. Blix, et le directeur de la Division de la sûreté nucléaire, M. Rosen, publiée dans le numéro du 19 mai :

Question : Messieurs Blix et Rosen, vous êtes toujours les seuls représentants occidentaux à avoir eu l'occasion d'inspecter le réacteur de Tchernobyl où l'accident s'est produit. Qu'avez-vous vu ?

Blix : Nous avons d'abord survolé la ville de Tchernobyl en hélicoptère. Ce village, situé à 18 kilomètres de la centrale, avait été évacué, à l'exception du centre de coordination. Nous nous y sommes rendus et avons vu de nombreux sacs contenant un mélange de sable, de bore, de plomb et de dolomite. 4 000 tonnes de ce mélange avaient été larguées sur la centrale pour sceller le réacteur. Nous avons ensuite survolé le réacteur à une altitude de 800 mètres.

Question : Aviez-vous peur d'être exposé aux radiations ?

Réponse : Non, nous avions une confiance totale dans les Russes, et ils ne nous auraient pas invités s'ils n'avaient pas pensé qu'il n'y avait pas de danger particulier. Nous portions des vêtements de protection et des masques à gaz, et nous avions apporté du matériel de mesure des radiations de Vienne.

Question : Qu'avez-vous ressenti en survolant Tchernobyl ?

Blix : Il n'y a personne, tout comme dans toute la zone de 30 kilomètres. En dehors de cette zone, nous avons vu des gens travailler dans les champs, du bétail dans les pâturages et des voitures sur les routes.

Question : Avez-vous vu des victimes ?

Blix : Non, non, pas un seul. Nous avons entendu dire que tous ceux qui avaient souffert des radiations avaient été envoyés à Moscou.

Question : Pensez-vous que ces personnes ont été informées de l'accident ?

Blix : À Kyiv, ils ont dû être informés de cela.

Question : Et concernant l'ampleur de l'accident, ainsi que la quantité de radiations radioactives ?

Blix : Je n'ai pas parlé aux gens dans la rue.

Question : Pourquoi n'as-tu pas parlé ?

Blix : Nous avons été invités à faire une visite de deux heures du réacteur.

Rosen : De plus, nous ne parlions pas russe, ce qui a compliqué les choses.

Question : Qui vous a invité ?

Blix : La mission soviétique auprès de notre organisation, l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) à Vienne.

Question : Avez-vous reçu une explication satisfaisante concernant cet accident ?

Blix : Non. Ils nous ont dit avoir plusieurs hypothèses quant à la cause de l'accident, mais ils n'ont pas encore déterminé laquelle est la plus probable. Tant qu'ils n'auront pas abouti à une conclusion définitive, ils ne discuteront pas des hypothèses individuelles.

Question : Saurons-nous un jour comment cela s'est réellement passé ?

Blix : Nous avons convenu que les Russes viendraient à Vienne dans les deux prochains mois pour une réunion d'experts. Ils y présenteront une analyse détaillée.

Question : La réunion sera-t-elle ouverte au public ?

Blix : Non. Seuls les spécialistes de l'énergie nucléaire des États membres de notre organisation participeront.

Question : Êtes-vous sûr que le cœur du réacteur a réellement fondu ?

Rosen : Quand on parle de fusion du cœur d'un réacteur, on veut généralement dire que du combustible nucléaire en fusion a pénétré le fond du réacteur. Je pense que lorsque le graphite s'est enflammé, le combustible nucléaire a probablement fondu, mais que le fond du réacteur n'a pas été atteint.

Question : Pourquoi alors les Russes tentent-ils de creuser un tunnel sous le réacteur et de le remplir de béton ?

Blix : La principale raison invoquée était qu'ils voulaient « enterrer » l'intégralité du réacteur, et que pour ce faire, ils avaient besoin de fondations.

Question : La centrale de Tchernobyl compte quatre réacteurs. Quand les trois autres ont-ils été arrêtés ?

Blix : Nous n'avons pas demandé quand exactement cela avait été fait.

Question : Étaient-ils déjà éteints la nuit de l'accident ?

Rosen : Cela a été fait assez rapidement après l'accident.

Question : Êtes-vous au courant de l'étendue de la contamination radioactive de la centrale nucléaire et de l'Ukraine ?

Blix : Les Russes sont convaincus de pouvoir nettoyer ce territoire.

Il peut à nouveau être utilisé pour l'agriculture.

Question : Au bout de combien de temps ?

Blix : Nous n'avons rien dit quant à la date de début des travaux ni à leur durée.

Question : Quel était le niveau d'intensité du rayonnement ? 400 ou même 1000 rem ?

Rosen : Nous n'avons pas posé cette question.

Question : Pourquoi ?

Rosen : Nous n'étions pas là pour déterminer à quel niveau de radiation les gens étaient exposés.

Question : Il est difficile de comprendre pourquoi vous n'avez pas posé cette question, bien qu'elle ait une grande importance pour les conséquences dans les pays voisins.

Rosen : Après tout, la dose de radioactivité reçue par les habitants des pays voisins n'aura pas de conséquences graves.

Blix : Bien sûr, il est très important de savoir quelle quantité de retombées radioactives est tombée en Ukraine et à quelle dose de radiations la population a été exposée, mais cela n'a évidemment aucune incidence sur la situation radiologique en Suède ou en Finlande.

Question : Pouvez-vous tirer une conclusion préliminaire quant à la durée de persistance des radiations en Europe centrale ?

Blix : La question la plus importante est de savoir quelle est l'ampleur du rejet radioactif.

Rosen : Les Russes nous ont communiqué des chiffres. Je tiens à préciser que j'hésite à les rapporter, car leur exactitude dépend du lieu où les mesures ont été prises, à l'intérieur ou à l'extérieur du réacteur. Elle dépend également de la personne qui les communique : un spécialiste technique ou une personnalité politique qui, vraisemblablement, ne les a reçus que de seconde main.

Question : Mais d'une manière générale, Monsieur Blix, vos propos, « il est clair que les conséquences radiologiques de cet accident sont beaucoup plus dangereuses que celles de tout autre accident survenu auparavant », sont-ils toujours vrais ?

Blix : Oui, bien sûr.

Rosen : Je tiens à vous assurer que si un accident entraînant un rejet important de radioactivité survenait, le Comité scientifique des Nations Unies pour l'étude des effets des rayonnements ionisants établirait certainement une comparaison avec cet accident. J'ajouterais même qu'il s'agit, à ce jour, du seul accident connu ayant provoqué un rejet significatif de radioactivité.

Question : Mais nous ne parlons pas ici des essais nucléaires militaires des années 1950 ?

Blix : Non, non. Nous parlons de centrales nucléaires.

Question : Disposez-vous d'informations indiquant que, lors d'essais d'armes nucléaires similaires, les rejets de radioactivité étaient encore plus importants qu'à Tchernobyl ?

Blix : Non, nous ne parlons pas de ces essais. Notre organisation œuvre pour l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire.

Question : Avez-vous posé des questions sur l'utilisation possible de ce réacteur à des fins militaires ?

Blix : Non, mais je peux vous dire que ce réacteur figure sur la liste des réacteurs que l'Union soviétique a proposée l'an dernier pour inspection par notre Département des garanties et des inspections de l'AIEA. Ce département veille à ce que les matières fissiles produites dans les centrales nucléaires ne soient pas utilisées à des fins militaires. Cependant, nous n'avons jamais demandé d'inspection à Tchernobyl.

Question : Mais on savait qu'elle devait être agrandie pour devenir l'une des plus grandes centrales au monde. Il serait donc très intéressant de choisir Tchernobyl (pour une inspection).

Blix : Mais notre service des garanties a déjà pris une décision (concernant les inspections).

Question : Vous attendiez-vous à ce qu'un tel accident se produise principalement en Union soviétique ?

Rosen : Je crois pouvoir dire sans me tromper que je ne m'y attendais pas.

Enquête

Tout a commencé par une lettre, sincère et émouvante : j'en ai déjà cité un extrait dans la section « Prémonitions et avertissements ». Nous avons ensuite rencontré Valentin Aleksandrovitch Jiltsov à Kiev ; il se rendait à Tchernobyl pour la mise en service de l'unité 3. Valentin Aleksandrovitch est un ingénieur et physicien très expérimenté, diplômé de l'Institut de physique et d'ingénierie de Moscou (MEPhI). Il a participé au développement, à la mise en service et à l'exploitation d'installations nucléaires de divers types et usages. Il a enquêté sur de nombreux accidents de réacteurs, dont celui de Tchernobyl. Pour sa participation active à la gestion des conséquences de cet accident, il a été décoré de l'Ordre de l'Insigne d'honneur, mais, comme il me l'a confié : « En recevant cette distinction, je n'ai ressenti ni respect, ni joie, ni fierté. Je n'ai éprouvé aucune gratitude non plus. La joie est-elle seulement possible au milieu d'une telle souffrance ? »

Pour moi, la voix de Valentin Alexandrovitch est l'une des plus compétentes, l'une des plus consciencieuses. Derrière elle se cache une vérité incorruptible.

V. A. Zhiltsov :

J'ai été informé de l'accident le lundi 28 avril, tôt le matin. Je suis allé travailler et, en une heure, les formalités administratives étaient réglées. On m'a fourni des vêtements de protection, y compris des bottes, et tout le reste. Une voiture a été dépêchée et notre groupe, ainsi que les dosimétristes – rejoints également par des collègues du ministère de la Santé – ont été transportés à Bykovo. Un avion Yak-40 spécial a immédiatement décollé pour Kyiv.

On nous a accueillis à Jouliany et nous avons pris un minibus pour Pripyat. Les dosimétristes ont immédiatement commencé à mesurer la radioactivité naturelle, effectuant ainsi la première reconnaissance. Dès l'aéroport de Jouliany, les relevés étaient deux fois supérieurs aux niveaux normaux. À l'approche d'Ivankov, ils ont augmenté, et d'Ivankov à Pripyat, l'augmentation était même proportionnelle au carré de la distance (P^2). Les niveaux de radiation ont grimpé en flèche. Dans la région de Tchernobyl, nos appareils ont saturé. Il faut dire que nous disposions d'équipements de laboratoire très sensibles. Dès lors, les reconnaissances ont été effectuées exclusivement avec du matériel militaire… Je connaissais bien la route de Tchernobyl ; après tout, je me rendais à la centrale nucléaire de Tchernobyl depuis 1977, date de la mise en service du premier réacteur. J'y étais allé de nombreuses fois et je connaissais chaque virage ; j'avais même conduit jusqu'à Pripyat avec ma propre voiture. Mais maintenant, tout était différent. Une expérience extrêmement difficile et éprouvante. Un flot continu de bus, d'engins agricoles et de camions transportant du bétail avançait vers nous. Ce jour-là, Tchernobyl semblait encore vivre une vie normale ; l'accident était à peine perceptible…

Nous sommes arrivés en journée. Nous avons vu le réacteur ; nous sommes passés juste devant l'unité ; la route était encore ouverte.

Ils nous ont emmenés à Pripyat — Pripyat était déjà déserte. Le soir, aucune lumière n'était allumée ; seul l'hôtel où nous logions était éclairé. Juste à côté se trouvait le bâtiment du comité du parti municipal, qui abritait la Commission gouvernementale.

Nous faisions partie d'un groupe de travail chargé de déterminer la cause technique de l'accident. Notre groupe était dirigé par Alexander Grigoryevich Meshkov.

Nous sommes restés à l'hôtel pendant près de 24 heures. Le 29 avril, on nous a demandé d'évacuer Pripyat et nous avons rejoint le camp de pionniers de Skazochny. Toute la commission a commencé à travailler le 29, entre 16 h et 17 h, à Skazochny. Nous nous sommes réunis et avons examiné les documents sources initiaux. Les journaux d'opérations et d'autres documents ont été apportés de la station.

— Existe-t-il une sorte de « boîte noire » dans une centrale nucléaire, comme dans les avions ?

« Il y a une sorte de "boîte noire" — il s'agit simplement de l'un des programmes nommés DREG (diagnostic et enregistrement) sur l'ordinateur standard SKALA. Il fonctionne en partie comme une "boîte noire". Pour nous, c'était la seule source d'information objective qui nous a permis d'horodater les événements, de les ordonner chronologiquement et de les comparer aux données recueillies dans les journaux d'exploitation, les notes explicatives du personnel et les entretiens personnels avec les personnes impliquées dans l'accident. »

Ces précieuses informations étaient conservées sur deux bobines de bande magnétique. Conformément aux instructions, l'ingénieur informatique de service principal (SDIVT) devait emporter ces bobines avec lui en quittant la station. L'une contenait les enregistrements de diagnostic et de paramètres de la période précédant l'accident et de l'accident lui-même, tandis que la seconde contenait les programmes de calcul finaux, dont le décodage nous a permis de reconstituer de manière relativement objective l'origine et le déroulement de l'accident.

Nous avons effectué la première transcription des enregistrements sur place, au camp de Skazochny : ils ont été imprimés sur l'ordinateur SKALA de l'unité 1 de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Nous avons reproduit les programmes de calcul à la centrale nucléaire de Smolensk, sur une machine similaire, puis peaufiné le tout à notre arrivée à Moscou. Nous avons revérifié tous les enregistrements, les avons affinés et avons poursuivi le décryptage.

Nous avons dû nous rendre à la station pour récupérer les journaux de bord opérationnels, car au départ, seuls quelques exemplaires nous avaient été fournis. Il nous manquait de nombreux documents essentiels. Nous avons dû faire plusieurs allers-retours pour les obtenir.

Nous avons exploré six théories différentes, y compris les plus extrêmes. À l'époque, toutes les théories étaient encore plausibles.

Nous avons parlé avec le personnel, qui a rédigé des déclarations explicatives… mais celles-ci contenaient parfois des informations contradictoires. L'un d'eux pensait que l'explosion provenait de la salle des turbines – c'est ce qu'il avait entendu. Un autre affirmait qu'elle s'était produite dans la zone du sous-réacteur. Un troisième pensait – et cela a été confirmé par plusieurs autres – qu'il y avait eu deux explosions dans la zone du hall central. Cela coïncidait avec l'opinion des employés de la centrale qui se trouvaient au septième étage de l'ABK-2 et qui ont non seulement entendu les explosions, mais les ont également vues.

Le 2 mai, nous avons appelé Moscou et demandé à nos camarades de parler à Akimov, Dyatlov et aux autres personnes évacuées vers la 6e clinique de Moscou. Nos collègues, notamment Kisil, ont interrogé les personnes que les médecins avaient autorisées à recevoir à l'hôpital.

À l'époque, Bryukhanov, directeur de la centrale nucléaire, était à la tête du quartier général. Nous étions en contact permanent avec lui à Skazochny, l'invitant aux réunions du comité. Le 29 avril, la première personne à nous contacter fut l'ingénieur en chef Fomin. Il nous expliqua comment il avait approuvé le calendrier des réparations prévues pour le réacteur n° 4, comment la réduction de puissance avait été initiée, comment le réacteur avait été mis hors service le 25 avril, comment s'était déroulée la procédure d'arrêt, puis ses actions en tant qu'ingénieur en chef à son arrivée sur les lieux après l'annonce de l'accident. Il nous dit être arrivé à la centrale vers cinq heures du matin le 26 avril… Il nous donna tous les détails. Électricien de métier, il s'intéressa avant tout à l'état du système électrique de la centrale. Il exigea que l'alimentation électrique, le système de refroidissement d'urgence du réacteur, etc., soient vérifiés. Bryukhanov, quant à lui, était responsable du quartier général de la protection civile : il s'occupait de tout ce qui concernait la surveillance radiologique, l'évaluation des conséquences de l'accident, etc. En tant qu'ingénieur en chef, Fomin a agi, en principe, correctement. Après l'accident, il a donné, à mon avis, des instructions tout à fait raisonnables sur les points à vérifier et la manière de procéder. Mais je ne comprends toujours pas : pourquoi n'ont-ils eu la lumière sur les événements qu'une demi-journée après l'accident, à 14 h le 26 avril ?

Fomin mentionna incidemment que des essais de vibration du turbogénérateur n° 8 avaient été menés avant l'arrêt, la turbine fonctionnant avec des vibrations accrues. Des représentants de l'usine de turbines Kirov de Kharkiv avaient même été conviés. Fomin affirma également que des essais de l'alimentation auxiliaire avaient été effectués pendant la phase de décélération du turbogénérateur n° 8, comme si ces essais n'avaient aucun lien avec l'accident. Lorsque je lui demandai : « De quel type d'essais s'agit-il ? Puis-je consulter le programme ? », il répondit : « Ce sont des essais purement électriques. » Il éluda la question. Finalement, je lui suggérai de retrouver le programme et de le présenter à la commission.

Le document a été retrouvé par le directeur de l'OPA, A.D. Gellerman, rapporté de la centrale. Après examen, nous avons constaté de nombreuses anomalies et violations. Il ne reflétait absolument pas l'état du réacteur et n'imposait aucune limitation de fonctionnement, ni à celui des systèmes de sûreté. Pire encore, même les éléments censés être surveillés par ce programme non conforme ne l'étaient pas. La production d'électricité était compromise : elle était intenable. Pour réaliser des essais de vibration sur le turbogénérateur, un dispositif de sûreté a été désactivé, puis remis en marche après les essais.

Ce programme a été approuvé par Fomin.

— Valentin Aleksandrovich, à quelle date approximative avez-vous commencé à prendre des photos de l'accident ?

Aux alentours du 1er ou 2 mai, la situation a commencé à s'éclaircir. Des six versions de travail initialement acceptées, une seule a été retenue. Par la suite, notre compréhension a peu évolué, elle s'est simplement affinée. Le 5 mai, nous disposions déjà d'une version très définitive. Le travail était ardu… Nous travaillions de 7 h à 23 h. Cela comprenait tout : l'écoute des enregistrements téléphoniques, le décryptage des conversations du personnel opérationnel durant cette période, le décryptage du programme DREG et des programmes de calcul de Prisma. Au besoin, nous nous rendions à la station. Nous avons étudié de nombreuses photographies. On nous a remis des dizaines de photos prises depuis un hélicoptère. Elles nous ont permis de constater l'état des équipements et d'en tirer des conclusions : si, par exemple, une explosion d'hydrogène s'était produite, nous aurions vu un réservoir détruit. Or, nous avons constaté qu'il était toujours en place, les pompes aussi – l'explosion était donc impossible. Les photographies ont été très utiles. Et, bien sûr, la reconnaissance radiologique a été précieuse, notamment pour anticiper les événements. En notre présence, la décision d'évacuer la zone des 30 kilomètres a été prise, et nous y avons également participé.

Pripyat a été entièrement évacuée le 29 avril, Tchernobyl le 4 mai.

Et dans les villages et hameaux alentour, même à Kopachi, des gens vivaient encore. Vous imaginez ? J'ai assisté à l'évacuation le 4 mai – j'étais en route pour le siège de la Commission gouvernementale, situé à Tchernobyl… La Commission nous écoutait presque quotidiennement. Nous étions répartis en petits groupes, chacun se concentrant sur des questions spécifiques. Par exemple, avec deux camarades, j'étais chargé de décrypter les programmes DREG et d'analyser les rapports opérationnels. Autrement dit, nous nous concentrions sur l'essentiel : les actions du personnel. Et nous discutions avec ces personnes. Parallèlement, nous utilisions des calculatrices qui établissaient immédiatement un modèle mathématique de l'accident et, dès que possible, le transmettaient aux véhicules de Moscou et de Kiev pour les calculs.

Le 7 mai, je suis retourné à Moscou. Notre travail s'est poursuivi là-bas. Nous avons transporté tout le matériel avec nous : plusieurs sacs de documents, des imprimés, des revues, des bandes magnétiques – tout ce que nous avions à disposition.

Peu après notre arrivée à l'Institut Kourtchatov de l'énergie atomique, nous avons rencontré l'académicien Anatoli Petrovitch Aleksandrov. Il était un peu souffrant et n'avait pas pu se rendre à Tchernobyl durant les premiers jours mouvementés. Aussi, toute notre commission s'est-elle réunie à l'institut. C'était un dimanche. Les académiciens E. P. Velikhov, V. A. Legasov et d'autres étaient présents. E. P. Velikhov était arrivé directement de Tchernobyl. Il s'agissait en quelque sorte de la première réunion au plus haut niveau, avec la participation de nos scientifiques les plus éminents. A. G. Meshkov a fait un rapport au nom de notre commission. Et pratiquement tous les membres ont pris la parole au nom de la commission – j'ai moi aussi. J'avais alors préparé un schéma retraçant l'évolution de l'accident, minute par minute, seconde par seconde, et je l'avais apporté avec moi. C'était déjà notre opinion officielle et objective. Un travail colossal avait été accompli : les ordinateurs de notre institut ont fonctionné jour et nuit durant les premiers jours de mai. Nos ordinateurs, toute la puissance de notre technologie, ont fonctionné sans relâche pendant deux semaines, 24 heures sur 24, pour analyser cet accident. Nous avons traité toutes les données. Nous avons calculé des dizaines, voire des centaines de scénarios. De nombreuses personnes ont participé : tous nos meilleurs programmeurs, nos mathématiciens. Au besoin, nous avons fait appel à des experts supplémentaires, des physiciens par exemple.

Lors de cette réunion avec A.P. Alexandrov, certaines questions ont été soulevées et d'autres ont nécessité des éclaircissements. Il y avait, bien sûr, des points pertinents. Mais dans l'ensemble, Anatoly Petrovich Alexandrov et Evgeny Pavlovich Velikhov ont approuvé les conclusions de la commission. Ainsi, dès le 15 mai, nous avions une compréhension solide de l'accident du point de vue de la physique, de la technologie et du facteur humain. Bien entendu, certains détails restaient flous. Nous avons probablement eu une vision définitive vers le 30 mai, date à laquelle la situation s'est enfin clarifiée. Car avant cela, il subsistait quelques désaccords entre les représentants des différents instituts – ou plutôt des ambiguïtés apparues lors des discussions. Des points litigieux. Et notre travail, à cette époque, visait à prendre en compte toutes ces nuances. Il nous fallait considérer les spécificités du réacteur, susceptibles d'évoluer en cours de fonctionnement. Car si nous connaissions et connaissons toujours très bien la physique d'un nouvel appareil, nous ne maîtrisions pas encore parfaitement sa dynamique. Tous nos efforts en mai ont été précisément consacrés à découvrir tout cela, à affiner les constantes et à comprendre les caractéristiques physiques du dispositif.

- Cela a dû être un coup terrible pour l'académicien A.P.

Alexandrov ? Après tout, son invention chérie a explosé…

« Ce fut un coup terrible pour nous tous. Quiconque a consacré sa vie à l'énergie nucléaire n'aurait jamais pensé qu'une chose pareille puisse arriver… C'était inimaginable. »

physiciens

Alexandre Alexandrovitch Klioutchnikov, directeur adjoint de l'Institut de recherche nucléaire de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine (Kiev) :

Dès le premier jour de l'accident, tous nos employés ont été convoqués à l'institut, tous les congés ont été annulés et le travail s'est poursuivi 24 heures sur 24. Sur nos deux mille cinq cents employés, un seul a été absent pendant plusieurs jours, et même alors, comme on l'a découvert par la suite, pour une raison valable. Les vacances ont été annulées.

Dans les premiers jours qui ont suivi l'accident, notre principale préoccupation était Kyiv et ses enfants, jeunes et moins jeunes. Nous avons immédiatement élaboré des recommandations, que nous avons soumises au gouvernement le 30 avril. Nous avons insisté pour que la manifestation du 1er mai soit écourtée et sans enfants, et nous avons recommandé la fermeture immédiate des écoles. Il était nécessaire de délivrer des certificats aux élèves de troisième sans examen, et d'envoyer les lycéens dans des camps de travail et de loisirs. Malheureusement, les représentants du ministère de la Santé de la RSS d'Ukraine s'y sont catégoriquement opposés – je le dis en ma qualité de membre de la commission gouvernementale républicaine chargée de gérer les conséquences de l'accident.

Nous avons élaboré un plan prioritaire pour protéger la population de Kyiv. Le 1er mai, Viktor Ivanovitch Trefilov, vice-président de l'Académie des sciences d'Ukraine, a visité notre institut, et le lendemain, notre président, Boris Evguenievitch Paton, a fait de même. Tous ont travaillé ensemble pour résoudre de nombreux problèmes complexes. Que faire des écoliers ? Comment mettre en place un système de surveillance de la radioactivité à Kyiv, notamment de l'air et de l'eau ? Comment organiser les services de dosimétrie dans les laiteries ? Le problème du contrôle des produits laitiers s'est posé immédiatement et de manière urgente : ils arrivaient de toute la région. Des produits de très mauvaise qualité, contaminés par la radioactivité, provenaient du nord et il a fallu les retirer du marché. Nous avons quatre laiteries à Kyiv, et nos employés, doctorants, chercheurs confirmés ou simples techniciens de laboratoire, y ont travaillé sans relâche. Au départ, nous ne disposions pas du matériel de mesure nécessaire ; nous avons donc dû organiser en urgence des réparations et des mises à niveau des équipements de notre institut.

Rapidement, une autre tâche importante s'imposa : effectuer diverses mesures sur place, dans la Zone. La question qui préoccupait tous les esprits était la suivante : la réaction en chaîne avait-elle été stoppée ? Le sort de la station et le nôtre en dépendaient. Les mesures devaient être réalisées dans des champs de rayonnement extrêmement puissants, et un tel équipement n'était pas disponible à l'époque. Nous l'avions développé, mais, comme toujours, des obstacles interdépartementaux en avaient retardé la mise en œuvre – et ce n'est qu'au moment de l'accident que tout fut résolu en un mois seulement.

En principe, ce problème aurait pu être résolu sans nous, car d'autres équipes scientifiques de haut niveau travaillaient sur place : l'Institut Kourtchatov, l'Institut de radiologie de Leningrad et d'autres organismes. Ils auraient pu s'en sortir sans nous. Mais la détection des neutrons est un cas particulier. Leur présence indique que la réaction en chaîne n'a pas été stoppée, et cela, comme vous le savez, est très grave. Je pense qu'il est inutile d'expliquer les conséquences d'une réaction en chaîne incontrôlée… Ainsi, certaines équipes de la centrale nucléaire ont mesuré les flux de neutrons et ont conclu à leur présence. Tout dépend des capacités des instruments utilisés et du masquage de ce phénomène par d'autres effets. D'ailleurs, il s'avère que de nombreux hauts responsables ignorent tout des bases de la physique nucléaire. Pourtant, ils devraient les connaître.

— Et les bases de la biologie et de la médecine aussi, au passage. Par exemple, ce que sont les leucocytes et quelle est leur fonction.

- Tout à fait. Il en a résulté une confusion dans les mesures. Par exemple, les spectres de particules alpha ont été interprétés à tort comme des spectres de neutrons. Ces problèmes ont été discutés au plus haut niveau. Afin de résoudre définitivement ce problème, nous avons mis au point des capteurs de neutrons miniatures spécifiques.

Ces capteurs étaient suspendus à un câble, formant une guirlande semblable à celle d'un sapin de Noël. Une personne sautait du véhicule blindé et, comme pour lancer un filet lesté, plaçait les capteurs à un endroit où le bruit ambiant lui permettrait de sauter.

Le véhicule blindé s'est alors déplacé lentement, et la guirlande s'est déroulée du tambour. Des capteurs, suspendus à un câble, étaient répartis sur quelques mètres. « Voilà notre méthode. Nous l'avons mise au point. C'est ainsi que nous avons mesuré les flux de neutrons. »

Le câble gisait au sol lorsque nous sommes allés à Pripyat pour « nous reposer ». Le niveau de radiation y était terrible à l'époque, mais certainement plus faible qu'à proximité du réacteur. Nous nous sommes « reposés » là-bas pendant quarante minutes à une heure, puis nous sommes revenus récupérer notre réseau. Pour ce faire, nous devions sortir du véhicule blindé de transport de troupes, enrouler le câble autour du tambour et repartir. Mais lorsque nous avons sauté du véhicule et enroulé le réseau autour du tambour, nous nous sommes aperçus que les couvercles des conteneurs contenant nos capteurs miniatures s'étaient détachés. Que faire ? Pour que l'expérience ne soit pas vaine, j'ai sauté du véhicule blindé et j'ai couru le long du câble, cherchant quelque chose, essayant de voir… J'ai trouvé ces capteurs. Et cela nous a vraiment sauvés. Un scientifique se tenait sur un véhicule blindé, me regardant courir dans tous les sens. Lorsqu'il m'a vu porter quelque chose, il a crié : « Je ne vous laisserai pas monter dans le véhicule blindé, car c'est le dernier carburant. Pourquoi en avez-vous besoin ? » J'ai dit : « Tu sais, chérie, je n'ai pas besoin de carburant non plus ; je veux vivre, moi aussi. Mais je connais mes capteurs. » Je portais des gants, bien sûr. C'était début mai.

Cet incident – les capteurs qui se sont échappés du conteneur – nous a été utile. Nous avons fabriqué de nouveaux conteneurs étanches aux particules alpha, et nous avons solidement fixé les couvercles pour éviter toute nouvelle fuite. Nous avons ainsi prouvé de manière convaincante qu'il n'y avait pas eu de réaction en chaîne et que le réacteur avait été arrêté.

Il est en morceaux, la température est élevée, il y a un dégagement de fragments radioactifs, mais il n'y a pas de réaction en chaîne, le réacteur ne fonctionne pas.

C'est le plus important.

Valentin Ivanovitch Chakhovtsov, directeur adjoint de l'Institut de physique de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine (Kiev) :

À l'instar de nos collègues de l'Institut de recherche nucléaire, nous avons participé à l'organisation du contrôle du lait dans les laiteries. Dès le 2 mai, nous avions constitué une équipe de 70 personnes et nous avons été affectés à la deuxième plus grande laiterie de Darnitsa. Vers le 5 ou le 6 mai, du lait provenant des régions du nord et du nord-ouest de la zone a commencé à arriver, ne respectant pas les normes établies en matière de contamination radioactive. Ce lait a été refusé et remplacé par du lait plus conforme, provenant des régions de l'est.

À peu près à la même époque, notre président, B. E. Paton, reçut un appel de l'académicien E. P. Velikhov, lui demandant de constituer une équipe de physiciens de Kyiv pour travailler directement à la centrale. Le 7 mai, je suis parti pour Tchernobyl. J'avais un dosimètre que j'ai utilisé sans interruption tout au long du trajet entre Kyiv et Tchernobyl. Il était évident que la route était polluée et que la radioactivité ambiante variait selon le terrain. J'ai remarqué que les véhicules que nous dépassions étaient fortement pollués, car l'aiguille de l'appareil oscillait. À partir du village de Fenevichi, notre appareil a affiché une valeur hors échelle, et nous avons dû en changer. Un flot incessant de marchandises se dirigeait vers Tchernobyl : un nombre impressionnant de camions-bennes et de matériel militaire. Des bétonnières fonçaient vers nous, chargeant du béton dans la région de Kyiv avant de revenir. À cette époque, la Zone ne disposait pas encore de ses propres centrales à béton.

Ce jour-là, le niveau de radioactivité à Tchernobyl était assez élevé et fluctuait en fonction de la direction du vent : lorsque le vent soufflait de la centrale, la radioactivité augmentait. Nous avons rencontré des physiciens qui travaillaient déjà sur place. Plusieurs équipes étaient présentes. Après tout, les physiciens avaient de nombreuses tâches à accomplir. Le Présidium de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine avait constitué un groupe de physiciens détachés auprès du groupe de travail du Conseil des ministres ukrainien. Ce groupe comprenait six personnes de l'Institut de recherche nucléaire, dont les directeurs adjoints Viktor Ivanovitch Gavriliouk et Alexandre Alexandrovitch Kliouchnikov, et une personne – moi-même – de l'Institut de physique.

J'ai dû survoler le réacteur en hélicoptère. Le spectacle était apocalyptique. Les dégâts étaient considérables : la quasi-totalité du quatrième réacteur avait été pulvérisée, le toit de la salle des turbines et celui du troisième réacteur adjacent étaient en miettes, et d'imposants amas de structures en béton et de débris métalliques s'étaient détachés et pendaient des murs. Des tas de débris jonchaient le sol au pied du mur, d'autres le long de la salle des turbines, et toutes sortes de débris jonchaient les toits… Il est vite apparu que le niveau de radiation près de la centrale était très élevé. À une altitude de 250 à 280 mètres au-dessus du quatrième réacteur, non pas directement au-dessus de celui-ci, mais légèrement sur le côté, la radiation était extrêmement forte. Il était facile de calculer ce qui se passait au sol.

Le 7 mai, l'unité détruite laissait encore échapper une légère fumée, un fin panache s'élevant au-dessus d'elle. Une semaine plus tard, il n'y avait plus aucune fumée. Le seul indice indirect de la température relativement élevée à l'intérieur du réacteur sous les décombres était la rougeur partielle, d'une couleur rappelant celle du viburnum, de son couvercle en béton, baptisé « Elena » (d'où son nom), qui émergeait des décombres la nuit. L'une des principales tâches des physiciens de l'époque consistait donc à déterminer la température à l'intérieur du réacteur. Après tout, le moment le plus angoissant fut celui où l'on attendait de voir si la structure et le fond du réacteur allaient fondre. Personne ne connaissait l'état du cœur restant. Et afin d'empêcher toute pénétration possible de la zone active en fusion, du soi-disant corium (le corium est la substance de la zone active détruite, le terme a été proposé pour la première fois par les Américains après l'accident de la centrale de Three Mile Island, du mot « cor » - noyau, cœur), - afin d'empêcher ce corium de pénétrer dans les eaux souterraines, afin d'éviter l'apparition de ce que l'on appelle le « syndrome chinois », ils ont décidé de construire la fameuse plaque de refroidissement sous les fondations du réacteur.

À cette fin, une fosse fut creusée à côté du troisième bloc, et de là, une galerie fut creusée sous le quatrième bloc. Tout le monde le sait ; la presse, les films et la télévision en ont parlé. C'était une précaution difficile, mais indispensable. La dalle fut achevée très rapidement, mais la question demeurait : que se passerait-il ensuite ?

Plusieurs groupes de recherche, dont celui de Kourtchatov, ont alors simultanément proposé d'effectuer des mesures de contact au plus près du cœur actif du réacteur. Cette idée était développée par Boris Georgievich Pologikh, un Moscovite, spécialiste de haut niveau et intellectuel au sens le plus noble du terme. Calme et méticuleux, il examinait avec ses collègues – et notre groupe ukrainien – le barboteur. Ce dernier est un système complexe de compartiments en béton situés directement sous le réacteur. Remplis d'eau, ils permettent de filtrer les gaz contenant des impuretés radioactives. Au moment de l'accident, si je ne m'abuse, le barboteur contenait environ 20 000 mètres cubes d'eau. Si le fond du réacteur avait été détruit et que du corium s'était infiltré dans l'eau… il est difficile de prédire ce qui serait arrivé à la centrale, à Kiev et à nous tous.

Pour réaliser l'expérience de mesure de température, il a fallu percer de larges ouvertures dans la paroi verticale en béton du bassin à bulles. À cet endroit, le béton mesure 1,6 mètre d'épaisseur, ce qui représente une paroi très épaisse. Ils ont trouvé des spécialistes capables de découper le béton et se sont mis au travail. Compte tenu du niveau de rayonnement et de la difficulté d'accès, ils ont accédé au bassin à bulles depuis l'unité 3, en empruntant les conduits techniques et les goulottes de câbles.

Deux instituts ont commencé simultanément à préparer l'équipement nécessaire à cette expérience : l'Institut Kourtchatov de l'énergie atomique et notre propre Institut de recherche nucléaire de Kyiv. Les Moscovites étaient dirigés par Vladimir Fedorovitch Chikalov, un physicien énergique et compétent, tandis que les Kyiviens étaient dirigés par Alexandre Alexandrovitch Klioutchnikov, dont le Bureau d'études spécialisé (SKTB) développait son propre système.

Le 25 mai, j'ai reçu la voiture du directeur de la centrale nucléaire de Tchernobyl et je me suis rendu sur place avec Senya Grinbein, employé de l'INR, pour inspecter la zone d'installation des équipements. Ils achevaient de percer le mur. Veniamin Aleksandrovich Pryanishnikov, employé de la centrale (il avait d'ailleurs été parmi les premiers à percer un petit trou dans le mur du bassin de barbotage début mai, alors que la lutte pour refroidir le réacteur faisait rage), et Evgeny Ivanovich Borodavko, responsable du laboratoire d'automatisation, étaient également présents.

À cette époque, la station était déserte. Il n'y avait presque personne, surtout des soldats. Ce qui m'a le plus marqué, c'est notre première visite au bunker de la défense civile, situé dans le bâtiment ABK-1, à gauche, en bas des escaliers depuis l'entrée principale. Ces bunkers pouvaient accueillir environ cinq cents personnes. Imaginez ces pièces au sous-sol : des couchettes, des jeunes hommes qui dormaient, se reposant après le travail, et juste à côté, le bureau de l'officier de service, des téléphones, des conversations incessantes, une agitation constante… Cela m'a profondément marqué.

Là, au sous-sol, j'ai vu pour la première fois les relevés de température des premier, deuxième et troisième réacteurs ; ils étaient transmis au bunker par des canaux de télémétrie spéciaux. Les enregistreurs de données consignaient ces relevés.

De là, au sous-sol, nous avons rejoint la salle des bulles. Notre guide, V. Pryanishnikov, était un excellent navigateur de la centrale, capable de se repérer dans tous ses passages et couloirs labyrinthiques. Le trajet était très difficile, car l'unité 4 était fortement endommagée. Notre itinéraire commençait dans le bâtiment ABK-1, par un couloir du troisième étage – souvent vu dans les films – jusqu'à la salle de contrôle 3, puis jusqu'au réacteur. Il y a eu quelques moments amusants. Quand on traverse les unités 1 et 2 – comme vous le savez, elles sont assez éloignées les unes des autres – on y trouve un couloir sans fenêtres, solidement protégé par des murs monolithiques en béton, même en présence de fortes radiations gamma. Le couloir de la deuxième étape – les unités 3 et 4 – a été conçu pour être à la fois esthétique et économique : il a été transformé en une sorte de galerie vitrée avec des panneaux de verre simples. En somme, un couloir de verre. Sa paroi extérieure donne sur la rue, et c'est pourquoi il était si « brillant » à l'époque qu'il fallait courir pour éviter d'être exposé aux rayons X. Plus tard, ce couloir fut recouvert de rideaux de plomb.

Plus on approchait du bulleur, plus le chemin devenait labyrinthique : on descendait par des trappes de maintenance, on rampait sous toutes sortes de tuyaux sur une cinquantaine de mètres, puis on remontait. Pryanichtnikov avait une excellente connaissance des conditions de radiation le long du parcours. Comment il a fait pour trouver son chemin dans un tel dédale, je n'en sais rien… La ventilation ne fonctionnait pas, il faisait très lourd et on était trempés.

Nous sommes entrés dans la pièce où l'orifice menait au barboteur. La contamination radioactive du barboteur était incroyable – après tout, il contenait de l'eau radioactive. Il ne restait plus d'eau, juste un peu au sol. J'ai vu tout ça en passant la tête à l'intérieur. Il faisait sombre, évidemment. Je me suis allongé sur le bord de l'orifice, recouvert de plastique, et j'ai éclairé le bunker avec une lampe torche. Ancien sportif – joueur de volley-ball, cycliste – je n'ai pas eu de problème particulier. Je suis en forme. J'ai examiné la pièce – des tuyaux pendaient. J'ai déterminé où placer les capteurs, comment couper les tuyaux. Je suis ressorti et nous avons discuté avec mes collègues. La petite pièce devant le barboteur était exiguë, avec beaucoup de tuyaux, mais le niveau de radioactivité était faible. J'ai fait un croquis de l'ensemble… Curieusement, un fort courant d'air extérieur nous aspirait. C'était comme si nous étions aspirés dans l'espace sous-réacteur. C'était une bonne chose, car cet endroit était ventilé et un peu plus frais.

— Pensiez-vous alors qu'un réacteur incontrôlable, en feu et détruit, bouillonnait au-dessus de votre tête ?

— Non, on n'a pas eu le temps d'y penser. L'essentiel, c'est que nous n'ayons pas installé ce matériel en vain.

L'opération entière était prévue pour le 29 mai. À ce moment-là, à Kyiv, mes amis V. Gavrilyuk et A. Klyuchnikov, ainsi que leurs collègues, achevaient la préparation du matériel. Il ne s'agissait pas seulement de le fabriquer ; tous les câbles devaient être déployés, connectés et testés sur des simulateurs pour vérifier leur fonctionnement – autrement dit, tout simuler. Il y avait des capteurs pour la température, le flux thermique, le rayonnement gamma et le flux neutronique. Finalement, tout cela allait constituer un système de diagnostic de réacteur optimisé. Mais personne n'y avait encore pensé : c'était une tâche concrète et pratique, propre à l'époque.

Le 29 mai, nous avons quitté Kyiv en bus, en partant de l'Institut de recherche nucléaire. Nous étions une douzaine. Derrière nous, un camion transportait du matériel et des bobines de câble. Ces bobines étaient impressionnantes : elles contenaient 360 mètres de câble épais.

Nous avons trouvé Pryanichtnikov. Il nous a expliqué qu'il y avait des difficultés et que l'installation ne pourrait pas avoir lieu aujourd'hui. Gavrilouk et moi avons insisté : il fallait l'installer aujourd'hui même. Nous savions que l'Institut Kourtchatov préparait également du matériel pour la même salle, dans le même tube. Bien sûr, il y avait une rivalité scientifique, une concurrence féroce, et c'est normal dans ce genre de situation. Après tout, comparer les données obtenues par différentes méthodes est bénéfique pour la recherche.

D'autant plus que le vice-président du Conseil des ministres de l'URSS, L.A. Voronin, avait donné l'ordre de déterminer la température du réacteur avant 19 heures. C'était un véritable dilemme. Le fait est que, sans informations fiables sur les flux de chaleur, il était impossible de commencer à concevoir le sarcophage. Or, le concept de sarcophage a émergé très tôt – vers le 7 mai, j'ai entendu le mot « sarcophage » pour la première fois de la bouche d'E.P. Velikhov et de V.D. Pismenny. La première difficulté, le 29 mai, fut la suivante : le tuyau qu'il fallait couper pour y insérer la tige munie de capteurs n'avait pas été coupé. Que se passait-il ? Le tuyau a été coupé par des soudeurs depuis la pièce où nous nous trouvions. Je vous l'ai raconté : exigu, étouffant, mais le rayonnement ambiant était faible. Ils ont coupé avec un chalumeau oxyacétylénique sur une longue tige ; ils ne sont pas entrés dans le barboteur. Les soudeurs portaient des dosimètres, tout l'équipement requis. Un des gars a enlevé sa salopette en toile – il avait vraiment très chaud – et l'a posée sur un tuyau voisin. Il a travaillé ses quinze minutes – un travail très dur –, a remis sa salopette et a regardé… et le dosimètre était hors échelle ! Qu'est-ce qui se passait ? Il s'est mis à hurler et ils ont quitté la pièce. Les dosimétristes sont revenus et il s'est avéré que le tuyau « brillait » à un endroit. Mais quand je suis monté à l'intérieur, il n'y avait absolument rien. C'était un tuyau de refroidissement et, comme il traversait le réacteur détruit, un fragment de combustible avait dû tomber, se loger dans la partie horizontale du tuyau et créer ce rayonnement de fond aberrant. Un incident complètement idiot, mais la pièce était interdite d'accès. Les dosimétristes ont tout mesuré avec soin et ont décidé d'éteindre la lueur : ils ont posé une épaisse plaque de plomb sur le tuyau, et voilà. Ils l'ont éteinte complètement. Une fois que le contremaître a été convaincu que tout était en ordre, il a autorisé ses hommes à travailler et ils ont rapidement coupé le tuyau.

Il s'agit d'un retard.

Il y avait des surprises à chaque étape.

Le deuxième retard est survenu lors du déchargement du câble. Impossible de faire passer la bobine à travers les racks de dosimétrie du couloir longeant les première et deuxième unités. Dieu seul sait ce qui s'est passé. Il y a eu un peu de remue-ménage, mais une solution plutôt ingénieuse a été trouvée : ils ont décidé de dérouler le câble en six ou sept bobines, de jeter la bobine, et chaque personne s'attacherait une bobine – comme un grimpeur encordé – et la tirerait. Le câble faisait environ 25 millimètres de diamètre, incroyablement lourd.

Et on le traînait comme des bateliers sur la Volga. On pesait chacun une quarantaine de kilos. C'était à mourir de rire. Viktor Gavrilyuk était devant. Ancien parachutiste, costaud, entraîné, un grand comique et un vrai boute-en-train. Puis venait Alik Nikonov, et moi, je fermais la marche. On était à une dizaine de mètres les uns des autres. Le câble traînait par terre. Mais le plus drôle, c'était quand on a dévalé ce couloir à grande hauteur. Quelle scène ! Au début, on hésitait à courir au pas ou désynchronisés. Et puis Vitya Gavrilyuk nous dit : « On s'en fout… là et là. Le principal, c'est que personne ne tombe, et qu'on soit synchronisés ou désynchronisés, on s'en fiche. » On a couru sur une courte distance… impossible… C'était vraiment dur. On n'avait plus qu'à marcher vite.

À BShU-3, ils ont découpé un morceau de la porte avec une hache et ont tiré un câble.

Descendre le câble jusqu'au bulleur fut un travail infernal. Dérouler 360 mètres de câble sur un terrain aussi accidenté, sans le casser ni le tordre nulle part… c'était… Nous étions épuisés. Et nous tirions non pas un, mais trois câbles à la fois. Quand nous sommes enfin arrivés dans la pièce devant le bulleur, les soudeurs sont sortis, exténués et furieux, et ont dit : « Ça suffit. On a fini notre boulot. Maintenant, c'est à vous de jouer… »

Nous avons commencé la dernière étape avec les capteurs vers 16 h. Nous nous sommes reposés un peu avant. Nous avons bu de l'eau… Malheureusement, il n'y avait pas d'eau minérale livrée à la station ce jour-là. Nous avons donc dû boire l'eau du robinet. Impossible de résister, la sueur ruisselant sur nos visages ; nous avons bu sans nous arrêter. Il y avait un robinet au troisième pâté de maisons, et nous nous relayions pour y courir et remplir constamment nos bouteilles.

Nous sommes ensuite descendus. L'installation des capteurs a pris vingt minutes tout au plus. Le documentaire télévisé « Tchernobyl : Deux couleurs du temps » affirme que Pryanishnikov fut le premier à entrer dans le barboteur. C'est inexact. Il s'agissait de Valery Nikolaevich Shevel, responsable de la radioprotection à notre réacteur de Kiev. Homme très précis et méticuleux, il avait exigé que personne n'y pénètre avant qu'il ne connaisse la situation radiologique. Nous avons signé un document autorisant ces travaux.

Nous étions entièrement équipés : combinaisons en plastique, couvre-chaussures, gants. Shevel fut le premier à entrer, il mesura tout avec précision et détermina les variations de hauteur et de surface. Puis, deux autres personnes, Pryanishnikov et un autre dont le nom m'échappe, installèrent son thermocouple. Nous, nous mettions en place notre système. Les capteurs étaient fixés sur une tige télescopique, déployée, et les capteurs reposaient contre le fond du réacteur.

Vitya Gavrilyuk et moi étions les derniers à entrer, une fois que tout était déjà installé ; nous sommes simplement montés à l'intérieur pour tout vérifier. Nous sommes restés quelques minutes, avons tout vérifié, sécurisé, puis sommes retournés à la salle de contrôle 3 pour connecter les instruments aux câbles. C'était, bien sûr, le moment le plus angoissant. On ne sait jamais ce qui aurait pu arriver. La loi du plus fort est implacable.

Et ça a marché ici.

Nous avons tout branché, bouclé la chaîne du barboteur à la salle de contrôle 3, et les informations arrivaient bien, mais… il s'est avéré qu'un appareil ne fonctionnait pas. Le voltmètre électronique numérique était défectueux. Et il venait d'être réglé sur la température. Le paramètre le plus important. Nous étions horrifiés. Le concepteur principal du système, Youri Lvovitch Tsogline, et plusieurs autres sont retournés dans la pièce devant le barboteur. Il y avait des connecteurs : les connexions entre les capteurs et les câbles. Ils ont dévissé le connecteur correspondant. Ils ont constaté que tout était en ordre : les informations du capteur étaient bien transmises. Sur le chemin du retour, nous avons croisé Velikhov, Pismenny et Pologikh qui accouraient vers nous. Nous avons compris qu'ils étaient eux aussi inquiets : allions-nous recevoir des informations sur l'état du réacteur ?

Tout le monde est retourné dans la salle de contrôle 3, a trouvé un voltmètre quelque part là-bas, a remplacé celui qui était défectueux, l'a allumé après une demi-heure, et tout s'est bien passé.

Ils ont mesuré la température et d'autres paramètres. Pendant qu'ils se lavaient les mains au poste de contrôle sanitaire de la centrale, Velikhov, Pologikh et Pismenny ont tenté d'estimer à l'œil nu ce qui se passait à l'intérieur. Après tout, de nombreux facteurs entraient en jeu : l'épaisseur du béton, la distance entre les structures. Ils tâtonnaient, tâtonnaient encore. Mais, finalement, ils avaient vu juste. Plus tard, à Tchernobyl, ils ont tout calculé avec précision. Et ils se sont calmés.

Il est devenu évident qu'il n'y aurait pas de fusion du fond du réacteur.

Paroliers

Yuriy Gennadievich Kolyada, caméraman de la Société d'État de radiodiffusion et de télévision de la RSS d'Ukraine :

J'ai appris l'accident lundi 28 avril, à la clinique. On parlait d'une énorme explosion, d'un important contingent de médecins sur place, de patients transférés à Moscou, mais l'ampleur de l'accident n'était pas encore connue… Puis les rumeurs ont commencé à circuler. Et lorsque je travaillais à la manifestation du 1er mai et que je regardais la caméra, j'ai vu une foule complètement différente. J'étais juste sous l'estrade, et d'habitude, vous savez, les gens se rassemblent : les dirigeants sont là, tout près. Mais même devant l'estrade, la foule était différente. Tout semblait identique à d'habitude – pancartes, fleurs – mais on pouvait déjà lire l'émotion sur leurs visages.

Le 1er mai, la direction de notre comité a décidé d'aller sur place pour filmer. Immédiatement, les premiers réfractaires sont apparus.

J'ai servi dans les troupes aéroportées, et ceux qui refusaient de sauter en parachute étaient appelés réfractaires. Nos premiers réfractaires étaient des chauffeurs. Ils ont refusé de partir le matin du 2 mai. Volodya Rakai, ingénieur au Complexe des transports et du logement, était au volant. Le regretté caméraman Valya Yurchenko et Yura Zhukov l'accompagnaient. Je n'y suis pas allé le 2 mai. Ils sont arrivés à Tchernobyl, où régnait un chaos total et où il était difficile de comprendre quoi que ce soit : le « régime » leur disait d'abord « oui », puis « non », et finalement ils étaient expulsés. Bref, ils n'ont pas été filmés.

Je suis parti le 11 mai. Nous sommes allés au camp de jeunes pionniers « Skazochny » (Conte de fées). On nous y attendait et nous nous sommes changés. À l'entrée, il y avait un tas de combinaisons en plastique usagées et, à côté, un chien gisait dans une position anormale. J'adore les chiens. Je me suis dit : « Ça y est, il est mort, ses pattes sont toutes tombantes, c'est ce que font les radiations… » Soudain, quelque chose l'a effrayé ; il a bondi et a aboyé. Je me suis senti mieux.

Le jour le plus mémorable fut le vingt-cinq mai.

Nous sommes arrivés à Tchernobyl et avons passé un temps fou à chercher quelqu'un pour nous accompagner à la centrale. Il nous fallait une voiture « sale » : je voulais absolument filmer l'effondrement du réacteur n° 4. Nous avons trouvé un type qui était de service à l'entrée de l'ancienne centrale Selkhoztekhnika. Nous lui avons demandé. Je crois qu'il était de Vorochilovgrad. Il est allé au garage et en a sorti un arrosoir. C'était une épave, terrible, mais ça fonctionnait. Pasha Vlasov, un journaliste qui faisait des reportages pour la télévision, et moi, nous sommes montés dans la voiture. Nous avons enfilé nos « pétales ». Nous roulions vers la centrale. Ce type nous a demandé : « Vous avez une autorisation ? N'importe laquelle ? » – « Quelle autorisation ? On n'est pas en déplacement professionnel. » – « Bon, alors je vous emmène depuis la zone d'assemblage ; là-bas, ils ne vous demanderont rien. Vous pourrez aller jusqu'au réacteur sans aucun laissez-passer. »

Nous voilà donc à rouler dans cette épave, qui se délabre de tous côtés, sans savoir où aller. On est sûrs que, puisque le type travaille là-bas, il connaît tout. On approche de l'entrée de Pripyat, et la « Forêt Rouge » est sur la droite. Mais depuis l'autoroute, sa couleur reste indéchiffrable. « On va passer », dit notre guide, et il tourne à droite.

On roule, on roule… Je commence à me sentir mal à l'aise. Je dis : « Les gars (j'ai déjà entendu parler de cette forêt, la "Forêt Rouge"), elle est de quelle couleur, cette forêt ? » Le type : « Ah-ah-ah… » et il jure. Il s'est trompé de chemin et a tourné un peu trop tôt. Il nous a emmenés faire un tour dans la « Forêt Rouge ». Le paysage était absolument fantastique. Les pins n'étaient ni rouillés, ni automnaux, ni brûlés. La couleur était fraîche, un jaune pâle. Un spectacle étrange. Une telle couleur du sommet à la base. Et les cimes… Une sensation irréelle, fantastique. Et ce n'est même pas que ce soit effrayant, non. Dégoûtant. Parce qu'on sait qu'on s'y est engagé par bêtise. On a fait demi-tour et on est repartis.

Mais nos aventures ne s'arrêtèrent pas là.

Nous passons devant la centrale à béton, nous approchons de la centrale nucléaire et apercevons des bulldozers à l'œuvre à une centaine de mètres. Incroyable ! Je pousse Pashka du coude et me place face à la caméra. C'est parti ! Notre homme arrive et les voilà, à vingt mètres. Soudain, je vois : IL N'Y A PERSONNE À L'INTÉRIEUR ! Je dis : « On s'est trompés d'entrée ; ils sont télécommandés. On se tire d'ici… »

Quelle journée ! J'ai enfin réussi à filmer ces bulldozers. On a enfin réussi à bien cadrer, on est arrivés à la station et on est allés au bunker du général Goldin. C'est un homme très attentionné et agréable. Et puis, par hasard, le capitaine Yatsyna était là. Son bataillon était en train de déminer la zone. Le général lui a demandé : « Vous avez un véhicule blindé de transport de troupes ? » « Oui. » « Amenez des gens, il faut qu'on filme. » C'est simple dans l'armée.

Nous avons laissé partir notre malheureux arroseur. Nous sommes sortis dans la zone et nous sommes approchés du troisième bloc, où des soldats travaillaient. J'étais terriblement surpris de constater qu'ils travaillaient sans dosimètres. Seul le commandant en portait un. Les hommes portaient des masques anti-poussière, mais la poussière qu'ils soulevaient était inimaginable. Ils déblayaient les endroits inaccessibles aux engins, à l'aide de méthodes rudimentaires : pelles et poubelles à feuilles. C'est tout. Nous avons filmé un « synchroniseur » sur place. Pasha a baissé son masque un instant et a dit quelques mots, sur fond de travail. On nous a alors réprimandés. « Vous n'avez pas de respirateur ? » ont-ils demandé à Pasha. Et ces images n'ont pas été diffusées.

Mais ce n'était pas le plus choquant.

Nous nous sommes alors rapprochés de l'unité 4. Yatsyna était avec les dosimétristes. Nous marchions depuis la cour et, à environ 200 mètres, les gars ont dit : « Ça suffit. On ne peut plus avancer. Il faut continuer en voiture. » Yatsyna a envoyé quelqu'un chercher un véhicule blindé de transport de troupes. Ils sont revenus et ont dit qu'il n'y en avait pas. Ils l'avaient envoyé ailleurs. Mais partir sans prendre ces photos était impossible. Je ne me le serais jamais pardonné. Nous avions un UAZ et nous avons finalement réussi à monter ; les dosimétristes nous ont indiqué un chemin plus ou moins dégagé. Nous sommes arrivés à une centaine de mètres du réacteur.

Les dosimétristes sont arrivés et nous ont montré d'abord deux minutes, puis une minute. Pasha et moi avons couru dans le champ labouré : des bulldozers télécommandés venaient de passer, fonçant droit sur les décombres. Et même s'ils nous ont expliqué que chaque pas en avant équivalait à cent roentgens, ils ont quand même photographié les décombres.

Et quand Pashka et moi sommes sortis en trombe, j'étais fou de rage. Vous savez, je n'avais jamais rien ressenti de tel de toute ma vie : je détestais ce pâté de maisons comme s'il était vivant. J'étais furieux, fou de rage, mais j'étais calme. Une fureur calme.

J'avais envie de le mettre en pièces à mains nues. Comme un être vivant, haï, un ennemi vivant. Je le haïssais tellement. Avec une telle haine, on aurait pu en mettre dix en pièces à mains nues. Je me tenais devant lui et je voyais la fumée s'élever au-dessus de lui, l'air tremblait, on pouvait encore voir la traînée de fumée… Tout cela était là, et il était là, à côté de moi. De toute ma vie, je n'avais jamais éprouvé une telle haine.

Pasha avait l'air effrayé, même s'il n'était manifestement pas un lâche. Il tourna le dos à la foule, de sorte que l'immeuble effondré apparaisse en arrière-plan, et termina son discours en une minute.

Après cela, nous sommes montés en voiture et nous sommes partis. Puis, la censure a autorisé la diffusion de ces images. Et devinez quoi ? Un de nos hauts responsables les a interdites. À 19 heures, « Aktualnaya Kamera » (un journal télévisé ukrainien qui couvrait quotidiennement les événements de Tchernobyl) a commencé à émettre depuis Tchernobyl. Soudain, je vois que Pasha n'est plus à l'arrière-plan, près de la faille, mais dans un plan très court, au bout d'un zoom. On ne distingue absolument pas où il se trouve. Il n'y a pas de réacteur à côté de la faille, seulement la faille elle-même. Indigné par ce reportage, je me précipite vers le rédacteur en chef, je tombe sur le rédacteur en chef adjoint, je le regarde droit dans les yeux et je lui demande : « Que se passe-t-il ? »

Il explique : alors que les censeurs avaient déjà donné leur feu vert pour tous nos tournages, ce fonctionnaire a consulté notre canal interne et a dit :

« Fini les histoires à dormir debout. Notre public n'a pas besoin de tout ce tapage émotionnel. » Et Pacha a simplement dit : « Nous pouvons maintenant vous montrer les ruines (je ne me souviens plus exactement – ou "le site de l'explosion"), mais comme il est encore trop dangereux de rester ici longtemps, contentez-vous de regarder, c'est tout. » Quelque chose comme ça. « Pas besoin », a répondu le responsable. C'est ainsi qu'ils nous ont épargné bien des soucis.

Puis, cette histoire a été diffusée sur la chaîne Central Television sous un autre nom.

Celui qui n'était pas à la gare.

J'y suis allé à maintes reprises, photographiant toutes sortes de gens. Tout ce que j'y voyais évoquait une guerre nucléaire, ou plutôt, les événements qui suivraient une guerre nucléaire. Nous y travaillions avec des caméras Betacam japonaises de Sony. Je pense que l'entreprise aurait déboursé une fortune pour récupérer ces caméras. Cela aurait été une publicité formidable pour Sony. Même dans des conditions de radiation intense, les caméras fonctionnaient parfaitement.

Mais nous ne pouvons donner ces caméras à personne. Elles ont absorbé des radiations et émettent des sifflements.

Khem Elizarovich Salganik, directeur de l'association créative de films documentaires du studio Ukrtelefilm, l'un des auteurs du téléfilm documentaire Chernobyl : Deux Couleurs du Temps :

Le 20 mai, nous étions déjà dans le bunker. Nous avons eu accès au cœur même du dispositif : le poste de commandement, où se décidaient toutes les décisions. Aucune autre équipe de tournage n'avait un tel accès. Valentin Melnik, l'officier de service du bunker – un ancien de la centrale nucléaire de Tchernobyl – y travaillait. Nous sommes devenus amis. Curieusement, tous les anciens de la centrale nucléaire de Tchernobyl ont afflué ici dès qu'ils ont appris l'accident, sans qu'on leur ait donné d'ordres. Les officiers de service travaillaient jour et nuit. Tout leur parvenait, toutes les décisions venaient d'eux. Nous savions donc que ce qui se passait à la centrale était d'une importance capitale. Les premiers jours, ils nous disaient : « Il y a quelque chose d'important, mais vous n'irez pas là-bas. » Nous leur répondions :

« Allons-y. » – « Eh bien, allez-y. Une opération très intéressante est en préparation : un trou est en train d'être percé sous le quatrième bloc, et une personne y entrera pour installer les premiers instruments sous le réacteur. »

Melnik haussa les épaules et dit au général Goldin : « Donnez-leur un véhicule blindé de transport de troupes ; ils veulent y aller. » Ils nous y ont emmenés. Nous filmions la séquence de la traversée du réacteur n° 4. Nous étions quatre dans la pièce : notre éclairagiste, le réalisateur Igor Kobrin et le caméraman Yura Bordakov. Au moment où nous avons filmé cette séquence, nous leur faisions entièrement confiance. Et ils nous disaient déjà : « Filmez ici, ici, ici. »

Il s'est passé une autre histoire incroyable, et on voulait absolument la filmer. Le truc, c'est que des morceaux de graphite sur le toit s'étaient incrustés dans le bitume. Et aucun engin ne pouvait les enlever. Même les chenilles du Vladimir étaient arrachées.

Une idée a germé : ériger une plateforme, y installer une mitrailleuse lourde, et à 6 h du matin, alors que la situation était encore sous contrôle et que personne n'était encore sur place, les blocs de graphite seraient criblés de balles en caoutchouc, réduits en poussière. Ensuite, un véhicule serait envoyé pour dégager le robot jaune ouest-allemand embourbé. Lorsque les militaires ont dit : « On ne peut pas garantir qu'on ne tirera pas sur votre robot », Yura Samoylenko, notre héros, a répondu :

« Au diable ce fainéant ! » Malheureusement, la Commission gouvernementale, incapable de garantir une sécurité totale, a interdit l'opération. Après tout, les travaux se poursuivaient jour et nuit. Rien ne garantissait qu'une balle ne ricocherait pas. Nous étions déjà sur place à six heures du matin, à attendre le feu d'artifice. Ça n'a pas marché.

Nous étions devenus tellement familiers là-bas que lorsque Melnik sortait fumer une cigarette, il me laissait près des téléphones au point de contrôle. Je connaissais déjà beaucoup de monde.

Un jour, Igor Kobrin arrive en courant et s'écrie : « Hé ! Ils ne veulent pas nous laisser entrer ! » – « Qui est-ce ? On a le libre passage partout ! » – « Ils ne veulent pas nous laisser entrer, paraît-il, ils ont fermé quelque chose. » J'y vais. Un garde est là. J'ai l'air très respectable : une moustache grise, un uniforme blanc, comme tout le monde. Je parle distinctement pour qu'il comprenne : « Le général Kouznetsov… » – puis, d'un débit rapide : « … a donné l'autorisation de filmer là où nous sommes seulement… » Il répond : « Camarade Général, je ne sais pas, il y a un enseigne là-bas. » Je demande : « Où est l'enseigne ? » Il décroche le téléphone et appelle. Il me le tend. Je le décroche et répète : « Le général Kouznetsov… a donné l'autorisation de filmer là où nous sommes seulement… » L'enseigne dit : « Excusez-moi, camarade Général. Passez le téléphone au soldat de garde. » Je le lui donne – et il nous laisse passer. À la guerre comme à la guerre, il faut parfois user de ruse.

Et en général — c'est peut-être un sacrilège de le dire —, c'était une période formidable ! Je me suis souvenu de la guerre, de mes camarades d'armes. Je ne voulais pas partir — c'est ainsi qu'ils se comportaient les uns envers les autres. Et chacun était concentré sur son travail. Trois minutes suffisaient pour qu'une situation changeante soit prise, que des recommandations soient formulées et que des décisions soient prises.

L'atmosphère était complètement différente, les relations humaines aussi – comme pendant la Grande Guerre patriotique, ou cette fameuse ambiance de Kourtchatov, où l'on sentait la solidarité d'un ami, où tout était authentique… Il y avait là des gens très courageux, très intègres. Beaucoup étaient venus de leur plein gré. Et quelle déception pour eux de se heurter aux manifestations de notre bureaucratie implacable ! Parmi les cinquante personnes admises au parti par le comité municipal de Pripiat sans période probatoire, il y avait trois officiers de reconnaissance en radioprotection. Les premiers à s'aventurer en territoire inconnu, au contact des radiations. À leur retour dans leurs villes après leur traitement, munis de documents attestant de leur appartenance au parti, on leur a dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Comment est-ce possible sans période probatoire ? Non, qu'ils nous appellent de Pripiat. » L'un d'eux m'a répondu avec indignation : « Eh bien, devrais-je appeler le comité municipal de Pripiat pour leur demander ? » Il y a eu des choses encore plus choquantes : un lieutenant-colonel a été proposé pour une promotion extraordinaire. Alors qu'il payait ses cotisations au parti, un des responsables le regarda et dit : « Waouh, combien d'argent vous avez gagné ! Et quoi, ils vous ont même nourri gratuitement ? Et ils vous ont même donné un grade… Oh eh bien, vous serez lieutenant-colonel pour le moment. »

Ce qui les mettait en colère, c'était que, lorsqu'ils rentraient chez eux, on leur demandait parfois : « Pourquoi êtes-vous allés à Tchernobyl ? Pourquoi y êtes-vous restés si longtemps ? Y êtes-vous allés pour gagner de l'argent ? »

Et certains d'entre eux ont pratiquement été mis à l'écart pendant cette période. Une fois le film terminé… notre chemin vers le Golgotha a commencé. En octobre 1986, nous avons présenté le film à Moscou. Un groupe d'experts, quelques personnes, l'a d'abord visionné. Ils ont apprécié le film, mais ont noté quinze remarques. Nous avons honnêtement tout corrigé. Nous sommes repartis heureux et satisfaits, comme des éléphants après ces commentaires. Car il s'agissait de remarques mineures.

Nous sommes venus à Moscou pour la deuxième fois. Il y avait déjà une trentaine de personnes dans la salle. Ils ont regardé le film et nous ont félicités. Ils l'ont apprécié. Nous sommes allés à une autre réunion de commission. Nous le projetions. Soudain, un membre de la commission a demandé : « Qu'est-ce que vous montrez ? Qui vous a donné l'autorisation ? Comment sont habillés les soldats ? Dans ces combinaisons ? » J'ai répondu : « Qui ne les a pas fournies ? » « Il y avait seize combinaisons suédoises, nous les avons apportées », a-t-il dit. J'ai répliqué : « Il y a 1 500 personnes qui travaillent là-bas chaque minute. » « Vous savez, tout cela va être diffusé sur tous les écrans… C'est un film antisoviétique. Savez-vous ce que les Américains ont fait ? Lorsque l'accident s'est produit à Three Mile Island, personne n'y est allé pendant dix mois. Dix mois plus tard, un dosimétriste est venu, a effectué un contrôle et est reparti. Et la centrale est toujours fermée. » J'ai dit : « Excusez-moi. Je suis expert en la matière. Comment peut-on comparer une centrale privée, d'une puissance incomparablement moindre, à Tchernobyl ? Que proposez-vous ? » — « Fermez Tchernobyl. » — « Et que faire de Kiev, de toute l'Ukraine ? » — « Il n'y a rien à faire. » Je suis hors de moi : « Vous comprenez que dans ce cas, non seulement Kiev, mais la moitié de l'Ukraine devrait être déportée. » — « C'était inévitable. »

Seule l'intervention du Comité central du PCUS a permis de débloquer la situation, et le film est sorti en janvier 1987.

Gamma sapiens von Petrenko

Calme extérieur, appartement propre. Merci au réacteur numéro quatre.

Ces poèmes joyeux ont commencé à circuler dans Kyiv en mai 1986, alors que les trains emportaient les enfants hors de la ville, que les mères pleuraient en disant au revoir à leurs précieux Oksanas et Vasilys qui partaient pour les camps de pionniers, alors que l'anxiété et la confusion régnaient dans la ville.

L'accident de la centrale nucléaire a suscité non seulement chagrin et compassion chez les victimes, mais a également donné lieu à de nombreux documents scientifiques, articles journalistiques plus ou moins sincères et œuvres littéraires plus ou moins fidèles à la réalité. À Kiev et en Ukraine, la réaction à l'explosion nucléaire de Tchernobyl s'est principalement traduite par une explosion d'humour, d'anecdotes, de parodies, de rumeurs et de légendes. Une remarque spirituelle était particulièrement appréciée de ceux qui avaient travaillé dans la zone. Comme en temps de guerre, le rire était ici plus que jamais nécessaire.

Une multitude de chansons et de kolomyikas, comme on appelle les refrains enjoués en Ukraine, ont vu le jour : franches, ponctuées de paroles, où tout est direct. Une multitude de blagues et de paraboles amusantes sont nées.

Des blagues pour tous les goûts : des dictons populaires dans le style de Shtepsel et Tarapunka (« Les Ukrainiens sont fiers de leur nation, ils sont la source de radiation ») à l'humour noir ultra-subtil de la série « blagues de physiciens ».

Sous nos yeux, jour après jour (certaines blagues permettent de situer précisément leur apparition), naissait un folklore que nous avons, pour une raison obscure, tendance à considérer comme un passé révolu. Sans attendre la prise de parole de l'élite littéraire, le peuple fut le premier à réagir. Comme l'écrivait M. M. Bakhtine, une puissante culture du rire s'éveilla, un langage populaire, affranchi de toute censure de la propagande officielle et parfois obscène, vit le jour, et les hiérarchies habituelles se bouleversèrent : d'un côté, le « haut » – le journalisme pathétique, mensonger et assourdissant –, et de l'autre, l'interprétation démocratique et « schweikienne » des événements.

Pourquoi rire ? N'est-ce pas blasphématoire ? L'idée d'une fête du rire en pleine pandémie atomique ne plaisait pas à tout le monde, même aux plus libres d'esprit. Pourtant, le rire était nécessaire. Il est devenu une réponse populaire immédiate au stress, à l'anxiété, voire à la panique. Face au manque d'informations véridiques. Face aux assurances bienveillantes des médias quant au calme absolu de tous les citoyens de bonne volonté.

L'une des premières blagues apparues concernait les âmes de deux personnes décédées qui étaient montées au ciel à cette époque. « D'où venez-vous ? » demande l'une. « De Tchernobyl. » « De quoi êtes-vous mort ? » « Des radiations. D'où venez-vous ? » demande l'autre. « De Kiev. » « De quoi êtes-vous mort ? » « D'informations… »

Wits a rapporté un slogan publicitaire qu'on entendait soi-disant dans toutes les agences de voyages de l'époque : « Visitez Kyiv ! Vous serez émerveillés… »

L'atmosphère tendue et surpeuplée de la gare, la revente illégale de billets et le désir irrésistible de quitter Kiev au plus vite ont donné lieu à l'annonce ironique du speaker de la gare Kievsky de Moscou : « Attention ! Le train express Kiev-Moscou arrive sur la voie 1. Des radiations provenant des wagons sont visibles à l'avant du train. »

Alors, comment reconnaître un Kyivite parmi les touristes ? « Un homme chauve et impuissant avec un gâteau de Kyiv à la main », ont plaisanté certains. « Un Kyivite n'est plus seulement un Homo sapiens, mais aussi un Gamma sapiens », ont ajouté d'autres.

« À qui la faute pour l'accident de Tchernobyl ? » demanda un philosophe. Et il répondit : « Kyiv. Pourquoi a-t-il trouvé Kyiv si près du réacteur ? »

Dès le début du mois de mai, des rumeurs circulaient concernant la tenue supposée du festival « Printemps de Kyiv ». Le premier prix aurait été décerné à la chanson « Ne souffle pas, vent, d'Ukraine », le deuxième à A. Pugacheva pour « Envole-toi, nuage, envole-toi », et le troisième à V. Leontiev pour « …Et tout le monde court, court, court… »

Ils ont suggéré d'ériger un monument à Pouchkine au sommet du quatrième pâté de maisons et d'y inscrire : « D'ici nous menacerons les Suédois » ou quelque chose comme : « Ici la ville sera infectée. »

C'est dans la même veine qu'est née l'idée de l'affiche : « Un atome paisible – dans chaque foyer. »

« Quel est le fleuve le plus large ? » demandèrent les pessimistes. Et ils répondirent : « Acceptez-le. Rarement un oiseau vole jusqu'au milieu… »

Lorsque les habitants de Kyiv se sont précipités pour « éliminer » les radionucléides avec le cabernet, vin rouge naturel importé en abondance, quelqu'un a déclaré : « L'ère du cabernet a commencé en ville. » Et une plaisanterie est née. Un technicien de laboratoire examine un échantillon de sang au microscope. Il informe le patient, qui retient son souffle : « Aucun leucocyte n'a été détecté dans votre cabernet. » « Il y a eu un nouveau déversement », ont mystérieusement rapporté les « experts ». « Du cabernet a été déversé sur Khreshchatyk, de la vodka sur Vladimirskaya. »

« On commence déjà à se sentir déplacés à l'AIEA ! » s'est exclamé l'une de mes connaissances, exaspérée par les rumeurs alarmistes. Et comme en écho, un dicton a vu le jour : « Si quelque chose tourne mal à une fête, c'est la faute de l'AIEA. »

Ils suggéraient de s'adresser aux habitants de Kiev en les appelant « Votre Excellence ! » et conseillaient d'ajouter le préfixe « von » à chaque nom de famille : von Petrenko, von Ivanenko.

Pour accélérer l'examen radiologique, on conseillait aux patients de se tenir entre deux habitants de Kyiv. Et dans une clinique, lorsqu'on lui demanda : « Où est votre salle de radiologie ? », un médecin répondit sèchement : « Il y a des salles de radiologie partout maintenant ! »

« Qu'est-ce qu'un "baby monitor" ? » demandaient-ils à l'époque. Et ils répondaient : « C'est une nounou qui vient de Tchernobyl. »

Une vieille grand-mère dans un trolleybus a dit : « Aujourd'hui, la mer de Kiev est tellement radioactive, tellement radioactive ! Elle a ressenti l'équivalent de trois doigts, elle l'a pompé elle-même. »

En attribuant une note « élevée » aux médias, les gens se sont demandés : « Que mangeront les habitants de Kyiv l'année prochaine ? » La réponse fut : « Les mêmes inepties que leur servent la radio, les journaux et la télévision. »

Naturellement, une vodka « Tchernobyl » à 40 roentgens fit son apparition sur le marché, et le prix Tchernobyl, doté de 500 roentgens, fut décerné aux écrits les plus absurdes sur la catastrophe. Par pudeur, je ne m'attarderai pas sur la multitude de blagues et de proverbes consacrés – comment dire cela délicatement ? – à la sexualité et à la préservation de la virilité. Un slogan populaire disait : « Si tu veux être père, enveloppe-toi de plomb. »

Il est fréquent que nombre de ces blagues aient une connotation scientifique et intellectuelle marquée. Le folklore nucléaire était parfaitement en phase avec la révolution scientifique et technologique. La blague suivante, tirée de la série « noire », a probablement été inventée par des généticiens : XXIe siècle. Un grand-père avec son petit-fils, né après l'accident. « Qu'y avait-il ici, petit-fils ? » demanda le grand-père en montrant les collines. « Kyiv. » « Exactement, petit-fils », dit-il en lui caressant la tête. « Et ici ? » demanda-t-il en désignant le lit asséché du fleuve. « Le Dniepr. » « C'est exact, mon petit génie », dit le grand-père en lui caressant tendrement l'autre tête…

Diverses « recommandations » et « notes » ironiques de ce genre ont été largement diffusées dans toute la ville :

« Compte tenu de l'amélioration inévitable de la situation radiologique à Kyiv et dans ses environs, il est recommandé de respecter les mesures de protection individuelle et les règles de conduite suivantes :

- Chaque habitant de Kyiv devrait arborer un sourire agréable et accueillant. Cela inspire confiance et désoriente les visiteurs de la ville ;

- un chiffon humide à la porte de votre appartement renforcera votre autorité auprès de vos voisins du palier, car dans la situation actuelle, cela sera la preuve de votre intelligence ;

- Des chiffons humides sur les fenêtres, les portes et les meubles rafraîchiront l'intérieur et donneront une ambiance chaleureuse unique à votre maison ;

- les meubles rembourrés doivent être nettoyés à l'aspirateur, après quoi ils doivent être jetés ou brûlés, mais dans un endroit différent ;

Nous recommandons de laver les tapis quotidiennement. Une méthode plus efficace consiste à retirer les métaux lourds des fibres du tapis à l'aide d'une pince à épiler.

- l'eau potable doit être bouillie au moins 7 à 8 fois dans un récipient ouvert, après quoi elle doit être versée dans les égouts, en respectant les précautions de sécurité ;

- Il est recommandé de fabriquer le fromage blanc à partir de lait ayant subi des contrôles radiométriques rigoureux. Après sa préparation, il doit être enterré dans un récipient en plomb à une profondeur d'au moins 1 m ;

Le petit-lait de fromage blanc est un remède efficace contre les souris et les cafards. Conservez-le hors de portée des enfants et des animaux domestiques.

Nous vous recommandons de préparer de la confiture avec les fruits et baies de votre récolte actuelle : pour 1 kg de fruits, ajoutez 1 kg de sucre et 1 kg d'iodure de potassium. Lors de la mise en pots, nous conseillons d'alterner des couches de charbon actif.

- Les fruits et légumes mis en conserve à la maison doivent être scellés avec des couvercles en plomb et consommés après 25 à 30 ans, une fois que les substances radioactives se sont complètement désintégrées ;

- Pour renforcer les défenses de votre organisme, la consommation quotidienne de vin rouge sec, comme le Cabernet, est recommandée.

Le premier signe d'exposition aux radiations est une aversion irrésistible pour le travail et une exacerbation des symptômes de la gueule de bois.

Vous pouvez obtenir des instructions plus détaillées sur l'automédication et l'usage incontrôlé de médicaments pouvant entraîner des problèmes de santé auprès de vos collègues et voisins.

Prendre cinq douches par jour pendant toute la période de forte radioactivité naturelle vous occupera et vous distraira des pensées indésirables. La baignade en eau libre et les bains de soleil sans masque respiratoire, combinaison et bottes en caoutchouc sont fortement déconseillés.

Si vous perdez vos cheveux, ne vous inquiétez pas : dans un an, ils repousseront là où vous ne l'attendez pas. Si vous êtes las de laver les tapis et moquettes tous les jours, nous vous conseillons de prendre des vacances et de les passer dans un sanatorium à Kolyma, sur la côte de la mer de Barents, ou à Hawaï.

Les animaux domestiques doivent être gardés à l'extérieur autant que possible. À leur retour à la maison, il convient de les secouer vigoureusement et de les repasser avec un linge humide. Il est essentiel de leur donner les consignes nécessaires pour éviter tout contact avec des personnes n'ayant pas fait l'objet d'un contrôle dosimétrique et ne possédant pas de certificat attestant de leur conformité.

Les blagues et les parodies existent précisément pour exagérer, jusqu'à l'absurde, certains aspects caractéristiques du phénomène dépeint. Peut-être que certains passages ci-dessus paraîtront de mauvais goût, vulgaires ou macabres au lecteur. Quoi qu'il en soit, ils constituent une composante vivante et intégrante de ces jours difficiles, une grimace grotesque sur le masque tragique de Kiev. Il faut s'en souvenir, elle aussi.

Il n'y avait pas que des plaisantins et des poètes anonymes qui faisaient des blagues. Un haut responsable de Kiev a rassuré la foule rassemblée lors d'une réunion officielle : « Il n'y a aucun danger pour Kiev. Heureusement, le vent ne soufflait pas en direction de Kiev au moment de l'explosion. »

Le vent soufflait en direction du Bélarus…

Vous pouvez vous remémorer toutes les blagues, intentionnelles ou non, du printemps 1986 et en rire.

Mais pour une raison que j'ignore, je n'ai pas envie de rire…

"Le côté prospère"

Vassili Ivanovitch Voytyuk, président de la ferme collective Petrovsky du district de Narodny, dans la région de Jytomyr :

« Nos concitoyens ont réagi à l'accident avec un calme surprenant, car ils étaient pratiquement dans l'ignorance. Personne ne savait de quoi il s'agissait ni pourquoi. Pourtant, la centrale nucléaire est très proche de chez nous – à environ 60 kilomètres à vol d'oiseau. Et les retombées radioactives ont balayé nos terres. Je ne pense pas que la protection civile ait été efficace. Et elle-même, probablement, ne disposait pas d'informations fiables. Nous étions convoqués tous les mois à des séminaires de protection civile, mais la ferme collective n'avait même pas le dosimètre le plus élémentaire. Il n'y avait que quatre dosimètres dans tout le district : un avec des piles et trois sans. »

Nous autres, les hommes, ou plutôt les paysans, comme on dit en Russie, on prend généralement tout avec calme. Surtout en ce moment. Il y a tellement de gens « calmes » ces temps-ci : le feu brûle, et ils restent là, à se demander s'il va s'éteindre. Tchernobyl… tout cela semblait si loin, et rien ne menaçait : ni lueur, ni fumée, ni suie. Mais ensuite, ils ont traversé notre village en courant pour fuir : la région de Kyiv est juste là. Avant l'accident, nous avions construit un pont sur la rivière Ouj. La rivière n'est ni très large ni très profonde, mais il est rare de pouvoir la traverser avec un tracteur, et encore moins avec une voiture… Après le 28 avril, les voitures ont commencé à arriver de là. Et du 3 au 5 mai environ, jusqu'à cinq cents voitures Zhiguli par jour passaient devant notre village. C'étaient les gens qui fuyaient les districts de Polésie et d'Ivankivka. Certains de ceux qui possédaient une voiture gagnaient même de l'argent : ils prenaient 50 roubles pour emmener quelqu'un à la gare de Korosten et 30 roubles à Ovruch. Ils traversaient le village en soulevant des nuages de poussière. Vous savez à quel point ce Zhiguli est poussiéreux quand il roule à 80 kilomètres à l'heure ? Il doit faire l'aller-retour rapidement pour prendre un deuxième client, puis un troisième, un quatrième… La poussière est terrifiante. J'appelais le comité de district : « Donnez-moi au moins une voiture pour l'arroser ! » Nous n'avions pas d'asphalte à l'époque, mais il est apparu plus tard. Il y avait une socheika (route).

Le comité de district m'a conseillé de creuser la route devant le pont pour dissuader la circulation. Nous avons installé une excavatrice, creusé des tranchées et y avons descendu des pieux en béton, comme des obstacles antichars. Nous avons tout terminé en une journée. Le lendemain matin, j'ai pris mon service à six heures et j'ai vu les camions revenir. Mon ingénieur sécurité m'a dit : « Ils ont roulé toute la nuit. » Tout le travail que nous avions accompli avec les engins toute la journée, ils l'avaient anéanti pendant la nuit : vingt entrepreneurs privés arrivaient avec des pelles, remplissaient la tranchée de terre et repartaient. C'était dommage d'abîmer le tablier du pont ; nous devions nous débrouiller pour accéder à l'autre rive…

— Pourquoi sont-ils passés par votre village et non par Kiev ?

« Il y avait des points de contrôle, ils ne laissaient passer personne. Et nous, on est dans la région de Jytomyr, un coin perdu. On pensait que c'était sûr… Vous imaginez bien la nervosité de ces gens, la difficulté de leur fuite, surtout qu'ils travaillaient de nuit. Et ils nous ont ramené beaucoup de radiations avec leurs véhicules. Imaginez : je viens de Motiyka et je vais à Jytomyr, et là, il y a un point de contrôle, ils font des relevés. Et ils me demandent : « Vous êtes de là-bas ? » « De là-bas », je réponds. « Allez au lavage auto. » »

Si les radiations ne se dispersent pas à 250 kilomètres de distance, à quoi bon se trouver à 60 kilomètres de Tchernobyl ou de Pripyat ?

Voici la situation générale de l'autre côté.

Et nous travaillions ici.

À l'époque, nous avions déjà des vaches dans le pré. Quelques jours plus tard, des responsables du comité de district sont venus nous donner des instructions claires : ne pas faire paître les vaches autant que possible. Ils nous ont menacés de réprimandes et autres remontrances. Je ne sais pas d'où leur venaient ces idées, mais Anatoly Aleksandrovich Melnik, notre premier secrétaire du comité de district, est venu en personne et a failli m'exclure du parti et me licencier. Parce que les vaches ne paissaient pas là où elles étaient censées paître. Au début, je pensais comme un paysan : nous garderons les meilleurs prés pour le foin et nous les ferons paître dans les pires. Et les pires prés étaient ceux qui recevaient le plus de radiations. Bien sûr, nous avons eu les chiffres plus tard, quand ils nous ont fourni le matériel. Mais au début, nous faisions paître les vaches où nous pouvions. Le lait était vendu à l'État ; d'après ce que nous savons, il était réceptionné séparément, stocké et transformé.

Les vaches paissaient aussi. Au bout d'une semaine ou deux, la situation s'est stabilisée et on a attribué aux habitants des pâturages plus ou moins convenables. On a commencé à livrer du lait dans nos magasins. Au début, on en livrait, mais personne n'en achetait. Chacun s'était habitué à son propre lait. Le lait importé avait tourné. C'était l'été, après tout. Puis des commissions sont arrivées de Kyiv et de Jytomyr. Des responsables de la protection civile, des médecins, le comité du parti du district, le comité exécutif du district et les représentants du secteur agricole ont fini par contraindre la population à boire le lait fourni par l'État et à céder le leur. En trois semaines, la situation était presque revenue à la normale.

- Donc, si une famille possédait sa propre vache, elle continuerait à boire son lait pendant deux ou trois semaines ?

C'est psychologique, vous savez… Au village, on y est habitués : notre lait, c'est notre lait. Quand on nous apporte du lait d'ailleurs, il n'a pas la même teneur en matières grasses, ni le même goût. Un village, c'est un village, après tout, et ce sont les laitières qui y vivent. Elles savent comment ce lait est trait. Et elles se disent : « Ils nous apportent le même lait d'ailleurs… C'est mieux de boire le nôtre. »

Il était très difficile de changer les mentalités, de convaincre les gens de boire du lait importé plutôt que leur propre lait. Jusqu'à ce qu'ils croient que nous nous approvisionnions en bon lait. Ils pensaient que nous vendions du lait, qu'il était expédié à Ovruch et Korosten, et qu'on nous le réexpédiait de là, même si la situation était la même. Puis, on nous a dit qu'ils expédiaient du lait de Radomyshl… En fait, nous avons forcé les gens. Ils ont cessé de boire leur propre lait.

Et nous récupérions leur lait. Deux fois par jour : matin et après-midi. À l'époque, nous avions des quotas laitiers records : comme Stakhanov l'avait fait dans le Donbass, nous battions tous les records. Les gens étaient bien payés : environ 30 kopecks le litre. La situation était pire pour les œufs. Les gens étaient obligés de les enterrer car ils n'étaient pas acceptés. Certains les faisaient bouillir pour les cochons, d'autres les donnaient aux poules. Les gens ont cessé d'en manger. Mais, bien sûr, il faut dire que certains continuent, dès le premier jour, à boire leur propre lait. Certes, ils n'en donnent pas à leurs enfants. Nous avons eu une famille comme ça ici : ils pêchaient, mangeaient, buvaient leur propre lait, et très vite, tout le monde a eu des taux d'alcoolémie élevés et a dû aller chez le médecin. Quand les gens ont vu qu'ils étaient emmenés à l'hôpital, ils ont eu un peu peur. Nous avons organisé une réunion de village et expliqué la situation aux villageois en prenant cet exemple.

Des réunions du parti furent organisées pour dissuader la population de boire du lait. On s'adressait à des groupes – dans les fermes, devant les ouvriers agricoles – pour expliquer la situation. Les réactions étaient diverses. Certains y croyaient immédiatement, tandis que d'autres s'exclamaient : « Mais qu'est-ce qu'ils racontent ? Le lait est bon ; il n'y a rien qui flotte dedans ! » Les plus âgés et les moins instruits étaient particulièrement obstinés. Tant qu'un clou ne flottera pas dans le lait, ils n'y croiront pas.

Ils nous ont aussi donné de l'iode, entre le 15 et le 20 mai. Mais peu de gens en ont pris. Personnellement, je n'en ai pas pris. Ils ont envoyé des étudiants de l'Institut médical de Vinnytsia, mais ils ont semé plus de panique que de bien. Car eux-mêmes n'y connaissaient rien, et pourtant ils racontaient n'importe quoi… Et ils étaient incapables de répondre aux questions.

Et les gens en savaient encore moins. Fin avril, on nous a annoncé que les habitants de Tchernobyl seraient évacués vers notre ferme collective. Le village était divisé sur le plan des opinions et des mentalités. Près d'un tiers des villageois ont immédiatement refusé d'accueillir les évacués. Ils pensaient que les radiations se transmettaient comme la peste ou la gale. Sachez-le : le village était autrefois pauvre, mais plus simple et plus accessible… Et maintenant que les gens ont amélioré leur vie, c'est devenu plus difficile. Ce pont dont je vous ai parlé, ce sont les militaires qui l'ont construit. Nous avons eu beaucoup de mal à trouver des logements pour les soldats. Personne n'en veut : c'est une contrainte, un fardeau.

Où avez-vous déjà vu de telles coutumes en Ukraine ? Maintenant, les gens s'y sont habitués :

Le soir, fermez les portes, allumez la télé, sentez à nouveau votre argent dans le matelas, aha, il est là – cela signifie que tout va bien… Et allez vous coucher paisiblement, mais s'il y a un étranger dans la maison, c'est, vous savez… C'est pourquoi nous construisons actuellement un hôtel de deux étages pour quarante personnes.

Voilà huit ans que je suis président de la ferme collective. Oh, comme je suis las de ces allers-retours incessants ! Le village est devenu difficile. Nous connaissons tous l'adage philosophique « le luxe ruine les hommes » – il s'applique tout autant aux paysans. Mais je me souviens de la guerre, de leur retraite. Avant, il y avait vingt ou trente personnes par maison – soldats et civils confondus – tout le monde trouvait sa place, et nous faisions bouillir nos dernières pommes de terre pour les manger ensemble. Et maintenant ? Dieu merci, ils ont annulé l'évacuation.

Franchement, cette période était un cauchemar, pas une vie. J'ai survécu uniquement parce que c'était mon devoir de vivre ici et d'organiser les gens. C'était comme… une force de la nature quasi incontrôlable. Nous avons vingt-cinq laitières. Imaginez : onze d'entre elles sont parties avec leurs enfants en juin, lors de l'évacuation des enfants. L'État a évacué les enfants de trois ans avec leurs mères. Et les plus grands ont été évacués par leurs mères elles-mêmes. Ils sont partis. La moitié de nos laitières ont disparu, et il n'y a plus de bergers. Mon adjoint, Vassili Ivanovitch, et moi, nous nous relayions pour garder les veaux. Il n'y avait personne pour s'en occuper.

C'est encore plus compliqué avec les laitières. Je passe jusqu'à environ 17 heures à terminer les travaux de la ferme collective, puis je parcours le village à la recherche d'une laitière. Pour qu'elle puisse prendre le relais le lendemain matin, dès 4 heures. Et ainsi de suite : à 21 heures, je ne l'ai pas trouvée ; à 22 heures, je ne l'ai pas trouvée ; à 23 heures, je ne l'ai pas trouvée ; à 23 heures, je ne l'ai pas trouvée ; et à 23 heures, je ne l'ai toujours pas trouvée. J'ai déjà renvoyé le chauffeur depuis longtemps, car il ne peut plus suivre ce rythme. Et je dis au gérant ou au contremaître : « Voilà. Si on ne la trouve pas avant minuit, on va se coucher. Le lendemain matin, vers trois ou quatre heures, on se lève et on recommence à chercher. » Vers minuit, on finit par trouver Ganna, Motrya ou Oksana… On les réveille parce qu'elle est déjà couchée… C'étaient des retraitées, encore capables de travailler. On commence à supplier. Et toutes ne viennent pas, même à une heure raisonnable. Et vous savez combien de milliroentgens il y avait sur les vaches à l'époque, dans leur laine ? Et il fallait quand même s'asseoir dessous pour les traire. Même lavées, quand même… Les laitières se plaignaient de maux de tête. Une vache, qui pèse entre quatre et six cents kilos, a chaud. Si un humain a une température de trente-sept degrés, une vache comme ça a une température de cinquante. Sans compter les radiations. La chaleur était terrifiante à l'époque. Il n'a pas plu pendant deux mois, les avions… et tout gâcher… Eh bien, comme je ne trouvais personne, j'ai pris ma femme, je l'ai mise dans la voiture et j'ai dit :

« Allons traire ! » Eh bien, quand les laitières voient que la présidente trait les vaches, elles reviennent elles-mêmes de leur chemin, s'assoient et traient les vaches tant bien que mal.

Il y avait des moments où je n'en pouvais plus. J'appelais le comité de district : « Anatoly Alexandrovich, ça suffit. Je n'en peux plus. Je meurs. Venez rassurer les gens. » Anatoly Alexandrovich venait accompagné d'un bon médecin – nous avions un médecin nommé Krizhanovsky à Narodichi – il prenait les dosimètres et venait. Nous réunissions les gens au conseil du village, à la ferme ou dans la rue – nous organisions des réunions d'information. Les gens voyaient que le secrétaire du comité de district et un médecin étaient arrivés du district, et ils se sentaient mieux.

Il y a même eu cet épisode : on avait entendu dire que la vodka guérissait des radiations. Donnez-leur de la vodka ! Et puis la Prohibition est arrivée. D'abord la Prohibition, puis les radiations. On me réclamait : « Donnez-moi de la vodka pour me soigner. » Je devais livrer une dizaine de caisses de vodka à la ferme collective. On l'a donnée à nos soignants en première ligne, surtout des femmes. Trois bouteilles chacune – ceci, cela, cela. Les femmes n'en donnaient pas à nos ivrognes – ils en buvaient vingt grammes eux-mêmes. Certains dans du thé, d'autres comme ça. Et puis, quand les gens du coin l'ont su, ils ont commencé à venir me voir de la région de Polésie, des environs de Tchernobyl, en me réveillant la nuit : « Donnez-moi de la vodka ! » À deux heures du matin, un colonel ou un capitaine débarque, des policiers de la route, des policiers – il y a toutes sortes de gens là-bas, pas vraiment des saints non plus, que voulez-vous. Alors j'ai courageusement vendu mes derniers litres ou décalitres et j'ai dit : « Ça suffit, il vaut mieux mourir des radiations que du surmenage de ce commerce. » Oui, j'ai même marchandé, voyez-vous, il me manquait une quarantaine de roubles…

La mentalité des gens a changé depuis l'accident. Avant, ils ne buvaient que du lait, mais maintenant ils se sont mis à l'eau minérale. Ils en achetaient vingt ou quarante bouteilles ; on en trouve plein maintenant, ils vendent même de l'eau à l'estragon… Et on voyait tous les commerçants du village transporter de l'eau minérale dans des filets, et les bouteilles cliquetaient comme les vieilles charrettes de gitans sans huile. Ils ont commencé à vendre leurs vaches et ne veulent plus en acheter : c'est plus simple d'aller au magasin acheter du lait. Au début, ils nous apportaient du beurre en vrac. Puis, encore mieux : en sachets, sous emballage aluminium, de meilleure qualité. Mais ils n'en achètent plus en vrac. Ils achètent de la crème fraîche en petits pots. Ils la mangent et la jettent derrière la maison. Comment leur apprendre à élever des vaches ? Pourtant, la vache est le principal régulateur de la vie rurale. Elle discipline, elle vous oblige à vous lever à cinq heures du matin et à vous coucher tard le soir. Dans les villages voisins, où les vaches ont été confisquées à cause des radiations, les gens disent : « On a été bêtes, mais maintenant la vie est belle. On dort jusqu'à huit heures et on se couche à dix heures. » Mais moi, j'ai une vache, et mon adjoint aussi. On vend le lait à l'État. Si on en fait don, ils diront : « Regardez comme vous en faites don vous-mêmes, mais vous nous donnez des leçons… »

Les radiations nous ont causé des problèmes… Après l'accident, une dizaine de familles ont quitté le village. Certaines sont revenues, mais trois ne sont jamais revenues. Deux familles sont parties pour la région de Volgograd, avec leurs enfants et petits-enfants, vendant leurs maisons. Voici comment ces départs se sont déroulés. D'abord, une famille est partie, puis une autre, et les autres ont commencé à faire leurs valises. Beaucoup se préparaient à partir. Et puis, à notre grande joie, une de nos jeunes laitières est partie – une femme si jolie, si belle, on aurait pu peindre Vénus sur son visage. Nina Petrovna Kishchenko. Elle est partie pour le Kouban. Elle a emmené son mari avec elle – un véritable scandale –, les enfants, et tout l'argent de son compte. Elle est partie par l'intermédiaire du comité de district parce que je ne voulais pas qu'elle parte. Je l'ai suppliée : « Ne pars pas, je sais comment est le Kouban. Il y fait chaud, la terre est noire, elle colle aux pieds. » Nos gens ne sont pas habitués à ce genre de terre ; après tout, chez nous, c'est la Polésie – fraîche, sablonneuse et boisée. Quelques mois plus tard, elle revient. Pauvre, en haillons, sans le sou, elle amène avec elle sa laitière et son mari. Elle les a persuadés de venir chez nous. Elle a parcouru le village en répandant la bonne parole : « Gens de bien, ne partez pas ! À quoi pensez-vous ? Il n'y a pas d'endroit aussi bien que le nôtre. »

Elle avait emporté trois mille livres sterling, mais elle est revenue sans un sou, dépensant ses dernières économies dans le bus. Et ses enfants étaient maigres comme des clous à leur arrivée. Voyez-vous, il fait entre 35 et 40 degrés là-bas. Tous nos gens de la forêt ne peuvent pas supporter ça.

Et aussitôt, tous les trajets se sont arrêtés. C'était comme un miracle. Avant, il arrivait qu'un conducteur de tracteur se saoule quelque part, ne fasse pas son quota, et on lui criait dessus, et il répondait :

« Quoi ? Ça ne vous plaît pas ? Je pars demain ! » Il semble me faire un grand honneur.

Après l'accident, les gens ont commencé à se plaindre de leur santé. Trois personnes sont décédées d'un cancer – du poumon, du foie et du larynx. Beaucoup toussaient et avaient la gorge enrouée. C'est évident : c'est dans l'air, comme le café instantané ; on l'inhale et ça se dépose dans les bronches, la gorge et les poumons. Je toussais un peu moins – j'ai un long nez. Et ma voix est déjà… grave. Il y avait beaucoup de bruit de fond à cause des moutons et de la laine. Les tondre était très difficile – que pouvais-je faire, moi, un ancien mineur en pleine forme ? Même alors, dès que j'entrais dans la bergerie, j'avais la nausée et mal à la tête, comme si j'avais pris des drogues ; tout se balançait devant mes yeux. Les femmes ont refusé de tondre les moutons. Nous avons trouvé quelques retraités, d'anciens tondeurs, dans un autre village.

Prenons l'exemple des paiements. Dans le district, tous les villages sont classés selon leur taux d'infection : un village verse à chaque habitant trente roubles supplémentaires par mois – la fameuse « allocation de deuil » – tandis qu'un autre ne le fait pas. À trois kilomètres d'ici, des villages ont été vidés de leurs habitants. À un kilomètre de là, un village était menacé d'expulsion. Miraculeusement, il a survécu. Mais dans notre village, personne ne paie. Dans le village voisin, si. Pourquoi tout le monde ne paierait-il pas ? Il n'y a qu'une seule ferme collective, et pourtant, chacun contribue différemment.

« Les radiations, ce n'est pas comme un hérisson piquant : une fois le trou bouché, il ne ressort plus. On va tous en forêt pour récolter des choses, mais elles sont contaminées. Aujourd'hui le vent souffle ici, demain il souffle là. En 1986, on a versé quatre-vingt mille roubles supplémentaires aux gens. La ferme collective est déjà déficitaire. À chaque réunion, on me reproche de ne pas savoir gérer, comme si j'avais inventé ces radiations. »

Docteur Hammer, Docteur Gale

D'après les articles de presse :

Le 15 mai, M.S. Gorbatchev a reçu au Kremlin l'éminent homme d'affaires et personnalité publique américaine A. Hammer et le Dr R. Gale. Il leur a exprimé sa profonde gratitude pour leur sympathie, leur compréhension et leur aide concrète et rapide suite à la tragédie qui a frappé le peuple soviétique : l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl… Dans les actions d'A. Hammer et de R. Gale, a souligné M.S. Gorbatchev, le peuple soviétique voit un exemple de la manière dont les relations entre deux grandes nations devraient être construites si les dirigeants des deux camps font preuve de sagesse et de volonté politiques. (Pravda, 16 mai 1986)

Extrait du livre d'Armand Hammer « Mon siècle - le XXe. Chemins et rencontres. »

M., 1988, p. 17 :

« Juste après la conférence de presse, Bob (Gale) et moi sommes allés au vernissage de l'exposition, puis au Kremlin, dans la limousine d'Anatoly Dobrynin. Le policier qui nous accompagnait a bloqué la circulation pour nous permettre d'entrer dans le Kremlin. »

Nous sommes arrivés au Kremlin à cinq heures précises, mais avons été légèrement retardés par l'ascenseur, d'une lenteur exaspérante – je m'en souvenais de l'époque de Lénine. On nous a conduits au bureau de Gorbatchev, au quatrième étage, où le secrétaire général en personne nous a accueillis. Comme nous nous étions déjà rencontrés et nous connaissions, il m'a salué en premier, puis le docteur Gale, après quoi nous nous sommes installés à une longue table dans son bureau.

S'exprimant par l'intermédiaire d'un interprète, Gorbatchev nous remercia, Gale et moi, et déclara que l'Union soviétique trouverait un moyen d'exprimer sa gratitude envers Bob et l'équipe de médecins pour leurs efforts. Puis, sans élever la voix, son ton devint plus grave. Pendant environ cinq minutes, Gorbatchev parla très vite et avec force, sans notes.

« Quel genre de personnes sont ces gouvernements occidentaux et cette presse ? Profiter d'une tragédie humaine de l'ampleur de Tchernobyl ? » a-t-il demandé, rhétoriquement. « Que cherche à obtenir votre gouvernement ? On me reproche de ne pas avoir annoncé l'accident immédiatement. Moi-même, j'ignorais sa gravité jusqu'à l'envoi d'une commission spéciale sur place. Les autorités locales m'ont dissimulé la vérité et en seront punies. Dès que j'ai eu connaissance des faits, je les ai immédiatement rapportés. »

Le matin du 23 juillet, un Boeing 727 blanc atterrissait à l'aéroport Boryspil de Kiev. Il arborait un drapeau américain sur son fuselage et une inscription bleue et rouge sur sa dérive : « N1 OXY », désignant l'avion numéro un de la compagnie Occidental Petroleum Corporation, dont le président est Armand Hammer. Cet infatigable homme d'affaires de 88 ans parcourt en moyenne 500 000 kilomètres par an à bord de cet appareil, équipé de tout le confort moderne, du bureau aux toilettes, pour gérer les opérations complexes et diversifiées d'Occidental.

L'épouse de Hammer arriva à Kyiv avec lui, accompagnée du Dr Robert Gale, de son épouse et de leurs trois enfants. Mais avant même que les distingués invités du ministère ukrainien de la Santé ne posent le pied sur le tarmac, une nuée de journalistes américains descendit de l'avion. Un caméraman d'ABC, très grand et aux larges épaules, se prépara à filmer (il filmait depuis le matin), tandis qu'une ingénieure du son pointait un long microphone, ressemblant à une baguette en caoutchouc noir, vers les invités. Le biographe personnel de Hammer, John Bryson, était arrivé avec lui et ne le quitta pas. Photographe et journaliste, il est l'auteur du premier volume d'un ouvrage magnifiquement illustré, intitulé de façon évocatrice « Le Monde de Hammer ». Un simple coup d'œil à ce livre suffit à révéler une fois de plus combien la vie de Hammer fut riche et remarquable : cette chronique photographique documente ses rencontres avec la grande majorité des personnalités politiques et publiques les plus marquantes du XXe siècle. On y trouve des présidents, des rois, des premiers ministres, des acteurs, des musiciens, des artistes et des athlètes célèbres. Mais tout commence et se termine avec le nom de Vladimir Ilitch Lénine, que Hammer rencontra en 1921. Cette rencontre joua un rôle véritablement déterminant dans la vie du jeune homme d'affaires américain ambitieux : l'affabilité et la sagesse du dirigeant révolutionnaire firent une profonde impression sur Hammer, définissant son avenir comme celui d'un héraut d'amitié et de compréhension mutuelle entre les peuples américain et soviétique.

La rencontre à l'aéroport s'est déroulée rapidement, avec l'efficacité habituelle à l'américaine, sans cérémonies inutiles ni retards. Une heure plus tard, j'interviewais Hammer, qui visitait Kiev pour la première fois, pour l'émission de télévision ukrainienne « Aktualnaya Kamera ».

« Je suis très surpris. Kiev est si belle, il y a tellement de fleurs ici », a déclaré Hammer en russe. « Dans sa ville natale, Los Angeles, ma femme n'a jamais vu autant de fleurs qu'ici à Kiev. Les Ukrainiens doivent vraiment aimer les fleurs. »

Évaluant les perspectives de développement des relations américano-soviétiques, il a souligné :

« Il est bien connu que l'URSS déploie des efforts considérables pour prévenir une guerre nucléaire. Nous devons nous efforcer de vivre en paix les uns avec les autres. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas d'une confrontation militaire, mais d'une coexistence pacifique. Le partage des acquis scientifiques et des valeurs culturelles est bénéfique. »

Sans s'arrêter un instant pour se reposer ou déjeuner, A. Hammer et son équipe se mirent au travail. Leur première visite fut le service de cardiologie de l'hôpital clinique n° 14 de la Révolution d'Octobre à Kyiv, le même hôpital où Maksim Drach avait travaillé aux soins intensifs. Vêtu d'une blouse blanche impeccable et se remémorant ses années d'études (il est, après tout, médecin de formation), le Dr Hammer visita le service qui, suite à l'accident de Tchernobyl, avait examiné plus de deux cents personnes ayant séjourné dans la zone contaminée. Certains patients avaient été transférés au KRRLI, dans le service du professeur L.P. Kindzelsky. Tous les patients étaient déjà sortis de l'hôpital au moment de la visite de A. Hammer. Seules cinq personnes se trouvaient dans le service ce jour-là, convoquées par les médecins pour des examens de contrôle.

Le docteur Hammer, assisté du docteur Gale, s'entretient avec chacun d'eux en russe avec compassion : il y a un mois et demi, alors qu'il était à Kyiv, R. Gale avait déjà examiné ces patients.

Stepan Pavlovitch Milgevsky, chauffeur de bus pour une compagnie de transport routier de Kiev, a évacué les habitants de Pripyat et de Tchernobyl. Il discute avec animation avec Armand Hammer, lui confiant ses impressions.

« Es-tu un héros ? » demande Hammer.

— Bien sûr ! — Milgevsky rit. — Si nécessaire, nous y retournerons.

« Dieu m'en préserve, je n'en aurai plus besoin », dit le millionnaire américain en agitant la main d'un air superstitieux. Il souhaite à tous un prompt rétablissement et explique à Vera Dmitrievna Dzyubenko, venue rendre visite à sa fille à quelques kilomètres du réacteur, qu'il est médecin et qu'il est arrivé en Russie il y a soixante-cinq ans.

« Vous faites jeune pour votre âge », remarque Vera Dmitrievna. « Je vous croyais plus jeune. »

« Quand j'aurai cent ans, je viendrai vous voir et je vous demanderai comment vous allez », plaisante Hammer.

Du balcon du bâtiment de cardiologie – celui-là même où Maksym Drach et moi nous trouvions en mai – Hammer et Gail contemplent Kyiv… La médecin-chef de l'hôpital, Ekaterina Stepanovna Palamarchuk, fait visiter à leurs invités américains son immense propriété de quatorze hectares. Palamarchuk est une ancienne camarade de l'Institut médical de Kyiv ; elle était la plus belle fille de notre promotion, et aujourd'hui, elle est la plus belle médecin-chef d'Ukraine.

« Vous êtes Catherine la Grande », sourit Armand Hammer.

Là, dans l'enceinte de l'hôpital, A. Hammer accorda une interview à la chaîne ABC. Au Musée de la médecine de la RSS d'Ukraine, une surprise l'attendait : après avoir visionné un court documentaire sur les années 1920 (l'invité contempla des images marquantes de dévastation, de famine et d'épidémies, ravivant apparemment des souvenirs de sa jeunesse et de sa première visite en Ukraine), on lui présenta un présentoir où figurait une photographie de V. I. Lénine et l'inscription : « Au camarade Armand Hammer. De V. I. Oulianov (Lénine). 10 novembre 1921. » À côté se trouvait la photographie d'un jeune homme d'affaires américain qui avait osé venir au « pays des bolcheviks ».

En 1986, Hammer a de nouveau cédé à l'envie de venir nous rendre visite, en se rendant à Tchernobyl. Avant le décollage de notre hélicoptère, tandis que nous finalisions l'itinéraire, j'ai demandé au Dr Hammer ce qu'il ressentait désormais, non plus en tant qu'entrepreneur, mais en tant que médecin.

Je suis très satisfait de ce que j'ai vu, notamment de vos hôpitaux. Vous avez ici des médecins compétents et expérimentés. Vos hôpitaux sont tout aussi performants que les meilleurs hôpitaux des États-Unis. Je ne pense pas que les Américains le sachent. Il est essentiel qu'ils sachent qu'en cas d'accident comme celui de Tchernobyl, une aide est disponible pour la population. Votre évacuation de la population était une décision très judicieuse et excellente.

Notre hélicoptère a mis un bon moment à décoller : des négociations étaient en cours et le représentant du ministère de la Santé soviétique était nerveux. Il s'est avéré que John Bryson était impatient de monter à bord pour photographier son patron en vol, ce qui était formellement interdit. Nous avions cette formule impersonnelle et efficace : INTERDIT. Finalement, Hammer est intervenu en faveur du photographe : les Américains ont juré qu'ils ne prendraient aucune photo. Bryson, essoufflé et grisonnant, est apparu dans la cabine. La manche droite de sa veste était déchirée. Bryson avait bien mérité son salaire.

Nous avons décollé et décrit un demi-arc au-dessus de Pechersk, atteignant le Dniepr. Là, Bryson, reprenant son souffle, a bondi et – ô surprise ! – il avait dissimulé plusieurs appareils photo sous sa veste. Malgré l'air désolé du représentant du ministère de la Santé de l'URSS, le photographe s'est mis à photographier les passagers de l'hélicoptère. Pourtant, il n'avait enfreint aucune loi : les appareils avaient été cachés lors de l'approche de Tchernobyl. Ce souvenir me hante souvent, en rêve comme en réalité : survoler le quatrième réacteur, planer au-dessus de l'immense structure blanche et inerte de la centrale nucléaire qui se perd dans le crépuscule, au-dessus de la cheminée rayée de blanc et de rouge, au-dessus de l'étendue scintillante du bassin de refroidissement asséché, le cours sinueux de la Pripiat, l'enchevêtrement fantasmagorique de câbles, de supports, de dépendances et de matériel abandonné. Comme dans tout souvenir, les formes réelles se déforment peu à peu, beaucoup de choses perdent leurs contours nets, mais le sentiment d'angoisse et de douleur demeure intact, comme en cette soirée d'été. Collés aux vitres, nous, passagers du MI-8 militaire, contemplions avec intensité ce spectacle à la fois magique et saisissant : le cratère noir du quatrième réacteur, les structures détruites, les débris de béton au pied de la quatrième unité.

Extrait du livre d'Armand Hammer « Mon siècle – le XXe. Chemins et rencontres », pp. 20-21 :

« À la mi-juillet, je me suis également rendu à Tchernobyl. Je voulais constater l'étendue des dégâts par moi-même. Deux souvenirs de ce voyage resteront à jamais gravés dans ma mémoire. Le premier est la vue depuis l'hélicoptère à l'approche du réacteur de Tchernobyl, qui ressemblait davantage au site d'une explosion qu'à toute autre chose. »

La seconde observation concerne ce que j'ai vu alors que nous poursuivions notre vol vers Pripyat, ville voisine. De vastes zones résidentielles se dressaient comme des sentinelles au-dessus de la ville désertée. Nulle part la moindre trace de vie. Le linge séchait sur les cordes à linge, des meules de foin jonchaient les champs, des voitures occupaient les rues – et personne ne semblait s'en servir. Ni chats, ni chiens. Le ministre ukrainien de la Santé, Anatoly Yefimovitch Romanenko, qui nous accompagnait, Bob et moi, nous expliqua qu'il y avait autrefois de riches élevages ici. À présent, sous nos yeux s'étendait une plaine sinistre, immobile et sans vie.

« Cela m'a rappelé le paysage après l'explosion d'une bombe à neutrons, cette arme « miraculeuse » conçue pour détruire la vie et préserver les monuments architecturaux. Pour moi, elle incarne la plus grande folie humaine, et je ne peux qu'espérer que Pripyat, près de Tchernobyl, restera un monument à ce qui n'aurait jamais dû arriver. »

Après avoir survolé le quatrième réacteur, se tenant devant les caméras de cinéma et de télévision, Armand Hammer a déclaré :

« Je reviens tout juste de Tchernobyl. J'ai été tellement marqué que j'ai du mal à trouver les mots. J'ai vu une ville entière – cinquante mille habitants – et pas une âme qui vive. Tout était vide. Les immeubles, les grands immeubles, tout était vide. Même le linge séchait encore ; on n'avait pas eu le temps de l'enlever. J'ai vu les travaux entrepris pour sauver le réacteur et éviter tout autre incident. Je souhaite que chacun puisse venir ici et voir ce que j'ai vu. Alors, plus personne ne parlerait d'armes nucléaires. Alors, chacun comprendrait que c'est un suicide pour le monde entier et que nous devons détruire ces armes. J'espère que lorsque M. Gorbatchev rencontrera M. Reagan, il lui racontera tout et lui montrera un film sur Tchernobyl. Et puis, plus tard, quand M. Reagan viendra en Russie, j'aimerais qu'il vienne à Kiev et à Tchernobyl. Qu'il voie ce que j'ai vu. Alors, je pense, il ne parlera plus jamais d'armes nucléaires. »

Armand Hammer est un homme extraordinaire. Le secret de son énergie inépuisable réside peut-être dans sa capacité à se détendre instantanément. Après la séance photo, Hammer s'est aussitôt assoupi. Le docteur Gale l'a soigneusement recouvert d'une cape blanche. Mais dès que le mot « Tchernobyl » a été prononcé, ce sage vieillard a semblé métamorphosé, scrutant avec attention le paysage verdoyant qui s'étendait à nos pieds, sur lequel l'ombre de notre hélicoptère glissait paisiblement, telle une tondeuse fantomatique. Il remarquait tout – même les immeubles de seize étages de Pripyat, même le linge étendu sur les balcons – tout était figé, comme irréel. Et sur le chemin du retour, il s'est rendormi.

Le soir même, Armand Hammer s'est envolé de Kyiv pour Los Angeles.

Le docteur Gale et sa famille ont séjourné quelques jours à Kiev pour rencontrer des collègues, se détendre dans notre ville et découvrir ses monuments et musées. En effet, lors de sa première visite à Kiev, le 3 juin, le docteur Gale avait d'autres obligations : il devait consulter un groupe de patients en traitement à l'Institut de radiologie, de radiologie et d'oncologie de Kiev.

Le docteur Robert Peter Gale (« Bob ») est né à New York le 11 octobre 1945. Son père, Harvey Galinsky (son grand-père avait immigré aux États-Unis depuis le Bélarus), était né à Brooklyn en 1908 et travaillait dans le secteur des assurances. Par commodité, il a raccourci, simplifié et américanisé son nom de famille, passant ainsi de Galinsky à Gale.

Les parents de Robert Peter étaient passionnés de musique et lui ont transmis leur amour de Mozart et de Beethoven. Après de longues journées de travail à la Sixième Clinique de Moscou, il mettait ses écouteurs et allumait son Walkman : sa musique préférée résonnait. Comme beaucoup de garçons américains, Gale gagnait de l’argent pendant ses études : il distribuait des journaux dix heures par semaine et gagnait entre 8 et 9 dollars de l’heure. Cet argent lui permettait de financer ses études supérieures.

Après avoir obtenu son diplôme d'études secondaires en 1962, Gale a fréquenté le Hobart College dans l'État de New York, puis la faculté de médecine de l'Université d'État de New York à Buffalo.

En 1968, il voyagea pour la première fois à l'étranger, en Éthiopie, afin de comprendre pourquoi les Éthiopiens étaient si rarement atteints de maladies cardiaques. Il avait emporté un électrocardiographe portable, mais un problème se posa : les villages éthiopiens n'étaient pas électrifiés. Durant son séjour de trois mois, il fut témoin de la variole et de la lèpre et prit conscience de l'ampleur de la pauvreté et des difficultés que connaissait ce peuple ancien et talentueux.

En 1970, après quatre années d'études de médecine, Gale a rejoint l'unité de transplantation de moelle osseuse de l'Université de Californie.

En avril 1986, le Dr Gale a contacté Armand Hammer au sujet de l'organisation des soins médicaux pour les victimes de Tchernobyl.

A. Hammer a adressé la lettre suivante à M. S. Gorbatchev :

« Monsieur le Secrétaire général ! »

J'ai été profondément attristé par l'accident survenu à la centrale nucléaire de Tchernobyl, près de Kiev. Nous étions particulièrement inquiets qu'une partie de la population ait pu être exposée aux radiations.

Comme vous le savez, l'une des conséquences possibles de ce type d'exposition aux rayonnements est l'atteinte du sang et de la moelle osseuse, pouvant entraîner la mort. De précédents accidents de réacteurs nucléaires ont impliqué précisément ce type de rayonnement, causant le décès des victimes environ deux semaines après l'exposition, sans symptômes immédiats.

Les personnes ayant subi des lésions médullaires mortelles suite à une exposition aux radiations peuvent être sauvées grâce à une greffe de moelle osseuse provenant d'un donneur compatible. Les donneurs peuvent être des proches des victimes ou des volontaires sélectionnés par des calculs informatiques.

Le Dr Robert Peter Gale, président de l'Organisation internationale de transplantation de moelle osseuse, professeur de médecine et directeur du Centre de transplantation de moelle osseuse de l'Université de Californie à Los Angeles, propose de mobiliser les ressources des centres de transplantation américains et internationaux afin de faciliter le diagnostic des personnes nécessitant une greffe de moelle osseuse vitale. Je connais bien le Dr Gale, tant sur le plan personnel que professionnel. J'ai collaboré avec lui lorsque j'étais conseiller du président Ronald Reagan en matière de cancer. Le Dr Gale et son équipe pourraient également contribuer à identifier des donneurs de moelle osseuse potentiels en Union soviétique et à exploiter les bases de données informatisées de donneurs aux États-Unis et en Europe.

Le Dr Gale est prêt à se rendre immédiatement en Union soviétique pour rencontrer des spécialistes soviétiques en radiothérapie et des hématologues afin d'évaluer la situation et de déterminer les mesures optimales pour sauver des vies. Le Dr Gale peut quitter Los Angeles demain à 15h00 et arriver à Moscou jeudi 1er mai à 18h00. Je prendrai en charge tous les frais liés à son intervention pour sauver les citoyens exposés aux radiations.

Monsieur le Secrétaire général, veuillez accepter mes plus sincères condoléances suite à cette tragédie et mon offre de vous apporter toute l'aide nécessaire. Je me trouve actuellement à Washington et vous pouvez me contacter par l'intermédiaire de l'ambassade d'URSS.

Avec mes plus chaleureuses pensées et mon respect, Armand Hammer.

Moscou a immédiatement donné son accord.

Ainsi s'ouvrit une nouvelle page dans l'histoire des relations soviéto-américaines, une page éclairée par la sagesse d'une pensée nouvelle, et non par la lueur des feux de la guerre froide.

Avec Gale, le Dr Paul Tarasaki, spécialiste de la sélection immunologique des donneurs pour la transplantation de moelle osseuse, le Dr Richard Champlin, qui a travaillé avec Gale à l'Université de Californie, et le Dr Yair Reisner, scientifique israélien de l'Institut Waisman et spécialiste du traitement spécial de la moelle épinière avant transplantation, sont venus à Moscou.

Des médicaments et du matériel d'une valeur de plus d'un million de dollars ont été achetés auprès de quinze pays du monde entier.

J'ai rencontré le Dr Gale lors de sa première visite à Kyiv en juin 1986. Malgré son emploi du temps chargé et le rythme effréné et protocolaire de ses visites à l'hôpital, Gale a accepté de m'accorder une interview pour Literaturnaya Gazeta et a acquiescé à ma demande de parler devant les caméras de l'équipe de tournage du réalisateur Rolland Sergienko, qui tournait le film « La Cloche de Tchernobyl ».

Le docteur Robert Peter Gale paraît plus jeune que son âge ; athlétique (il fait une heure de jogging chaque matin), le teint mat, concentré et laconique, ses yeux gris scrutent son interlocuteur avec intensité. Malgré son air détaché et son attitude typiquement américaine, il est très affable, et converser avec lui est un vrai plaisir : il répond aux nombreuses questions des journalistes avec un respect, une intelligence et une patience remarquables. Il est aussi élégant. Il porte son blazer bleu marine à boutons dorés, une cravate rouge foncé et un pantalon gris, sa marque de fabrique. Ses talons nus – il porte des mules – ont d’abord paru à la fois comiques et touchants. Il s’avère que marcher pieds nus est une habitude à Los Angeles : il fait toujours chaud dans la région natale de Gale.

Avant d'entrer dans le service, nous avons tous – l'invité et son entourage – enfilé des blouses blanches, des charlottes et des masques, et mis des couvre-chaussures. Soudain, nous nous ressemblions étrangement : impossible de distinguer les Américains des Moscovites et des Kyiviens. Une famille de médecins, unis par le même désir de sauver des vies.

J'ai observé avec quelle minutie le docteur Gale examinait les patients, interrogeait les victimes et les médecins, étudiait attentivement les graphiques des résultats d'analyses et s'enquérait des subtilités des méthodes employées par les médecins de Kyiv. Il s'intéressait particulièrement aux cas de greffes de moelle osseuse.

Le professeur Yuri A. Grinevich, un habitant de Kiev, a rappelé à Gale une visite qu'il lui avait rendue dans sa clinique californienne. Après avoir écouté ses assistants lui présenter un patient, Gale, après un moment d'hésitation, avait dicté un plan de traitement d'une voix claire et assurée, puis, levant la main, avait déclaré : « Que Dieu nous vienne en aide ! » Gale sourit en repensant à cette rencontre, et son visage sévère s'illumine soudain d'une expression espiègle et juvénile. Voyant les patients de Kiev revenir de situations critiques, il tape superstitieusement du doigt sur du bois : si ça ne marche pas, ça ne fera pas de mal. Plus tard, lorsque je lui ai demandé en quoi il croyait, le docteur Gale a répondu très sérieusement : « En Dieu. Et en la science… »

À l'époque, durant les jours tumultueux de juin, sa visite à Kyiv fut très brève, ne lui consacrant que quelques minutes à la presse. Le Dr Gale se sentit beaucoup plus à l'aise en juillet : le lendemain du départ d'A. Hammer, le médecin américain, accompagné de son épouse Tamar – citoyenne israélienne –, de leur fils Ilan, âgé de trois ans, et de leurs filles Shir, sept ans, et Tal, neuf ans, se rendit à l'Institut de pédiatrie, d'obstétrique et de gynécologie de Kyiv, où ils furent accueillis par la directrice de l'institut, l'académicienne de l'Académie des sciences médicales de l'URSS, E. M. Lukyanova. Ici, dans ce lieu peut-être le plus important au monde – le lieu où naît la vie humaine, où se livre la lutte pour la perpétuation de l’espèce humaine –, les enfants du docteur Gale firent rapidement la connaissance des petits patients, sans aucune barrière linguistique ou idéologique : ils échangèrent des cadeaux, chantèrent ensemble la chanson « Que le soleil brille toujours », puis le petit Tal joua du violon, et Shir, aux yeux bleus, regretta l’absence de piano – elle aurait bien voulu montrer son talent aussi…

Pendant ce temps, le docteur Gale menait des discussions professionnelles avec des pédiatres, des obstétriciens et des chirurgiens cardiaques. Aux soins intensifs, nous sommes restés longtemps debout près des couveuses en plastique reliées à des équipements sophistiqués : là reposaient de minuscules êtres, les futurs humains du XXIe siècle, encore inconscients des dangers nucléaires qui nous préoccupent aujourd'hui.

Au musée Lénine, l'attention du Dr Gale fut attirée par une sculpture symbolique : un singe, perché sur « L'Origine des espèces » de Darwin, examinant un crâne humain. L'histoire de cette sculpture est fascinante. Lors de son second séjour à Moscou, Armand Hammer offrit à Lénine cette sculpture, acquise à Londres. On raconte que Vladimir Ilitch, en acceptant le présent, aurait déclaré : « Voilà ce qui pourrait arriver à l'humanité si elle continue de perfectionner et de développer ses armes de destruction. »

Il ne restera plus que des singes sur Terre.

C'était l'avertissement prophétique du chef.

J'ai conservé de nombreuses notes de conversations avec le Dr Gale, qui, soit dit en passant, est un grand amateur de littérature. J'ai tenté d'en extraire les points les plus importants :

Docteur Gale, qu'est-ce qui vous a amené à la médecine ? Était-ce un accident ou un choix délibéré ?

« Au départ, je voulais étudier la physique des hautes énergies et la physique nucléaire. C'est un peu ironique, car plus tard, en tant que médecin, j'ai dû faire face aux effets de l'énergie nucléaire sur le corps humain. Mais plus tard, à l'université, j'ai décidé que je préférais le contact humain au travail sur la physique théorique. »

- Cette décision dépendait-elle de vos traits de personnalité ?

« J'ai fait un choix délibéré. Dans notre société, la profession médicale est l'une des plus respectées. Je voulais devenir médecin. »

- Quel âge aviez-vous lorsque vous avez pris cette décision ?

- Je suis entré à l'université à l'âge de seize ans.

- Êtes-vous satisfait(e) de votre choix de profession médicale ?

Beaucoup de gens me demandent maintenant : « Maintenant que vous êtes reconnu dans le monde entier, qu'allez-vous changer dans votre vie ? » Je réponds toujours que j'étais pleinement satisfait de ma vie avant de devenir célèbre et que je n'ai pas l'intention de changer quoi que ce soit.

« Docteur Gail, je connais beaucoup d'oncologues et d'hématologues, et je sais que c'est un métier très difficile psychologiquement. Après tout, un médecin est constamment confronté à la mort et au malheur. Qu'en pensez-vous ? »

« Vous avez en partie raison, Dr Shcherbak. Psychologiquement, c'est une profession difficile. Mais d'un autre côté, c'est justement ce qui m'attire. C'est un défi. Les oncologues et les hématologues doivent souvent résoudre des problèmes complexes et se retrouvent dans des situations délicates, souvent parce que nos connaissances dans ce domaine sont limitées. C'est pourquoi je pense que l'oncologie offre un immense champ d'expression à la créativité médicale. À la fac, on se demandait souvent : « Qu'est-ce qui est mieux ? Composer ou jouer de la musique ? » En cardiologie, on joue. Mais en oncologie, on compose. Tout est nouveau et inexploré. »

De plus, je suis formé à la fois comme chercheur et comme médecin. C'est notamment en oncologie et en hématologie qu'il est aisé de faire le lien entre les résultats de laboratoire, le travail hospitalier et la prise en charge concrète des patients. Ce n'est pas un hasard si les premières maladies dont l'origine génétique a été identifiée étaient des maladies du sang, comme les troubles de la synthèse de l'hémoglobine. Et vous savez que la plupart des prix Nobel de médecine de ces dernières années ont récompensé des travaux sur ces questions.

— Compte tenu de ce que vous avez dit, à qui vous identifiez-vous le plus ? À un médecin ? À un scientifique ? Ou êtes-vous plutôt pour la synthèse ?

Être un bon médecin, soigner les gens, c'est un travail qui devrait vous occuper tout votre temps. Plus que tout votre temps. Être un véritable scientifique, c'est aussi un engagement de toute une vie. Parfois, je me dis que personne ne peut faire les deux en même temps. Surtout à notre époque, où la médecine et la science sont devenues si technologiquement avancées, si fortement dépendantes de la technologie, pour ainsi dire. Mais en même temps, je constate que nous manquons précisément de personnes capables de combiner ces deux vocations. C'est crucial. Je crois qu'une synthèse est nécessaire. C'est précisément là que réside mon devoir : faire converger le médecin et le scientifique qui sont en moi.

Comment votre temps est-il réparti dans des conditions de travail normales au sein d'une clinique californienne ?

En tant que chef de clinique, je passe la majeure partie de mon temps à faire le tour des services, à examiner les patients et à discuter avec eux. Mes patients sont souvent atteints de formes de cancer assez courantes, comme le cancer du poumon. Je les soigne comme un médecin généraliste. Je consacre également une partie de mon temps à la gestion d'un petit centre de recherche qui recueille des données statistiques sur les résultats des nouveaux traitements contre la leucémie, les greffes de moelle osseuse et d'autres données. Enfin, j'occupe un poste très important : mon propre laboratoire, où je mène des recherches fondamentales sur les mécanismes moléculaires de la leucémie !

Je sais que cela peut donner l'impression que je m'éparpille, mais je ne suis pas d'accord. Je me concentre sur ces trois domaines car nous avons un objectif crucial : trouver un traitement efficace contre la leucémie. Et nous pensons que les premiers résultats seront obtenus en laboratoire.

Où allons-nous ? Quel est l'objectif principal de nos recherches ? Aucun enfant ne devrait mourir de leucémie. Nous devons tout mettre en œuvre pour y parvenir.

Votre clinique propose-t-elle des traitements curatifs ? Parvenez-vous à faire évoluer une leucémie aiguë vers une forme chronique ?

En 1986, nous sommes parvenus à guérir environ 70 % des enfants atteints de leucémie et environ 30 % des adultes. Au total, cela signifie que nous guérissons exactement la moitié de nos patients.

- C'est un résultat phénoménal !

Malheureusement, la plupart des gens ignorent les progrès considérables réalisés dans le traitement de la leucémie. Mais soigner la moitié des patients ne suffit pas. L'autre moitié décède. Par exemple, cette année, deux cent mille Américains mourront d'un cancer.

Des articles de presse ont indiqué que vous étiez titulaire d'un doctorat. Quel problème avez-vous abordé dans votre thèse ?

Mon thème est la vie et la mort. L'unité de la vie et de la mort au sens philosophique. J'aborde ce sujet dans mon autobiographie, publiée aux États-Unis.

— Docteur Gail, que dites-vous à vos patients lorsque vous établissez un diagnostic ?

Je dis toujours toute la vérité à mes patients, tous les faits. Je ne sais pas si c'est bien ou mal, mais nous adhérons au principe que les gens doivent avoir accès à toutes les informations. En réalité, les décisions les plus importantes concernant leur traitement doivent être prises par le patient lui-même. Et pour cela, il a besoin d'informations fiables. Ce n'est pas toujours la meilleure solution, mais nous n'avons tout simplement pas d'autre choix.

— Aviez-vous déjà eu affaire à des patients atteints de maladies liées aux radiations avant de venir à Moscou et de commencer à soigner ceux qui avaient été touchés par l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl ?

Oui, nous avons une certaine expérience. Dans certains cas de leucémie, une greffe de moelle osseuse est nécessaire. Dans ces cas-là, nous exposons délibérément les patients à des doses de radiation très élevées, parfois proches du seuil létal. Nous avons une expérience considérable du traitement des patients ayant reçu des doses de radiation très élevées, de l'ordre de plusieurs milliers de rem.

— Vos prévisions concernant le traitement des patients à Moscou ont-elles correspondu aux résultats obtenus ?

En général, oui, si l'on parle d'une tendance générale en matière de pronostic statistique. Mais il est très difficile d'établir un pronostic précis dans chaque cas individuel. De manière générale, faire un pronostic est une question éthique très complexe et un lourd fardeau. Ici, je ne parle pas du traitement des victimes de Tchernobyl, mais de celui des patients atteints de leucémie dans ma clinique. Supposons que je sache que sur cent patients nécessitant une greffe de moelle osseuse, la moitié survivra et guérira. Mais pour les cinquante pour cent qui décèdent, c'est une maigre consolation. Nous raccourcissons leur vie par notre traitement. Ainsi, chaque fois qu'un patient dont la vie a été abrégée par le traitement décède, je ressens une forme de responsabilité personnelle. Je dois assumer cette responsabilité, mais je n'ai pas d'autre choix.

La solution la plus simple serait de ne plus pratiquer de transplantations du tout. Mais nous nierions alors à l'immense majorité des patients leur droit à la vie.

— Docteur Gale, lequel de vos patients à Moscou vous a le plus marqué ?

« Je tiens à dire d'emblée que je me souviens de chacun d'eux — je me souviens d'eux en tant que personnes, en tant qu'individus. Mais certaines personnes m'ont profondément marqué. Trois patients en particulier se sont démarqués. »

Le premier était un médecin qui travaillait à la centrale nucléaire, soignant les blessés. En tant que médecin, il comprenait toute la gravité de la situation ; il comprenait tout, mais il est resté courageux. Le deuxième patient était pompier. Lorsque j'ai quitté Moscou pour Kiev – vous vous souvenez, début juin ? – j'ai été absent de la clinique pendant trois jours. À mon retour de Kiev, il était furieux et m'a demandé : « Où étiez-vous ? Pourquoi êtes-vous parti ? » Le troisième était également pompier. Peut-être ne se rendait-il pas compte du danger qui le menaçait, peut-être le savait-il, ou peut-être a-t-il délibérément tout fait pour ignorer la menace qui pesait sur sa vie.

Il s'est comporté de manière touchante – pendant sa tournée, il n'arrêtait pas de me demander :

« Comment allez-vous, docteur, comment vous sentez-vous ? »

Deux de ces patients sont décédés, un a survécu…

- Quels sentiments vous ont guidé lorsque vous avez décidé de partir en Union soviétique ?

« Avant tout, je suis médecin et je connais les conséquences potentielles d'un tel accident. C'est pourquoi j'ai jugé nécessaire d'offrir mon aide. En tant que membre du corps médical, les divergences politiques ne me concernent pas. Notre premier devoir est de sauver des vies et de les aider. De plus, des accidents similaires pourraient se produire non seulement en URSS, mais aussi aux États-Unis et dans d'autres pays. Et naturellement, nous pouvons attendre la même compassion et la même aide du peuple soviétique. »

— Pensez-vous qu’il soit possible d’établir une analogie entre la visite du Dr Hammer dans notre pays en 1921 et votre voyage actuel ?

« D’une certaine manière, oui. Certes, Hammer travaillait alors sur le typhus, tandis que nous étions confrontés à la menace nucléaire. Les circonstances étaient complètement différentes, mais le fond était le même. Des médecins de différents pays s’entraident. En ce sens, rien n’a changé. Mais les situations, bien sûr, sont totalement incomparables. Imaginez : tout comme l’idée même d’un accident de réacteur nucléaire en 1921 était absolument inimaginable, il est aujourd’hui impossible d’imaginer une épidémie de typhus de l’ampleur de cette année-là. L’humanité a appris à surmonter toutes les situations qui se présentent… »

— Mais en même temps, cela crée de nouveaux problèmes.

« Ce sera toujours comme ça (Dr Gale rit). Et aujourd'hui, il nous est difficile d'imaginer quels problèmes tourmenteront l'humanité dans soixante ans. »

Vous avez amené vos enfants avec vous lors de cette visite. Cela signifie-t-il qu'ils peuvent rester ici en toute sécurité ?

Beaucoup de gens à travers le monde pensent que Kyiv sera complètement abandonnée par ses habitants ou que tous les enfants ont été évacués. Si je suis venue ici avec ma famille, c'est notamment pour réaffirmer que la situation est parfaitement maîtrisée et que les patients reçoivent les soins nécessaires. Je n'ai jamais douté de la sécurité de mon arrivée à Kyiv. Je n'aurais jamais amené mes enfants s'il y avait eu le moindre danger. Je pense qu'un tel geste sera plus facile à comprendre qu'une série de déclarations médicales et de généralisations complexes.

- Pensez-vous que la situation à Kyiv s'améliore ?

Bien sûr. Les niveaux de radiation diminueront progressivement. Certains aspects requièrent une attention particulière, comme la protection de l'eau. Mais tout est mis en œuvre pour protéger Kiev. Par exemple, des puits artésiens ont été forés, des sources d'eau alternatives ont été identifiées, et je crois que la situation est parfaitement maîtrisée. Sur ces questions, j'ai une confiance totale en mes collègues soviétiques. Je ne crois pas qu'ils exposeraient leurs enfants ou eux-mêmes à des radiations qu'ils jugeraient inacceptables.

- Êtes-vous satisfait(e) des informations que vous avez reçues ?

Depuis ma première visite en Union soviétique, et à Kiev en particulier, j'ai été frappé par la sincérité et la franchise avec lesquelles nous traitons mes collègues soviétiques. Je tiens à souligner que nombre d'entre nous ont été profondément impressionnés par le rapport du Politburo sur l'enquête relative aux causes de l'accident nucléaire de Tchernobyl. Je crois que l'évaluation de l'accident était extrêmement sincère. Elle était peut-être même plus directe et ouverte que nous ne l'avions imaginé, et je m'en réjouis. J'espère, et j'en suis même convaincu, que votre analyse des informations médicales sera aussi complète et franche que votre analyse des causes physiques de l'accident.

- Aimeriez-vous visiter Kyiv à nouveau ?

« Non seulement j'en ai envie, mais je serai à Kyiv. Je serai de retour en octobre, pour l'ouverture de l'exposition des œuvres de la collection du Dr Hammer. »

Robert Gale tint parole. C'était l'automne, le même aéroport, un avion américain – cette fois un petit Boeing, immatriculé N2 OXY. Le Dr Gale était accompagné du célèbre chanteur et compositeur américain John Denver, qui interpréta ses ballades country. À la demande d'Armand Hammer, le Dr Gale inaugura l'exposition « Chefs-d'œuvre de cinq siècles ». Lors de la cérémonie d'ouverture, il déclara :

Tchernobyl nous rappelle à tous que le monde doit mettre un terme à toute possibilité de guerre nucléaire.

Ce soir-là, un concert eut lieu au Palais Ukraine, dont l'intégralité des recettes fut reversée au Fonds de secours de Tchernobyl. Les paroles de John Denver sur le cimetière Piskarevskoïe de Leningrad résonnèrent avec sincérité et émotion : après sa visite, il avait composé une chanson célébrant la force et le courage du peuple soviétique, son amour pour sa patrie… Le public écouta avec une grande affection la voix claire de ce jeune homme roux du Colorado. « Je veux que chacun sache que je respecte et que j'aime le peuple soviétique », déclara John Denver. « Il est très important pour moi d'être ici, en Union soviétique, et de chanter pour vous, et pas seulement de chanter, mais de partager ma musique avec vous. Je veux que chacun sache que j'ai un immense respect pour les habitants de Kiev et les habitants de Tchernobyl ; je respecte leur courage, leur bravoure. » John Denver fut applaudi non seulement par des milliers de Kieviens, mais aussi par le Dr Gale et son épouse. Puis il y eut un dîner d'adieu, un peu triste, comme toujours lorsqu'on dit au revoir à de bons amis. Ensuite, la nuit tombée, nous sommes tous allés sur les rives du Dniepr et avons chanté notre chanson folklorique, « Le large Dniepr gronde et gémit », à nos amis américains. Gail et Denver écoutaient attentivement, puis Denver demanda pensivement : « Où se trouve Tchernobyl ? »

Nous avons pointé vers le nord, dans l'obscurité, là où le Dniepr coulait ses eaux d'automne.

« Comment les gens sont-ils testés s'il n'y a plus de guerre ? »

L. Kovalevskaya :

Le 8 mai, nous avons quitté un village du district de Polésie pour Kyiv, jusqu'à l'aérodrome de Boryspil. J'ai envoyé ma mère et les enfants à Tioumen. Je n'avais presque plus d'argent, et ce qui me restait, je l'ai donné aux habitants de Pripiat à l'aéroport. Certains ont reçu trois roubles, d'autres deux. Des femmes avec des enfants pleuraient, j'avais pitié d'elles. J'ai gardé un rouble pour moi afin de pouvoir aller à Kyiv. Un billet de Boryspil à Kyiv coûtait 80 kopecks, et il ne me restait que 20 kopecks en poche. J'étais couvert de crasse, mon pantalon captait les ondes radio. J'étais à une station de taxis, en train d'appeler des amis : celui-ci n'était pas là, celui-là était parti. Il ne me restait qu'une seule adresse. Je me suis dit : je vais prendre un taxi, y aller, et dire au chauffeur que mes amis paieront pour moi. Et s'ils ne sont pas là, je noterai ses coordonnées et je paierai plus tard. J'étais là. Un homme s'est approché de moi, s'est mis dans la file d'attente derrière moi, et… Il me demande : « Quelle heure est-il ? » Vous savez comment d'habitude les garçons viennent me parler et me demandent de faire connaissance. Je suis là, en colère, moche, sale, pas lavée, pas apprêtée… Je regarde son poignet : a-t-il une montre ? Non. Alors je lui demande l'heure. Je ne sais pas pourquoi, mais tout le monde a tout de suite deviné qu'on venait de Tchernobyl. Les gens ne connaissaient pas grand-chose de Pripyat, ils n'arrêtaient pas de répéter :

« Tchernobyl. » Soit à mon regard, soit à mes vêtements – je ne sais pas pourquoi. Mais ils ont deviné sans se tromper. Le type qui s'était placé derrière moi dans la file d'attente me demande : « Vous venez de Tchernobyl ? » Je lui réponds, agacée : « Quoi, ça se voit ? » – « Oui, ça se voit. Et où allez-vous ? » Je réponds : « Je ne sais pas, j'ai bien peur que ça ne serve à rien d'y aller. » Il me demande : « Quoi, vous n'avez nulle part où dormir ? » – « Nulle part. » Il me prend par le bras et dit : « Allons-y. » – « Je ne vais nulle part avec vous », je réponds. Je me dis qu'il va m'emmener chez lui, et tout ça… Je connais ces combines. Eh bien non. Il monte dans un taxi avec moi et m'emmène à l'hôtel « Moscou ». Il paie le taxi, il paie l'hôtel. Il m'emmène ensuite à son travail, où une vieille dame est de service. Elle me donne à manger, puis me ramène. Je me suis rafraîchi, lavé, et j'ai alors appris son nom de famille : Alexandre Sergueïevitch Slauta. Il travaille pour la société républicaine des amoureux des livres.

A. Perkovskaya :

« Au début du mois de mai, nous avons commencé à emmener les enfants dans des camps de pionniers. J'y ai découvert toutes sortes de choses ! »

Ils savaient qu'il y aurait des bons pour Artek et la Jeune Garde. Les parents ont commencé à venir me presser d'envoyer leurs enfants à Artek. J'étais ferme avec eux, je ne le cache pas. Souvent, je devais aussi assumer mes responsabilités. L'ordre était le suivant : emmener aux camps ceux qui avaient terminé leur deuxième année de primaire, jusqu'à la neuvième année incluse. Alors ils venaient me voir et me disaient : « Et les élèves de dixième année ? Ce ne sont pas des enfants ? Et ceux de première année ? » Imaginez : une mère arrive, seule, sans mari, de service, avec un enfant de six ans. Doit-il vraiment terminer sa deuxième année ? Que va-t-elle faire de lui ? Naturellement, je notais une année de naissance différente pour cet enfant sans le moindre scrupule. Plus tard, quand je suis allée aux camps des Jeunes Pionniers, j'ai essuyé de nombreux reproches. Mais, pardonnez-moi, je n'avais pas le choix.

Nous avons donc dressé ces listes, et c'est là que les choses ont commencé à mal tourner. Des habitants de Kyiv appelaient pour demander à emmener leurs enfants dans les camps. Et ainsi de suite. En consultant les listes, j'ai découvert toutes sortes de mensonges. J'ai dû annoncer à la radio que les parents devaient se munir de leur passeport et de leur carte d'identité de Pripyat…

En août, je suis allée à Artek et à Molodaya Gvardiya, en emmenant les enfants avec moi.

Vous imaginez ? J'ai trouvé une jeune fille presque adulte, originaire d'une autre ville. Elle n'avait aucun lien avec Pripyat. J'ai même trouvé une fille de la région de Poltava. Comment ces enfants se sont retrouvés à Artek et dans les camps de la Jeune Garde, je n'en sais rien. Mais eux aussi, comme tout le monde, étaient en vacances pour deux périodes de service…

Début mai, lorsque j'ai amené des femmes enceintes à Bila Tserkva, un dignitaire – le troisième secrétaire du comité du parti de la ville – est sorti et a déclaré : « Nous devons agir comme des hommes d'État. » Ils ont accueilli nos femmes en combinaisons de protection et masques à gaz, et ont effectué des contrôles dosimétriques à l'extérieur. Et ils n'ont admis les enfants à Bila Tserkva que le soir, faute de dosimétriste.

Alors que je me reposais après mon séjour à l'hôpital d'Alouchta, une amie m'a prévenue : « Ne me dis pas d'où tu viens. Dis que tu es de Stavropol. Ce sera mieux ainsi. » Je ne l'ai pas crue. De plus, il était indigne de moi de cacher qui j'étais et d'où je venais. Deux jeunes filles se sont assises à ma table, l'une de Toula et l'autre de Kharkiv. Elles m'ont demandé : « D'où viens-tu ? » – « De Pripiat. » Elles se sont aussitôt enfuies. Puis elles ont installé mes « amies dans l'épreuve », des femmes de Tchernigov.

A. Esaulov :

Le 29 avril, au centre de communications de notre ville, l'opératrice Nadya Miskevich s'est évanouie d'épuisement. Elle était restée en ligne toute la journée. La responsable du centre, Lioudmila Petrovna Serenko, est une femme formidable. Elle a été la première en ville à organiser des roulements. Il y a aussi eu cet incident où un déséquilibré a coupé le courant au poste de transformation. Il a dit : « Je présente des symptômes d'intoxication aux radiations. Emmenez-moi, sinon je coupe le courant. » Et c'est ce qu'il a fait. Lioudmila Petrovna a donc immédiatement basculé sur le groupe électrogène de secours. C'est une personne vraiment extraordinaire.

Et puis, il y a eu un autre incident. Ivan Nikolaïevitch Tsarenko, le directeur adjoint de la centrale nucléaire chargé du bien-être et des questions sociales, est venu me voir et m'a dit : « Aidez-moi, Alexandre Iourievitch. Il faut enterrer Chashenok, l'opérateur décédé à la tranche 4. Il faut le mettre dans un cercueil et l'enterrer, mais Varivoda, du service des travaux, refuse de nous prêter un bus. C'est le seul. » Difficile de savoir qui a raison et qui a tort. Il n'avait qu'un seul bus, et il en avait besoin vivant pour régler des questions cruciales.

Nous sommes allés à Varivoda. Je lui ai dit : « Écoute, pourquoi tu perds ton temps ? Tu dois payer la dernière dette de cet homme. Donne-moi le bus. » Il a répondu : « Je ne te le donnerai pas. » J'ai rétorqué : « Pourquoi tu n'obéis pas aux autorités soviétiques, parasite ? » Il a répliqué : « De toute façon, je ne te le donnerai pas. Tu peux me découper en morceaux, me manger, mais je ne te le donnerai pas. »

Alors je prends la route, j'arrête le premier bus que je croise, je le donne à Varivoda et je prends son bus pour aller aux funérailles…

Yu. Dobrenko :

Après l'évacuation, environ cinq mille habitants restaient à Pripyat – des personnes laissées sur place par diverses organisations pour poursuivre les travaux. Mais certains refusaient d'évacuer et restaient en ville, apparemment en situation irrégulière. Il s'agissait principalement de retraités. Leur situation devint difficile et leur évacuation prit beaucoup de temps. J'ai évacué un retraité le 20 mai. C'était un vieil homme décoré, qui avait participé à la bataille de Stalingrad. Comment s'en est-il sorti ? Il est descendu auprès des soldats, leur a pris plusieurs masques à gaz et a même dormi dedans. Il n'a pas allumé la lumière pour ne pas être remarqué la nuit. Il avait quelques biscuits et avait fait des réserves d'eau. Au moment où je l'ai évacué, l'eau était déjà coupée dans la ville ; elle était nécessaire à la décontamination. Il y avait l'électricité et il regardait la télévision.

Et ils l'ont trouvé ainsi. Son fils, un évacué, est venu et a dit : « Mon père est resté en ville. Je me suis tu longtemps, mais je sais qu'il n'y a plus d'eau et qu'il est assis là. Allons en chercher. » Nous sommes arrivés et il a dit : « D'accord, il n'y a pas d'eau, j'y vais. » Il a mis un masque à oxygène et a pris du sarrasin pour pouvoir même faire une soupe. Il y avait aussi beaucoup de vieilles femmes comme lui dans les villages, qui refusaient catégoriquement de quitter leur maison. Nous les appelions des « partisanes ». Il est vrai qu'il y en avait de différentes sortes. Il y en avait aussi que les enfants « oubliaient » tout simplement. Ils ne les emmenaient pas avec eux. Ou bien elles acceptaient facilement, en disant : « Restez ici et gardez la maison et les affaires. »

Sofia Fedorovna Gorskaya, directrice de l'école n°5, Pripyat :

« Tous les enseignants n'ont pas survécu à l'épreuve que nous avons traversée. Pas tous. Car tout le monde n'est pas fait pour l'enseignement. Même après l'évacuation, certains ont quitté leurs classes, abandonnant leurs élèves. Les enfants ont très mal réagi, surtout les lycéens et les élèves de terminale. Ils étaient très contrariés de voir arriver d'autres enseignants. Ceux qui étaient partis, abandonnant leurs élèves, ont justifié leur geste par leur inexpérience, par leur incapacité à gérer une telle situation. Après avoir appris à la télévision que tout était rentré dans l'ordre, ils sont revenus. C'est une leçon importante pour nous, dans la formation des futurs enseignants, ceux que nous sélectionnons parmi les élèves et préparons pendant deux ans à intégrer les écoles normales. Il y avait parmi les enseignants quelques « militants » qui prenaient la parole plus fort que quiconque lors des réunions, puis disparaissaient. Oui, il y en avait. »

Valery Vukolovich Golubenko, directeur militaire de l'école secondaire n°4 de Pripyat :

« Lors de l'évacuation, nous n'avons emporté aucun registre scolaire. Après tout, nous ne partions que pour un court instant, espérant revenir rapidement en ville. Puis, à la fin de l'année scolaire, il a fallu rédiger les certificats de fin d'année des élèves de seconde. Comme il n'y avait toujours pas de registres, nous leur avons demandé de s'auto-évaluer. Nous leur avons dit : « Vous vous souvenez de vos notes, n'est-ce pas ? » En les consultant, nous avons constaté qu'aucun ne les avait gonflées, et certains les avaient même sous-estimées. »

Maria Kirillovna Golubenko, directrice de l'école n°4, Pripyat :

« Dès l'évacuation, ici à Poleskoye, j'ai été nommée membre de la commission des colis pour le Comité exécutif de la ville de Pripyat. J'ai été profondément touchée par la générosité de nos concitoyens, que nous ressentons concrètement en ouvrant les colis, en triant les cadeaux et en lisant les lettres. Nous donnons certains articles aux maisons de retraite où séjournent les personnes âgées isolées de Pripyat, d'autres à des foyers mère-enfant et d'autres encore à des camps de pionniers, notamment des vêtements pour bébés. De nombreux livres arrivent ; nous les donnons aux bibliothèques des ouvriers et des opérateurs de la centrale nucléaire. Ici, dans la pièce d'à côté, il y a environ deux cents colis, et trois cents autres sont à Kyiv, au bureau de poste. Nous recevons beaucoup de lettres d'enfants. Des enfants de Leningrad ont envoyé de nombreux colis contenant des livres, des vêtements, des poupées, de la papeterie ; chaque colis contient une lettre, et chaque lettre exprime de l'inquiétude et de la compassion. Bien que ces enfants – en CE2 et CE1 – soient loin du lieu de l'accident, ils comprennent la tragédie. De nombreux colis sont arrivés d'Ouzbékistan et… » Au Kazakhstan, on offre des figues, des fruits secs, des cacahuètes, du sucre fait maison et du thé. Les retraités envoient du savon, des serviettes et du linge de lit. Les enfants ajoutent souvent des livres, des poupées et des jeux.

Mais je prie le lecteur de ne pas se laisser emporter par l'émotion et la douce euphorie que peuvent susciter ces histoires de colis et de lettres envoyées par des gens bienveillants et sincères. Restez vigilants. Car la catastrophe de Tchernobyl a aussi engendré autre chose : les chefs-d'œuvre traditionnels de la bêtise et de la bureaucratie russes, déjà ridiculisés par Saltykov-Shchedrin.

Je vais en donner un :

« Conseil municipal des députés du peuple de la région de Crimée, Yalta. 16.10.86. Au président du comité exécutif du Conseil municipal des députés du peuple de Pripyat, le camarade V. I. Voloshko

Conformément à la directive n° 110 du ministère de la Santé de l'URSS, en date du 6 septembre 1986, le Comité exécutif du Conseil municipal des députés du peuple de Yalta a adopté la résolution n° 362(1), en date du 26 septembre 1986, relative à l'attribution d'un appartement en Crimée à M. Miroshnichenko N. M. et à sa famille de quatre personnes (lui-même, son épouse et leurs deux fils), évacués de la zone de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Nous vous prions de bien vouloir transmettre aux autorités locales un certificat de location établi par M. Miroshnichenko N. M. pour l'appartement n° 68, un trois-pièces bien agencé d'une surface habitable de 41,4 m² situé dans l'immeuble n° 17, rue Geroev Stalingrada, à Pripyat.

Vice-président du comité exécutif de la ville, P. G. Roman.

N'est-ce pas ironique ? Tout le pays sait comment et à qui les habitants de Pripyat ont « loué » leurs confortables appartements. Et il n'y a qu'à Yalta, sous le soleil, qu'on imagine que des voleurs ou des proches de ce citoyen se sont immédiatement installés dans l'appartement de 41,4 mètres carrés abandonné par N.M. Miroshnichenko le 27 avril 1986, au mépris des procédures établies, des réglementations en vigueur et du niveau élevé de radiation.

En vérité, « comment les gens sont-ils mis à l'épreuve ? » Le flash au-dessus de la centrale nucléaire de Tchernobyl, avec sa lumière aveuglante, a mis en lumière le bien et le mal, l'intelligence et la stupidité, la sincérité et l'hypocrisie, la compassion et la malice, la vérité et le mensonge, l'altruisme et la cupidité — toutes les vertus et les vices humains cachés dans l'âme de nos compatriotes et de ceux qui vivent bien au-delà des frontières de notre pays.

Je me souviens des numéros de mai des magazines américains populaires U.S. News and World Report et Newsweek : leurs couvertures rouge carmin menaçantes, la faucille et le marteau, le symbole atomique – et cette fumée noire qui s’étendait au-dessus du monde entier. Les gros titres criards :

« Cauchemar en Russie » ; « Libération mortelle de Tchernobyl » ;

« Le nuage de Tchernobyl » ; « La version du Kremlin et les risques réels » ; « Tchernobyl : nouvelles inquiétudes sanitaires. Un dangereux voyage d'étude à Kiev ». Et les premiers mots, apocalyptiques et triomphants, de ces reportages : « Ce fut un cauchemar sans précédent du XXe siècle… » J'admets que les titres sensationnalistes et le ton hystérique sont une tradition de la presse américaine, qui s'efforce à tout prix de capter l'attention du lecteur et de le séduire. Tout cela est vrai. Mais malgré toutes ces concessions, il était impossible de déceler dans ces articles la moindre compassion humaine pour les victimes de l'accident, et derrière les prédictions médicales et génétiques inquiétantes, pas la moindre trace de préoccupation pour la vie et la santé des enfants de Pripyat et de Tchernobyl. J'ai été particulièrement frappée par le ton froid et politique de l'article de Felicity Beringer paru dans le New York Times le 5 juin 1986 : cette femme (une femme !), avec l'impassibilité d'un robot, maniant la plume comme pour trancher au vif avec un scalpel, faisait son reportage depuis le camp de jeunes pionniers d'Artek, où séjournaient alors des enfants de Pripyat. On ne trouvait aucune trace de l'éternelle compassion féminine et maternelle dans ses propos ; seulement un rejet haineux et propagandiste de tout ce que disaient ces enfants de onze et douze ans, abasourdis par ce qui s'était passé, aspirant à retrouver leurs foyers, auxquels ils ne pourraient jamais retourner…

J’ai écrit ces mots en 1986 – et ils reflétaient sans doute mon rejet, teinté de propagande, des principes qui régissent les médias occidentaux. Quoi qu’il en soit, en mai 1988, à Kiev, lors d’une conférence sur les aspects médicaux de Tchernobyl, une jeune femme, simple mais intelligente et séduisante, s’est approchée de moi et s’est présentée comme « Felicity Beringer, correspondante du New York Times à Moscou ».

Elle m'a demandé si j'avais vraiment lu ses articles et si l'impression qu'ils m'avaient faite était réelle. J'ai répondu que oui, et que c'était le cas. Nous avons commencé à discuter, et il s'est avéré qu'en deux ans, depuis l'accident, nous partagions une vision similaire de Tchernobyl et des événements qui ont suivi. Que s'était-il passé ? Nous avions changé. Nous étions devenus plus humains, et non plus des robots mécaniques aux idéologies opposées.

En réalité, de telles personnes existaient aussi bien aux États-Unis que dans notre pays, même avant la perestroïka et la glasnost. Des personnes qui s'élevaient au-dessus des stéréotypes de la propagande primitive.

Au service des affaires étrangères de Radio Kyiv, Inna Konstantinovna Chichinadze, rédactrice en chef de la Société d'État de radiodiffusion et de télévision de la RSS d'Ukraine, m'a présenté en mai 1986 les lettres qui étaient arrivées à cette époque des États-Unis et de Grande-Bretagne.

Voici ces lettres :

David Parsons, Chalfont, Pennsylvanie, États-Unis :

« Ici, en Pennsylvanie, nous savons trop bien comment ce qui s'est passé ici, sur Three Mile Island, en 1979, peut se reproduire. Une telle situation ne nous apprend-elle pas à nous entraider, à comprendre que nous vivons sur la même planète ? »

Je suis profondément attristé par le sort de ceux qui ont souffert, d'une manière ou d'une autre, des conséquences de la tragédie de Tchernobyl. Que Dieu aide vos scientifiques à comprendre ce qui s'est passé et comment éviter qu'une telle catastrophe ne se reproduise. Ces informations seront d'une grande utilité pour les industries énergétiques soviétique et américaine.

Mme Dod Schmirko, High Wycombe, Buckinghamshire, Angleterre :

« Alors que votre désir était d'évacuer la population de la zone sinistrée le plus rapidement possible, et de le faire avec le plus de calme et d'humanité possible, les fausses informations diffusées par la presse britannique, ouest-allemande et américaine étaient viles et honteuses de cruauté. Leur intention manifeste était de semer la panique et la peur, et ce, à un moment où votre peuple faisait preuve de courage et de noblesse face à l'adversité. »

Mlle Amy Smith, ancienne grutier, Orcades, Écosse (72 ans ; a porté une tente sur son dos et a participé à la veillée de Greenham Common en 1984) :

J'ai été profondément attristé d'apprendre la catastrophe de Tchernobyl. La colère m'a envahi en voyant le scandaleux et mensonger déchaînement médiatique dans mon pays et aux États-Unis. Je me souviens du message de condoléances de M. Gorbatchev aux États-Unis et au président Reagan après la tragédie de Challenger. Il faut faire preuve d'une impolitesse flagrante pour répondre ainsi à un tel geste ! Et ce n'est pas tout. On nous a caché pendant cinq semaines une fuite dans une centrale nucléaire britannique, et on ne nous a rien dit du sous-marin nucléaire qui a coulé en mer d'Irlande. Dans une telle situation, il faut être d'une impolitesse extrême pour rejeter la faute sur autrui.

Lettre collective des membres de la communauté de Swarthmore, Pennsylvanie, États-Unis.

Total - 304 signatures :

Nous, membres de la communauté de Swarthmore et du Swarthmore College, nous souvenant de la compassion dont votre peuple a fait preuve suite à l'accident de la centrale nucléaire de Three Mile Island, tenons à vous exprimer notre sympathie après l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Nous sommes profondément conscients de notre humanité commune sur cette terre fragile, et que tout ce qui se passe en son sein nous concerne tous. C'est pourquoi, forts de cette conviction, nous vous témoignons toute notre affection et notre soutien.

« …et tout est comme un océan ; tout coule et se combine ; un contact à un endroit crée un mouvement à l’autre bout du monde » (Dostoïevski, « Les Frères Karamazov »).

Nicholas Snyder, Waterbury, Connecticut, États-Unis :

« Je vous prie d’accepter un don de 25 $ au fonds d’aide aux victimes de la catastrophe de Tchernobyl. Veuillez excuser la modestie de ce don, mais considérez-le comme l’expression de mon profond attachement à la terre et au peuple de ma chère mère, Tatiana Kochyrka, née dans le village de Khishchevychi, près de Lviv. »

Clive Baker, Devon du Nord, Angleterre :

« Je tiens à exprimer ma sympathie aux personnes touchées par l'accident de

Tchernobyl, et dire que j'ai honte de ce qui a été écrit dans la presse anglaise

À ce sujet, je souhaiterais me proposer comme donneur de moelle osseuse.

si vous le jugez possible et que cela peut apporter ne serait-ce qu'un peu d'aide aux victimes

avantage"

Robert F. Wells, Clearwater, Floride, États-Unis :

« Tenez bon et prenez soin de vous, mes chers. J'espère que Tchernobyl et ses plaies ne seront bientôt plus qu'un douloureux souvenir. Que la leçon que nous devons tous apprendre ne tombe pas dans l'oubli. Puisse le temps revenir à l'époque où nous nous sommes rencontrés sur l'Elbe (j'étais alors marin), et alors la menace d'une annihilation nucléaire disparaîtra à jamais. Je sais que vous vous joindrez à moi et à des millions d'autres dans cet espoir. »

Au tout début du mois de juin, le chef de l'Église orthodoxe autocéphale américaine, l'archevêque de Washington et métropolite Théodose d'Amérique et du Canada, est arrivé à Kyiv et a célébré un office à la cathédrale Saint-Volodymyr. En parfaite adéquation avec les réalités du XXe siècle, il s'est exprimé devant des microphones, et son discours a été traduit par l'évêque de Serpoukhov.

« En tant que chrétiens, nous éprouvons une profonde compassion pour les personnes qui se trouvaient à Tchernobyl », a déclaré l'invité américain. « Nous prions pour leur santé et pour le repos de l'âme de ceux qui nous ont quittés. Vos joies sont les nôtres, vos peines sont les nôtres. Nous sommes remplis de compassion, et non seulement nous, mais aussi d'autres chrétiens en Amérique qui comprennent cette tragédie. »

Dans une interview qu'il m'a accordée après la cérémonie, le métropolite Théodosie a déclaré :

N'oublions pas que nous vivons sur une seule et même planète, et que nous devons apprendre à vivre ensemble. Ce qui s'est passé dans cette petite ville aurait pu se produire n'importe où, et cela nous enseigne à utiliser l'énergie nucléaire avec plus de prudence. Nous devons nous réunir et examiner les avantages et les inconvénients potentiels de son utilisation. Il y a plusieurs années, le patriarche Pimen, chef de l'Église orthodoxe russe, m'a fait un signe particulier : deux mains avec un emblème entre elles, symbole de préservation de la vie. L'accident de Tchernobyl nous apprend à traiter avec précaution tout ce qui peut nuire à l'humanité. Notre Église comprend qu'il s'agissait d'un accident, et nous prions pour que ses conséquences ne soient pas graves. Nous sommes très préoccupés par la sécurité de vos populations vivant près du site de l'accident.

Un mois plus tard, en juillet 1986, un cadeau inhabituel fut livré des États-Unis à la caserne de pompiers du district de Tchernobyl, où « Grand-père » Khmel et ses camarades avaient travaillé en avril : une plaque commémorative portant un message du 28e corps de pompiers de Schenectady, au nom des cent soixante-dix mille membres de l’Association des pompiers américains et canadiens. Le voici :

« Un pompier. Souvent, il est le premier à arriver sur les lieux du danger. Ce fut le cas à Tchernobyl le 26 avril 1986. Nous, les pompiers de Schenectady, dans l'État de New York, admirons le courage de nos frères de Tchernobyl et pleurons profondément leurs pertes. Une fraternité particulière unit les pompiers du monde entier, des hommes et des femmes qui répondent à l'appel du devoir avec un courage et une bravoure exceptionnels. »

En transmettant ce message aux représentants soviétiques à New York, le vice-président James McGowan, de New York, et le capitaine Armand Capulo, de Schenectady, ont exprimé, au nom de tous les Américains honnêtes – et ils sont majoritaires, ont-ils souligné –, leur plus profond respect pour notre peuple. Ils ont réaffirmé le principe défendu par les personnes de bonne volonté du monde entier : ceux qui sont en détresse reçoivent compassion et assistance, et tout est mis en œuvre pour éviter le désastre.

Sarcophage

Stanislav Ivanovitch Gourenko, secrétaire du Comité central du Parti communiste d'Ukraine (au moment de l'accident, il était vice-président du Conseil des ministres de la RSS d'Ukraine) :

« Ma mission à Tchernobyl a duré du 24 juillet au 14 septembre. Nous travaillions à Tchernobyl, dans le bâtiment qui abritait le siège de la Commission gouvernementale. Notre rôle, en tant que représentants de la République, était d'assurer la continuité des opérations dans toutes les installations de la zone. »

Imaginons que nous travaillions d'arrache-pied à cette époque pour préparer Tchernobyl à l'hiver. Il nous fallait en effet loger plusieurs milliers de personnes – des travailleurs postés – et leur offrir des conditions de vie décentes. La ville, cependant, se composait principalement de bâtiments individuels chauffés par des poêles. Il y avait aussi plusieurs chaufferies au charbon, mais elles étaient, bien entendu, inutilisables en raison du risque de sublimation des aérosols radioactifs. Nous nous sommes donc concentrés sur la gazéification de la ville. Il convient de préciser que, juridiquement et pratiquement, le pouvoir exécutif dans la Zone a toujours été entre les mains du Comité exécutif régional de Kyiv. Au sein de notre groupe, toutes ces questions étaient gérées avec énergie par le vice-président du Comité exécutif régional, Youri Kapline – physicien de formation, soit dit en passant. Il était chargé d'une multitude de responsabilités, allant de la répartition des logements à l'entretien des routes d'accès à Tchernobyl. Sans oublier les problèmes d'approvisionnement en eau, de nourriture et de maintien de l'ordre public.

Notre objectif principal était d'organiser au plus vite les travaux de construction et d'installation du sarcophage. Des dizaines de milliers de mètres cubes de béton étaient nécessaires à la construction de cette structure unique au monde. Afin d'assurer le bon fonctionnement des centrales à béton – qui produisaient plus de cinq mille mètres cubes par jour – il fallait les approvisionner toutes les heures. Nous devions garantir la fourniture des trois granulométries dans les quantités requises.

Le Conseil des ministres de la RSS d'Ukraine a organisé une exploitation accrue des carrières de pierre concassée de la république. La pierre était transportée par barges le long du Dniepr. Afin d'accélérer le déchargement, un quai supplémentaire a dû être construit à Plioutovitchchi ; il est toujours en service.

Lorsque notre équipe a commencé à travailler, les centrales à béton étaient déjà en service. L'une de nos principales tâches consistait à les amener à leur pleine capacité, car la construction du sarcophage ne suffit pas ; il faut aussi le bétonner. Les centrales étaient situées dans une zone relativement propre, tandis que le sarcophage se trouvait en zone noire. Le béton était transporté par camions-bétonnières, et chaque camion-benne de plusieurs tonnes devait être chargé et rechargé régulièrement afin de réduire la charge radioactive dans la zone propre.

Les centrales à béton étaient situées à Lelevo, et le point de transbordement se trouvait près de Kopachi. Il est aujourd'hui transformé en monument. À l'époque, un camion-benne empruntait ce viaduc et déversait le béton dans les bétonnières stationnées en contrebas, lesquelles étaient ensuite transportées jusqu'à la Zone Noire. Ces bétonnières acheminaient le béton jusqu'au sarcophage et le déversaient dans les pompes à béton.

Outre le béton, nous gérions la logistique de la Zone. Des vêtements de travail aux immenses structures métalliques, tout transitait par le quartier général de Gossnab. Une douzaine de personnes y travaillaient 16 à 18 heures par jour. Leur mission : trouver la marchandise nécessaire, se la procurer au plus vite et la livrer. Un afflux massif de marchandises en provenance de tout le pays nécessitait un transbordement au poste frontière de Dityatki. Des points de transbordement y furent donc aménagés.

Une base spéciale fut établie sur le site de l'ancienne usine Selkhoztekhnika de Tchernobyl, où les structures métalliques du sarcophage en construction étaient assemblées et soudées. Elles furent ensuite transportées dans la zone noire. Contreforts, fermes, structures suspendues et poutres constituant la fondation du toit du sarcophage : tous ces éléments furent fabriqués en usine et acheminés sur place. Il faut souligner que les monteurs ont relevé ce défi avec brio, réalisant des structures uniques en un temps record.

Nous avions un répartiteur du ministère des Chemins de fer basé à notre siège, qui donnait le feu vert pour le transport de marchandises dans tout le pays, ce qui permettait des livraisons très rapides. Nous construisions également la route Zeleny Mys-Centrale nucléaire, conçue pour assurer le transport le plus rapide et le plus sûr possible du personnel d'exploitation jusqu'à la centrale. Cette route a également été construite par la République – le ministère des Travaux publics de la RSS d'Ukraine. Sa construction a été réalisée en un temps record – de mai à octobre – dans des conditions difficiles, en raison de la contamination radioactive des forêts et du sable. De nombreuses usines d'asphalte ont été installées et des milliers de personnes ont été embauchées. Il a fallu résoudre une multitude de problèmes quotidiens : loger, nourrir et garantir une rémunération équitable au personnel.

Notre commission de surveillance avait une règle d'or : être présents partout où des gens travaillaient. C'est pourquoi le président de la commission, Guennadi Gueorguievitch Vedernikov (vice-président du Conseil des ministres de l'URSS), et moi-même nous rendions chaque jour sur le chantier près de l'unité 4, et nous avons respecté cette règle du début à la fin. Il n'y avait pas un seul endroit dans la zone où des gens travaillaient que nous n'ayons visité. Quel que soit le risque d'exposition aux radiations, si cela permettait à quelqu'un d'être sur son lieu de travail, nous nous y rendions. Et bien sûr, nous visitions constamment les lieux de vie des ouvriers du bâtiment – là où ils vivaient, mangeaient et se reposaient – dans les nombreux camps de pionniers et centres de loisirs. Nous devions nous occuper de la distribution des journaux et de la mise en place du service téléphonique longue distance. Imaginez : 700 ouvriers du bâtiment venus de toute l'Union soviétique vivaient dans un camp de pionniers. Il n'y avait ni journaux, ni radio, ni téléphone longue distance. Nous avons réglé tous ces problèmes sans délai, en fixant des échéances strictes.

De manière générale, tous les travaux dans la Zone étaient divisés en deux parties. La priorité de la Commission gouvernementale était, bien entendu, de localiser la source de contamination radioactive, en travaillant autour du bloc réacteur détruit. Le sarcophage.

C'était notre objectif principal.

Le concept du sarcophage était finalisé en juillet ; il ne restait plus qu’à le mettre en œuvre. Le projet est en parfaite adéquation avec la situation actuelle, nos technologies existantes et notre expertise technique. Le temps de construction du sarcophage a été réduit au minimum grâce à une méthode de construction éprouvée. Tout cela était testé pour la première fois au monde ; je ne connais aucune méthode comparable. En résumé, une sorte de bouclier a été créé, derrière lequel les constructeurs se sont progressivement approchés du réacteur. Sous le revêtement en béton de ce bouclier, un autre bouclier a été érigé, et ainsi, étape par étape, les constructeurs ont gravi cette « pyramide ». Finalement, les différentes étapes ont été franchies : il ne restait plus que l’ouverture du cratère, la zone la plus active.

Le sarcophage nécessitait un toit. Et ce toit devait être construit presque par intuition d'ingénieur. Je suis diplômé de l'Institut polytechnique de Kyiv : dès ma troisième année, on nous enseignait la notion de « considérations de conception ». Si un ingénieur ne peut expliquer pourquoi il a réalisé un dessin particulier, il invoque des « considérations de conception ». C'est cela, l'intuition d'ingénieur.

Mais dessiner sur papier, c'est une chose, charger une structure de plusieurs tonnes et installer la charpente sur le toit effondré du réacteur, c'en est une autre. Nous – toute notre équipe – travaillions depuis deux mois, et juste au moment de recouvrir le toit, nous étions soulagés… Y a-t-il eu des désaccords ? Bien sûr. Les esprits étaient échauffés. Et lorsque nous avons quitté Tchernobyl, les passions se sont ravivées, car une nouvelle équipe avait pris le relais et la construction du sarcophage entrait dans sa phase finale.

C'était une partie de notre travail, la plus importante.

Et puis, il y avait bien sûr la deuxième partie : le personnel de la centrale nucléaire de Tchernobyl, sous la direction du directeur Erik Nikolaïevitch Pozdychev – un homme brillant, décoré à juste titre de l’Ordre de Lénine – a supervisé la décontamination, l’inspection et le réglage des équipements des première et deuxième unités. Ils se préparaient au redémarrage de la centrale dans des conditions extrêmement difficiles. Et notre tâche – celle de la Commission gouvernementale – était de coordonner ce travail. Après tout, il y avait une quantité considérable d’équipements sur le site à l’époque, et leur fonctionnement était parfois mal coordonné… Je dirais que nos voies ferrées étaient détruites environ tous les deux jours – c’était inévitable. Un véhicule blindé de transport de troupes traversait immanquablement les voies, un tracteur aussi parfois, et les mécaniciens devaient forcément y monter pour intervenir. Et ces voies ferrées – cette vieille ligne d’avant-guerre – étaient absolument indispensables au transport du matériel.

Une grande quantité de boue s'est accumulée devant ABK-1. Des opérations de dépoussiérage et d'arrosage constants étaient menées. La boue nous arrivait à la taille. Il faut aménager une voie d'accès. Je pense qu'ils ont rehaussé le niveau du sol d'un mètre : pour limiter la radioactivité, ils ont coulé du béton et l'ont pavé de dalles. Or, le béton a forcément fini par déborder sur une bouche d'égout, qu'ils ont colmatée et perturbée. C'est pourquoi l'eau stagnait même pendant les fortes chaleurs ; la zone devant ABK-1 était littéralement ensevelie sous la boue.

En gros, c'est un feu de fumée pendant une inondation. Voilà comment ça s'est passé.

Nous avons tous gagné – grâce à des personnes formidables, à leur créativité et à leur savoir-faire.

Si l'on aborde des aspects spécifiques de cette période, il convient de souligner l'important travail accompli par l'armée dans la Zone. En effet, c'est elle qui a mené les opérations les plus complexes, sous la direction de spécialistes. Je pense que quiconque a vu le documentaire du regretté réalisateur V. Shevchenko et le film de Kh. Salganik le comprend parfaitement. Une armée professionnelle y était déployée : officiers, conscrits et spécialistes. Mais l'essentiel du travail était réalisé par des « détachés », les « partisans », mobilisés en urgence pour travailler dans la Zone. Il s'agissait d'hommes âgés de 30 à 50 ans, experts chevronnés dans leur domaine, qui, pour la plupart, travaillaient avec efficacité et conscience professionnelle.

En réalité, tout le pays s'est mobilisé pour nettoyer les dégâts causés par l'accident. On en a beaucoup parlé, mais je tiens à le souligner à nouveau. J'y ai rencontré des gens venus des quatre coins du pays : d'Asie centrale et du Caucase, des pays baltes et de Biélorussie, sans oublier les Russes et les Ukrainiens. Ils sont arrivés avec leur propre matériel, et on aurait pu déchiffrer toute la géographie du pays rien qu'en lisant les plaques d'immatriculation.

Il y avait de nombreux bénévoles.

Durant notre transition, un régime assez strict avait déjà été instauré, car les premiers mois, trop de gens traînaient dans la Zone. Il a fallu le durcir. Et pourtant, malgré tout, des jeunes continuaient de venir nous demander un mois ou deux de travail, quelles que soient les conditions. Quoi qu'on puisse dire de cette période de stagnation et de perte spirituelle dans notre société, là-bas – dans ces conditions extrêmes – beaucoup de jeunes ont montré le meilleur d'eux-mêmes.

Beaucoup d'entre eux étaient venus avec leur père. Il y a un homme intéressant, le biologiste Nikolaï Pavlovitch Arkhipov. Il étudie la radiobiologie et travaille toujours à Pripyat. Son fils travaille avec lui depuis le début.

Evgeny Akimov, directement impliqué dans la décontamination et l'installation des équipements sur le site, travaillait aux côtés de son fils. Un véritable esprit de famille s'est instauré, et les hommes travaillaient dans les zones les plus sensibles non par peur, mais par conscience professionnelle.

Imaginons que nous ayons dû construire une cloison dans la salle des turbines entre les unités 3 et 4, dans des conditions de forte radioactivité. C'était une tâche extrêmement difficile, et chacun travaillait scrupuleusement selon un planning précis. Quant aux responsables, les chefs de service, ils travaillaient jour et nuit ! C'étaient tous de jeunes ingénieurs, comme Gennady Sereda, Roman Kanyuk et Alexander Prikazchik. Il y avait aussi un type très sympa, Sergueï Korchagin, un vrai Korchaginite, avec son nom de famille si romantique. Des gars formidables !

Quand nous étions là-bas, ils travaillaient un mois chacun. Et ils passaient pratiquement tout leur temps dans la zone de l'Unité 4. Aujourd'hui, nous appellerions cela un acte héroïque, un effort surhumain, mais à l'époque, c'était simplement du travail. Un travail intense, empreint d'un fort engagement. Il n'y avait pas de personnes non qualifiées à ce moment-là. Deux mois s'étaient écoulés depuis l'accident, suffisamment de temps pour que l'équipe se stabilise. Tout élément perturbateur qui parvenait à s'infiltrer était immédiatement dispersé. Ceux qui restaient savaient pourquoi ils étaient là, au nom de quoi, ce qu'ils faisaient.

Je me considère très chanceuse : grâce à Tchernobyl, j'ai rencontré tellement de gens formidables. Regardez cette photo…

Stanislav Ivanovitch et moi étions assis tard un soir dans son bureau, au siège du Comité central du Parti communiste d'Ukraine, autour d'une grande table polie où se tenaient manifestement des réunions. Sur la table gisait une pile de photographies, de schémas et de notes. À partir des schémas et des photographies, on pouvait retracer toute la construction du sarcophage, comprendre comment elle avait été réalisée. Une grande partie m'était déjà familière, une autre faisait écho à des scènes de documentaires célèbres. Mais je n'avais jamais vu de photographie comme celle que Stanislav Ivanovitch me montra. J'ai failli crier de surprise.

J’imaginais comment des magazines comme Newsweek, Time, Stern et Ogonyok se disputeraient le droit de le publier : perché au sommet de la cheminée rayée qui domine les troisième et quatrième pâtés de maisons, comme si de rien n’était, trônait… un hélicoptère ! Tel une cigogne construisant son nid au-dessus d’une paisible hutte de village.

C'était début septembre, avant la dernière étape du scellement du sarcophage. Il fallait installer des instruments de contrôle pour vérifier plusieurs paramètres. Le pilote d'essai Nikolaï Nikolaïevitch Melnik – un homme très timide, très beau, très affable, tout à fait différent des pilotes d'essai qu'on voit dans les films, par exemple – entreprit donc cette opération périlleuse. Il était accompagné d'Igor Aleksandrovitch Erlich, un représentant de la centrale principale – un ingénieur à l'ancienne, je crois qu'il avait la soixantaine, plein de tact, d'une politesse irréprochable, très différent de tous nos collègues de Tchernobyl en salopette et gilet… Ils formaient un duo intéressant. Ils descendirent l'instrument dans le tuyau, et celui-ci se coinça sur des nervures à l'intérieur. Il fallait l'extraire, mais impossible de le faire en plein vol. Melnik s'assit sur le tuyau. Et ils retirèrent l'instrument.

Mais ce n'est qu'un détail. Imaginez qu'il ait survolé les ruines à de nombreuses reprises, et pas seulement qu'il les ait survolées, mais qu'il ait même plané au-dessus du réacteur : vous comprendrez alors l'habileté et le courage de cet homme. Voler jusqu'à cet endroit était incroyablement difficile, et pas seulement à cause des radiations et du tuyau qui dépassait. Il y avait aussi d'immenses grues, des câbles qui pendaient et des pales d'hélicoptère de plusieurs mètres d'envergure, ce qui augmentait considérablement le risque de collision… et les conséquences pouvaient être désastreuses.

G. G. Vedernikov et moi avons effectué plus de cinquante sorties vers l'Unité 4. Trois équipages d'hélicoptères nous accompagnaient, et je sais combien leur travail est difficile. Les pilotes étaient trempés de sueur. La radioactivité était extrêmement élevée. Un radiomètre était accroché à la gauche du pilote ; les relevés étaient très élevés… Un observateur se tenait à côté de lui et disait : « Allons à gauche… allons à droite… attendez… laissez-moi voir… » Il fallait prendre une photo ou vérifier visuellement quelque chose. Et c'était juste au-dessus de l'effondrement. Même si les gars avaient des plaques de plomb sous leurs pieds et sur leurs sièges, cela ne servait à rien : le vitrage de la cabine ne pouvait pas les protéger… Nous volions particulièrement souvent pendant la construction du sarcophage. Car le béton était gaspillé en quantités effrayantes, et parfois nous ne savions pas où il allait. Les mètres cubes de béton injectés dans les marches du sarcophage ne correspondaient pas à la croissance réelle de la structure. La question des questions s'est posée : où est passé le béton, où va-t-il ?

Le problème, c'est qu'il y avait des canaux ouverts où l'eau circulait autrefois pour refroidir le réacteur, et des interstices impossibles à colmater ; du béton s'infiltrait. Et juste au moment où le béton commençait à fuir quelque part, dans une pièce annexe de l'unité 4, tout le monde s'est remis à réfléchir : « Ah ! Donc, ça fuit à tel ou tel endroit. »

Les pilotes d'hélicoptère, des gens formidables comme Melnik, ont été d'une aide précieuse pour résoudre ces problèmes. Après avoir terminé sa mission à Tchernobyl, il a été intégré au parti. Il m'a appelé pour me faire part de sa joie. C'est un véritable héros.

Ou prenez Yura Samoylenko, vous le connaissez. Je ne peux pas dire que c'était mon ami ; nous n'étions pas proches, notamment à cause de notre grande différence d'âge. Il est jeune, fougueux et plein d'énergie. Je l'ai rencontré un ou deux jours après mon arrivée dans la Zone. Il est venu me voir et j'ai dû l'aider à régler certains problèmes.

Samoylenko est un homme remarquable, alliant deux qualités essentielles : d'une part, c'est un homme d'action, entièrement dévoué à son travail. À l'époque, il était farouchement déterminé à décontaminer le toit de la salle des turbines et du groupe 3. D'autre part, il est assez naïf face aux complexités inhérentes à toute tâche. Il manque de pragmatisme face aux multiples niveaux bureaucratiques – toutes ces approbations, cette coordination, ces justifications. Je pense que c'est là sa force. Je pense que c'est quelqu'un de très honnête. C'est dommage qu'il n'y ait pas plus de gens comme lui de nos jours. S'il y avait plus de personnes comme lui – sincères et directes – le pays aurait plus de facilité à résoudre tous ses problèmes.

Youri Samoylenko est un homme très courageux. Il travaillait dans la zone dite spéciale. Il avait un bureau dans le bâtiment administratif et de désamiantage (ABK-1) – qu'on voit dans le film « Tchernobyl : Deux Couleurs du Temps » –, mais son principal lieu de travail, le toit de la salle des turbines, était le théâtre de ses interventions. Il y avait aussi les plateformes de l'unité 3, puis la cheminée… C'est un homme dur, et les habitants de Tchernobyl ont des sentiments mitigés à son égard. Il peut remettre les gens à leur place, dire ce qu'il pense – et pas toujours avec diplomatie. Il affectionnait les expressions imagées, comme « ne laissez pas la fumée s'échapper » ou « ne menez pas un crabe derrière une pierre ». Et quand la situation se tendait, il n'y allait pas par quatre chemins… Ce qui, parfois, lui a porté préjudice. Il détestait aussi parler de choses matérielles : salaires quintuplés, appartements, dose de radiations, date de départ de Tchernobyl.

Il n'a pas mesuré le danger. Et quant à la somme qu'il a réellement « accumulée », lui seul le sait, et même là, il n'en est pas tout à fait certain. Après tout, il s'est retrouvé au cœur de l'action. Franchement, la première fois que je l'ai vu travailler, je lui ai demandé combien d'enfants il avait, quelle était sa situation familiale. Puis, à l'automne 1986, Samoylenko est tombé malade, Golubev aussi, ainsi que Chernousenko et les autres. Obtenir cette protection n'a pas été chose facile pour eux, vraiment pas facile.

Je crois que Yura Samoylenko est un modèle de dévouement et de sens des responsabilités au travail. Il mérite d'être un exemple pour les jeunes et pourrait même inspirer un personnage littéraire ou cinématographique.

C'est une personne réelle.

harceleurs

« Ça y est, la Zone ! Et soudain, j'ai un frisson… J'ai ce frisson à chaque fois, et à ce jour, je ne sais pas si c'est ainsi que la Zone m'accueille, ou si ce sont les nerfs du harceleur qui me jouent des tours. »

A. Strugatsky, B. Strugatsky. « Pique-nique au bord du chemin ».

Yuri Nikolaevich Samoylenko, Héros du travail socialiste, ingénieur en chef adjoint de la centrale nucléaire de Tchernobyl chargé de la gestion des conséquences de l'accident (aujourd'hui Yu. N. Samoylenko est directeur général de l'association de production d'État Spetsatom à Pripyat) :

« Le pays doit absolument être préparé à toutes sortes d'accidents. Nous devons être capables de sauver une installation endommagée, de sauver les populations riveraines, de sauver la nation. Après tout, nous ne pouvons pas reproduire ce qui s'est passé lors des premiers jours de l'accident de Tchernobyl. Je suis loin de juger les personnes qui ont pris les décisions à l'époque : il y a eu de bonnes décisions, d'excellentes décisions, des erreurs et des actions totalement inappropriées… mais le pire, c'est l'intervention d'amateurs. C'est à ce moment-là que des choses incontrôlables ont commencé à se produire. Ce sont là les conséquences d'un style de leadership directif et autoritaire. Prenons, par exemple, la décision de remplir le réacteur de sable. Supposons que cela ait été fait pour créer une couche absorbant la chaleur. Mais pourquoi y a-t-on ajouté du plomb ? »

— Était-il seulement possible de comprendre quoi faire et comment le faire dès le premier ou le deuxième jour ?

C'est possible. Mais la décision devait être prise par des ingénieurs spécialisés. Une reconnaissance approfondie a dû être effectuée, avec des photographies aériennes à fort grossissement et un examen minutieux de ce qui restait de l'appareil avant son enfouissement. Maintenant, tout le monde parle d'incendie. Mais qu'est-ce qui brûlait ? Qui sait ? Le toit était-il en feu ? Il brûlait. Mais l'incendie a été éteint pendant la nuit. Et le réacteur ? Était-il en feu ? Étrange question, n'est-ce pas ? Le réacteur brûlait. Mais, d'ailleurs, personne ne l'a éteint. Pour être précis, le réacteur a pris feu près d'un jour après l'accident, vers 22 h le 26 avril. Et il a fini de brûler vers 6 h du matin. Il a brûlé toute la nuit. Voici le mécanisme : l'appareil est déshydraté, le combustible chauffe naturellement en l'absence de refroidissement, et la destruction d'une partie du réacteur assure une bonne circulation de l'air. Le combustible s'est enflammé, la température a grimpé. Aux alentours de 1000 degrés, une réaction intense entre le graphite et l'uranium s'est amorcée, formant du carbure d'uranium. C'est ce dernier qui brûlait. Lorsque tout a été pulvérisé dans un nuage radioactif, l'appareil lui-même a cessé de fonctionner.

- Si vite ?

Bien sûr. Tout est allé dans l'atmosphère. Et les émissions restantes, que l'on appelle maintenant « protubérances », proviennent du déversement de sacs de sable et de plomb dans le réacteur. Voilà ce qu'a engendré le remblayage du réacteur. C'est mon point de vue personnel ; beaucoup ne le partagent pas.

— Qu'auriez-vous suggéré si vous aviez été à Pripyat à cette époque, à la place de ceux qui prenaient les décisions ?

« Dès le départ, il y a vingt ans, j'aurais souhaité créer une organisation pour lutter contre les accidents. D'ailleurs, une discussion sérieuse à ce sujet avait déjà eu lieu en 1976, lors d'un accident très grave survenu dans l'une de nos centrales nucléaires. Il s'agissait, soit dit en passant, d'un réacteur RBMK. Je n'étais pas présent lors de cet accident ; mes collègues qui s'en occupaient l'étaient. La nécessité de créer un service d'intervention d'urgence spécialisé a fait l'objet de nombreux débats. Le ministère de l'Énergie semblait y être favorable, mais n'a tiré aucune conclusion, malgré d'autres accidents survenus dans le pays à cette époque. »

Il est parfaitement clair que lors de la création d'une production dangereuse, surtout si elle implique de la radioactivité, ils auraient dû se préoccuper des mesures à prendre si, par malheur, tout cela venait à être découvert. Au lieu de clamer haut et fort que nous étions au comble du bonheur.

Je suis technicien de maintenance ; avant l'accident de Tchernobyl, je travaillais à la centrale nucléaire de Smolensk. Vous voyez, on était nus comme des vers, sans télécommande, sans vêtements spéciaux. Pas une seule combinaison spatiale digne de ce nom. À quoi bon une combinaison ignifugée ? Elle ne vous protège qu'une minute. Il faut une combinaison spatiale fiable pour pouvoir respirer, travailler et évoluer dans des champs électromagnétiques élevés… On réparait le matériel à la main. On avait une masse, une clé, au mieux une meuleuse – et un russe approximatif… Vous savez comment travaillent les techniciens de maintenance ? Il fait nuit quand ils partent le matin, et nuit quand ils partent. Pas le temps de réfléchir au sens de la vie. Et on les réveille la nuit. Voilà le quotidien d'un technicien de maintenance dans une centrale nucléaire. Et l'équipe de maintenance est divisée en deux : soit on envoie les déchets là-bas… soit on reste, à travailler d'arrache-pied.

Je ne parle même pas d'une catastrophe mondiale comme Tchernobyl. Imaginez : un accident technologique classique dans une centrale nucléaire. Une « fistule », par exemple : la rupture d'une canalisation. Un jet de vapeur s'échappe à une température de 270 degrés Celsius et une pression de 70 kilogrammes par centimètre carré, créant des cratères comme ceux-ci dans le béton. Mais les instruments de la centrale ne réagissent pas à l'accident ; dans un premier temps, ils ne le détectent pas. Le boîtier contenant les capteurs dégage de la vapeur, et ces derniers commencent lentement à dysfonctionner.

Ce qu'il faut faire?

Arrêter la centrale ? Ça veut dire soixante-dix heures de refroidissement du réacteur pour pouvoir y entrer. On perd une semaine, on subit des pertes énormes, tout ça à cause de ce petit tube. Et ce n'est pas le seul qui éclate. Vous croyez qu'on va tout arrêter ? Absolument pas. Des imbéciles comme Samoylenko et Golubev, le chef d'atelier, enfilent leurs gilets, prennent des tuyaux et se dirigent vers la baie. Impossible d'envoyer un ouvrier dehors. La vapeur est à peine radioactive, mais quand même… Et pendant un jour ou deux, en y entrant une minute, ils observent, inventent et agissent. Et le réacteur continue de tourner. Et l'ingénieur en chef se promène :

"Allez, les gars, allez..."

Il n'est absolument pas nécessaire d'arrêter le réacteur. Il suffit d'être préparé psychologiquement à tout accident, mineur ou majeur. Nous avons besoin de personnel formé, d'équipements modernes et de combinaisons de protection.

Bien. Revenons à Tchernobyl. Je suis arrivé ici le 29 mai. J'ai été nommé ingénieur en chef adjoint chargé des interventions d'urgence. J'étais responsable de la décontamination du site de la centrale. J'ai eu l'opportunité de travailler aux côtés du général des troupes du génie, Alexandre Sergueïevitch Korolev. Nos premières victoires sont sans aucun doute liées aux troupes du génie. Elles ont décontaminé la première unité et posé des dalles de béton sur le site de la centrale.

Mais un revirement radical s'est produit dès le mois d'août, après l'accident, avant même la construction du sarcophage. Nous sommes parvenus à localiser la source de contamination radioactive et à améliorer légèrement la situation aux abords de la centrale. Ceci a eu un impact positif sur la construction du sarcophage.

L'accident a entraîné un rejet massif de substances radioactives. Des particules de métaux lourds se sont déposées à proximité immédiate de l'unité, tandis que des métaux plus légers, notamment l'iode, ont été dispersés plus loin. La situation radiologique autour de la centrale est devenue extrêmement critique. Il fallait la normaliser au plus vite. La dispersion des cendres, de la suie et des poussières par le vent constituait une source majeure de contamination environnementale. À l'époque, à Kiev, tout le monde disait :

« Émission, émission, émission ! » On attribuait cela à l'état du réacteur, à un processus physique interne. Mais il n'en était rien. En réalité, l'activité accrue était due à la présence de flux de poussière et à la force et la direction des vents dans la zone de la centrale. Nous avons compris ce mécanisme, même si cette compréhension n'a pas été facile. Imaginez : de la poussière radioactive est omniprésente. L'unité est haute. Les vents dominants viennent du nord-ouest. Le vent, en frappant l'unité, crée une sorte d'« effet de pompe ». Une colonne de poussière plane constamment au-dessus de l'unité. Un hélicoptère survole la zone et comprime cette colonne. L'activité au sol augmente. Les physiciens nous ont été d'une grande aide : ils ont installé des tablettes et analysé ce phénomène.

Nous sommes parvenus à une conclusion importante : il fallait bien sûr construire le sarcophage de toute urgence et le sceller immédiatement, mais il était tout aussi important d'empêcher la dispersion des poussières, ce qui était peut-être encore plus dangereux. Une idée a alors émergé : sceller le réacteur.

- Comment le sceller ?

C'est très simple : verser un produit toxique dessus et sceller le tout. Empêcher les substances radioactives et la poussière de se disperser dans l'air. Nos ennemis – ou, comme on dit scientifiquement, nos « opposants » – nous disent : il y a du combustible, la température est élevée. Si on verse le produit dessus, tout va s'évaporer et anéantir tous les efforts de décontamination que nous avons déployés sur le site. Ils craignaient qu'en le versant sur le réacteur, il y ait un dégagement par évaporation, des vapeurs d'eau. Heureusement pour nous, il y a eu une averse torrentielle à ce moment-là – peut-être la seule de toute l'histoire. Quarante-deux millimètres de pluie sont tombés. Et soudain, nous avons constaté que le débit de dose mesuré dans la zone du réacteur avait chuté brutalement. Cela a confirmé notre hypothèse : la poussière a été lessivée et le débit de dose a diminué. Nous avons donc fondé notre décision sur cette pluie : nous avons proposé de verser le produit sur l'unité et de la sceller.

Nos gars, Chuprin et Chernousenko, ont proposé une équipe spéciale. Nous nous sommes préparés méticuleusement, en élaborant toute la méthodologie : de la station Vilcha, où étaient stockés les réservoirs contenant la substance, jusqu'à la pulvérisation du réacteur par hélicoptère. Toute la chaîne était en place. Nous sommes allés voir Gennady Georgievich Vedernikov. Nous avons rédigé le rapport ; il ne restait plus qu'à accepter la décision de la Commission. Auparavant, Stanislav Ivanovich Gurenko nous avait demandé : « Avez-vous consulté la communauté scientifique ? » « Absolument », ai-je répondu. Nous avons fait notre rapport. Tout se déroulait bien. Et puis Vedernikov a demandé : « Que pense la communauté scientifique de tout cela ? » Il tenait déjà la décision de la commission que nous avions préparée, stylo en main, prêt à la signer…

Et soudain… un scientifique, un membre correspondant, surgit. Nombreux étaient ceux qui s'agitaient autour de nos travaux, cherchant à imposer leurs idées, à s'enrichir scientifiquement. Et puis, il débarque et se met à dénigrer notre proposition. Il prétend que si nous déversons notre composition directement sur le réacteur incandescent, des substances dangereuses pour la vie et le travail des personnes alentour seront libérées. C'est un mensonge. Lui comme nous le savons. Puis, il propose SA composition, développée par SON institut. Un petit détail cependant : il leur faudra encore deux mois pour la mettre au point et préparer le projet. Mais nous, tout est prêt ; nous pouvons commencer demain.

Alors Gurenko se leva : « Camarades, vous n'êtes pas venus ici pour recevoir des prix Nobel. Je pense que la proposition de Samoylenko devrait être signée. » Le document fut signé.

Nous étions sur le point de partir quand Stanislav Ivanovitch nous a dit : « Les gars, votre concurrent scientifique va appeler toutes les autorités, alors dépêchez-vous ! » Nous avons répondu : « Allez-y. » Direction l'aérodrome. Nous avons organisé une livraison urgente de la substance, fait le plein des hélicoptères, et le lendemain, les MI-26 ont décollé. Le carrousel au-dessus de l'unité s'est mis à tourner. Ils continuaient à déverser la substance, et nous avons immédiatement commencé à filmer la situation, tout en étudiant nos données. Il s'est avéré que la situation dosimétrique sur le site s'était instantanément améliorée de façon spectaculaire ! Le sarcophage était devenu beaucoup plus facile à construire. Ensuite, nous sommes allés à l'unité 4 pour examiner son fonctionnement. Nous sommes entrés dans des pièces où personne n'était entré depuis l'accident. Et nous avons constaté que les conditions s'y étaient également améliorées après notre intervention. Au niveau 35, je suis allé directement sur le toit, j'ai regardé la structure effondrée et j'ai vu cette fameuse « Elena », le couvercle de l'unité.

Une semaine plus tard, nous avons mené une nouvelle opération d'envergure sur l'unité, la recouvrant entièrement de produit. L'air s'est immédiatement purifié et l'activité de l'unité a diminué. Cela a permis d'éviter l'installation de coûteux systèmes de ventilation autour des première et deuxième unités. Nous avons ainsi permis à l'État d'économiser plusieurs millions de roubles, couvrant l'intégralité des coûts liés à la solution utilisée, aux hélicoptères et à toutes les autres dépenses.

— Et si vous aviez fait cela plus tôt, pendant deux mois, cela aurait-il amélioré la situation radiologique ?

Bien sûr. C'est ainsi que nous avons isolé l'unité 4. La situation s'est immédiatement apaisée et nous avons pu poursuivre sereinement la construction du sarcophage. De mon point de vue d'ingénieur, c'était une solution technique d'une ingéniosité remarquable. Il fallait voir les hélicoptères survoler l'unité, avec les contrôleurs au sol équipés de radios, dirigeant leurs opérations. Notre deuxième tâche – que vous avez vue dans le film « Chernobyl : Les Deux Couleurs du Temps » – consistait à retirer le combustible des toits. C'était la source de radiation la plus dangereuse. Après l'explosion et l'incendie, ce combustible s'était incrusté dans le bitume fondu du toit et brillait intensément. Nous avions des rougeurs aux jambes à force de marcher sur le bitume. Nous avons tout retiré de l'unité 3, de sous la cheminée et de la cheminée elle-même, à la main. Nous n'avions pas d'autre choix.

— Les costumes présentés dans le film sont-ils faits maison ?

« Bien sûr, elles étaient artisanales… Nous n'avions pas d'autres combinaisons… Pourquoi étions-nous si pressés ? Le plus important était de sceller la source radioactive dans le sarcophage. Mais avant cela – et on l'érigeait déjà à toute vitesse – il fallait déverser le combustible du toit dans les décombres. Sinon, où l'aurions-nous mis ensuite ? Je comprends maintenant : si nous ne l'avions pas fait à ce moment-là, si nous ne nous étions pas précipités, si nous n'avions pas mobilisé les soldats, voilà. Tout serait encore sur le toit aujourd'hui. Et alors, il n'aurait jamais été question de redémarrer les réacteurs. Le combustible qui se trouvait sur le toit, d'ailleurs, menaçait aussi Kiev : en cas de vents violents, il aurait été emporté vers la ville. »

D'immenses grues Demag ouest-allemandes se dressaient près du bloc. Elles étaient absolument indispensables à la construction du sarcophage. Notre technologie de toiture nous a permis de réserver les grues Demag à cette seule tâche. Demag nous a uniquement fourni des robots de toiture, et rien d'autre.

Des robots...

Au début, nous avions de grands espoirs pour eux, mais… Vous connaissez cette blague sur les robots devenus fous ?

- Je sais.

« Ils n'ont pas perdu la tête, mais ils n'étaient clairement pas assez intelligents. Il y a eu beaucoup de refus… Nous avons dû nous fier aux gens. »

« L'homme était, est et demeure la plus grande force sur Terre. »

D'après les informations fournies par l'Union soviétique à l'AIEA :

« Au cours de l'accident, des matières radioactives se sont dispersées sur l'ensemble du site de la centrale, notamment sur le toit de la salle des turbines, le toit du troisième groupe et sur les supports métalliques de la tuyauterie. »

Le terrain, les murs et les toitures des bâtiments de l'usine étaient fortement contaminés, notamment par le dépôt d'aérosols et de poussières radioactives. Cependant, le rayonnement gamma ambiant dans la zone, généré par l'explosion de la quatrième unité, dépassait largement les niveaux de rayonnement des zones et bâtiments contaminés. Il convient de noter que la contamination de la zone était hétérogène.

Pour réduire la propagation de la contamination radioactive sous forme de poussière, la zone, le toit de la salle des turbines et les bords de route ont été traités avec des solutions à polymérisation rapide afin de stabiliser les couches supérieures du sol et d'éliminer la poussière » (« L'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl et ses conséquences. Partie II. Annexe 3. 1986, p. 2).

Yuliy Borisovich Andreev, lieutenant-colonel de l'armée soviétique (depuis 1987, Yu. B. Andreev travaillait comme directeur général adjoint de l'organisation à but non lucratif Spetsatom à Pripyat).

Le 28 mai 1986, j'arrivais à Tchernobyl. J'intégrais un groupe spécial de spécialistes militaires. Je suis issu d'une famille de militaires, originaire de Saint-Pétersbourg. Mon père était marin, mon arrière-grand-père artilleur. La rumeur court qu'il aurait servi sous les ordres de Léon Tolstoï… Nous étions dix officiers à arriver à Tchernobyl. Cinq restèrent pour des tâches administratives, et cinq à la station. Parmi eux, un médecin. Enfin, ce médecin avait des informations tellement précises qu'il a disparu en cours de route. Les autres étaient très compétents, mais celui-ci s'est révélé être un vrai crétin. Je ne le nommerai pas. Ses lèvres tremblaient, il était livide et répétait sans cesse le même mot : « P-p-po-lutonium, p-p-po-lutonium… » Comme si nous étions perdus.

Ma première impression de la Zone : j'ai immédiatement pensé au film « Stalker » d'Andreï Tarkovski. Nous nous sommes aussitôt surnommés les « stalkers » : Yura Samoylenko, Viktor Golubev et moi. Quiconque fréquentait les endroits les plus sordides était un stalker. La première chose que j'ai vue à la station, c'était un chien qui courait devant ABK-1. Un chien noir, titubant, tremblant de tous ses membres, le pelage galeux… Apparemment, il m'avait bien mordu…

Il nous fallait définir notre statut. En fait, nous sommes arrivés en tant que consultants scientifiques. Cela paraît impressionnant, mais pour être consultant, il faut au moins avoir des interlocuteurs. Il faut une mission. À l'époque, fin mai et début juin, l'incertitude était grande. Les opérations actives commençaient à peine. Et la mission fut annoncée : préparer le lancement des première et deuxième unités. Je pense que la personne qui a défini cette mission était avisée. Et il ne s'agissait même pas du lancement en lui-même, ni de l'alimentation électrique, mais de la nécessité de décontaminer entièrement la centrale nucléaire.

Il y avait très peu de monde à la gare à l'époque. On pouvait parcourir un demi-kilomètre sans croiser âme qui vive. Alors, la décontamination… Comment s'y prendre ? Personne n'avait d'expérience. En gros, tout le monde était complètement novice, toutes les tâches étaient inédites.

Nous vivions à Tchernobyl et travaillions à la centrale nucléaire. J'étais assis dans le bureau du directeur de la centrale, à l'ABK-1. C'était le premier bureau scientifique directement intégré à la centrale. Tout le travail était effectué par les militaires, et nous le supervisions. Je devais faire office de filtre, triant les idées, certaines très sensées, d'autres absurdes. Dans ce milieu, on trouvait non seulement des gens intègres, mais aussi des têtes brûlées, pour qui l'objectif principal n'était pas la décontamination de la centrale, mais leur propre ascension. Ceux qui sentaient le vent tourner cherchaient à se faire remarquer. Les avis étaient très partagés : pour certains, seul le résultat comptait, pour d'autres, l'important était de se faire remarquer avec leur idée et d'en tirer profit. Un jour, un scientifique, chef de laboratoire, vient me voir et me dit : « J'ai entendu dire que vous vouliez décontaminer les toits. Nous avons mis au point une méthode ; on va s'en occuper en un clin d'œil. » Il me remet son rapport. J'ai lu : il s'avère qu'il faut prendre un tuyau d'arrosage rempli d'eau chaude et tout rincer avec un jet d'eau sous pression.

La colère obscurcissait ma vision. Je pensais… Mon Dieu… Avant cela, nous passions douze heures par jour à nous creuser la tête, à réfléchir avec une intensité extrême : que faire de ces fichus toits ? Leurs reflets étaient si intenses qu'il était impossible de vivre dans les pièces situées en dessous. Ce problème devint particulièrement aigu lorsque la construction du sarcophage commença.

Je dois évaluer la situation. Les robots me donnaient des informations complètement farfelues ; je n'y croyais pas. Je dois faire ma propre reconnaissance et comprendre ce qui se passe.

Vous croyez qu'on n'a pas lavé les toits, comme ce petit malin l'avait suggéré ? Mi-juin, le lieutenant Shanin et moi avons essayé d'en laver un au gazole. Sans succès. Ce toit était encore à peu près praticable : on pouvait y rester cinq à dix minutes. Mais pour les toits du bâtiment principal, personne n'y avait jamais mis les pieds. C'était l'incertitude totale. Alors j'ai décidé d'aller sur le toit de l'unité 2.

C'est vrai, on m'avait dit que les dosimétristes étaient déjà passés. J'avançais calmement, on pourrait même dire sereinement, en jetant un coup d'œil à l'appareil. Mais je sentais que quelque chose clochait. J'ai gravi l'escalier en colimaçon abrupt menant à la sortie sur le toit. J'étais en combinaison blanche. Et soudain, j'ai aperçu une immense toile d'araignée devant moi, d'environ cinq cents millimètres de diamètre, magnifique et noire. Elle était imprimée sur ma poitrine, une marque noire de la toile. Et j'ai compris que personne n'était passé par là. Arrivé sur le toit, j'ai ressenti une sensation tout à fait différente, beaucoup moins sereine. Après tout, on pouvait se heurter à n'importe quoi là-haut.

Alors, de quoi avions-nous peur à l'époque ? Nous craignions l'existence de sources de rayonnement émettant des radiations puissantes et concentrées. Si un tel faisceau vous atteignait, cela pouvait avoir des conséquences graves : par exemple, s'il touchait un ganglion nerveux, on pouvait perdre connaissance. Et puis, il y avait l'inconnu… Mais à ce moment-là, j'avais développé une sensation particulière… comment dire… de la distribution du rayonnement, je suppose.

Par exemple, je marche. Je porte un simple costume blanc. Je ne peux pas porter de plomb, car cela réduirait considérablement ma mobilité. La seule solution à tous les problèmes, c'est la réactivité. Nous, les traqueurs, en principe, ne nous fiions même pas au niveau de radiation lui-même, mais au mouvement initial de l'aiguille. C'était du professionnalisme, de l'intuition. Lorsqu'on est exposé à de puissants champs de radiation, l'aiguille se met à bouger. Elle se met soudainement à bouger, et on sait qu'il faut bondir ici, se précipiter là, se mettre à l'abri au coin d'une rue, dans un endroit moins exposé. Même dans les endroits les plus dangereux, il y avait des recoins tranquilles où l'on pouvait même faire une pause cigarette…

Une fois arrivés sur le toit de l'Unité 2, nous devions rejoindre l'Unité 3, à la frontière de l'Unité 4. Là-haut, nous n'avons pas établi de répartition des rôles : qui serait éclaireur, qui serait chercheur. Nous avions une mission précise à accomplir. Et pour la mener à bien – que fallait-il faire sur le toit ? – il nous fallait des informations exactes. Qui me les fournirait ? De quel droit pouvais-je envoyer mes subordonnés sans m'y être rendu moi-même ?

Fin juin, j'ai compris que, quoi qu'il arrive, je devais y aller. Le 1er juillet approchait à grands pas, marquant mes vingt-cinq ans de service militaire. Un anniversaire. Je me suis dit : « C'est aujourd'hui, les gars. » Je ne peux plus traîner des pieds, et aujourd'hui, je dois me rendre sur le toit de l'unité 3.

Nous avons longé le toit de la salle des turbines. La zone autour du groupe 1 était encore praticable. Une promenade facile. J'ai laissé les hommes sur place : Andreï Shanin – c'est un jeune homme, je ne voulais pas l'entraîner là-bas – et le colonel Kouzma Vinioukov, notre chef d'état-major. Il n'était pas tenu d'y aller, mais il a demandé à m'accompagner. « Je vous accompagne, au moins un peu », a-t-il dit. Au-delà du groupe 2, le niveau du minerai montait brusquement ; on y trouvait déjà des morceaux de graphite.

J'ai donc laissé les gars là-bas et je suis monté. Il y a une échelle de secours à une douzaine de mètres de hauteur, le long du mur vertical. Arrivé à mi-hauteur, j'ai compris que c'était grave… Après l'explosion, les fixations avaient sauté du mur en béton et il oscillait… J'avais mon équipement avec moi, et grimper à une échelle suspendue avec tout mon matériel… c'est assez effrayant. C'est une hauteur impressionnante, quand même.

Je portais une combinaison blanche et une casquette blanche. Il n'y avait pas d'autre solution. Toutes ces histoires absurdes de pantalons de plomb sont des bêtises. Le Phantom ne peut être envoyé que sur une courte distance, 15 à 20 mètres. Personne d'autre ne pourrait passer avec une telle tenue. Le pantalon de plomb à lui seul pèse vingt kilos. Et j'avais besoin de mobilité. Maintenant que j'ai cette expérience, je n'irai plus jamais à des altitudes élevées avec un pantalon de plomb.

Je suis donc monté là-haut pour mieux observer, pour mémoriser tous les niveaux. On a eu des talkies-walkies plus tard, après le passage de Samoylenko sur le toit. De toute façon, on n'en avait pas besoin ; on n'avait pas le temps d'en parler. Alors, quand je suis arrivé sur cette plateforme, mon premier réflexe a été purement intuitif : je ne peux pas rester là. C'est dangereux. J'ai sauté, j'ai couru trois mètres en avant et j'ai regardé : le niveau était plus bas. Le seul appareil auquel je faisais confiance, c'était le DP-5. Je lui confiais ma vie. Plus tard, après ce premier voyage, il m'arrivait d'en emporter deux, car l'un d'eux s'était trompé.

Il s'est avéré par la suite que j'avais bien fait de sauter en avant, car sous la plateforme par laquelle j'ai atterri, il y avait un morceau de barre de combustible. Mais rien à voir avec ce que certains de vos confrères décrivent… L'un d'eux a écrit qu'une barre de combustible de 20 kilos se trouvait devant le héros ! Savez-vous seulement pourquoi il ne pourrait pas y avoir une barre de combustible de 20 kilos ?

— Yuliy Borisovich, comment moi, un médecin, suis-je censé savoir cela ?

Une barre de combustible (élément combustible) est un tube d'environ l'épaisseur d'un crayon, long de trois mètres et demi. Les fragments de cette barre sont de longueurs différentes ; ils sont tous torsadés, après tout. Le tube lui-même est en zirconium, un métal gris. Et sur les toits, il y a du gravier gris. C'est pourquoi les fragments de barre de combustible jonchent le sol comme des mines : VOUS NE LES VOYIEZ PAS. Il était impossible de les distinguer. Vous ne vous en rendiez compte qu'au mouvement de l'aiguille – ah, la voilà ! – et vous reculiez d'un bond. Car si vous aviez marché sur cette barre de combustible, vous auriez pu y perdre une jambe…

Bon, j'ai exploré les environs, je me suis rendu compte que les niveaux n'étaient pas aussi terrifiants et brutaux, et je suis descendu à l'échelle. J'ai établi l'essentiel. C'était crucial, car cela a ouvert la voie aux autres. Ils POUVAIENT TRAVAILLER sur le toit. Même si ce n'était que pour un court instant – une minute, une demi-minute – ils le pouvaient. Juste à ce moment-là, Samoylenko a commencé à dégager les toits, et le courant est passé immédiatement. C'est un homme d'affaires très professionnel. Beaucoup cherchaient à se défiler, mais Samoylenko était tout le contraire. C'était un pur hasard, la rencontre de la bonne personne au bon endroit et au bon moment. On s'est tout de suite bien entendus.

Avez-vous remarqué quelque chose depuis cette hauteur vertigineuse ? Ou étiez-vous uniquement concentré sur l'aiguille du dosimètre ?

Ça dépend. Pas seulement au niveau de l'aiguillage. Je recueillais des informations dans les environs. Voici la première information : à l'époque, tout le monde avait peur des morceaux de graphite. La première fois que je suis sorti, j'ai moi aussi senti que quelque chose clochait derrière moi. Je me suis retourné et j'ai vu un morceau de graphite à un mètre et demi. On aurait dit une tête de cheval. Énorme. Grise. Comme il n'était qu'à un mètre et demi, je n'ai pas eu d'autre choix que de le mesurer. Il s'est avéré qu'il contenait trente roentgens. Finalement, ce n'était pas si effrayant. Avant, on pensait que le graphite contenait des milliers de roentgens. Mais quand on a découvert qu'il n'en contenait que quelques dizaines, ça a changé la donne. Et puis, qu'est-ce que je faisais ? Vous marchez sur votre chemin et il y a des morceaux de graphite qui traînent. Et vous savez que vous devrez revenir par le même chemin. Pour éviter d'être exposé, vous lui donnez un coup de pied et il s'envole. Mais une fois, je me suis fait avoir : j'en ai trouvé un sur une étagère, j'ai essayé de le déloger, mais il était collé au bitume. C'était digne d'une comédie.

Mais ce n'est pas si drôle. Et tout le monde ne peut pas le supporter. Je t'ai déjà parlé du médecin. Et puis il y avait un autre type. Quand on a dû monter sur le toit, il a dit qu'il avait le vertige. Et il n'est pas venu avec nous. J'ai cru un instant qu'il se dégonflait, alors je lui ai demandé : « Cinq salaires, ça ne te donne pas le vertige ? » Qu'est-ce qu'il pouvait bien répondre ? Il s'est tu. J'ai essayé de lui crier dessus, mais ça n'a servi à rien. À quoi diable sert un type comme ça ? J'ai dû y retourner seul. Forcément, c'est particulièrement désagréable seul. On marche et on voit Pripyat d'en haut. Et Pripyat était d'un noir sale à l'époque. La ville est blanche, mais ils l'ont décontaminée en aspergeant les maisons d'une substance sombre…

Quelles sont les caractéristiques psychologiques d'un harceleur ? Vous savez tout, vous comprenez tout. Lorsque vous êtes exposé aux radiations, vous savez ce qui se passe dans votre corps : vous savez que les radiations ravagent votre patrimoine génétique en quelques secondes, que tout cela menace d'avoir des conséquences cancéreuses. C'est comme jouer avec la nature. Vous avez l'impression d'être en guerre. Qu'est-ce qui vous a permis de garder votre sang-froid ? Le savoir, tout simplement. Vous savez : vous avez accompli cette mission, vous êtes entré, vous avez escaladé la paroi, vous avez obtenu ceci et cela, et vous auriez pu – si vous aviez été plus stupide – obtenir mille fois plus. Ce sentiment est extrêmement puissant : celui de gagner cette guerre, de savoir comment s'y prendre, de pouvoir déjouer cette nature stupide. C'est ce sentiment qui vous a animé tout du long. Un sentiment constant de lutte. Et la conviction d'avoir au moins fait un progrès sur le problème le plus urgent de la planète. Gagné la bataille. Avancer, ne serait-ce que d'un millimètre.

Bien sûr, c'était difficile. Après tout, tout cela s'accompagnait de brûlures d'estomac. J'avais constamment la gorge enrouée et la voix rauque. Mais ce n'est pas le pire qui puisse arriver. Je considérais cela comme un risque inévitable.

Voilà pour moi. Parlons maintenant des gens. Malgré les quelques cas isolés de lâcheté dont je vous ai parlé, mon opinion sur les gens, si elle a évolué, s'est améliorée, même si le climat moral et psychologique de 1986 n'était pas des plus réjouissants. Les cas de lâcheté et de malhonnêteté flagrantes étaient rares. Après tout, notre peuple est fondamentalement bon. Courageux, altruiste.

J'ai trouvé à Tchernobyl un sentiment de fraternité, un sentiment né parmi les techniciens. Essayez maintenant de nous opposer, Yuri Samoylenko et moi : c'est impossible. Nous avons traversé tellement d'épreuves ensemble… Au total, Samoylenko et moi comptions une vingtaine de véritables techniciens. Ceux qui pouvaient travailler avec sang-froid dans des environnements à haute altitude. C'est très important : avoir confiance en soi, faire preuve de professionnalisme en agissant avec assurance au milieu des radiations, dans des circonstances imprévisibles. Autre point important : nous ne nous contentions pas de nous promener sur le toit ; nous résolvions constamment des problèmes d'ingénierie, et parfois scientifiques. Constamment, chaque jour. Nous étions créatifs, cherchant des solutions à des problèmes totalement inédits. Après tout, rien de tel n'avait jamais été vu auparavant. Cela nous a aussi donné confiance. L'être humain est complexe… Qu'est-ce que le danger ? Il nous contraint, il nous met sous pression – et d'un autre côté, il nous oblige à résoudre plus rapidement les problèmes techniques et d'ingénierie. Cela forge la confiance. « Se sentir en confiance en tant que spécialiste contribue à se sentir mieux dans sa peau. J'ai constaté que plus une personne était compétente techniquement, plus elle se sentait à l'aise à Tchernobyl. »

La physique est la science des contacts

Yuri Nikolaevich Kozyrev, chercheur principal à l'Institut de physique de l'Académie ukrainienne des sciences :

Notre directeur adjoint, V. Shakhovtsov, a appelé et a dit qu'ils avaient besoin de personnel à Tchernobyl. J'avais très envie d'y aller depuis longtemps, de voir ça de mes propres yeux. On a commencé à faire nos valises. L'un d'entre nous s'est retrouvé sur la liste des candidats pour les laissez-passer, et il est venu me voir en hurlant : « Qui m'a mis là-dessus ? » Tant pis pour lui ! On est partis le lendemain, un peu surexcités.

Cela s'est produit le 9 juillet 1986.

Je conduisais avec enthousiasme, même si je n'en laissais pas paraître.

La seule chose qui m'inquiétait, c'était : et si j'arrivais et que je ne faisais absolument rien ?

Je ferai des allers-retours comme un touriste.

Nous sommes arrivés. L'atmosphère y était en tous points semblable à celle du front. On ne nous a demandé aucun papier, ni qui nous étions, ni ce que nous faisions. Nous sommes entrés dans le quartier général, on nous a habillés immédiatement. On a trouvé sur moi une sorte de robe – beaucoup trop grande même pour moi. Je l'ai portée deux jours entiers, puis je l'ai enlevée et je m'en suis servi pour pêcher. Une jeune fille très sympathique, Lida, se trouvait à la centrale nucléaire de Tchernobyl ; elle nous a tout expliqué clairement et nous a donné des tickets de rationnement pour quelques jours, car sans tickets, impossible de survivre là-bas. Trouver un logement était difficile. Nous sommes allés au camp de jeunes pionniers « Skazochny » (Conte de fées) ; il n'y avait évidemment pas de place, mais nous en avons trouvé une. Sur la scène d'un club – ou plutôt, dans la loge. Nous avions donc à notre disposition un charmant foyer, qui ressemblait à un auditorium de cinq cents places. Le hall avait été aménagé en entrepôt, où étaient stockés des couvertures et des matelas, et lorsque nous avons tout vérifié, il s'est avéré que c'était, comme vous aimez à le dire, « un petit réacteur numéro quatre ». Le bruit était terriblement fort.

Nous, méticuleux et conscients de nos actes – des physiciens, après tout – avons lavé et astiqué la pièce avec soin. J'ai instauré des règles strictes : un salon est un salon. On n'y entrait qu'en vêtements propres et pieds nus. La pièce était petite – environ douze mètres carrés – et cinq hommes y vivaient, avec cinq lits pliants. Tous les gars de notre institut. Nous avions une sortie directe sur la scène : nous descendions les marches, traversions le couloir et sortions. Heureusement pour cela aussi, car le camp de pionniers est conçu pour trois ou quatre cents enfants, mais il y avait mille deux cents adultes.

J'ai eu de la chance : dès le lendemain, j'ai visité la centrale et l'ai survolée en hélicoptère. Il n'y avait pas encore de mur. Ils étaient en train de dégager la terre sous le réacteur. Des bulldozers télécommandés continuaient de s'activer autour de l'unité, ratissant la terre et les débris… À la centrale, près d'ABK-1, le niveau de radioactivité était encore assez élevé, malgré l'absence d'endroit sec. Il y avait un lac, une boue impraticable à pied, impossible à contourner ; on ne pouvait que la traverser en voiture. Ils l'arrosaient constamment. Des abreuvoirs étaient disposés partout à l'entrée d'ABK-1. Un dosimétriste contrôlait à la porte au moindre prétexte : « De la terre ! Impossible de rentrer ! » ABK-1 m'a fait une impression terrifiante. Toutes les fenêtres étaient recouvertes de plomb. Comment une personne normale pouvait-elle avoir du plomb à la place d'une fenêtre ? Et en plus, il était enroulé, avec des stries multicolores qui le traversaient, du rouge au violet…

Puis j'ai vu l'effondrement… dans toute son ampleur. Nous étions dans un véhicule blindé, il y a un dosimètre. Je regarde – au début, l'aiguille ne bouge pas.

Je me suis demandé pourquoi ils effrayaient les gens sans raison. Puis, quand j'ai vu les relevés, quand le tireur

Ça a explosé, j'ai compris que ce n'était pas en vain… Et voici l'effondrement. Une vue à couper le souffle pour les non-initiés.

Une personne horrible. Nos gars sont restés muets. Ils auraient été contents d'avoir quelque chose.

Difficile à dire, mais – ah ! – tout cela a filé en un clin d'œil… Nous avons ensuite fait le tour en voiture.

Parc automobile, à gauche dans la zone de la « Forêt Rouge »

Cette journée m'a paru interminable. Deux heures plus tard, je m'envolais en hélicoptère avec l'armée pour une mission de reconnaissance. La poussière était alors un problème urgent, et plusieurs groupes de recherche travaillaient sur le sujet, chacun proposant sa propre méthode et composition pour la retenir. Nous volions pour trouver un site et y tester des composés fixateurs de poussière.

Nous, un groupe de physiciens, étions chargés de vérifier les niveaux de radiation et l'efficacité du confinement des poussières à différents endroits autour de la centrale nucléaire. Nous avons installé des tapis absorbants pour recueillir les poussières. Chaque jour, après un certain laps de temps, nous allions les récupérer et mesurer les niveaux de radiation. Le tapis le plus proche du point d'effondrement se trouvait initialement sur la rive du bassin de refroidissement. Nous avons ensuite trouvé trois autres emplacements, plus proches du point d'effondrement : un à environ 140 mètres, un deuxième à 80 mètres, derrière le bâtiment des turbines, et un troisième là où nous sommes passés, près du pylône à haute tension, également à 80 mètres.

Les déplacements sur les sites étaient relativement bon marché car nos gars étaient compétents, et je leur ai tout de suite expliqué : la meilleure prévention contre tous ces problèmes, c'est le TEMPS. Disons que le taux est d'un roentgen par heure. Divisez ce roentgen par le nombre de secondes. Ça ne coûte presque rien. Le chauffeur du fourgon blindé dans lequel nous voyagions m'a dit : « Yuri Nikolaevich, il faut qu'on vous emmène dans notre unité pour leur montrer à quelle vitesse vous changez les comprimés. »

Il nous fallait 20 à 25 secondes pour faire ça. On sautait du véhicule blindé par la trappe et on courait vers la tablette de données… La situation en matière de radiation était extrêmement irrégulière : à quelques mètres de distance, on pouvait trouver un endroit où la radiation était cent fois plus faible qu'ailleurs. Au début, il est vrai qu'on ne sautait même pas, mais qu'on amenait le véhicule blindé directement jusqu'à la tablette. On changeait de tablette à même le pare-brise, à mains nues, après avoir enfilé deux paires de gants… Malheureusement, cette méthode salissait les gilets pare-balles. J'ai alors amélioré le procédé : alors que cinq personnes prenaient place dans le véhicule blindé et recevaient toutes une certaine dose ensemble, nous avons ensuite commencé à conduire le Zhiguli chacun notre tour : la vitesse était bien plus élevée et la dose de radiation totale était moindre… Nous avons classé toutes nos tablettes en deux catégories, « douces » et « amères », selon la quantité de radiation que nous pouvions manipuler, et nous nous relayions pour aller à la tablette.

— Et où avez-vous emmené les échantillons qui étaient « lumineux » ? Directement dans la voiture ?

Ou bien y avait-il un endroit particulier ?

« Dans le coffre. Tout est relatif, Yura, tu l'as vu toi-même. Tu comprends qu'après être monté sur le toit du sarcophage, porter un masque respiratoire à Tchernobyl, c'est tout simplement ridicule. Porter un masque pendant 24 heures à Tchernobyl, c'est comme être sur un site industriel pendant vingt minutes. On se déplaçait dans le véhicule blindé : la radioactivité ambiante à l'intérieur était déjà très élevée, et en plus, il fallait y transporter des échantillons. Quand on sortait du véhicule blindé, on essorait nos vêtements. Ils étaient trempés comme de la neige fondue. On se changeait pratiquement tous les jours, tellement c'était sale. Et le Zhiguli nous donnait la force de continuer. »

Au début, les échantillons étaient traités à Kyiv. Ils étaient acheminés jusqu'à notre institut. Mais un jour, un certain Borya est venu nous voir à Tchernobyl ; il était absolument fasciné. Son équipe possédait un appareil qui mesurait l'activité gamma, bêta et alpha. Il pouvait même produire des spectres en quinze minutes. Le seul problème, c'est que l'appareil ne fonctionnait pas. Enfin, vous connaissez ma devise.

— Je sais : « La physique est la science des contacts. »

— Bien. J'ai dit : « Pourquoi ça ne marche pas ? Donnez-le-moi, je vais regarder. » J'ai trouvé une allumette, je l'ai insérée au bon endroit, et l'appareil s'est mis à fonctionner. Le contact était rompu. Quand Shakhovtsov est arrivé et a constaté les capacités de cet appareil, nous en avions douze en un mois. Après tout, tous les échantillons ne pouvaient pas être transportés à Kyiv. Même avec ces doses maximales relativement élevées au début, c'était impossible. Une fois, les dosimétristes nous ont arrêtés au poste de commandement. Il y avait une véritable lueur provenant de la machine, alors même que les échantillons étaient transportés dans une voiture propre, dans des conteneurs en plomb. Et puis, à quoi bon une information reçue trop tard ? Il aurait fallu rectifier la situation immédiatement, et non attendre trois jours.

Nos informations de l'époque avaient une valeur purement pratique. Au départ, elles n'avaient aucune portée scientifique. La science émerge lorsqu'il y a une certaine dynamique, des statistiques, une compréhension du processus. Nous surveillions, pour ainsi dire, la radioactivité ambiante dans la zone de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Nous avions déjà démontré en août que l'utilisation d'hélicoptères, en particulier de ces énormes MI-26, était une pratique inappropriée, surtout pour ceux qui travaillaient au sol. Shakhovtsov et moi étions un jour sur le site de la centrale nucléaire, et un MI-26 survolait le réacteur n° 5, à environ un kilomètre de distance. La poussière était si dense… J'ai dit : « Les gars, ce n'est pas le genre de situation où l'on devrait renifler ça. Il faut immédiatement fermer la porte et remballer. »

Notre première mission consistait à étudier l'efficacité de la suppression des poussières. Nous avons survolé en hélicoptère toutes les zones où le sol était pulvérisé avec des produits anti-poussières spéciaux. Nous avons testé ces produits. Nous avons prélevé des comprimés et vérifié si la quantité de poussière diminuait après la pulvérisation. Les résultats étaient variables. Certains produits étaient très efficaces, mais il arrivait qu'un hélicoptère arrive, pulvérise des déchets, que ces déchets retombent et que la même poussière se dépose dessus. Les déchets s'envolaient, et nous revenions. Les comprimés étaient « sales », nous mesurions la qualité de l'air : l'air était « sale ». On se disait : « Bon sang, qu'est-ce que vous avez écrasé ? Qui avez-vous écrasé ? »

Un mois plus tard, ils nous recherchaient déjà. Nous étions devenus quasiment les experts de référence en matière de qualité de l'air ; mobiles et capables de fournir des informations instantanément, nous analysions les échantillons le jour même et diffusions les résultats le jour même. Surtout, nous n'avons pas commis d'impair ; nous étions parfaitement qualifiés. Je ne suis pas un lâche ; je crois simplement qu'il vaut mieux travailler six mois et être découvert seulement ensuite que de s'épuiser en deux jours, sans avoir rien accompli et en ayant même causé du tort.

J'habite à Kyiv, en face de l'hôpital n° 7, et il y a un slogan qui y est accroché :

« La santé du peuple est la santé du pays. » J'ai dit aux gars : « La santé des physiciens est notre richesse et celle de notre pays ; nous ne devons pas la gaspiller… »

Il y avait toutes sortes d'anecdotes amusantes. Peu après notre arrivée, nous avons acquis un appareil si sensible que ce fut la frénésie : tout le monde se précipitait pour trouver des « points chauds ». Ce fut particulièrement désolant lorsqu'ils ont trouvé un « point chaud » radioactif sur mon lit. J'ai pris la chose avec humour. Mais ensuite, notre chauffeur, Igor, est arrivé, vêtu d'un costume blanc neuf. Il avait une allure impeccable, un vrai physicien nucléaire. Et moi, en bonne personne instruite, j'ai dit :

« Voyez-vous, le costume est neuf, mais Dieu seul sait où les pièces détachées peuvent traîner. Prenez donc l'appareil d'Ivan et vérifiez. » Nous commençons à vérifier et trouvons un point à un endroit très intéressant. Ce point est d'un noir incandescent. Je lui dis : « Secouez-le. » Il le secoue une fois, deux fois, trois fois. Le point continue de briller. Je dis : « Il ne reste plus que la solution la plus radicale. » Il a eu peur. Alors, nous avons découpé un trou dans son costume blanc neuf. La lueur a cessé.

Mais Ivan persiste. Il trouve un autre « point faible ». On est déjà pliés de rire. On fait deux trous dans son costume ; il a peur, mais il ne reste plus aucune trace de la lueur…

Gros béton

Une photographie mémorable : quatre hommes souriants en uniformes « Tchernobyl » : salopettes en coton noir ou vert, bottes, calots blancs, comme ceux des chirurgiens, masques à gaz sur la poitrine. Derrière eux, une affiche : « Donnez-nous 5 000 mètres cubes de béton par jour ! » Bras autour des épaules de ses camarades, au centre se tient un géant jovial : Nikolaï Fedorovitch Isaïev. Comme avec V. A. Jiltsov, notre première rencontre s'est faite à distance. J'ai répondu à la lettre de Nikolaï Fedorovitch envoyée à « Yunost » et j'ai rapidement reçu de lui un manuscrit volumineux, au texte dactylographié dense et à interligne simple. Un journal de son séjour à Tchernobyl. Et quelques autres récits et poèmes.

N. F. Isaev possède indéniablement un talent littéraire, et j'espère que ses nouvelles, ses poèmes, et surtout ses mémoires de Tchernobyl, « Et j'y étais… », intéresseront les éditeurs. Malheureusement, faute de place, je ne peux inclure que des extraits de ce document fascinant. Mais d'abord, je citerai une lettre de N. F. Isaev : « D'ordinaire, lorsqu'on parle d'un sujet important, on n'en montre qu'un seul aspect, le plus frappant. L'essentiel, le principal, mais un seul. Les détails, les futilités, le quotidien, les faits qui les étayent restent dans l'ombre. Et pourtant, on y retrouve la même vérité : le labeur intense, les soucis, les joies et l'amertume. »

À jamais dans nos cœurs, pompiers et opérateurs héroïques, qui ont sacrifié leur vie pour nous protéger de cette terrible catastrophe. Souvenons-nous aussi de ceux qui, sur un terrain plat non loin de la caserne, ont rapidement construit trois centrales à béton, puis une quatrième à proximité – une version « hivernale » – qui, sans relâche, ont produit du béton pour le sarcophage, se dévouant corps et âme à la victoire commune.

Un grand merci à ceux qui m'ont permis de laisser la lumière allumée pendant que je notais mes impressions de la journée dans un carnet, assise sur mon lit. Ils m'ont dit : « Écris, notre Nestor, écris ton "Récit des années passées", peut-être que quelqu'un se souviendra de nous. » Ils se sont tournés vers le mur et se sont endormis avec la lumière allumée, se réveillant tôt le matin presque automatiquement – et ne se sont jamais réveillés en retard.

Ils n'étaient pas vantards, personne ne se vantait de ses réalisations, même si les gars qui avaient construit les cloisons de la salle des turbines habitaient à côté de chez moi et que leurs quarts duraient de vingt minutes à deux heures. Non loin de là, les Moscovites Sasha Kulagin et Guennadi Koryagin se détendaient : la journée, ils travaillaient sur le toit avec un moniteur hydraulique et d'autres équipements pour déverser les résidus de combustible et de graphite.

Malheureusement, nombreuses sont les personnes qui n'ont toujours pas saisi la véritable nature de Tchernobyl, ni pourquoi cet événement les préoccupe autant. « Voilà comment c'est arrivé, et puis on a oublié. » C'est faux ! Il faut parler de chaque détail, car rien n'était anodin.

J'étais responsable d'une équipe de techniciens dans des centrales à béton, mais nous devions également effectuer des travaux d'installation électrique. En résumé, nous faisions tout notre possible pour garantir le bon fonctionnement des centrales en toutes circonstances.

À propos de moi. Je suis né le 14 octobre 1948 à Gorki. Je suis russe et membre du Parti communiste de l'Union soviétique depuis 1980. Diplômé de l'Institut polytechnique de Saratov en 1970, avec une spécialisation en énergie, j'ai travaillé au sein du service des installations électriques du ministère de la Construction pétrolière et gazière, occupant successivement les postes de chef d'équipe, d'ingénieur de chantier principal et d'ingénieur en chef. Ces treize années furent pour moi une véritable épreuve. C'était un rythme de vie rythmé par les déplacements incessants sur les autoroutes, et, franchement, j'étais las. J'ai donc accepté le poste de responsable du laboratoire d'installation des équipements d'automatisation dans les centrales à béton. Je vis à Obninsk. En juillet 1986, je me suis porté volontaire pour travailler à Tchernobyl.

Voici donc des extraits du journal de Nikolaï Fedorovitch Isaïev :

« Écoutez, est-ce vrai qu'ils vous ont donné de la vodka à Tchernobyl ? »

D'où venait cette absurdité ? L'eau minérale était à volonté, distribuée par caisses entières, et quiconque trouvait de la vodka et se présentait « sous le gaz » était immédiatement expulsé de Tchernobyl, dépouillé de tous ses « avantages » durement acquis et soumis au redoutable « éclair ». Mais de tels héros existaient bel et bien ; chaque famille a sa brebis galeuse.

- Y avait-il des maraudeurs ?

Malheureusement. Impossible de comprendre ces gens, je refuse même de les appeler ainsi. Des salauds. Et puis, il y avait ceux qui s'aventuraient la nuit jusqu'à la limite de la zone des 30 kilomètres et tentaient d'acheter des objets que les habitants de Pripyat et de Tchernobyl avaient récupérés, mais qui, étant donné que la « contamination » dépassait les normes, étaient inutilisables. Les dosimétristes les avaient « refusés » ; ils avaient ensuite été enterrés. Ces « parasites » nocturnes essayaient de soudoyer les gardiens du point de contrôle, leur offrant de l'argent, voire de la vodka, pour qu'ils les laissent fouiller dans les détritus et choisir ce qui leur plaisait. Apparemment, ils comptaient ensuite revendre le tout à une friperie, puisqu'il n'y a pas de contrôle dosimétrique là-bas. Ils ont fini par chasser ces vauriens, dommage ! Ils ne peuvent pas vraiment être punis. Il n'y a pas de loi pour cela.

- Avez-vous eu peur ?

« Si je dis non, vous ne me croirez pas, n'est-ce pas ? On dit que seules les personnes anormales ne ressentent pas la peur. Une personne normale se maîtrise et fait ce qu'elle juge nécessaire, ce qui est juste. Et ceux qui ont travaillé à Tchernobyl ont prouvé par leurs actes que les humains resteront toujours des humains : des êtres intelligents, forts et bienveillants. »

On a beaucoup écrit, parlé et filmé sur les événements de Tchernobyl. Pourriez-vous nous parler de cette période, de ce que vous avez vu et fait vous-même ?

- Trouvez-vous cela intéressant ?

— J'aime beaucoup. Et d'autres aussi, je suppose.

— J'ai tenu un journal à Tchernobyl, parfois deux ou trois lignes, parfois plusieurs pages en petite écriture.

- Laissez-moi lire, je peux lire votre écriture.

- Eh bien, écoutez...

…Le 25 juillet. Nous sommes partis pour Tchernobyl tôt le matin. Trois centrales à béton en continu étaient déjà en activité. Nos équipes ont installé et configuré tous les systèmes d'automatisation, et nous veillons maintenant au bon fonctionnement de l'ensemble des installations, en assurant la maintenance de ces systèmes, car les pannes et dysfonctionnements imprévus sont plus que fréquents. Les centrales, situées à la périphérie nord de Tchernobyl, se trouvent à un peu plus de cent kilomètres de notre résidence secondaire, et la centrale nucléaire de Tchernobyl est à environ cinq ou six kilomètres de là. Je n'ai pas pu résister à l'envie de grimper sur la trémie d'alimentation en ciment : de là, j'ai une belle vue sur l'usine et ses environs.

À Tchernobyl, le bâtiment de la gare routière abrite le quartier général des travaux, la Direction des travaux pour l'élimination des conséquences de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Le directeur des travaux est E. V. Rygalov et l'ingénieur en chef est Viktor Timofeevich Sheyanov, que j'ai déjà rencontré. Les responsables de notre cinquième district, les directeurs des centrales à béton, sont logés dans des préfabriqués sur le site de l'usine. Cet endroit était autrefois un champ de blé, mais les usines se trouvent désormais en zone 2. La centrale nucléaire, quant à elle, est en zone 1.

Ici, près des usines, nous déjeunons au wagon-restaurant. La nourriture est excellente : nutritive, variée et gratuite. Beaucoup de légumes verts, d'oignons, de poivrons, de betteraves, d'oranges, de jus de fruits… bref, de tout en abondance. Malgré cela, personne ne prend de poids. Tous les gars ont même maigri et sont devenus pâles. Le rythme effréné – réveils aux aurores, près de deux heures de trajet pour aller à l'usine, le travail, puis le trajet du retour – est épuisant. Mais il y a aussi des retards à l'usine, ce qui réduit considérablement notre temps de sommeil, car nous devons nous lever à 5 h 30.

26 juillet. Trois centrales à béton fournissent le béton pour le quatrième îlot, et près de 500 000 mètres cubes doivent être coulés. La capacité estimée d'une centrale est de 135 mètres cubes de béton par heure, mais la maintenance préventive et le dépannage sont également nécessaires. Un approvisionnement continu en ciment, gravier, granulats de granit, eau et sable est indispensable, et surtout, il faut des machines qui, malheureusement, font toujours défaut. De plus, les unités de contrôle des doseurs fabriqués par l'usine de Kyiv présentent des dysfonctionnements : des thyristors et des cartes électroniques tombent en panne. On leur a promis d'acheminer des pièces détachées depuis Kyiv. Les équipes recherchent les causes des pannes : des soudures de composants de mauvaise qualité et une complexité excessive des cartes de contrôle… Résultat : l'objectif affiché sur la caravane de la direction, « Fournissez-nous 4 000 mètres cubes de béton par jour ! », est loin d'être atteint. Ils s'en approchaient, mais ils n'ont pas encore réussi à traiter plus de trois mille mètres cubes près du sarcophage…

5 août. Dans la matinée, le brouillard s'intensifie, s'élève et s'étend. Des panneaux en bord de route interdisent l'arrêt et l'empiètement sur l'accotement.

Les deux jeunes lieutenants, qui travaillent dans la même centrale nucléaire, construisent une cloison séparant le réacteur 3 du réacteur 4. Les conditions de travail y sont extrêmement difficiles ; hier, l'un d'eux a accumulé deux roentgens pendant son service. Le seuil maximal autorisé de 25 roentgens peut donc être atteint très rapidement. Les usines, en revanche, sont plus propres, mais les horaires y sont plus longs.

Hier, pour la première fois en une seule journée, les usines ont produit plus de quatre mille mètres cubes de béton. Si tout se déroule comme prévu, l'achèvement du conditionnement de la quatrième unité, initialement prévu en septembre, est tout à fait réalisable.

…Et un petit chien noir et blanc nommé X-Ray est apparu et court partout sur le site de l'usine. De jeunes soldats le caressent et le nourrissent ; c'est un habitant du coin, et il ne se contente pas de courir le long des chemins… Et dans l'un des immeubles de cinq étages de Tchernobyl, une ampoule brûle sans cesse à une fenêtre du deuxième étage, allumée depuis avril. La vue de la ville désertée inspire une profonde tristesse.

Le 6 août. Aujourd'hui, le monde entier commémore les événements d'il y a quarante et un ans : le bombardement atomique d'Hiroshima. Ce qui s'est passé ici, à la centrale nucléaire de Tchernobyl, fut un événement bien moins important, mais il a engendré son lot de chagrin, d'inquiétude et de dépenses.

8 août. Au cours des dernières 24 heures, 4 900 mètres cubes de béton ont été produits. Et un nouveau slogan est déjà affiché sur la remorque : « Donnez-nous 5 000 mètres cubes de béton ! »

10 août. Aujourd'hui, c'est la Journée des Bâtisseurs. C'est une date importante pour moi. Le même jour, le deuxième dimanche d'août 1958, mes parents, mon frère et moi arrivions à Saratov pour nous y installer définitivement. Cette ville est devenue ma préférée, celle que j'aimais le plus ; tous les plus beaux moments de ma vie y sont liés. Et c'est à Saratov que ma vie de bâtisseur a commencé…

Un autre accident s'est produit sur les routes. Un camion-citerne et un camion MAZ sont entrés en collision sur le site de la centrale nucléaire, provoquant un incendie. Le feu a été maîtrisé et les conducteurs sont sains et saufs. Un camion-citerne KrAZ a percuté un bus transportant des policiers, faisant des blessés. Un commandant a été renversé par une voiture sur l'autoroute près de notre lieu de villégiature. Et tout cela s'est produit en seulement deux jours.

12 août. Nous avons franchi le cap des 5 000 mètres ! Au cours des dernières 24 heures, nous avons produit 5 170 mètres cubes de béton ! Ainsi, tout ce qui était théoriquement possible avec nos trois centrales est désormais produit. Désormais, sauf en cas de rupture d'approvisionnement en ciment ou de perturbation du transport, et bien sûr si notre système d'automatisation fonctionne correctement, les centrales produiront environ 5 000 mètres cubes de béton par jour. Le sarcophage nécessite un peu plus de 3 000 mètres cubes, mais il en faut beaucoup plus pour d'autres installations de la centrale.

Sur le chemin du retour, nous avons constaté les dégâts d'un autre accident. Un semi-remorque Uragan est entré en collision avec un camion-benne KamAZ, et les deux véhicules ont simultanément percuté deux camions GAZ-51 chargés de provisions. Des poivrons et des pommes de terre ont été projetés des camions GAZ sur la chaussée. Aucun blessé n'a été signalé.

Et tout près, dans le jardin d'une maison voisine, des cigognes ont installé leur nid. Un oiseau d'une grâce et d'une beauté remarquables. En vol, elles ressemblent à la fois à un avion moderne et à des ptérodactyles préhistoriques. Aujourd'hui, j'ai vu dix-huit cigognes.

13 août. Après mon service de jour, je devais retourner à la base, dîner, me laver, puis retourner travailler pour le service de nuit, et enfin rester pour le service de jour. Et apparemment, ce scénario va se répéter. Au retour de la relève, nous avons essuyé un violent orage de grêle. Des grêlons gros comme des œufs de pigeon. Les allées en béton du camp étaient jonchées de branches et de feuilles de chêne, de pommes de pin et d'aiguilles de pin. En roulant, nous avons vu un camion-benne KamAZ renversé dans un fossé ; le conducteur était invisible, mais il y avait du sang sur le pare-brise. Et un voisin, Valentin, un automobiliste de Chevtchenko, m'a raconté que près de Borodyanka, un « guerrier » ivre au volant d'un camion Ural avait renversé quatre piétons. Ah, ces routes ! On dirait que seuls des professionnels les conduisent ici !

16 août. Nous travaillons de la même manière que les ambulanciers. Il est crucial de diagnostiquer et de traiter rapidement et précisément. Aujourd'hui, nous avons réalisé trois interventions de ce type. Nous gagnons en expérience et avons déjà une idée de l'origine du problème.

Ce matin, à un carrefour près de la base, un camion-citerne KamAZ transportant du ciment et un GAZ-51 sont entrés en collision. Le KamAZ est sorti indemne de l'accident, mais le conducteur du GAZ a péri carbonisé dans sa cabine. Il était encore dans le camion lorsque nous sommes passés. La route est en cours d'élargissement sur toute sa longueur, avec un élargissement de deux à trois mètres de chaque côté. Un nouveau pont sur la rivière Ouj est en construction à l'approche de Tchernobyl.

18 août. Il n'y a pas de travail sans conflit. Certains mènent au progrès, d'autres enveniment la situation, et d'autres encore nuisent à la cause. Tous ces types de conflits sont particulièrement exacerbés ici, dans des conditions extrêmes. Certains tentent d'afficher leur importance, en lançant des slogans et des phrases comme « ils ne nous comprendront pas », « il faut faire les choses plus vite et mieux ». Mais les paroles resteront toujours des paroles sans action. Et je considère comme une distorsion de la réalité que de souligner sans cesse l'importance du moment et celle de notre centrale à béton. Je suis communiste, pleinement conscient de toutes les tâches et de l'importance de notre travail pour le bien commun, aussi les formules de « commissaire » résonnent-elles encore plus fort à mes yeux. Et je crois fermement que toute action bien fondée que nous entreprendrons sera « comprise » et que les bonnes conclusions seront tirées. Je n'ai pas laissé la situation dégénérer en conflit ; je me suis retenu, mais j'ai essayé de remettre à sa place, avec tact, le nouveau chef ingénieur en chef des centrales, avec qui j'avais « eu la chance » d'échanger. Je n'ai pas besoin d'un « berger » ; je n'en ai jamais été un moi-même et je n'aime pas ça chez les autres.

20 août. Ces dernières 24 heures, 5 500 mètres cubes de béton ont été produits. On parle de trois phases après un accident : la médiatisation et la confusion, la punition des innocents et la récompense des innocents. Où en sommes-nous ? Entre la deuxième et la troisième ?

22 août. Il pleut des cordes depuis deux nuits et il fait un peu froid. J'ai dû attraper un rhume. J'ai des courbatures partout et je tousse, mais je tiens le coup, je me frotte, je me réchauffe et, surtout, j'essaie de me convaincre que je ne devrais pas tomber malade. On m'a dit qu'il y a une maquette sur le chantier de la gare routière où ils enregistrent quotidiennement l'avancement de la construction du sarcophage et des cloisons. Il faudrait que j'aille y faire un tour pour voir tout ça en détail.

Le 24 août. J'ai obtenu cinq jours de congé. Au moins, ça me soulagera un peu. J'ai l'impression d'être au bord de la crise de nerfs ; je dois endurer beaucoup, me retenir. Et même si personne ne me met la pression, l'atmosphère est tendue ; impossible de se détendre.

1er septembre. L'automne est arrivé. Derrière nous s'étend la fabuleuse Volga et la chaude Saratov.

C'est Tchernobyl, comme avant. Tout se passe bien au travail, mais le chemin est devenu plus long.

La police routière surveille très scrupuleusement la limitation de vitesse à 60 km/h maximum.

5 septembre. Ce matin-là, le directeur adjoint des travaux, notre chef, a réuni tous les responsables des services techniques et la direction du district. Il leur a passé un savon mémorable, comme il en avait reçu un la veille. Bien que les usines aient ralenti, elles respectaient encore le planning, tandis que le chantier dans son ensemble avait pris du retard. Sur les quatorze points du planning, onze étaient en retard, alors que celui-ci avait été approuvé par la Commission gouvernementale. Le chef a poussé chacun à se surpasser, et les a véritablement intimidés. Il a annoncé que soixante volontaires avaient été recrutés parmi les soldats « partisans »

pour nettoyer le toit jouxtant le réacteur. Des morceaux de graphite et de combustible, éjectés du réacteur, s'y trouvaient encore. On leur avait promis une démobilisation immédiate après leur passage sur le toit. Ils devaient risquer leur santé. Quelle quantité restera là ? Personne ne le sait, personne ne s'en préoccupe. Et bien sûr, personne ne sait combien de nerfs seront gaspillés pour des broutilles, à s'expliquer avec les « sages » qui exercent un pouvoir local mesquin…

9 septembre. Nous partons dans l'obscurité, nous arrivons dans l'obscurité. Il fait déjà froid la nuit… Informations sur le passé : l'évacuation de Tchernobyl a commencé pendant les vacances de mai. Des drapeaux délavés flottent encore aux balcons.

13 septembre. Hier, nous avons commencé l'installation des équipements électriques et des systèmes de contrôle de l'usine n° 4. Les travaux se sont déroulés sans encombre, et tous les câbles ont été installés en une seule journée. Bien sûr, ce n'est pas un exploit, car la découpe, les tests et le raccordement des câbles prendront beaucoup de temps, mais leur nombre impressionnant est bien visible, et c'est gratifiant de participer à un projet aussi important et significatif. C'est formidable de ressentir la satisfaction du travail accompli, de se sentir utile et de contribuer à quelque chose d'essentiel. La date limite pour tous les travaux à l'usine est fin septembre.

Les derniers mètres cubes du sarcophage s'avèrent très difficiles à obtenir ; la mise en place du béton dans la partie supérieure du sarcophage devient de plus en plus complexe. On a donc besoin de beaucoup moins de béton, et les trois centrales fonctionnent à capacité réduite.

16 août. Les travaux d'installation sont terminés et la mise en service a commencé. L'installation a été réalisée en cinq jours seulement, un rythme très rapide. Il arrive parfois que les usines rencontrent des situations cocasses. Même avec un approvisionnement optimal, il arrive que des « kits » arrivent : au lieu des transformateurs de soudage requis, elles reçoivent quatre transformateurs de puissance de 1 000 kW. Le KGB intervient contre les fournisseurs négligents. Par exemple, l'usine de Kokchetav a livré une unité de contrôle défectueuse à une quatrième usine, mais n'a pas répondu à deux télégrammes. Une agence spécialisée est intervenue, convoquant le chef du KGB de la région de Kokchetav, qui a rapidement réglé le problème. Le lendemain, un représentant de l'usine est arrivé avec une nouvelle unité.

18 septembre. Cela fait presque une semaine que nous travaillons par quarts de trente heures, sans compter les déplacements. Je suis de nouveau fatiguée et j'ai mal à la tête toute la journée. La nuit, pendant les rares moments de repos, je fais des cauchemars, mais en réalité, tout va bien.

Hier, nous revenions de Tchernobyl, nous avons traversé la rivière Oujh, et notre bus est tombé en panne juste avant la bifurcation pour Zeleny Mys. Les réparations ont duré environ une heure.

À ce moment-là, vers 22h15, nous avons observé un phénomène étrange pendant près de cinq minutes. Au nord-est, quelque part en direction de la centrale nucléaire de Tchernobyl, mais légèrement à droite de celle-ci, un cône lumineux est apparu dans le ciel, comme émergeant d'un nuage. On aurait dit qu'un immense projecteur éclairait la Terre depuis le ciel. Le « cône » se trouvait à environ 15 kilomètres de nous, à un angle de 25 à 30 degrés. Nous étions une vingtaine sur le bord de la route. La lumière était assez vive, « étoile », d'un vert clair. Après environ cinq minutes, le « cône » s'est progressivement dissipé et a disparu. Qu'était-ce ? Un miracle prodigieux ou l'œuvre de l'homme ?

Il ne semble pas s'agir d'une hallucination collective. Voilà les informations dont nous disposons.

21 septembre. Hier, une réunion informelle et professionnelle s'est tenue sur le chantier. Elle a débuté à 21h, mais je n'y étais pas. J'ai été informé de son déroulement. On a constaté un certain relâchement, une discipline affaiblie et, par conséquent, le non-respect de la date limite d'arrêt du réacteur, fixée au 25 septembre. L'approvisionnement énergétique du pays est extrêmement tendu, notamment en raison de l'arrêt de nombreuses centrales nucléaires pour maintenance préventive afin d'éviter d'éventuels accidents. La réunion a accepté une demande de don des bénéfices de la journée du 22 septembre au Fonds de secours de Tchernobyl.

Le 19 septembre, les première et deuxième unités de production de la centrale nucléaire de Tchernobyl ont été mises en service, ce qui signifie que ces unités produiront bientôt à nouveau l'électricité dont nous avons tant besoin.

Revenons sur terre. Récemment, Vadim, un de mes « responsable du personnel », a fait son apparition. Dans son travail principal, il dirige le service des brevets, mais comme il a passé son enfance à travailler dans le domaine de l'électricité, on l'a envoyé nous prêter main-forte. Ce type a quarante-neuf ans, déjà deux fois grand-père, et il est devenu papa cette année, mais il manque cruellement d'autonomie et se comporte comme un véritable démagogue. Il a besoin d'une nounou pour tout. Mais ce n'est pas tout ; il est atteint du syndrome du chef : il veut être le chef, peu importe les conséquences. J'ai supplié le chef d'équipe de me donner trois ouvriers et je les lui ai confiés pour m'aider à installer les capteurs de mesure. Du coup, il s'est pris pour le « chef de l'équipe d'installation », et quand je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas tiré les câbles des capteurs jusqu'au boîtier de raccordement, il a prétendu qu'il n'avait pas assez de personnel et que ça ne le concernait pas. Résultat : comme je suis le chef d'équipe, je suis responsable de tout. Il a raison. J'en assumerai la responsabilité. Dès que les gars de notre service arriveront dans quelques jours, je l'éloignerai d'ici… très loin, pour qu'il ne sème pas la zizanie. L'attitude négative de nombreuses entreprises de construction envers notre « société » devient flagrante. Malheureusement, nous avons des gens comme ça parmi nous, et personne ne respecte les « crapules ».

27 septembre. C'est un grand jour pour nous ! Aujourd'hui, nous avons signé le certificat de réception de notre quatrième centrale. En temps normal, ce type de centrale prend cinq à six mois à assembler. Et nous l'avons mise en service en à peine deux semaines. C'est un rythme soutenu. Il s'avère que nous sommes efficaces et que nous pouvons mener à bien nos projets. Au cours de ces deux semaines, une véritable équipe s'est formée ; personne n'a forcé la main à personne, chacun a fait son travail avec conscience professionnelle. Cinq personnes de notre service ont donné vie à la centrale : Dzhanaev, Kruzhkov, Shchetinin, Yashin et moi-même. Trois électriciens nous ont prêté main-forte : Lenya et Saken de Stepnogorsk et Sergey Kirpichikov d'Obninsk. Il se trouve que nous habitons dans la même rue. Le responsable des réglages à la centrale de Slavyansk, un homme chaleureux nommé Petr Alekseevich Maksimtsev, a accompli un travail précieux. Nous étions tous satisfaits les uns des autres, de notre travail d'équipe et du résultat final. Le travail authentique révèle la véritable nature des gens et élimine la corruption. Durant tout ce temps, il n'y a eu que deux personnes de ce genre. Les personnes authentiques resteront toujours des personnes.

Nous quittions la zone des 30 kilomètres. La scène qui nous a bouleversés était la suivante : assise à l'arrière d'un camion, parmi du bois de chauffage et des effets personnels, une grand-mère pleurait et se signait, disant adieu à sa maison. Elle agitait sans cesse la main en direction de Tchernobyl, et ses larmes coulaient si librement que nous avions le cœur serré.

1er octobre 1976. À 16 h 45, le réacteur n° 1 de la centrale nucléaire de Tchernobyl a été remis en service. La centrale a rouvert ses portes et la vie a repris son cours ! Aujourd'hui, la dalle de confinement a été achevée. Cependant, il reste encore beaucoup à faire : le mur de soutènement doit être terminé et de nombreuses autres parties de la centrale nécessitent des travaux de béton et de métal.

Tchernobyl a démontré que notre peuple était, est et sera toujours un peuple fort. La tragédie de Tchernobyl est la tragédie de chacun d'entre nous, et la joie de la victoire sur le mal nucléaire est notre joie partagée.

« Et mon voyage d'affaires s'est terminé. »

La légende de l'amour

La désolation des cours de Tchernobyl, jonchées de pommes noires et tombées – telles des boulets de canon en fonte, amassés pour une compétition absurde. Des tas de ferraille dans les cours des dortoirs : masques respiratoires usagés, vieux appareils émettant des matières radioactives, épaves de voitures aux plaques d'immatriculation effacées, montagnes de papiers administratifs jaunis – vestiges d'un monde bureaucratique disparu, « d'avant-guerre », fait de rapports mensongers et d'instructions à la fois inutiles et précieuses. Et un portrait de Brejnev surplombant l'un de ces dépotoirs radioactifs. Un plaisantin inconnu a trouvé une digne incarnation artistique d'une époque révolue…

Dans la cour d'un des dortoirs, j'aperçus un habitant typique de Tchernobyl : un homme en combinaison noire informe, casquette, masque respiratoire, bottes en caoutchouc et dosimètre attaché à la poitrine, s'approcha de la pompe à eau. Il se pencha. Et soudain, à travers cette terrifiante et contre nature mascarade, la silhouette d'un corps de femme apparut – symbole indestructiblement beau de la vie et de l'amour. L'homme ôta sa casquette et son masque, et ses cheveux blonds flottèrent au vent, scintillant au soleil. L'inconnue passa sa main sous le jet d'eau et sourit.

Mon Dieu, quelle beauté pure et intense cette femme ordinaire m'a paru avoir ici, à Tchernobyl ! Qu'est-ce qui l'a amenée ici ? Le devoir professionnel, une soif d'aventure, l'amour ?

Une femme à Tchernobyl… Comme dans un cauchemar, je suis hantée par l'image de l'institution la plus banale, la plus ordinaire de la Zone : la cafétéria. La seule au monde. Les esprits vifs du coin l'avaient surnommée, à juste titre, « le restaurant ». Installée dans un vaste atelier de l'ancienne station de maintenance des véhicules de Tchernobyl, cette super-cafétéria pouvait accueillir et nourrir six cents personnes simultanément (et trois cents autres faisaient la queue à un rythme soutenu). L'entrée du « restaurant » était gardée par des dosimétristes qui, régulièrement, expulsaient les fainéants venus du chantier avec leur « aura ». L'uniformité noire des hommes en cabans et salopettes, vestes matelassées et combinaisons, casquettes, bonnets afghans et bérets, avalant silencieusement leur déjeuner, était stupéfiante : ils portaient tous non seulement des costumes identiques, mais aussi des visages apparemment identiques, gris de fatigue et d'anxiété. Et dans ce monde sombre des travailleurs victimes de l'accident nucléaire, les visages doux et rosés des jeunes filles travaillant en cuisine paraissaient particulièrement touchants.

Au printemps 1987, j'ai déjà croisé des couples d'amoureux en uniforme dans les rues sombres et désertes de Tchernobyl. Des élans de vie, invincibles, perçaient là aussi la poussière radioactive, malgré l'intensité des opérations de décontamination. Les lois de la vie régnaient ici aussi. Il sera passionnant d'en apprendre davantage sur le destin des familles de Tchernobyl nées dans la Zone – et elles étaient nombreuses – et sur celui de leurs enfants. Ce sujet intéressera bien plus que les seuls généticiens…

À Tchernobyl, j'ai rencontré plusieurs femmes courageuses, venues là par amour : elles vivaient et vivent encore avec leurs maris dans la Zone, y travaillant et partageant avec leurs proches toutes les difficultés de cette vie communautaire précaire, à mi-chemin entre la campagne et l'instabilité. La rumeur populaire les a aussitôt surnommées « décembristes ». Quelle appellation juste…

Mais je voudrais vous parler d'une femme qui vit aujourd'hui à Moscou, tout en continuant à travailler à la centrale nucléaire de Tchernobyl. Elle est devenue l'une des figures légendaires de la catastrophe. Dès le mois de mai, des rumeurs circulaient au sujet de l'épouse d'un employé de la centrale, admis à la clinique n° 6 de Moscou. Cette femme serait allée travailler à l'hôpital pour être auprès de son mari et soulager ses souffrances. On racontait qu'après la mort de son époux, elle continuait de parcourir les services, encourageant les brûlés et les malades, leur disant que son mari tenait le coup et qu'eux aussi devaient tenir bon et ne pas perdre courage. Ces personnes, sachant déjà que son mari était décédé, pleuraient, le dos tourné au mur.

…Dépourvue de tout détail précis et quotidien, cette histoire ressemblait à une légende, à une ballade sur l'amour et la fidélité – et même si cela ne s'était pas produit dans la réalité, une telle histoire aurait dû être inventée au nom de la foi, de l'espoir et de l'amour.

Mais j'ai ensuite découvert que cette histoire n'était pas inventée ; j'ai retrouvé cette femme et j'ai retranscrit son histoire.

Elvira Petrovna Sitnikova, ingénieure de la centrale nucléaire de Tchernobyl chargée des équipements dosimétriques :

« Je veux que tout le monde connaisse mon mari. C'est mon devoir, c'est le sens de toute ma vie. »

Anatoly Andreevich Sitnikov.

Il était obsédé par ces centrales nucléaires. Il a supervisé la construction de la première tranche, a été chef d'équipe à l'atelier du réacteur, puis chef d'équipe adjoint de la centrale, et enfin, à partir de 1985, ingénieur en chef adjoint chargé de l'exploitation des première et deuxième tranches de la centrale nucléaire de Tchernobyl.

Quand l'occasion de partir étudier la gestion des installations nucléaires s'est présentée, il a harcelé ses supérieurs. Il les a suppliés d'y être envoyé. À l'époque, nous vivions dans une autre ville, loin de l'Ukraine. Ses supérieurs l'ont renvoyé ; ils ne voulaient pas le laisser partir, mais il a insisté. Il est allé à Obninsk pour étudier, et à son retour, il a dit : « Vous imaginez tenir un million de kilowatts entre vos mains ? C'est incroyable ! C'est difficile à imaginer ! »

Il adorait l'énergie nucléaire, passait des nuits entières à étudier et a consacré sa vie à l'étude. Son rêve était d'intégrer l'Institut Kourtchatov. Mais les circonstances l'obligeaient à être constamment en déplacement professionnel. Lorsqu'on demandait qui l'accompagnerait, les réponses fusaient. L'un avait une mère malade, un autre un enfant. La question parvint à Sitnikov, qui demanda : « Quand partons-nous ? » Il y a même eu un moment comme celui-ci : j'étais hospitalisé, et il m'a dit : « Tu vois, je ne peux pas faire l'impasse sur toi. » Je lui ai répondu : « Si tu ne peux pas, alors tu ne peux pas. » Je me souviens que notre fille avait un an et que nous avions le même anniversaire. J'avais alors vingt-cinq ans. Et puis, à minuit, il est arrivé et m'a dit : « Tu sais, j'aurais pu venir plus tôt, j'aurais pu apporter du champagne, j'aurais pu tout faire. Mais nos opérateurs étaient en train de soutenir leurs thèses (de passer leurs examens – Yu. Shch.) et je ne pouvais pas. » « Eh bien, quand les opérateurs se défendent, tout est clair… » Lorsqu'il se préparait à travailler dans les centrales nucléaires, il récitait à voix haute toutes ces formules et ces schémas. Je l'écoutais, le petit garçon n'arrivait pas à dormir, et il disait : « Je dois parler à quelqu'un, tu sais ? » Je m'endormais devant lui, et il souriait en disant : « D'accord, dors… »

Je savais que s'il travaillait comme il l'entendait, il n'aurait pas de vie. Vous comprenez ? Parce que pour lui, il n'y avait que le travail et le devoir. Rien d'autre. Ce n'étaient que deux notions.

Au début de la construction de la centrale nucléaire de Tchernobyl, j'ai vécu deux ans à Nikolaïev, chez des proches. Lui, il vivait ici, dans un dortoir avec Orlov. Leurs conditions de vie sont inimaginables. J'y suis allée une fois et j'ai vu : ils avaient faim, les conditions étaient terribles. Mais ils avaient d'autres préoccupations ; ils étudiaient et travaillaient, et ils n'avaient besoin de rien d'autre. À l'époque, j'aurais été un fardeau. Puis, en 1977, nous avons trouvé un appartement à Pripiat, nous y avons emménagé avec notre fille, j'étais à ses côtés, et tout semblait normal, paisible.

La première unité a été lancée en septembre. Il rentrait du travail… parfois, appuyé contre le mur, les yeux brillants, puis presque effondré d'épuisement. Il disait :

« Mon Dieu, ce qui s'est passé aujourd'hui… Nous avons tenu… nous avons tenu le bloc pendant trois minutes… Et ça m'a paru durer trois ans ! Nous avons tenu le bloc ! »

Ce quartier représentait tout le sens de sa vie.

Il rentrait à huit heures du soir et s'installait pour lire. Nous avions encore une riche bibliothèque technique à Pripyat. Je me moquais parfois de lui. C'était comme le samedi : il faisait les courses et achetait des livres techniques, toutes les nouveautés. Le journal l'avait présenté comme le plus grand amateur de livres de la ville. Mais cela ne concernait que les ouvrages techniques. Il n'achetait pas de romans, pensant que c'était une perte de temps. S'il lisait, il me disait que c'était une perte de temps.

Il ne regardait l'émission « Vremya » à la télévision qu'à neuf heures. Il la regardait, puis retournait travailler. Vers onze ou minuit, il était tellement abasourdi qu'il était incapable de travailler. Nous avions une datcha non loin de Pripyat. Dès notre arrivée, ma fille aînée disait : « Papa laisse la voiture tourner sans arrêt, il est toujours pressé de rentrer. » Le samedi après-midi, nous allions à la datcha. Nous rentrions le soir, et il disait : « J'ai perdu tellement de temps ! »

Lorsqu'il était chef adjoint de l'atelier des réacteurs, il m'avait dit qu'il ne serait jamais manager. Il aimait assumer ses responsabilités lui-même, ne pas les déléguer. Il préférait travailler avec des machines plutôt qu'avec des gens. Alors, quand il a été nommé chef d'atelier, j'ai été surpris. Je lui ai posé la question. Et il m'a répondu : « Qui m'a consulté ? On m'a apporté un ordre et on m'a dit de le signer. C'est tout. »

Il a été nommé ingénieur en chef adjoint du jour au lendemain. On a dit qu'il était compétent, et c'est tout. Nous devions tous les deux prendre des vacances en juin 1985. Notre fille s'était blessée et nous devions l'emmener au bord de la mer. Mais Fomin, l'ingénieur en chef, a tout simplement refusé de le laisser partir en vacances. Alors j'ai dit à mon mari : « Tu sais, je te comprenais toujours quand tu mettais tes unités en service. Mais maintenant, je ne comprends plus. » Nous avons eu une voiture pendant huit ans, mais nous ne sommes jamais allés dans le sud. Il n'arrivait tout simplement pas à trouver le temps. Parce que ses vacances étaient toujours en avril, octobre ou novembre, quand les enfants allaient à l'école.

Il n'est donc pas parti en vacances en 1985. Et puis… un an plus tard, j'ai obtenu un dédommagement pour les deux séjours… C'est tout. Je leur ai dit que s'il était parti en vacances à l'époque, il aurait survécu… mais à cause d'eux, sa santé s'est gravement détériorée…

Parfois, il rentrait à la maison blanc comme un linge. Il disait : « L'appareil est cassé, impossible de travailler, et ils ne veulent pas me laisser arrêter. Faites comme vous voulez… » La tension était palpable. Une nuit, il m'a réveillé. Je lui ai demandé : « Tolya, qu'est-ce qui ne va pas ? » « Surveille cet appareil, pour qu'il ne s'emballe pas. » « D'accord, Tolya, je le surveillerai. » Le lendemain matin, il ne se souvenait de rien… Une fois, il voyageait en train avec un groupe, et ils ont commencé à collecter dix roubles à chacun d'entre nous. Il dormait. Ils l'ont réveillé. Il a bondi, à moitié endormi, et a dit : « Si j'obtiens l'autorisation du centre, je lui donnerai dix roubles. » La femme qui voyageait avec lui a sauté du train. Puis elle l'a secoué pour le réveiller et a dit :

« Mec, calme-toi. Je suis inquiet aussi pour le travail, mais ça, c'est impossible. »

C'était un travail sans fin. La situation devint telle que le directeur était en vacances, notre ingénieur en chef malade et le chef adjoint du service scientifique absent. Sitnikov se retrouva seul. On plaisantait à la station : à quoi bon l'administration, disait-on, si Sitnikov était le seul à rester ?

Il n'avait pas peur des responsabilités. Il prenait tout en charge. Il signait tous les plannings. Mais il étudiait tout, et le soir, chez lui, il raturait et corrigeait tout ; ce n'est qu'après cela qu'il signait. Je suis certain que s'il avait dirigé cette expérience, rien ne se serait produit, aucun accident.

Et ce soir-là… il s'est levé et est parti, comme d'habitude. Tel un soldat. Il m'a dit qu'il y avait eu un accident et que je devais être sur place. Et voilà. Je ne travaillais pas à la gare ce jour-là. Ma fille et moi nous sommes réveillées en riant aux éclats…

Quand il est parti, je me suis endormie et j'ai dormi jusqu'au matin. On ne sait jamais qui aurait pu appeler. Je n'avais aucune mauvaise pensée. Nous avions prévu d'aller déjeuner à la datcha. Mais vers huit heures, les voisins m'ont appelée pour me dire qu'il s'était passé quelque chose… J'ai appelé le poste de secours vers onze heures et je suis tombée sur mon mari par hasard. Il m'a dit : « Ne m'attends pas, je vais être en retard. » J'ai demandé : « Comment te sens-tu ? » J'ai joué le jeu, car il ne m'aurait rien dit autrement. Il a fini par avouer : « Je suis très malade. » J'ai dit : « Va au poste de secours. » – « Je vomis, je ne peux pas. » Alors j'ai appelé le poste de secours : « Aidez-moi, Sitnikov. » Et la personne au bout du fil a répondu : « Je ne peux pas, j'ai beaucoup de malades… Qu'il vienne lui-même. » – « Il ne peut pas. » Elle a dit : « D'accord. » Ensuite… j'ai rappelé, mais ils l'avaient déjà envoyé à l'hôpital.

Je me suis précipitée à l'hôpital comme une folle. Et là-bas… je suis entrée dans le hall, et un jeune médecin m'a sauté dessus (Elvira Petrovna pleure)… il m'a traînée, tirée dehors, vous voyez… pour m'empêcher d'y aller. J'avais tellement mal au bras… j'ai crié : « Attendez ! N'osez pas, comment pouvez-vous faire ça ! » Et lui, il faisait juste son travail. Après, on aurait pu crier sur tout le monde… et leur tordre le bras, faire tout ce qu'on voulait.

Je suis partie en larmes. Un homme m'a suivie : « Que vouliez-vous ? » Puis une femme : « Votre mari se porte bien. »

À dix heures du soir, une amie m'a appelée et m'a dit : « Si tu veux dire au revoir à ton mari, cours. On les emmène… » J'ai couru. Ma fille a dit :

« Maman, je suis avec toi. » Au début, j'avais peur de l'emmener, mais ensuite je me suis dit : elle veut voir son papa. Nous sommes arrivés, le bus était déjà plein, et je me suis précipité vers lui en criant : « Tolya ! Je suis là ! »

Il se redressa et dit : « Je ne me sens pas bien… » « Où t'emmènent-ils ? » « Je ne sais pas. » « Tolya, je vais te retrouver ! » « Ne me cherche pas. Je vais me rétablir et je reviendrai. » Ils restèrent là encore une heure. Je le faisais rire. Finalement, il vint vers moi. Je lui demandai : « Tolya, pourquoi es-tu allé dans l'unité ? » Il répondit : « Tu vois, qui connaissait mieux cette unité que moi ? On aurait dû faire sortir les gars. Si on… n'avait pas empêché cet accident, l'Ukraine n'existerait certainement pas, et peut-être même la moitié de l'Europe. » Je dis : « Tolya, tu as peut-être inhalé de la fumée et tu ne te sens pas bien, dis-moi. » Il me regarda d'un air si triste et dit : « Non, j'étais en train de vérifier l'unité… »

Ils ont été emmenés dans un avion, et nous avons cru qu'ils partaient en hélicoptère. Nous nous sommes précipités au stade, mais ils avaient été conduits à Boryspil. Alors ma fille et moi avons couru dans Pripyat. En rentrant, nous avons découvert un spectacle indescriptible. Notre maison se trouvait à la périphérie de la ville, la première après la gare. La cheminée ressemblait à une fusée : une lumière jaillissait d'en bas, et on aurait dit qu'une fusée s'éloignait au loin. Il faisait déjà nuit. Nous ne pressentions aucun danger. Il faisait chaud, le calme régnait, les oiseaux chantaient. Toute la journée avait été étrange ; les enfants avaient joué dehors toute la journée.

Je crois que ce n'est pas un simple sabotage ; c'est l'assassinat délibéré de la prochaine génération. Je comprends ce qui a pu se passer à la gare, je comprends que des gens aient pu y mourir, mais que cela se produise ainsi – sans que personne ne l'annonce à la radio, sans avertir la population de fermer ses fenêtres et ses portes – c'est incompréhensible. Et impardonnable.

Le 28 avril, je rendais visite à ma fille aînée à Moscou. Elle se mariait le 7 mai. Mon mari et moi devions l'accompagner et avions déjà réservé un restaurant. Irina, ma fille aînée, fut surprise de nous voir : « Pourquoi si tôt ? »

Le lendemain, j'ai trouvé la clinique où mon mari était hospitalisé. Bien sûr, on m'a interdit l'accès. Je suis allée au ministère de l'Énergie, à notre siège, et j'ai demandé s'il était possible de me faire entrer à l'hôpital. On m'a délivré un laissez-passer.

J'ai commencé à travailler à l'hôpital. Je distribuais les journaux aux enfants, je préparais leurs commandes – je leur achetais des choses, j'écrivais des lettres. Ma vie là-bas a commencé. Mon mari était ravi ; il m'a dit lui-même : « Va voir tous les enfants, il faut leur remonter le moral. » Et les enfants riaient et disaient : « Tu es comme une mère pour nous… tu nous rappelles Pripyat… » Comme ils avaient hâte de retourner à Pripyat, comme ils avaient hâte…

Je me suis changée et j'ai enfilé une blouse d'hôpital stérile. J'ai parcouru toute la clinique pour qu'on me prenne pour une membre du personnel médical. On entrait dans une chambre et on me disait : « Soulevez-le, aidez-le, donnez-lui à boire. » Je le faisais avec plaisir. On m'a demandé si j'avais peur. Non, je n'avais peur de rien ; je savais juste que je devais aider, et c'est tout. Ils étaient si impuissants… la façon dont ils mouraient…

(Elvira Petrovna reste longtemps sans voix et se met à pleurer.)

J'ai caché le décès à mon mari. Il a dit : « Je n'entends pas le voisin de gauche. » J'ai répondu : « Ils l'ont transféré dans un autre appartement… » Mais il avait tout compris, il savait tout. Il avait été déplacé d'un endroit à un autre. D'abord à un étage, puis à un autre.

Le 1er mai, la sœur de mon mari est arrivée. On l'avait appelée et elle avait fait un don de moelle osseuse. Gale n'était pas encore là ; il était en retard. Guskova s'occupait de lui. Je voulais lui parler, mais elle m'a dit : « Je n'ai pas le temps. Votre mari ne va pas mourir. » J'avais tellement envie de lui dire plus tard : « C'est un meurtrier ! » Elle a répété qu'elle n'avait pas le temps, qu'elle devait soigner d'autres patients, mais mon mari était en train de mourir de faim. Il ne pouvait rien manger, il ne buvait que de l'eau. Je les ai suppliés d'y prêter attention…

Dans notre système médical, il n'y a pas de juste milieu. C'est l'un ou l'autre. On paie les médicaments en or et en devises fortes, on fait des injections, et en même temps, on nous sert un steak immonde. Un médecin, dont j'ai oublié le nom, lui a demandé : « Que désirez-vous manger ? » Mon mari a répondu : « Du fromage blanc, s'il vous plaît. » Et c'est tout. Il n'a jamais vu ce fromage blanc. Beaucoup, surtout les jeunes médecins, avaient une peur bleue des patients.

Ils ont dit : « Ils nous ont apporté beaucoup d'infections… »

Bien que j'aie pu entrer librement, j'évitais d'y aller quand les médecins étaient dans les services, vous comprenez. Je venais le soir, après 18 heures. Et puis son état s'est aggravé, même s'il tenait le coup.

Il a été en arrêt maladie deux fois dans sa vie. J'ai l'impression que la greffe de moelle osseuse a accéléré les choses… Son corps ne supportait aucune intervention… Je suis resté avec lui lors de ma dernière soirée. C'était le 23 mai. Il souffrait terriblement, il avait un œdème pulmonaire. Il demande : « Quelle heure est-il ? » – « Dix heures et demie. » – « Pourquoi tu ne pars pas ? » Je réponds : « Il n'y a pas besoin de se presser, regarde comme il fait jour dehors. » Il dit : « Tu comprends bien que ta vie vaut plus que la mienne maintenant. Tu dois te reposer et aller voir les gars demain. Ils t'attendent. » – « Tolya, je suis en béton, j'en ai assez pour toi et pour les gars, compris ? » Il appuie sur le bouton et appelle l'infirmière. Elle ne comprend rien. « Explique à ma femme, dit-il, qu'elle doit aller voir les gars demain, laisse-la faire. Elle a besoin de se reposer. » Je suis resté assis là jusqu'à minuit et demie, il s'est endormi et je suis parti.

Et le matin, je suis arrivé en courant et j'ai dit : « Tolya, tu trembles de partout », et il a dit :

« Ça va aller. Va quand même voir les gars et distribue les journaux. » Je venais de finir ma tournée quand il a été admis en soins intensifs. On m'a laissé entrer ; les médecins étaient bons et gentils. Ils m'ont laissé entrer… Un médecin a crié : « Votre mari ne devrait plus survivre, selon trois critères… Que voulez-vous ? » « Je ne veux rien, ai-je répondu, juste qu'il vive. » Il avait un œdème pulmonaire, ses reins étaient défaillants. Il n'avait que des brûlures superficielles.

Je suis arrivée un jour, début mai. Sa sœur était encore à l'hôpital. Elle m'a dit : « Tolya est très inquiet, il perd ses cheveux par poignées. » Je suis allée le voir et je lui ai dit : « Pourquoi t'inquiètes-tu pour tes cheveux ? À quoi ça sert ? Soyons clairs : tu ne vas ni au cinéma, ni au théâtre… » Je disais ça juste pour le rassurer. « Tu peux très bien rester à ton bureau ou travailler de chez toi, avec un béret. À quoi bon avoir des cheveux, de toute façon ? » Il m'a regardée : « Tu es sérieuse ? » « Bien sûr, la pure vérité. D'abord, si on regarde de profil, on voit un chauve qui passe. Il inspire un respect involontaire. C'est évident qu'il est intelligent. Et ensuite, ça fait vingt ans que je m'inquiète que tu me quittes du jour au lendemain, toi, un homme si beau, et maintenant, qui d'autre aura besoin de toi ? »

Il riait tellement qu'il n'arrêtait pas de demander : « Non, vraiment ? Et les enfants ? » Je lui ai dit : « Tu es vraiment bête. Ils t'aiment tellement, pourquoi auraient-ils besoin de tes cheveux ? » J'essayais de le distraire de l'accident. « Tolya, dès qu'on rentre à Pripyat, on recommence à vivre… Je t'ai acheté ces chaussures en microfibre, juste pour marcher sur le sable, jusqu'à la rivière, où d'autre ? » Et il a répondu : « Oui, on ira seulement à Pripyat. Mais je ne pourrai pas travailler, je n'irai pas dans la Zone maintenant. » – « Et alors ? Il n'y a pas de vie, pas de travail sans la Zone ? »

Il a dit qu'on peut s'habituer à tout, sauf à la solitude. Et il a aussi dit que je l'avais sauvé de la famine grâce à ma gelée…

J'ai parlé de tous ces gars à mon mari. D'Arkady Uskov. De Chugunov, et des autres. J'étais un peu leur intermédiaire. Il y avait un homme allongé non loin de là, Sasha Kudryavtsev. Il commençait déjà à se rétablir, à aller mieux. Il avait de graves brûlures. Je suis entrée, et ils étaient en train de le désinfecter avec de l'alcool. Il était gêné : « N'entrez pas. » J'ai dit : « Sasha, tu es gêné devant moi ? C'est bon signe, ça veut dire que tu recommences à vivre. Je viendrai te voir demain, et aujourd'hui je vais déposer quelques journaux. »

Je reviens demain, et ils me disent : « Sasha est parti. Kudryavtsev est mort. »

Ça m'a transpercé le cœur. J'ai dit : « Ce n'est pas vrai ! Il est déjà en train de se rétablir ! » – « C'est vrai. » – « Impossible. » Je suis sortie et j'ai vu la sœur de mon mari assise là. Avec elle, il y avait une jeune femme et un vieil homme. Ma sœur a dit : « Ce sont les Kudryavtsev. » Je suis restée là, sans voix. « Comment va Sasha ? » – « C'est dur, très dur », ai-je répondu. Le médecin est alors arrivé et a demandé : « Qui sont les Kudryavtsev ? »

Ces jours-là, je pouvais à peine marcher. Je ne pouvais ni dormir ni manger. Je prenais quelque chose à manger à la cafétéria, puis je me plaquais contre le mur pour ne pas vomir, pour ne pas vomir, je devais tenir bon. Je devais tenir bon.

Ce jour-là, je suis arrivée le matin, au moment où mon mari a été emmené… Chesov à neuf heures. J'arrive donc aux urgences, et une femme m'aborde. « On vous a appelée ? » – « Non, dis-je, je suis venue de moi-même. » – « Que faites-vous ici ? Votre mari est mort. » Une infirmière, sur un ton de surprise.

Anatoly Andreevich est mort à dix heures trente-cinq du matin. Je me suis changé et j'ai couru là-bas.

« Vassili Danilovitch, est-il mort ? Je dois aller le voir ! » – « Je ne peux pas. » – « Comment pourrais-je ne pas y aller ? C'est mon mari ! » Il a dit : « Je ne comprends pas qui vous êtes. » Il a fait un geste de la main : « Allons-y. » Nous sommes partis. J'ai soulevé le drap, je lui ai touché les bras et les jambes et j'ai dit : « Tolia, tu n'as pas le droit, tu ne peux pas ! Tu ne devrais pas ! Tu gaspilles tellement… cette stupide énergie… » Je n'avais plus l'impression de perdre mon mari, mais le fait qu'un tel homme me quitte… cela… cela me rendait furieuse. Tout ce qu'il aurait pu faire…

À la veillée funèbre, Kedrov se leva et dit : « Les gars te demandent de revenir à l'hôpital. Ils ont tout de suite compris qu'il s'était passé quelque chose, vu ton absence. » Je répondis : « Puisqu'ils te le demandent… » Anatoly Andreevich tenait vraiment à ce que je sois avec eux. Il dit : « Je suis désolé pour eux, reste avec eux… ils ont besoin de toi. » « D'accord, dis-je, donne-moi juste trois jours, jusqu'à… » Et je suis revenu.

Anatoly Andreevich savait tout. Mais il n'en a jamais parlé, pas même laissé entendre. Il voulait que les garçons vivent. Il avait pris sa vie en main ; après tout, il savait à quoi s'attendre. Je crois qu'il pensait à nous tous à ce moment-là. Il a perçu le danger, toute son ampleur.

Fomin, l'ingénieur en chef de la gare, était hospitalisé avec lui. Je suis allée le voir et nous avons discuté. Puis, au cimetière, lors de l'enterrement de mon mari, il a prononcé un discours. Il a déclaré qu'Anatoly Andreevich était notre trésor national, que nous étions tous coupables devant lui. Plus tard, à mon arrivée à la gare, on a commencé à dire que Fomin avait envoyé Tolya à la mort, qu'il l'avait ruiné. J'ai rétorqué : « Arrêtez de dire des bêtises ! » Mais la rumeur courait déjà.

Après le décès de mon mari, j'ai travaillé à l'hôpital pendant plus d'un mois, jusqu'au 7 juillet. Je suis allée voir Dyatlov, l'accusé… Il était dans un état très grave. J'ai beaucoup discuté avec lui… Plus tard, lorsqu'on m'a interrogée sur Dyatlov, j'ai dit que si l'histoire se reproduisait, j'irais encore le voir. Car vingt ans de vie commune, comment peut-on les balayer d'un revers de main ? Et le fait qu'il ait mal agi, il en subira les conséquences. Ce n'est pas à moi de le juger. Après tout, les médecins soignent tout le monde…

C'était très triste d'aller au cimetière de Mitino… Au début, ils enlevaient même les fleurs des tombes. On les déposait, et deux jours plus tard, il n'y en avait plus. Des rumeurs ont commencé à circuler, disant que les victimes de Tchernobyl ne méritaient pas de fleurs. On disait même que les fleurs sur leurs tombes étaient « sales ». Comme si l'ordre avait été donné de les enlever. Alors je suis allé voir Vladimir Gubarev, l'auteur de « Sarcophage ». Je lui en ai parlé. Après cela, ils ont cessé d'enlever les fleurs…

Comité exécutif de la Cité des Morts

Sasha Esaulov, le vice-président du Comité exécutif de la ville de Pripyat, et moi-même, un optimiste pétillant passionné par l'énergie, avons visité Pripyat à plusieurs reprises en 1986 et 1987. Pendant les dix-huit mois qui ont suivi l'accident, le personnel du Comité exécutif de Pripyat a vécu dans la Zone sans interruption, se rendant pour affaires officielles dans leur ville désertée et agonisante, toujours capable de tuer quiconque tenterait d'y vivre pendant une période prolongée.

Après avoir dépassé le poste de police, nous nous sommes retrouvés dans une Pripyat déserte. Des immeubles de seize et neuf étages se dressent silencieux, et des grues de chantier planent au-dessus de nouveaux bâtiments ; on dirait que les travaux se sont temporairement interrompus pour le déjeuner.

Le marché Kolkhozien, à l'entrée de la ville, s'est transformé en cimetière automobile, où des centaines de voitures rouillent, condamnées à l'abandon. Il n'y a plus un seul oiseau en ville – ils ont fui ; pas un chat ni un chien à l'horizon. De temps à autre, un véhicule blindé de transport de troupes ou une voiture de police traverse la place en trombe, et le vent siffle à travers les lettres gigantesques qui couronnent le bâtiment central. Ces lettres forment un slogan ironique : « Que l'atome soit un ouvrier, pas un soldat ! »

La place devant le bâtiment du comité exécutif était recouverte de sable blanc, comme un banc de sable dans un lieu désert. Les empreintes de nos bottes antiatomiques, leurs semelles de caoutchouc rugueuses et striées, étaient imprimées dans ce sable, comme si nous avions atterri sur une planète inconnue et abandonnée… Nous étions venus avec A. Esaulov et l'architecte en chef de Pripyat, Maria Vladimirovna Protsenko. Elle, qui avait consacré tant d'efforts et de talent à l'embellissement de sa ville natale, avait ensuite dû dessiner elle-même le plan de la clôture de barbelés de Pripyat… Esaulov et Protsenko se rendirent au bâtiment du comité exécutif pour récupérer des documents, tandis que je montais dans la voiture, allumais le dosimètre, qui se mit aussitôt à siffler, chantant le chant incessant des radiations, et commençais à enregistrer mes impressions sur fond de ce sifflement. C'était le jour du premier anniversaire de l'accident.

Quelques jacinthes jaunes défraîchies avaient poussé dans le parterre ; Maria Vladimirovna les avait cueillies en souvenir de ce jour-là. Accompagnés de policiers en cabans gris, nous sommes entrés dans la maison numéro 13 de la rue Heroyiv Stalingradu, où Protsenko vivait avec son mari et ses deux enfants avant l'accident.

Ce qui nous attendait était un spectacle peut-être plus terrifiant encore que le sarcophage. L'immeuble, glacial par l'hiver, était imprégné d'une odeur sordide de désolation. Le chauffage avait été coupé, puis remis en marche, et dans certains appartements, les radiateurs avaient explosé. L'eau avait inondé les plafonds, ce qui signifiait que dans quelques hivers et printemps, l'immeuble serait ravagé par la fonte des glaces et l'eau. Sur le palier du cinquième étage, nous avons trouvé un téléviseur couleur, que quelqu'un avait retiré pour une raison inconnue. Les portes de tous les appartements des étages, à l'exception de celle du premier, étaient grandes ouvertes, certaines portant des traces d'effraction. Des robes, des livres, des ustensiles de cuisine et des jouets jonchaient le sol. Dans un appartement, nous avons trouvé un pot pour bébé. Les portes des prestigieux appartements yougoslaves et est-allemands, d'une ressemblance absurde, étaient ouvertes, et de nombreux lustres avaient été arrachés.

La police a expliqué qu'entre juillet 1986 et avril 1987, plusieurs visites de résidents avaient eu lieu, chacune de courte durée. Les gens étaient pressés et jetaient leurs affaires n'importe comment. Pourquoi les portes des appartements étaient-elles grandes ouvertes ? Parce qu'ils étaient censés partir définitivement. Cependant, la police a reconnu qu'il était possible que, durant ces visites, des voleurs aient profité de l'occasion pour s'introduire chez leurs voisins.

Lors de conversations confidentielles que j'ai eues avec de nombreux habitants de Pripyat, j'ai constaté avec inquiétude l'implication possible de pillages organisés : lors de visites à leurs appartements, beaucoup ont signalé la disparition d'objets de valeur – appareils photo, magnétophones, radios. Pillage, vol de matériel radioactif, saccage d'une ville sans défense et des villages environnants. Quoi de plus odieux ?

Dans un des appartements, le couvercle d'un piano était soulevé. J'ai effleuré les touches et tenté de jouer un morceau, mais un frisson m'a parcouru les doigts. Des accords lugubres emplissaient l'appartement. Dans la cuisine, une bouteille de kéfir vide contenait une masse grise, sale et sèche. Du kéfir d'avril 1986. La musique résonnait comme un requiem pour la ville.

Nous sommes sortis le cœur lourd. Si la ville elle-même ressemblait à un cadavre exposé, paisible dans son éternel sommeil, la visite de la maison laissait une impression nauséabonde, celle d'une autopsie, avec tous les détails macabres familiers aux médecins et aux employés de la morgue…

Extrait d'une lettre de Pavel Mochalov, Gorki :

Je suis en cinquième année à l'Institut polytechnique Gorki, au département de physique et d'ingénierie, avec une spécialisation en systèmes et contrôle des centrales nucléaires. Du 23 juillet au 3 septembre, avec treize autres étudiants de l'Institut, nous avons travaillé dans la zone d'accident nucléaire. Nous étions une équipe de volontaires bénéficiant d'une formation pratique atypique. Nous avons exercé les fonctions de dosimétristes à Tchernobyl, à la centrale nucléaire, mais principalement à Pripiat.

Dans cette ville de 50 000 habitants, le seul endroit où, deux mois après l'accident, la vie, autrefois si trépidante, continuait de palpiter, était le commissariat de police de Pripyat. Des milliers de fils – les alarmes du système « Skala » – y étaient déployés, et la cellule de détention provisoire était l'endroit le moins radioactif. Pendant notre intervention, les deuxième et troisième étages du bâtiment évoquaient les décors d'un film de guerre. Tous les bureaux étaient ouverts, des chaises étaient cassées, des masques à gaz, des respirateurs, des trousses de premiers secours, des uniformes à épaulettes de lieutenant, de la documentation médico-légale, des classeurs contenant les dossiers personnels de divers suspects, des formulaires vierges classés « Top Secret », et bien d'autres objets jonchaient le sol… Une photographie saisissante de ces événements tragiques – un témoignage silencieux d'une chose terrible, irréelle.

Deux mois après l'accident (et non trois jours comme promis), les habitants ont été autorisés à venir pendant une très courte période pour récupérer quelques-uns de leurs effets personnels.

Vêtus de combinaisons de protection mal ajustées, leurs masques respiratoires noués à la va-vite, ils s'approchaient de leurs maisons. Rares étaient ceux qui ne fondaient pas en larmes. Il aurait fallu voir leurs mains tremblantes les empêcher d'ouvrir la porte, puis comment ils s'agrippaient à la première chose qui leur tombait sous la main en disant : « Mesurez ça. » Il aurait fallu voir le regard de la mariée quand sa robe s'est avérée « sale ». Il aurait fallu voir l'état du jeune couple quand, dans leur dortoir, quelque part rue Kourtchatov, une fenêtre fut brisée et qu'aucun de leurs maigres biens ne put être emporté.

Une norme très stricte d'élimination a été établie. Souvent, le niveau de rayonnement ambiant dans l'appartement la dépassait largement. Nous devions la mesurer dans la salle de bain ou les toilettes. Très peu d'objets répondaient à la norme.

Certains, après avoir entendu les mises en garde concernant le lien possible entre les radiations et le cancer (« Pensez à vos enfants ! »), les avertissements sur la « saleté » des tapis et les contrôles répétés à la sortie de la Zone (à Dibrovo, je crois), et après avoir tout écouté et accepté, sont parvenus à faire sortir clandestinement leurs affaires. Le sort de ces objets reste un mystère. On a parlé de les donner à une friperie. Si c'est le cas, ce sera terrifiant. Malheureusement, notre unité n'effectuait pas de contrôle des radiations à la sortie, bien que nous y soyons passés plusieurs fois. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les conditions permettaient des mesures plus précises (le rayonnement de fond était bien plus faible) et que le contrôle des radiations était également très angoissant, car les effets personnels étaient confisqués sous les yeux des gens et jetés dans des conteneurs métalliques. Parfois, il y avait des actes de vandalisme forcé (du matériel radio coûteux était détruit pour dissuader d'utiliser des objets « sales »).

Il y avait aussi des habitants de Pripyat qui, apprenant que leurs affaires étaient « contaminées », ont pris une hache et les ont brisées, « pour que vous ne l'ayez pas ! » Il y en a aussi qui ont glissé de l'argent et de la vodka, pensant que cela rendrait leurs tapis « plus propres ». Mais ce n'étaient que des cas isolés.

Extrait d'une lettre d'Igor Ermolaev, Gorki :

« Pasha Mochalov et moi sommes arrivés à Kyiv le 22 juillet. J'ai réussi à m'échapper à Pripyat vers le 9 août 1986. Le bus m'a emmené à Kopachi, un village à mi-chemin entre Tchernobyl et la centrale nucléaire. Près de Kopachi, une zone avait été aménagée pour permettre aux gens de passer des bus relativement propres aux bus « sales » qui les conduisaient à leurs lieux de travail. »

Les « sales » sont des bus ordinaires de Lviv, dont l'intérieur est recouvert de feuilles de plomb (on les surnomme, avec humour, « bus-cochons » – Yu. Shch.). Extérieurement, ils se distinguent des bus non protégés par leurs vitres peintes en blanc et par deux pompes à filtres contre les poussières radioactives installées sur le toit. À l'intérieur, ce « véhicule blindé » est une sorte de compartiment protégé. La cabine du conducteur et la plateforme arrière ne sont pas protégées ; à l'intérieur, des plaques de plomb tapissent les parois, recouvrant presque entièrement les fenêtres – seuls des espaces de 15 à 20 centimètres subsistent en haut. La cabine est séparée de la plateforme arrière par des cloisons munies de portes hermétiques. Le « véhicule blindé » met environ 15 minutes pour rejoindre Pripyat. Nous sommes descendus du bus près du poste de police. Il était huit heures du matin, le soleil brillait et un léger brouillard se répandait sur le sol. J'ai été frappé par la banalité des lieux. Ils travaillaient comme dosimétristes, déterminant ce qui pouvait être exporté et ce qui ne le pouvait pas. J'ai dû mesurer l'appartement de la famille du défunt. Il était très simple, voire même, pourrait-on dire, spartiate. Il n'y avait ni tapis ni meubles, ce qui est très courant dans les appartements de Pripyat. Dans la salle de bains, du linge de bébé séchait sur une corde à linge. Je m'en souviens car j'ai approché par inadvertance le capteur et j'ai entendu dans mes écouteurs que le linge était très « sale ». Ici, un feu invisible, une mort lente. Cela semblait incongru… À Pripyat, nous dormions dans des cellules de détention provisoire. Elles étaient équipées des technologies pénitentiaires les plus modernes.

Un matin, nous avons ouvert la porte de la pièce voisine et avons vu un chat. Un magnifique chat, au pelage long et fauve. Il était malade, comme tous les chats d'ici. Il était complètement muet ; il nous fixait de ses grands yeux hagards et ouvrait la gueule, essayant de miauler. Il n'arrivait qu'à émettre un sifflement. Nous lui avons proposé du pâté de foie gras d'oie, notre aliment de base. Il l'a léché deux ou trois fois, puis s'est arrêté, restant assis sur le rebord de la fenêtre à siffler. Le soir venu, il avait disparu.

Lorsque nous travaillions à Tchernobyl, un chat semblable s'est retrouvé chez nous. Lui aussi était silencieux et toujours endormi, marchant de côté, se balançant légèrement. Nous lui apportions en cachette de la crème fraîche de la cafétéria, trois paquets à la fois. Il la mangeait entièrement, puis se couchait et dormait…

À Pripyat, un grand nombre de chats se rassemblaient à l'arrivée des bus transportant les habitants. On les nourrissait, mais on ne les emmenait pas avec soi.

Je me souviens aussi de l'histoire d'un chat nommé Chernushka. Ce pauvre animal était resté enfermé dans un appartement pendant quatre mois, le temps que sa propriétaire soit évacuée. J'ignore pourquoi elle l'avait enfermé. Peut-être avait-elle oublié, ou peut-être pensait-elle partir deux ou trois jours, comme on l'avait dit. Quand nous sommes entrés dans l'appartement, le sol de la cuisine et du couloir était jonché de sacs déchirés et de sacs de provisions. C'était un véritable champ de ruines. Le chaton, un adorable petit chat noir, courait au milieu de ce chaos en miaulant à pleins poumons. Il était très maigre, mais ne semblait pas malade. La propriétaire m'a supplié de ne pas l'euthanasier. Je lui ai dit que nous ne touchions pas aux chats et j'ai essayé de le mesurer. Il s'agitait et ne tenait pas en place près du détecteur, mais son taux de radioactivité naturelle n'a pas augmenté brusquement.

A. Esaulov :

« La première fois, juste après l'accident, les gens ont reçu quinze roubles par l'intermédiaire des syndicats. On leur a donné des vêtements gratuitement. Pour être franc, nos autorités syndicales se sont bien enrichies. Elles ont tout simplement déversé leurs surplus de stock sur les évacués. Un camion de vêtements est arrivé au village, les portes se sont ouvertes et chacun a pris ce dont il avait besoin. »

Ils ont ensuite versé deux cents roubles par membre de la famille. C'était durant la deuxième décade de mai. Notre comité exécutif a organisé l'ensemble du paiement. Nous avons travaillé sans relâche. Nous avons temporairement renforcé nos équipes avec 12 à 16 caissiers et comptables. Les dossiers du bureau du logement ont été supprimés et les paiements effectués sur la base des données d'inscription. Un formulaire spécifique a été créé. Puis, les paiements ont commencé dans d'autres régions. Bien sûr, certains ont perçu des doubles paiements. Ils ont été démasqués plus tard, lors de la compilation de toutes les listes.

Beaucoup de gens n'avaient pas de papiers. Quelqu'un arrivait et disait : « Je suis Ivan Ivanovitch Sidorov. » Le voilà, on l'interrogeait – tout tintait, il avait besoin de vêtements, de quoi manger. Je lui remettais un certificat, rédigé de sa propre main, au lieu d'un passeport. C'était le seul document de ce genre dans le pays.

Bien sûr, la plupart des gens normaux sont tombés sur ça. Je pensais comme ça :

Si, par ma faute, une personne – deux ou trois, dix personnes – a été surpayée, mais que, dans le même temps, j'ai aidé cinquante personnes, alors le jeu en vaut la chandelle.

Au début, nous travaillions à Pripyat (j'en ai déjà parlé), puis à Poleskoïe et Ivankov, et le 1er septembre 1986, le comité exécutif – composé de plusieurs personnes – s'est installé à Tchernobyl. Notre base était à Irpen.

Sans vouloir faire preuve d'une trop grande modestie, je dirai que l'idée d'utiliser les voitures personnelles abandonnées dans la Zone venait de moi. Elle a été approuvée lors d'une réunion de la Commission gouvernementale, et c'est là qu'ont fait leur apparition toutes ces voitures Zhiguli aux grandes plaques d'immatriculation. En tant qu'auteurs de l'idée, nous avons attribué aux voitures du comité exécutif les numéros 001, 002 et 003. Ces voitures se sont révélées extrêmement utiles dans la Zone, pour nous, pour les scientifiques et pour diverses autres organisations. De cette façon, nous avons sauvé des centaines de voitures « propres ».

Bien sûr, les propriétaires des véhicules « sales » ont été indemnisés. J'ai élaboré le règlement concernant la restitution des véhicules. Le paiement était calculé en fonction de leur valeur et de leur dépréciation, comme dans un magasin d'occasion. Nous avons également mis en place un règlement pour les visites à Pripyat. C'est effrayant de repenser à la complexité de la tâche. Il a fallu organiser des bus de Teteriv à Poleskoye, puis de Poleskoye à Dibrova. À Dibrova, les passagers prenaient place dans les bus « sales » pour rejoindre Pripyat. Ces chauffeurs avaient besoin d'être logés et nourris, et les visiteurs de Pripyat devaient pouvoir se changer et recevoir des équipements de protection individuelle.

Lors de notre visite à Pripyat, nous étions autorisés à emporter des photos, des documents, des livres, des objets de famille et du linge de lit, à l'exception du linge d'enfants. Tout ce qui n'était pas trop encombrant, facile à nettoyer et à transporter, était autorisé. Les meubles étaient interdits. Une clause spécifique interdisait d'emporter les tapis et les téléviseurs, car ils étaient très poussiéreux et « sales ». Nous avons longuement réfléchi à cette question, avant de prendre une décision et de nous concerter avec les autorités compétentes.

Les problèmes liés à l'exportation étaient innombrables. Celui-ci était interdit, celui-là aussi. Comment autoriser quelque chose qui « sonne » ? Lustres ? Pas de problème. Radios, appareils photo et magnétophones sont autorisés. Vaisselle ? Pas de problème. La verrerie est facile à nettoyer. Les articles étaient transportés dans des sacs en plastique. Le nombre de sacs étant limité, on en donnait cinq à chaque personne.

Bien sûr, on ne peut pas emporter grand-chose. Après tout, on accumule tous des choses inutiles, et en temps normal, ça passe inaperçu, mais quand ça arrive… Par exemple, j'ai pris un costume neuf, des chaussures et des vêtements d'hiver. Ils n'ont pas fait de bruit car ils étaient rangés dans des placards bien fermés.

Début août 1986, le Conseil des ministres de l'URSS décida d'accorder une compensation financière aux personnes ayant souffert lors de l'accident.

Le montant de l'aide était le suivant : 4 000 roubles pour une personne seule, 7 000 roubles pour un couple, et 10 000 roubles pour une famille de quatre (mari, femme et enfants), soit 1 500 roubles par enfant.

Une personne se présentait au comité exécutif avec une demande spéciale. Le service du logement vérifiait les registres pour s'assurer que la personne était bien enregistrée et résidait à Pripyat, et prenait note, comme si tout était en règle. Nous traitions immédiatement les documents bancaires et envoyions les fonds sur le compte d'épargne indiqué dans la demande de résidence à Pripyat. La personne recevait l'argent sous un mois et demi à deux mois. Mais c'était la situation idéale. Combien d'infractions liées aux passeports ont été découvertes ? Combien de personnes sans papiers vivaient à Pripyat ? Combien de complications et d'imprévus ? Combien de plaintes concernant la bureaucratie ! C'était un véritable cauchemar.

C'était un travail colossal, des montagnes de dossiers remplis de documents – après tout, les gens étaient éparpillés dans tout le pays. Il arrivait qu'une lettre soit confondue avec une autre sur une demande, qu'une inscription soit erronée dans les registres, ou encore que l'écriture soit illisible. Il y avait une vingtaine de Vokhramov rien que dans la ville. Vakhrams ou Vokhrams ? Nous avons reçu plus de vingt mille demandes. Les sommes en jeu étaient loin d'être négligeables, et certains cherchaient à en tirer profit. À toucher le double. Il y avait aussi des drames familiaux – des divorces, des disputes pour cet argent – qui devait recevoir quatre mille, qui trois mille. Tout cela s'est produit… J'en ai assez vu pendant cette période…

Si une personne contestait le montant de l'indemnisation – par exemple, si ses biens représentaient plus de sept à dix mille roubles –, une commission de règlement des différends, rattachée au comité exécutif, trancherait le problème. Imaginons que quelqu'un déclare : « J'ai des biens d'une valeur de dix-huit mille roubles dans mon appartement. » On dresserait alors un inventaire de ces biens, en indiquant l'année approximative d'acquisition, car l'usure serait prise en compte. Ces déclarations seraient collectées, et une fois par mois, une commission se rendrait à Pripyat, visiterait l'appartement et évaluerait les biens. Cette commission était composée d'experts en matières premières et d'économistes des prix. Vous imaginez ?

Des gens se rendent dans une ville contaminée pour acheter des vêtements, de l'argent et des objets de récupération, mettant ainsi leur santé en danger ! Mais que faire ? Dans certains cas, nous avons accepté et même versé un supplément à la personne. Cela comprenait tout : meubles, vêtements et autres effets personnels. La commission pouvait inspecter huit à dix appartements par jour, et même cela s'avérait difficile ; c'était une affaire conflictuelle. Nous travaillions du matin au soir.

Mon point de vue sur les gens et sur la vie a-t-il changé ? Probablement. Nous avons vécu une véritable guerre, et cela laisse des traces. D'un côté, Tchernobyl nous apprend à être plus compatissants, à mieux comprendre les autres. Mais d'un autre côté, on s'endurcit, ou quelque chose comme ça. Pourquoi ? Quelqu'un arrive, en larmes, et demande de l'aide. On devient tellement sensible qu'on l'aide, et puis on découvre qu'il nous a bernés. Il y avait beaucoup de gens avides. C'était particulièrement difficile de s'y retrouver avec les dortoirs. Notre ville est jeune, il y a beaucoup de visiteurs en voyage d'affaires pour deux ou trois mois. Et eux aussi réclamaient quatre mille dollars. Un type arrive et écrit : « J'avais une télé Panasonic japonaise, une radio Grundig, et tout le tralala. Quatre mille dollars tout de suite. » Je note dans un coin : « Frais de déplacement sur place. » Mais il ne veut pas y aller. Il m'attrape à la gorge et exige : « Donnez-moi l'argent immédiatement. » Nous lui disons : « Camarade, vous étiez ici en voyage d'affaires, vous ne pouviez pas avoir des marchandises d'une valeur de quatre mille… »

Des logements furent attribués à des retraités dans différentes villes ukrainiennes. Imaginons qu'il y ait eu une attribution pour cinquante personnes à Tchernihiv et vingt à Vinnytsia. Certains acceptèrent une attribution, puis une autre, puis une troisième, exigeant les meilleurs appartements, rédigeant des plaintes et des lettres anonymes. Le mal commençait à s'installer. Il faut avoir une conscience ! Imaginons que certains retraités aient un appartement de trois pièces à Pripyat. Leurs enfants étaient adultes, ils avaient quitté le domicile familial et s'étaient installés. Il ne restait plus que deux personnes. Leur attribuer un appartement de trois pièces revenait à le prendre à quelqu'un d'autre. Ce fut une année très difficile…

La presse a abondamment relaté l'héroïsme des militaires, des dosimétristes et des constructeurs de sarcophages. Pourtant, je n'ai trouvé aucun article sur le travail des fonctionnaires « de rang inférieur » du gouvernement soviétique – les employés du Comité exécutif de la ville de Pripiat – A. Veselovsky, A. Esaulov, A. Pukhlyak, M. Protsenko et d'autres, qui se rendaient sans cesse dans leur ville natale pour des raisons professionnelles pendant un an et demi après l'accident. Ils vivaient et travaillaient dans des conditions épouvantables, ignorant souvent les règles de sécurité et le contrôle dosimétrique (par exemple, A. Esaulov n'a eu son propre dosimètre qu'en septembre 1986), mais malgré tout, ils ont accompli leur travail discret mais essentiel.

Ordinaire ? Bureaucratie ? Routine ? L'inertie implacable du système administratif ? Les trois à la fois. Mais quelle forme d'ordinaire peut-il y avoir dans des conditions extrêmes, presque surréalistes, où aucun comité exécutif ni aucune mairie au monde n'a jamais eu à fonctionner ? Après tout, nous parlions d'une ville à jamais effacée de toutes les cartes géographiques, morte en tant qu'entité sociale.

Quant à la bureaucratie, elle était bien là, bien sûr, notre chère et familière affaire. Où pouvait-elle bien aller ? Sauf que dans la Zone, elle devenait encore plus absurde.

J'ai rencontré l'homme dont l'histoire est racontée ci-dessous à Irpen, au rez-de-chaussée du bâtiment du comité exécutif local, qui abritait le comité exécutif de la ville de Pripyat. À ce moment-là, une foule de personnes s'y était rassemblée, réclamant des compensations et la résolution de leurs problèmes urgents. Dans le hall, j'ai remarqué un homme robuste d'une quarantaine d'années, serrant furieusement son bonnet d'hiver entre ses mains. Il grommelait à voix basse. Nous nous sommes présentés.

Alexandre Ivanovitch Khoroshun, ancien habitant de Pripyat, résidant désormais à Megion, dans la région de Tioumen :

« Je suis venu de très loin et je frappe à la porte de toutes les autorités depuis deux semaines. Le budget familial est englouti par les frais de voyage : Megion – Nijne-Vartovsk – Oust-Kamenogorsk – Ziryanovsk – Oust-Kamenogorsk – Moscou – Kiev – Irpen, sans compter les déplacements locaux : Irpen – Kiev – Dibrova – Pripiat – Poleskoïe – Termakhovka – Ivankov – Dibrova – Kiev – Irpen. Sans compter les transports locaux, le total s'élève à quatre cents roubles. C'est à peine de quoi payer les bottes, le manteau et autres vêtements de ma femme. J'ai perdu quinze jours de vacances et ma femme a perdu son manteau, ses bottes, etc. Qu'avons-nous gagné ? De l'espoir ! »

Voilà ce qui s'est passé. Je travaillais sur le chantier de la centrale nucléaire de Tchernobyl, mais la situation s'est dégradée, mes revenus ont chuté et je suis parti en Sibérie pour travailler à temps partiel. Ma femme est restée à Pripiat, où elle travaillait à la centrale nucléaire de Tchernobyl. Nous avions un zaporogue. Après l'évacuation, ma femme et mes enfants sont venus me voir en passant par Moscou. À Moscou, elle a été interpellée par des spécialistes de la radioprotection et hospitalisée. Les clés du garage et du zaporogue lui ont été confisquées. Comme chacun sait, elle était désorientée et a fini par les rendre.

Quand j'ai appris que je pouvais visiter des appartements et obtenir de l'argent pour les voitures, je suis venu ici. Le capitaine Klochko m'a dit d'enlever les plaques d'immatriculation et de les lui apporter. Je vais à Pripyat. Il n'y a pas de clés pour le garage, il est fermé à clé. Bon. J'ai creusé une tranchée pour le garage, j'ai enlevé les plaques et je les ai apportées à Klochko. Il exige les clés du garage et de la voiture. Mais il n'y a pas de clés ! C'est là que tout a commencé. Il m'a rendu les plaques et a exigé que je lui apporte la voiture. J'ai répondu qu'elle ne roulait plus, qu'elle était accidentée. Son fils avait eu un accident un an auparavant. Ils m'ont envoyé voir le camarade Polsky, un jeune homme flegmatique qui m'a regardé d'un air quelque peu mécontent. Il m'a expliqué que je devais attendre le camarade Pechersky, un représentant du Comité exécutif de la ville de Pripyat. Pechersky a exigé qu'on ouvre le garage. J'ai creusé une autre tranchée, grimpé dans le garage, ouvert le loquet intérieur, coupé les ergots de la porte avec une scie à métaux que j'avais prise dans le garage – le garage était cambriolé ! Les références et les composants de la voiture correspondaient ! Ceci dit, le niveau de radiation dans le garage était assez élevé, et j'avais un mal de tête terrible, comme si j'avais ingéré 500 grammes. De radiations. Mais je me réjouissais en secret. Tout semblait en ordre. Mais ! Maintenant, il faut obtenir une commission et faire expertiser la voiture. Mais alors, pourquoi Polsky et Pechersky ? Qui étaient-ils ? Pourquoi eux ? Je leur ai posé la question. Combien de temps puis-je rester à Dibrov ?

Que faire ? J'ai payé 5 100 roubles pour cette Zaporijia ; je l'ai achetée avec mon salaire de misère. Je n'ai pas, et n'ai jamais eu, de revenus non salariaux. Même si je dépensais mille roubles pour une nouvelle carrosserie, ma Zaporijia resterait neuve. Quarante-sept mille kilomètres, ce n'est pas beaucoup. J'ai des pneus, des pièces de rechange, de la peinture et tout le matériel de garage. Et j'ai le cœur brisé à l'idée d'abandonner ma précieuse voiture ; j'essaierais de la récupérer ! Mais j'ai compris que j'avais trébuché au contrôle technique : impossible de les attirer dans un garage contaminé par les radiations, même avec un pot-de-vin. Je ne trouverai pas le certificat de deux ans au commissariat de Pripyat attestant que je n'ai tué personne avec ma voiture, car le commissariat lui-même n'existe plus ; j'en ai à peine retrouvé les vestiges à Zorin. Même les policiers ne savaient pas où il était. Mais j'ai fini par le trouver. Le chef était malade et avait de la fièvre. Le chef du département des enquêtes criminelles m'a reçu. Il m'a écouté et a déclaré qu'en théorie, Polsky-Pechersky aurait dû constater la présence de la voiture sur le certificat d'immatriculation sans entrer dans le garage contaminé, en utilisant uniquement une lampe de poche.

Quant au certificat attestant que je n'ai renversé personne (la voiture était bonne pour la casse, après tout), c'est du ressort du service des enquêtes criminelles. On m'a assuré que mon fils aurait été retrouvé au plus tard six mois après l'accident. J'ai tout signalé à Polsky-Pechersky, j'ai accepté une déduction pour vétusté de 50 %, puis même de 60 à 70 %, juste pour que tous ces efforts ne soient pas vains. Perdre mes pneus aurait été une vraie honte. Mais je ne pouvais pas me suicider ! J'ai abandonné et j'ai quitté Dibrova. J'étais rongé par le ressentiment, et je l'ai confié à Maria Grigoryevna Boyarchuk, secrétaire du comité exécutif de la ville de Pripyat. Elle m'a écouté, m'a conseillé de tout raconter et m'a redonné espoir. Je la remercie ! Grâce au capitaine de police Filippovich – il m'a donné un laissez-passer pour la Zone sans aucun délai, grâce au capitaine de police principal du point de contrôle de Pripyat, qui était de service le 22 novembre 198G – il m'a laissé entrer dans le garage sans aucun délai…

Et sur ce, je m'en vais…

Quelque temps plus tard, au printemps 1987, j'ai reçu une lettre d'A. Khoroshun de Sibérie, dans laquelle il racontait d'autres détails de son odyssée « Zaporozhie » :

« Veselovsky, le président du comité exécutif de Pripyat, m'a renvoyé la carte grise et ma demande, en précisant que la voiture devait être restituée à son propriétaire en personne à partir du 4 avril. Je dois donc racheter des billets d'avion et gaspiller au moins 500 roubles. Quelle bureaucratie ! Quelle paperasserie ! Quel système archaïque ! Dois-je vraiment retourner à Pripyat ?! Me battre encore avec les autorités ?! Il va probablement falloir que je loue une grue, une plateforme et que j'emmène la voiture jusqu'au point de retour. Où vais-je trouver tout ce matériel ? Il suffirait pourtant de déduire du prix de la voiture le coût de la carrosserie, celui du matériel et la dépréciation. Et de rembourser le reste au propriétaire. Après tout, c'est une vraie galère de prendre l'avion pour l'Europe en avril. Rien qu'à Megion, 1 708 personnes veulent prendre l'avion, sans compter Nijne-Vartovsk, et autant à Oust-Kamenogorsk. Mon Dieu, que je déteste l'Europe ! J'ai construit la centrale nucléaire et Pripyat à partir de rien. » Et voilà ma punition : « Il faut déduire au moins mille cinq cents roubles sur les 5 100 roubles. »

J'ai transmis cette lettre au comité exécutif municipal, qui a promis d'examiner la question. Mais Khoroshun devait encore se rendre à Pripyat. L'ordre est l'ordre. Mais est-ce vraiment l'ordre du devoir ?

Place Rouge et Forêt Rouge

En quittant l'autoroute pour nous engager dans une jeune pinède basse, nous avons aperçu un panneau : « Ferme Stepanov ».

Quelques minutes plus tard, nous étions à la « ferme ». L'ordre officiel d'un camp militaire. Un point de contrôle. Des rangées de tentes assombries par l'humidité (il avait plu fréquemment depuis le matin). Une place d'armes. Un tableau d'honneur. Un module de quartier général, des logements pour les officiers, un club-house préfabriqué en aluminium. Cachées sous les tentes, de petites maisons, étouffantes ; des couchettes, une odeur de sauna, une télévision suspendue au plafond. Une chanteuse aux cheveux courts gazouille à l'écran. Les hommes, épuisés, la fixent en silence.

Colonel Alexandre Nikolaïevitch Stepanov :

J'ai trente-six ans. Je suis issu d'une longue lignée de militaires ; mon père est actuellement en poste en Asie centrale. J'ai beaucoup déménagé toute ma vie, au gré des mutations de mes parents. Durant mes dix années de scolarité, j'ai changé sept fois d'école, jusqu'à Weimar, en Allemagne de l'Est, où j'ai terminé mes études secondaires. Mon choix de carrière après le lycée était évident : l'académie militaire de chimie.

Je suis arrivé ici le 1er août 1986. Nous avons commencé la construction de ce camp le 5 septembre et nous nous y sommes installés le 24 octobre. Vous imaginez bien ce délai ? Et pourtant, notre travail principal ne nous a même pas interrompus. Nous travaillions à la centrale nucléaire en trois équipes. La première équipe arrivait à la centrale dès six heures du matin et la dernière repartait à deux heures. Tout se déroulait à un rythme effréné, jour et nuit.

Nous avons été affectés à la zone sud, en commençant par ce qu'on appelait la « Place Rouge », qui était autrefois un magnifique parterre de fleurs, mais qui, à mon arrivée, n'était plus qu'une montagne himalayenne de béton, de métal, de machines et de terre. Et ainsi, petit à petit, mètre après mètre, pendant vingt-quatre jours, cette « Place Rouge » et ses montagnes himalayennes ont été nivelées, toute la terre contaminée a été enlevée et de la terre fraîche a été apportée. Des scrapers et des bulldozers étaient à l'œuvre, puis des niveleuses ont tout nivelé et coulé des dalles de béton sur la terre fraîche, puis de l'asphalte froid par-dessus. Mon premier poste à la station a commencé sur la « Place Rouge », près du pont enjambant le canal.

J'étais stupéfait : comment un tel travail avait-il pu être accompli en si peu de temps, sans presser personne, simplement en sachant qu'il le fallait ? L'organisation était impeccable, chacun savait ce qu'il avait à faire et les matériaux arrivaient sans problème. Ils ont tout mis en œuvre pour atteindre le quatrième bloc au plus vite. Et ils y sont parvenus.

Il a fallu tout ramasser à l'ancienne, avec des balais, puis charger le tracteur biélorusse dans une pelle et le déverser dans des conteneurs. La cabine du tracteur était blindée au plomb. Les soldats y travaillaient trois à cinq minutes, puis sortaient en courant pour laisser la place aux suivants… À cette époque, j'avais une rotation du personnel tous les quinze jours. Mais il n'y a eu aucun cas d'exposition excessive aux radiations ; nous avons géré la situation en veillant à ne pas épuiser les troupes. C'était très difficile avec les conducteurs de tracteur et les grutiers. Ces derniers travaillaient sept minutes d'affilée rien que pour poser des dalles.

Et près de l'effondrement… Nous avons dû courir environ cent cinquante mètres, balayer rapidement, jeter les balais et revenir en courant. Un autre groupe a pelleté ce qui avait déjà été balayé dans un conteneur, puis tout a été chargé et emporté. Nous avons terminé le secteur des première, deuxième, troisième et quatrième unités électriques vers le mois de novembre.

Nous avons ensuite été transférés dans la « Forêt Rouge ». On nous a attribué un certain nombre d'hectares de forêt et on nous a fixé une date limite : tout défricher avant le 23 février 1987, car une voie ferrée devait y être construite pour acheminer le matériel. La forêt était rouge, et aux alentours du chantier, elle avait presque la couleur du café.

Mais ce n'est pas nous qui avons abattu la Forêt Rouge ; d'autres l'ont fait, à l'aide d'engins de débroussaillage et autres équipements. Ils l'ont abattue sans ménagement, créant un brise-vent, tandis que nous faisions le plus dur. Nous n'aurions pas dû agir ainsi ; nous aurions dû laisser la forêt intacte, ce qui aurait facilité l'accès et la coupe. Nous aurions été cinq fois plus productifs. Au lieu de cela, ils l'ont entassée, déchiquetée, comme dans un tableau de Chichkine.

- Pourquoi ont-ils procédé ainsi ?

« Ils prétendaient que si on l'abattait, le sapin rouge tomberait et salirait nos uniformes et tout le reste. Mais je suis sûr qu'ils ont empiré les choses. Il a fallu déraciner les arbres, les transporter et les abattre. Ensuite, ils ont creusé des tranchées à proximité, à deux ou trois kilomètres du lieu d'abattage, et ils ont tout déversé dans de profondes tranchées, l'ont enterré et l'ont nivelé au niveau du sol. »

— Et les fosses étaient-elles bétonnées ?

- Non.

Mais les arbres vont pourrir, et tout finira dans l'eau…

« C'est notre petit coup de pouce… » (A.N. Stepanov soupire profondément). Une partie a été transportée vers des sites funéraires aménagés, une autre vers des fosses communes. Nous avons terminé dans les délais impartis. Ensuite, nous avons travaillé sur le chantier et au dépôt pétrolier de Yanovskaya. Nos hommes s'y sont distingués : huit ont été nominés pour des prix, mais ces prix traînent depuis des mois… On nous dit : « Soumettez les listes de candidats. » On les soumet, et tout disparaît, comme dans l'oubli.

Nous travaillons actuellement à la centrale nucléaire, dans l'usine chimique, et nous rencontrons des difficultés, notamment l'attitude de certains responsables civils qui tentent de saboter notre travail. La situation est telle que nous ne recevons plus les outils et le matériel nécessaires. La raison ? Le personnel de l'usine ne profite pas de notre rythme de travail soutenu : ils gagnent des milliers d'euros par mois pour travailler dans la « zone contaminée », tandis que mes soldats ne sont payés que pour leurs déplacements jusqu'à l'usine.

Actuellement — et je n'ai pas peur de le dire — nous travaillons avec des méthodes et des outils rudimentaires. Pour retirer la couche de béton contaminée du bâtiment, nous avons construit notre propre échafaudage, nous y sommes montés, nous avons pris des marteaux et des burins, et nous avons enlevé le béton centimètre par centimètre… Vous imaginez ? Un soldat, assis sous le plafond, martèle sans relâche, perché sur notre propre échafaudage. Tant que nous n'aurons pas trouvé quelqu'un pour nous fournir le matériel nécessaire, rien ne bougera. Et cet échafaudage mesure environ six mètres de haut.

Il n'est pas rentable pour le personnel de la station de travailler vite, car ils gagnent beaucoup d'argent. Il y a eu des cas honteux : on lavait et traitait la zone, on la recouvrait de plastique, on la remettait aux services, et le lendemain, on la trouvait inondée, pleine de saletés, et les bâches avaient disparu… Franchement, dans les premiers mois qui ont suivi l'accident, c'était plus facile de travailler – en termes de prise de décision, de clarté sur ce qu'il fallait faire et comment. Mais un tournant s'est produit sans qu'on s'en aperçoive… Une fois le sarcophage érigé et les zones dangereuses déminées, la bureaucratie a pris le dessus. C'était aux alentours de février 1987.

Soyons francs : personne n'a intérêt à perdre les avantages qu'il a trouvés. Et on ne peut rien expliquer à nos gens. Ils ont soulevé la question lors des réunions du parti. Ce ne sont pas des enfants, ce sont des adultes. Ceux qui ont entre trente et quarante-cinq ans sont des soldats.

Major Sergueï Nikolaïevitch Kirilov :

J'aimerais vous parler de l'impression que m'a faite la Forêt Rouge. Depuis l'enfance, on nous a toujours imaginé une pinède comme un paysage toujours vert. Si je ne l'avais pas vue de mes propres yeux, il m'aurait été difficile de l'imaginer : complètement sèche et d'un rouge si profond. J'ai le cœur serré, je suis profondément touché par ce trésor.

Autre chose m'a frappé. C'est la deuxième fois de ma vie que je travaille avec un tel contingent – des adultes réquisitionnés pour l'entraînement. Et je suis impressionné par leur compréhension de l'importance de la mission, par leur dévouement total. On peut voir des gens travailler sous une chaleur accablante pendant deux ou trois heures, et quand on les regarde, leur uniforme est trempé, et lorsqu'il sèche pendant une pause, le sel collé à leur dos disparaît.

Nous nous levons à cinq heures du matin, nous nous lavons, prenons le petit-déjeuner, puis assistons à une réunion d'information sur la sécurité. On nous distribue des dosimètres et des « pétales ». Nous nous entassons dans les voitures et prenons la route pour le site. Le trajet dure une heure et demie. Une fois que les gens maîtrisent la technologie, il n'est même pas nécessaire d'intervenir. Ils se débrouillent seuls.

Je me souviens de cet incident. Nous avions un conducteur de bulldozer, Aleksandr Anatolyevich Egorov, qui travaillait pour nous. Il était originaire de la région de Novograd, avait quarante et un ans et quatre enfants. Il travaillait avec diligence : il abattait des arbres, et la forêt était dense, ce qui n'était pas chose facile du premier coup. Il fallait lever haut les lames du bulldozer pour s'en servir comme levier. Ainsi, même pendant ses pauses cigarette, Egorov travaillait, en manipulant le bulldozer. Je lui ai demandé pourquoi. Il a répondu : « Je veux servir et travailler de manière à ne pas avoir honte devant mes enfants. » J'ai souvent entendu dire : « Je n'ai jamais travaillé comme ça dans le civil. »

Ici, tout est inhabituel… Quand on travaillait près de la centrale nucléaire, il restait dix ou quinze minutes après le déjeuner. Nos gars allaient sur la rive du lac et lançaient leurs lignes de pêche artisanales. Dès qu'on lançait, on remontait un poisson. Il y en a plein. Les poissons sont vivants, ils nagent dans le seau. Quelques minutes plus tard, le seau est plein. Ils le vident dans le canal et recommencent à pêcher. On ne peut pas le manger ; ils pêchent pour le plaisir, pas pour la prise.

À propos des « rossignols de Tchernobyl »

…Et maintenant, deux ans se sont écoulés depuis l'accident de Tchernobyl.

Les années défilent à toute vitesse, comme des poteaux télégraphiques à travers la vitre d'un train lancé à pleine allure. Avant même qu'on s'en rende compte, le cinquième anniversaire de la catastrophe arrivera, puis le dixième… Tchernobyl s'enfonce peu à peu dans les profondeurs du temps, se logeant dans les strates lointaines de la mémoire, se couvrant de légendes.

Mais cela ne signifie pas que la douleur et l'angoisse nées du choc de Tchernobyl aient déjà quitté les cœurs, disparu, dispersées à jamais dans le vent, comme le nuage radioactif qui a fait plusieurs fois le tour du globe au printemps 1986. Les traces de Tchernobyl restent une tache radioactive indélébile sur l'âme de centaines de milliers de personnes en Ukraine, en Biélorussie et en Russie.

Après la publication de cet article dans la revue Yunost, j'ai rencontré de nombreux lecteurs : ouvriers et étudiants, soldats et paysans, scientifiques et responsables du parti. Des dizaines de rencontres, des milliers d'auditeurs, des centaines de notes. Je les chéris. Elles saisissent l'essence de cette période tumultueuse, faite de changements et d'espoir ; elles sont comme un électrocardiogramme de l'état d'esprit du peuple, gravé sur des bouts de papier. Et si l'on devait sélectionner les plus importantes parmi toutes ces notes sur « Tchernobyl », parmi la grande variété de questions posées lors de ces rencontres, on constaterait que ce qui préoccupe le plus les gens aujourd'hui, deux ans après l'accident, ce sont les questions d'« information médicale ». Ou, plus simplement, le problème de la glasnost concernant Tchernobyl, ses aspects radiologiques et médicaux.

Je ne reviens pas sur mes propres propos selon lesquels « ce ne sont pas les médecins qui contrôlent les médias », car c'est bel et bien vrai.

Mais, ayant accès aux médias, certains de mes collègues ont colporté tant de mensonges, de demi-vérités et d'informations contradictoires, le tout imprégné d'un optimisme aveugle – particulièrement déplacé face à une tragédie mondiale – qu'on se demande pourquoi ils agissent ainsi. Ce sont des personnes censées être respectables : des universitaires, des docteurs ès sciences, des professeurs, de hauts fonctionnaires…

La position optimiste du corps médical officiel a suscité la colère et l'indignation de l'immense majorité des habitants des vastes zones entourant l'explosion. Les responsables du ministère de la Santé auraient dû écouter les réactions exprimées lors des réunions, des rassemblements et au sein des cercles familiaux et amicaux. Ils auraient dû lire les milliers de lettres parvenues aux rédactions des journaux et magazines, ainsi qu'aux radios et télévisions. J'en ai conservé un grand nombre pour la postérité.

Le public surnommait les médecins à la voix mielleuse qui emplissaient les ondes de leurs joyeux gazouillis « les rossignols de Tchernobyl ». Une expression ambiguë, tout à fait dans la veine de M. M. Bakhtine, à l'instar de la ville de « Tfuslavl ». Cette caractérisation, pour le moins, est peu flatteuse pour ceux qui étaient censés être les protecteurs du peuple, les guérisseurs de blessures non seulement physiques, mais aussi spirituelles. Après tout, notre système de santé, issu de la médecine des zemstvos, avait hérité des nobles traditions nationales de compassion et de sincérité, ainsi que de la responsabilité envers le peuple pour ses paroles et ses actes. Apparemment, toute cette richesse prérévolutionnaire a été dilapidée dans les manœuvres officielles visant à apaiser les puissants, dans des cafétérias réservées et autres lieux de contact avec l'élite.

Ce faisant, je ne minimise en aucun cas la contribution des milliers de médecins, d'infirmières, de techniciens de laboratoire et d'aides-soignants qui ont fidèlement accompli leur devoir professionnel et civique durant les heures sombres de Tchernobyl. J'ai écrit à ce sujet et je continuerai d'écrire à ce sujet ; on ne saurait donc m'accuser de « dénigrement ».

Mais on ne peut pas enlever les paroles d'une chanson. Et notre « chanson » médicale sur Tchernobyl a été suffisamment gâchée par ses paroles.

Cependant, citons, comparons et réfléchissons.

« Si l'on parle de tendances », a déclaré le professeur M. Shandala, « alors, selon nos graphiques, le niveau de rayonnement ambiant à Kyiv devrait revenir à la normale aux alentours du 19 mai… Aujourd'hui, toute la ville est placée sous régime d'urgence et le seuil d'exposition aux radiations a été relevé à 10 roentgens par an… Il est nécessaire de maintenir une bonne hygiène, d'empêcher l'accumulation de poussière dans les locaux, de les essuyer avec un chiffon humide et de limiter le temps que les jeunes enfants passent à l'extérieur… » (Izvestia, 10 mai 1986).

Et cela vient d'un académicien de l'Académie des sciences médicales de l'URSS, directeur de l'Institut de recherche de Kyiv sur l'hygiène générale et communautaire ! Six jours plus tard, des informations contredisent directement le « graphique » de M. Shandala :

« Actuellement, la situation en dehors de la zone d'évacuation de 30 kilomètres retient toute l'attention. Cela concerne principalement la région de Kyiv, plus proche de la zone de l'accident. Selon les données du Comité hydrométéorologique d'État de l'URSS, le niveau de radiation à Kyiv était en moyenne de 0,2 à 0,5 milliroentgens par heure (soit 10 fois supérieur à la normale ! – Yu. Shch.). La teneur en iode-131 du lait varie de 10^{-9} à 10^{-7} curies par litre (soit 10 à 100 fois supérieure à la normale). Sur le territoire adjacent à la zone de l'accident, des normes temporaires concernant la teneur en iode-131 des produits alimentaires ont été mises en place : les enfants reçoivent du lait contenant au maximum 10^{-8} curies par litre, et les adultes, 10^{-7} curies par litre » (Chef du Laboratoire d'hygiène radiologique des populations à l'Institut de… Biophysique, Professeur V. A. Knizhnikov - « Journal médical », 16 mai 1986).

Finalement, le 13 novembre 1986, le journal « Literary Ukraine » titrait : « Le niveau de radiation se rapproche de la norme », et le professeur I.A.

Likhtarev rassure ses lecteurs :

« Cela nous donne confiance que, d'ici mai 1987 à Kyiv par exemple, le rayonnement gamma de fond aura diminué à environ 0,03 milliroentgens par heure, c'est-à-dire qu'il sera presque identique à ce qu'il était avant l'accident de la centrale nucléaire (de 0,015 à 0,04 milliroentgens par heure).

Le retour à la normale est donc retardé d'un an exactement… Dès les premiers jours de l'accident, la vedette incontestée des médias était le vice-ministre de la Santé de la RSS d'Ukraine et médecin hygiéniste en chef d'Ukraine, A. M. Kasyanenko. Bien qu'il ne soit pas spécialiste en radiologie (si ma mémoire est bonne, sa thèse de doctorat, rédigée à Dnipropetrovsk, portait sur une maladie transmissible des vaches à l'homme), il s'est néanmoins attelé au rôle difficile – et, soyons honnêtes, ingrat – de principal pacificateur de la population. Ce rôle dépassait clairement ses compétences, car A. Kasyanenko ignorait les principes fondamentaux de la psychologie et de l'information : la modération, les preuves et la vérité. Ici, pourtant, c'était tout le contraire : plus Kasyanenko assurait avec ferveur à ses auditeurs que tout allait bien dans ce monde de Tchernobyl, moins on le croyait. Voici quelques exemples, loin d'être exhaustifs (tels que rapportés par les journaux), de cette « propagande » :

Dans la plupart des régions de notre république, tout est revenu à la normale, comme avant l'accident… À Kyiv, aucune condition particulière n'est requise… Il est surprenant que certaines femmes interrompent leur grossesse. Le désir de certaines de se rendre hors de Kyiv, voire de notre république, pour accoucher est également infondé… Il ne faut pas, comme certains le font, s'abstenir de manger des œufs de poule… Le poisson… de la mer de Kyiv, du Dniepr et de la Desna… peut être pêché sans risque, frit, bouilli et consommé sous toutes ses formes…

« Et la baignade ? Les journaux en ont déjà parlé. S'il fait beau, si le soleil brille, si vous êtes de bonne humeur (! - Yu. Shch.), alors vous pouvez aller vous baigner. Cela vaut pour Kyiv et sa région, à l'exception des zones où des restrictions ont été mises en place… Actuellement, rien ne menace la santé des enfants… Il n'y a aucune raison de s'abstenir de manger des framboises, des fraises, des myrtilles… Les groseilles et les groseilles à maquereau, c'est une autre histoire. Il est déconseillé de les consommer fraîches dans les régions de Tchernihiv, Kyiv et Jytomyr… L'obligation de nettoyer les locaux à l'aspirateur reste toujours en vigueur. » (Extrait d'une conversation diffusée à la télévision républicaine entre le vice-ministre de la Santé de la RSS d'Ukraine, A. M. Kasyanenko, et d'autres spécialistes médicaux, « Kyiv du soir », 1er juillet 1986). Avez-vous noté la date de publication de cette conversation ? Un peu plus de deux mois se sont écoulés depuis l'accident. Tout est rentré dans l'ordre. Mais bientôt, d'autres informations font surface :

« La poussière retombe, donc, naturellement, le niveau de radiation au sol (nous parlons de Kyiv) est légèrement supérieur au niveau de fond… L'herbe coupée est simplement retirée de la ville pour se débarrasser des traces supplémentaires, quoique insignifiantes, de radioactivité… Mais les médecins estiment que les habitants de Kyiv devraient s'abstenir de consommer des produits forestiers cette saison » (A. Linev, directeur adjoint de l'Institut de recherche nucléaire de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine, Izvestia, 24 juillet 1986).

Le médecin hygiéniste en chef adjoint de Kyiv, L. I. Kovalenko, désavoue catégoriquement les appels de son supérieur hiérarchique direct à profiter des bienfaits de la nature, en lançant un avertissement raisonnable :

« Il est seulement conseillé de s'abstenir de jouer dans le sable, de constituer des herbiers ou de fabriquer des jouets avec des châtaignes et autres plantes, activités très prisées des écoliers… Le déboisement est un processus lent… D'où la recommandation d'éviter de passer trop de temps en forêt, où la ventilation naturelle est limitée et où la végétation peut absorber certains radionucléides. Et en général… il est recommandé de se laver les mains plus souvent avec du savon, de prendre des bains et des douches, et de bien peler et laver les fruits et légumes. Vous pourrez alors être pleinement rassuré quant à votre santé » (Vecherniy Kyiv, 5 septembre 1986).

Mais cet optimiste infatigable, fervent défenseur de la santé publique, ne faiblit pas. Voici des extraits de la dernière intervention d'A. Kasyanenko à la télévision républicaine (Vecherniy Kyiv, 26 septembre 1986) :

La situation radiologique dans toute la république est revenue à son niveau d'avant l'accident de Tchernobyl. Les niveaux de rayons gamma sont pratiquement revenus à la normale. La présentation a abordé la question de la pêche et de la cueillette de champignons. Il a été souligné qu'il n'y a actuellement aucune restriction. Des études piscicoles spécifiques ont été menées dans les réservoirs de Kyiv et de Kaniv, ainsi que dans les rivières Desna et Koncha. Elles n'ont suscité aucune inquiétude. Il en va de même pour les champignons. Il faut simplement faire preuve d'une extrême prudence lors de leur cueillette et ne choisir que des champignons comestibles. Et n'oubliez pas : les champignons se gâtent rapidement et peuvent former des substances toxiques. La présentation a également évoqué le ramassage des feuilles mortes dans les rues, les parcs et les places de Kyiv cet automne. Il a été indiqué que, grâce aux pluies, il reste peu de matières radioactives sur les feuilles. Comme les années précédentes, le ramassage des feuilles et l'enlèvement des déchets seront effectués comme prévu.

Je me souviens comment, après ce discours du vice-ministre, les médecins généralistes du district de Polesie étaient indignés, car tout leur travail d'éducation et de prévention avait été vain ; une partie de la population du district, notamment les enfants, se sont précipités dans les forêts pour cueillir des champignons, alors même que ces forêts, situées dans la zone d'émission, étaient encore « lumineuses »…

C'est honteux, mes chers (anciens) professionnels de la santé… et triste. Faut-il s'étonner qu'en réaction à de telles révélations, des lettres indignées comme celle-ci aient afflué ?

Nous sommes indignés par les apparitions télévisées répétées du médecin hygiéniste en chef de la RSS d'Ukraine, le camarade Kassianenko. Il s'agit, en règle générale, d'affirmations sans fondement, sans preuve, selon lesquelles tout va bien. Kassianenko n'était-il pas le sujet des propos de l'écrivain kievien Boris Oleynik dans la Literaturnaya Gazeta du 24 septembre 1986 : « Et nous essayons souvent de traduire même ces sentiments spirituels et émotionnels les plus élevés en un flot verbal général et abstrait, pour justifier notre vertu « par un déluge de paroles », nous aliénésant ainsi la personne concrète et vivante, son destin, ses aspirations morales. Et parfois, dans une course carriériste, nous nous empressons d'être les « premiers » à annoncer à la société que tout va bien. »

Comment Kasyanenko ose-t-il, du haut de son piédestal, proclamer à toute l'Ukraine que tout va bien ? Et que dire de ses arguments : « On balayait toujours les feuilles dans les cimetières », « On enlevait toujours la poussière 2 à 3 fois par jour », « La chasse était toujours interdite », « Je me lavais les cheveux 2 à 3 fois par jour toute ma vie », et ainsi de suite.

À qui ces informations sont-elles destinées ? Lors de ses deux précédentes interventions, Kasyanenko n'a cité aucun chiffre, aucune analyse ni aucun résultat de mesure. Il passe sous silence l'immense catastrophe qui a touché ces territoires, les a pollués et y a laissé des traces. Ses propos laissent entendre que faire sauter des réacteurs et, vraisemblablement, larguer des bombes atomiques suffirait à régler le problème. De plus, son principal argument est : « Je vous assure, tout va bien. » Tout cela est présenté en opposition aux articles parus dans la Pravda, les Izvestia, la Literaturnaya Gazeta, la Literaturnaya Ukraina et de nombreuses autres sources, où des scientifiques intègres et des personnalités reconnues dénoncent ouvertement cette désinformation inacceptable. Kasyanenko ignore également ses propres contradictions : « Le lait est bon, mais les fromages sont importés d'autres régions », « l'aneth est contaminée, mais les feuilles sont saines », etc.

À qui s'adressent ces déclarations ? De telles informations ne font qu'accroître l'anxiété. Veuillez diffuser régulièrement des informations véridiques, même si elles sont désagréables, et non pas seulement de temps à autre.

Kyiv, 1er octobre 1986, 29/2, rue Entuziastov, app. 25, Proklov – et dix autres signatures."

À propos des feuilles, voici ce qu'un doctorant en biologie, responsable du laboratoire d'hygiène des radiations (c'est-à-dire un spécialiste !), avait à dire à leur sujet.

Institut de recherche en hygiène générale et communautaire I.P. Los:

« Le chiffre admis pour Kyiv est que 10 % de la contamination radioactive se trouve dans les feuilles. Nous achevons d'éliminer cette partie. Comment les feuilles sont-elles éliminées ? Il a été décidé de les placer dans des tranchées en béton spéciales et de les sceller hermétiquement » (Vecherniy Kyiva, 15 novembre 1986).

Mais le point culminant du travail des anesthésistes de Kyiv, qui tentaient maladroitement de calmer l'opinion publique, fut le manifeste idéologique d'une brochure de V.P. Antonov, chef du département de la Santé du ministère de la Santé de la RSS d'Ukraine : « La situation radiologique et ses aspects socio-psychologiques », publiée en 1987 à Kyiv par la Société Znanie à un tirage conséquent de 92 175 exemplaires. Présenté comme « radiologue », l'auteur s'aventure dans un domaine de la psychologie qui lui était totalement étranger et fait un certain nombre de découvertes :

« Puisque Kyiv avait le moins de raisons de s'alarmer et de s'inquiéter (nous soulignons ici et ci-dessous – Yu. Shch.), et pourtant c'est précisément au sein de sa population que circulaient le plus grand nombre de rumeurs alarmistes, de recommandations infondées et de spéculations, il est nécessaire de faire un bref bilan de la situation radiologique sur son territoire. Cela est d'autant plus vrai que sa population représente une part importante de la population totale touchée par la catastrophe de Tchernobyl. »

Il s'agit là d'un phénomène naturel, que l'on pourrait qualifier de « phénomène psychologique des grandes villes ». Sa cause réside dans une partie importante de l'intelligentsia – principale porteuse et source de l'« aversion psychologique » aux radiations, alimentée par des années de propagande pacifiste, et notamment antinucléaire. Personne n'a aussi profondément intégré l'aversion pour ce nouveau facteur de dommage, propre aux armes nucléaires, qui, sous l'influence de nombreux journalistes, a été présenté sous un jour plus sombre que les facteurs plus familiers associés aux blessures et brûlures classiques. En témoignent les faits bien connus des habitants de Kyiv : des écoliers ne retournent pas à l'école pour la rentrée, des familles sont confrontées à des dilemmes difficiles concernant le retour des enfants en primaire, et l'ingéniosité déployée pour trouver des aliments sains, même hors des frontières de la république. L'ampleur des réactions phobiques (ou « phobie », selon Yu. Shch.) est également mise en évidence par une analyse des annonces d'échange d'appartements publiées par les citoyens, confirmant la « dépréciation » de Kyiv, ville pourtant si attrayante, sur le marché international. Le nombre de citoyens souhaitant s'installer à Kyiv en 1986, par rapport à 1985, a diminué d'un tiers, tandis que celui des personnes souhaitant quitter la ville a triplé (p. 41-42).

Il n'est guère surprenant que même ces données objectives, issues de l'analyse de nombreuses études et mesures, puissent susciter scepticisme et méfiance chez certains, notamment au sein des milieux intellectuels, en raison de la difficulté à se défaire de leurs convictions, et en particulier de leur « autorité » aux yeux d'autrui… Nombre d'inquiétudes… reposaient non sur des connaissances scientifiques rigoureuses, mais sur des spéculations nées de l'incompétence et de l'émotion. Elles découlaient d'un manque de préparation psychologique face à un accident radiologique d'une telle ampleur (!), qui, dans un contexte de manque d'information et d'une perception déformée de la situation réelle par des rumeurs alarmistes, a engendré cette pensée figée : « Tout ne peut pas aller bien si tout va mal. »

« C'est la position, l'attitude de ceux qui sont vaincus par la radiophobie, envers toute information officielle, envers tous les arguments qui contredisent cette position » (pp. 44-46).

Premièrement, les habitants de Kyiv n'ont aucune raison de s'alarmer ou de s'inquiéter. Deuxièmement, la plupart d'entre eux sont encore prisonniers des craintes liées à Tchernobyl. La cause de leurs peurs est désormais claire : ce n'est pas l'accident sans précédent qui a ébranlé le monde entier. Ce ne sont pas les conséquences possibles que toute personne instruite connaît. La principale cause de tous ces troubles, c'est l'intelligentsia ! Si seulement les anesthésistes de notre ministère de la Santé et les personnes illettrées pouvaient les rassurer en un clin d'œil !

Et que dire de l'attitude de V. Antonov face au « tigre de papier » qu'était la bombe atomique et à la propagande antinucléaire ! C'est absolument fascinant ! Lisez cette brochure, rédigée à deux pas du Comité ukrainien pour la paix, et vous serez stupéfaits : pourquoi lutter contre les armes nucléaires ?

Évoquant l'avenir, l'auteur déclare :

Nous tenons à souligner une fois de plus avec force que l'immense majorité de la population n'a aucune raison de craindre des complications ou maladies de santé directement liées à l'exposition aux radiations. Cependant, les principaux problèmes sont indéniablement d'ordre psychologique, et leurs conséquences pourraient être infiniment plus graves. Il est à prévoir des conséquences indirectes, sous forme de diverses anomalies des indicateurs de santé, voire de certaines maladies, chez la partie de la population qui a succombé à des peurs et des angoisses infondées, à la radiophobie… L'accident de Tchernobyl a créé des opportunités uniques pour étudier ces questions. C'est d'ailleurs l'un des axes de recherche importants du Centre scientifique pan-soviétique de médecine des radiations de l'Académie des sciences médicales de l'URSS, établi à Kyiv. Nous insistons sur ce point car sa création a fait l'objet de nombreuses rumeurs et d'informations erronées, contribuant à alimenter les tensions psychologiques.

« Une fois qu'un tel centre a été créé, cela signifie que nos affaires sont mauvaises » (pp. 39-40).

Après avoir traité de l'intelligentsia, de la bombe atomique et des peurs infondées, V. Antonov tourne son regard vers le docteur Gale :

« Il reste à commenter la déclaration de Gale lors de la fameuse téléconférence, qui a effrayé certains citoyens. »

Tout d'abord, le Dr Gale est hématologue, mais pas spécialiste en radioprotection, et encore moins expert, comme il a été présenté à la télévision.

« Deuxièmement, beaucoup ont entendu et se sont souvenus du nombre de cas de cancer mentionnés, mais ont ignoré la question de la taille de la population ou du nombre de cas naturels de cancer… En tout cas, étant médecin, Gale, étant donné la force de l'impact psychologique de telles déclarations, était obligé de le dire plus clairement, en soulignant la nécessité de leur évaluation relative, mais il ne l'a pas fait, soit en raison de son incompétence en la matière, soit pour d'autres raisons qui nous sont inconnues » (p. 37).

En avril 1987, lors d'une conférence de presse au ministère de la Santé de la RSS d'Ukraine, j'ai interrogé les médecins de Kyiv sur leur attitude face aux prévisions du Dr Gale.

Voici ce que m'a dit le chef du département du Centre scientifique panrusse de médecine radiologique de l'Académie des sciences médicales, le professeur I. A. Likhtarev, que nous avons déjà mentionné :

Diffuser des chiffres, quels qu'ils soient, sur les ondes concernant une prétendue augmentation future des taux de cancer, sans les comparer à l'augmentation spontanée des maladies due à la pollution chimique, aux modes de vie malsains et à la dégradation de l'environnement dans les villes industrielles, ne peut qu'être préjudiciable… Une troisième génération de Japonais a déjà grandi là-bas (après les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki – Yu. Shch.), et aucune modification génétique n'a été constatée. Les scientifiques débattent et étudient ce phénomène. Cependant, le fait demeure. Et le Dr Gale, qui a décidé d'exploiter notre malheur pour se faire de la publicité (Vecherniy Kyiv, 21 avril 1987), en est parfaitement conscient.

Ainsi, non seulement le docteur Gale est incompétent, comme l'affirme V. Antonov, mais il s'avère qu'il est aussi un escroc qui exploite notre malheur pour se faire de la publicité. Qui donne des leçons au docteur Gale ? Le professeur Likhtarev, physicien de profession et non médecin (!), qui n'a absolument aucune légitimité morale pour évaluer les compétences médicales du docteur Gale.

Écoutez, deviendrons-nous un jour des gens normaux et bien élevés, capables de mener de véritables discussions scientifiques, au lieu de nous livrer à des querelles serviles et mesquines dignes de l'époque stalinienne ? Pourquoi le sens moral de personnes sans diplôme de médecine leur a-t-il si clairement indiqué que c'était mal, si inapproprié ? Voici ce qu'un lecteur de Kiev m'a écrit :

« J'ai découvert par pur hasard un article du journal Vecherniy Kyiv, daté du 21 avril 1987. Je l'ai conservé car j'étais indigné par le traitement réservé au professeur R. Gale par nos médecins ukrainiens. Nul n'ignore que le Dr Gale a apporté une aide précieuse à notre pays après la catastrophe de Tchernobyl. Pourquoi le diffamer, surtout sur une tribune aussi médiatisée ? Après tout, toute l'Ukraine suivait cette conférence de presse. »

Économiste O. V. Glazova, Kyiv, Vladimirskaya, 18/2, app. 46."

L'efficacité de toutes les activités titanesques d'« éducation sanitaire » des médecins est très clairement évaluée dans sa lettre par A.P.

Opanasenko, Kyiv :

Plus d'un an après la catastrophe de Tchernobyl, le manque d'informations fiables et étayées persiste, alimentant rumeurs, ragots et radiophobie. Les affirmations non fondées selon lesquelles « tout va bien », que la centrale nucléaire de Tchernobyl présente le même niveau de radioactivité que celle de Kiev, et les récits optimistes sur l'héroïsme et la vie heureuse des évacués ne convainquent personne. Nous avons besoin d'un tableau complet : combien de fois les niveaux de radionucléides dans l'eau et les aliments ont-ils augmenté ? Quel est l'apport journalier maximal autorisé ? Quelles quantités de strontium-90 et de césium-137 ont été rejetées ? Etc.

Rien n'est fait pour rétablir la confiance du public dans les médias, mise à mal par la couverture des événements de mai 1986. Tous les instituts de recherche spécialisés (hygiène alimentaire, maladies professionnelles, santé publique) — à noter, ceux qui ne sont pas liés à la défense — ont créé des départements de premier ordre. Cela signifie qu'il y a quelque chose à cacher au public.

On discute de l'absence de risque de maladie aiguë liée aux radiations. Personne ne le conteste. Mais on « oublie » curieusement que le strontium-90 et le césium-137 s'accumulent dans l'organisme. On « oublie » que les doses d'accumulation maximales admissibles pour les enfants sont dix fois inférieures. On cite l'exemple des rayons X. Mais il s'agit d'une exposition localisée et de courte durée.

De plus, les responsables du ministère de la Santé ont affirmé à maintes reprises qu'aucune séquelle n'avait été observée à Hiroshima et Nagasaki. Comment osent-ils proférer un tel blasphème ! Pendant 40 ans, ils nous ont raconté une histoire complètement différente.

Ces « gaffes », parmi d'autres, discréditent les médias et nuisent au système soviétique. On a oublié les paroles de Lénine : « …Les mensonges et les demi-vérités corrompent l'homme. » Il est temps de le comprendre.

Mais revenons au Dr Gale et rétablissons la vérité que les autorités médicales ukrainiennes s'obstinent à ignorer (ou qu'elles ignorent ?).

D'après la presse : « Copenhague, 31 août 1986 (TASS). Un symposium sur la question de l'assistance humanitaire à la population en cas de catastrophe se tient au Folketing, le Parlement danois… Les participants débattent du « droit des populations à une assistance humanitaire à la lumière de la catastrophe de Tchernobyl ». »

Le médecin américain R. Gale a salué le rapport remis par l'Union soviétique à l'AIEA. Il a déclaré que cette dernière avait dressé un tableau étonnamment sombre des conséquences de l'accident de Tchernobyl. « Les Russes estiment qu'environ 150 000 personnes dans le monde développeront un cancer à la suite de la catastrophe de Tchernobyl, et que la moitié d'entre elles en mourront. Ce chiffre est largement exagéré. Je pense qu'il devrait être dix fois inférieur », a affirmé R. Gale. Il a ajouté que ce chiffre n'était pas si élevé comparé au nombre de cas de cancer recensés en 70 ans dus au tabagisme et à l'utilisation du charbon comme combustible. « Le nombre total de cas de cancer liés à l'accident de la centrale nucléaire soviétique n'augmentera que de 1 % », a conclu Gale.

Cela a été confirmé par L. A. Ilyin, vice-président de l'Académie des sciences médicales de l'URSS : « Autrement dit, les personnes sérieuses adoptent une position sérieuse. De plus, si quelqu'un surestime les conséquences possibles, c'est très probablement nous. Lorsque nous sommes arrivés à Vienne en août 1986 pour la réunion d'experts de l'AIEA, nous avons présenté notre calcul des doses collectives reçues, en particulier pour les personnes vivant dans la partie européenne du pays. »

Par conséquent, pour des raisons humanitaires, nous avons délibérément surestimé ces doses, car à ce moment-là, nous ne disposions d'aucune information sur l'efficacité de toutes les mesures prises. Les doses de radiation réelles, comme nous le savons maintenant, se sont avérées environ dix fois inférieures, comme nous l'avions prévu (Vecherniy Kyiv, 6 février 1988).

Donc, les prédictions de Gale et celles des Soviétiques sont fondamentalement les mêmes ? Quel est donc l'intérêt de cette farce lamentable ? Qui est le plus ignorant, le docteur Gale ou ses adversaires à Kiev ?

Le 1er avril 1988, l'article du Dr Gale intitulé « Le sens de la vie dans l'univers » parut dans le journal Pravda, mettant un terme définitif à cette étrange « discussion » :

« Nombreux sont ceux qui s'inquiètent des conséquences à long terme de l'accident. L'avis scientifique dominant est que, compte tenu de l'incertitude quant à leur ampleur, un débat public pourrait engendrer une anxiété injustifiée et s'avérer préjudiciable. Bien que ce point de vue soit justifié, une telle politique doit être contrebalancée par un débat tout aussi important et crucial : le droit du public à une information complète. De plus, un manque d'information conduit souvent à des inquiétudes irréalistes, à des spéculations et à des accusations de dissimulation. »

On ne saurait mieux dire.

Cette simple vérité semble être complètement ignorée par une partie influente du corps médical, qui a oublié qu'elle est responsable envers ses patients, et pas seulement envers ses supérieurs.

J'ignore quelle « maladie » a frappé la direction du ministère de la Santé de la RSS d'Ukraine, mais

Ses symptômes sont identiques : des trilles de rossignol insouciantes et sûres d'elles, complètes

absence de toute inquiétude quant à l'avenir. Ainsi, l'ancien premier adjoint

Le ministre de la Santé de la RSS d'Ukraine, A. N. Zelinsky, dans une interview accordée au journal « Evening »

Kyiv" (11 septembre 1986) à la question de l'état de santé de la population,

retirés de la zone, a déclaré : « Nous sommes préoccupés par leur santé en termes de

Il n'existe aucun fondement pour les conséquences de l'exposition aux radiations… D'ailleurs, il y avait

Un groupe assez important d'habitants de Kiev a été examiné, comprenant des personnes

participer à certains travaux dans les zones adjacentes à

« La zone des trente kilomètres, ainsi que l'intérieur de celle-ci, sont tous en parfaite santé. »

.

Le professeur O. A. Pyatak, directeur adjoint du tout nouveau Centre pan-soviétique de médecine des radiations de l'Académie des sciences médicales de l'URSS à Kyiv, était peut-être le plus avancé dans cette réflexion. Dans un article au titre idyllique « Atome pacifique : la coexistence est nécessaire » (Vecherniy Kyiv, 1er février 1988), il déclare :

Les médecins affirment, à juste titre, que, lorsqu'elles fonctionnent normalement, les centrales nucléaires ne présentent aucun danger ni pour l'environnement ni pour le personnel qui y travaille. Garantir le bon fonctionnement de la centrale est cependant une autre affaire, qui exige la plus grande responsabilité. Je pense que l'accident de Tchernobyl nous a beaucoup appris. Par ailleurs, soyons réalistes : le travail d'un chauffeur, d'un mineur, d'un pilote ou d'un technicien en radiologie n'est-il pas associé à une part de risque ?

Il est désormais clair que les mesures prises après l'accident ont été si efficaces (je pense notamment à l'évacuation, aux activités économiques spécifiques menées dans les zones sinistrées, au contrôle alimentaire, à la construction de barrages, etc.) que la santé des populations est restée pratiquement inchangée par rapport à la période précédant l'accident. L'humanité ne peut se passer de l'« atome pacifique ». Il nous faut donc apprendre à vivre avec lui.

Imaginez un peu ce que dit ce vénérable professeur lorsqu'il compare l'accident de Tchernobyl (dont la possibilité avait été totalement écartée par les concepteurs du réacteur RBMK-1000), qui a fait des dizaines de milliers de victimes innocentes, au risque encouru par le conducteur, etc. ! On ne peut qualifier cela que de cynisme.

Avec la même facilité déconcertante, O. Pyatak jure de l'absence totale d'effets nocifs des radiations sur la santé humaine, tout en sachant pertinemment que les conséquences ne se manifestent que bien plus tard – après 5, 10, 20 ans. Mais le sait-il vraiment ? J'ai pris la peine de consulter la bibliothèque médicale de la République et d'examiner la bibliographie d'O. Pyatak : pas un seul article sur la radiothérapie. Uniquement des travaux thérapeutiques de routine. Voilà comment certains médecins de Kiev « interagissent » avec l'atome « pacifique ».

Ne vous méprenez pas. Je suis médecin et je comprends la déontologie (la science des bonnes pratiques médicales). Je ne préconise pas de semer la panique ni d'effrayer la population quant aux conséquences possibles. J'espère même qu'il n'y en aura aucune. Mais je m'oppose à ce que l'on prenne les gens pour des imbéciles et que l'on transforme le ministère de la Santé en un ministère de propagande simpliste. Certains considèrent comme une catastrophe le fait que nous ayons trop d'intellectuels, c'est-à-dire de personnes bien informées. Ceux qui lisent dans l'ouvrage de J. Koggle, « Effets biologiques des radiations » (Moscou, Energoatomizdat, 1986, p. 175-176), le calcul d'un accident nucléaire hypothétique, d'une ampleur infiniment moindre que celui de Tchernobyl : « L'inhalation d'iode-131 peut provoquer un cancer de la thyroïde chez des personnes vivant jusqu'à 24 km de l'épicentre, avec une probabilité de 20 % sur 10 à 20 ans, chez 1 000 à 10 000 personnes. Parmi celles-ci, seulement 10 % en décéderont… » Ces mêmes intellectuels n'auront aucune difficulté à trouver le message suivant dans le même ouvrage :

Le Comité d'étude de la bombe atomique a analysé les taux de mortalité dans les années 1950 et 1960 parmi 100 000 survivants d'Hiroshima et de Nagasaki et les a comparés à ceux de personnes non exposées. Le comité a constaté une augmentation de 15 % de la mortalité chez les personnes vivant à moins de 1 200 mètres de l'épicentre de l'explosion. Ces décès étaient exclusivement dus à la leucémie.

Dans la monographie d'Itsuzo Shigematsu et Abraham Kagan, « Cancer chez les survivants des bombardements atomiques » (Tokyo, 1986), il est rapporté que les explosions nucléaires ont provoqué des leucémies aiguës avec un pic d'incidence 5 à 7 ans après l'irradiation et l'apparition de tumeurs tissulaires seulement après 15 à 20 ans, avec une augmentation de l'incidence après 40 ans.

Au prix de grands efforts, l'intelligentsia, si détestée par le ministère de la Santé de la RSS d'Ukraine, peut elle aussi découvrir ceci :

« …de nombreuses maladies qui n'avaient pas été liées auparavant aux niveaux de rayonnement – par exemple, les maladies infectieuses (grippe et pneumonie), ainsi que les maladies chroniques (emphysème, maladies cardiaques, diabète, maladies rénales et accident vasculaire cérébral) – sont en fait fortement dépendantes même de faibles doses de rayonnement » (Dans le livre : Chimie environnementale. Éd. J. O. M. Bockris (Autriche). Moscou, 1982, p. 424).

Il serait assez simple pour le lecteur le plus ordinaire d'ouvrir le journal Pravda du 15 février 1988 et de lire l'article d'A. Lyuty intitulé « À côté du diable nucléaire » (quel titre !), consacré à l'accident survenu au réacteur numéro un du complexe nucléaire de Windscale en Angleterre en 1957 :

Les experts estiment qu'en termes d'ampleur et de degré de contamination radioactive, l'accident de Windscale n'est devancé que par celui de Tchernobyl (c'est exact ! – Yu. Shch.). À l'époque, en 1957, aucun décès n'était à déplorer au niveau du panneau de contrôle ni dans les environs. Mais quelques années plus tard, le bilan de la tragédie s'est alourdi. La première victime fut un garçon du village voisin, Simon Boyd, décédé en 1960 d'une leucémie aiguë. Selon le Conseil national de protection radiologique, le nombre de décès dus à l'exposition aux radiations s'élève à ce jour à 33.

On peut également rappeler l'article étonnant de V. Gubarev, S. Svistunov et D. Shnyukas « Avec un marteau-pilon sur l'atome » (Pravda, 11 janvier 1988) sur les catastrophes causées au Brésil par une ampoule de césium-137 radioactif, qui ne peuvent être comparées à l'émission de Tchernobyl.

Peut-être que cela suffit ?

Les gens sont donc informés. Ils sont légitimement inquiets. Ne les prenez pas pour des imbéciles. Parlez-leur avec la clarté et la transparence propres à notre époque complexe de révolution scientifique et technologique. Ne les intimidez pas, mais ne soyez pas trop alarmistes. Pensez à l'avenir. Pensez à l'intégrité de votre profession médicale, à votre propre pureté morale. Ne vous associez pas à ceux qui voudraient oublier Tchernobyl au plus vite. Ils existent. Et puis il y a ceux qui, avec le recul de seulement deux ans, alors que tout est encore frais dans leur mémoire, tentent d'imaginer les événements des premiers jours suivant l'accident comme s'il s'agissait d'une affiche de la protection civile, où tout est parfaitement idyllique.

Dans la situation réelle qui a suivi l'accident de Tchernobyl, la propagation de la radioactivité était extrêmement complexe, rendant toute prévision difficile. Pour évacuer la population, il est indispensable de connaître précisément le niveau de radioactivité et de fournir des recommandations sur les lieux où évacuer afin d'éviter de retourner dans les zones dangereuses. Le 26 avril, cette visibilité faisait défaut. De plus, ce jour-là, la situation radiologique dans la ville de Pripyat était relativement favorable – un fait souvent oublié, voire déformé. Immédiatement après l'accident, il a été conseillé aux habitants de limiter leurs sorties et les activités extérieures ont été interdites dans tous les établissements pour enfants. Les équipes médicales ont administré une prophylaxie à l'iode aux enfants. Ainsi, les personnes restées à l'intérieur ont été considérablement moins exposées aux rayonnements gamma.

Dans la nuit du 27 avril, la situation radiologique a commencé à se détériorer brutalement, si bien qu'à midi, la décision d'évacuer a été prise… Je tiens à préciser, au passage, que le critère « b », qui rend l'évacuation obligatoire, n'a jamais été atteint (!) – comme l'ont démontré nos recherches » (« Diagnostic après Tchernobyl ». L'académicien de l'Académie des sciences médicales de l'URSS, L. A. Ilyin, répond aux questions des correspondants. – « Soirée Kyiv », 6 février 1988).

L'histoire de la façon dont la population de Pripyat a été « avertie » immédiatement après l'accident a été relatée dans ce livre et d'autres publications. L'un des éléments les plus frappants est un extrait du film documentaire « Seuil » du réalisateur R. Sergienko. Tourné par un cinéaste amateur de Pripyat le 26 avril 1986, ce film montre des véhicules blindés de transport de troupes traversant la ville, des policiers portant des masques à gaz, des voitures de mariage transportant des mariées en robes blanches et des enfants jouant dans des bacs à sable comme si de rien n'était. On pourrait trouver des milliers d'autres témoignages si on le souhaitait. La « qualité » de la prophylaxie à l'iode chez les enfants se juge à l'état de leur thyroïde. Et le fait que l'évacuation n'ait absolument pas été obligatoire est l'une des découvertes les plus remarquables depuis Tchernobyl. Par ailleurs, je ne peux que citer un extrait du verdict du tribunal.

« Ayant appris que les niveaux de radiation dans certaines zones dépassaient largement les limites autorisées, Bryukhanov, par intérêt personnel et afin de préserver les apparences de calme, a délibérément dissimulé ce fait. Abusant de sa position officielle, il a transmis aux autorités supérieures des données minimisant délibérément les niveaux de radiation. Le défaut de diffusion d'informations complètes et véridiques sur la nature de l'accident a entraîné des blessures parmi le personnel de la centrale et la population des zones environnantes » (Moskovskiye Novosti, 9 août 1987).

Si l'académicien L. A. Ilyin a raison, alors Bryukhanov doit être immédiatement libéré en tant que victime innocente. Si le contraire est vrai…

Dès les premiers jours qui ont suivi l'accident, ce mot pratique et malléable, à l'image d'une chaussette en caoutchouc – radiophobie – s'est fermement ancré dans le lexique de la médecine officielle ukrainienne. La peur des radiations. Dans le discours des « rossignols de Tchernobyl », ce mot occupait une place de choix : après tout, il pouvait servir à tout expliquer – n'importe quel problème de santé, n'importe quelle peur naturelle engendrée par la désinformation.

Écoutons deux opinions opposées pour comprendre l'essence du problème.

A. Mostepan :

Dans les premiers jours qui ont suivi l'accident, alors que nous étions encore mal informés sur les effets des radiations, nous avons commis l'erreur suivante : le surdiagnostic. Autrement dit, dans plusieurs cas, le diagnostic de syndrome d'irradiation aiguë (SIA) a été posé sans justification. Aujourd'hui, le monde entier sait que nous avons un certain nombre de patients atteints de SIA, puisqu'ils sont inscrits au registre. Or, il y en a probablement moins. Par ailleurs, il est possible que certaines personnes aient développé un SIA à cette époque sans être diagnostiquées, qu'elles en aient souffert ailleurs et que leur cas ne soit plus enregistré. Un diagnostic rétrospectif est pratiquement impossible.

Un paradoxe ? Oui. Cela soulève de nombreux problèmes. Les personnes ayant survécu à une spondylarthrite ankylosante bénéficient d'importantes aides sociales. Or, il m'arrive de rencontrer des personnes chez qui la spondylarthrite ankylosante a été diagnostiquée à tort : humainement parlant, elles ne méritent pas les aides que l'État accorde à nos patients. Mais est-il possible de supprimer ce diagnostic aujourd'hui ? Personne ne le peut.

Et il y a des gens à proximité — j'imagine — qui ont effectivement souffert du syndrome d'Asperger. Mais comment vais-je établir un diagnostic maintenant ? D'après ses examens ? Il était complètement hors du champ médical juste après l'accident.

Mais il existe un problème encore plus grave : celui des patients ayant reçu des doses de radiation n'entraînant pas de syndrome de détresse respiratoire aiguë (SDRA). Moins de 100 roentgens, par exemple 50 à 60 roentgens. Ce sont les personnes présentes sur le site de l'accident. Elles sont malades et présentent une pathologie. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une maladie liée aux radiations, mais peut-être d'un traumatisme radiologique provoquant un spasme vasculaire. On observe également des troubles neurologiques.

Deux théories s'affrontent à ce sujet. La première soutient qu'il ne s'agit pas d'une pathologie, mais de radiophobie (la peur des effets néfastes des radiations). Ce serait simplement une situation stressante. La seconde avance que les radiations endommagent les terminaisons nerveuses, provoquant une pathologie encore inconnue. La plupart des médecins de Kiev pensent qu'il s'agit des effets des rayonnements ionisants. Les Moscovites partagent cet avis : selon eux, c'est un traumatisme psychologique, social et émotionnel.

J'ai beaucoup réfléchi à ce problème ; après tout, je suis ces patients depuis le début jusqu'à aujourd'hui. Au départ, je pensais que les lésions dues aux radiations étaient la principale cause. Puis, j'ai finalement conclu qu'environ 20 % des patients souffraient de radiophobie.

Et le plus amer, c'est que je n'ai même pas envie d'en parler, mais je dois le faire :

Après la mise en place, par le Conseil des ministres, le Conseil central pan-soviétique des syndicats et le Comité d'État du travail, de prestations pour les patients atteints d'affections respiratoires aiguës, le nombre de simulateurs a explosé. Le terme « escrocs » est un euphémisme. Parmi mes patients, ils représentent environ un quart.

Bien sûr, on leur diagnostique diverses maladies : gastrite, bronchite, radiculite. Imaginez qu'on aille à l'hôpital : ils trouveront forcément quelque chose qui ne va pas. De plus, ces personnes ont vraiment subi un stress important. Certains ont bu dans la zone irradiée, d'autres, excusez-moi du terme, tremblaient de peur, et d'autres encore ont mangé quelque chose d'étrange… Et maintenant, ils exigent que leur état soit lié à une pathologie due aux radiations. Se servant de leur maladie comme prétexte, ils obtiennent des avantages. J'ai un patient qui vivait dans un deux-pièces, enfin, trois. Il a réussi à obtenir un trois-pièces. Et pour ça, il faut être en parfaite santé ! Il n'avait pas de maladie liée aux radiations, tout le monde le sait. Il est allé au KRROI (Institut de radiologie, de radiologie et d'oncologie de Kiev), a fait un scandale, a agressé une infirmière. Et on lui a diagnostiqué un syndrome d'irradiation aiguë.

Ces profiteurs sont insatisfaits de tout. Mais dès que leurs problèmes sociaux sont résolus, ils se satisfont aussitôt de tout. J'en connais un comme ça, ici. Il n'a absolument rien. Il écrit une plainte, puis une autre, puis une troisième. On ne le nourrit pas correctement, on ne le traite pas correctement.

Tout va mal. La seule chose qu'ils lui accordent, c'est une sorte d'avantage : il écrit une lettre de remerciement.

Mais il existe un autre groupe de patients qui ne souffrent pas de SRA, mais qui ne simulent pas non plus la maladie et n'ont pas de comportements déplacés. Je n'arrive toujours pas à les comprendre. C'est pourquoi je me suis éloigné du point de vue de Kiev, sans pour autant adhérer pleinement à celui de Moscou. Ces personnes ne meurent pas. Et leurs problèmes sociaux sont résolus. Mais quelque chose cloche.

- Et ensuite ?

« Je ne sais pas. Cet homme devrait vivre éternellement, mais quelque chose est brisé en lui. Ce n'est pas un lâche, il n'a pas peur, il a travaillé honnêtement dans la Zone, il mange, il boit et le dur labeur ne l'épuise pas. Mais il commence à se sentir fatigué, étourdi et comme apathique. Ils ne sont pas nombreux, mais je n'arrive pas à les comprendre… Nous avons un neuropsychiatre dans notre service et nous essayons de les réhabiliter. Il nous faudrait un sociologue, mais nous n'en avons pas. Ces patients restent un mystère pour nous. Il n'y a pas de données objectives, et pourtant il dit : « Je suis en train de mourir, c'est tout. Je perds connaissance. » » Nous l'avons examiné minutieusement, mais sans succès. Objectivement, son pouls est légèrement accéléré et sa tension artérielle est légèrement élevée. On ne peut même pas parler de crise hypertensive. Nous avons consulté de nombreux spécialistes, mais nous ignorons toujours la cause de ce phénomène.

Extrait d'une lettre de Vladimir Semenovich Palkin, Kyiv :

J'ai 45 ans et j'ai vécu honnêtement, même si cela a été difficile. J'ai appris la valeur du travail dès mon plus jeune âge. Dès neuf ans, je labourais, désherbai les champs de la ferme d'État, je faisais les foins et je travaillais dans le potager. Mes camarades étaient en vacances scolaires, mais moi, je travaillais, car ma mère gagnait 300 roubles (30 roubles en ancienne monnaie) et nous étions trois. Je devais donc gagner de l'argent chaque année, pendant les vacances, pour acheter des vêtements pour la rentrée. Je ne le regrette pas. Cela a forgé à jamais mon rapport au travail honnête. Et plus tard, seul le travail m'a permis de surmonter toutes les épreuves. J'ai 30 ans d'expérience professionnelle sans interruption, dont un quart passé au réacteur. J'ai travaillé à la centrale nucléaire de Tchernobyl pendant 11 ans comme opérateur principal d'atelier de réacteur. J'ai consacré beaucoup d'énergie aux démarrages des unités (et maintenant aussi à ma santé). J'étais considéré comme un spécialiste de haut niveau. J'ai reçu des distinctions gouvernementales et un diplôme de premier cycle. Récipiendaire d'un prix à l'Exposition des réalisations économiques de la RSS d'Ukraine. Un vétéran du travail. Il participait à la vie sociale de l'atelier et de la gare. Il était président de la commission de production et de masse. Bref, il menait une vraie vie. Chez lui, il y avait le confort familial, un environnement sain, et tout le monde était en bonne santé. Tout cela était. Et maintenant ? Maintenant, je suis désorienté. Un homme malade, sans ressources, qui essaie de se remettre sur les rails, d'être utile à la société, à sa famille, de retrouver ce qu'il a perdu. Et maintenant, c'est comme si je n'avais pas travaillé pendant 30 ans pour le bien de notre pays. Comme si nous n'avions pas de lois protégeant mes droits. Je n'y crois pas ! Nous avons tout ! Des lois et des droits ! Seuls quelques camarades haut placés ont encore peur de la glasnost et présentent leur travail et leurs rapports sous un jour favorable. À notre détriment (celui du peuple), mais au profit de leur carrière. De plus, ils ont lancé une campagne pour réduire le nombre de victimes de la Accident de Tchernobyl. Réduire les risques à tout prix, quitte à sacrifier le bien-être moral et matériel des malades et leur propre dignité. Qui sont-ils ? Ce sont ces personnes en blouse blanche qui veillent sur notre santé. Un paradoxe ? Oui ! Mais jugez-en par vous-même. C'est là tout le nœud du problème.

Avant l'accident de Tchernobyl, j'étais en bonne santé. Je me soumettais à des examens médicaux obligatoires annuels et trimestriels. Je n'avais aucun problème de santé. Le rapport d'examen médical indiquait toujours :

En pleine forme. Apte au travail. Je me sentais bien, je faisais du sport, j'avais réussi les tests d'aptitude physique. Mais soudain, le drame a frappé. Un drame pour tout le pays. Le 26 avril 1986, l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl s'est produit, un accident dont l'ampleur me paraissait inconcevable. Les fenêtres de mon appartement donnent sur la centrale, et ma femme les avait lavées toute la journée, en prévision du 1er mai, déjà au courant de l'accident. J'étais en congé. Je suis sorti immédiatement pour me renseigner. Réunion avec des collègues. Nous avons passé la journée à discuter, à débattre. Et le matin du 27 avril, à 6 h 40, je suis arrivé à la centrale et j'ai travaillé de nuit pour gérer les conséquences de l'accident sur le deuxième étage. Un nouvel horaire de travail a été établi, selon lequel je devais reprendre le travail le 1er mai. Le 28 avril, une ambulance a tenté de m'emmener à l'hôpital à trois reprises, mais j'ai refusé, expliquant que je devais absolument aller travailler le 1er mai. Mais lorsque j'ai commencé à me sentir mal – de violents maux de tête et des vomissements – j'ai été conduit à l'hôpital du chef-lieu du district de Polieskoe, puis transféré à l'Institut de radiologie, de radiologie et d'oncologie de Kyiv. À l'institut, mon état était grave : violents maux de tête et douleurs osseuses. J'avais une sensation de brûlure intense à l'œsophage et je ne pouvais pas m'alimenter. Du sang coulait de ma gorge et des glaires mêlées de sang s'écoulaient de mon anus. Ils ont dit :

« Brûlure de l'œsophage par irradiation. » Mes gencives se rétractaient. Je transpirais abondamment. Ma température atteignit 39 degrés Celsius. Les perfusions étaient à plein régime. Les deux premiers jours, on m'administra cinq litres de médicaments en tous genres, y compris du sang. Et cela dura un mois et demi : perfusions, injections, comprimés, etc. L'ancien ministre de la Santé de l'URSS, le camarade Burenkov, vint m'examiner à deux reprises ; le ministre de la Santé de la RSS d'Ukraine vint également deux fois. Des journalistes vinrent me voir et interrogeèrent le médecin-chef sur mon diagnostic. Il répondit : « Il souffre d'un syndrome d'irradiation aiguë de stade 1. »

Puis vint le moment de ma sortie (à ce moment-là, le chef hématologue, M. Vorobyov, venait d'arriver de Moscou). Une rumeur circulait dans l'institut : les diagnostics seraient largement sous-estimés. Et c'est ce qui s'est passé. Au lieu de « maladie des radiations », on a diagnostiqué une « lésion radio-induite ». Au lieu d'une brûlure de l'œsophage due aux radiations, on a diagnostiqué une « œsophagite érosive ». Quand j'ai demandé au médecin-chef : « Qu'est-ce qui ne va pas ? », il n'a pas voulu m'expliquer. Et je n'ai pas insisté. Je suis partie sans me retourner, très heureuse de sortir. Je n'imaginais pas alors que ce diagnostic jouerait un rôle majeur (et négatif) dans mon destin.

J'étais donc en bonne santé, mais j'ai quitté l'institut malade :

Œsophagite érosive, gastroduodénite, colite, cholécystite, ostéochondrose, pharyngite, angine de poitrine, athérosclérose, hypertrophie ventriculaire gauche, infarctus du myocarde et prostatite. Vous voyez, c'est un véritable « bouquet », mais ce n'est pas tout. Au cours de l'année, une dystonie neurovégétative, une hépatite et une hypertension sont venues s'y ajouter. Mais nous y reviendrons plus loin. À l'institut, un correspondant de l'émission radiophonique « Podvig » m'a demandé : « Après avoir enduré tant de souffrances, retournerez-vous travailler à l'usine pour nettoyer les dégâts de l'accident ? » J'ai répondu : « Oui. » Et j'ai tenu parole. Je suis retourné à la centrale et j'ai réussi à travailler sur le deuxième étage, plus de 500 heures (trois mois), mais ils ont « compris » que je travaillais avec ce diagnostic et, sur ordre du directeur de la centrale nucléaire de Tchernobyl, j'ai été transféré de la zone de haute sécurité à la zone propre. C'était peut-être juste à temps, car au bout d'un moment, j'ai commencé à tomber, à perdre connaissance, et tous mes maux se sont aggravés ; mon état était exactement le même qu'à l'institut. Je me suis retrouvé à l'hôpital, au service de radiopathologie de la clinique n° 25 de Kyiv. On m'y a soigné deux fois plus longtemps qu'à l'institut. Ils ont établi des diagnostics supplémentaires, comme je l'ai mentionné plus haut, mais ils ont supprimé le principal : « lésion due aux radiations ». Tous les autres, une douzaine de diagnostics, ont été réduits à la formule « chronique ». N'est-ce pas étrange ? J'ai demandé au chef de service, le camarade Mostepan : « Sur quelle base le diagnostic de “lésion due aux radiations” a-t-il été supprimé ? M'avez-vous vraiment guéri ? » Il a répondu :

« Ce diagnostic n'existe pas en médecine. » C'est étrange : il existait autrefois, mais plus maintenant. Je sais maintenant qu'il m'a menti. Je demande à être admis à la commission VTEK, mais il refuse. C'est illégal, car selon la réglementation, tout patient hospitalisé pendant quatre mois ou plus au cours d'une année doit obligatoirement subir une évaluation VTEK. Je demande : « En cas de rechute, puis-je compter sur un traitement dans votre hôpital ? » Il répond :

« Non. Parce que votre exposition aux rayonnements ionisants a été interrompue, et nous disposons d'un service spécialisé en radiopathologie. »

Voilà ! Ils vous ont tout simplement mis à la porte. D'abord, ils ont coupé les communications, puis ils ont verrouillé la porte. C'est très simple. Et alors ? Devrais-je me faire soigner maintenant, peut-être à l'étranger ? Je vais à Moscou pour une consultation. Deux médecins de la Sixième Clinique arrivent : Mme Tarubarov et M. Baranov. Et… ils se consultent. Mme Tarubarov dit : « Et alors si vous étiez en bonne santé avant l'accident et que vous êtes malade maintenant ? Hier, vous étiez une jeune fille, et aujourd'hui, vous êtes une femme. N'est-ce pas ainsi que cela se passe ? Ces maladies dont vous souffrez ne sont pas dues à l'accident, et vous n'avez aucun lien avec les rayonnements ionisants. »

Et alors ? J'ai travaillé dans une confiserie ? J'ai abusé des bonbons, et c'est de là que viennent toutes mes maladies ? Voilà. Et le rapport d'accident N-1, il m'a été remis à la centrale nucléaire de Tchernobyl, pas à la confiserie ? Discuter avec des gens qui ne défendent que l'honneur de leur uniforme est inutile.

Plus tard, la professeure A.K. Guskova, membre correspondante de l'Académie des sciences de l'URSS, est arrivée. J'en ai eu la confirmation et j'ai compris d'où cela venait. Je lui ai tout raconté en détail : que je travaillais dans l'industrie nucléaire depuis 25 ans, qu'après la catastrophe de Tchernobyl, j'avais été gravement malade et hospitalisé, et comment cela s'était passé ; que j'avais fait cinq malaises pendant l'été, que je ne supportais pas le soleil plus de dix minutes, et que je souffrais encore de douleurs persistantes à l'œsophage, à l'estomac, à la rate, aux os, etc. Elle a fait la sourde oreille. Elle m'a simplement demandé : « Qu'avez-vous mangé avant que l'ambulance ne vous emmène ? » J'ai répondu : « Des œufs brouillés au saindoux. » Elle a répliqué : « Voilà pourquoi votre œsophage est infecté ; vous avez ramené l'infection avec le saindoux. »

Même les médecins de la commission ont baissé la tête et souri. Non, chère Angelina Konstantinovna, ce n'est pas du saindoux qui m'a brûlé l'œsophage. Mais je travaillais dans un abattoir, pas dans une centrale nucléaire en crise. Et dans le rapport sur l'accident de N-1, il y a cette mention : « Facteur traumatique : rayonnements ionisants ». Ce n'était donc pas du saindoux du tout. Et je ne comprends pas votre arrogance. Quelle importance ! Les radiations ! Ça ne dérange pas les Soviétiques. Mais à l'étranger, si ! Là-bas, les radiations sont plus insidieuses et plus fortes que chez nous. C'est pour ça qu'ils tombent malades. Et ici, personne ne tombe les radiations sont plus insidieuses et plus fortes que chez nous. C'est pour ça qu'ils tombent malades. Et ici, personne ne tombe malade. Ça n'a fait que nous profiter. N'importe qui peut penser comme ça, sauf les médecins. Le corps médical est ce qu'il y a de plus humain. C'est pour ça qu'on leur a fait une confiance aveugle.

J'irai même plus loin : il s'agit du saint des saints, la protection de la santé de notre peuple. Et la santé du peuple est la richesse du pays ! D'où vient donc cette attitude ? Eh bien, la voici. Ce n'est pas qu'une opinion personnelle. Premièrement : plus on considère les gens comme moi comme inaptes, plus le taux de « guérisons » des radiations augmente. Et c'est une aubaine pour le ministère de la Santé. Deuxièmement : on ne nous verse pas les prestations que le parti et le gouvernement ont mises en place pour nous. Indemnités de maladie cinq fois supérieures au taux normal, médicaments gratuits, pourcentage de perte d'aptitude au travail, groupe d'invalidité, travail adapté, retraite, etc. Troisièmement : le « saint des saints » est rarement contrôlé par des commissions ; c'est difficile à comprendre pour les non-spécialistes. Peu importe où l'on se plaint, des collègues viendront vérifier. Et comme je l'ai déjà écrit, ils défendront toujours l'honneur de leur uniforme. Enfin : tout le monde veut oublier l'accident de Tchernobyl au plus vite. Peut-être ont-ils raison. Je ne sais pas. Pourquoi rouvrir de vieilles blessures ? Je ne veux pas m'en souvenir non plus. Mais ma santé ne me le permet pas encore. Mes maladies progressent… Ils nous ont oubliés… Certains écrivent des thèses sur nos maladies, d'autres attendent de voir ce qui va nous arriver ensuite, et aucune aide ne vient nous aider. Attendons la perestroïka au ministère de la Santé !

Des milliers de plaintes de ce type sont déposées auprès des plus hautes autorités du pays. Des centaines de personnes exposées à l'incendie de Tchernobyl sont hospitalisées avec un diagnostic de « dystonie végétative-vasculaire (DVV) », devenu une sorte d'euphémisme, un code pour désigner l'implication du patient dans l'accident. Certes, certains de ces patients simulent. Mais je suis convaincu qu'ils sont rares. Je ne crois pas que des hommes en bonne santé (et j'en ai vu plus d'un) soient capables de faire semblant aussi longtemps, de languir à l'hôpital et de feindre une invalidité ; c'est impossible !

Le problème existe donc. Mais on le gère par la méthode officielle du « déni ». Parfois, on a l'impression que certains médecins en radiologie ne servent pas la santé publique, mais de puissantes agences nucléaires, protégeant ainsi leurs intérêts financiers. Issus d'un système qui, jusqu'à très récemment, était hautement confidentiel, ces médecins défendent avec zèle les intérêts de leurs supérieurs. Le fléau de l'institutionnalisation a une fois de plus révélé son vrai visage…

La poétesse de Pripyat, Lioubov Sirota, qui a souffert des suites de l'accident (on lui a diagnostiqué une cataracte radio-induite), a très précisément formulé les symptômes de cette maladie dans ses poèmes.

Radiophobie

S'agit-il simplement d'une peur des radiations ?

Peut-être s'agit-il davantage d'une peur de la guerre ? Peut-être est-ce une peur de la trahison, de la lâcheté, de la stupidité et de l'anarchie ?!

Le moment est enfin venu de trouver la solution :

Qu'est-ce que la radiophobie ?

C'est à ce moment-là qu'ils ne savent pas faire preuve d'humilité.

Les personnes qui ont vécu le drame de Tchernobyl,

Avec la vérité, distillée au compte-gouttes par les ministres (Voilà exactement la dose que vous avalerez aujourd'hui !), nous n'accepterons ni les faux chiffres, ni les pensées viles, peu importe combien vous nous dénoncez !

Nous ne le souhaitons pas – et nous ne le suggérons pas ! – de contempler le monde à travers le prisme de la bureaucratie ! Nous sommes très méfiants ! Et voyez-vous, nous nous souvenons de chaque disparu comme d'un frère !

À travers les vitres des bâtiments abandonnés, nous contemplons désormais la Terre fragile. Ces verres ne nous tromperont plus !

Croyez-moi, on voit mieux avec ces lunettes :

Rivières asséchées, forêts empoisonnées, enfants nés pour ne pas survivre…

Des oncles costauds, qu'est-ce que vous leur avez donné ?

Outre les fanfaronnades à la télévision ?!

Comme les enfants ont merveilleusement bien appris, disent-ils.

Autrefois, des radiations nocives !

(Chez les adultes, il s'agit de radiophobie,

Et pour les enfants, il s'agit encore d'adaptation !

Qu'est-il arrivé au monde ?

Si la plus humaine des professions

Vous aussi, vous avez été réincarné en bureaucrate ?!

Radiophobie, devenez omniprésente !

Sans attendre un choc plus important,

De nouvelles tragédies, pour qu'il y ait de nouveaux milliers de victimes,

Ceux qui avaient traversé l'enfer ont pu voir, -

La radiophobie pourrait être un remède.

La paix loin de l'insouciance, de la cupidité, de la satiété, du manque de spiritualité, de la bureaucratie, afin que nous n'ayons pas à renaître, par la grâce de quelqu'un, dans l'inhumanité !

À la mi-mai 1988, une conférence scientifique intitulée « Aspects médicaux de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl » s'est tenue à Kyiv. D'éminents spécialistes soviétiques en radiologie, ainsi que des médecins des États-Unis, de France, de Suède, d'Inde et de plusieurs autres pays, y ont participé. Le ministre de la Santé de l'URSS, E. I. Chazov, et le directeur général de l'AIEA, H. Blix, ont assisté à la séance d'ouverture.

Malgré l'atmosphère académique très calme qui régnait lors de la conférence, celle-ci était caractérisée par un drame interne latent : deux problèmes majeurs, préoccupant à la fois les professionnels de la santé et les représentants de la presse admis à la conférence, ont parfois refait surface : la propagation de la radiophobie au sein de la population et les effets à long terme de l'exposition à de faibles doses de radiations sur la grande masse de personnes vivant autour de la centrale nucléaire de Tchernobyl.

Les médecins ont exprimé leur vive inquiétude face à la prévalence de la radiophobie et à ses conséquences potentielles sur la santé. Plusieurs raisons ont été avancées pour expliquer ce phénomène, et les médias ont notamment été critiqués. Comme l'a déclaré un spécialiste : « Un médecin est responsable de la santé de son patient, tandis que la presse est responsable de la santé de la nation. » Mais la presse est-elle la seule responsable ? Les médecins sont-ils infaillibles ?

Lorsque j'ai demandé s'il était possible de combattre la radiophobie en ne diffusant que des informations excessivement optimistes, en évitant les prévisions ou en assurant qu'« il n'y a absolument aucune menace pour la santé publique », les professionnels de santé ont réagi par des attaques irritées contre certains membres de l'intelligentsia créative, qui, selon eux, attisaient les angoisses au sein de la population. Ils faisaient notamment référence au Bélarus, une république qui avait beaucoup souffert des premières – et des plus puissantes – émissions de radionucléides. Pauvres intellectuels créatifs… Que la vie serait paisible sans eux pour ceux qui s'obstinent à ignorer l'heure qu'il est.

Au plus fort du débat, un professeur (dont je tairai le nom), s'en prenant à l'intelligentsia créative, a lancé : « Est-ce que cela change quelque chose si deux millions de personnes meurent du cancer ou deux millions soixante-quinze mille ? » D'un point de vue purement statistique, non. Mais si l'on inclut le professeur lui-même, sa femme, sa fille et son petit-fils parmi ces 75 000 décès, au-delà du seuil « normal », la situation change radicalement. Après avoir assisté à cette conférence, j'en suis venu à la conclusion que le problème du moral des médecins est peut-être aujourd'hui le plus urgent auquel notre système de santé est confronté.

L'académicien L. Ilyin, de l'Académie des sciences médicales de l'URSS, a avancé une conception excessivement optimiste des conséquences à long terme de l'accident de Tchernobyl. Selon cette hypothèse, les conséquences, sous forme de cancer, ne se manifesteraient qu'après avoir atteint certains seuils de dose de radiation, estimés à plus de 25-30 rem. Je ne me prononcerai pas sur le bien-fondé scientifique de cette hypothèse, peut-être erronée ; je dirai simplement qu'elle pourrait être exploitée par des individus sans scrupules qui pourraient ainsi manipuler les statistiques à leur avantage. Supposons que cela ne se produise pas. Mais ce que je ne comprends pas, c'est l'inquiétude de l'académicien L. Ilyin quant à l'avenir de l'énergie nucléaire, exprimée dans son rapport inaugural. Est-il vraiment nécessaire qu'un médecin, défenseur de la santé publique, s'inquiète du développement de l'énergie nucléaire, un secteur qui, avec l'accident de Tchernobyl, a anéanti la croyance sereine, partagée par beaucoup, en la coexistence harmonieuse de l'atome « pacifique » et de l'humanité ? Les partisans du concept de « seuil » ont accusé le Dr R. Gale, qui s'était rendu à Kyiv pour la quatrième fois en deux ans, d'incompétence, affirmant que ses prédictions, diffusées à maintes reprises à la radio et à la télévision, semaient la panique au sein de la population. Lors de sa conférence de presse, le Dr Gale a quant à lui présenté des prévisions très modérées et minimalistes quant à l'évolution future de la situation, soulignant qu'il ne s'agissait pas de son opinion personnelle, mais de celle de plusieurs éminents experts américains en médecine des radiations.

Ah, notre optimisme ! Pendant des décennies, grâce à ce simple outil, nous avons « surpassé » tous les autres pays du monde sur une multitude de plans : du nombre de chaussures que nous possédons au nombre de lits d'hôpitaux, des taux de mortalité et de morbidité à la production laitière d'un troupeau de vaches, sous la glorieuse direction de l'académicien T.D. Lysenko en personne… Nous connaissons les résultats. Le problème, c'est qu'il n'y a plus personne à qui demander des comptes pour un mensonge aussi flagrant.

Je ne souhaite pas minimiser l'importance de la conférence de Kyiv. Un travail considérable et essentiel a été mené pour analyser l'immense quantité de données recueillies par les professionnels de la santé pendant l'accident et les opérations de nettoyage. La conférence s'est déroulée dans un climat très démocratique : plus de 60 journalistes soviétiques et 40 journalistes étrangers y étaient accrédités, représentant des médias de nombreux pays, dont des agences de presse de premier plan telles que TASS, Associated Press, France Presse, Reuters, Xinhua, et bien d'autres. Le ministère ukrainien des Affaires étrangères a organisé plusieurs conférences de presse très instructives, au cours desquelles les journalistes ont pu débattre en détail avec des experts de renom des questions complexes liées aux conséquences de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl.

Tout cela est vrai. Mais des questions subsistent. Les inquiétudes ne se sont pas apaisées.

Comment ignorer qu'à la veille de la conférence de Kyiv, la situation psychologique s'est à nouveau dégradée, alimentée par des rumeurs inquiétantes et absurdes concernant la destruction du sarcophage (!) et l'évacuation imminente des enfants ? Combattre ces sentiments par un optimisme aveugle et des dénis catégoriques quant à l'absence totale de conséquences de l'accident relève d'une erreur psychologique et d'une ignorance médicale.

Ces récits ne rendent pas compte de toutes les conséquences médicales de Tchernobyl telles qu'on les constate aujourd'hui.

Le lecteur a déjà pris connaissance de l'histoire de V. I. Voytyuk, président d'une ferme collective du district de Narodichiv, dans la région de Jytomyr. Des populations vivant sur des terres contaminées par des radionucléides : n'est-ce pas un problème qui exige une mobilisation immédiate des médecins, la recherche d'une solution et l'alerte générale ? Après tout, ce phénomène touche de vastes zones des régions de Kyiv, Jytomyr et Tchernihiv, ainsi que plusieurs régions du Bélarus.

Prenons l'exemple de la ferme collective Petrovsky. Des tracteurs à cabine étanche sont nécessaires pour travailler les terres, mais depuis l'accident, la ferme n'a reçu que deux tracteurs… et aucune cabine. Le parc de tracteurs et de véhicules est vétuste, les cabines sont hors d'usage, et toute forme d'étanchéité est impossible à prévoir dans les terres poussiéreuses de Poliesie. Ils ont décidé d'installer une douche pour les laitières – faute de moyens pour des casiers, Vassili Ivanovitch m'a montré de nouvelles armoires… des bibliothèques. Le plus gros problème est de trouver des carreaux pour les bains publics. Le village possède un bon poste de premiers secours, mais il manque de personnel. De jeunes femmes de la faculté de médecine s'y relaient. Chez certains enfants, on a diagnostiqué des taux élevés d'iode radioactif dans la thyroïde, et des familles entières ont été convoquées à Jytomyr et à Kiev pour des examens. Les habitants de Voityuk ont été particulièrement choqués par l'accueil à Kiev, lorsqu'un médecin portant un respirateur les a examinés. On disait qu'ils se sentaient comme des cobayes… Une broutille ? Non. Après un tel « traitement », la personne se perçoit comme un lépreux. C'est là que les « rossignols de Tchernobyl » devraient concentrer leurs efforts…

Dans les régions de Jytomyr et de Kyiv, dans les districts touchés par la « branche noire » des radiations, la quasi-totalité des activités du parti et de l'économie est axée sur cette question, comme l'ont rapporté les secrétaires des comités de district. Dans ces districts, dirigeants et militants de base connaissent les termes « niveaux », « doses », « points » et « zones » mieux que certains professeurs… C'est le sujet de toutes les conversations, de toutes les réflexions et de toutes les inquiétudes. Et les gens se soucient moins d'eux-mêmes que de leurs enfants.

Le téléphone sonna et une femme, sans vouloir se présenter, demanda mystérieusement à la rencontrer. Je compris seulement qu'elle parlait de Tchernobyl. Habituée à ces rencontres – parfois très intéressantes, parfois vides de sens –, je me rendis au monument à Lénine. Une femme d'âge mûr s'approcha précipitamment et me tendit un paquet. Elle expliqua qu'il s'agissait d'une lettre adressée aux hautes autorités et signée par plusieurs milliers de femmes de Polesskoïe.

Et elle est partie immédiatement.

Voici le texte de cette lettre :

« Peut-être que notre lettre ne verra jamais le jour, peut-être que personne ne lira ces mots amers de vérité, peut-être que cela ne vaut pas la peine d'écrire là, dans le vide, mais nous ne pouvons plus rester silencieux. »

Les habitants de Polesskoye, à seulement 45 km de Tchernobyl, vous écrivent. Nous pensons que vous savez comment nous vivons ici, mais savez-vous tout ?

Saviez-vous que le sol sur lequel nous, nos enfants, marchons n'est pas de la terre, pas la terre pour laquelle nos grands-pères et nos pères ont donné leur vie, mais des cendres radioactives, contaminées, mortelles pour les pieds nus des enfants, pour le pain ? L'air de la forêt, l'air de la rivière – tout cela a une connotation particulière. Les fraises étaient mûres – mais vous ne pouviez pas les manger, les baies étaient mûres – vous ne pouviez pas les manger, et les pommes et les cerises – vous pouvez les manger si vous voulez, ou pas, mais pour les enfants (comme on nous l'a dit), vous ne pouvez absolument pas en manger. Tout cela pousse, vit – tout est interdit pour nous, pour nos enfants. Et comment faire comprendre à un enfant que tout est INTERDIT ! – ce que ses petites mains ont toujours attendu avec tant d'impatience, ce qui ravissait ses yeux – les pommes, les cerises charnues ? Comment lui faire comprendre cette insulte amère, cette vérité amère si clairement cachée à nous, les adultes ? Ceci est interdit, ceci est interdit, mais pourquoi ? Le « pourquoi » d'un enfant.

Mais nous, les mères, sommes-nous capables d'aider nos enfants d'une quelconque manière ?

Nous vivons en temps de paix, nous luttons pour la paix dans le monde entier, mais combien d'enfants y a-t-il dans notre petite Polesskoye, dans notre petit monde ?! Pourquoi ne pouvons-nous pas les sauver ? Nous sommes un grain de sable dans ce vaste monde. Et chacun aspire à vivre. Nous, mères, nos mères, nos enfants – ceux qui sont déjà nés et ceux qui ne sont pas encore nés – vous implorons : « Aidez-nous ! Sauvez-nous ! Après tout, nous avons si bien vécu ! Nous avons tant profité du soleil éclatant, du ciel bleu. Et maintenant, nous voulons vivre, et ne plus attendre. N'y a-t-il donc aucune place dans ce vaste monde pour ce grain de sable ? »

Les autorités locales nous assurent que tout va bien. Il n'y a pas de radiations. Mais nous avons des yeux et des oreilles, et nous voyons bien que la terre, avec toute sa beauté, est démantelée, emportée et transportée de l'autre côté du village, là où vivent aussi des gens. Ils lavent les maisons plusieurs fois de suite, et les rues sont lavées sans cesse. Les rues sont devenues des décharges à ciel ouvert. Il n'y a que de la saleté partout. Pourquoi y a-t-il des centaines de soldats dans notre ville ? Si tout est « normal » ?

Nous n'avons jamais rien exigé de l'État. Nous avons travaillé dur. Nous cultivions des céréales, nourrissions du bétail et faisions don de nos surplus agricoles à l'État. Quel plaisir de prendre soin de notre santé chaque été et de voir nos enfants se fortifier ! Nous n'avons jamais demandé de bons pour la santé de nos enfants ; nous n'en avions pas besoin. Et maintenant, on nous les offre gratuitement. À quoi servent ces voyages ?

Nous ne vous demandons rien d'excessif. Nous recevons de nombreuses commandes, mais aucune ne s'est adressée à nous ouvertement.

Offrez à nos enfants un air pur, un sable propre, ne leur volez pas leur enfance insouciante. Pourquoi tous les médecins qui travaillaient dans notre hôpital depuis tant d'années nous ont-ils quittés ? Vers qui pouvons-nous nous tourner maintenant ?

De nombreux responsables de district sont partis, sous divers prétextes : mutations, formations… Nous croyons mener une vie normale, mais ce n'est qu'une illusion. La joie d'antan nous a quittés. Nous aimons, nous nous marions, nous avons des enfants. Mais quels enfants ? Des enfants qui meurent à la maternité. Nombre d'enfants d'âge scolaire et préscolaire sont inscrits comme spécialistes en radiologie dans cet hôpital. Tout est fait gratuitement pour nos enfants. Mais dans quel but ? Mes enfants et moi ne servons plus qu'à des expériences. Nous sommes nécessaires pour de futurs accidents.

Les cloches de Khatyn, les cloches de Tchernobyl !… Alors pourquoi les cloches de Polésie ?!

Dans certains villages de notre district, le bétail a déjà été évacué. Cet air et cette nourriture sont nocifs pour les animaux, mais les enfants ont été laissés sur place et on leur a donné des accumulateurs de radiation. Que se passera-t-il s'ils survivent ?

De nombreux villages autour de notre chef-lieu de district ont été évacués. Nous sommes piégés. Alors pourquoi nous retiennent-ils ici ?

Des mères d'un petit village d'Ukraine vous contactent avec espoir.

Ils attendent, comptant sur votre sympathie et votre aide.

Un texte terrifiant, que j'espère inexact. Il contient, semble-t-il, des exagérations. Mais il renferme aussi une part de vérité. Ce texte témoigne du climat psychologique qui régnait après l'accident. Je souhaiterais que le ministère de la Santé et les autres organisations concernées réfutent ouvertement et de manière convaincante les craintes des femmes de Poleskoye, en s'appuyant sur des faits tangibles. Ce serait bien plus utile et humain que n'importe quelle promesse rassurante.

Tant que le silence persistera, tant que les rossignols chanteront, il faut s'attendre à une panique et une peur généralisées. Telles sont les dures réalités du monde post-Tchernobyl.

Savoir et se souvenir

…Sur la rue Bohdan Khmelnytsky, autrefois calme et désormais déserte, dans la ville de Tchernobyl, un bâtiment préfabriqué de deux étages, étincelant d'aluminium bronze, a été érigé pour abriter la Commission gouvernementale chargée de la liquidation des conséquences de l'accident.

Fini le stress intense de 1986, les réunions quotidiennes des comités, les véhicules blindés de transport de troupes vrombissant sur la route menant à la centrale nucléaire, le quotidien chaotique. En apparence, tout est revenu à la normale – mais est-il vraiment possible de s'habituer à un accident et à son ampleur ?

Mais ce n'est qu'une impression extérieure. Car l'œuvre demeure :

Déminer une bombe à retardement radioactive, décontaminer de vastes zones de la zone, des bâtiments, des entrepôts et plusieurs centrales nucléaires. Une puissante association de production, le « Combine », a été créée pour mener à bien ces travaux. Outre divers services techniques, un département inhabituel – celui de l'information et des relations internationales – y a été établi en février 1987. Ce département est installé dans l'un des compartiments du « sous-marin », comme les anciens combattants de Tchernobyl surnomment familièrement le nouveau bâtiment informatique. Il est équipé de tout le nécessaire pour un fonctionnement autonome, notamment un hôtel, une cuisine et une salle à manger, du matériel de communication internationale, une station de surveillance de la radioactivité et des espaces de travail.

Une carte du monde est accrochée à l'entrée du département ; des lignes reliant différents continents et de nombreux pays convergent vers Tchernobyl. Le chef du département est Alexandre Pavlovitch Kovalenko (actuellement étudiant à Moscou). Historien de formation, Kovalenko possède une expérience du travail dans les centrales nucléaires et, en 1986, il a occupé le poste de directeur adjoint par intérim des opérations d'évacuation à la centrale nucléaire de Tchernobyl. Il a donc une vision directe de nombreux aspects critiques de l'accident.

Durant ses années de travail à Tchernobyl, A. Kovalenko était plus connu à l'étranger qu'en URSS. Il se trouve qu'en 1987-1988, davantage de correspondants étrangers que soviétiques visitèrent la centrale nucléaire de Tchernobyl. Kovalenko répondit à leurs questions et les accompagna lors de leurs visites à la centrale et dans la ville de Pripiat.

Alexandre Pavlovitch Kovalenko :

L'expérience mondiale des accidents majeurs et des essais dans les installations nucléaires montre que les dirigeants de l'industrie nucléaire s'efforcent toujours d'embellir la réalité, qu'il s'agisse de Three Mile Island aux États-Unis, de l'atoll de Bikini ou de Windscale en Angleterre. Et en URSS, malheureusement, ce principe a été pratiquement consacré pendant de nombreuses années. Cette vieille habitude bien ancrée de « lisser et embellir », de « transformer le désastre en victoire », comme l'a justement formulé un journaliste moscovite, leur a été fatale lors de l'accident de Tchernobyl.

Des retards dans l'alerte du public, voire des autorités, sont systématiquement constatés lors des incidents nucléaires majeurs. Dans certains cas, cela peut même s'apparenter à de la désinformation pure et simple.

La période où les informations publiées en URSS sur la catastrophe de Tchernobyl étaient souvent contradictoires et rassurantes a profondément marqué l'opinion publique soviétique et internationale à l'égard de l'énergie nucléaire. Durant l'été 1986, aucun correspondant étranger n'était autorisé à pénétrer dans la zone des 30 kilomètres. Pourtant, la presse étrangère de l'époque regorgeait d'articles sur les conséquences de Tchernobyl : des affirmations absurdes sur la « fin du rêve nucléaire de l'humanité », des observations sur le déplacement d'un « nuage radioactif menaçant au-dessus de l'Europe », sur la « perturbation de l'équilibre écologique due à l'accident », sur les « conséquences politiques et économiques de l'accident », et sur l'impact de l'« explosion » de Tchernobyl sur l'économie agricole et la santé de la population soviétique, ainsi que sur la détérioration des relations de l'URSS avec les pays d'Europe occidentale. Début mai, les gouvernements de l'Allemagne de l'Ouest, de l'Italie et de la France, dont les territoires étaient considérés par les observateurs occidentaux comme les plus touchés, ont interdit la vente de certains produits alimentaires à la population et proscrit la consommation d'eau, de lait et de produits frais exportés d'URSS, de Bulgarie, de Hongrie, de Pologne et de Tchécoslovaquie pour les populations rurales. Dans certains pays, le pâturage a été interdit et des mises en garde ont été émises contre l'exposition à la pluie, entre autres.

De nombreux reportages sensationnalistes ont fait état de milliers de morts, de l'explosion de deux réacteurs et de l'absence de systèmes de sécurité. Les prédictions d'une mort imminente de la moitié de la population de Pripyat, de la destruction de toutes les petites villes et villages d'Ukraine et de Biélorussie, et de la disparition progressive de Kyiv ont littéralement inondé les pages de nombreuses publications aux États-Unis et en Europe occidentale.

Le manque d'informations fiables a créé un vide informationnel. Or, la nature a horreur du vide. Mario René Dederickx, correspondant du magazine Stern et grand spécialiste de Tchernobyl, m'a confié sans ambages : « Si je ne peux obtenir d'informations des autorités, je les trouve au marché de Bessarabsky. » Ses premiers articles provenaient de sources rencontrées au marché de Bessarabsky. Bien plus tard, il nous a rendu visite à Tchernobyl.

« Les représentants soviétiques se sont peu exprimés. Par leur inaction, les Soviétiques ont cédé le contrôle de l'information à l'Occident. Pendant plus de deux semaines, seules des informations optimistes ont émané des responsables gouvernementaux, des médecins, des ingénieurs, des physiciens et des citoyens soviétiques. Cela a nui à leur crédibilité. Certaines informations, notamment concernant les niveaux de radiation à l'extérieur des centrales, n'ont pas été diffusées du tout ou l'ont été tardivement. De ce fait, la crédibilité des sources d'information soviétiques est devenue problématique », écrivait le professeur David Rubin dans sa brochure « Leçons de Three Mile Island et de Tchernobyl », préparée à l'Université de New York à l'automne 1986.

Dès le 5 mai, l'International Herald Tribune publiait une carte des radiations contenant des informations détaillées sur les niveaux en URSS et en Europe, mais les habitants de Kiev n'en savaient rien. Est-ce normal ?

Lorsque l'Union soviétique a commencé à organiser des réunions d'information et à transmettre des informations à l'AIEA, que la presse considérait comme une source fiable, l'Occident a commencé à perdre le contrôle de la couverture médiatique de l'accident.

Il convient de noter une tendance caractéristique dans la couverture médiatique des événements de Tchernobyl. Différentes politiques d'information ont été mises en œuvre à différentes périodes des opérations de décontamination. Moins la presse soviétique publiait d'informations à jour sur Tchernobyl, plus le régime d'information autour de la zone des 30 kilomètres se durcissait, plus les rumeurs et les ragots, souvent invraisemblables, se multipliaient dans le pays, et plus les informations jugées « fiables » par les pays occidentaux devenaient nombreuses et variées. Et inversement. Lorsque le Département de l'information et des relations internationales a commencé à opérer dans la zone en février 1987, lorsque les premières liaisons téléphoniques entre Tchernobyl et les médias occidentaux ont été installées, lorsqu'une ligne téléphonique d'information directe a été mise en place à Tchernobyl et lorsque le travail a été organisé dans la zone pour tous les correspondants étrangers souhaitant s'y rendre, la situation a commencé à s'améliorer et la possibilité d'influencer la diffusion de l'information s'est présentée.

La sous-estimation de l'expérience étrangère en matière d'élimination des conséquences des accidents, notamment en ce qui concerne la nécessité de préparer les dirigeants et la population à une évaluation lucide de leur danger relatif et l'importance d'une information régulière et objective sur l'évolution de la situation, a naturellement conduit à la diffusion d'idées et d'évaluations du danger largement exagérées, puis à l'apparition de tensions psychologiques au sein d'une partie de la population.

Partout dans le monde, la population se méfie de tout ce qui touche à l'énergie nucléaire, car le secteur est opaque et les gouvernements se montrent souvent impitoyables en cas d'accident. Par exemple, le gouvernement français a omis d'informer le public pendant dix jours après Tchernobyl que les niveaux de radiation dans certaines zones étaient bien supérieurs à la normale, tandis que l'Italie a communiqué des niveaux de radiation dans des unités de mesure incompréhensibles pour le commun des mortels.

Un rapport diffusé par le sénateur John Glenn lors de la catastrophe de Tchernobyl recensait 151 fuites radioactives « importantes » survenues dans le monde ces dernières années. Presque toutes ces fuites étaient inconnues. À qui servait ce secret, et pourquoi ? Informations secrètes sur la contamination environnementale, les catastrophes naturelles et les victimes d'accidents, interdictions absurdes d'utiliser des cartes et d'accéder à de vastes « zones de transit » : tout cela, même en Union soviétique, était devenu une industrie florissante et lucrative. Elle était gérée par des spécialistes et des individus hautement qualifiés, souvent trop soucieux de prévenir les incidents. Leur intérêt principal était de maintenir l'ordre établi. Les décharger de ce travail et réduire leurs effectifs aurait déjà un impact économique tangible sur la société. Bien entendu, nombre d'entre eux s'en plaindraient.

De telles mesures risquent de déplaire à certaines catégories de cadres. La vie sous la glasnost est plus difficile pour eux.

- Quels sont, en bref, les résultats des travaux de notre département ?

À ce jour, nous avons accueilli 230 correspondants étrangers de publications telles que Time, le New York Times, le Washington Post, Newsweek, Le Monde, et de grands quotidiens du Brésil, du Japon, de Yougoslavie, d'Inde et de plusieurs autres pays. Aucune grande agence de presse internationale n'a manqué de nous envoyer des correspondants : Reuters, UPI, AFP…

De nombreux correspondants ont écrit la vérité sur Tchernobyl, parmi lesquels Eaton du Los Angeles Times et Tom Schepper du Chicago Tribune.

Seize grandes chaînes de télévision internationales étaient également présentes : CBS, CNN, Antelope, ainsi que deux chaînes japonaises, NHK et Asahi Terebi. La télévision italienne a diffusé deux programmes dans la Zone. L'un des films a été tourné par la télévision d'État italienne, sous la direction de Sergio Zavalli. Son chef opérateur était le célèbre Francesco Lazzaretti, spécialiste des films d'horreur ; il avait notamment réalisé des films sur la navette Challenger, l'Angola, le Vietnam et le Salvador. C'était une entreprise des plus sérieuses.

Ils posent des questions différentes. Si les journalistes ont le sentiment d'être pris au sérieux, sincèrement, et non pas menés par le bout du nez – et ils le ressentent –, ils les croient et écrivent de manière objective. Je crois généralement que le principal problème de l'énergie nucléaire mondiale aujourd'hui n'est pas tant la technologie elle-même, mais plutôt la perception qu'en a le public. Surtout après l'accident.

Après tout, pendant trente ou quarante ans, on a répété que la bombe atomique larguée sur Hiroshima était la chose la plus terrible, la pire de l'histoire. Et on a omis de parler des rejets de divers anhydrides et acides. Dans notre pays comme partout dans le monde, la population s'intéresse énormément à tout ce qui touche aux radiations. Malheureusement, nous n'avons pas étudié l'opinion publique ni la perception du public sur ces questions, car nous vivions sous un régime autoritaire. Mais en Occident, par exemple aux États-Unis ou en France, on y prête une grande attention.

Outre la collecte d'informations, nous analysons également tous les rapports concernant Tchernobyl. Nous avons analysé toutes les publications soviétiques sur ce sujet.

Tchernobyl et ses leçons ne doivent pas être oubliés. Pourtant, certains voudraient oublier cet accident. De janvier à avril 1987, notre presse est restée quasiment muette sur Tchernobyl. Cela ne doit pas être toléré. Nous devons organiser plus souvent des visites, tant soviétiques qu'étrangères.

Après sa visite à Pripyat, Lourie, un journaliste de télévision américain très célèbre, a déclaré : « Amateurs de bombes à neutrons ! Voilà ce qui vous attend ! » Et il l'a montré dans un reportage produit par CNN.

— Vos invités étrangers utilisent-ils leurs propres dosimètres ?

- Oui. Les dosimètres de tout type.

— Essaient-ils de prélever des échantillons de sol ?

Ils font de leur mieux. Nous ne les empêchons pas de le faire. L'essentiel, c'est que l'information soit objective.

Alexander Pavlovitch, j'ai décidé d'intituler cette rubrique, où votre témoignage sera publié, « Savoir et se souvenir ». En tant que responsable du service d'information, comment appelleriez-vous la « mémoire de Tchernobyl » ? Que devons-nous savoir et nous souvenir en priorité ?

Je diviserais ce problème en deux parties. Il me semble qu'un travail considérable reste à accomplir pour recueillir les témoignages de plusieurs centaines de milliers de personnes ayant participé au nettoyage. Ces témoignages révéleraient l'essence même de notre peuple, l'essence des processus à l'œuvre dans le pays.

« Ne pensez-vous pas qu'on pourrait les modifier pour les uniformiser ? Cela a déjà été fait. Après tout, on peut supprimer des informations, les taire ou édulcorer la vérité… »

« Je ne dis pas qu'il faut les publier immédiatement. Il faut simplement les rassembler. Notre département a déjà recueilli plus de cinq cents témoignages de personnes ayant participé à la catastrophe de Tchernobyl, des plus bas échelons aux plus hauts responsables. C'est un aspect du problème. »

Le second aspect est que nous avons payé huit milliards de roubles pour Tchernobyl, un prix inestimable en vies humaines et dans la douleur de milliers de personnes expulsées de la zone. Nous avons payé un prix exorbitant. En retour, nous avons acquis une expérience cruciale dans la gestion d'un accident similaire, et découvert des technologies et des savoir-faire techniques jusqu'alors inconnus. Il est impératif de se souvenir de cela, non pas de l'effacer, mais de le préserver. Le Centre technique d'urgence, en cours de création sous la direction de Youri Nikolaïevitch Samoylenko, devrait, en théorie, s'acquitter de cette mission : celle de préserver la mémoire technique de l'accident, l'expérience technique de son nettoyage.

L'accident de Tchernobyl, tel une goutte d'eau, a reflété tous les problèmes de notre pays. Absolument tout. La technologie, la médecine, l'éducation, la morale… Cet accident a démontré que nous sommes doués pour mettre en œuvre des programmes ciblés lorsqu'il s'agit d'agir précisément. Mais nous sommes faibles lorsqu'il s'agit d'organiser et de gérer quelque chose de manière globale.

— Alexandre Pavlovitch, quels sont les moments clés et dramatiques de l'accident que vous relatez dans vos mémoires ?

Prenons l'exemple de l'évacuation. Je n'y étais pas ; je ne la connais que par des documents et les témoignages des personnes impliquées. Je pense qu'il s'agit d'un chapitre très important et encore méconnu de l'accident. Immédiatement après l'explosion à la centrale nucléaire de Tchernobyl, l'alarme a retenti au commissariat de police de Pripyat. Un certain camarade Chevtchenko était de service à ce moment-là et il a dépêché une équipe sur place. Celle-ci comprenait l'inspecteur principal Kolpak, l'inspecteur Kachan et l'officier principal chargé des enquêtes criminelles, Belenok. Quelques minutes plus tard, ils ont signalé un incendie. Une cellule de crise a été mise en place pour gérer les mesures de maintien de l'ordre public liées à cet accident. Elle était dirigée par le commandant Kucherenko, chef du commissariat de police de Pripyat. Dans les premières heures qui ont suivi l'accident, une société de sécurité privée était en poste aux abords de la centrale. Malgré les conditions difficiles, personne n'a quitté son poste sans autorisation.

De plus, apprenant la catastrophe, le lieutenant Matyusha, alors en vacances, se rendit immédiatement au commissariat, demanda à interrompre son séjour et à être envoyé sur place pour accomplir sa mission. Des points de contrôle furent installés, les routes menant à la centrale nucléaire de Tchernobyl furent bloquées et des patrouilles supplémentaires furent déployées. Tout cela se déroula de nuit.

Ces informations proviennent du rapport d'opérations du commissariat de police de Pripyat. À l'aube, un hélicoptère de la police a atterri près de la centrale nucléaire. À son bord se trouvaient le capitaine Ignatusha, inspecteur principal de la circulation, le commandant Kushnirenko, le lieutenant Konovalov et Kischenko, qui ont pris position sur le site de forte radioactivité près du pont autoroutier. Leur mission était de bloquer la circulation entre la ville et la zone dangereuse. Si vous vous souvenez, Youri Nikolaïevitch et moi, nous nous trouvions sur ce pont…

- Je me souviens.

« Et si les habitants de Pripyat avaient traversé ce pont à pied — il n'y avait pas d'autre moyen de quitter la ville à l'époque —, ils seraient entrés dans la zone contaminée, située quelque part sur la route en face de la gare. Et le niveau de radiation y était très élevé — la trace du combustible rejeté. »

Le 26 avril, à 10 heures, les experts médico-légaux de la Direction des affaires intérieures du Comité exécutif régional de Kyiv, Loukachenko et Evtouchenko, ont survolé la centrale nucléaire en hélicoptère et pris les premières photographies. Ensuite, en présence du procureur régional adjoint Danilenko, le premier document officiel a été établi : le rapport d'inspection des lieux du crime.

À cinq heures du matin, le vice-ministre de l'Intérieur de la RSS d'Ukraine, le général de police Berdov, arriva à Pripiat. Je tiens à préciser que nous critiquons souvent la police, mais un examen approfondi des documents et des témoignages oculaires démontre qu'elle a fait preuve d'un professionnalisme exemplaire. Berdov prit en charge le maintien de l'ordre public et l'organisation de tous les services. Des renforts furent appelés de la région. Le rapport d'opérations indique que « le 26 avril à 8 heures, 33 policiers étaient hospitalisés ». Le récit du général Berdov, que je cite ici, éclaire leur action durant cette période de forte tension :

Le commissariat de police de Pripyat a tout fait pour prévenir l'exposition aux radiations. La ville entière a été bouclée. Mais nous n'étions pas encore pleinement au courant de la situation, car la police ne disposait pas de son propre service de dosimétrie. Entre-temps, la centrale nucléaire a signalé une fuite de vapeur d'eau. C'était la version officielle de la direction. Je suis arrivé sur place à 8 heures du matin. Je suis d'abord entré dans le bureau vide de Bryukhanov. J'ai constaté une négligence totale. Les fenêtres étaient ouvertes. Il y avait des fleurs sur la table. J'ai trouvé des gens déjà dans le bureau de Fomin. Ma première question a été : « Que s'est-il passé ? » Il a répété : « Une rupture de conduite de vapeur. » Mais en regardant Fomin, j'ai compris que c'était plus grave. Je comprends maintenant qu'il s'agissait de lâcheté, doublée de criminalité. Après tout, ils avaient déjà une idée de la situation, mais ils n'ont pas honnêtement signalé le danger. Sans cela, peut-être que beaucoup ne se seraient pas retrouvés à l'hôpital. Nous sommes retournés au commissariat. Des renforts ont commencé à arriver. Le ministre de l'Énergie de l'URSS, Mayorets, est arrivé. Il s'avéra que lui aussi n'avait pas été informé de la situation dans son ensemble. Mais il parvint à se repérer et prit la décision d'arrêter les premier et deuxième réacteurs des unités, une décision à laquelle s'opposèrent les représentants du ministère ukrainien de l'Énergie. J'étais présent lorsque Mayorets s'entretint au téléphone avec N.I. Ryzhkov au sujet de la situation à la centrale. C'était le chaos. L'ancien vice-ministre de la Santé de l'URSS, Vorobyov, courait partout en criant : « Pourquoi paniquez-vous ici ? Pourquoi paniquez-vous ici ? »

À 16 h, Fomin et Bryukhanov se présentèrent dans la salle de réunion du Comité du Parti de la ville de Pripyat. L'ingénieur en chef annonça alors que le réacteur avait explosé et que du graphite était répandu dans toute la centrale. À 15 h, le vice-ministre de l'Intérieur de l'URSS arriva, suivi vers 19 h par le président de la Commission gouvernementale, Boris Evdokimovitch Shcherbina. Après avoir examiné la situation, il décida, à 22 h le 26 avril, d'évacuer Pripyat.

La situation s'est déroulée ainsi : « Les médecins étaient catégoriquement opposés à l'évacuation ! » (Italiques ajoutés. Yu. Shch.).

Alexandre Pavlovitch, je m'intéresse particulièrement à la position morale, voire professionnelle, des professionnels de la santé. Lesquels d'entre eux étaient à Pripyat ?

Il y avait parmi les personnes présentes Vorobyov, ancien vice-ministre de la Santé de l'URSS, et Kasyanenko, également vice-ministre de la Santé de la RSS d'Ukraine. D'une certaine manière, cela se comprend, car il existe des normes précises pour l'évacuation de la population. L'évacuation a lieu lorsque le niveau de radiation atteint 15 milliroentgens par heure. À ce moment-là, Pripyat ne disposait pas encore de tels champs de détection. À en juger par tous les documents et les témoignages, il me semble que le personnel médical ne se souciait pas de savoir quoi faire de la population, mais plutôt de l'image qu'il renverrait à sa hiérarchie.

Lorsque B. E. Shcherbina a pris connaissance de la situation - c'était aux alentours de 22 heures (l'équipe d'urgence du ministère de l'Énergie atomique de l'URSS lui a fait son rapport) -, il a immédiatement donné l'ordre de préparer l'évacuation.

— Donc, il s'avère que les médecins n'étaient pas à l'origine de l'évacuation ?

Non. C'est sans équivoque. Le personnel médical et les responsables de la protection civile se sont opposés à l'évacuation. Boris Evdokimovitch Chtcherbina en était à l'origine. Je me demande ce qui a motivé son approche ? Il n'a fallu que dix-sept heures pour préparer et mener à bien cette opération d'envergure et sans précédent. Rien que 1 251 bus ont été mobilisés.

J'ai travaillé de nombreuses années en Sibérie occidentale, où B. Ye. Shcherbina fut d'abord premier secrétaire du Comité régional de Tioumen du Parti communiste de l'Union soviétique, puis ministre de la Construction des entreprises pétrolières et gazières. Dans la région de Tioumen, il arrivait fréquemment que des situations exigent des décisions immédiates, voire extrêmes. Par exemple, lors d'un grave accident sur les lignes électriques alimentant Nijne-Vartovsk – une marée noire qui déclencha un incendie – la ville se retrouva sans électricité ; ou encore lorsque le village de Mamontovo se retrouva à court de carburant, une mauvaise préparation à l'hiver ayant provoqué un accident. L'expérience m'a alors appris que, dans de telles situations, il vaut mieux évacuer la population pendant un ou deux jours que d'avoir à gérer les conséquences plus tard, au prix d'efforts bien plus importants.

Globalement, je trouve formidable que B. Ye. Shcherbina soit devenu président du Comité, car l'expérience de la Sibérie occidentale est, d'une part, une expérience des situations extrêmes et, d'autre part, une expérience de la mise en œuvre de programmes ciblés lorsque la tâche doit être accomplie à tout prix. Et, bien sûr, une expérience de la prise de décisions indépendantes et responsables, plutôt que d'attendre lâchement des ordres de la hiérarchie. En Sibérie occidentale, le style de travail était complètement différent de celui qui prévalait en Ukraine avant l'accident. Je peux vous dire que lorsque je suis arrivé sur le site de l'accident de Tchernobyl, j'avais l'impression d'être là-bas, à Iambourg ou à Novy Ourengoï, où les décisions et les actions ne sont pas entravées par une multitude d'autorités et de longues procédures d'approbation.

— Et quand les médecins ont-ils finalement signé l'acte d'évacuation de Pripyat ?

Lors des discussions sur l'évacuation, plusieurs propositions ont été formulées. La faisabilité d'un recours massif aux trains et aux navires a fait l'objet de nombreux débats. Cependant, compte tenu de leur compacité et de leur maniabilité, il a été décidé d'évacuer les personnes par bus. La décision finale concernant l'évacuation a été signée le 27 avril à midi. Elle aurait été signée bien plus tôt sans l'intervention des professionnels de santé, qui ont gagné du temps et ont signé en dernier.

« Je suis profondément bouleversé d'entendre ces choses concernant mes collègues. Mais la vérité prime. L'histoire parlera d'elle-même quant à leurs agissements. Revenons-en aux faits. Nous disons que trente personnes sont décédées lors de l'accident, des suites d'une grave irradiation. C'est compréhensible. Mais là-bas, la situation était encore plus dramatique : des personnes sont également décédées dans des accidents de voiture et autres accidents divers… Après tout, chacun sait qu'un chantier d'une telle ampleur – si tant est qu'on puisse l'appeler ainsi – n'aurait pas pu se dérouler sans incident. Alors pourquoi le dissimuler, pourquoi garder le silence ? »

« Bien sûr, il y a eu toutes sortes de choses… Pourquoi on les a cachées ? Je ne comprends pas. Par exemple, le 6 octobre 1986, un hélicoptère militaire s'est écrasé pendant des travaux sur le sarcophage. Les quatre membres d'équipage ont péri. Il existe de nombreuses théories sur les causes de cet accident. Mais une chose est sûre : leurs pales se sont accrochées aux câbles de la grue et l'hélicoptère s'est renversé… Cette tragédie a été filmée par hasard… Nous devons savoir à quel prix notre victoire sur l'« atome pacifique » a été acquise. »

Une dernière question. Alexandre Pavlovitch, vous résidez désormais à Kyiv, et vos enfants y vivent déjà. Vous êtes bien informé et savez précisément ce qui se passe à la centrale nucléaire. Dites-moi, comment évalueriez-vous ces informations du point de vue d'un Kyivien lambda ? Êtes-vous satisfait de ce qui est rapporté aujourd'hui – très rarement – par les journaux, la radio et la télévision ukrainiennes ? Après tout, les gens sont toujours inquiets.

Non. Les informations sont totalement insuffisantes. Nous devons absolument surveiller et analyser l'évolution des rumeurs. Nous devons fournir au public des informations qui permettent de répondre rapidement aux différentes spéculations. Nous avons mis en place une ligne d'assistance téléphonique au sein de notre service. Nous sommes désormais informés des rumeurs qui circulent. Notre numéro de téléphone à Tchernobyl (5-28-05) est affiché et nous répondons à tous les appels. D'ailleurs, il nous arrive de recevoir plus d'appels de l'étranger que de Kiev.

Mais lorsque nous essayons de réagir rapidement et de diffuser l'information sur les ondes de la radio ou de la télévision ukrainiennes, elle se perd dans les méandres de ces organisations. Nous n'avons pu étouffer les rumeurs que par la communication directe. Or, il s'agit de conversations privées, et leur efficacité reste limitée. Nous n'avions pas accès aux principales chaînes de télévision.

En général, le problème avec les informations sur Tchernobyl n'est pas le refus de les fournir.

et non pas dans son « fermeture ». Nous sommes prêts à la fournir. Il s'agit d'un problème de disponibilité des organes.

médias de masse. Une telle information est nécessaire, elle permettrait de calmer toutes les ondes.

des spéculations qui circulent encore à Kyiv et en Ukraine, atteignant parfois

Moscou"

Sachez et souvenez-vous.

Sachez tout. Et les conséquences médicales de l'accident, aussi difficiles soient-elles à accepter. Et les détails techniques du nettoyage de Tchernobyl. Souvenez-vous de tout, pas seulement des noms des héros.

Pour comprendre l'état d'esprit de ceux qui sont encore sous le choc. Pour se souvenir de l'entrelacement complexe et contradictoire de toutes les circonstances, du bien et du mal qui se sont mêlés dans ce mot terrible : Tchernobyl. Pour tout savoir, tout se rappeler, mais aussi pour pouvoir avoir pitié de ces jeunes gens qui, sans le savoir, ont provoqué une répétition générale de l'Apocalypse sur Terre. Et, après avoir éprouvé de la pitié pour eux, pour leur pardonner. Surtout à ceux qui ont payé de leur vie.

A. Uskov :

Cimetière de Mitinskoye, 26 avril 1987. C'est notre devoir sacré d'être ici aujourd'hui. Pour rendre hommage à nos camarades tombés lors de cette terrible nuit du 26 avril 1986. Je ne me suis pas trompé : ils ont vécu une semaine, un mois, trois de plus ! Mais leur destin était scellé : les doses reçues étaient trop fortes, les brûlures trop graves. « L'atome pacifique » les a tous cruellement châtiés. Victimes et bourreaux de l'accident reposent côte à côte, héros et simples mortels… Il n'y a pas de scélérats ici. Tous ceux qui travaillaient à l'unité IV cette nuit-là se sont battus jusqu'au bout ! On pleurait en étant conduits au centre médical ; lors de brèves périodes d'amélioration, ils retournaient à l'unité. Qu'est-ce qui les animait ? Une recherche consciente de la mort ? Un sentiment d'immense culpabilité pour leurs actes ? Le désir de faire au moins quelque chose pour apaiser leur souffrance ? Je crois que c'était un peu tout cela.

Mais les gars comprenaient parfaitement ce que signifiaient les vomissements et les dispositifs de dosage hors échelle.

Ils ont mené cette expérience dans la nuit du 26 avril, de façon criminelle, certes, mais ils ont accepté la mort comme des êtres humains, sur le champ de bataille, face au danger… Difficile de dire s'ils se sont lavés de leur honte avec la mort – mais je n'éprouve ni mépris ni colère à leur égard. Dans de tels cas, on se tait.

Soyons objectifs. Sans une série de violations flagrantes, le « résultat final » n'aurait pas conduit à la catastrophe. C'est VOUS qui avez préparé le terrain pour l'explosion, par votre volonté de vous soumettre, de plaire aux grands patrons. Dire « Non ! Vous ne pouvez pas ! » est terrifiant. Votre carrière, votre bien-être, votre tranquillité sont entre leurs mains. « La girafe est grande, elle sait mieux que quiconque ! »

…Et nous devons porter la lourde croix des responsables de cette terrible catastrophe pour eux deux. C'est plus facile pour les morts ; les morts ne portent pas la honte. Mais comment expliquer aux gens ordinaires, qui ignorent tout d'un réacteur et de l'« effet terminal », que la centrale nucléaire de Tchernobyl comptait 1 500 personnels, alors qu'une poignée seulement a été impliquée dans l'accident ? Les autres, contraints de travailler cette nuit-là, se sont jetés dans les flammes sans hésiter. Ils ont agi selon leur conscience soviétique. Dix-sept d'entre eux reposent en paix au cimetière de Mitino. Que de morts ici ! Anatoly Sitnikov, Anatoly Kurguz, Viktor Lopatyuk, Anatoly Baranov…

C'est lui, Anatoly Andreevich Sitnikov, qui, tant qu'il pouvait marcher, a dirigé les opérations de sauvetage du réacteur n° 4 et organisé l'approvisionnement en eau de refroidissement du réacteur endommagé. Notre groupe a reçu personnellement de sa part l'ordre de pomper l'eau à travers l'unité d'alimentation du séparateur.

C'est lui, Anatoly Kurgus, déjà brûlé par la vapeur, qui réussit à fermer la porte hermétique en acier du hall central du réacteur n° 4.

C'est lui, Viktor Lopatyuk, qui, après la terrible explosion, lorsque les câbles d'alimentation de la pompe de secours furent sectionnés par les plaques, lorsque la sécurité du groupe 3 fut menacée, parvint à redémarrer les unités les plus importantes avec un groupe de ses camarades. Il était plus jeune que Tolya Baranov (Tolya a un fils né en 1983 et une fille née en 1978), beaucoup plus jeune, mais cette nuit-là, il prouva, par ses actes et par sa vie, qu'il était digne d'être un Homme avec un grand H ! Et l'âge n'y était pour rien…

Deux rangées de tombes bordent l'allée centrale du cimetière de Mitino. Tombes jumelles. Pierre blanche, inscriptions dorées. Un sarcophage est devenu la sépulture de Khodemchuk. Dans le cimetière du village abandonné de Tshistogalovka repose la modeste tombe de Volodia Shashenok (en 1988, Shashenok a été inhumé de nouveau au cimetière de Mitino).

Aujourd'hui marque le premier anniversaire de l'accident. Une année s'est écoulée depuis que cette catastrophe a frappé l'Ukraine, mais cela prendra-t-il fin un jour ? Le peuple comprendra-t-il à quel point ce pouvoir est terrible, tombé entre les mains de ceux qui sont prêts à bafouer toutes les règles pour plaire à des dirigeants arrogants ? À les bafouer pour satisfaire leurs ambitions démesurées ? Et il ne s'agit pas d'un incident isolé ! C'est un système ! Un système dont le principe est simple et concis : « Je suis le chef, vous êtes des imbéciles. Vous êtes le chef, je suis un imbécile. »

Nous avons passé des années à former un spécialiste humble et efficace. Les personnes réfléchies, celles qui avaient leurs propres opinions et la volonté de les défendre, indépendamment de leur poste ou de leur grade, étaient impitoyablement écartées. La situation était plus sûre sans elles. Et maintenant, nous nous demandons pourquoi le directeur de la station, aux heures les plus critiques, au moment où il fallait prendre des décisions, était sous le choc ? L'ingénieur en chef n'était même pas à la station : il dormait.

« La glasnost doit devenir la norme dans nos vies », nous exhorte le Politburo du Comité central du PCUS. Il appelle également à cette même glasnost ceux qui, depuis des années, s'emploient à étouffer toute tentative de critique, même la plus timide.

Et puis, il y a eu l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl ! Ils ont tout fait pour en dissimuler l'ampleur ! En mai et juin, les journaux regorgeaient d'articles sensationnalistes affirmant que tout allait bien, que l'accident était maîtrisé et que la situation revenait à la normale.

Et pour calmer le public, ils ont jeté les responsables de l'accident — le personnel d'exploitation de la centrale nucléaire de Tchernobyl — en pâture à la presse. Tous. C'est tout. Et les pompiers étaient des héros. Tous. Sans exception.

J'ai le plus profond respect pour les pompiers des équipes de Kibenok et de Pravik, ceux qui ont éteint l'incendie sur le toit des salles des turbines du 2e étage et du 3e groupe.

Mais nous ne pouvons ignorer tout le travail accompli par les opérateurs cette nuit-là. Nous ne pouvons l'oublier. Après tout, un travail considérable a été réalisé ! L'explosion a touché les turbogénérateurs 7 et 8 (unité 4), et chaque turbine ainsi que son système d'huile contenaient près de 100 tonnes d'huile. Chaque séparateur contenait de l'hydrogène. Les opérateurs des turbines sont parvenus à vidanger l'huile dans des réservoirs de secours et à évacuer l'hydrogène. C'est là qu'Alexander Lelechenko a péri…

J'ai vu de mes propres yeux les gars de la salle de contrôle n° 4, déjà atteints par le syndrome d'irradiation aiguë, supplier qu'on ne les envoie pas au centre médical. Et avec notre groupe de la RC-1, ils sont allés pomper de l'eau dans le réacteur endommagé une fois de plus… Nous avons eu la chance de survivre, mais pour eux, cette tentative a été fatale.

Les hommes de cette nuit tragique de garde ont cherché et retrouvé tous leurs camarades blessés. Ils ont évacué Anatoly Kurguz, l'opérateur du poste de contrôle central brûlé, et Degtyarenko. Personne n'a abandonné ses camarades en détresse. Les recherches du chef de pompe de circulation principale, Valery Khodemchuk, ont duré deux jours sans interruption ! Bien qu'ils fussent déjà conscients des conditions d'irradiation extrêmement sévères et des puissants champs de rayonnement gamma, les recherches ont été interrompues après des ordres catégoriques répétés, lorsqu'il est devenu évident que la tombe de Valery était un immense amas de décombres avec une radioactivité ambiante intense.

Tchernobyl. Pour tout un pays, pour le monde entier, cette modeste ville ukrainienne est devenue le symbole d'une terrible tragédie. Pour nous, les survivants, c'est aussi une voix qui nous empêche de dormir en paix, de vivre tranquillement, nous enjoignant de ne pas oublier, dans le tumulte des petites choses, de ne pas perdre le courage de dire la vérité sur cette tragédie du 26 avril…

Il y a 26 tombes dans l'allée centrale du cimetière de Mitino, et nous sommes venus vous rendre visite aujourd'hui, chers camarades. Nous ne les connaissions peut-être pas tous personnellement, et les noms des hommes qui travaillaient à la centrale nucléaire de Tchernobyl ont été prononcés dans un silence empreint de honte, mais nous ne vous oublions pas. Il y a tant de monde au cimetière. C'est une douce journée de printemps. Tout le monde est déjà là. Ils ont apporté des œillets rouges – les présents de nos camarades restés à Moscou après leur traitement contre le syndrome respiratoire aigu sévère. Eux aussi sont avec nous. Les médecins ne pouvaient pas garantir la survie de beaucoup d'entre eux, mais ils ont survécu !

Nous nous sommes approchés des tombes de nos hommes, chacun avec un bouquet d'œillets. Nos modestes œillets étaient noyés sous la masse de couronnes sur les tombes des pompiers. Ils reposent aux côtés de nos hommes. Une garde d'honneur de pompiers en uniforme militaire se tient devant les tombes, et toute l'attention des photojournalistes est braquée sur eux. Les gens s'approchent, certains avec des fleurs, d'autres simplement. Personne ne s'attarde sur les tombes des employés de la centrale nucléaire… Personne n'y dépose de fleurs… Et ce n'est pas le nombre de fleurs et de couronnes qui compte ; les gens ignorent tout simplement qui repose auprès des pompiers de Tchernobyl, ce qu'ils ont fait au-delà de ce que la presse a rapporté. Aujourd'hui, nous constatons les conséquences du silence obstiné qui entoure ceux qui ont reçu à titre posthume des décorations de l'Union soviétique.

C'est amer et offensant. Les gens se chuchotent entre eux :

- Qui est là ?

- Oui, de la station qui a reçu le plus de radiations.

C'est le meilleur des cas. Un homme âgé m'a demandé si les hommes enterrés ici étaient afghans. J'ai failli m'évanouir, mais ce n'était pas de sa faute. Comment aurait-il pu savoir qui était enterré là ?

Une escouade de jeunes pionniers est arrivée au cimetière en uniforme de fête, portant également des fleurs. Des enfants, bouquets à la main, ont aussi déposé des fleurs pour les pompiers. Une fillette, émue, a déposé des fleurs sur la tombe de Sasha Kudryavtsev. Le capitaine des pompiers (probablement le plus ancien) a agité les bras : « Mauvais endroit ! »

La jeune fille a déposé précipitamment son bouquet sur la tombe du pompier. Et tout cela sous nos yeux ! J'aurais préféré ne pas assister à cette scène honteuse…

Nous marchons vers notre bus le cœur lourd. Les gars sont moroses.

Il est absolument indispensable d'ériger un mémorial, un monument, ou simplement une plaque commémorative ici, au cimetière de Mitino. Il faut faire quelque chose et indiquer clairement qui est qui ! Les gens ont besoin de savoir qui sont Sitnikov, Lopatyuk, Kurguz, Kudryavtsev, Baranov, Brazhnik…

Nous allons voir Viktor Smagin. Il faut qu'on pense à nous. C'est la première fois qu'on se réunit. Et quand avons-nous trouvé le temps ? On vient à peine de se remettre de plusieurs greffes de peau, et on a du travail et un logement à Kyiv. Il y a une tonne de problèmes non résolus, et presque tous, on a une famille et des enfants.

Mais aujourd'hui, nous sommes là, et c'est l'essentiel. C'est pour le reste de nos jours.

26 avril, Journée du Souvenir pour nos camarades

Extrait d'une lettre d'E. A. Sidorova (Kharkov), qui écrivait au nom de 6 retraités :

« Nous vous le demandons de tout notre cœur, nous vous le demandons beaucoup ! »

Le jour de Tchernobyl, en ce jour de deuil national et de victoire sur la catastrophe, faites retentir l'alarme à la radio ou à la télévision en mémoire et comme avertissement aux générations futures !

Sachez et souvenez-vous.

Lors d'une rencontre avec des représentants du mouvement des médecins, M.S. Gorbatchev a déclaré :

« Nous devons dépasser l'idéologie de la « dissuasion nucléaire » sur laquelle repose la politique de l'OTAN. Nous avons soumis tous les aspects de cette « théorie » à une analyse très sérieuse. Ses partisans, semble-t-il, n'ont tiré aucune leçon d'Hiroshima ni de Tchernobyl, dont les enseignements sont en train d'être oubliés. Il semble que certains en profitent. Mais nous savons qui ils sont. » (Pravda, 3 juin 1987).

Il y a des bénéficiaires… aussi bien en Occident que dans notre pays. Qui en profite ? Écoutons l'histoire de Yulia Dmitrievna Lukashenko, ancienne enseignante à Pripyat et aujourd'hui enseignante à l'école n° 7 de Bila Tserkva.

Yu. Lukashenko :

Nous sommes environ deux mille habitants de Pripyat à Bila Tserkva. Il y a trente-cinq enseignants. La communauté de Pripyat existe encore, mais elle est déjà en train de se désagréger. Les gens commencent à se réfugier dans leurs petits appartements. C'est particulièrement difficile pour les enfants. Parfois, mon fils vient me voir et me dit : « Maman, tu sais, les garçons disaient : "Retournez à Pripyat, retournez à Tchernobyl. Vous devriez être à nos pieds pour nous avoir donné des appartements ici." » C'est vraiment dur à entendre, mais je me ressaisis devant les enfants. Ce n'est que plus tard, quand je suis seule, que je pleure.

C'est ainsi qu'est née l'idée d'une réunion de tous les habitants de Pripyat. Elle s'est imposée avec force lorsque nous avons compris que nous ne reverrions jamais notre ville. Il fallait absolument se réunir. Quand ? Il n'y avait pas d'autre date : le 26 avril 1987, le premier anniversaire de l'accident.

Nous avons commencé à discuter de cette idée. Mais une rumeur a circulé selon laquelle ils nous interdiraient de nous rencontrer, soi-disant par crainte d'une manifestation. Nous voulions nous réunir à Kyiv, sur Khreshchatyk. Pourquoi Kyiv ? Parce que c'est là que vit la plupart des employés de la centrale nucléaire. Pourquoi la place de la Révolution d'Octobre ? Parce que c'est le centre névralgique ; inutile de le rappeler, tout le monde le sait. C'est le cœur de Kyiv, le lieu de rassemblement de tous. J'ai donc décidé d'exprimer l'avis de chacun.

Un mois avant la réunion proposée, j'ai écrit une lettre au Premier secrétaire du Comité central du Parti communiste d'Ukraine, le camarade V.V. Shcherbitsky :

« Cher camarade Shcherbitsky, il se murmure qu'il n'y aura pas de rencontre entre les habitants de Pripyat et de Tchernobyl le 26 avril 1987, car certains craindraient une manifestation. Oui, il y aura une manifestation. Mais une manifestation pour la paix, une manifestation pour le désarmement nucléaire, une manifestation où nous remercierons tout le peuple soviétique de son soutien. Ce serait merveilleux que cette rencontre soit véritablement organisée, afin que nous puissions rencontrer les travailleurs de Tchernobyl, les héros, les écrivains, les artistes… »

Je n'ai pas reçu de réponse. J'ai reçu un avis de passage confirmant la livraison de ma lettre… Mais je n'aurais jamais imaginé qu'ils puissent me comprendre ainsi. Ils m'ont compris comme si j'avais… demandé un concert. Et je voulais dire que les artistes liraient un texte sur Pripyat. Je pensais que nous pourrions tous en discuter. J'ai aussi eu une idée : écrire des lettres, des appels, une lettre à Reagan, je devais absolument le faire, car nous l'avons vécu. Même si cela ne représente qu'une infime fraction, un millième de pour cent de ce que l'humanité peut survivre à une guerre, cela nous a touchés. Juste une petite partie, mais cela nous a touchés. Et rien, aucune force ne peut nous séparer, car maintenant nous sommes tous – familiers et inconnus – plus proches que jamais. C'est à peu près ce que j'ai écrit.

Les conséquences furent intéressantes. Immédiatement, à Kyiv, à Troïechtchénie, où vivent nombre des nôtres, à Bila Tserkva et dans toute la région, des réunions furent organisées pour inciter les gens à ne pas y assister. La nôtre était dirigée par un homme de Kyiv, un officier du KGB – je ne me souviens plus de son nom de famille, mais un homme intéressant, un haut gradé. Ensuite, nos enseignants – trente-cinq au total – furent réunis à part, et il leur dit : « Si vous y allez, vous ferez quelque chose de très mal. Si vous le souhaitez, je vous l'interdis formellement. »

Mais vous ne pouvez pas me briser si facilement. J'étais toujours déterminée à y aller. Puis, un ou deux jours plus tard, Vyhovsky, notre chef du département régional de l'éducation de Kyiv, est venu me voir. Il a discuté avec moi, puis m'a demandé : « Le ministre de l'Éducation m'a envoyé pour savoir ce que vous voulez. » Je lui ai dit ce que je voulais. Il a répondu : « Yulia Dmitrievna, on m'a chargé de vous dire que nous n'avons pas encore remporté la victoire contre la centrale nucléaire. Nous ne pouvons pas encore nous reposer sur nos lauriers, nous ne pouvons pas encore nous réjouir, nous ne pouvons pas encore vous offrir de concerts pour votre premier anniversaire. »

Je dis : « Qui a demandé ça ? C'est un blasphème ! Vous ne pouvez pas faire ça, après tout, ma lettre avait un tout autre contenu. » – « Vraiment ? C'est ce qu'ils m'ont dit… »

Puis, le camarade Lendrik, chef du département de la propagande ici à Bila Tserkva, me convoque. Il m'emmène voir notre premier secrétaire, Youri Alexeïevitch Krasnoshapka. La conversation se déroule à peu près ainsi : Que veux-je ? Pourquoi ai-je écrit cela ? Et qui, peut-être, m'a supervisé ? Je réponds : « J'étais le seul à l'avoir écrit, exprimant l'opinion du peuple. Je l'ai signé seul. »

Il a longtemps essayé de me persuader d'abandonner cet objectif.

Finalement… j'ai cédé. J'ai vraiment perdu mon courage. Ils m'ont convaincue. Pire encore, ils m'ont persuadée de créer un groupe d'initiative et de tout faire pour qu'aucun habitant de Bila Tserkva ne se trouve à Khreshchatyk. Une amie m'a aidée. Et quand ma deuxième amie m'a interrogée, elle a dit : « Vous êtes des traîtres ! Comment pouvez-vous ? Je pars ! » Je lui ai répondu :

« Eh bien, ils ont posé la question. Un camarade du KGB est venu, il doit y avoir une raison à tout cela. Ils ont dit que des pays étrangers préparaient des bombes. Pour les jeter dans la foule et semer la confusion. Il a dit que ce serait utilisé à des fins hostiles. » Je sais pertinemment qu'ils ont vérifié mes contacts avec des pays étrangers… C'est arrivé. Est-ce que quelqu'un de l'étranger me donnait des instructions ?

C'est une pensée dépassée et étriquée. J'ai vu leur dégoût, je l'ai senti. Ils ne me regardaient pas dans les yeux en parlant.

Ce n'est pas tout. Le dimanche 26 avril, nous avions une journée de travail dominicale à l'école. Plusieurs personnes sont venues me voir – du rectorat, de l'école – et elles me regardaient comme si… Elles étaient toutes autour de moi. C'était tellement dégoûtant et scandaleux… Je n'en pouvais plus, je suis allée voir la secrétaire et je lui ai tout raconté. « Je comprends, lui ai-je dit, je suis une étrangère, une parfaite inconnue. Mais je ne comprendrai jamais : pourquoi m'avez-vous insultée avec cette journée de travail dominicale ? Quelle journée de travail dominicale ? » Il s'avère que cette journée était organisée dans la région de Kyiv, sous l'égide du ministère de l'Éducation. Pour empêcher nos enfants et nos parents d'aller à Kyiv…

Je vais maintenant vous raconter comment nous avons « célébré » le deuxième anniversaire de Tchernobyl. Le 13 avril, le président du Comité exécutif de la ville de Kyiv, le camarade V.A.

Une demande a été soumise à Zgursky :

« Nous vous demandons d'autoriser la tenue d'un rassemblement public « En mémoire de Tchernobyl » le dimanche 24 avril 1988, au parc Druzhby Narodov. Le rassemblement devrait durer de 13h00 à 17h00 et réunir environ 1 000 personnes. »

Les objectifs du rassemblement :

1. Honorez la mémoire des victimes de l'accident et saluez le courage des héros.

2. Dissiper les fausses rumeurs concernant la prétendue aggravation de la situation radiologique.

3. Encourager les citoyens à participer largement au mouvement environnemental.

Le rassemblement se tiendra sous les slogans suivants : « Tchernobyl : un avertissement alarmant ! », « Vive l'élimination des missiles ! », « Vers un monde sans armes nucléaires ! », « Une pensée nouvelle : l'espoir de toute l'humanité ! », « Nous soutenons la politique du parti en faveur de la démocratisation et de la transparence ! », « Plus de transparence sur les questions environnementales ! »

Le rassemblement devrait comprendre des discours de héros de Tchernobyl, de scientifiques et d'écrivains.

Le groupe à l'initiative demande également au comité exécutif de la ville d'aider à l'organisation du rassemblement :

1. Fournir des informations sur le rassemblement à la presse locale.

2. Fournir un système de radiodiffusion pour diffuser le son du rassemblement.

3. Mettre en place le fonctionnement d'un buffet mobile.

4. Affecter des unités de police pour assurer l'ordre public.

Afin de mener à bien le rassemblement, le groupe d'initiative entend résoudre tous les problèmes en coopération avec les instances soviétiques et du parti.

Cette déclaration a été signée par huit membres du groupe d'initiative :

Gudzenko G.I., géophysicien, ingénieur de l'Institut des sciences géologiques de l'Académie ukrainienne des sciences ;

Kiriyenko P. N., ingénieure du groupe Kievgeology ; Koshmanenko V. D., docteur ès sciences, chercheuse principale à l'Institut de mathématiques de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine ; Olshtynsky S. P., candidate ès sciences, chercheuse principale à l'Institut de géochimie et de physique des minéraux de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine ; Potashko A. S., chercheuse principale au sein de l'équipe créative temporaire « Otklik » de l'Université de Kiev ; Sotnikova R. V., ingénieure du groupe Kievgeology ; Fedorynchik S. M., doctorante à l'Institut central de recherche sur les communications ; Yakovenko Yu. V., candidate ès sciences, chercheuse à l'Institut de cybernétique de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine.

Les membres du groupe d'initiative racontent la suite des événements.

Galina Ivanovna Gudzenko :

Le deuxième anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl, qui avait bouleversé la vie de millions de mes compatriotes, approchait. Ces derniers mois, les chaînes de télévision avaient organisé une série de tables rondes sur l'énergie nucléaire et les enjeux environnementaux de la République. La ville bruissait de rumeurs, toutes plus invraisemblables les unes que les autres. Un rassemblement ! C'était l'occasion idéale d'honorer la mémoire des victimes, de permettre au public de rencontrer des scientifiques, des médecins et les personnes impliquées dans les opérations de décontamination, et peut-être de dissiper ces rumeurs absurdes.

Le groupe d'initiative s'est réuni au palais Mariinsky, siège du Comité ukrainien pour la paix, au sein duquel l'organisation environnementale « Monde vert » avait commencé ses activités. Hélas, notre défenseur de la nature et de l'humanité était encore timide : « Monde vert » n'avait pas encore décidé d'assumer la responsabilité d'organiser un événement tel qu'un rassemblement ouvrier. Il a donc été immédiatement décidé de solliciter l'aide et l'autorisation du comité exécutif municipal. Ce dernier a approuvé le texte et a dépêché un messager à l'accueil. Tout était conforme au cadre constitutionnel. Les délais étant serrés, on nous a demandé de régler rapidement notre problème. Lorsque nous sommes arrivés le lundi 18 avril pour obtenir une réponse (le rassemblement était prévu le 24 avril), la jeune femme anxieuse de l'accueil nous a informés que notre demande venait tout juste d'être « transmise au soi-disant… »

Zgursky" que le problème est très grave et ne peut être résolu qu'en séance plénière

comité exécutif de la ville, et, naturellement, personne ne sait quand aura lieu la séance plénière. La réponse,

Ils disent que vous le recevrez d'ici un mois. Quel genre d'anniversaire est-ce… Enfin, après

Après avoir beaucoup insisté, elle a gracieusement accepté que je me renseigne sur le résultat le mercredi 20.

Avril"

Stanislav Petrovitch Olsztynski :

Le 20 avril, les signataires de la lettre ont fait l'objet de vérifications d'antécédents afin d'établir leur véritable identité, leur mode de vie, leur fiabilité et leur loyauté. Ces vérifications ont été menées par les commissariats de police de leur district, des agents se rendant à leur domicile et interrogeant leurs voisins et le personnel d'entretien. Nous avons été interrogés par des représentants des bureaux de l'organisation du parti et par des employés des services de sécurité sur nos lieux de travail. Ces entretiens s'apparentaient à un lavage de cerveau, avec des injonctions du type : « Pourquoi ne nous avez-vous pas consultés ? » et « Pourquoi ne nous avez-vous pas informés ? » Malgré la politesse apparente de ces « entretiens », il s'agissait en réalité d'une véritable pression bureaucratique.

Le 20 avril 1988, nous avions été invités à une réception par le vice-président du Comité exécutif de la ville de Kyiv, V.N. Kocherga, mais il reporta la réunion au lendemain. Le 21 avril, cinq d'entre nous furent reçus par V.N. Kocherga. Étaient également présents dans son bureau le directeur de l'Institut d'hygiène municipale, M.G. Shandala ; le vice-président du Comité municipal de la Société pour la protection de la nature, A.T. Lupashko ; le chef du service d'accueil du Comité exécutif de la ville, I.K. Bilevich ; et un autre homme en costume gris, qui ne nous fut pas présenté. Il resta silencieux durant toute la réunion.

Kocherga a lu notre lettre, puis a déclaré que le comité exécutif avait tenu des consultations préliminaires avec les agences et organisations publiques concernées sur cette question. Aucune d'entre elles n'a soutenu la proposition. Kocherga a ensuite indiqué que plusieurs événements avaient déjà eu lieu, notamment à Slavoutytch et avec les pompiers de Kyiv. L'accident de Tchernobyl ayant été suffisamment couvert par la presse et lors de diverses réunions, le comité exécutif a jugé inopportun de consacrer un week-end à un rassemblement. Il a ensuite évoqué la situation radiologique à Kyiv et la sécurité des habitants, ainsi que les efforts déployés par les autorités municipales pour répondre aux besoins des personnes déplacées et des ouvriers du bâtiment résidant à Kyiv.

Bien que Kocherga ait approuvé le slogan « Plus de transparence sur les questions environnementales », lorsqu'on lui a demandé de formuler la position finale du comité exécutif concernant la tenue du rassemblement, il a déclaré que ce dernier n'approuvait ni ne soutenait la proposition. Il a promis de fournir un bref avis écrit.

Suite au refus de la commission municipale d'autoriser la tenue du rassemblement, nous cessons nos efforts d'organisation. Nous informons la population que ce rassemblement est interdit et nous n'organisons aucun rassemblement. Nous demandons à ce que toute manifestation spontanée ne soit pas associée aux activités de notre groupe.

Or, le 24 avril, des patrouilles de police renforcées furent déployées dans le parc Druzhby Narodov, un hélicoptère de surveillance fut mobilisé, et le directeur de la centrale nucléaire de Tchernobyl, M.P. Umanets ; le directeur de l'Institut d'hygiène communautaire, M.G. Shandala ; le membre correspondant de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine, V.M. Shestopalov ; le chef du laboratoire de dosimétrie du Centre de médecine des radiations de l'Académie des sciences médicales, I.A. Likhtarev ; et de nombreuses autres personnalités du parti, des instances gouvernementales et des institutions furent réunis pendant cinq heures au siège du Comité de district de Vitutinsky du Parti communiste d'Ukraine, « au cas où ». Et pourtant, aucun rassemblement n'eut lieu ! Il s'avère que le Comité exécutif de la ville de Kyiv avait gaspillé des efforts considérables, arrachant des personnes respectées à leurs vacances sans aucune raison valable, sans aucun bénéfice pour la collectivité. « Au cas où quelque chose tournerait mal. » Le comble de la bureaucratie !

Voilà ce que sont la glasnost et la démocratisation « à la Kiev ».

Galina Ivanovna Gudzenko :

Le 26 avril dernier, la petite salle de l'Union des écrivains ukrainiens, où se tenait une soirée commémorant le deuxième anniversaire de l'accident, était trop petite pour accueillir tout le monde. Les gens étaient debout dans les allées, assis sur les rebords de fenêtres ou patientaient dans le couloir. Pendant ce temps, rue Khreshchatyk, la police et des volontaires, au prix d'« efforts héroïques », réprimaient une manifestation spontanée sur le même sujet. Ils ont trouvé les ressources et les effectifs nécessaires, mais autoriser le rassemblement dépasse actuellement les compétences de nos autorités municipales. Pourront-elles vivre assez longtemps pour voir une coopération avec les « représentants du peuple » ? Je l'espère vivement.

Le 28 avril 1988, le journal Vecherniy Kyiv publiait un rapport du département des affaires intérieures du comité exécutif de la ville, rédigé sur un ton menaçant, mais familier :

« Le 26 avril 1988, à 19 heures, lors de travaux préparatoires et de réparation en vue de la manifestation du 1er mai rue Khreshchatyk et place de la Révolution d'Octobre, un groupe d'individus aux idées extrémistes, composé principalement de membres du soi-disant « club culturel ukrainien », a tenté de provoquer des troubles, de compliquer les travaux et d'entraver la circulation des véhicules et des piétons. »

Se servant du deuxième anniversaire de l'accident nucléaire de Tchernobyl comme prétexte, les participants au rassemblement ont cherché à inciter les passants à des actions illégales au moyen de cris et de slogans provocateurs sur des banderoles, exploitant délibérément leurs émotions.

Les dirigeants et les militants de ce qu'on appelle l'UKK ont été officiellement avertis par les forces de l'ordre de l'inadmissibilité de telles actions conformément à l'article 1873 du Code pénal de la RSS d'Ukraine, qui prévoit la responsabilité pour l'organisation ou la participation active à des actions de groupe qui violent l'ordre public.

Comme les participants au rassemblement ont continué leurs actions antisociales malgré les avertissements, les forces de l'ordre et les milices de volontaires ont été contraintes de transporter 17 délinquants au département des affaires internes du district de Leninsky.

Après examen et avertissement approprié, 14 d'entre eux ont été libérés le même jour (noms ci-dessous).

C'est le style "perestroïka" de Kiev.

Je me souviens comment, pendant de nombreuses années, une lutte silencieuse a fait rage à Kyiv autour de Babi Yar : certains ne voulaient absolument pas que les gens se rassemblent sur le site des atrocités sanglantes d'Hitler pour honorer la mémoire de leurs proches… Un zèle administratif considérable a été déployé pour imposer toutes ces mesures d'interdiction – et quel préjudice nous nous sommes infligé, à l'honneur de notre pays ! Puis, finalement, la raison a prévalu – et qu'est-il arrivé ? Kyiv reste figée, les drapeaux rouges flottent toujours. Ce n'est qu'en septembre que les gens viennent au monument aux victimes de Babi Yar, déposent des fleurs, prennent la parole, se rencontrent, se recueillent et se souviennent.

Je suis convaincu que le Comité exécutif de la ville de Kyiv, et son président Zgursky personnellement, portent l'entière responsabilité des événements survenus à Kyiv le 26 avril 1988. Au lieu de se terrer dans son bureau sous escorte policière et de sillonner la ville en Volga noire, V.A. Zgursky (un homme totalement inaccessible à la grande majorité des Kyiviens) aurait dû s'intéresser à la proposition des citoyens de Kyiv, parfaitement bien intentionnés et respectueux des lois, et se demander : quelle serait la meilleure solution ? Un rassemblement organisé et mené par des personnes responsables ou une manifestation spontanée (d'ailleurs, elle aussi conforme à la Constitution), suite à une interdiction injustifiée des autorités municipales ?

Cette position anti-perestroïka fondamentalement lâche (d'ailleurs, pourquoi Zgursky, qui en porte la responsabilité morale, ne devrait-il pas démissionner après cette histoire ?) ne fait qu'attiser le feu des extrémistes qui tentent d'utiliser les mesures maladroites et restrictives d'un système administratif désespérément obsolète pour atteindre leurs propres objectifs égoïstes.

Vous, « pères » de notre cité antique, n'avez-vous vraiment d'autres arguments ou solutions qu'un régiment de police et des patinoires bloquant Khreshchatyk ? Quelle honte !

Je suis convaincu que les réunions commémoratives de Tchernobyl doivent être légalisées. Nous devons tout faire pour éviter que ce phénomène de demi-oubli ne se déclenche. Car les leçons de Tchernobyl sont essentielles pour construire notre avenir.

Retour

Le poste de contrôle de Dityatki ressemble à un point de passage frontalier entre deux pays. Une large autoroute à plusieurs voies, des guérites, des barrières et des panneaux de signalisation. C'est la frontière de la Zone – un monde nouveau et sans précédent, apparu en 1986 et qui s'est depuis longtemps implanté sur ces terres de Poliesie, empreintes d'une beauté mélancolique.

Un bus est stationné devant la barrière. Un vieux Pazik délabré. À l'intérieur, des gens : des femmes âgées en foulard noir, des hommes âgés. Un jeune policier contrôle les permis. Il s'efforce de ne pas regarder le profil jauni du défunt. Mal à l'aise, il serre contre lui une couronne de fer d'une valeur de 8 roubles et 50 kopecks. Des feuilles peintes en vert bruissent sous les pas. Ils se rendent dans la Zone pour enterrer un compatriote. Ils le ramènent sur cette terre, dans son village natal, là où il a grandi, là où il a vécu toute sa vie. La barrière se lève, le bus entre dans la Zone. À la sortie, il subira un contrôle radiologique approfondi. La veillée funèbre aura lieu ailleurs – dans l'un des 52 villages construits durant l'été 1986 dans la région de Kyiv.

Retour.

À l'automne 1987, le réalisateur Mark Orlov et moi avons passé plusieurs jours à Tchernobyl : nous avons visité la zone d'impact, la centrale nucléaire et rencontré diverses personnes. Au sein du département de l'information et des relations internationales, nous avons visionné tous les reportages réalisés sur Tchernobyl, tant aux États-Unis qu'à l'étranger : films, émissions de télévision, programmes occidentaux et images du procès des responsables de l'accident.

Nous avons ensuite traversé la zone en direction du Bélarus. Nous étions plusieurs, tous vêtus d'uniformes kaki identiques, coiffés de bonnets afghans et chaussés de lourdes bottes. Nous avons atteint la périphérie de Tchernobyl, près de la rivière Pripiat, enjambée par un pont de bateaux. De nouveau, les souvenirs de la guerre ont ressurgi, mon enfance, notre retour à Kiev au printemps 1944, et ces femmes portant des sacs à dos (appelés « klumaki » en Ukraine) sur les épaules…

Au moment où notre bus s'engageait sur le pont (celui-là même qu'avait emprunté le père Leonid pour évacuer le village de Krasno en mai 1986), nous avons aperçu plusieurs femmes âgées qui marchaient péniblement vers la rive gauche du fleuve Pripyat. Elles portaient des doudounes noires et des sacs sur le dos. À la vue du bus, elles nous ont fait signe. Nous nous sommes arrêtés et les avons saluées.

Que font-ils ici, dans cette zone strictement gardée ?

Ce sont les rapatriés, ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, les « auto-colonisateurs ».

Ceux qui, malgré toutes les interdictions, étaient rentrés chez eux sans autorisation, dans leurs villages d'origine. Nous sommes ainsi arrivés au village de Paryshev, à quelques kilomètres du point de passage. Les femmes revenaient de Tchernobyl, où elles étaient allées acheter du pain et du lait – car il n'y avait rien au village : ni magasins, ni bureau de poste, ni médicaments, ni administration. Nous nous sommes assis sur un banc près de la mairie, dont les portes étaient lourdement cadenassées, et j'ai noté leurs récits.

Ulyana Yakovlevna Urupa :

« Je suis retournée au village il y a trois semaines. Pourquoi ? Nous vivions dans le district de Baryshevsky, au village de Lukyanovka. Et avant cela, nous avions vécu trois mois et demi dans le district de Borodyansky. Chez les habitants. Ils ne nous ont pas offensés, ils nous ont bien accueillis, de très bons hôtes. Puis, en août 1986, un convoi de camions est arrivé et nous a transportés à Lukyanovka. Ils y ont construit de petites maisons, à proximité du village. Ils nous ont donné une maison individuelle – j'ai cinquante-sept ans, je suis retraitée, mon mari aussi, et ma mère est une personne âgée handicapée. Que dire ? C'était un désastre, rien de plus. La maison était humide. Il y faisait froid. Le papier peint se décollait. Personne ne s'occupait de nous. Personne ne comprenait. Il y a une ferme d'État là-bas. Ils ne nous ont même pas fourni de bon charbon. Les maisons étaient bien construites, mais elles étaient humides. Que pouvait-on faire en deux mois ? »

Et la ferme d'État ? Elle a besoin de main-d'œuvre, pas de retraités. Le directeur leur donne huit cents kilos de charbon, et la ferme leur apporte aussi un peu d'aide. Et nous, on se débrouille tout seuls. On est retraités, on est censés mourir. Un point c'est tout. Alors pourquoi devrais-je errer là-bas ? Rester assis à attendre la mort ? On a survécu à un hiver, c'est bien assez. Il faisait un froid de canard dans la maison. Alors on vivait dans nos doudounes. Et la nuit, on n'allait pas se coucher, de peur que les radiateurs n'explosent. Alors on courait partout. On allait chercher le charbon, on le remuait, et il s'éteignait. Il y avait des chaudières, là-bas. On cherchait du bois de chauffage, n'importe quel brindille. Si seulement ils avaient construit une chaudière d'État, on aurait payé et on aurait été contents. Mais là, elle chauffait, et puis elle s'éteignait aussitôt.

Il ne reste que les jeunes. Ils gémissent. Ce ne sont que des enfants, alors il n'y a nulle part où aller, et sans eux, tout le monde serait déjà rentré. « Rien que chez nous ! » crient les gens, « nous voulons rentrer chez nous. Donnez-nous un gouvernement, donnez-nous du bétail, laissez-nous vivre, donnez-nous un conseil de village ! » Nous avons remis le bétail en partant. Ils ont d'abord chargé le bétail dans les camions, puis nous. Une colonne de bétail et une colonne de personnes sont parties. Si vous aviez vu ce qui se passait ici… La guerre. Des avions survolent la zone. Le bétail mugit, les enfants pleurent… Une vraie guerre, sauf qu'il n'y avait pas d'obus. Pire que la guerre… Pourquoi allons-nous vivre là ? Si seulement un chef venait nous voir au moins une fois, pour que nous ayons quelqu'un à qui nous plaindre, quelqu'un à qui demander de l'aide, qui dise : « Aidez-nous ! Nous sommes des gens, déplacés, bouleversés, nerveux. Si seulement on pouvait nous donner du bois de chauffage… » L'humidité… les vêtements trempés collent à la peau, impossible de dormir, tout empeste. L'hiver fut rude… Beaucoup des nôtres y sont morts. Beaucoup.

Khima Mironovna Urupa:

« J'ai été évacuée avec tout le monde et on m'a hébergée chez ma nièce. J'avais une petite maison, avec tout le nécessaire… mais là-bas, il fallait marcher sur une simple planche, et si quelque chose n'allait pas, ma nièce me criait dessus. J'ai enduré, enduré, seule, sans personne, et c'est comme ça que je suis arrivée à Paryshev. J'ai erré pendant environ deux mois, puis c'était fini. Je suis rentrée en juin 1986. Il n'y avait pas de frontière à l'époque. J'ai traversé toute la Zone. Il n'y avait pas de soldats. Alors je faisais les cent pas autour de la maison, quand soudain, la police est arrivée : « Bonjour, grand-mère. » « Bonjour. » « Vous êtes là depuis longtemps, grand-mère ? » Et j'ai répondu : « Oui, je suis arrivée mercredi. » Mais quel mercredi ? Je n'en sais rien. » — « Mamie, ne reste pas longtemps, tu vas ramasser plein de ces… Reagan… » Je réponds : « Mon fils, mon chéri » — il y en avait deux, à vrai dire — « mes chers enfants, je n'en ramasserai pas plus que ce que j'ai déjà ramassé, et c'était déjà là avant, personne n'avait juste pris les mesures. » Bref, ils sont partis et j'ai continué mon chemin.

Quand les gens ont évacué, ils ont emporté leurs affaires. J'ai creusé un trou et j'y ai enterré toutes sortes de choses, des vêtements. Ils étaient presque pourris. Alors je les ai étendus pour les faire sécher. Il y avait de tout : du rouge, du bleu, du rose. Soudain, j'ai entendu un avion passer au-dessus de ma tête. Vroum… J'essayais de cacher mes vêtements pour qu'on ne les voie pas… Et l'avion est passé au-dessus de ma tête. J'ai continué à vivre. Il y avait de plus en plus de monde : un, deux, trois, ils arrivaient sans cesse. J'ai fini par devoir rentrer les pommes de terre pour l'automne. Les miennes étaient pourries, elles avaient disparu sous terre. J'ai parcouru les champs, derrière les tiges, à la recherche des bonnes. J'ai donc rentré une quinzaine de sacs de pommes de terre pour l'hiver. J'avais des poules et trois chiens.

J'ai donc survécu à l'hiver. Je n'avais peur de rien. Je vivais à la périphérie du village et passais mes nuits seule. J'ai demandé qu'on m'achète une radio à piles pour pouvoir écouter la musique. Pas de problème. Une lampe à pétrole. J'ai acheté du pétrole à l'épicerie, ils en avaient beaucoup – alors la police nous a ouvert la porte et nous en a donné. Et il y avait tellement de bois de chauffage ! Il y en avait encore assez pour l'année. J'allumais le poêle et je restais allongée là, bien au chaud. Et la Biélorussie a commencé à nous apporter du pain – un magasin venait nous livrer. Cet hiver-là, une vingtaine de personnes vivaient dans notre village. Avant l'accident, il y en avait quatre cents au total. Et à l'approche du printemps, de plus en plus de gens sont arrivés.

Grâce à la police, ils ont pris soin de nous. Ils sont venus vérifier où étaient nos grands-mères. Et ils ont déneigé quand il y avait de grosses congères. Ils ne nous ont pas mis à la porte. Ils parlaient sans cesse de ce qui n'allait pas, mais nous les écoutions. Où auraient-ils pu nous emmener ?

Aujourd'hui, le village compte déjà cent vingt habitants. Quatre-vingts foyers sont occupés. Il n'y a pas que des retraités ; il y a aussi des personnes qui travaillent à Tchernobyl. Mais elles n'amènent pas d'enfants ici.

Olena Kondratyevna Bondar :

« Je suis à la retraite depuis deux ans. Mon mari l'est aussi. Nos enfants – l'un travaille à l'Académie des sciences de Kyiv, l'autre était à Tchernobyl. L'année dernière, ils ne voulaient pas qu'on vienne ; ma belle-fille faisait un vacarme infernal ! Je leur ai dit : « Il y a plus de radiations à Kyiv qu'ici. » Un policier est passé, a fait la mesure et a déclaré qu'il en avait plus sur son oreiller à Kyiv qu'ici. Cette année, mon fils est resté silencieux. Il n'a rien dit. Je lui ai dit : « Mon fils, quoi que tu veuilles, je rentre à la maison, car je vais mourir ici. » »

J'habitais dans le quartier de Baryshevsky, dans une maison individuelle. Mais rien n'y pousse. Seulement des trembles dans les jardins. Ils ne savent pas ce qu'est une pomme. À moins d'aller à Kyiv en acheter une. Ici, j'ai labouré des pommes de terre, cultivé quatre cents citrouilles, un sac de céréales – que j'ai déjà vendu. J'ai des oignons, des carottes, des betteraves, des concombres – de tout. Et des tomates, et des poires.

Des médecins sont venus nous voir et nous ont fait des prises de sang. Je croyais que ces radiations étaient bénéfiques. Ceux qui étaient malades là-bas, lors de l'évacuation, sont tous guéris ici. Mais beaucoup des nôtres sont morts là-bas : dix-huit personnes. Tous les anciens ont eu froid, ils ont attrapé froid. Presque tous ont été enterrés ici.

L'église est fermée. On dit que beaucoup de victimes de Tchernobyl sont venues pour la Journée d'Ilya. Les gens se sont rassemblés autour de l'église… Il n'y avait pas de prêtre, mais beaucoup de monde. Ils ont prié Dieu eux-mêmes. C'est ça, notre vie.

Tout le monde veut rentrer chez soi. Et nous, on ne partira pas d'ici. Pour rien au monde. Si quelqu'un nous emmène de force, on brûlera les maisons et on se brûlera vifs. Ou alors… il y a une rivière tout près : on se tiendra la main et on se jettera dedans. S'ils osent nous toucher.

« Nous sommes revenus ici en voiture. Nous avons ramené un porcelet et des poules. Les gens élèvent des vaches. Certains boivent le lait, d'autres le donnent aux porcelets. »

Khima Mironovna Urupa:

« Oh, les vaches, les vaches… C'est vraiment dommage. Savez-vous d'où elles viennent ? De la Zone Noire. Ils ne les ont pas achetées, ils les ont attrapées. La Zone Noire fait dix kilomètres de long. Et la nôtre est considérée comme la Zone Verte. La Zone Noire est au-delà des barbelés, à six kilomètres d'ici… On disait qu'il y avait deux vaches qui erraient dans la Zone Noire. Et deux veaux. « Prenez-les », disaient-ils, « c'est dommage. » Quand ils emmenaient les vaches, elles ont apparemment sauté de la voiture. Et ensuite, elles ont vécu dans la Zone pendant un an et demi. »

Ce tableau peut-il être déplacé ?

Les vaches étaient gestantes lorsqu'elles ont sauté de la voiture et ont mis bas. Chacune a eu un veau. Ils ont survécu à l'hiver et se promenaient tranquillement. Qui pourrait regarder cela sans pleurer ? (Elle pleure.) Et moi, j'ai une vache. Elle est dans mon étable, je lui donne du foin, des betteraves et de la citrouille. Elle a du lait, mais je n'en bois pas. Et le veau a disparu. Les loups l'ont mangé. Maintenant, il y a beaucoup de loups ici. Ils ont mis deux chevaux en pièces… Et il y a des renards. On raconte qu'à Starye Kopachi, il y a une autre vache, elle pèse environ neuf cents kilos, avec un pis énorme. Elles sont déjà devenues des bêtes sauvages. Les gens de ce village sont allés demander à quelqu'un de s'occuper de cette vache. Elle vient vers les gens et leur lèche les mains. Et les gens ont peur… L'hiver approche déjà.

Que va-t-il arriver à ce pauvre bétail ?

Alexeï Fedotovitch Kovalenko :

« J'ai passé l'hiver ici. J'ai quatre-vingts ans, je n'ai pas peur des radiations. J'ai combattu. J'ai fait la guerre de Finlande, puis la guerre de Pologne, ensuite dans l'Altaï, et enfin la Grande Guerre patriotique. J'ai servi cinq ans. J'ai terminé la guerre à Prague. J'ai des médailles et une décoration. Ma femme a été évacuée et je suis resté ici. Au printemps, je l'ai ramenée. C'est mieux ici. Je n'avais pas d'électricité cet hiver – je l'ai signalé à la police. Ils ont appelé Tchernobyl, sont venus et ont rétabli le courant. »

Nous vivons très bien. Nous avons autant de terres que nous le souhaitons, même cinq hectares. Mais il n'y a rien pour labourer. Il n'y a pas de gouvernement. Les Biélorusses s'emparent de nos terres agricoles d'État. La Biélorussie est à sept kilomètres de chez nous. Ils ont donc fauché le foin juste sous ma maison et l'ont emporté. Des gens venaient de Biélorussie par camions entiers pour acheter des pommes de terre. Ensuite, ils les emmenaient à Moscou et à Leningrad. Ils payaient vingt kopecks le kilo. Comment peut-on comprendre ce que cela signifie ?

La police mesure aussi ce « rayonnement ». Il y avait un policier avec moi. Il mesurait, mesurait… non… non… il était bien là ! Et il y en avait une quantité incroyable ! Alors, j'ai pris une pelle et j'ai creusé une bande d'un mètre de rayon.

« Alors ils ont pris de l'eau du puits et ont commencé à la verser. Ils l'ont mesurée – rien ! Et où est-elle passée ? Dans l'air ? Ou dans le sol ? »

Après ces conversations, nous avons roulé en silence. Aucun mot ne sortait. Peut-être avions-nous les larmes aux yeux… Les signes de négligence étaient déjà bien visibles : le blé sauvage poussait en abondance, les mauvaises herbes envahissaient la route, complètement négligées, étouffant les cours des écoles. Les forêts, enveloppées de brume automnale, étaient lugubres, les villages déserts. Dans l'un d'eux, nous avons aperçu une luxueuse maison à deux étages. Un rideau de dentelle, arraché à une fenêtre ouverte, flottait au vent comme une volute de gaz blanc. Les policiers qui nous accompagnaient nous ont raconté que cette maison, où l'on pouvait vivre, avoir des enfants et amasser des richesses, avait été construite par un jeune ouvrier d'atelier juste avant l'accident. Il avait travaillé sans relâche pendant trois ans, la posant brique par brique… Puis soudain, l'Ukraine s'arrêta. La Biélorussie commença, comme l'annonçait un panneau à peine visible, couvert de mousse et de poussière.

La Biélorussie est la sœur de l'Ukraine, courageuse et endurante, simple et travailleuse. La catastrophe de Tchernobyl a cruellement ravagé ses sables, ses forêts et ses marais (où les radionucléides sont les plus difficiles à éliminer). Seuls la conscience et le courage d'Ales Adamovich, sa voix passionnée, ont contraint les autorités locales à se confronter à l'impitoyable vérité et à reconnaître que le nuage radioactif avait également touché la Biélorussie.

…Une demi-heure plus tard, nous roulions sur un court tronçon de route goudronnée menant au centre du village biélorusse de Gdan (si vous vous souvenez, c'est là qu'Akim Mikhaïlovitch Starokhatny m'avait conseillé d'aller).

Ce village, soit dit en passant, est situé dans la zone des 30 kilomètres.

Contrairement aux villages ukrainiens, la vie battait son plein ici. Nous sommes entrés dans l'école du village, émerveillés par les voix joyeuses des enfants. Après tout, personne n'avait levé le régime de la Zone, si strict du côté ukrainien.

Vassili Mikhaïlovitch Samoylenko, directeur de l'école portant le nom du Héros de l'Union soviétique P.I. Shpetny, village de Gden, district de Bragin, région de Gomel :

« Nous avons été expulsés le 4 mai. Certains villages n'ont été expulsés qu'à la fin du mois. L'expulsion était organisée : s'il fallait le faire, il fallait le faire. Mais le retour et la réinstallation des villageois ont été, comme on dit, une opération de guérilla. »

Au départ, on nous a emmenés dans un village près de Bragin, mais on s'est aperçu ensuite qu'on nous avait transférés d'une meilleure zone à une pire. On nous a attribué un village, sans plus de précision. Fin août, nous ne savions toujours pas vraiment où nous serions. J'étais inquiet : je devais commencer à travailler le 1er septembre. Nous avons rencontré le département régional de l'éducation et le comité exécutif régional à Gomel. Ils nous ont confirmé que tous nos tests étaient concluants. Auparavant, les dirigeants de la république nous avaient rendu visite dans le village où nous étions temporairement logés et nous avaient annoncé notre prochain retour chez nous. Tarazevich, président du Présidium du Soviet suprême de la RSS de Biélorussie, et Kamai, premier secrétaire du comité régional de Gomel, étaient présents.

Mais il n'y avait pas d'ordre précis pour le peuplement de Gden. Les gens ont commencé à revenir petit à petit. La ferme collective y a amené un troupeau de vaches, et des bergers sont arrivés. Le village a été peuplé aux alentours d'octobre. Et nous avons commencé l'école après les vacances d'octobre.

Quand les responsables ont pris la parole, ils ont promis d'améliorer le village et d'y poser de l'asphalte, mais apparemment, ils se sont immédiatement attaqués à tous les villages : ils ont commencé par le nôtre, posé un peu d'asphalte, répandu du gravier, entrepris certains travaux, en ont laissé d'autres en suspens… et voilà. Il ne reste plus que de la poussière.

Tout le matériel a été déplacé, on ne sait pas vraiment où. Mais on vit normalement. Seul le personnel médical travaille par roulement. Et la moitié des enseignants sont portés disparus.

La zone du côté biélorusse est ouverte, les gens circulent en voiture. Notre ferme collective a repris pleinement son activité. Cinquante et un enfants vont à l'école. Trois enfants ne sont pas encore revenus.

« On livre du lait au magasin. Il n'y en a pas assez, mais les gens ont des vaches et ils boivent le lait de leurs vaches. J'ai moi-même une vache et je bois mon propre lait. Dieu merci, je suis en vie. »

Professeur de chimie et de biologie Nadezhda Mikhailovna Samoylenko :

« Je pense parler au nom de beaucoup : rares sont ceux qui seraient revenus ici si nous avions eu un logement. Mais décembre 1986 approchait à grands pas et nous n'avions pas le choix, car les propriétaires n'étaient pas vraiment ravis de nous voir vivre là. Et personne ne nous a rien promis, pas même la construction de villages, comme en Ukraine. »

Ils nous paient le double et prétendent que nous sommes en zone propre. Mais je n'y crois pas vraiment. Si l'Ukraine a évacué tout le monde de la zone des 30 kilomètres, la jugeant contaminée, comment peut-on dire que c'est propre ici, en Biélorussie ? Savez-vous à combien de kilomètres se trouve la centrale nucléaire ? Dix-sept. Par beau temps, on peut la voir d'ici. Comment peut-on dire que c'est propre ? Si une ampoule à rayons X au Brésil émet autant de radiations, je pense que le niveau de radiation à Gden est encore plus élevé.

Nous avons été contraints de rentrer, je peux l'affirmer sans hésiter. Nous n'avions nulle part où aller. Si on nous avait proposé des maisons et des appartements, serions-nous revenus ?

Avant l'accident, nous avions un infirmier ambulancier à temps plein. Il avait de jeunes enfants ; sa femme venait d'accoucher de jumeaux. Il vivait ici et s'occupait de la maison. Après l'accident, il est parti et n'est jamais revenu.

À notre retour, nous n'avons retrouvé que la moitié de nos affaires. Certains en avaient même moins. Même à l'école, des objets ont disparu, dont un magnétophone, et maintenant nous devons nous justifier auprès du directeur parce qu'ils ont disparu pendant l'évacuation. Quel est le rôle du directeur dans tout ça ?

À notre retour, ils nous ont promis monts et merveilles : la plomberie, les toits, l'asphalte. Et un club. L'asphalte n'est toujours pas posé. Ils ont installé l'eau courante récemment, mais elle ne fonctionne pas correctement. On se chauffe principalement au bois. On essaie d'apprendre aux enfants à aller cueillir des champignons en forêt, mais…

« L'état psychologique est tendu. »

D'après les articles de presse :

« Les conditions sont inhabituelles : il y a toujours un dosimétriste sur le terrain. Il contrôle chaque balle de foin, chaque produit alimentaire, chaque réserve d'eau. Il faut porter un masque respiratoire, même dans les prairies, il y a beaucoup de poussière. Essayez de porter un masque en plastique par une chaleur de vingt degrés : personne ne peut tenir plus de vingt minutes. »

C'est encore plus difficile pour les conducteurs de tracteurs. La terre est toujours une source de radiations. De magnifiques roses poussent dans la cour de la mairie. J'ai instinctivement voulu cueillir une fleur délicate, mais le dosimétriste, l'ingénieur principal A. I. Kovalev, m'a devancé. Il m'a pris par l'épaule puis a approché la membrane de l'instrument de la bande labourée ; l'aiguille a brusquement dévié.

« C'est comme ça que sentent nos roses », plaisanta Anatoly Ivanovich » (Extrait de l'article de V. Levin intitulé « Une renaissance difficile », paru dans le journal Sovetskaya Belorussiya, le 19 juillet 1987).

La région de Bragin a été durement touchée par l'accident. Sur 137 localités, seules 92 étaient encore opérationnelles. La population, qui s'élevait à 39 000 habitants, est tombée à 24 000. Les autres se sont installés ailleurs, notamment de nombreux spécialistes. On constate une pénurie d'enseignants, de personnel médical et de commerçants… L'année dernière, sur les cinq chirurgiens affectés à Bragin, un seul venait de Grodno… De nombreux enseignants travaillent également par roulement. (Extrait de l'article de V. Levin, « Courage et serment d'Hippocrate », Sovetskaya Belorussiya, 30 juillet 1987)

En quittant le village de Gden, nous nous sommes arrêtés à un centre médical délabré. Ils étaient en train d'en achever un nouveau. L'infirmière à domicile s'apprêtait joyeusement à partir ; son service était terminé. Des enfants, cartables sur le dos, rentraient de l'école en courant gaiement dans la rue. Un nuage de poussière s'élevait. Des poules picoraient dans le fumier. Deux hommes flânaient nonchalamment sur le toit en ruine d'une boîte de nuit. Et soudain, nous avons aperçu un chat.

Chauve. Sauf que la calvitie n'était pas sur ma tête, mais sur mon ventre. Nous avons échangé un regard… Et quelques mois plus tard, j'ai lu une merveilleuse nouvelle de l'écrivain biélorusse Ivan Ptashnikov, « Les Lions ». Le héros de l'histoire, un chien de village simple d'esprit nommé Juki, raconte l'histoire d'un nuage brun planant au-dessus du village, imprégné d'iode, et comment des hommes aux museaux terrifiants ont tué les chiens du village. Et ces chiens étaient galeux, comme des lions.

Je pense que c'est le meilleur texte écrit sur le sujet de cet accident dans notre littérature.

Extrait d'une lettre de T. G. Petrova, ingénieur à l'usine de réparation de wagons de Gomel :

En septembre de cette année (1987), je travaillais dans les champs au village de Rassvet, dans le district d'Oktyabrsky, région de Gomel. Je vivais avec des personnes déplacées du village de Kolyban, dans le district de Bragin. Les maisons étaient confortables, mais l'atmosphère y était pesante. Chaque soir, ils se réunissaient et parlaient toujours de la même chose. Et aujourd'hui encore, ils gardent espoir de pouvoir rentrer chez eux. Pendant la guerre, les Allemands ont incendié leur village. Il ne reste que les poêles. Mais ils disent qu'il était plus facile de supporter les épreuves. Ils savaient que des étrangers étaient venus, avaient incendié les maisons et étaient partis. Ici, tout est intact, tout est à sa place, rien n'a brûlé, et pourtant ils doivent vivre en terre étrangère…

À qui la faute ?

J'avais programmé l'un de mes voyages habituels à Tchernobyl pour qu'il coïncide avec le début du procès des responsables de l'accident. Personne ne m'y a invité ; de plus, toutes mes tentatives pour obtenir l'autorisation se sont heurtées à un silence poli.

Cependant, mes collègues écrivains présents au procès n'ont pas non plus reçu beaucoup d'informations.

A. Kovalenko :

« Maintenant, en travaillant avec l'information, j'éprouve une sensation étrange. Il me semble que nous avons commencé à la segmenter comme les médecins segmentent les médicaments : pour usage externe et pour usage interne. De plus, si auparavant nous nous efforcions de ne donner aucune information, ni à nos compatriotes ni aux étrangers, nous sommes désormais tombés dans l'excès inverse : nous donnons beaucoup plus d'informations à l'Occident qu'à nous-mêmes. »

Cela tient probablement à nos vieilles réticences, qui nous poussent à privilégier les étrangers, etc. – le même phénomène se produit souvent à Tchernobyl. Trente-six correspondants soviétiques ont été admis au procès, mais uniquement pour les cérémonies d'ouverture et de clôture. Treize correspondants étrangers ont été admis dans les mêmes conditions.

Aucun correspondant soviétique ou étranger n'était présent dans la salle d'audience pendant toute la durée du procès. Parallèlement, nos correspondants étaient délibérément limités dans leur capacité à rapporter autre chose que le compte rendu officiel de l'agence TASS. Les agences occidentales, en revanche, se sont immédiatement mobilisées. Ces treize correspondants représentaient l'élite de la presse occidentale, des représentants des agences et entreprises les plus influentes. Une heure après le début du procès, le correspondant de la BBC, Jeromy, diffusait déjà les premières informations. Et pour se tenir au courant du déroulement des audiences, nos correspondants étaient contraints de se tourner vers diverses « voix de la radio » qui fournissaient des détails et des précisions donnant du crédit au reportage.

Et nos correspondants ont assisté à la première et à la dernière séance, et

Lisez le reportage de l'agence TASS sur le procès. Le seul journal du pays à avoir couvert l'événement

quelque chose à propos du processus, - « Moscow News »

…Il faisait chaud à Tchernobyl. La rue principale menant à la Maison de la Culture rénovée, où se tenait le procès, était bloquée par plusieurs barrières. Le nombre de patrouilles dans la ville avait été renforcé. Mes amis physiciens, chez qui je logeais à un demi-kilomètre du site du procès, m'avaient déconseillé de m'aventurer dans les rues. Ils disaient qu'une personne vigilante me cherchait dans les dortoirs, cherchant à m'« attraper », à m'empêcher d'assister au procès et à me faire expulser de Tchernobyl…

Une comédie, rien de moins ! Une comédie déplorable. Un procès public dans une zone hermétiquement close. Ceux qui ont tenté d'étouffer l'affaire – et notamment les audiences publiques ! – se sont trompés. Car moi, et je ne suis pas le seul, connaissais tous les détails de ce qui s'était passé. Non, je n'ai pas pénétré dans des pièces secrètes, je n'ai pas forcé les coffres contenant les transcriptions, je n'ai pas installé de micros dans les murs du centre communautaire. J'ai simplement discuté avec plusieurs participants au procès, qui m'ont relaté les événements les plus importants, sans oublier de souligner certains détails. Ceci pour le bénéfice de ceux qui ont essayé de dissimuler ces événements aux écrivains, aux journalistes et au public.

Faites-leur savoir que l'époque de la suppression totale et efficace de l'information appartient au passé.

Fini le temps des chaudes journées où, avec le physicien Sasha Egorov et moi-même, accompagné de Sasha Egorov, journaliste à Literaturnaya Gazeta, nous rendions à l'unité 4 et flânions dans Pripyat, tandis que se tenaient non loin de là les audiences quotidiennes de la Chambre des affaires criminelles de la Cour suprême de l'URSS. Le verdict est connu : l'ancien directeur de la centrale, Bryukhanov, a été condamné à dix ans de prison. L'ancien ingénieur en chef de la centrale, Fomin, et son adjoint, Dyatlov, ont également été condamnés à dix ans. L'ancien chef d'équipe, Rogozhkin, a écopé de cinq ans de prison, l'ancien chef d'atelier du réacteur, Kovalenko, de trois ans, et l'inspecteur d'État principal, Laushkin, de deux ans, ont été placés en détention provisoire dans la salle d'audience. Ce verdict est sans appel.

Extrait du verdict : « Selon les conclusions de l'expertise technique, le niveau de rigueur technique à la centrale nucléaire de Tchernobyl n'était pas conforme aux exigences. Des violations systématiques des règlements techniques ont été constatées, entraînant un nombre important d'arrêts d'unités dus à des erreurs humaines. Les causes de ces violations n'ont pas toujours été identifiées et, dans certains cas, les véritables causes ont été dissimulées… Entre 1980 et 1986, sur 71 cas recensés, 27 n'ont fait l'objet d'aucune enquête et de nombreuses pannes d'équipement n'ont même pas été consignées dans le registre » (Moskovskiye Novosti, 9 août 1987).

Il s'agit d'un verdict légal, rendu à l'issue d'un procès mené dans le strict respect des lois en vigueur, en tenant compte des témoignages de l'accusation, de la défense et des experts. Justice a été rendue et les coupables ont été punis.

Mais pendant tout ce temps qui s'est écoulé depuis l'accident, un procès a eu lieu, un procès secret, à caractère moral, où différentes opinions se sont affrontées et où la défense a tenté de parer les attaques de l'accusation.

Assistons à la séance de ce tribunal et écoutons les voix de ses participants.

Je citerai tout d'abord les lettres que j'ai reçues au moment même où j'essayais de reconstituer le déroulement exact de l'accident.

Lettre numéro un :

« Votre roman documentaire, « Tchernobyl », a été publié dans les numéros 6 et 7 de la revue Yunost. Nous l'avons lu très attentivement, cherchant à répondre à la question : pourquoi notre fils unique, Leonid Fedorovich Toptunov, qui travaillait à la centrale nucléaire de Tchernobyl comme ingénieur principal en contrôle des réacteurs, est-il mort ? »

Au moment de l'accident, lors de cette nuit tragique du 26 avril, il était de service au panneau de commande du réacteur de la 4e unité de puissance.

Nous l'avons vu le 30 avril à l'hôpital clinique n° 6 de Moscou, alors que son état n'était pas encore aussi grave. Sa mère lui a fait un don de moelle osseuse, mais cela n'a rien changé.

Nous sommes restés à ses côtés pendant les 14 derniers jours de sa vie. Il a dit à sa mère qu'il était innocent et qu'il avait scrupuleusement respecté les consignes de son travail.

Après le décès de notre fils, nous avons appris certaines choses sur son travail cette nuit tragique grâce à ses collègues que nous avons rencontrés. Ils nous ont dit qu'il était en désaccord avec la décision du responsable technique d'augmenter la puissance. Pourtant, l'ordre d'augmenter la puissance une seconde fois a été donné. Les ordres répétés sont exécutés sans hésitation. Nous savons également qu'il a joué un rôle très actif dans la localisation de l'accident et dans les opérations de sauvetage.

Au début, les garçons ignoraient la dépressurisation de l'unité et les niveaux de radiation. S'ils avaient été informés de la situation, il y aurait probablement eu beaucoup moins de victimes. Nous avons interrogé le comité du Parti communiste de la centrale nucléaire de Tchernobyl au sujet des agissements de notre fils et de sa possible responsabilité, mais ce comité n'a répondu que par une réponse formelle, et seulement après un rappel.

Voici la réponse textuelle :

« Chers Vera Sergueïevna et Fiodor Danilovitch, permettez-moi tout d'abord de vous présenter mes plus sincères condoléances. Les événements tragiques de la centrale nucléaire de Tchernobyl ont coûté la vie à votre fils et à notre camarade… »

(Cela fait un an et deux mois que mon fils est décédé.)

"…Votre fils s'est comporté avec dignité dans l'environnement radioactif difficile qui a suivi l'accident à la centrale, faisant preuve de force et de courage en accomplissant son devoir de localiser l'accident à la centrale nucléaire de Tchernobyl.

Concernant la question que vous avez soulevée, je tiens à vous informer que pendant la période précédant l'accident, Leonid Fedorovich Toptunov a commis un certain nombre de violations des instructions lors de l'exploitation du réacteur de l'unité n° 4, ce qui l'a empêché d'être nominé pour une distinction gouvernementale.

Avec tout mon respect, le secrétaire du comité du parti E. Borodavko (à l'automne 1988, lors d'une réunion du parti du personnel de la centrale nucléaire de Tchernobyl, E. Borodavko a été expulsé du parti pour double jeu).

"23.07.87".

Ce sont là les contradictions entre ce que nos camarades survivants nous ont raconté et ce que le camarade Borodavko nous a répondu.

Pour une raison qui nous échappe, nous sommes persuadés que le camarade Borodavko est de mauvaise foi, sachant pertinemment que les morts ne peuvent se défendre… Notre fils a grandi dans une famille de militaires. Il a passé son enfance dans des lieux liés au développement des technologies spatiales et aérospatiales. Nous avons longtemps travaillé au cosmodrome de Baïkonour. C'était un fils honnête et consciencieux. Il n'aurait pu commettre aucune infraction. Et s'il y en a eu une, c'est parce que les circonstances l'y ont contraint. Nous pensons que les camarades du Comité du Parti de la centrale nucléaire de Tchernobyl n'ont pas voulu dire la vérité, mais se sont contentés d'une réponse formelle.

Si vous avez des informations sur les agissements de notre fils lors de cette nuit tragique, ou sur les erreurs qu'il a commises, dites-nous la vérité, aussi amère soit-elle.

Vera Sergeevna et Fedor Danilovich Toptunov, Tallinn"

Lettre deux :

« Nous relisons et chérissons tout ce qui a été écrit sur Tchernobyl dans toutes nos publications, et ce à plusieurs reprises. L'accident de Tchernobyl est un malheur que nous partageons, mais pour notre famille, c'est une terrible tragédie. »

Le 26 avril 1986, à minuit, notre fils, Aleksandr Fedorovich Akimov, a pris son poste de chef d'équipe. Il a quitté le réacteur n° 4 de la centrale nucléaire à 8 h 30. Le 28 avril, un télégramme est arrivé à Severodvinsk, dans la région d'Arkhangelsk, en provenance de l'hôpital n° 6 de Moscou. Le 29 avril, nous sommes allés lui rendre visite à l'hôpital.

Une greffe de moelle osseuse d'un de ses frères s'est avérée inefficace, de même que les meilleurs traitements médicamenteux. Le fils a reçu cinq doses mortelles de radiations et est décédé le 11 mai 1986 des suites d'une irradiation aiguë de stade 4. Il venait d'avoir 33 ans le 6 mai.

Alexander Fedorovich laisse dans le deuil sa femme et ses deux fils, Alyosha, 9 ans, et Kostya, 4 ans. Sa famille a bénéficié d'un appartement à Moscou, d'une allocation et d'une aide financière. Le gouvernement a fait tout son possible pour aider les familles de Tchernobyl. Mais cela nous soulage-t-il vraiment, nous les parents ? Le deuil le plus douloureux est celui de la perte d'un enfant.

Vous devez cependant admettre avec nous que, sachant que notre fils a tout fait pour prévenir et éviter l'accident, se sacrifiant consciemment pour éviter une catastrophe plus grave (comme l'a déclaré le directeur du bureau principal du ministère de l'Énergie lors des funérailles le 13 mai 1986), nous avons souvent lu, et continuons de lire, des articles insultants et dégradants portant atteinte à l'honneur et à la dignité des ingénieurs, et donc de leurs familles. Ces articles prétendent que le personnel technique était mal formé, qu'il a enfreint la discipline du travail et les normes techniques, etc. – autrement dit, qu'il était le principal responsable de l'accident. Il est possible que certains aient été mal préparés, tant sur le plan technique que moral. Ce n'est même pas une simple possibilité, c'est une certitude. Mais ces publications accusent l'ensemble du personnel d'ingénierie et technique…

Notre fils a terminé sa 10e année avec mention, puis a obtenu son diplôme d'ingénieur en automatisation de centrale nucléaire avec distinction à l'Institut Max Planck d'ingénierie nucléaire (MPEI) en 1976. Il a travaillé à la centrale pendant 10 ans, est devenu membre du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) en 1977 et a été élu au comité municipal du PCUS de Pripiat. À trois reprises durant ces 10 années, il a suivi des formations de 3 à 4 mois, en prenant un congé sabbatique. La dernière fois, de septembre à novembre 1985, il a étudié à Obninsk. Il a obtenu son diplôme avec d'excellentes notes et a reçu d'excellentes recommandations. Même dans les situations les plus difficiles, il a fait preuve de compétence, d'intelligence et de talent en tant qu'ingénieur et gestionnaire.

Après le décès de notre fils, le 4 février 1987, une lettre nous est parvenue du vice-ministre du ministère de l'Énergie atomique, dans laquelle il faisait l'éloge de notre fils avant et pendant l'accident.

Notre fils, déjà sur son lit de mort à l'hôpital n° 6, connaissait son destin, mais il est resté courageux, d'une force de caractère exceptionnelle et d'une grande douceur jusqu'à la fin. Les docteurs Guskova, Baranov et les autres étaient profondément impressionnés par son courage et sa patience.

Cher camarade Shcherbak, je souhaite ardemment que votre double profession de médecin et d'écrivain vous permette d'écrire avec exactitude, sincérité et humanité la dure vérité sur l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl.

Zinaida Timofeevna et Fedor Vasilievich Akimov, Severodvinsk, région d'Arkhangelsk.

Ces lettres me transpercent le cœur. En plein cœur. Rien n'exonère un écrivain de l'immense responsabilité de chaque mot qu'il prononce lorsqu'il touche une plaie encore vive, une douleur humaine. Je ne peux me permettre la moindre inexactitude ; je n'ai pas le droit à la spéculation ni à la conjecture.

Je ne veux pas, je ne peux pas, je n'ai pas le droit d'accuser, surtout ceux qui ne sont plus de ce monde. Après tout, les morts se taisent, et le tribunal a parlé des vivants. Alors peut-être devrais-je simplement me taire ? Ne blesser personne, ne causer de douleur ? Ne pas aborder des événements qui attisent encore les passions ? Peut-être devrais-je passer sous silence l'accident comme s'il n'avait jamais eu lieu, ne nommer aucun participant à l'expérience, et plutôt parler des actes héroïques des habitants de Tchernobyl – il y a tant à raconter, tant de raisons d'être fiers.

Non. C'est une position indigne. Les explosions qui ont secoué le réacteur n° 4, réveillant l'humanité entière, étaient trop bruyantes et terrifiantes pour être ignorées. Après tout, cet accident est à l'origine de ce que nous appelons aujourd'hui Tchernobyl. Et pourtant, son mystère demeure entier.

Rappelons comment les événements se sont déroulés : Igor Ivanovitch Kazachkov (chef d'équipe de l'unité n° 4) a travaillé de 8 h à 16 h le 25 avril 1986. C'est pendant son quart de travail que devait être menée la fameuse expérience, qui aurait pu se terminer par une explosion : l'unité aurait pu décoller dès le 25 avril à 14 h.

Seule une instruction du répartiteur de Kyivenergo a contraint la direction de la station à reporter l'expérience.

L'équipe suivante, de 16 h à minuit, était dirigée par Youri Yourievitch Tregub. Cette équipe avait également la possibilité de faire exploser l'appareil. Cependant, en raison d'une série d'incidents, l'expérience fut de nouveau reportée.

Le destin a voulu que l'accident le plus retentissant du XXe siècle se produise pendant le service d'A. Akimov. Écoutons à nouveau les récits de ses collègues.

Youri Tregub a été exposé aux radiations et a souffert d'un grave syndrome d'irradiation aiguë. Lorsqu'il évoque les détails de l'accident, ses mains tremblent. Quant à Igor Kazachkov, un jeune homme barbu, il rit nerveusement sans cesse, bien qu'il ne trouve pas la situation drôle du tout.

I. Kazachkov :

« Pourquoi mes collègues et moi n'avons-nous pas arrêté le réacteur lorsque le nombre de barres de protection a commencé à baisser ? Parce qu'aucun d'entre nous n'imaginait que cela puisse provoquer un accident nucléaire. Nous savions que nous ne devions pas le faire, mais nous n'y avons pas pensé… Personne ne croyait au danger d'un accident nucléaire ; personne ne nous en a parlé. Il n'y avait aucun précédent. Je travaille à la centrale nucléaire depuis 1974 et j'ai connu des régimes bien plus sévères ici. Et si j'arrête le réacteur, je vais me faire sévèrement réprimander. Après tout, nous suivons le plan à la lettre… Et c'est pour cette raison – le nombre de barres de protection – que nous n'avons jamais arrêté une unité. »

— Et si vous aviez arrêté le réacteur lorsque le stock de barres de combustible est tombé en dessous du niveau autorisé ? Que se serait-il passé ?

« Je pense qu'ils m'auraient viré. Sans aucun doute. Pas pour ça, bien sûr. Mais ils auraient trouvé à redire. Ce paramètre précis – le nombre de barres – n'était pas considéré comme important. D'ailleurs, il n'y avait aucune garantie contre ce problème. Et il n'y en a toujours pas. Il existe de nombreuses protections, mais aucune ne garantit le nombre de barres. Pour vous donner une idée : nous avons eu, à plusieurs reprises, un nombre de barres inférieur au nombre autorisé, et il ne s'est rien passé. Rien n'a explosé, tout s'est bien déroulé. »

Bien sûr, ils n'auraient pas dû augmenter la puissance après la chute de température. Sans cela, le réacteur n'aurait pas subi une telle contamination et l'explosion n'aurait pas eu lieu. Des considérations morales ont joué un rôle : ils voulaient mener l'essai à son terme.

— Le feriez-vous, Igor Ivanovitch ?

- Peut-être bien.

— Le feriez-vous vous-même ou sur ordre ?

« Je pense que c'était sur ordre. Dyatlov a ordonné que le courant soit augmenté. Et j'aurais donné l'ordre de le faire. »

- Était-ce la décision la plus lourde de conséquences ?

— Oui. C'était une décision lourde de conséquences… Je connaissais les gars aux commandes : Akimov, Toptunov, Stolyarchuk, Kirshenbaum. C'étaient des jeunes. Toptunov n'a travaillé que très peu de temps au SIUR.

Sasha Akimov était un jeune homme mûr et cultivé. Passionné par son travail et la culture, il lisait beaucoup. Il aimait profondément ses enfants et prenait soin d'eux avec tendresse. Ils étaient sa fierté : ils avaient commencé à lire à cinq ans, et il échangeait constamment avec eux à ce sujet. Il était automobiliste et entretenait sa voiture avec le plus grand soin. Il était membre du comité du Parti de la ville de Pripyat.

À un moment donné, ils ont voulu le promouvoir à des fonctions au sein du parti ; il était l'organisateur du parti pour l'atelier.

Mais Sasha Akimov est ingénieur en turbines, il connaissait probablement moins bien le réacteur…

Les personnes présentes ce soir-là ont déclaré que Lenya Toptunov n'avait pas correctement réinitialisé le panneau de contrôle, ce qui a provoqué une coupure de courant. Il y a tellement d'instruments là-bas, une erreur d'appréciation est possible… Il était sans doute encore plus nerveux ; c'était la première fois qu'une telle situation se produisait – une réduction de puissance. Après tout, il doute encore plus nerveux : c'était la première fois qu'une telle situation se produisait – une réduction de puissance. Après tout, il n'était opérateur de centrale que depuis quatre mois, et durant cette période, la puissance du réacteur n'avait jamais été réduite. Pourtant, en général, la situation n'avait rien de compliqué. Et sa coupure de courant n'était pas si grave non plus. Enfin… Difficile à dire. Chacun raconte une histoire différente. Parfois même, les mêmes personnes se contredisent. Soit Dyatlov a donné l'ordre de remonter la puissance, soit c'est Sasha Akimov. Dyatlov a nié les faits devant le tribunal, affirmant qu'il était sorti pendant l'incident, aux toilettes ou ailleurs, et qu'il n'avait pas vu la « chute ». Il serait revenu après que la puissance ait déjà été remontée.

Un témoin a affirmé que Dyatlov mentait et qu'il était bien présent.

Mais Dyatlov a affirmé n'avoir pas donné l'ordre d'augmenter la puissance. Je ne nie pas que ce soit possible ; il est tout à fait possible qu'Akimov lui-même ait donné cet ordre. Et s'il avait vécu, je pense qu'il aurait écopé de la peine la plus lourde, en tant que chef d'équipe.

J'étais au tribunal… Ce sont des experts dans leur domaine, le juge comme le procureur, ça se voit. Tout est correct, concret. Mais je pense qu'il faut considérer cet accident dans une perspective plus large. Je l'ai dit au tribunal. Mon argument est que, tôt ou tard, un tel appareil était voué à exploser. Il aurait pu exploser à la centrale de Tchernobyl (d'ailleurs, saviez-vous que nous avions la meilleure centrale de toute l'Union soviétique ?), mais il aurait aussi pu exploser à Smolensk et à Koursk. Bien sûr, certains aspects organisationnels garantissent la sécurité de cet appareil, mais on ne peut pas tout imputer à l'humain. Tout est dû aux défauts du réacteur RBMK lui-même. On ne trouve de réacteurs de ce type nulle part ailleurs dans le monde. Seul ce réacteur peut « accélérer » en cas d'accident, augmenter sa puissance et produire davantage de vapeur. Par conséquent, le facteur humain n'est pas une garantie absolue.

En clair, le personnel de la centrale nucléaire de Tchernobyl a été victime à la fois de ses propres erreurs et du fonctionnement instable du réacteur. Et d'un manque d'informations. Le système SKALA installé sur place fournissait des informations à intervalles réguliers, mais pas en continu. Il arrive qu'il tombe en panne, que le programme plante, et nous nous retrouvons sans aucune information…

Après l'accident, ma santé était fragile, j'ai beaucoup souffert, j'étais déprimé… J'ai beaucoup réfléchi aux causes de l'accident. Et je me suis demandé : si j'étais juge, quelle décision prendrais-je ? On dit que comprendre, c'est acquitter. Dans ce cas précis, je comprends ces hommes. Comment punirais-je les coupables ? Le directeur Bryukhanov n'est pas responsable de l'accident, mais de ses agissements après coup. L'ingénieur en chef Fomin – j'en suis convaincu – n'est pas responsable de l'explosion. Il est peut-être responsable des actions entreprises après l'accident. Dyatlov est fautif, même si l'on ignore encore s'il a donné l'ordre d'augmenter la puissance. Mais pas dix ans, à mon avis, il méritait moins. J'aurais infligé une peine plus lourde au chef d'équipe de la centrale, Rogozhkin. Il était au panneau de contrôle central au moment de l'accident – et il avait même peur d'aller au panneau de contrôle n° 4. Il savait qu'il y avait des radiations. Et il s'est complètement désengagé des opérations de décontamination.

Je donnerais huit ans au chef d'équipe de l'unité, Sasha Akimov – c'est-à-dire moi. Si cela s'était produit pendant mon service, j'aurais compris que c'était juste. Mais je n'aurais probablement pas survécu. Même si j'avais survécu, je n'aurais pas pu supporter une telle souffrance morale. J'ai beaucoup de peine pour Akimov. Après tout, il a sans doute réalisé sa responsabilité dans ce qui s'est passé. Un jour ou deux plus tard, certes, mais il l'a fait. C'était un homme très courageux ; il est mort dans d'atroces souffrances, mais il a fait fuir sa femme à cause des fortes émanations radioactives qu'il dégageait…

Je me demande ce qu'il faut faire pour éviter que cela ne se reproduise. Je ne parle pas de technologie, j'ai déjà tout dit à ce sujet. Je parle des personnes. Les personnes aux commandes doivent non seulement être hautement qualifiées, mais aussi plus libres. Libres de toute peur. Libérées de cette épée de Damoclès qui plane constamment au-dessus de leur tête. Savez-vous ce que c'est que d'être licencié à Pripyat ? C'est fini, tout simplement. C'est terrible, vous comprenez ? Nous avions un chef d'équipe à l'atelier du réacteur, Kirilyuk. En 1982, une violation des procédures opérationnelles standard a été découverte à la centrale nucléaire de Tchernobyl, et il a été licencié. Et où a-t-il trouvé du travail ? Après tout, Pripyat est une petite ville. Ici, l'essentiel, c'est la centrale nucléaire. Alors, Kirilyuk a trouvé un poste d'ingénieur d'approvisionnement pour 120 roubles. Un vrai cauchemar, vous l'imaginez. Nous étions paralysés par la peur. La peur d'être licenciés. Cette peur nous a poussés à prendre de mauvaises décisions.

- Comment peut-on devenir une personne libre ?

— Je ne sais pas. Je ne peux pas me prononcer. Peut-être devrions-nous embaucher des physiciens brillants de Kiev et de Moscou pour ce poste, des chercheurs indépendants issus d'instituts de recherche, pour une durée de cinq ans. Qu'ils ne soient pas dépendants d'un appartement ou de l'attitude de leurs supérieurs. Je vais vous donner un exemple. Quand j'étais officier à l'Université d'État de Kiev (SIUB), nous étions cinq à vivre dans un studio à Pripyat. Je rentrais de mon service de nuit et j'avais besoin de dormir, mais où ? Nous étions tous entassés dans une seule pièce. Je suis allé voir le directeur pour un entretien personnel. Pour accélérer les choses. D'autant plus qu'ils venaient d'embaucher une femme de ménage et de lui attribuer un appartement de trois pièces. J'ai dit : « Donnez-le-moi plutôt. C'est une femme de ménage, et j'ai besoin de me reposer. Je suis responsable de l'unité. » Et Komisarchuk, le chef des ressources humaines, m'a demandé : « Pourquoi vous croyez-vous supérieur à la femme de ménage ? Elle est soviétique, vous êtes soviétique… » Et voilà. Que dire de plus ?

C'est pourquoi, en tant qu'ingénieur en sûreté nucléaire, j'ai peur de faire preuve d'indépendance. Je suis totalement dépendant de la centrale. Maintenant, je le suis moins. Mais avant l'accident, je l'étais complètement. À tous les égards : moral, financier. Je suis lié de toutes parts. Ils peuvent faire de moi ce qu'ils veulent. Si Sasha Akimov était libre, il aurait la possibilité de prendre les bonnes décisions. Un opérateur de centrale nucléaire doit être comme un pilote. Plus encore qu'un pilote ou un astronaute. La mort d'un astronaute est une tragédie. Mais pas avec les mêmes conséquences dramatiques qu'ici.

Yu. Tregub :

« Compte tenu des instructions en vigueur avant l'accident, toutes les actions du personnel étaient correctes. Ils ne sont pas fautifs. Tout ce qui a été fait relevait des attributions de l'équipe. Si un danger particulier l'avait exigé, la situation aurait été différente. Dyatlov détenait alors la plus haute autorité au sein de l'unité. Son autorité et notre confiance… ont joué un rôle certain. Lenya Toptunov est jeune. Je le plains. Je pense que si j'avais été à sa place, cela ne me serait tout simplement pas arrivé. Mais peut-être que j'oublie quelque chose… Toptunov s'est préparé longtemps – au moins huit mois au poste de contrôle du SIUR – et a travaillé seul pendant au moins deux ou trois mois. Le fait que nous ayons travaillé auparavant sans régulateurs automatiques (LAR) et que nous étions donc constamment livrés à nous-mêmes, comme des automates, a peut-être aussi joué un rôle. Des mesures ont été prises : le SIUR effectuait quarante à soixante contrôles de tiges par minute. Puis ils ont installé les LAR, ce qui a considérablement facilité le travail, mais en a changé la nature même… » Toptunov n'avait plus ce genre d'expérience opérationnelle. Pour maintenir ses compétences en contrôle manuel du réacteur, il devait travailler deux heures en mode manuel chaque nuit. Presque tout avait été discuté, tout avait été pris en compte, mais Toptunov aurait pu faire pire… après tout, ce n'est pas comme travailler un an sans interruption. On en était arrivés au point où, pendant huit heures d'affilée, on ne s'éloignait pas des toilettes, ni du panneau de contrôle. Mais c'était avant l'arrivée des LAR.

Je compatis avec ces gars-là. Je pense qu'on les juge non pas pour leurs erreurs, mais pour leurs conséquences. Dyatlov, cependant, est puni davantage pour son caractère que pour son ignorance. Il était très sûr de lui. Il avait une excellente mémoire. Sans cette assurance, il n'aurait même pas pris en charge le programme. Il était notre plus grande autorité. Une autorité intouchable. Sa parole était loi.

A. Uskov :

« Je n'aurais jamais cru qu'il serait si difficile de répondre à une question en apparence si simple : »

- Si vous aviez été à la place de ces ingénieurs dans la 4e salle de contrôle la nuit du 26 avril 1986, auriez-vous enfreint le règlement pour mener cette expérience ?

Et immédiatement, le « Jamais ! » catégorique me vient à l'esprit.

Voilà ce que je veux dire, près de deux ans après la catastrophe de Tchernobyl, mon esprit ayant ressenti, des premières heures aux derniers jours, les conséquences énormes et graves de ce qui s'est passé cette nuit-là. Je me souviendrai sans doute à jamais de l'obscurité, des ruines du réacteur, du rugissement terrifiant de la vapeur, du graphite du réacteur répandu sur le site de la centrale nucléaire de Tchernobyl, puis des visages des enfants de la clinique de Moscou, brûlés au point d'être méconnaissables.

Nous sommes devenus plus intelligents. Mais quel prix nous avons payé pour cela !

Mais si vous essayez de mettre de côté cette expérience, vécue sur votre propre peau, et de vous souvenir de ce que vous étiez « avant la guerre », alors un « Jamais ! » catégorique ne surgit pas.

Mais pour être honnête, j'aurais pu enfreindre le règlement (probablement…). Si j'avais été employé à la salle de contrôle du bloc, j'aurais peut-être contesté les ordres de l'ingénieur en chef de la centrale, Fomin (ou de son adjoint, Dyatlov), mais je n'aurais pas eu le courage de refuser catégoriquement d'exécuter ses ordres !

Pourquoi ? Peut-être suis-je un lâche ?

Non, je ne pense pas être un lâche. La médaille que j'ai reçue pour la nuit du 26 avril parle d'elle-même. Peut-être que je suis dans un état second ? Certes, je ne suis pas un expert en énergie nucléaire, mais j'en sais assez pour comprendre qu'on me pousse à enfreindre la réglementation…

Je vais essayer de comprendre… Premièrement, on ne perçoit souvent pas la nécessité d'un strict respect des lois, car elles sont constamment bafouées, sous nos yeux, et ce, de manière répétée ! Or, c'est ce qu'on appelle « contourner la loi ». Et ceux qui la violent sont précisément ceux qui devraient être exemplaires dans l'accomplissement de leurs devoirs : civiques, politiques et professionnels, entre autres.

Et l'effet pernicieux de tels exemples est bien plus grand que celui de dix stations de radio « étrangères ». Car ces exemples sont sous nos yeux ! La commission d'État qui a commandé l'unité 4 ignorait-elle qu'elle l'acceptait malgré des écarts par rapport au plan initial ? Bien sûr que si…

Extrait du verdict : « Le 31 décembre 1983, alors même que les tests nécessaires n'avaient pas été effectués sur le quatrième groupe motopropulseur, Bryukhanov a signé l'acte de mise en service du complexe de lancement sur cette unité en tant que groupe motopropulseur destiné à des essais » (Moscow News, 9 août 1987).

A. Uskov :

« …mais elle s'est dit : « Pas de problème, on s'en occupera plus tard ! » Résultat : plus de deux ans plus tard, ils ont dû mener une expérience sur le groupe 4 pour mettre le système de sécurité aux normes ! Et ils ont donc poussé le groupe à ses limites ! À y regarder de plus près, l'accident n'a pas commencé à 1 h 23 le 26 avril 1986, mais en décembre 1983, lorsque le directeur de la centrale nucléaire, Bryukhanov, a signé le rapport de la Commission d'État en tant que membre à part entière. Il l'a fait sans juger nécessaire d'insister sur un essai de décélération du turbogénérateur pour alimenter le groupe. Et les camarades moscovites, en particulier, n'avaient pas besoin de ce décélération : « Le groupe 4 fonctionne et sera inclus dans le rapport de cette année ! C'est bien beau… » »

Mais la situation aurait été tout autre si cette expérience malheureuse avait été menée à l'époque. Un réacteur alimenté avec du combustible neuf, et contenant une quantité importante de matériau absorbant dans son cœur, possède un coefficient de puissance négatif, ce qui signifie qu'il ne produit pas d'emballement neutronique instantané !

Voilà comment nous travaillions.

Mais la raison principale pour laquelle le personnel a enfreint le règlement (qui est aussi une loi !) cette nuit-là était l'absence d'explication claire : pourquoi était-il absolument interdit de travailler avec une marge de réactivité opérationnelle inférieure à 15 barres ? Les gars ne pouvaient même pas imaginer qu'ils se trouvaient dans une situation à risque nucléaire !

Pas une seule ligne, pas même une allusion. Et pourtant, depuis l'université, cette idée était profondément ancrée : le réacteur ne pouvait pas exploser ! Ce n'est qu'après l'accident que la réserve opérationnelle fut fixée à 30 barres (!), et pas moins. Ce n'est qu'en octobre 1986 que l'avertissement alarmant fut ajouté au règlement : « …si la réserve est inférieure à 30 barres, le réacteur entre dans un état de danger nucléaire ! »

En termes simples, avec une réserve de 29 barres, nous entrons dans un régime nucléaire dangereux, mais avant l'accident, cette réserve était courante et considérée comme normale.

Où étaient donc passés les camarades scientifiques, concepteurs et constructeurs ?

Comment le groupe d'experts a-t-il répondu à la question du tribunal dans l'affaire Tchernobyl ?

La question posée par le tribunal : Pourquoi le (vieux) règlement n'avertissait-il pas le personnel que lorsque le réacteur fonctionne à une puissance inférieure à 700 MW (thermique) et avec une réserve de moins de 15 barres, le réacteur entre dans un état nucléaire dangereux ?

Réponse des experts : Ils estimaient que c'était inutile. Ils pensaient que la station disposait de physiciens compétents (?!). Ils y ont maintenant été contraints.

Des balbutiements enfantins. C'est gênant à écouter.

Certains estimaient inutile d'expliquer (ou peut-être l'ignoraient-ils eux-mêmes) la nature de cette interdiction capitale, mais nous, le personnel, pensions qu'il était possible de la contourner. Alors, nous nous y sommes attelés.

Mais lors du procès, certains étaient assis dans le box des accusés, tandis que d'autres, assis à la table des experts, interrogeaient sévèrement tout le monde sur tout (y compris leurs propres péchés).

Deuxièmement, aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai toujours considéré, et considère encore, le haut niveau de discipline opérationnelle dans les centrales nucléaires comme primordial. Cependant, il s'agit d'une caractéristique commune à de nombreuses installations à haute sécurité, où les employés bénéficient de salaires plus élevés, de certains avantages sociaux et valorisent leur emploi. Une attention particulière a été portée au niveau de formation technique et à la rigueur technologique du personnel d'exploitation.

L'exigence d'une sélection et d'une formation rigoureuses du personnel trouve son origine dans les installations « fermées » où nos armes nucléaires ont été développées. Bien sûr, avec le temps, le processus de sélection s'est simplifié et les exigences relatives aux données personnelles se sont assouplies, mais la discipline opérationnelle est restée irréprochable.

Un subordonné n'a pas le droit de désobéir aux ordres de son supérieur. Il peut formuler une objection motivée si l'ordre est erroné. Mais si l'ordre est répété, il doit s'y conformer immédiatement ! Et ensuite seulement faire appel… Le problème, c'est que formuler une objection motivée était difficile dans cette situation, car il existait des failles. Cependant, presque personne n'essayait même de s'y opposer, tant était grande l'autorité du physicien – ingénieur en chef adjoint des opérations du deuxième étage, Dyatlov. Nous en venons maintenant à la troisième raison importante.

Troisièmement, il est risqué de contredire un cadre supérieur. En général, on n'apprécie pas les personnes obstinées. On ne contredit pas les patrons incompétents ; on garde le silence et on approuve d'un signe de tête les propos des patrons compétents.

Car un sens servile du devoir sommeille en nous, une envie de nous écraser le front devant nos supérieurs. Et alors, voyez-vous, ils remarqueront votre zèle. Et si, en plus, vos connaissances sont limitées ? Il n'y a plus de temps pour les objections raisonnées, et même sans cela, le travail est entaché d'erreurs.

Je n'ai pas travaillé dans la salle de contrôle et je ne sais pas à quoi ressemble une SIUR, mais je suis sûr que ces trois points principaux m'ont influencé à des degrés divers.

Ce n'est pas très agréable d'en parler, mais je ne suis pas tout à fait sûr que je n'aurais pas pu répéter les erreurs des gars de la salle de contrôle de l'unité N4 le 26 avril 1986. J'aurais pu me retrouver à leur place.

Écoutons maintenant l'avis d'un expert aussi reconnu, qui a enquêté sur les causes de l'accident, que Valentin Aleksandrovich Zhiltsov.

L'accident de Tchernobyl a démontré l'importance cruciale de la compétence et de la méticulosité dans le domaine de l'énergie nucléaire. Aucun détail n'est négligeable. Tout doit être vérifié et revérifié. Je me souviens souvent des paroles de l'un de mes mentors, I.V. Kourtchatov : « Il faut aborder un réacteur nucléaire avec rigueur ; il ne pardonne pas les erreurs ; les accidents surviennent lorsqu'on l'oublie… » Les qualifications du personnel sont primordiales. Prenons l'exemple de L. Toptounov, de SIUR. Il est désormais établi que lors de la transition des régulateurs automatiques locaux (LAR) aux régulateurs automatiques (AR), une chute de puissance du réacteur s'est produite. Toptounov a « perdu » le contrôle de la puissance – elle est tombée à zéro. Cependant, en toute honnêteté, je ne le blâmerais pas. Ce n'était pas de sa faute. Il manquait d'expérience et de qualifications. Même un spécialiste SIUR qualifié aurait eu du mal à compenser le processus transitoire complexe qui se déroulait à ce moment-là. Le mode de fonctionnement de l'appareil était alors extrêmement instable. En réalité, c'est précisément à partir de là que toute la série de catastrophes a commencé. La perte de puissance du réacteur fut un événement tragique. Pour devenir un spécialiste SIUR qualifié, il est indispensable d'expérimenter et de comprendre les phénomènes transitoires. Or, vu le peu de temps que L. Toptunov a passé à l'unité 4, ces phénomènes étaient pratiquement inexistants. Il n'y avait pas non plus de simulateur à la centrale nucléaire de Tchernobyl. Il n'avait donc aucun moyen d'apprendre. Si Toptunov avait pu observer et comprendre la dynamique d'une telle variation de puissance du réacteur, il aurait, à mon avis, réussi. Car des situations similaires s'étaient déjà produites dans ce réacteur. On ne peut pas blâmer Toptunov pour cela ; on ne peut que compatir.

Mais toute tentative d'augmentation de la puissance après sa chute était manifestement erronée, car la marge de réactivité était extrêmement réduite. De ce fait, seules quelques barres de combustible subsistaient dans le réacteur, partiellement ou totalement insérées dans le cœur pour corriger la distribution du champ de libération d'énergie. Toutes les autres avaient été retirées. Dans ces conditions, augmenter la puissance est très difficile, et contrôler la distribution du champ neutronique l'est encore plus.

— Valentin Aleksandrovich, qui a donné l'ordre d'augmenter la puissance ?

— Dyatlov. Ils voulaient réaliser les essais à tout prix.

— Et si Suir Toptunov avait refusé d'accroître son pouvoir ? En avait-il le droit ?

Oui. Il aurait pu appuyer sur le bouton AZ-5 et arrêter le réacteur. C'est exactement ce que prévoyait la réglementation. Le réacteur aurait été désinfecté à l'iode en moins de 24 heures, et l'affaire aurait été close.

— Le chef d'équipe du bloc, Akimov, aurait-il pu faire cela ?

— Oui. Et Akimov aurait pu le faire.

— Valentin Aleksandrovich, c'est une question très douloureuse — surtout pour les familles et les amis des défunts : si Toptunov et Akimov avaient survécu, seraient-ils sur le banc des accusés ?

— Oui. Malheureusement, il y en aurait eu. S'ils avaient arrêté le réacteur, personne ne les aurait sanctionnés. Car ils auraient agi conformément à la réglementation. De plus, comme je l'ai compris, comme la plupart de mes collègues l'ont compris, le procès était largement partial : il visait à prouver la culpabilité incontestable du personnel d'exploitation. Et, comme le montre le verdict, ils y sont parvenus.

D'un point de vue juridique, tout est peut-être vrai : le vice est puni… Mais le vice est-il pleinement puni ? Et la vertu ? Triomphe-t-elle ? Autant de questions…

Le personnel a enfreint le Règlement Technologique, et plus précisément l'exigence de ne pas laisser le nombre de barres de combustible en service dans le cœur descendre en dessous de 15. Bien que, dans la situation actuelle, le respect formel du Règlement à cet égard ne garantisse pas nécessairement une sûreté totale ; tout dépend des conditions spécifiques. Par ailleurs, j'ai constaté des situations où il a été nécessaire de travailler avec des marges de réactivité nettement plus faibles, lorsque la puissance a été augmentée après un arrêt de courte durée (en particulier après un déclenchement intempestif du dispositif d'arrêt d'urgence), et lorsque le passage par le « fosse à iode » était facultatif. Mais quelles sont les conséquences de cela ? Cela n'a été mentionné nulle part. Peut-être seulement dans les spécifications techniques ou la description du système de contrôle et de protection du réacteur, comme ceci :

« …la réserve opérationnelle est nécessaire pour améliorer la manœuvrabilité lors des réductions de puissance partielles et contrôlées dans les modes d'arrêt d'urgence 1 à 3… » Je ne peux garantir l'exactitude de la formulation, mais rien n'indique qu'un risque nucléaire soit possible. Le programme d'essais a également été interrompu. Malgré ses imperfections, il spécifiait une puissance du réacteur d'au moins 700 à 1 200 mégawatts thermiques.

Le réacteur était censé s'arrêter automatiquement au signal « arrêt des deux turbines ». Or, une turbine était déjà en marche, et le système de sécurité de la huitième turbine, sur laquelle se déroulait le test de décélération fatal, était verrouillé, car son déverrouillage avait été « oublié » après la fin des tests de vibration. Il s'agissait d'une grave erreur de la part du personnel. Par conséquent, le réacteur a continué de fonctionner pendant près de 30 secondes après l'arrêt de la turbine, après quoi une tentative d'arrêt a été effectuée à l'aide du bouton AZ-5. D'après le registre d'exploitation du SIUR, cette opération a été réalisée par L. Toptunov. Quelques secondes plus tard, il a également actionné la clé de coupure d'embrayage. Nous l'avons également appris des entrées du registre (que L. Toptunov tenait, soit dit en passant, avec la plus grande honnêteté et méticulosité) et des enregistrements de la boîte noire.

Mais le personnel a raison : il ne comprenait pas toutes les caractéristiques et les défauts de conception du réacteur. À mesure que la marge de réactivité diminue, le réacteur RBMK devient pratiquement incontrôlable et ses dispositifs de sécurité se détériorent. De plus, une situation rare s'est produite où le système de protection d'urgence (SPU) a déclenché un emballement du réacteur. Si le SPU avait fonctionné correctement, le réacteur ne se serait jamais emballé, quelles que soient les erreurs commises par SIUR L. Toptunov. Après tout, la pédale de frein est censée ralentir, et non accélérer.

Pour ce qui est des circonstances atténuantes, les tests auraient dû être effectués non pas par l'équipe d'Akimov et Topunov, mais par l'équipe précédente, celle de Kazachkov ou de Tregub. Ces équipes avaient mieux étudié le programme et étaient mentalement préparées aux tests. Or, vous savez que dans la journée, le répartiteur de Kyivenergo a demandé que l'unité reste sous tension jusqu'au soir. Le chef d'équipe de la centrale, Rogozhkin, aurait pu refuser. Il aurait pu prétendre que le réacteur fonctionnait en régime transitoire et que la centrale nucléaire ne pouvait pas accéder à la demande de Kyivenergo. Mais il s'est avéré que Rogozhkin ne connaissait même pas le programme. C'est ce qu'il nous a dit quand nous l'avons appelé pour lui poser la question. Vous savez, Youri Nikolaïevitch, j'en suis resté sans voix… Je ne savais pas quoi lui demander… Il était assis dans la salle de contrôle centrale et était censé savoir ce qui se passait dans l'unité.

C'est ce qui concerne le « facteur humain ».

Mais il y a aussi un facteur technique. Et celui-ci aussi doit être abordé franchement. Après tout, nous n'avons compris pleinement ce qui s'est passé dans le réacteur que grâce à la puissance de calcul actuelle. Or, lors de la conception du réacteur RBMK-1000, les ingénieurs ne disposaient ni des ordinateurs puissants, ni des logiciels 3D, ni du système fiable et constant qui leur auraient permis de créer un modèle mathématique complet du réacteur, de simuler toutes les situations possibles et impossibles, et de trouver des solutions optimales pour les surmonter. Par conséquent, avant l'accident de l'unité 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl, de nombreuses inconnues subsistaient et des défauts de conception demeuraient non corrigés.

La première tranche RBMK de la centrale nucléaire de Leningrad a été mise en service en 1973. Depuis, 14 tranches RBMK ont été mises en service dans tout le pays. Nous pensions bien la connaître. Hélas… nous ne savions pas tout.

Il faut reconnaître honnêtement que ce système technique d'une grande complexité, créé par l'homme, s'est révélé, à certains égards, encore inconnu et imprévisible. Cette imprévisibilité s'est manifestée précisément par des violations du règlement et des erreurs humaines. Dans d'autres circonstances, il n'en aurait pas été ainsi.

L'un des points faibles du réacteur RBMK réside dans le manque d'informations suffisantes sur l'état de fonctionnement de son cœur. Compte tenu de la physique du réacteur et de la complexité des processus qui s'y déroulent, le nombre de capteurs existants et leur sensibilité se sont avérés insuffisants. Les informations qu'ils fournissent sont largement en retard par rapport à l'évolution du fonctionnement interne du réacteur.

De toute évidence, la conception même de la salle de contrôle aurait pu être optimisée. Par exemple, à la centrale nucléaire d'Ignalina, une centrale récente, l'information est présentée de manière plus complète et plus pratique ; elle est mieux organisée et l'opérateur peut appréhender la situation plus rapidement. À la centrale nucléaire de Tchernobyl, même l'information disponible ne fournit pas d'indications sur la meilleure conduite à tenir. L'opérateur aurait besoin d'une vaste expérience.

Soyons honnêtes. Il est temps de dire la vérité, aussi amère soit-elle. Imputer tous les dégâts à l'exploitation seule est une solution trop simpliste et ne repose sur aucune preuve, car des erreurs ont bel et bien été commises et il est impossible de les nier. Mais l'accident de l'unité 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl a mis en lumière, avant tout, les nombreux défauts de conception des réacteurs RBMK, des erreurs de calcul d'ingénierie et de physique, ainsi que les dysfonctionnements du système (toujours en vigueur) de coordination entre le concepteur général, la direction scientifique, le concepteur en chef et les organismes d'exploitation.

En principe, ce qui s'est passé à la centrale nucléaire de Tchernobyl aurait pu se produire dans n'importe quelle autre centrale nucléaire équipée de réacteurs de type RBMK, mais cela s'est produit précisément là-bas parce que la centrale nucléaire de Tchernobyl était mieux « préparée », en partie pour les raisons que vous avez justement relevées dans votre article : il s'agissait d'une sorte de « dérive fatale » dans la combinaison globale de tous les facteurs.

Comparée aux autres centrales nucléaires, la centrale de Tchernobyl était la plus faible en matière de gestion technique. À cela s'ajoute le rythme effréné de la construction, qui a engendré une pénurie de personnel, et des personnes mal formées ont été promues à des postes clés, parfois sans tenir compte de leur expérience pratique.

De plus, la centrale nucléaire de Tchernobyl était soumise à un contrôle administratif plus complexe que les autres centrales nucléaires : d'une part, le ministère de l'Énergie de la RSS d'Ukraine, et d'autre part, Soyuzatomenergo, filiale du ministère de l'Énergie de l'URSS. S'y ajoutaient des tiers et des organismes de contrôle, de limitation et de prescription. Certains exigeaient le respect du plan, voire son dépassement, et un développement rapide des capacités. D'autres points étaient à prendre en compte : le respect des exigences des « Règlements », des « Normes », des « Règles », le respect des délais de réparation, etc. La direction de la centrale de Tchernobyl a dû manœuvrer pour concilier des éléments parfois incompatibles, faire des compromis et apaiser ceux dont dépendait l'approbation de telle ou telle dérogation au projet, aux « Normes » et aux « Règles ». C'est là que le système défaillant de répartition des pouvoirs et des responsabilités a été mis en lumière : les centrales nucléaires sont responsables de la mise en œuvre du plan de production d'électricité, du respect des calendriers de réparation, de la sécurité d'exploitation des réacteurs, du développement et de la reconstruction des centrales, sans pour autant avoir la possibilité d'« influencer », de « fournir » ou de « réaliser », puisque l'ensemble des activités expérimentales, de conception et des fournisseurs relève d'autres mains, derrière la barrière interdépartementale, et que ces mains, en règle générale, ne sont responsables de rien, comme l'a confirmé le procès.

Ainsi, avec la bénédiction du même concepteur en chef et de la direction scientifique, certaines déviations « temporaires » ont été autorisées, le développement de l'énergie avec des produits inachevés et des systèmes entiers non fonctionnels, l'autorisation de travailler en mode forcé afin de respecter le plan « à tout prix », etc.

Pourquoi devrait-on être tenu responsable de la seule exploitation, si la conception et l'idéologie du réacteur comportent de graves défauts, et si tout écart par rapport à la conception autorisé pendant la construction était, en règle générale, approuvé par la supervision de l'auteur, présente dans toute centrale nucléaire ?

Et une dernière chose. Jusqu'à présent (avant l'accident), tout était soigneusement mesuré et vérifié uniquement pendant la période initiale, dans la zone « fraîche » lors du démarrage physique du réacteur. Le point de départ, le « zéro », avait toujours été considéré comme fiable. Mais ce qui se passait dans le réacteur en fonctionnement – d'autant plus que chaque réacteur fonctionnait et se comportait différemment – personne ne le savait. On se contentait du strict minimum de connaissances que l'on pouvait obtenir par des calculs à l'aide de modèles simplifiés. Toute expérience visant à affiner les caractéristiques physiques du réacteur en fonctionnement était strictement interdite, car cela aurait compromis le plan de production d'électricité. Et du point de vue des amateurs, c'était inutile : le réacteur fonctionnait normalement, alors qu'est-ce qui aurait pu mal tourner ?

Comment tout cela a-t-il pu se produire ?

Je crois que la cause profonde de tous ces problèmes réside dans le monopole de la vérité absolue exercé par certains individus, institutions et agences. Toutes les décisions, parfois entachées d'erreurs techniques flagrantes et de déviations par rapport aux normes et règles établies, ont été approuvées par une autorité incontestable, sans vérification ni expertise technique objective.

Mais même dans ce climat de pression si forte et autoritaire, des voix se sont élevées pour mettre en garde, appelant à un examen lucide de la cire… Elles n'ont pas été écoutées.

Un accident s'est produit.

C'était le prix à payer pour cette attitude méprisante et autoritaire envers tout ce qui émanait des autres services. Les failles du système étaient ici flagrantes : des décisions non testées et insuffisamment étayées étaient immédiatement mises en œuvre et largement diffusées. J'ai constaté à plusieurs reprises que des décisions étaient prises à l'encontre de l'avis des experts, et que parfois, cet avis était balayé d'un revers de main par un ordre dicté par la hiérarchie, ou encore que seuls les experts favorables étaient sélectionnés à l'avance…

Rappelons-nous les dizaines de thèses de doctorat et de mémoires de maîtrise consacrés au réacteur RBMK ! Nombre d'entre eux ont été récompensés par des prix d'État, voire des prix Lénine, et beaucoup ont reçu de prestigieuses distinctions gouvernementales. Mais ces récompenses étaient-elles vraiment méritées ? Loin de là, à mon avis.

Tout ce qui a déjà été fait et continue d'être fait sur les réacteurs RBMK (et croyez-moi, beaucoup a été fait depuis l'accident !) pour améliorer leur fiabilité et leur sûreté s'est généralement fait au détriment de leur rentabilité. Si tous ces éléments avaient été pris en compte dès la conception, le réacteur RBMK (j'en suis presque certain) n'aurait pas été approuvé pour la production en série, car il n'était pas compétitif et ne répondait pas aux exigences de sûreté. Comment ignorer que le coût réel de la centrale construite était généralement supérieur de 20 %, voire 1,5 fois, aux estimations initiales approuvées ?

Autrement dit, le crime a commencé à être commis alors qu'il était encore au stade de la planification.

Personnellement, en tant que spécialiste ayant consacré toute ma vie à l'énergie nucléaire, je ne suis absolument pas opposé à cette approche – et le réacteur RBMK n'est pas si catastrophique. Mais il n'existe toujours aucun institut, aucune personne, responsable de l'ensemble des centrales nucléaires, portant le titre de « Concepteur général des centrales nucléaires » (comme c'est le cas, par exemple, dans l'aéronautique et l'exploration spatiale).

En quoi consiste ce rôle ? Le concepteur général conçoit principalement les bâtiments et les structures de la centrale nucléaire, y compris les systèmes d'alimentation électrique et en eau, la distribution de l'énergie, etc. Le concepteur en chef du réacteur conçoit et est responsable uniquement de l'installation du réacteur dans son domaine de compétence. Le directeur scientifique est responsable uniquement de la physique du réacteur et de la justification des limites de fonctionnement sûres.

Il existe également un grand nombre de développeurs et de fournisseurs de systèmes et d'équipements technologiques individuels, de turbines, de pompes, de machines de chargement et de déchargement, etc., qui travaillent conformément aux spécifications techniques pertinentes qui leur sont délivrées par les instituts susmentionnés.

Je dis tout cela dans un seul but : que quelque chose comme ça ne se reproduise plus jamais.

Extrait du verdict : « L'affaire pénale contre les personnes qui n'ont pas pris les mesures nécessaires en temps opportun pour améliorer la conception du réacteur a été séparée en une procédure distincte par les autorités d'enquête » (Moscow News, 9 août 1987).

À l'automne 1988, lors d'une rencontre avec d'anciens habitants de Pripyat (désormais installés dans le nouveau quartier de Troyeshchyna à Kyiv), une femme âgée s'est approchée de moi et s'est présentée comme l'épouse de Dyatlov. Elle a demandé à me rencontrer. Au cours de notre entretien, elle m'a expliqué en larmes que son mari était très malade (il souffrait d'une grave maladie due aux radiations, au stade 3), qu'il avait des ulcères chroniques aux jambes et qu'il était hospitalisé régulièrement dans la colonie pénitentiaire où il purgeait une peine de dix ans. J'ai eu le cœur serré en voyant cette femme dévouée, qui avait parcouru le monde, rencontré tout le monde, pour tenter d'apaiser les souffrances de son mari. Pour une raison qui m'échappe, je repensai aux épouses des « prisonniers » de l'époque stalinienne, aux files d'attente pour des colis envoyés à des « bureaux de poste » et des « points de collecte » inconnus… À ce moment-là, après avoir minutieusement enquêté sur les causes de l'accident et la culpabilité du personnel – réelle ou supposée –, toute ma noble colère contre ces « scélérats » avait explosé : des êtres malheureux qui avaient provoqué une catastrophe mondiale sans même s'en rendre compte… Isabella Ivanovna Dyatlova me remit une lettre de son mari, détenu dans la colonie où travaille à la bibliothèque le prisonnier Dyatlov, handicapé du deuxième degré. Cette lettre, ainsi que d'autres témoignages, constitue un document inestimable sur l'accident, que Dyatlov dise entièrement vrai ou qu'il dissimule habilement des informations. Je publie cette lettre, légèrement abrégée :

« Cher citoyen Yu. Shcherbak !

Ici Anatoly Stepanovich Dyatlov. Oui, le même Dyatlov, ancien ingénieur en chef adjoint des opérations à la centrale nucléaire de Tchernobyl.

J'ai lu votre article « Tchernobyl » dans le magazine Yunost, numéros 9 et 10. Et alors ? L'article est véridique et l'on s'efforce de découvrir les véritables causes de l'accident. Pourtant, on ne cherche même pas à nommer les coupables, à l'exception des opérateurs, pour qui tout est clair, selon vous et vos interlocuteurs. Coupables, point final ! Des procureurs locaux prononcent même des peines.

Mais, Monsieur Shcherbak, est-ce vraiment si clair ? Bien sûr, il vous est difficile, en tant que non-spécialiste, de comprendre vous-même les aspects techniques, et vous fondez donc votre jugement sur les propos des experts. Je ne saurais dire pourquoi Kazachkov, Uskov et Zhiltsov portent ce jugement : est-ce par manque d'information, comme l'écrivait Ushakov dans le journal Literaturnaya Gazeta, où même les questions sur les causes de l'accident étaient interdites lors d'une réunion de spécialistes des réacteurs, ou est-ce parce que nous sommes accablés par la souffrance d'autrui…

Je pense que mon avis sur ce cauchemar vous intéressera. J'ose affirmer que personne ne connaît mieux que moi les circonstances de l'accident. J'ose également affirmer que personne n'est plus soucieux de découvrir et de révéler les causes de cet accident. Je ne parlerai qu'en mon nom et au nom du personnel opérationnel, principalement Akimov, Perevozchenko et Toptunov, puisqu'ils ne peuvent plus se défendre eux-mêmes et que les calomnies continuent. Vous avez justement remarqué dans votre article que nous avons appris à diffamer les gens – et nous le faisons avec zèle, voire avec joie, sans le moindre souci de justice. Je ne parle même plus d'humanité. Je n'attends ni humanité ni clémence. Sur ce point, je suis entièrement d'accord avec Kazachkov : je n'aurais pas vécu avec un sentiment de culpabilité face à un tel accident. Et je pense que je n'ai survécu que parce que j'ai voulu être jugé quand j'ai vu où toute cette affaire nous menait. Croyez-moi, je ne suis plus un idéaliste de Jésus-Christ et j'ai depuis longtemps cessé de croire au triomphe universel des idées libres, mais j'ai été choqué de découvrir tous ces mensonges. Et votre vision idyllique et infondée du tribunal : « …à l'issue d'un procès mené dans le strict respect des lois en vigueur… » Je ne connais pas les lois, mais humainement parlant, cela ne devrait pas être le cas. Par exemple :

- Lorsque le témoin Dick G.A. a commencé à témoigner en ma faveur, il a immédiatement été soumis à des pressions et à des intimidations de la part du procureur et du juge. La même chose s'est produite avec Tregub, un homme faible et instable ;

- parmi les cinquante témoignages, un seul a mis en doute mes qualifications, c'est pourquoi le procureur l'a choisi ;

- Il semble, dans l'intérêt de la vérité, qu'il soit nécessaire de déterminer : ce réacteur était-il en état de fonctionnement ? J'ai posé 24 questions par écrit (à la demande du juge), visant principalement à répondre à cette question, mais le juge les a toutes rejetées ;

J'étais dans un tel état physique à ce moment-là qu'il m'était difficile de parler, et le juge n'arrêtait pas de m'interrompre. Je pourrais continuer.

Je ne sais pas, peut-être que les lois actuelles le prévoient, mais je ne crois pas que de telles lois aient leur place dans une société civilisée. Personne n'a contesté mon témoignage, mais personne ne l'a pris en compte non plus. Qu'est-ce que c'est, sinon une présomption de culpabilité pure et simple ? Monsieur Shcherbak, j'ai donc une opinion quelque peu différente sur le tribunal. Que pensez-vous de cette formulation : « L'affaire pénale contre les personnes qui n'ont pas pris les mesures nécessaires en temps voulu pour améliorer la conception du réacteur a été disjointe par les autorités d'enquête » ? Mais, excusez-moi, pour ce « défaut d'amélioration »… la seule chose à faire, c'est de ne pas verser de prime, eh bien, de les licencier. Mais le fait que le réacteur, pour une multitude de raisons, ne respectait pas les normes en vigueur dans le pays, ce que j'ai souligné lors des enquêtes préliminaires et judiciaires, n'a même pas été mentionné par le tribunal. Pourquoi ? Et en conséquence, ces « personnes » n'ont pas été jugées. Zhiltsov a raison : « Les véritables coupables (les architectes de l'apocalypse) ont échappé à la justice. » Ma ferme conviction, fondée sur une analyse douloureuse et répétée des éléments et des calculs post-accidentels dont j'ai connaissance, est que le personnel opérationnel et moi-même ne sommes pas des criminels, mais des victimes.

N'allez pas croire que je souhaite emprisonner le plus de monde possible. Non, je sais par expérience à quel point c'est « efficace ». Mais ce procès doit établir que le réacteur n'était pas conforme à des points très précis des documents fondamentaux qui font loi en matière de sûreté nucléaire. Et c'est précisément ce pour quoi ils peuvent et doivent être jugés. Alors, les accusations portées contre le personnel d'exploitation s'effondreront d'elles-mêmes. Ce n'est pas un hasard si toute cette clique, tout en reconnaissant les « défauts » et les « particularités » du réacteur (il n'y a pas d'échappatoire !), fait comme si des documents tels que « Dispositions générales de sûreté… OPB-82 » et « Règles de sûreté nucléaire – PBYa-04-74 » n'existaient pas. Après tout, si l'on traduit ces « défauts » et « particularités » du réacteur en points précis des exigences NORMS, on constate que plusieurs milliers de membres du personnel d'exploitation (principalement) ont été exposés à des poursuites pénales. Si le personnel d'exploitation l'ignorait, la science, elle, aurait dû le savoir ! Et les mesures nécessaires ont été prises ! V. Zhiltsov a tort de se plaindre du manque d'ordinateurs puissants à l'époque. Après l'accident, il est devenu évident que la science connaissait les facteurs et les défauts qui avaient été déterminants. Et ce qu'elle ignorait aurait été facilement mis en évidence même sans ordinateurs modernes et puissants. Je ne suis pas infondé.

En 1983, lors du démarrage physique du réacteur n° 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl, on a constaté que les barres de contrôle (CRPS) introduisaient initialement une réactivité positive lors de leur descente, et ne commençaient à introduire une réactivité négative qu'après 5 secondes. Une commission composée d'employés de l'IAE, du NIKIET, du VNIIAES et de la centrale nucléaire de Tchernobyl a mené une expérience en descendant simultanément 15 à 18 barres et a déterminé que, pendant les 5 à 8 premières secondes, la réactivité introduite était nulle. La commission a considéré, à tort, que la tâche était accomplie. Or, le système de protection d'urgence du réacteur doit introduire une réactivité négative, et ce, avec une efficacité suffisante dès le départ ; 15 à 18 barres ne représentent pas l'ensemble des barres ; le réacteur est froid, dépoussiéré et sa charge est totalement différente de celle en régime permanent. Comment ce résultat peut-il être extrapolé au régime de fonctionnement ?

Ensuite, l'inspecteur de la sûreté nucléaire de l'État prend note de ce défaut et autorise la mise en service du réacteur. Puis, en décembre 1983, le directeur scientifique écrit au bureau d'études pour signaler ce défaut de barre de combustible. Un an plus tard, en décembre 1984, les spécifications techniques des nouvelles barres sont finalisées ; il ne reste plus que deux ou trois pages. Mais rien ne se passe ensuite, jusqu'à l'explosion. Quel rapport avec la puissance des ordinateurs ? C'est pourquoi le système A3 n'a pas arrêté le réacteur, mais a accéléré sa montée en puissance, ou du moins n'a pas empêché cette augmentation.

Passons maintenant, Youri Nikolaïevitch, à ce jour funeste et examinons les agissements du personnel opérationnel au regard des violations du Règlement et des Instructions. Pour évaluer leurs actions, nous devons nous baser sur ce que ce personnel savait ou aurait pu (et dû) savoir d'après les documents existants avant l'accident, et en aucun cas appliquer des informations apprises après coup. Apparemment, Kazachkov et Zhiltsov appliquent, sans le savoir, tout ce qu'ils savent désormais. Or, cela est illégal. Veuillez m'excuser pour la formulation abrupte dont je me suis adressé plus haut, mais je ne réécrirai pas ce document.

Je suis donc arrivé à la quatrième salle de contrôle peu avant minuit le 26. J'ai immédiatement discuté de l'avancement des travaux et de la situation avec Akimov. Le réacteur fonctionnait à 720 MW, et par conséquent, la puissance du générateur de la turbine numéro huit était également élevée. La marge de réactivité, m'a indiqué Akimov, était de 26 barres. Après l'accident, j'ai vérifié les enregistrements : il y avait bien 26 barres à 23 h 10 le 25 avril et 24 barres à minuit. Ce sont les données de Tregub, mais elles n'étaient pas disponibles lorsque je les ai demandées.

J'ai ensuite parlé avec Metlenko, le responsable technique du programme d'arrêt, et nous avons noté dans son document les travaux préparatoires déjà effectués : la disponibilité du personnel et des instruments. J'ai demandé à Akimov de prendre des mesures de vibrations de la turbine 8 au ralenti et je me suis rendu sur place. C'était ma procédure habituelle : l'inspection finale avant l'arrêt complet de l'unité, une fois la puissance réduite et permettant d'inspecter les zones à forte dose de radiation sans m'exposer excessivement. À mon retour à la salle de contrôle 4 (j'ai vérifié l'heure sur le diagramme de puissance plus tard : 00:40), je me souviens très bien de l'image : j'étais debout dans l'embrasure de la porte, et Akimov, Kudryavtsev et Proskuryakov étaient penchés sur le panneau SIUR. Il y avait peut-être d'autres personnes. Je les ai immédiatement rejoints. La puissance du réacteur était de 50 à 70 MW. Interrogé, Akimov a déclaré que la puissance avait « chuté » à 30 MW lors de la transition du régime LAR au régime AR.

L'alimentation était déjà en marche et la puissance augmentait. Je n'avais aucune raison de me méfier d'Akimov, et il était impossible que la puissance chute à zéro. Ils n'auraient pas pu la faire monter à 50 MW en si peu de temps. N'ayant aucune question, j'ai quitté la salle de contrôle du SIUR pour rejoindre Metlenko, avec qui nous avons commencé à vérifier l'état de préparation. Je n'ai exprimé aucun mécontentement ni à Akimov ni à Toptunov. Et il n'y avait aucune raison. Je ne connais aucun opérateur qui n'ait jamais coupé l'alimentation pour une raison ou une autre. C'est un premier point. Deuxièmement, on ne peut pas réprimander la personne à la salle de contrôle, on ne peut que la conseiller. Une rumeur circulait selon laquelle j'aurais relevé Toptunov de ses fonctions. Non. Je l'ai relevé de ses fonctions dans la 4e salle de contrôle, ainsi que celles du SIUT, lorsque, après l'accident, j'ai constaté leur impuissance et la gravité de la situation. J'ai maintenu Akimov et le SIUB Stolyarchuk en poste. Toptunov est revenu plus tard de son propre chef.

L'augmentation de puissance ne constitue pas une violation.

La puissance avant la chute de 0 h 28 était de 520 MW, et le réacteur n'aurait pas pu être empoisonné à hauteur de 15 barres de contrôle en une demi-heure. Il est impossible de mesurer une marge de réactivité de 30 à 50 MW, car Skala ne la mesure pas. Elle ne peut qu'être estimée à partir des courbes d'empoisonnement et du coefficient de puissance. Conformément à la réglementation, une chute de puissance allant jusqu'à 30 MW est considérée comme une « réduction de puissance partielle », et une marge de 30 barres de contrôle n'est pas requise pour le rétablissement du réacteur.

Deux points sont à souligner ici.

1. Toptunov est passé du mode LAR au mode AR à 520 MW, ce que je n'ai pas remarqué car j'étais loin de l'enregistreur de données SFKRE. Il s'avère qu'ils ont commencé à réduire la puissance. Qui a donné l'ordre ? Je suis sûr que c'était le chef d'équipe, Rogozhkin. On ignore comment ils ont communiqué avec Akimov. Rogozhkin le nie, bien que lors d'une conversation avec le répartiteur de Kyivenergo, il ait déclaré que la puissance serait nulle dans 10 minutes. C'est du domaine électrique. Et quelle conversation ont-ils eue au sujet de la puissance thermique ? Je n'ai certainement pas donné cet ordre. Premièrement, je savais que le « Programme de réduction de puissance » prévoyait 700 MW, et si cela ne m'avait pas convenu pour une raison ou une autre, je l'aurais ajouté au Programme. J'ai peut-être oublié, mais alors Akimov ne serait pas venu me voir après le refus d'approuver l'augmentation de la puissance à 200 MW au lieu de 700.

Malheureusement, l'enquête et le tribunal ont ignoré mes demandes d'écoute de l'enregistrement de la conversation entre le superviseur de la salle de contrôle du réacteur n° 4 et le responsable de la centrale. Je ne comprends pas pourquoi. C'est un document essentiel.

2. Ai-je donné l'ordre d'augmenter la puissance après la panne ? Non. Lorsque deux ou trois personnes ont témoigné que j'étais au panneau de contrôle tout le temps, j'ai commencé à douter de la précision de mes souvenirs. Après l'horreur de cette nuit et ma maladie, peut-être. Mais au procès, Metlenko a déclaré que je l'avais approché du panneau de contrôle de SIUR en essuyant des gouttes de sueur de mon front. Or, cela signifie absolument que je sortais d'une pièce surchauffée, car réduire la puissance à zéro après l'autorisation du répartiteur ne m'aurait pas seulement fait transpirer, mais m'aurait même fait sursauter. L'enquêteur a failli avoir une crise cardiaque quand j'ai dit ne pas me souvenir où j'étais allé. S'il avait voulu mentir, il aurait trouvé quelque chose. Et surtout, il n'y a aucune raison. Je le dis franchement : si j'avais été au panneau de contrôle et que la puissance était tombée à 30 MW, j'aurais ordonné l'augmentation. Comme je l'ai dit précédemment, il n'y a pas eu d'infraction. Et je suis certain que j'aurais dit : « Laissez refroidir le groupe lorsque la puissance tombe à zéro. » Un tel incident s'est effectivement produit. C'était pendant le quart de Kazachkov. Lors de l'arrêt du groupe, le système de protection s'est déclenché intempestivement dès la première étape. Tout fonctionnait correctement, mais la marge de réactivité était insuffisante. J'ai donc donné l'ordre de laisser refroidir le groupe avant même d'avoir terminé la procédure d'arrêt. Dans ce cas précis, cependant, pratiquement tout avait été effectué. Le « programme de refroidissement » ne m'a pas du tout inquiété, car l'utilisation de la décélération du turbogénérateur avait déjà été mise en place sur la base d'essais partiels, et il est impossible de la tester complètement.

Formidable ! Mais je dois avouer ce qui suit.

Personne n'a pu citer un exemple où j'aurais donné un ordre concernant un réacteur en violation du Règlement. Et les 25 et 26 avril 1986, personne ne m'a entendu donner de tels ordres. Cependant :

- J'ai donné l'ordre de réduire la puissance de 700 à 200 MW ;

- J'ai donné l'ordre d'augmenter la puissance après la panne ;

- J'ai donné l'ordre de désactiver la protection pour arrêter 2 turbines.

Le verdict se lit comme suit : « Dyatlov a ordonné la désactivation d'un certain nombre de systèmes de protection d'urgence AZ-5. »

Lesquels, et pourquoi ? Ce n'est pas précisé.

Qu'est-il arrivé à Dyatlov pour qu'il se transforme soudainement d'un ingénieur réfléchi, prudent et compétent en un hussard frénétique, donnant des ordres à tout-va pour bloquer, dévier et…

Alors, Monsieur Shcherbak, voilà ce que signifie une enquête et un procès menés avec un parti pris accusateur. Je ne pense pas que vous puissiez même l'imaginer. Que Dieu vous en préserve. L'enquête a inventé toutes sortes de choses à faire à Dyatlov (et ce n'est pas tout), puis a commencé à demander aux gens de l'hôpital s'il était fou. Non, messieurs ! Il a toujours été sain d'esprit. Et maintenant, je peux dire qu'il est d'une stabilité mentale exceptionnelle, pour avoir enduré l'apocalypse de cette nuit-là, l'horreur de la maladie, les douleurs physiques continues pendant un an, la conclusion abjecte de la commission d'experts médico-légaux, le procès inéquitable et les souffrances physiques et mentales qui ont suivi.

Le plus important, c'est que ce réacteur a explosé sans aucune condition particulière.

Cependant, je poursuis. La puissance n'est pas tombée à zéro, contrairement aux conclusions des experts Mikhan et Martynovchenko. C'est un jugement hâtif de la part de personnes n'ayant jamais exploité de réacteur. L'enquête et le tribunal ont tous deux rejeté mes demandes de réexamen, malgré ma participation et celle d'un spécialiste expérimenté du SIUR. Si la puissance était tombée à zéro, la commission Meshkov l'aurait certainement constaté. Or, certains membres de cette commission avaient examiné les diagrammes à plusieurs reprises et conclu que la puissance était tombée à 30-40 MW. De plus, cette commission comptait de nombreux membres bien intentionnés.

Une fois le problème du SIUR plus ou moins résolu et la montée en puissance amorcée, Akimov m'a proposé de porter la puissance à 200 MW. Il a également mentionné que le programme de réduction de puissance prévoyait 700 MW. Mais comme les travaux étaient déjà terminés – ce programme étant réalisé réacteur arrêté, et une augmentation de puissance à 700 MW avec un générateur à zéro étant complexe – j'ai décidé de stopper la montée en puissance à 200 MW. J'ai certes envisagé le risque d'empoisonnement, mais selon mes estimations, la réserve était suffisante jusqu'à 1 h 30 du matin. Et je ne me suis pas trompé ; cela reste vérifiable. Mais comment aurais-je pu savoir que le coefficient de réactivité était positif si, d'après le NIKIET et le service de sûreté nucléaire de la centrale, il était négatif ? On sait maintenant que la réduction de réactivité due à la diminution de puissance aurait également dû être prise en compte.

Vers 1 h du matin, j'ai demandé à Toptunov quelle était la marge de réactivité et il m'a répondu : 19 ou 18 barres, je ne me souviens plus exactement. Tregub a également vu 17 ou 18 sur l'écran numérique, ce qui signifie que Toptunov la vérifiait régulièrement. Mais le SIUR ne peut pas se concentrer sur un seul paramètre, dont la valeur nécessite la saisie d'un code et l'attente de son affichage. Le SIUR gère plus de 4 000 paramètres, en plus du contrôle du réacteur, et il ne peut pas consacrer toute son attention à un seul. Toptunov gérait bien les commandes ; la forme du champ neutronique et l'enregistrement de la puissance sur la bande en témoignent.

Lors du passage du LAR à l'AR, il a provoqué une coupure de courant car l'AR était défectueux, et il n'a pas pu passer au second AR car celui-ci était hors service à cause d'un important déséquilibre. Tregub affirme qu'il n'aurait pas provoqué de coupure de courant. Il en aurait certainement provoqué une.

Dans des conditions de débit d'eau d'alimentation variables, Toptunov a été contraint de recourir constamment à des manipulations de contrôle du réacteur et a négligé la réduction de la marge de réactivité.

Avons-nous, à présent, négligé la réduction de la marge de réactivité à moins de 15 barres ?

1. Il n'existe aucun appareil permettant de mesurer ce paramètre en continu. Seules des mesures périodiques sont possibles ; après la saisie du code, il faut attendre les résultats.

2. Absence de signalisation. Il s'agit d'une violation directe de l'exigence.

PVYa-04-74.

3. Absence de protection automatique d'urgence. Conformément aux exigences de la NBP, une telle protection est indispensable, compte tenu du caractère explosif du produit. La science aurait dû le savoir.

4. La mention de 15 perches dans le Règlement est incorrecte. Il est précisé ultérieurement qu'il s'agit de 30 perches.

5. Désinformation du personnel concernant le signe d'un coefficient de réactivité élevé.

6. L'ignorance du personnel quant aux dangers liés à ce paramètre. Ils n'avaient aucun moyen de le savoir. Même s'ils l'avaient su, je doute que quiconque aurait accepté de travailler dans ces conditions.

Dans ces conditions, toute discussion sur la répartition des responsabilités entre une machine et une personne est tout simplement odieuse.

J'affirme que le 26 avril 1986, personne n'a constaté une marge de réactivité inférieure à 15 barres. Je n'ai joué aucun rôle dans l'autorisation d'opérer avec une marge inférieure à 15 barres le 25 avril 1986. En réalité, je n'ai jamais pris de décision concernant ce paramètre, car cela ne relève pas de ma compétence. Après la chute de puissance, l'éventualité d'arrêter la turbine 8 afin d'éviter une chute de pression dans les séparateurs à tambour s'est présentée. À ce moment-là, Akimov a pris la décision logique de modifier les réglages A3 du TG-8 (qui constituent la protection du réacteur) de 55 à 50 kgf/cm² et de désactiver le système de protection AZ-5 en arrêtant deux turbogénérateurs. Il n'y a eu aucune infraction. Tout est conforme à la réglementation. Il ne m'a pas consulté et n'en avait pas besoin : cela relevait entièrement de sa compétence. S'il m'avait consulté, je l'aurais autorisé. Zhiltsov considère qu'il y a eu une « grave faute de la part du personnel » pour ne pas avoir réactivé le système de protection AZ-5 afin d'arrêter les deux turbogénérateurs. Alors, quelle est notre faute ? Nous n'avons enfreint aucun document, ce n'est qu'une formalité. Mais en réalité ? L'accident se serait produit 30 secondes plus tôt, c'est tout. Ce n'est pas seulement ma conclusion, mais aussi celle de la commission présidée par Shasharin. Et c'est aussi le cas. Quelle est la différence entre les conditions au début de l'expérience et le moment où Toptunov a appuyé sur le bouton AZ-5 ? Uniquement la position des barres de commande automatique, qui s'étaient déplacées vers le bas. Tout le reste est identique.

Les tiges AR ne bougent pas en réponse au signal provenant de cette protection.

On ignore désormais pourquoi Akimov a tardé à donner l'ordre à Toptunov. Mais je le répète, cela n'a eu aucune incidence sur l'accident.

Les événements se sont ensuite déroulés comme suit.

Après qu'Akimov eut signalé avoir mesuré les vibrations de la turbine au ralenti et que Metlenko eut confirmé que tout était prêt, nous nous sommes réunis pour discuter de la procédure. Une fois que tous, y compris les membres de l'équipe, eurent confirmé que tout était prêt, j'ai donné le feu vert et Metlenko a ordonné à haute voix : « Oscilloscope, démarrez ! » À cet ordre :

- SIUT a fermé les vannes d'arrêt ;

- Lysyuk a appuyé sur le bouton MPA ;

- Pour une raison inconnue, Akimov a donné l'ordre à Toptunov d'appuyer sur le bouton AZ-5.

Tout se déroulait sans accroc, dans le calme. Aucun mot n'était échangé au panneau de commande ; chacun observait depuis son poste. Soudain, j'ai entendu Toptunov dire quelque chose à Akimov. J'étais au tableau électrique et je n'ai pas entendu exactement ses paroles, mais après avoir étudié le schéma, je peux affirmer avec certitude que Toptunov a dit à Akimov : « Les barres AR sont abaissées. »

Je me suis retourné et j'ai vu (ou peut-être entendu) Akimov dire calmement, en faisant un geste : « Appuyez sur le bouton, comme convenu. » Akimov s'est ensuite retourné vers le panneau PB-3 qu'il surveillait. Metlenko (qui était plus près d'Akimov) et Kukhar, qui venait d'entrer, ont entendu l'ordre d'Akimov.

Tout a commencé après la pression sur le bouton AZ-5. Quelques secondes plus tard, deux puissantes secousses ont ébranlé le bâtiment. Akimov a alors crié : « Arrêtez le réacteur ! » Mais il était trop tard. Bien que les accouplements des barres de contrôle aient été mis hors tension, le réacteur était déjà détruit et les barres étaient restées bloquées à l'endroit où elles s'étaient arrêtées après la pression sur le bouton AZ-5.

L'explosion du réacteur s'est donc produite de manière absolument certaine : lorsque le bouton AZ-5 a été actionné à la fin de la séquence d'arrêt, tous les paramètres étaient normaux (à l'exception de la marge de réactivité). Les barres de protection d'urgence sont descendues et, en raison d'un défaut de conception, ont soit introduit une réactivité positive, soit aucune réactivité. Une diminution du débit dans le circuit primaire a entraîné l'introduction d'une réactivité positive. La puissance a augmenté et, en raison du coefficient de puissance rapide positif, le réacteur s'est emballé et a explosé. Point final !

Cela ressort clairement des documents imprimés du DREG, des schémas et de mon propre témoignage, de celui de Metlenko et de Kukhar.

Notre erreur d'interprétation du paramètre de marge de réactivité est due à de nombreux facteurs. Nous ne pouvons en être tenus responsables, car les exigences obligatoires des normes n'ont pas été respectées. Le système automatique aurait dû corriger cette erreur. Il ne s'agit pas d'un souhait personnel, mais d'une exigence impérative de la norme OPV-82, paragraphe 2.7.1. Si la protection d'urgence avait fonctionné normalement, comme l'exigent les normes, le réacteur aurait été arrêté.

Même en tenant compte de tout ce qui s'était passé, il y aurait eu une surtension à court terme avec un coefficient de puissance global non positif, comme l'exigent les normes de conception des réacteurs.

Ainsi, malgré le non-respect des exigences fondamentales et élémentaires de la sûreté nucléaire lors de la conception, précisément celles qui ont conduit à l'accident du 26 avril 1986, des personnes (Zhiltsov, Kazachkov) qui en ont connaissance affirment encore que la faute incombe au personnel d'exploitation.

Logique incompréhensible !

Ils le savent ! L'accident ne se serait pas produit si le réacteur avait été normal, c'est-à-dire s'il avait été construit conformément aux normes OPB-82 et PBYa-04-74, dont les exigences sont obligatoires — et pourtant, c'est le personnel d'exploitation qui est mis en cause.

Mais nous avons été embauchés pour travailler sur du matériel normal et nous avons agi en conséquence !

Demandez à ces sommités : les victimes de l'explosion du téléviseur sont-elles coupables ? Probablement. Elles n'auraient pas dû regarder la télévision. Ni l'observer à travers un périscope, par exemple, depuis une pièce en contrebas. Ou, à la rigueur, porter un casque, un gilet pare-balles et une tenue de pompier. Demandez-leur pourquoi les documents OPB-82 et PBYa-04-74 ont été rédigés si le personnel opérationnel est de toute façon responsable. J'ai listé pour vous, en annexe I, les points de ces documents qui n'ont pas été respectés lors de la conception ou de l'exploitation. Quelle bande d'idiots ! Et ce n'étaient ni le personnel opérationnel ni Dyatlov qui étaient responsables de tout cela.

Le concepteur en chef du RBMK-1000, l'académicien N.A. Dollezhal, a écrit dans une note au procureur qu'un réacteur enrichi à 2 % en uranium et sans absorbeurs supplémentaires dans le cœur (ce qui était précisément le cas de ce réacteur) est incontrôlable. Nul besoin d'être expert pour comprendre l'inadéquation d'un tel réacteur à l'exploitation : le terme « incontrôlable » est clair pour tous. Le crime, avant tout, a été de nous contraindre à travailler sur un tel réacteur. Ils nous ont piégés. Ils ont volé la vie à certains, la santé et la liberté à d'autres. Et ils continuent de nous diffamer. On ne saurait imaginer situation plus abjecte.

Ça suffit amplement. Je pourrais en écrire davantage, mais ça me coûterait trop cher en nerfs.

Quelques remarques :

1. A.F. Akimov est un ingénieur compétent, réfléchi, assidu et d'une conscience professionnelle exceptionnelle. Bien qu'il n'ait pas exercé lui-même les fonctions de technicien de maintenance des systèmes de sécurité (SIUR), il a occupé ce poste pendant environ un mois lors de sa formation au NSB, et y a également travaillé un mois à la fin de 1985. Autrement dit, nous disposions d'un technicien NSB de réserve et lui avons spécifiquement offert un stage. Ses connaissances en tant que technicien NSB étaient tout à fait suffisantes et il possédait environ huit ans d'expérience au sein de la station. Il occupait sans aucun doute son poste à juste titre. Je ne lui reproche rien le 26 avril 1986. L'examen de la « réserve » était un travail d'équipe, mais je l'ai expliqué en détail. Qui, avec le recul, oserait nous le reprocher ?

2. Toptunov L.F. – n'avait pas une très bonne connaissance du doublage. Pendant le processus, je me suis entretenu avec lui à plusieurs reprises, j'ai observé son travail, j'étais quelque peu insatisfait et j'ai prolongé sa période de doublage à deux reprises. Cela a donné des résultats positifs.

Le 26 avril 1986, Toptunov n'a commis aucune infraction grave, comme l'écrit Borodavko. Dans ces conditions, n'importe qui aurait subi une coupure de courant (l'unité de contrôle automatique était défectueuse). Par la suite, il a maintenu le champ et l'alimentation électrique normalement – montrez les schémas et joignez-y le schéma de circulation de l'eau d'alimentation ; laissez un expert expérimenté de la centrale nucléaire SIUR donner son avis. Je ne demande pas de médaille, mais ne le blâmez pas. Lui et Akimov se considéraient tous deux responsables (apparemment, c'est vrai), bien que nous n'ayons pas parlé le 26 avril. Ils ont peut-être dit quelque chose lorsque j'ai quitté la salle de contrôle. Il était totalement inadmissible qu'ils y restent. J'ai renvoyé Toptunov de la salle de contrôle vers 15 h et j'ai envoyé un remplaçant (Babichev) pour Akimov. Malheureusement, je n'ai pas pu superviser lui-même, car il a été emmené à l'hôpital.

3. A.S. Dyatlov croyait, et croit toujours, qu'il occupait légitimement son poste. Je considère que ses connaissances, son expérience en matière de technologie et de relations humaines, ainsi que son éthique professionnelle étaient à la hauteur de sa fonction. Il ne méprisait personne et pouvait, si nécessaire, contredire un supérieur sans se soucier des conséquences. Il avait 26 ans d'expérience dans le domaine des réacteurs, dont plusieurs dizaines : assemblages de cœur, mesures physiques et essais de puissance ont été réalisés sous ma supervision directe. Il travaillait à la centrale depuis 1973. Il travaillait avec assurance, mais jamais avec excès de confiance, et ne prenait aucun risque avec les réacteurs. Ce n'était pas l'installation appropriée. Il se maintenait en excellente forme physique et intellectuelle.

4. Kazachkov détermine la culpabilité de chacun d'entre nous, les condamnés. Donc, si quelqu'un parmi nous est coupable, c'est Fomin. Il est le seul responsable de l'explosion. Il savait (tout comme Lyutov et Robov) que le système de protection d'urgence était défectueux. Il a approuvé le rapport de mise en service, et ensuite, bien sûr, la commission a discuté du défaut de la barre. Mais, faute de connaissances en physique, il n'a pas su en saisir la gravité. Lyutov est un homme indifférent, un fainéant, et il ne connaissait pas grand-chose à la physique. Gobov, lui, aurait pu le comprendre, mais il manque de volonté. Et la commission ?!

6. Au fait, pourquoi Tregub et les autres ont-ils eu l'impression que je n'avais pas quitté la salle de contrôle ? Je pense que c'est parce que tout le monde m'a vu arriver à la salle de contrôle et, immédiatement après la coupure de courant, ils m'ont vu. C'est pourquoi ils ont cru que j'étais là tout le temps. Même s'ils affirment tous qu'ils ne me surveillaient pas spécifiquement, c'est compréhensible. Lysiuk a déclaré au tribunal que j'avais quitté la salle de contrôle. Je tiens à préciser que, que j'aie donné moi-même l'ordre d'augmenter la puissance ou qu'Akimov ait pris cette décision, j'en suis responsable, puisqu'Akimov est sous mes ordres. Cependant, je le répète : l'augmentation de la puissance n'a enfreint aucune réglementation.

6. C'est ma faute si Akimov n'a rien consigné dans le registre. Quand j'ai vu toute la destruction et l'incendie, ainsi que les sources de l'incendie, j'ai apporté le registre à la salle de contrôle du réacteur n° 3 pour le mettre en sécurité et je l'ai remis à Bagdasarov, qui l'a placé dans le coffre-fort.

7. Pourquoi diverses commissions ont-elles ressenti le besoin d'imputer au personnel d'exploitation des infractions qui n'ont pas eu lieu ou qui ne constituent pas des infractions ? C'est simple. Ce réacteur a explosé dans certaines circonstances, tout à fait naturelles, et il s'agissait d'une combinaison tout à fait plausible. Comme on l'a découvert après l'accident, l'explosion s'est produite à la fois lors de la défaillance de la pompe de circulation principale et en régime de sécurité maximale. Comment ont-ils pu affirmer ouvertement que l'explosion du réacteur était due à une marge de réactivité inférieure à 15 barres, c'est-à-dire à un paramètre qui n'était ni mesuré, ni signalé par une alarme ou un système d'arrêt automatique ? Selon le système de contrôle et d'instrumentation, ce paramètre était inférieur au niveau d'un réservoir de vidange. Tous ces réservoirs de la centrale sont équipés d'au moins une alarme de débordement, et la grande majorité sont munis de pompes de vidange automatiques. Qui peut comprendre de tels concepteurs et ingénieurs ? À cet égard, on peut se demander : vous, le service d'exploitation, où cherchiez-vous ? Nous l'ignorions et ne pouvions pas le savoir. La science était tenue de le savoir et de prendre des mesures conformément aux normes PBYa-04-74 et OPB-82.

8. L'expérience de « décélération » n'a rien à voir avec l'accident. Le réacteur a explosé uniquement en raison de son état, et cet état aurait pu se produire lors de n'importe quelle autre opération.

Je reste derrière les barreaux. Dyatlov. 11 novembre 1988.

Voilà. De quoi réfléchir.

La question de savoir « qui est responsable ? » ne doit pas être résolue par soif de vengeance (Laushkin, condamné, est décédé ; Fomin souffre de troubles mentaux ; Dyatlov est handicapé), mais pour prévenir de futures tragédies. C'est pourquoi j'en suis convaincu : le jour viendra où les responsables de cet accident seront publiquement et sans équivoque identifiés. J'ignore si cela nécessitera un nouveau procès, mais il devrait s'agir moins d'un procès judiciaire que d'un procès fondé sur la conscience, la raison, la vérité scientifique et la justice.

Et si cela ne tenait qu'à moi, je gracierais le citoyen A.S. Dyatlov...

Punitions et récompenses

Il n'est pas nécessaire de revenir sur les résolutions bien connues de 1986 du Politburo du Comité central du PCUS et du Politburo du Parti communiste d'Ukraine, qui ont identifié les auteurs précis de l'incident et les ont tenus responsables devant le Parti et l'État. Le verdict du tribunal est également bien connu.

Cependant, cela n'épuise pas la question de la culpabilité et de la sanction des responsables. Il y a aussi une dimension morale. Par exemple, dans plusieurs lettres et lors d'une rencontre avec des lecteurs, on m'a interrogé sur le secrétaire du comité régional du parti de Kyiv, V. Malomuzha : quelle sanction a-t-il reçue pour avoir dissimulé des informations dans les premières heures de l'accident de Pripyat ? Que puis-je répondre ? Je n'écrivais ni un pamphlet, ni un exposé. Si tel avait été mon but, j'aurais dû mener une enquête spéciale. Mais je suis écrivain, pas procureur. Je n'ai présenté que les faits. Que chacun en tire ses propres conclusions, y compris ceux nommément ou sous-entendus dans cet article. Libre à chacun de s'indigner, de faire comme si de rien n'était ou, rongé par la honte, de démissionner et de se repentir de ses fautes, intentionnelles ou non.

Mais, apparemment, V. Malomuzh n'était pas rongé par la honte. Il a continué à travailler comme secrétaire du Comité régional du Parti de Kyiv. De plus, les employés de la centrale nucléaire de Tchernobyl et les anciens habitants de Pripyat ont été stupéfaits de voir le nom de V. Malomuzh... sur la liste des délégués de l'Organisation régionale du Parti de Kyiv à la 19e Conférence du Parti ! Un homme dont le nom avait été cité à maintes reprises au tribunal lors des tentatives de déformer la vérité sur les événements du 26 avril 1986, s'est présenté comme un champion de la glasnost et de la perestroïka ! Plutôt original, non ?

Ces lignes ont été publiées en octobre 1986 dans la revue « Yunost ». Un mois et demi plus tard, V.G. Malomuzh était démis de ses fonctions de secrétaire du Comité régional du Parti de Kyiv et de membre de la Commission d'audit du Comité central du Parti communiste d'Ukraine. Simultanément, le Comité central du PCUS, l'Union des écrivains d'Ukraine et la rédaction de « Yunost » recevaient un volumineux document photocopié : un appel du « Comité public pour la protection de l'honneur et de la dignité de V.G. Malomuzh ». Ce document proposait de « prendre les mesures nécessaires pour retarder la publication de l'adaptation en livre du roman documentaire de Y. Shcherbak, « Tchernobyl », jusqu'à la conclusion d'une enquête publique sur les accusations qui y étaient portées et qui, selon nous, diffamaient sans fondement V. Malomuzh ».

L'un des principaux auteurs de la lettre, le colonel à la retraite I. Togobitsky, ne nie pas que « cet article soit utile et sera sans aucun doute bénéfique à terme ». Cependant, il estime que « le secrétaire du Comité régional de Kyiv du Parti communiste d'Ukraine, V.G. Malomuzh, a été accusé injustement et sans fondement... Je vous prie de m'excuser, mais votre déclaration est fausse. Vous avez porté atteinte à sa réputation. » Et plus loin : « Le responsable du laboratoire de dosimétrie externe de la centrale nucléaire, V. Korobeynikov, a signalé des niveaux de radiation de 3 à 15 microroentgens par seconde vers 5 heures du matin. Il a également indiqué que les émissions radioactives contenaient des gaz inertes et des éléments à courte durée de vie, et que certains minimisent ces informations en signalant des niveaux de radiation élevés. Auriez-vous annulé les cours dans les écoles ou fermé les magasins face à un tel rapport d'expert ? Je ne le pense pas. Et si vous l'aviez fait, cela aurait ressemblé à : "Au secours, sauvez-vous !" » Pourquoi attiser les passions des lecteurs en posant la question : « Les dirigeants connaissaient-ils l'ampleur réelle de la catastrophe ? »... Toutes les actions de Malomuzh durant la phase initiale étaient pleinement justifiées et visaient à éliminer les conséquences de l'accident et à porter assistance à la population ; après l'arrivée de la Commission gouvernementale, son avis, il faut le reconnaître, n'avait plus qu'une valeur consultative. Le président de la Commission gouvernementale, B. Shcherbina, a agi de même... Sans aucun doute, à ce stade, B. Shcherbina et V. Malomuzh cherchaient tous deux à éviter la panique. C'est probablement pour ces raisons que B. Shcherbina a félicité les jeunes mariés et leur a souhaité du bonheur lors de leur mariage à Pripyat. Les faits présentés démontrent éloquemment la pertinence de vos allégations concernant la dissimulation d'informations (je le souligne) dans les premières heures suivant l'accident de Pripyat et vos demandes de sanction à l'encontre de V. Malomuzh. Quel est le rôle de V. Malomuzh dans tout cela ? En vérité, « il a des intérêts particuliers ». Sa principale mission était d'apporter un soutien politique et partisan aux événements en cours, ce qu'il a fait avec abnégation.

Je crains que les ardents défenseurs de « l'honneur et de la dignité » de V. Malomuzh ne desservent leur client. Car il existe des faits précis et des témoignages incontestables. Depuis la publication de la première partie de l'article, à l'été 1987, où le nom de V. Malomuzh était mentionné, il n'a pas jugé nécessaire de me contacter – non pas pour se justifier, bien sûr ! – mais au moins pour clarifier certains points obscurs. Or, c'est bien V. Malomuzh qui était le plus haut responsable, le premier arrivé à la centrale nucléaire au petit matin du 26 avril. Quant à la tentative d'I. Togobitsky de jeter le discrédit sur B. Ye. Shcherbina, qui, comme chacun sait, est arrivé bien plus tard que V. Malomuzh, tard dans la soirée du 26 avril, et qui a pris la décision d'évacuer peu après son arrivée, malgré l'opposition de certains membres de la commission, elle paraît extrêmement maladroite. C'est vraiment « un sureau dans le jardin et un oncle à Kyiv ».

Pour clarifier le rôle de V. Malomuzh dans les premières phases de l'accident (ce qui n'exclut pas les actions positives qu'il a menées en organisant, par exemple, l'évacuation des malades de Pripyat), je propose de me pencher sur le témoignage d'un témoin extrêmement important et responsable de la tragédie.

Serafim Stepanovich Vorobyov, chef d'état-major de la défense civile de la centrale nucléaire de Tchernobyl :

« À deux heures moins cinq du matin, j'ai été réveillé par un appel téléphonique. L'opératrice m'a dit de venir immédiatement au commissariat : le directeur m'appelait. Il y avait eu un grave accident. Je voulais savoir – quoi ? comment ? – mais c'était inutile. Je me suis habillé rapidement. Pendant que je m'habillais, j'ai commencé à recevoir des appels : le chef du Premier Département et quelqu'un d'autre. J'ai couru au garage, j'ai pris ma Zhiguli et je suis allé au commissariat. En chemin, j'ai pris à bord le chef du Premier Département et le secrétaire du comité du Parti nationaliste patriotique, Parashin. Si j'avais conduit seul, je n'aurais rien vu. Mais le chef du Premier Département – il était assis à l'arrière – a dit :

« Regarde ce qui se passe à gauche. » J'ai jeté un coup d'œil et j'ai vu une faille. Elle s'élevait en forme de cône. De toute évidence, un accident colossal s'était produit.

Nous sommes arrivés à la gare et avons été accueillis par Bryukhanov. La première chose qu'il m'a dite a été : « Ouvrez le bunker. » En cas d'urgence, nous disposons d'un centre de commandement de la protection civile installé dans l'abri : c'est une pièce spécialement équipée avec tous les systèmes de survie.

Ce bunker est gardé car toutes les communications y sont centralisées. Je me suis immédiatement précipité au poste de garde, j'ai pris les clés, j'ai signé le registre et j'ai couru jusqu'au bunker, que j'ai ouvert sans tarder.

- Puisque Bryukhanov vous a dit d'aller au refuge, cela signifie-t-il qu'il avait compris que quelque chose de grave s'était produit ?

« Bien sûr que j'ai compris. En cas d'accident radiologique, les instructions disent qu'il faut se rendre à l'abri. C'est très clair. »

Nous sommes allés à l'abri. Et comme je comprenais aussi la gravité de la situation, la première chose que j'ai faite a été de prendre le dosimètre DP-5 et de le brancher. J'ai branché l'appareil et j'ai immédiatement mesuré le niveau de radiation dans l'abri. Il était de 30 milliroentgens par heure. À l'abri !

Plus tard, lorsque nous avons commencé à analyser ce phénomène, lorsque nous avons mis nos idées en commun, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il s'agissait très probablement de gaz rares radioactifs. Et lorsque j'ai annoncé à Bryukhanov que le niveau était de 30 milliroentgens par heure, cet ingénieur très intelligent et compétent a immédiatement déclaré :

"Activez le filtre de ventilation."

D'ailleurs, le directeur a été le premier à dire : « Apportez-moi les plans de défense civile pour la protection du personnel et du public. » Mais comme ces plans se trouvent au Premier Département, ils sont classifiés. Igor Nikiforovich Rakitin, le chef du Premier Département, et moi-même nous sommes disputés à ce sujet. Finalement, c'est lui qui les a apportés. Je les ai remis au directeur, qui a simplement acquiescé. Il ne les a même pas regardés.

Prochaine étape : je prends l'appareil dosimétrique et je sors de la station.

Notre principe est le suivant : si un accident radiologique survient, mais qu'il ne s'étend pas au-delà du périmètre de la station, il est qualifié d'« accident local », d'« urgence locale », et aucune annonce n'est requise. En revanche, si les niveaux de radiation dépassent les niveaux naturels à l'extérieur du site, ou, comme on dit, à l'extérieur de l'enceinte, il est alors nécessaire d'en informer les différentes autorités compétentes, conformément à leurs procédures.

Je venais de quitter le site industriel quand j'ai constaté une radioactivité de 150 milliroentgens par heure. C'était au dépôt de bus, non loin d'ABK-1. Je suis allé en informer le directeur : « Viktor Petrovich, il faut prévenir. » « Attendez, il faut enquêter. » Il était environ 2 h 30 du matin.

Très bien. Je prends l'appareil. Mes subordonnés sont déjà là : Vassili Dmitrievitch Solovitch, ingénieur de la protection civile, et Yakov Lazarevitch Souchko, ingénieur principal. Souchko et moi avons fait le tour de la centrale en voiture. Il s'est avéré que le niveau de radiation augmentait sans cesse et, près des cabines de transformation, il atteignait 20, 30, 40, 50 à 100 roentgens par heure ! Plus nous nous rapprochions du groupe 4, plus il augmentait. Finalement, l'appareil a affiché 200 roentgens par heure et a dépassé les valeurs limites.

Je me suis dit : « Bon, peut-être que je dépasserai les deux cents roentgens. » Mais soudain, l'aiguille a bondi hors de l'échelle et j'ai senti l'immense champ électromagnétique. On s'est arrêtés. Que faire ? Je savais qu'un accident pouvait engendrer des niveaux si élevés qu'on risquait de mourir brûlé vif. On s'est approchés en voiture du lieu du rejet. Une trace sombre de graphite était visible.

Nous avons regardé, puis nous sommes rentrés. C'est là que j'ai compris... Pour une raison que j'ignore, je croyais que tout menait directement à Pripyat ; je n'avais pas encore réalisé que la piste se dirigeait plus au sud. Alors, je suis allé voir le directeur et je lui ai dit : « Conformément aux plans de protection civile, nous devons annoncer à la population qu'il y a eu un accident radiologique et qu'il faut prendre des mesures de protection : fermez les fenêtres et restez à l'intérieur. »

Le directeur, franchement, était désemparé. Il était environ trois heures du matin. Il demanda : « Où est le service de radioprotection ? Où est Korobeynikov ? Où est Kaplun ? » Ils cherchèrent pendant au moins une demi-heure. Finalement, Korobeynikov arriva entre quatre heures et quatre heures et demie du matin. Il arriva et déclara : « Untel, j'ai mesuré 13 microroentgens par seconde. » Cela représente environ 50 milliroentgens par heure. Il mentait effrontément. Il avait effectué la mesure avec ses propres instruments. C'est pourtant une personne compétente, doctorant, et il n'aurait pas pu arriver à la station sans enregistrer des niveaux de radiation aussi élevés. Du sud, au moins 100 roentgens par heure, et du nord, au moins 25 roentgens. Il n'y avait pas d'autre moyen d'atteindre la station. Le directeur se leva et me dit : « Certains ici ne comprennent rien et sèment la panique. » Tout cela s'est passé dans le bunker, et j'ai signalé que 200 roentgens avaient été enregistrés, en présence des gérants du magasin.

Korobeynikov a signalé des niveaux de radiation très faibles et a affirmé avoir déjà effectué une analyse rapide et n'avoir détecté que des gaz rares. C'est exact, car les gaz rares sont abondants et masquent toute autre substance. Mais un homme intelligent devrait éviter de dire des bêtises. Franchement, j'ai alors pensé que je m'étais peut-être trompé. Vassili Dmitrievitch Soloviev et moi sommes retournés à la station. Brioukhanov ne m'a pas accompagné.

Il était déjà environ 17h30, le jour commençait à se lever. J'ai délibérément retardé ma deuxième sortie pour qu'il fasse jour et éviter toute erreur. Nous sommes repartis et avons de nouveau clairement constaté que le niveau de rayonnement était de 200 roentgens, hors normes. Nous sommes retournés sur nos pas, en direction de Pripyat. En route, un policier nous a arrêtés. « Où ? Pourquoi ? » J'avais une pièce d'identité, il nous a laissé passer. J'ai regardé autour de moi : un groupe de personnes était debout. Elles se préparaient à partir pour Kyiv, mais il n'y avait pas de bus. Elles marchaient pour trouver du covoiturage. Environ 25 à 30 personnes. Je suis sorti de la voiture, j'ai mesuré le rayonnement : environ 200 milliroentgens par heure sur le bord de la route. Je me suis approché du policier : environ 2 roentgens par heure. Immédiatement, c'était dix fois plus. Je me suis demandé ce qui se passait. Je me suis éloigné à nouveau : le niveau avait baissé. Je me suis approché de quelques personnes, littéralement à un carrefour : 5 roentgens par heure. Les retombées radioactives étaient très intenses. Par endroits, pas encore étalés.

Des gens se tenaient derrière le pont, plus près de la lisière de la Forêt Rouge. J'ai finalement compris, et c'était irrévocable, que dissimuler l'accident était inutile et impossible. J'ai dit aux gens : « Il y a eu un grave accident radiologique à la centrale nucléaire ; nous devons partir immédiatement. » Nous avons emprunté le pont en voiture ; l'appareil indiquait seulement 300 milliroentgens par heure, ni plus ni moins. Nous nous sommes approchés de la ville ; ni Solovei ni moi n'avons constaté de changement dans les relevés. Nous les avons mesurés avec deux appareils. C'est alors que nous avons compris que la voiture était déjà contaminée et émettait des radiations. J'ai réalisé que mes vêtements étaient contaminés eux aussi.

Nous sommes repartis. Nous avons mesuré la radioactivité près du point de contrôle AVK-2 : 25 roentgens par heure. Nous sommes arrivés à ABK-1. J'ai alors repris les rênes. Je suis allé voir le directeur et lui ai dit : « Il n'y a pas d'erreur ; ce sont les niveaux de radioactivité. Nous devons agir comme prévu. » Le directeur était inflexible : « Partez d'ici. » De toute ma collaboration avec lui, c'était la première fois que je le voyais ainsi. Il m'écoutait toujours, il comprenait que j'avais des connaissances, mais là, il me repoussait catégoriquement. « J'ai Korobeynikov, partez. »

Franchement, j'étais désemparé. Après tout, le directeur et moi serions tenus responsables – je suis le chef d'état-major, après tout. Nous nous sommes réunis dans l'abri, où nous avions un cours de protection civile. Moi, Sushko (le secrétaire du parti), Solovey, Reznikov, l'ingénieur en communications, et quelques autres. Tous des officiers de réserve, des retraités. J'ai dit : « Que devons-nous faire ? Le directeur ne réagit pas à la situation. »

Sushko : « Vous devriez contacter Parashin, le secrétaire du comité du parti. »

J'ai couru vers Parashin.

Comme ceci et cela, Sergueï Konstantinovitch. Le réalisateur a des trous de mémoire... Parachine a ensuite prétendu ne pas me croire. Mais il n'a pas dit : « Je ne vous crois pas. » S'il l'avait fait, je l'aurais convaincu. Mais j'ai compris qu'il voulait dire qu'il ne pouvait pas non plus influencer le réalisateur. Et il a dit : « Allez-y, convainquez-le vous-même. » Mais on peut convaincre quelqu'un qui écoute. Mais si quelqu'un n'écoute pas...

C'était comme jeter des petits pois contre un mur. Je suis allé voir le directeur, mais il n'a pas voulu m'écouter.

Dès que j'ai appris que les niveaux de radiation à l'extérieur du site industriel étaient également élevés, je me suis rendu au quartier général régional de la Protection civile. J'étais tenu de le faire. J'étais également tenu de me rendre à la Direction de la Protection civile du district militaire de Kyiv et au quartier général régional de la Protection civile de Gomel. J'ai essayé de composer le numéro interurbain, comme prévu. J'ai constaté que la communication ne se faisait pas. J'ai appelé l'opératrice, qui m'a dit : « Vous n'êtes pas autorisé à passer d'appels interurbains. » « Qui vous l'a interdit ? » Je ne me suis rendu au quartier général régional de la Protection civile que parce que j'avais une ligne directe entre mon bureau et ce quartier général, et qu'ils (le directeur et ses hommes de main) avaient oublié de la couper dans leur précipitation.

J'ai signalé un « accident radiologique général » au quartier général... mais lors du procès, le chef d'état-major régional de la protection civile, Kornyushin, a déclaré : « Je pensais que Vorobyov plaisantait, je pensais que c'était un exercice... »

Lorsque les officiers du quartier général régional de la protection civile sont arrivés le matin (ils avaient enfin été mis en alerte), je les ai informés de la situation. Ils étaient accompagnés de Malomuzh, le secrétaire du comité régional de Kyiv. Ils ont dit : « Nous allons tout rapporter à Malomuzh. » Puis ils m'ont confié la tâche : « Malomuzh a ordonné de ne pas paniquer. Il a ordonné une reconnaissance radiologique secrète. Ce sont les ordres de Malomuzh. Discrètement. Pour que personne ne voie quelqu'un se promener avec du matériel. » Je n'arrivais pas à imaginer comment cela serait possible. J'ai immédiatement dit aux officiers : « C'est impossible. On le verra de toute façon ; vous ne pouvez pas le cacher. »

Dès l'arrivée de Malomuzh — j'insiste : dès l'arrivée de Malomuzh —, le directeur m'a ordonné : « Ne donnez d'informations à personne. Ni à la direction, ni à mes subordonnés. » Je ne lui ai pas répondu. Où pouvais-je aller en haut ? Uniquement dans la région. Tout était bloqué. Quant à mes subordonnés, je le leur avais déjà dit.

Le directeur tenait une réunion dans son bureau. Lorsque les agents sont arrivés, j'ai été convoqué d'urgence au bureau du directeur.

Je suis monté au bureau du directeur, au troisième étage. Bryukhanov était à son bureau et Malomuzh se tenait au milieu de la pièce. Pendant qu'ils me cherchaient, la réunion était déjà terminée. Quand je suis entré, Korotkov, le médecin-chef du service sanitaire et épidémiologique, faisait son rapport. Étaient également présents Korobeynikov, chef du laboratoire de dosimétrie externe, Rakitin, chef du premier service, le colonel Zinkin, et je ne me souviens plus des autres. C'était le lendemain matin de ma deuxième visite, entre six et sept heures.

Le directeur recevait des rapports. Pas Malomuzh. Et il était informé de la situation réelle ; personne ne mentait. Korotkov a signalé qu'il y avait des malades, dont un qui était mourant. De toute évidence, les niveaux de radiation étaient énormes ; on observait clairement des signes de maladie due aux radiations. Malomuzh était donc au courant de la situation dès le matin.

Je n'ai pas eu la parole et je n'ai pas fait de rapport à Malomuzh. Malomuzh a posé la limite :

Est-il nécessaire ou non d'évacuer la population de Pripyat ?

Korobeynikov a dit que ce n'était pas nécessaire. Je suis intervenu. Il a dit que le directeur ne pouvait pas décider d'une évacuation, mais que la population devait être informée...

Le petit homme m'a dit : « Asseyez-vous. Cette annonce ne vous regarde pas. »

Concernant l'évacuation : les documents précisent clairement dans quels cas le directeur et le président du comité exécutif régional sont habilités à prendre la décision d'évacuation. Un document conférait au directeur ce pouvoir. Selon ce document, nous vivrions encore à Pripyat, compte tenu des doses de radiation extrêmement élevées. Théoriquement, le directeur avait le pouvoir de décider, mais...

Lors de cette réunion, il a été clairement indiqué qu'il fallait éviter toute panique. Korobeynikov a déclaré qu'une évacuation était inutile, et Malomuzh a insisté sur la nécessité de prévenir la panique.

La décision d'évacuer a été prise le 27 avril, mais personne n'a dit qu'il fallait prendre des mesures pour informer la population.

— En agissant ainsi, Bryukhanov a commis un crime énorme contre les habitants de sa ville natale, contre le pays : êtes-vous d'accord avec cela, Serafim Stepanovich ?

- Il s'avère que oui. J'avais l'impression que quelqu'un faisait pression sur le réalisateur.

Je sais aussi (un agent de la protection civile que je connais me l'a dit) que des officiers du quartier général de la protection civile sont venus à Malomuzh à minuit et lui ont dit qu'il fallait avertir la population car il y avait des enfants en ville. Malomuzh est devenu complètement inconscient. Il leur a dit de ne pas semer la panique.

Ce sont là les faits, et des militants publics défendent l'honneur de V.

Un homme de petite taille devrait y penser.

À mon avis, tout n'est pas en ordre non plus concernant les prix.

De véritables héros de Tchernobyl, tels que l'extraordinaire pilote Nikolaï Andreïevitch Volkozoub et Anatoli Andreïevitch Sitnikov, qui ont sacrifié leur vie pour éviter une catastrophe encore plus grave, n'ont reçu aucune distinction. Alexandre Esaulov, travailleur acharné et dévoué, véritable pilier de la gestion de la catastrophe et vice-président du Comité exécutif de la ville de Pripiat, n'a lui non plus été récompensé.

À mon avis, la question incontestable de la décoration de ces courageux pompiers a été réglée avec une lenteur inacceptable : n'aurait-on pas pu leur décerner le titre prestigieux de Héros de l'Union soviétique et leurs médailles de leur vivant, début mai 1986 ? Après tout, il ne faisait aucun doute qu'ils avaient accompli un acte héroïque.

La machine à récompenses fonctionnait tout simplement lentement, conformément aux anciennes règles. Et parfois même la procédure de « nomination » elle-même. Il y avait cependant quelques exceptions curieuses. Devant moi se trouve la « fiche de récompense » de l'ancien premier secrétaire du comité du Parti de la ville de Pripyat, A.S. Gamanyuk – l'homme personnellement responsable de l'incident à la centrale nucléaire et qui a reçu un blâme du Parti pour cela.

Ce document indique : « Depuis sa sortie de l'hôpital le 4 mai, il participe à la gestion des conséquences de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl. L'appareil du comité du parti de la ville, dirigé par A.S. Gamanyuk, a examiné et continue d'examiner la mission prioritaire du parti : la gestion des conséquences de l'accident sur la population. » Il est proposé que le camarade Gamanyuk reçoive le certificat d'honneur du Présidium du Soviet suprême de la RSS d'Ukraine. Et sous ce document figurent... la signature d'A.S. Gamanyuk lui-même et le sceau du comité du parti de la ville de Pripyat !

La question des récompenses pour ceux qui ont participé aux opérations de nettoyage après l'accident a été réglée de différentes manières. Certains ont reçu des médailles, d'autres des certificats ou des primes. Dans une unité militaire – au domicile du colonel Stepanov – on m'a montré des insignes artisanaux distribués à tous les ouvriers chargés du nettoyage. Des insignes uniques, il faut le dire. Pourtant, il me semble que la question de la reconnaissance de tous ceux qui ont pris part à des événements d'une importance historique mondiale n'a jamais été pleinement résolue.

En conséquence, je propose au Présidium du Soviet suprême de l'URSS d'instituer une médaille commémorative « Aux participants à la gestion des conséquences de l'accident de Tchernobyl ». L'événement le plus tragique depuis la Grande Guerre patriotique doit être commémoré avec dignité, et ceux qui y ont participé doivent recevoir la reconnaissance qui leur est due.

Et un seul privilège devrait être accordé à ceux qui reçoivent une telle médaille : celui de bénéficier immédiatement et en priorité de soins médicaux hautement qualifiés.

Dernier avertissement

Il y a cent ans, le 2 juin 1887, alors qu'il se trouvait dans le district de Roslavl, dans la province de Smolensk, à environ trois cents kilomètres de Tchernobyl, Vladimir Ivanovitch Vernadski, qui deviendra plus tard un éminent scientifique soviétique, académicien et premier président de l'Académie des sciences d'Ukraine, écrivait à sa femme :

Les observations d'Oersted, d'Ampère et de Lenz ont jeté les bases de l'étude de l'électromagnétisme, qui a décuplé les capacités humaines et promet, à l'avenir, de transformer radicalement notre existence. Tout cela est né de l'observation des propriétés particulières du minerai de fer magnétique... Et je me demande : d'autres minéraux possèdent-ils des propriétés similaires ? Si oui, cela ne révélerait-il pas un tout nouvel éventail de forces, n'ouvrirait-il pas de nouvelles perspectives d'applications, ne décuplerait-il pas la force humaine ?... Est-il possible de réveiller des forces inconnues et terrifiantes dans différents corps ?

Cette citation est tirée d'un article fascinant d'I. I. Mochalov, « Les premiers avertissements de la menace d'un omnicide nucléaire : Pierre Curie et V. I. Vernadsky », publié dans le troisième numéro de la revue « Problèmes d'histoire des sciences naturelles et de la technique » en 1983. L'omnicide est un terme relativement récent désignant le massacre généralisé de populations.

Une lettre d'un jeune diplômé de vingt-quatre ans du département de physique et de mathématiques de l'université de Saint-Pétersbourg, écrite dix ans avant la découverte de la radioactivité par A. Becquerel, contenait peut-être le premier avertissement de l'histoire de l'humanité concernant une nouvelle ère qui approchait, celle qui nous affecte si douloureusement aujourd'hui à Tchernobyl, promettant l'anéantissement complet de l'humanité en cas d'utilisation militaire de l'énergie nucléaire.

Tout au long de sa vie, V. I. Vernadsky fut préoccupé par la perspective, d'abord vague puis de plus en plus tangible, d'utiliser cette force terrible :

« Nous, enfants du XIXe siècle, nous sommes habitués à la puissance de la vapeur et de l'électricité à chaque instant ; nous savons combien elles ont profondément transformé et transforment encore la structure sociale de l'humanité. Et maintenant, avec le phénomène de la radioactivité, des sources d'énergie atomique nous sont révélées, des millions de fois plus puissantes que toutes les sources d'énergie jamais imaginées. Involontairement, avec appréhension et anticipation, nous tournons notre regard vers cette force nouvelle qui se déploie devant la conscience humaine. Que nous promet-elle dans son développement futur ?... Avec espoir et crainte, nous contemplons ce nouveau protecteur et allié » (1910).

« Le radium est une source d'énergie ; il agit puissamment sur le corps d'une manière qui nous est encore obscure, provoquant des changements incompréhensibles, mais étonnants, autour de nous et en nous... C'est une sensation étrange de voir ces nouvelles formes de matière, extraites par le génie humain des profondeurs de la Terre. Ce sont les premiers germes de la puissance du futur. Que se passera-t-il lorsque nous les aurons obtenus en quantité suffisante ? » (1911).

Ainsi, à l'époque où les dosimétristes arpentaient encore Kyiv et où l'on envisageait sérieusement l'abattage massif des célèbres châtaigniers et peupliers de la ville, je visitai la maison où Vladimir Ivanovitch Vernadski travailla de 1919 à 1921. Une plaque commémorative à la mémoire de cet homme brillant est apposée sur le bâtiment abritant le Présidium de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine. J'avais l'impression qu'il s'était approché de la fenêtre du bureau présidentiel, nous observant d'un air interrogateur depuis les profondeurs du Kyiv d'antan, à une époque où les cochers passaient en trombe devant cette maison sur les pavés et où rares étaient ceux qui, dans le monde, avaient encore entendu le mot « radiation ». Et où personne ne prenait au sérieux les prédictions des scientifiques.

Je suis allé rencontrer le vice-président de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine, un éminent botaniste et écologiste soviétique, et académicien de cette même Académie, Konstantin Merkuryevich Sytnik. Voici ce qu'il m'a dit :

« C'est une tragédie, une immense tragédie pour les nations, qui a touché directement des centaines de milliers de personnes. Un nouveau facteur environnemental est apparu. Je n'exagère rien, mais il serait encore plus grave de le sous-estimer. Bien sûr, dans notre obsession pour la question de Tchernobyl, nous ne devons pas oublier qu'aujourd'hui encore, les usines ukrainiennes continuent d'émettre de la fumée, que le bassin du Dniepr reste pollué par les usines chimiques et métallurgiques. Cependant, un nouveau facteur lié à l'accident existe bel et bien, et il est néfaste. »

L'existence de la radioactivité inquiète beaucoup les gens, et c'est normal. La plupart des gens ne se sont jamais souciés des seuils maximaux autorisés pour les oxydes d'azote ou le dioxyde de soufre. Mais aujourd'hui, les niveaux de rayonnements gamma, bêta et alpha les intéressent de près. Cela s'explique par les années que nous évoquons les tragédies d'Hiroshima et de Nagasaki, et par les longs discours sur l'immense danger que représente la radioactivité pour l'humanité. Ces informations se sont progressivement ancrées dans les esprits, et la radioactivité est perçue comme un facteur de risque majeur. Il y a là un phénomène psychologique, un décalage entre l'émotion et la connaissance. Tout le monde sait que les émissions industrielles libèrent des substances cancérigènes dans l'environnement, mais cela ne suscite guère d'émotion.

La radioactivité est un tout autre sujet. Les gens sont très inquiets ; ils craignent pour leurs enfants et petits-enfants, car on a beaucoup parlé des conséquences génétiques et à long terme. Les scientifiques comme les médias doivent en tenir compte.

Nous devons expliquer la situation actuelle objectivement et sobrement, sans minimiser les inquiétudes de la population. Il ne faut pas craindre de semer la panique, car la panique naît du manque d'information. Pourtant, tels des perroquets, nous ne répétons qu'une seule chose : que les aliments sont propres, qu'ils sont testés, etc. Mais si moi-même je n'y crois pas, si je n'ai pas bu de lait depuis des mois, comment puis-je garantir la sécurité alimentaire ? Allez à la gare et voyez ce que les gens ramènent de Moscou : des sacs remplis de provisions.

La plupart d'entre eux sont sceptiques quant à ce que nous écrivons. Disons :

En juin et juillet, les médecins répétaient sans cesse, dans leurs bulletins excessivement optimistes, que la baignade dans le Dniepr, près de Kyiv, était sans danger. À l'époque, j'étais persuadé que c'était formellement interdit. Car une certaine quantité de radionucléides s'était accumulée dans la vase des berges. Rien ne serait arrivé aux habitants de Kyiv s'ils s'étaient abstenus de se baigner pendant un an ou s'ils n'étaient pas allés cueillir des champignons en forêt.

Bien sûr, nous ne pouvons pas aggraver ce problème. Pourquoi ? Parce que la nature est en train de mettre en œuvre un puissant processus de dilution et de dispersion des radionucléides – et c'est ce qui nous sauve. Une fois de plus, la nature est notre sauveuse. Je parle des arbres, du sol et des eaux de la mer de Kiev, qui ont absorbé la majeure partie des rejets radioactifs. Combien de fois avons-nous maudit cette mer qui surplombe notre ville ! Mais dans cette situation, elle s'est révélée un réservoir précieux, absorbant une partie des radionucléides dans ses sédiments, qui se sont ensuite déposés au fond. La mer s'est montrée radioactive ; elle a absorbé une partie des particules, et nous espérons qu'à terme, les radionucléides seront dilués à des concentrations insignifiantes.

La question de l'eau me tient particulièrement à cœur, car je préside le groupe de travail chargé du suivi de la qualité de l'eau dans le bassin du Dniepr. Le Dniepr est un élément crucial de toutes nos préoccupations, peut-être même le plus important. Trente-cinq millions d'Ukrainiens dépendent de l'eau du bassin du Dniepr. Immédiatement après l'accident, une série de mesures d'urgence ont été prises pour protéger les sources d'eau, et je peux affirmer que la population ukrainienne bénéficie d'une eau potable saine. Je l'affirme en toute responsabilité.

Parallèlement, nous devons nous préparer à toute éventualité. C'est pourquoi, en collaboration avec l'Institut de cybernétique V. M. Glushkov de l'Académie des sciences d'Ukraine, nous avons élaboré un modèle mathématique pour étudier et prévoir les conditions hydrologiques du bassin du Dniepr. Ce modèle anticipait diverses situations possibles, y compris les plus extrêmes, et prévoyait toute une gamme de mesures spécifiques pour y faire face. Mais jusqu'à présent, de telles situations extrêmes ne se sont pas produites et aucun danger ne s'est manifesté. Nombreux sont ceux qui redoutent le printemps 1987, et en particulier la crue printanière. Que dire ?

Dans la tension de l'urgence, on a oublié que nous avions déjà connu une inondation de cette ampleur : le 26 avril 1986, lorsque les rivières ont débordé et que la centrale nucléaire de Tchernobyl a rejeté ses émissions directement dans l'eau. Je ne m'attends pas à de graves conséquences de l'inondation de 1987.

Quelles sont les leçons de Tchernobyl ?

Nous avons récemment organisé une conférence scientifique classique sur Tchernobyl et ses conséquences. Une centaine de personnes y ont assisté, avec des chiffres, des graphiques et des calculs.

Physiciens, biologistes, généticiens. Il y avait des rapports intéressants, et certains étaient même très optimistes. Et ce n'était pas l'optimisme feint dont parlait Chingiz Aitmatov. Vous vous souvenez, dans « L'Échafaud » : « Combien de temps allons-nous encore prétendre que même nos catastrophes sont les meilleures ? » Non, dans nos cercles, nous étions très francs.

De nombreuses données objectives nous incitent encore à l'optimisme. Mais nous devons savoir les communiquer de manière à convaincre. Il nous faut trouver des scientifiques capables de s'exprimer avec éloquence, en s'appuyant sur des faits et des chiffres, afin d'inspirer confiance aux auditeurs et aux téléspectateurs.

Et, bien sûr, l'une des principales leçons est d'ordre moral. L'accident de Tchernobyl a exacerbé l'amertume et la désillusion envers la science. Vous en avez d'ailleurs parlé au Congrès des écrivains ukrainiens, n'est-ce pas ?

- J'ai parlé.

Mais il ne s'agit pas tant de la science elle-même que de l'éthique des scientifiques. Cette situation se présente souvent : deux ou trois scientifiques, de rang et de titre à peu près équivalents, s'opposent catégoriquement. L'un d'eux refuse, tandis que les deux autres approuvent. Que doivent faire les décideurs ? Naturellement, ils choisissent la réponse qui leur convient. Malheureusement, même le scientifique qui refuse ne cherche pas toujours à défendre son point de vue, à faire éclater le problème au grand jour, à prendre la parole dans des instances de haut niveau, etc. Il craint par exemple de subir un malaise émotionnel ou d'entrer en conflit avec des personnes ou des institutions influentes.

Voici un défi pour vous, en tant qu'écrivain et chercheur : explorez les racines de cette disparité de comportement parmi les plus grands spécialistes. Quelles en sont les raisons ?

Et au final, toute l'histoire de Tchernobyl a jeté une ombre sur la science.

Surtout en ce qui concerne son caractère moral.

La leçon la plus importante de Tchernobyl est peut-être que toute faute morale, même la plus infime, chez un scientifique, tout manquement à la conscience, doit être sévèrement puni. Nous avons oublié qu'autrefois, une personne malhonnête n'était pas ébranlée. Autrefois. Mais aujourd'hui, la responsabilité des scientifiques quant à leurs propres découvertes et à l'expertise déployée dans le cadre de grands projets de construction est décuplée. Les scientifiques doivent assumer pleinement leurs idées, leurs convictions. Mais combien de fois voit-on cela ?

Voici les conversations qui ont eu lieu dans le bâtiment consacré au nom de V.I.

Vernadsky, qui a déclaré en 1922 :

« Un scientifique n'est ni une machine ni un soldat exécutant des ordres sans réfléchir aux conséquences ni à la finalité de ces ordres... Travailler sur l'énergie atomique exige un sens des responsabilités face aux découvertes faites. Je souhaite que cette dimension morale soit reconnue dans le travail scientifique, pourtant si éloignée des dimensions spirituelles de la personnalité humaine, comme en témoigne la question des atomes. »

Mes voyages sur les traces de Tchernobyl m'ont conduit à Moscou à l'automne 1986, à l'endroit même où, quarante ans plus tôt, le 25 décembre 1946, le premier réacteur nucléaire uranium-graphite d'Europe, le F-1 – une véritable première en son genre – entrait en service. À l'époque, c'était Pokrovskoïe-Streshnevo, en périphérie de Moscou, et une dense forêt de pins s'y dressait. Les pins sont toujours là. Aujourd'hui, l'Institut I.V. Kourtchatov de l'énergie atomique s'y trouve.

Je suis venu rencontrer Valery Alekseevich Legasov, académicien, membre du Présidium de l'Académie des sciences de l'URSS, premier directeur adjoint et directeur du département de l'Institut, et lauréat des prix Lénine et d'État de l'URSS. Les principaux domaines de recherche de Valery Alekseevich sont la technologie nucléaire et l'énergie hydrogène, la chimie des plasmas et la synthèse des composés de gaz rares. Mais en 1986, le nom de l'académicien Legasov a fait le tour du monde suite à la catastrophe de Tchernobyl. Valery Alekseevich est arrivé à Pripyat le jour même de l'accident et a été nommé membre de la Commission gouvernementale.

J'ai eu une sorte de connaissance de l'académicien Legasov bien avant de le rencontrer en personne. Alors que je travaillais sur le film de science-fiction « Mise en œuvre » (studio Kievnauchfilm), j'étais assis dans la salle de montage et je passais en revue des dizaines de fois l'interview de Valery Alekseevich avec l'équipe de tournage.

Ces mots m'ont particulièrement marqué :

« Je tiens à souligner qu'au fil des ans, ce mal – ce manque d'attention à la nouveauté, cette incapacité à l'éclairer – est devenu chronique et difficile à guérir. Il l'est devenu parce que, dès l'enfance, on ne nous apprend pas vraiment à apprécier la nouveauté, à la distinguer de l'ancien. Dans n'importe quelle classe, qu'il s'agisse de sciences humaines ou de sciences exactes, on entend généralement dire aux enfants quel est un bon livre, quelle est la précision de cette équation, quelle est la qualité de cette expérience. Mais jamais on ne leur demande : « Comment auriez-vous pu faire mieux ? Qu'est-ce qui ne va pas dans cette expérience, ou dans ce livre ? » »

Mais la créativité, le désir d'améliorer les choses, commence par le rejet de ce qui paraît bon et idéal. Notre école nous apprend à utiliser ce que nous avons, plutôt que de rejeter ce que nous avons accompli ou de créer quelque chose de nouveau.

J'ai trouvé cette idée profondément importante, car elle révèle l'une des causes de nombre de nos maux, y compris Tchernobyl. Nos écoles concentrent toute leur énergie à former des garçons et des filles obéissants, sages et consciencieux – de petits êtres prêts au compromis – sans cultiver l'esprit critique ni une approche objective des phénomènes naturels et de la réalité sociale, en tenant compte de tous les avantages et inconvénients. Elles inculquent une pensée normative, tandis que la critique (et plus souvent, l'incrédulité et le cynisme) s'apprennent aux jeunes dans la rue, parfois par la famille, les livres et les connaissances. Mais bien souvent, l'élève découvre tout cela par lui-même.

Il était très intéressant de discuter avec Valery Alekseevich Legasov des leçons de l'accident de Tchernobyl : « Il se trouve qu'avant même l'accident de Tchernobyl, j'étais confronté à des questions de sécurité industrielle, et en particulier à la sûreté des centrales nucléaires. Suite au bombardement israélien du centre de recherche nucléaire en Irak, les conséquences d'une éventuelle attaque contre une centrale nucléaire ont été débattues non seulement dans les milieux scientifiques, mais aussi au-delà. Notre article dans la revue « Priroda » (Nature, 1985, n° 6) y était consacré (Legasov V. A., Feoktistov L. P., Kuzmin I. I. Énergie nucléaire et sécurité internationale). Déjà à l'époque, face à cette problématique, nous étions arrivés à la conclusion qu'une guerre impliquant une forte densité de centrales nucléaires serait une folie. Des régions trop vastes resteraient contaminées par les radiations pendant longtemps. »

Mais pour toute personne sensée, une autre question s'est posée : que se passerait-il si nous supprimions l'énergie nucléaire ? Et si nous la remplacions par une source d'énergie équivalente, comme des centrales à gaz, à charbon ou à pétrole ? Nous avons donc commencé à raisonner – je le répète, même avant Tchernobyl : imaginons qu'une bombe frappe une centrale nucléaire. C'est catastrophique. Mais que se passerait-il si elle frappait non pas une centrale nucléaire, mais une centrale thermique construite à la place ? Et nous avons constaté que ce serait tout aussi grave. Les explosions, les incendies et la formation de composés toxiques tueraient davantage de personnes et paralyseraient des régions entières, même si ce serait pour une durée plus courte.

Après ces analyses, j'en arrive à la conclusion suivante : le problème n'est plus le type de technologie, mais son ampleur et sa concentration. Le niveau de concentration des capacités industrielles actuelles est tel que la destruction de ces installations, accidentelle ou intentionnelle, entraîne des conséquences très graves. L'humanité, dans son développement, a créé une telle densité de sources d'énergie diverses et de composants potentiellement dangereux – qu'ils soient biologiques, chimiques ou nucléaires – que leur destruction, délibérée ou accidentelle, provoque aujourd'hui des catastrophes majeures.

Aujourd'hui, le défi réside dans la duplication de diverses installations et la concentration des grandes capacités. Autrefois, seules quelques centrales nucléaires étaient mises en service, leur fiabilité étant assurée par un personnel hautement qualifié et le strict respect de toutes les réglementations techniques. Juste ici, à l'extérieur de la fenêtre, le premier réacteur nucléaire national fonctionne de manière fiable. Mais ensuite, lorsque des solutions techniques fiables ont fait leurs preuves, elles ont commencé à être reproduites, augmentant simultanément la capacité des installations. Et l'approche à adopter pour un petit nombre de ces installations et pour un grand nombre d'entre elles, à forte capacité, doit être totalement différente.

On a assisté à un bond qualitatif : ces objets sont plus nombreux, ils sont devenus beaucoup plus puissants et l'attitude envers leur fonctionnement s'est dégradée.

- Pourquoi cela s'est-il produit ?

Je pense que la dynamique était très forte. Les besoins en électricité étaient importants. Il fallait mettre en place et développer rapidement de nouvelles capacités. Et « rapidement » signifiait ne pas modifier fondamentalement les projets existants. Le nombre de personnes impliquées dans la fabrication et l'exploitation des équipements augmentait rapidement. Or, les méthodes et les formations ne pouvaient pas suivre le rythme de développement.

Ce serait relativement simple si l'ennemi pouvait être défini comme, par exemple, un réacteur nucléaire ou l'énergie nucléaire. Mais ce n'est pas le cas. Et même si nous abandonnons cette méthode technique pour la remplacer par une autre, la situation ne sera pas « acceptable ». Elle sera pire. Voilà le problème. Car l'ennemi n'est pas la technologie. Ce n'est ni le type d'avion, ni le type de réacteur nucléaire, ni le type d'énergie. Si l'on considère ce problème à grande échelle, le principal ennemi est la manière même de créer et de mener des processus énergétiques ou techniques, qui repose sur l'humain. Le facteur humain est primordial. Si, auparavant, nous considérions l'ingénierie de la sécurité comme un moyen de protéger les personnes des impacts potentiels des machines ou d'autres facteurs nocifs, la situation est aujourd'hui bien différente.

Aujourd'hui, la technologie doit être protégée des humains. Des humains, en effet, qui détiennent un pouvoir incroyable.

Il faut se protéger de tout ce qui touche à l'humain : des erreurs du concepteur, du planificateur et de l'opérateur qui pilote le processus. C'est une philosophie radicalement différente.

Quelles sont les tendances mondiales actuellement observées ? Le nombre d'accidents – qu'il soit mesuré pour 1 000 habitants ou selon d'autres indicateurs – est en baisse. Mais lorsqu'ils surviennent, même s'ils sont moins fréquents, leur ampleur augmente.

C'est comme pour un avion : avant, quatorze personnes mouraient dans un accident d'avion, aujourd'hui, deux ou trois cents.

Tout à fait. Et voici la première conclusion : Tchernobyl a démontré la lenteur de l'humanité à faire évoluer son approche et sa philosophie de la sécurité. Il faut préciser qu'il ne s'agit pas d'un simple retard national, mais d'un retard mondial. D'où les tragédies de Bhopal, Tchernobyl et Bâle.

Il est impossible, erroné et insensé d'abandonner les réalisations du génie humain. Abandonner le développement de l'énergie nucléaire, de l'industrie chimique, ou de toute autre technologie. Ce serait inutile. Deux choses doivent être faites : premièrement, bien comprendre l'impact environnemental de ces nouvelles machines et technologies majeures ; deuxièmement, développer un système d'interaction homme-machine. Il ne s'agit pas d'un problème individuel ; c'est un enjeu bien plus général et important. En effet, de telles interactions peuvent engendrer de graves catastrophes, des problèmes dus à la négligence, à l'inconscience ou à des actions inappropriées. Peu importe qui a commis l'erreur : le directeur de l'usine ou l'opérateur.

Il nous faut désormais viser l'optimum du système : une automatisation optimale, une intervention humaine optimale dans les processus et des solutions optimales pour tous les problèmes organisationnels et techniques liés à ces systèmes technologiques complexes. Parallèlement, nous devons mettre en place, dans la mesure du possible, des barrières de protection pour les cas où des erreurs humaines se produisent et où les machines se révèlent peu fiables.

Ici, et pour la première fois, j'aimerais vous faire part d'une réflexion peut-être inhabituelle. Jusqu'ici, nous avons abordé des sujets familiers. Eh bien, la voici. Nous constatons tous, comme on dit, à l'œil nu, qu'à chaque étape du développement technologique, il existe un certain manque de perfectionnement, une certaine négligence, pour ainsi dire. À chaque étape, de la conception à l'exploitation. Ce sont des faits avérés, énoncés dans la décision du Politburo du Comité central du PCUS sur les causes de l'accident de Tchernobyl. Je n'ai cessé de me demander : pourquoi cela se produit-il ?

Et vous savez, j'en arrive à une conclusion paradoxale : je ne sais pas si mes collègues seront d'accord avec moi ou me critiqueront, mais j'en viens à la conclusion que c'est parce que nous sommes devenus obsédés par la technologie. De manière pragmatique. Par pure technologie. Cela englobe de nombreux aspects, pas seulement la sécurité. Réfléchissons : pourquoi, à cette époque, alors que nous étions bien plus pauvres et que la situation était bien plus complexe, pourquoi, durant une période historiquement insignifiante – les années 1930, 1940 et 1950 – avons-nous réussi à stupéfier le monde entier par la rapidité avec laquelle nous développions de nouvelles technologies et à acquérir une renommée pour leur qualité ? Après tout, le Tu-104, à sa sortie, était un avion de grande qualité. La centrale nucléaire créée par Igor Vassilievitch Kourtchatov et ses collègues était à la fois novatrice et une solution efficace.

Que s'est-il passé, et pourquoi ?

On tente d'abord d'attribuer cela à des facteurs subjectifs et organisationnels. Mais c'est une explication superficielle. Nous sommes un peuple puissant, doté d'un potentiel immense. Chaque dirigeant et chaque système organisationnel a, à un moment ou un autre de l'histoire, pris des décisions plus ou moins judicieuses – mais il est certain qu'elles n'ont pas pu avoir un impact aussi profond.

Et j'en suis arrivé à une conclusion assez paradoxale : la technologie dont notre peuple est fier, et qui a culminé avec le vol de Gagarine, a été créée par des gens qui se sont appuyés sur les travaux de Tolstoï et de Dostoïevski...

— Voilà une conclusion étonnante venant d'un spécialiste technique.

Mais je crois que c'est vrai. Les inventeurs de la technologie à cette époque étaient imprégnés des plus grandes valeurs humanitaires, d'un sens moral aigu et d'une aspiration politique forte : bâtir une société nouvelle, la plus avancée possible. Ce sens moral élevé imprégnait tout : leurs relations, leur rapport aux autres, à la technologie, à leurs responsabilités. Tout cela était profondément ancré dans leur éducation. La technologie n'était pour eux qu'un moyen d'exprimer ces qualités morales.

Ils exprimaient leur morale à travers la technologie. Ils traitaient la technologie qu'ils créaient et utilisaient de la même manière que Pouchkine, Tolstoï et Tchekhov leur avaient appris à traiter tout dans la vie.

Mais dans les générations suivantes, de nombreux ingénieurs s'appuient sur les travaux des « technologues », ne percevant que l'aspect technique des choses. Or, si une personne est élevée uniquement dans un contexte technique, elle ne pourra que reproduire et améliorer la technologie, mais sera incapable de créer quoi que ce soit de fondamentalement nouveau ou responsable.

Il me semble que le point commun de tout ce qui se passe est que le rôle de la morale – le rôle de notre histoire culturelle – a longtemps été ignoré, alors même que tout cela fait partie d'une même chaîne. De fait, tout cela a conduit certaines personnes, occupant des postes à responsabilité, à agir de manière insuffisamment responsable. Mais il suffit d'un seul individu défaillant pour fragiliser la chaîne et la rompre.

D'ailleurs, si l'on en croit les responsables directs de l'accident, leurs intentions étaient, en général, les meilleures : exécuter un ordre, accomplir une tâche.

— Valery Alekseevich, comprenaient-ils seulement ce qu'ils faisaient ?

« Ils pensaient bien faire les choses. Et ils enfreignent les règles au nom du bien commun. C'est ce que je pense. »

— Mais ils savaient pourtant qu'ils violaient toutes les règles de fonctionnement du réacteur ?

« Ils ne pouvaient pas faire autrement que de le comprendre. C'était impossible. Car ils transgressaient les commandements fondamentaux, comme on dit. Certains pensaient que ce n'était pas dangereux, d'autres que c'était même mieux que ce que prévoyaient les instructions, car, voyez-vous, leur objectif était louable : se réunir et accomplir leur mission cette nuit-là, à n'importe quel prix. À n'importe quel prix. »

Cependant, cela ne s'applique pas à ceux qui, avec une irresponsabilité flagrante, ont autorisé les essais et approuvé leur programme. Le principe de l'expérience était le suivant : en cas de perte de vapeur dans le groupe turbine – une situation d'urgence –, les groupes électrogènes diesel de la centrale sont censés se déclencher. Ils atteignent les paramètres requis pour alimenter le groupe en électricité non pas immédiatement, mais après quelques dizaines de secondes. Pendant ce laps de temps, la turbine, privée de vapeur mais continuant de tourner par inertie, est censée produire de l'électricité. Il était nécessaire de vérifier si le temps de décélération de la turbine était suffisant pour atteindre les paramètres requis des groupes électrogènes diesel. Le programme de cet essai a été rédigé avec une extrême négligence et n'a été approuvé ni par les physiciens de la centrale, ni par le concepteur du réacteur, ni par l'ingénieur du projet, ni par les représentants de Gosatomenergonadzor. Il a néanmoins été approuvé par l'ingénieur en chef, puis, sans son contrôle direct, modifié et enfreint lors de sa mise en œuvre.

Le faible niveau technique et le manque de responsabilité de ces personnes ne sont pas une cause, mais une conséquence. Une conséquence de leur faible moralité.

On entend souvent dire : « Une personne immorale est quelqu'un qui accepte des pots-de-vin, par exemple. » Mais c'est un cas extrême. Une personne est-elle morale si elle refuse d'améliorer ses conceptions, de passer des nuits blanches à souffrir, de chercher des solutions plus abouties ? Quelqu'un qui se dit : « À quoi bon se donner la peine si l'on peut trouver une solution acceptable sur le plan professionnel, même si elle n'est pas optimale, ni la meilleure ? » Et c'est ainsi que s'amorce le processus de régression technologique. Nous ne pourrons rien accomplir tant que nous n'aurons pas réinstauré une attitude éthique envers notre travail, quel qu'il soit : médical, chimique, nucléaire ou biologique.

« Et comment pouvons-nous rétablir cette attitude morale ? » Après un soupir et une longue pause :

- Eh bien... je ne peux pas être prophète ici.

— Et pourtant, Valery Alekseevich. Imaginez que vous soyez ministre de l'Éducation ou que vous ayez la responsabilité de décider du sort des écoliers. Que feriez-vous ?

Je l'ai déjà partiellement évoqué : nous devons restaurer le sens des responsabilités, l'esprit critique et le goût de l'innovation. À une certaine époque, certaines conditions extérieures ont freiné cela. Mais nous vivons aujourd'hui une période des plus favorables. Alors, allons-y ! Rien ne nous empêche de faire revivre les plus belles traditions nationales dans notre pays multinational. Personne ne nous en empêche. Comment procéder ? Faut-il augmenter ou diminuer l'importance de certaines matières ? Je ne sais pas. Mais je suis certain que nous devons attirer des personnalités intéressantes à l'école. Après tout, la Russie a toujours été forte car les enseignants sont souvent des modèles moraux pour leurs élèves.

Je souhaite également aborder l'indissociabilité de la culture générale et de la culture technique. Elles sont indissociables. Si l'on supprime une partie de l'histoire ou de la littérature de notre pays, si l'on perd de vue un aspect particulier, cela se retournera inévitablement contre nous, du fait de l'indissociabilité de la culture. De même, nous ne pouvons pas tout consacrer à la littérature et à l'art et oublier la technologie. Nous deviendrions alors une société impuissante. Une question naturelle se pose alors : celle de l'harmonie.

Revenons à Tchernobyl. Comment avez-vous vécu cet événement, à titre personnel et professionnel ? Avez-vous éprouvé un sentiment de culpabilité, non pas une culpabilité personnelle, mais la culpabilité collective des physiciens face à ce qui s'est passé ?

Je dirais qu'il y avait de la colère. Et de la frustration de constater que, dans cet institut, où des spécialistes exprimaient toutes les préoccupations et suggestions nécessaires, nous n'avions ni les moyens ni les ressources nécessaires pour mettre en œuvre le point de vue requis. Des rapports ont été rédigés, de nombreuses personnes ont pris la parole, et nous avons perçu le danger d'accroître la complexité des systèmes technologiques sans modifier la philosophie qui sous-tend leur conception. Des recommandations toutes faites existaient également. Par exemple, l'élément préventif le plus important serait la création de systèmes de diagnostic. Nous avons plaidé en faveur de ces systèmes, nous en avons testé certains, nous avons exigé leur développement et nous avons expliqué partout le danger que représentait notre manque de puissance de calcul pour construire les modèles nécessaires, évaluer la situation et former le personnel sur des simulateurs. Mais il s'avère qu'ils n'ont pas exigé suffisamment et qu'ils ne l'ont pas bien expliqué. En ce sens, il y avait de la colère, du moins c'est l'impression que cela donne. S'en prendre aux physiciens, ou même à la physique elle-même, c'est comme frapper une photocopie de son supérieur avec un bâton, comme cela se fait dans certains endroits au Japon. La physique est la science de pointe en matière de technologie ; on ne peut rien lui reprocher. Ce sont ceux qui l'utilisent mal qui sont à blâmer.

Et qu'ai-je vécu personnellement ? J'ai été relevé de mes fonctions le samedi 26 avril et je me suis rendu sur place en grande tenue. Aucun d'entre nous ne s'attendait à un accident d'une telle ampleur. La base nous avait mal informés à Moscou. Nous avons reçu des informations contradictoires. D'après une source, tout y était : un accident nucléaire, un risque de radiation, un incendie... en bref, tous les dangers étaient répertoriés. Puis, on a commencé à annoncer qu'ils essayaient de refroidir le réacteur, c'est-à-dire de le contrôler. S'ils essayaient de le contrôler, cela signifiait qu'il existait bel et bien et qu'il n'y avait pas de problème particulier. Mais à notre arrivée, samedi soir, j'ai aperçu une lueur rouge. Ce fut évidemment un choc et cela a immédiatement démontré la gravité de la situation. Il n'y avait plus de temps pour les émotions : il fallait improviser, déterminer les mesures à prendre, les actions à entreprendre, etc. Ce soir-là, nous nous sommes contentés d'évaluer la situation radiologique, et le dosimétriste le plus actif était le professeur Armen Artavazdovich Abagyan, directeur de l'Institut des centrales nucléaires. Le lendemain, lorsque je suis arrivé en véhicule blindé de transport de troupes au réacteur endommagé, c'est là que m'a envahi ce sentiment de colère dont je vous ai parlé. Et aussi ce sentiment d'impuissance face à une telle situation. Il n'y avait ni solutions prédéterminées, ni moyens techniques. Après tout, que s'était-il passé ? On disait toujours que la probabilité d'un accident nucléaire était extrêmement faible. Et la conception de la centrale garantissait effectivement cette faible probabilité. Mais la probabilité n'était pas nulle. Il s'ensuivait qu'un tel accident pouvait se produire une fois tous les mille ans. Mais qui pouvait affirmer que celui-ci ne se produirait pas cette année-là ? En 1986 ? Pourtant, la possibilité d'une intervention d'urgence avant que cet événement improbable ne survienne n'avait pas été envisagée.

Il est vrai que, quelque temps plus tard, lorsque j'ai dû me rendre à Vienne pour une réunion à l'AIEA, je me suis convaincu que le monde entier des sciences et des technologies, comme l'a démontré l'expérience, n'était pas très bien préparé à ce genre d'accident...

Et je tiens à ajouter ceci. Cela peut paraître paradoxal, mais dès que l'angoisse aiguë s'est dissipée, j'ai commencé à éprouver de la satisfaction dans mon travail. Je ne pense pas être le seul, loin de là, à ressentir cela. Car les conditions étaient réunies pour un travail efficace : pas de paperasse, pas de bureaucratie, pas d'autorisations. Une responsabilité colossale pesait sur les épaules de la Commission gouvernementale, surtout les premiers jours. Ce n'est que plus tard, lorsque la situation s'est apaisée, que les autorisations ont commencé à arriver. Mais à ce moment-là, c'était ainsi : tout le monde nous aidait, tout était à notre disposition, mais l'entière responsabilité des décisions prises reposait sur les épaules des personnes présentes, et en particulier sur celles de B.E. Shcherbina. Et cela s'est avéré très utile. La situation était dramatique, mais grâce à l'indépendance dont nous bénéficiions, conjuguée à la responsabilité, les efforts concertés de nombreuses personnes ont permis de limiter le nombre de victimes et de contenir relativement vite l'ampleur de l'accident.

Nous devions également résoudre des problèmes scientifiques. Le premier consistait à localiser l'accident. Nous n'avions aucun algorithme pour gérer ce genre de situation. La seule zone active se situait dans le ciel, à au moins deux cents mètres au-dessus du réacteur. Que faire ? Nous avons d'abord vérifié que le réacteur était à l'arrêt. Les capteurs de neutrons dans ces champs gamma étaient hors service, et tous les canaux de détection de neutrons étaient inopérants. Il nous fallait donc déterminer, à partir du rapport des isotopes à courte durée de vie et de leur taux d'émission, qu'il n'y avait pas de nouvelle production d'isotopes à désintégration rapide. Nous avons confirmé l'absence de nouvelle production. Le réacteur était à l'arrêt. Mais le graphite brûlait et produisait de la chaleur.

Si le graphite brûle, cela signifie que de l'air est aspiré par le bas et qu'un refroidissement se produit. Il aurait donc été possible de stabiliser le processus naturellement, sans rien faire, et d'attendre que le réacteur refroidisse de lui-même. Certes, l'attente aurait été très longue. Pourquoi cela aurait-il été avantageux ? Parce que le risque de pénétration dans le cœur, de fusion du fond ou de contamination des eaux souterraines aurait été automatiquement éliminé. Et il n'y aurait eu aucun problème.

Mais ensuite, à mesure que la température augmentait, l'activité du réacteur se propageait considérablement par les aérosols de produits de combustion en suspension dans l'air, et l'ampleur et l'intensité de la contamination devenaient extrêmement élevées. Recouvrir les vestiges du réacteur réduirait le risque de contamination atmosphérique, mais entraverait la dissipation de la chaleur, créant un risque d'échauffement et de migration du combustible vers le bas. Une décision s'imposait. La solution consistait à recouvrir le réacteur de matériaux capables à la fois de filtrer et de stabiliser la température. Parmi ces matériaux figuraient un métal à bas point de fusion (qui fond sans élévation de température), assurant une protection contre les radiations, et des carbonates, qui absorbent la chaleur du réacteur lors de leur décomposition et libèrent du dioxyde de carbone, contribuant ainsi à stopper la combustion du graphite.

Un problème sans précédent dans l'histoire mondiale était à l'œuvre. Les instruments traditionnels étaient généralement inadaptés, soit en raison de points de mesure inaccessibles, soit à cause des températures et des rayonnements élevés. De nombreux spécialistes et organisations ont dû inventer rapidement de nouvelles méthodes et de nouveaux moyens techniques pour les mesures, pour fixer les particules actives afin d'éviter leur dispersion par le vent, pour la construction et la décontamination. Beaucoup a été accompli et, comme nous pouvons le constater aujourd'hui, l'objectif a été atteint. Les experts occidentaux qualifieront plus tard ces méthodes d'innovantes et d'efficaces. Il est amer de constater que tout cela a été créé rapidement, non pas avant, mais après. Et à l'époque, le travail devait se faire de manière intuitive.

Et pour finir, je voudrais parler des jeunes. Bien sûr, nous avons rencontré diverses situations, parfois très désagréables. Mais certaines ont suscité l'admiration. Nous avons relaté l'héroïsme des pompiers. Certains, à la lecture de cet article, les ont maudits pour être restés trop longtemps sur place, s'exposant inutilement à des radiations excessives. Mais leur acte était véritablement héroïque et justifié, car dans la salle des turbines, il y avait aussi de l'hydrogène et du pétrole... Ils ont empêché la propagation de l'incendie, ce qui aurait pu entraîner la destruction de l'unité voisine. La première étape du confinement a été la bonne.

Et quel travail accompli par les pilotes militaires ! Un véritable exploit. Ils ont travaillé avec une efficacité irréprochable, tant sur le plan professionnel que sur tous les plans. Les troupes chimiques comptaient de nombreux jeunes hommes. La reconnaissance reposait sur leurs épaules. Ils ont opéré avec un courage et une précision absolus.

« Vous savez, tout se déroulait harmonieusement là-bas. Je ne peux pas dire que les jeunes y travaillaient plus dur qu'ailleurs, mais il est indéniable qu'ils se comportaient avec dignité. Les physiciens, qu'ils soient de Moscou ou de Kiev, se sont pleinement investis. Je dirais que ces jeunes ont fait preuve d'un travail remarquable, tant sur le plan humain que professionnel. »

...Ce n'est que maintenant que je comprends quelle personne remarquable le destin a mis sur mon chemin. L'académicien Valery Alekseevich Legasov, affectueusement surnommé « Valekseevich » par ses collègues. Je me souviens de son visage, celui d'un simple artisan ; j'entends encore sa voix grave et si particulière, ses paroles poignantes et implacables sur les causes de nos maux, pas seulement ceux de Tchernobyl, des causes qui ne relèvent pas du domaine de la pure technologie, mais bien du domaine de la morale.

La terrible et soudaine nouvelle de la mort de Valery Alekseevich me parvint juste au moment où je m'apprêtais à rejoindre l'académicien Legasov sur un plateau de tournage, à l'invitation de la réalisatrice leningradaise Valentina Ivanovna Gurkalenko, pour évoquer les démons de Tchernobyl. Le tournage devait commencer en mai 1988 et s'achever fin avril...

Vladimir Stepanovitch Goubarev, écrivain, journaliste, lauréat du prix d'État de l'URSS, auteur de la pièce « Sarcophage » et de la nouvelle « Lueur sur Pripyat » :

« La mort de Valery Alekseevich Legasov m'a choqué. »

Je connais Valery Alekseevich depuis longtemps, même avant Tchernobyl. Il était non seulement un grand scientifique, mais aussi un poète, un passionné de théâtre, un véritable penseur et un étudiant curieux de nombreux aspects de notre vie.

Lors de la catastrophe de Tchernobyl, j'ai vu l'académicien Legasov à l'œuvre et j'ai été convaincu de sa capacité à analyser instantanément une situation et à prendre les décisions les plus cruciales. Notre relation s'est renforcée à Tchernobyl, et après la catastrophe, à Moscou, Valery Alekseevich et moi nous rencontrions fréquemment et discutions franchement de nombreux sujets.

À l'automne 1987, il a pris une forte dose de somnifères.

Pourquoi a-t-il fait cela alors ? Valery Alekseevich n'a pas répondu à ces questions... Était-ce une coïncidence ?

C'est alors, pour la première fois, que j'ai ressenti le fossé qui s'était creusé entre l'académicien Legasov, en tant qu'homme et scientifique, et la réalité qui l'entourait. Il faut le dire franchement – aussi amer que cela puisse être –, Valery Alekseevich avait vécu comme coupé du monde ces deux dernières années. Ses amis en ont été témoins et peuvent le confirmer.

- En quoi ce « vide » s'est-il manifesté ?

Voici un exemple. Je lui avais demandé d'écrire un long article pour Pravda. Intitulé « D'aujourd'hui à demain », il a été publié le 5 octobre 1987. Il soulevait des questions de sécurité fondamentales et urgentes, non seulement dans le domaine de l'énergie nucléaire, mais aussi dans celui des grands systèmes technologiques en général. Cet article est tout simplement passé inaperçu auprès de ceux qu'il concernait principalement. Ils n'y ont même pas réagi. C'était comme si le scientifique écrivait, que nous lisions, et que tout continuait comme si de rien n'était.

Un mépris total pour ses idées et ses préoccupations – quoi de plus insultant pour un scientifique ?

Le vide dont je parlais a été en grande partie créé par Tchernobyl. Je suis convaincu que Tchernobyl a joué un rôle direct dans la décision fatale de Valery Alekseevich de mettre fin à ses jours. Et que les optimistes du département, qu'ils soient médecins ou physiciens nucléaires, se taisent…

Bien sûr, personne ne peut répondre définitivement à la question « pourquoi ? » qui tourmente désormais tous ceux qui ont connu, aimé et côtoyé Legasov. Le mystère de la mort est l'un des plus profonds mystères de l'existence… Et pourtant, nous devons comprendre ce qui a pu pousser l'académicien Legasov à ce point fatal. Car sa mort est un coup dur pour notre science, pour tous nos espoirs de voir triompher la vérité et la justice. C'est un reproche pour nous tous.

Il existe un autre élément à prendre en compte. Chimiste de formation, Legasov n'avait jamais été directement impliqué dans le fonctionnement des réacteurs nucléaires ni dans l'étude des avantages et des inconvénients de leur conception. Puis, à Tchernobyl, la vie l'a soudainement contraint à s'y intéresser de près. Le 27 avril 1986, il fut parmi les premiers, à bord d'un véhicule blindé de transport de troupes, à s'approcher de l'unité 4 pour comprendre ce qui s'était passé.

Il entreprit méticuleusement – c'est dans sa nature – de comprendre les causes de l'accident, l'ensemble complexe de celles-ci. Beaucoup de choses lui furent alors révélées, et il porta un regard neuf sur bien des choses, car Tchernobyl mit à nu les racines profondes de nos maux anciens. Voici comment il l'écrivit dans ses mémoires, et, de fait, dans son testament, publié après sa mort le 20 mai 1988 dans la Pravda : « Après avoir visité la centrale nucléaire de Tchernobyl, je suis parvenu à la conclusion sans équivoque que l'accident de Tchernobyl est l'apogée, le summum de toute la mauvaise gestion qui sévissait dans notre pays depuis des décennies. »

Je suis convaincu qu'après Tchernobyl, il est devenu une autre personne, tout comme vous et moi. Il voyait désormais tout ce qui l'entourait à travers le prisme de Tchernobyl.

Mais cela n'a pas plu à tout le monde.

Ainsi, certains ont commencé à minimiser le rôle de l'académicien Legasov après la catastrophe. Pourtant, je le répète, il a joué un rôle fondamental, voire crucial, à Tchernobyl. Durant les jours les plus critiques, ces personnes sont restées silencieuses, approuvant en tout point Valery Alekseevich. Mais après la construction de l'enceinte de confinement, elles ont commencé à critiquer ouvertement Legasov pour certaines décisions prises dans les premiers jours suivant l'accident, lui attribuant des actes qui ne lui étaient en rien imputables.

Une fois de plus, notre vieux mal nous a frappés : nous savons réprimander, humilier. Nous excellons dans cet art. La science de la haine, de l'obscurantisme et de l'intolérance est ancrée en nous depuis l'époque de Staline. Mais nous oublions de féliciter au bon moment, de dire un mot gentil, de soutenir ceux qui nous accompagnent dans l'adversité. Et alors, il est trop tard…

À mon avis, V. A. Legasov méritait amplement le titre de Héros du travail socialiste pour ses actes héroïques à Tchernobyl. Si ce n'est lui, alors qui ? Pourquoi n'a-t-il pas reçu cette distinction ? Maintenant que nous comprenons enfin quel scientifique, quel patriote, nous avons perdu, peut-être devrions-nous reconsidérer cette idée et, à titre posthume, décerner le titre de Héros à l'académicien Legasov ? Ce serait, à mon sens, parfaitement juste.

Ce vide ne se limitait pas aux questions liées à Tchernobyl. L'œuvre de toute une vie de Legasov était consacrée au développement de la chimie. L'une de ses caractéristiques les plus marquantes était qu'il ne vivait pas pour le présent, ni même pour l'avenir, mais qu'il se projetait dans le futur. Que se passerait-il après-demain, au XXIe siècle ?

Mais la grisaille qui, hélas, a profondément imprégné notre science ne vit que dans le présent. Et c'est ainsi que ce climat morne a rejeté les idées audacieuses de Valery Alekseevich, qui proposait la création d'équipes de recherche informelles et temporaires composées de jeunes chercheurs tournés vers l'avenir.

Bien sûr, aucune de ces raisons, prise isolément, n'aurait pu être décisive. Mais ensemble, elles créaient un contexte psychologique sombre. Il faut comprendre qu'il ne vivait que pour la science – il était obsédé par elle. Et lorsqu'il constata qu'après Tchernobyl, nombre de ses propositions et de ses avertissements restaient enlisés dans l'indifférence, il fit quelque chose d'injustifiable, d'inacceptable. Ce fut un cri de désespoir…

Il est possible que son état de santé, dégradé après Tchernobyl, ait également joué un rôle. Après tout, les radiations endommagent le système immunitaire. C'est pourquoi Legasov a passé beaucoup de temps à l'hôpital ces derniers temps. Pour le deuxième anniversaire de l'accident, je souhaitais lui consacrer un article d'une page entière dans la Pravda : « Tchernobyl, deux ans après ». Mais il est resté hospitalisé jusqu'à la fin du mois de mars.

Le 27 avril 1988, jour du deuxième anniversaire de Tchernobyl, Valery Alekseevich commanda une voiture pour midi. Le chauffeur arriva à l'heure précise. Il entra dans l'appartement… Legasov était déjà mort…

Une nouvelle tragédie de Tchernobyl, un nouveau coup de glas, un nouveau rappel à l'ordre. Car Tchernobyl a mis en lumière le fossé entre savoir et ignorance, entre vérité et mensonge, entre conscience et déshonneur.

Valery Alekseevich Legasov s'est rangé du côté du savoir, de la vérité et de la conscience. Malheureusement, ses adversaires se sont tenus, et se tiennent encore, de l'autre côté de l'abîme. Ils mènent une lutte silencieuse, presque imperceptible, creusant un vide autour du talent. Aujourd'hui, ils ont recours à des armes éprouvées : la calomnie, la dénonciation et la diffamation. Et ce, non seulement de son vivant, mais aussi après sa mort… Cette offensive de « l'inquisition du XXe siècle » doit être combattue sans relâche, sous peine de l'étouffer… La mort de l'académicien Legasov nous appelle à ce combat.

Je relis sans cesse le monologue de Valery Alekseevich. Beaucoup de choses sont aujourd'hui repensées, et les propos de Legasov sur la génération des grands scientifiques et techniciens de notre pays, qui s'appuyaient sur Tolstoï et Dostoïevski, peuvent désormais s'appliquer à Valery Alekseevich lui-même : c'est lui, dans sa quête acharnée de la vérité, qui s'est efforcé d'ancrer la science dans une solide base morale, sans laquelle le savoir humain risquait de se muer en un instrument de mort et de destruction sans âme. S'appuyant sur les géants de la littérature, ce chimiste, visionnaire, discernait dans les brumes de l'avenir les contours des tragédies futures, mettant en garde l'humanité contre les dangers d'une prolifération technologique irréfléchie et d'une expansion sans limites de ses capacités.

V. Gubarev :

« Tout ce qui s'est passé à Tchernobyl et dans ses environs est très triste pour moi. Je considère cela comme le troisième événement le plus important de l'histoire de notre pays. »

Le premier est le joug tataro-mongol. Nous avons protégé l'Europe des hordes et de la barbarie. Le second est le fascisme. Nous avons sauvé l'Europe du fascisme. Et aujourd'hui, nous assurons l'avenir de l'humanité au prix d'un immense sacrifice.

La tragédie de Tchernobyl – et c'est ce qui la rend si particulière – réside dans le fait que nous avons été confrontés à la manifestation de l'énergie atomique sous la forme de ce que l'on appelle « l'atome pacifique ». De telles catastrophes ne se reproduiront plus jamais. Je peux l'affirmer avec une certitude absolue. Et l'avenir de la civilisation est impossible sans énergie atomique. Mais Tchernobyl existe. Par conséquent, lorsque nous bâtissons cet avenir, nous devons tirer les leçons de Tchernobyl. Avant Tchernobyl, nous abordions cette question avec beaucoup de légèreté. C'est pourquoi nous préparons véritablement la civilisation de demain à un prix exorbitant.

« Je serais bien naïf de décrire des événements réels dans une fiction. Bien sûr, une grande partie de ce qui a servi de base à la pièce s'est déroulée à Tchernobyl, où j'étais correspondant pour le journal Pravda. Mais je peux affirmer sans hésiter que je n'avais aucune personne en particulier à l'esprit. Je cherchais simplement à créer des images typiques. »

Extrait de la pièce « Sarcophage » (revue « Znamya », n° 9, 1986) :

« Sergueïev. Ils n'ont pas compris ce qui s'était passé pendant longtemps, alors ils n'ont rien signalé à Moscou, par précaution. Ils attendaient que quelque chose se produise. »

Immortal. Je crois qu'il y a eu un accident très grave. Pour une raison inconnue, aucune information n'est diffusée à la radio.

Sergeev : Une explosion, finalement ?

Ptitsyna : Bien sûr. C'est juste que certaines personnes refusent catégoriquement d'y croire et prétendent que le réacteur s'est effondré sans explosion. Un incendie. Juste un incendie.

V. Gubarev :

« Lorsque j'ai commencé à écrire « Sarcophage », j'ai ressenti un besoin naturel de réfléchir philosophiquement à cet événement. Je voulais montrer que nous vivons à une époque totalement différente de celle que nous imaginons. Que nous vivons à l'ère atomique et spatiale, avec ses propres lois, sa propre philosophie, sa propre responsabilité humaine face aux actes et à leurs conséquences. »

Extrait de la pièce « Sarcophage »

« Immortel. Mais quel genre de… pardonnez-moi la vulgarité… salaud a désactivé le système d'urgence ?! Je voulais dire, c'est un meurtre. Pas un suicide, mais un meurtre ! »

Physicien… L'essentiel pour vous est de découvrir qui a désactivé la protection d'urgence.

Immortel. Qui l'a supprimé ? Qui l'a supprimé ? Le système a désactivé le système d'urgence. Le système de l'irresponsabilité.

Opérateur. Et on est toujours pressés, on se dépêche, on prend des engagements, genre trois mois d'avance, deux jours d'avance, et il a demandé des compteurs quatre fois, personne ne se précipite là-haut. Mais on obéit aux ordres des chefs… Pourquoi ? On leur dit – chut, mais on a droit à un grand hourra ! – et hop !… Tout ça pour un rapport, une prime… Qui a besoin d'une telle accélération ? C'est comme laisser les voitures rouler à cent kilomètres à l'heure en ville, les laisser écraser tout le monde, le principal c'est d'aller plus vite. … Ils ont promis de monter en puissance à plein régime juste après les fêtes. Deux jours d'avance. Ils prennent des engagements à tout va… Et nous, on est des roux ou quoi ?

« Physicien. C'est pour ça qu'ils ont enlevé la protection. »

V. Gubarev :

« Sarcophagus repose sur trois idées principales. »

Premièrement : si une personne fait des compromis avec ses convictions, ses opinions, si elle se dérobe à ses responsabilités, alors cette personne vit dans un sarcophage.

La deuxième idée : si les gens, chaque individu et la société dans son ensemble, ne tirent pas de conclusions de la tragédie, alors ils finissent dans un sarcophage.

Et la troisième idée : la pièce répète sans cesse des extraits des consignes de protection civile, comme un refrain, une sorte de préfiguration de la guerre nucléaire. Je voulais dire que si l'humanité n'écoute pas les leçons de la tragédie, elle finira dans le sarcophage.

Cette pièce a été écrite en une semaine. C'était en juillet, du 10 au 26. Quand j'ai commencé à l'écrire, je ne pouvais ni dormir ni parler, je ne dormais que trois heures par jour. Je ne pouvais tout simplement pas faire autrement. Voyez-vous, je juge désormais tous les gens – où qu'ils vivent, quoi qu'ils fassent, quelles que soient leurs positions – selon leur attitude face à Tchernobyl. Si quelqu'un est indifférent, s'il n'a pas été touché par cette tragédie, alors cette personne, à mon avis, est perdue. Car il existe des tragédies nationales – et c'en est une – où chacun se doit d'exprimer son point de vue. Je veux regarder dans les yeux ceux qui disent que la pièce est inutile, prématurée. Car si nous ne tirons pas la sonnette d'alarme, si nous ne crions pas, si nous n'avertissons pas, alors personne ne verra nos pièces, personne ne lira nos œuvres littéraires.

Extrait de la pièce « Sarcophage »

« Physicien. Le plus important dans cette tragédie, ce sont les leçons à en tirer. Nous n'avons pas le droit de ne pas les apprendre… L'histoire de l'humanité n'a jamais connu une telle expérience : l'explosion d'un réacteur et ses conséquences. Il se peut que ce soit un cas unique. Ou plutôt, le premier. Il doit être le dernier. Pour y parvenir, nous devons l'étudier sous tous ses aspects : scientifiques, techniques et psychologiques. »

V. Gubarev :

« Et surtout, il ne faut pas que ces leçons soient vaines pour notre jeunesse. Ceux qui sont nés après 1961, après le vol de Youri Gagarine, ont naturellement le sentiment d'être nés à l'ère atomique et spatiale. Ils sont habitués aux lancements de fusées. Mais ils doivent comprendre une chose : puisqu'ils vivent dans ce siècle, leur niveau de connaissances et d'éducation doit être bien supérieur à celui de leurs pères. Car ils vont utiliser une technologie fondamentalement nouvelle. Et demain, ils la créeront. Et parfois, ils tiennent tout cela pour acquis, comme une évidence. Comme une voiture dans la rue. Ou une télévision. Mais il s'agit d'une technologie incroyablement complexe. Et très dangereuse. Elle exige un nouveau niveau de réflexion, de connaissances et, surtout, d'attitude. »

Robert Gale :

La catastrophe de Tchernobyl nous a appris de nombreuses choses. L'une d'elles est la nécessité d'apprendre à coexister avec l'énergie nucléaire. Nous n'avons pas d'autre choix. Nous vivons à l'ère nucléaire et devons composer avec elle. Aux États-Unis, près de 17 % de notre électricité provient de centrales nucléaires. Dans certains pays d'Europe occidentale, ce chiffre atteint 60 à 65 %. En 1990, on comptait environ 500 réacteurs nucléaires sur la planète. Autrement dit, la question n'est plus de savoir s'il faut entrer ou non dans l'ère nucléaire : nous y sommes déjà. Par conséquent, une grande responsabilité, une grande précision et une extrême prudence sont indispensables dans l'utilisation de l'énergie nucléaire. Si l'on analyse les causes de tous les accidents survenus aux États-Unis et en URSS, on constate qu'elles ne sont pas dues à l'énergie nucléaire elle-même, mais à des erreurs humaines.

Une autre leçon à tirer est que des accidents comme celui de Tchernobyl affectent non seulement le pays où ils se produisent, mais aussi plusieurs pays voisins. Par conséquent, l'assistance après de tels accidents doit être fournie non seulement au niveau national, mais aussi au niveau international. Nous devons prendre conscience de notre interdépendance, d'autant plus que l'énergie et les armes nucléaires étendent leur champ d'action.

Enfin, la dernière leçon – peut-être la plus importante. Comparé à l'utilisation délibérée d'armes nucléaires, Tchernobyl peut être considéré comme un incident mineur. Mais si un accident relativement mineur a coûté de précieuses vies humaines, les efforts conjugués des médecins et deux milliards de roubles, que dire de l'utilisation militaire d'armes nucléaires ? Nous, médecins, serions alors impuissants face à la situation.

Il ne faut jamais l'oublier.

Tchernobyl est le dernier avertissement à l'humanité.

Par un froid matin de novembre 1986, alors que la neige fondante tombait sur le sol argileux, j'arrivai au cimetière de Mitino, près de Moscou. Non loin de l'entrée, à gauche de l'allée principale, s'étendaient des rangées impeccables de tombes identiques. Plaques de marbre blanc, inscriptions dorées. Les dates de naissance variaient, mais presque toutes les dates de décès étaient inscrites comme étant mai 1986.

Héros de Tchernobyl. Victimes de Tchernobyl. Parmi eux se trouvaient peut-être les responsables de la catastrophe. La mort nous a tous rendus égaux, ne laissant à nous, les vivants, qu'un seul sentiment : l'immense douleur face à la perte de ces jeunes vies humaines.

Je me suis incliné devant leurs cendres (non sans avoir dû présenter ma carte de journaliste au policier de service, comme si mes gestes étaient suspects) et je suis parti, accablé par les pensées qui ont suivi Tchernobyl. Cet accident, avec ses rayons gamma impitoyables, a instantanément mis en lumière les rouages de notre nation et de notre gouvernement. Sur l'écran impitoyable de Tchernobyl, nos immenses forces et ressources internes (après tout, nous pouvons résoudre n'importe quel problème quand bon nous semble !), ainsi que nos maux profonds et persistants, qui ne sauraient se résumer à la formule complaisante des années précédentes, « défaillances atypiques isolées », sont apparus plus clairement que jamais.

Le docteur Gale a raison ! Tchernobyl était un dernier avertissement :

à l'humanité, au pays, à chacun d'entre nous – jeunes ou vieux, supérieurs ou subordonnés, scientifiques ou ouvriers.

À tous.

Dernier avertissement.

Et si l'on n'entend pas nos voix, si tout reste comme avant, si nous apprenons « tant bien que mal », si nous travaillons comme nous l'avons toujours fait – sans conviction, en faisant des tâches ingrates –, si les carrières dans notre société sont faites par des flagorneurs loyaux, cyniques et illettrés, et non par des personnes intelligentes et intègres, dotées de leurs propres opinions et convictions, si la plus haute vertu, à différents niveaux hiérarchiques de l'État, continue d'être considérée comme l'obéissance aveugle aux ordres, et non la confrontation créative d'opinions différentes et librement exprimées – alors cela signifiera que nous n'aurons rien appris et que les leçons de Tchernobyl auront été vaines.

Et puis il y aura de nouveaux Tchernobyl, de nouveaux « Amiral Nakhimov », de nouveaux chocs amers dans nos vies.

Alerte Tchernobyl. Il se trouve que j'ai regardé le téléfilm « Alerte Tchernobyl », diffusé en février 1987 sur la Télévision Centrale, dans un hôpital de Kyiv, en compagnie de ceux qui avaient travaillé dans la Zone et qui subissaient alors des examens. Tout le service était réuni pour le visionner, et bien que différents et peu familiers, ce soir-là, tous étaient unis par l'écran de télévision et les douloureux souvenirs de leurs expériences. Des souvenirs d'enfance ont ressurgi en moi : celui de ces gens affamés et épuisés, dans un cinéma non chauffé de Saratov en 1942, regardant le documentaire « La défaite des troupes nazies près de Moscou ». Ils le regardaient avec douleur et espoir, tristesse et foi.

Les temps ont changé, le contexte historique a changé, les gens ont changé – seules les expressions de leurs visages, la même douleur et le même espoir, demeuraient. Assis à côté de moi se trouvaient de jeunes hommes en pyjama d'hôpital : les cameramen de la télévision ukrainienne Youri Kolyada, Sergueï Losev et Mikhaïl Lebedev ; le réalisateur Igor Kobrin ; et le commentateur Gennady Dusheiko. Ils scrutaient attentivement les images de la catastrophe de Tchernobyl. Eux, plus que quiconque, connaissaient le prix à payer pour obtenir ces images : rien qu'à la Société nationale de radiodiffusion et de télévision de la RSS d'Ukraine, plus de cinquante employés – cameramen, journalistes radio, commentateurs, ingénieurs du son et chauffeurs – avaient été contraints de subir des examens médicaux, et certains avaient dû être envoyés en cure de désintoxication. Valentin Yurchenko, l'un des cameramen les plus intrépides et les plus respectés de la télévision ukrainienne, âgé de quarante-neuf ans, est décédé subitement à l'automne 1986. Bien que la cause du décès (une crise cardiaque) ne soit apparemment pas liée à l'exposition aux radiations de Tchernobyl, comment nier le rôle du stress et de la tension nerveuse endurés par cet homme courageux durant les chaudes journées d'été de 1986 ? Tel est le prix payé pour la vérité sur Tchernobyl, une vérité qui, en elle-même, est devenue un grave avertissement pour nous tous. Rappelons-nous les images exceptionnelles filmées par les cameramen de l'UT : des soldats bondissant hors de leurs abris et se précipitant sur le toit du réacteur n° 3 pour jeter manuellement des débris et des morceaux de graphite dans le cratère du réacteur n° 4. Ces images nécessitent-elles un commentaire particulier ? Un simple décompte des secondes et des minutes suffit.

Tchernobyl a déclenché un compte à rebours exceptionnel pour l'humanité.

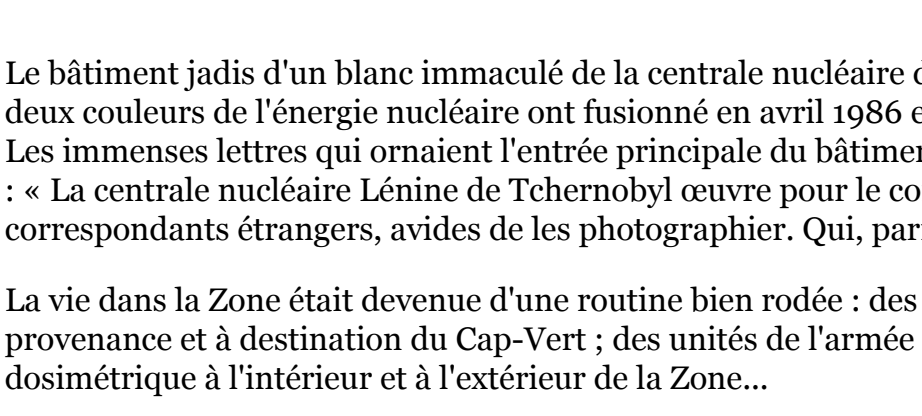
L'avertissement de Tchernobyl – image très concrète de ce qui pourrait attendre l'humanité en cas de guerre nucléaire – doit être entendu non seulement par les politiciens professionnels du monde entier et les militaires qui ont le doigt sur le bouton des missiles, mais par chaque personne, quel que soit son âge ou son statut social.

« Prévenir un génocide nucléaire est aujourd'hui la tâche la plus urgente de l'humanité. Pourtant, la grande majorité des gens ne le comprennent toujours pas clairement. Autrement dit, beaucoup de ceux qui prétendent connaître le danger n'y croient pas vraiment » (Kvasil B., Fuchs G., Rziman J., Somerville J., Gaiko V. « Les scientifiques affirment : le génocide nucléaire est une menace pour toute vie. » – Dans l'ouvrage : « Qui et comment défendre le monde ? » Prague, 1981).

J'aimerais croire qu'après Tchernobyl, l'humanité comprendra plus clairement ce qui pourrait lui arriver si un échange de coups nucléaires commençait.

Dans Pripyat désertée, nous sommes entrés dans le poste de sécurité central. Le policier de service était assis au panneau de contrôle de l'alarme. Dans la pièce voisine, le chef de patrouille réprimandait un sergent. Tout était si banal. Un trousseau de clés était accroché à une planche de contreplaqué devant le policier de service. Un nom de rue et un trousseau jaune de clés de maison. Au nombre de clés, on pouvait deviner quelles rues comptaient le plus de maisons, lesquelles en comptaient le moins.

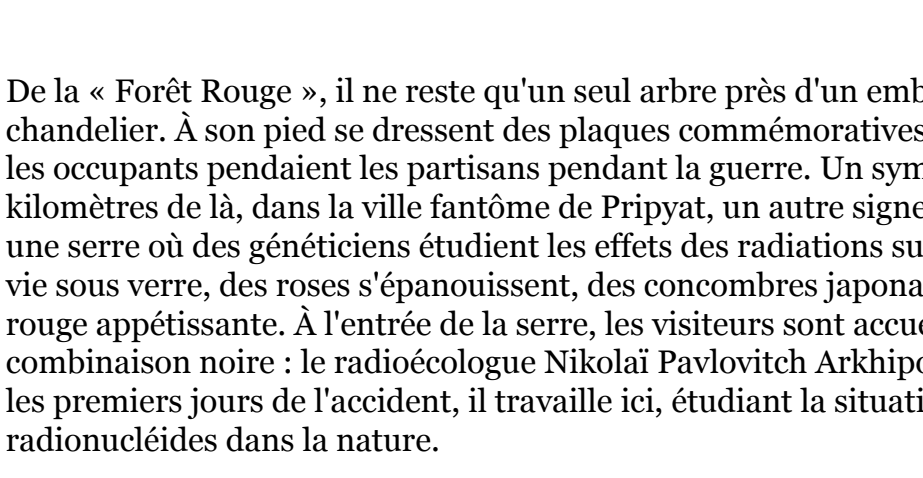
Je ne voudrais donc pas que les clés de pays désertés et abandonnés à jamais soient accrochées au panneau de contrôle central de la sécurité martienne (qu'il s'agisse de la police ou des milices, peu importe). Je ne veux pas que la clé de mon pays, l'Ukraine, brille quelque part sur le porte-clés commun appelé « Europe ».



Et ensuite ?

Le bâtiment jadis d'un blanc immaculé de la centrale nucléaire de Tchernobyl est désormais ceint d'un deuil noir : un sarcophage. Les deux couleurs de l'énergie nucléaire ont fusionné en avril 1986 en une cruelle et dialectique unité des contraires : le Bien et le Mal. Les immenses lettres qui ornaient l'entrée principale du bâtiment ABK-1 ont été retirées. Elles formaient jadis un slogan retentissant : « La centrale nucléaire Lénine de Tchernobyl œuvre pour le communisme ». Ces lettres « brillaient » et attiraient tous les correspondants étrangers, avides de les photographier. Qui, parmi eux, aurait pu refuser une telle « propagande » communiste ?

La vie dans la Zone était devenue d'une routine bien rodée : des colonnes de bus transportant la dernière équipe d'opérateurs en provenance et à destination du Cap-Vert ; des unités de l'armée procédant à la décontamination de la zone, à la surveillance dosimétrique à l'intérieur et à l'extérieur de la Zone…



De la « Forêt Rouge », il ne reste qu'un seul arbre près d'un embranchement : un étrange pin à plusieurs troncs, semblable à un chandelier. À son pied se dressent des plaques commémoratives en acier inoxydable, évoquant des pierres tombales : ici, sur ce pin, les occupants pendaient les partisans pendant la guerre. Un symbole du malheur du peuple dans les années 1940… À quelques kilomètres de là, dans la ville fantôme de Pripyat, un autre signe se dresse, inattendu, comme une scène de film de science-fiction : une serre où des généticiens étudient les effets des radiations sur la croissance et le développement des plantes. Dans cette oasis de vie sous verre, des roses s'épanouissent, des concombres japonais d'un demi-mètre poussent et les tomates prennent une couleur rouge appétissante. À l'entrée de la serre, les visiteurs sont accueillis par un homme d'allure imposante, à la barbe grise, vêtu d'une combinaison noire : le radioécologue Nikolaï Pavlovitch Arkhipov, directeur adjoint de l'association de production Complex. Depuis les premiers jours de l'accident, il travaille ici, étudiant la situation environnementale résultant du rejet de grandes quantités de radionucléides dans la nature.

N. P. Arkhipov :

Dès 1986, nous étions convaincus que la situation environnementale était bien plus complexe et étendue qu'il n'y paraissait au premier abord. Nous avons donc soumis nos propositions à la Commission gouvernementale afin de poursuivre l'étude de la situation. Celles-ci ont été acceptées. Nous disposons aujourd'hui d'un service performant, combinant des unités de production scientifique et expérimentale. Un laboratoire de radiobiologie, doté de serres, a vu le jour. Des scientifiques de divers instituts du pays y mènent des recherches.

Quelles leçons environnementales tirer de Tchernobyl ? Force est de constater qu'initialement, les événements techniques – l'accident de la centrale nucléaire et les mesures prises pour y faire face – ont éclipsé les préoccupations environnementales. C'est compréhensible. Mais aujourd'hui, les questions environnementales sont au cœur des préoccupations. Première leçon de Tchernobyl : tout nouveau système technologique insuffisamment testé comporte le risque de conséquences environnementales colossales. À Tchernobyl, l'ampleur de ces conséquences est à la fois plus profonde et plus importante que prévu ; elles sont plus durables que tous les problèmes techniques et les plus difficiles à résoudre. Réparer les dégâts et décontaminer les équipements techniques et les moyens de transport s'est avéré bien plus simple que de rétablir l'équilibre écologique.

La décontamination, qui a consisté à enfouir une grande quantité de radionucléides de la surface, a considérablement réduit le débit de dose, mais le problème environnemental n'est pas résolu, car la radioactivité persiste. La terre contaminée a été extraite de la surface, placée dans des tranchées et recouverte de sable. Mais la radioactivité demeure. Cette situation est temporaire. Certes, elle a grandement facilité le travail du personnel, mais à long terme, nous avons rapproché la radioactivité de la nappe phréatique… Tôt ou tard, il faudra s'attaquer à ce problème.

Le problème de la contamination de la chaîne alimentaire par les racines des plantes par les radionucléides s'est également posé. La Zone a été dénaturée, privée de ses habitats naturels, alors même qu'elle offrait de magnifiques paysages : forêts, champs et étendues d'eau. Un retour de l'homme sur place est désormais très incertain.

Dans la zone proche, au niveau de la trace radioactive, on observe des modifications génétiques liées à l'exposition durant les premières heures et les premiers jours de l'accident. La formation de la célèbre « Forêt Rouge » en est un exemple classique : alors que les 20 à 30 premiers hectares se sont formés le 3e ou le 4e jour suite à l'impact initial des radiations, cette zone s'est ensuite étendue en raison des dépôts de radionucléides. La « Forêt Rouge » est le symbole le plus frappant de la catastrophe environnementale qui a frappé ces régions. La forêt a disparu. Ailleurs, nos spécialistes découvrent des mutations et des aberrations chromosomiques. Nous avons collecté des graines de pin formées lors de l'accident – ce sont celles qui ont le plus de chances de produire des mutants. Nous les semons, dans l'espoir d'identifier des mutations bénéfiques qui entraînent une croissance accélérée et un développement intensif.

Diverses malformations ont également été constatées, telles que des feuilles surdimensionnées et d'autres anomalies. Celles-ci attirent immédiatement l'attention. Dans nos serres, nous observons des « morphoses » (modifications de la forme et de la taille) des fleurs. Cependant, ces mêmes phénomènes se produisent aussi en conditions normales ; il est donc important de comparer avec soin les données quantitatives.

Nous étudions actuellement les effets de l'accident sur les animaux. Un groupe expérimental d'animaux de ferme (bovins, chevaux) ayant survécu à l'accident a été constitué. Nous allons les croiser avec des animaux sains. Ils présentent quelques modifications sanguines, mais semblent normaux.

De nombreux changements ne sont pas dus aux effets directs des radiations, mais à l'arrêt de toute activité économique dans la Zone. Par exemple, les mauvaises herbes prolifèrent rapidement, notamment le lysimaque nummulaire. Des champs semés d'un excellent blé en 1986 sont désormais envahis par les adventices. C'est un symbole de dégradation de la nature. Dans la Zone, nous assistons aux conséquences qu'une guerre nucléaire pourrait avoir sur la nature et la civilisation agricole. À l'avenir, la formation du sol évoluera et une végétation sauvage caractéristique de cette zone climatique s'établira.

Les changements suivants se produisent dans le règne animal : une importante prolifération de rongeurs, notamment de campagnols, a été constatée suite à la mauvaise récolte de céréales de 1986. Cependant, les mécanismes naturels de régulation de ce phénomène se sont immédiatement mis en marche : de nombreux rapaces et renards sont apparus, et un équilibre dynamique s'est instauré. Au départ, certains craignaient même que l'augmentation de la population de rongeurs n'entraîne des épidémies, en particulier la tularémie. Mais les scientifiques ont conclu que ce déséquilibre de population serait bientôt résorbé par la nature elle-même. Le règne animal a réagi très fortement au départ des humains de la Zone : le gibier, provenant d'un rayon de 80 à 100 kilomètres, a commencé à migrer vers la Zone. Même des espèces menacées, auparavant absentes de la région, y sont apparues. Il s'avère que l'homme est un ennemi plus redoutable pour elles que les radiations.

L'accident a démontré notre manque de préparation, tant sur le plan technique et psychologique qu'écologique. La « Forêt Rouge » en est un exemple frappant. Premier phénomène de ce type observé au monde, il s'agissait d'une attaque radioactive directe sur un pin. De toutes les espèces végétales, le pin est la plus sensible aux radiations. Des arbres entiers sont morts. N'étant pas préparés à l'apparition de la « Forêt Rouge » à une telle échelle, l'impact psychologique a été profond. Il en a résulté une volonté constante de la détruire sous divers prétextes. Pourtant, aujourd'hui, tous les experts – écologistes, forestiers – affirment sans équivoque : la forêt aurait dû être préservée, même si elle avait été détruite. Car nous concentrons désormais tous nos efforts sur la prévention de la propagation de la contamination. À cet égard, rien ne vaut une forêt. Aucune mesure ni construction artificielle ne peut rivaliser avec elle. Elle accumule et piège les radiations. Bien entendu, cela accroît le danger, et il est impératif de s'en prémunir. En 1986, nous avons soumis nos propositions à la Commission gouvernementale, et il a été décidé de laisser la Forêt Rouge à l'état naturel, tout en renforçant les mesures de prévention des incendies. Mais ensuite, il semblerait que les responsables de la prévention des incendies, craignant de ne pouvoir assurer la préservation de la Forêt Rouge, aient fait raser la forêt. Ce n'est pas la meilleure solution. Certes, dans certaines zones, cela était peut-être nécessaire, mais sur des centaines d'hectares, c'est inutile.

Nikolaï Pavlovitch, quels sont les concepts environnementaux qui existent concernant l'avenir de la Zone ? Combien y en a-t-il — deux, trois ?

Il existe un programme environnemental pour la Zone. Fruit du travail collectif de nombreux spécialistes – du Comité agro-industriel d'État, de l'Académie des sciences et du ministère des Forêts –, ce programme reste encore au stade idéologique. Dans les faits, sa mise en œuvre se heurte à des résistances et des retards. Pourquoi ? Parce que certains responsables souhaitent maintenir l'état d'urgence dans la Zone. Il ne s'agit pas là de problèmes environnementaux, mais de problèmes moraux. Diverses considérations entrent en jeu : personnelles, mercantiles et collectives. Certains sont enclins à agir, mais veulent ensuite consacrer beaucoup de temps à la restauration des terres. Or, en tant qu'écologiste, je crois que l'action active n'est nécessaire que dans des zones isolées, des « îlots » isolés. La nature fera le reste.

Je suis pour le moins surpris par l'attitude quelque peu indifférente du ministère de l'Énergie atomique face aux questions environnementales, notamment ici à Tchernobyl. À mon avis, l'accent devrait être mis sur l'étude et la transformation de l'environnement. Sur le plan humain, ces personnes comprennent certainement la nécessité de ces mesures. Mais l'organisme qu'il représente ne se préoccupe que marginalement des dommages causés aux populations et à la nature. Il me semble que les antennes régionales du gouvernement soviétique adoptent une position plus responsable et plus juste sur ce sujet. De manière générale, deux points de vue extrêmes s'opposent : la mise en œuvre de mesures extrêmement actives dans la zone et la théorie de l'inaction. Les partisans de la première insistent sur la nécessité de tout déterrer, d'enlever la terre végétale, de la traiter chimiquement, de l'enfouir et de la décontaminer. Les partisans de la seconde préconisent la création d'une « réserve naturelle » paisible sur le site de la zone, en se contentant d'observer passivement. Par exemple, le Comité agro-industriel d'État de l'Union a proposé la création d'une telle « réserve naturelle ».

Le concept que je défends est global : préserver certains territoires en tant que réserves naturelles, créant ainsi une réserve à régime strict où les processus naturels peuvent être observés et étudiés. Dans une autre partie de la réserve, autoriser l'intervention humaine, non seulement pour observer et étudier, mais aussi pour mettre en pratique les techniques d'intervention les plus innovantes et tester diverses hypothèses. Une partie du territoire potentiellement propice à la production agricole (et de tels territoires existent dans la Zone) devrait être allouée à l'expérimentation de différentes pratiques agricoles, même si cet objectif n'est pas des plus attractifs en termes de rentabilité : même en temps de paix, cette partie de la Polésie était la moins productive. Le sol y est infertile et fortement érodé. Dans la région de Tchernobyl, avant l'accident, le rendement céréalier moyen était de 16 quintaux par hectare.

L'économie ne saurait être l'objectif ici. Les profits et la rentabilité sont hors de question. Mais une autre approche pourrait être envisagée. Par exemple, la création de forêts et de prairies : après tout, cela produit de l'oxygène et contribue à la santé. Une telle zone pourrait jouer un rôle sanitaire et hygiénique pour les environs.

À quoi sommes-nous confrontés ? Même avant l'accident, la radioécologie et la radiobiologie étaient des sciences bien établies. On comptait une multitude d'études, de publications et de thèses. Mais lorsque des représentants de plus de trois cents institutions scientifiques se sont réunis ici et que la question « Que faire ? » a été posée, personne n'a osé proposer de réponse précise.

Nous avons donc procédé à la décontamination. Cela consiste essentiellement à éliminer la terre et la végétation pour enfouir la couche contaminée. Mais comment la restaurer, la régénérer ? Personne ne le sait. Certains optimistes affirment qu'avec les connaissances scientifiques et technologiques actuelles, nous pourrions la recouvrir de nattes de tourbe et y semer de l'herbe. Mais personne ne sait comment accélérer la formation d'humus, et sans humus, il n'y a pas de sol. Les terres autour de la centrale nucléaire, mises à nu jusqu'à la couche sableuse, sont stériles. Leur restauration exigera un effort considérable. L'humus met des centaines d'années à se régénérer naturellement.

En substance, il suffit d'enlever deux centimètres de terre de la surface, car la majeure partie (95 - 98%) de l'activité est contenue dans cette couche.

Il est donc désormais clair que les efforts doivent être orientés vers le développement de machines qui n'enlèvent qu'une très fine couche, la couche supérieure, du sol, afin de préserver la couche d'humus.

Je préconise une approche différenciée de la Zone : il nous faut à la fois observer et développer différentes méthodes. Essentiellement, nous devons observer l'écosystème exposé à la radioactivité dans la nature. Observer et étudier les processus naturels qui s'y déroulent. Parallèlement, nous devons mener une forme d'intervention active. Des sites témoins et expérimentaux. Un terrain d'essai. La seule compensation – peut-être même une compensation importante – pour les pertes et les dommages que nous avons subis à la suite de l'accident est l'acquisition d'informations scientifiques.

— Qu'est-ce qui vous a le plus choqué en tant que biologiste après l'accident ?

« C'est comme entrer dans une forêt : on se jette dans un piège. On n'a même pas encore mesuré le niveau de danger, mais l'angoisse monte déjà. Ce n'est même pas une question de niveau précis – il n'est peut-être pas très élevé – mais de sentiment général de danger. Après tout, on se tournait autrefois vers la nature pour nous protéger ; on y trouvait du réconfort, un apaisement, mais maintenant la tension est constante. »

Et un sentiment de douleur pour la nature. Surtout pour les vergers : après tout, je suis de Moscou, nous n'en avons pas, j'aimerais goûter cette pomme, mais je ne peux pas. C'est un sentiment terrible : l'impuissance humaine face à cela.

La nature n'est plus la même.

Voici les réflexions d'un radioécologue professionnel. Son choc et sa confusion face à ce qui est arrivé à la nature.

Pour moi, c'est peut-être l'issue la plus terrifiante de Tchernobyl : la nature déchaînée contre l'humanité. L'histoire humaine a connu guerres, effusions de sang et catastrophes. Mais jamais la terre, l'air ou l'eau n'ont suscité autant de crainte.

Les événements de Tchernobyl ont profondément modifié notre perception de la nature, que nous considérions comme une amie, une alliée et une protectrice naturelle de l'humanité. Cette perspective totalement nouvelle est très difficile, voire impossible, à accepter. N'est-ce pas la raison pour laquelle tant de personnes, bien que ne souffrant pas de maladie liée aux radiations (les doses reçues n'étaient pas si élevées), se sentent néanmoins mal ? C'est une maladie étrange, plus psychologique qu'autre chose. Un effondrement tragique. Je pense que ces personnes n'ont pas pu s'adapter à cette nouvelle situation : l'hostilité de la nature. L'herbe verte, l'eau claire, les arbres en fleurs, les chats et les chiens familiers et affectueux – tout cela, dans la Zone, représentait une menace, une source d'angoisse ; tout semblait anormal. Cette situation inquiétante, liée aux « neutrons », a semé la confusion, perturbé des mécanismes psychologiques délicats et causé, et continue de causer, une détresse émotionnelle. C'est aussi un héritage de Tchernobyl, et il ne sera pas facile de s'en défaire.

Mais revenons à la Zone, à son avenir.

Yu. Andreev :

La « Forêt Rouge » jouxtait le poste de transformation extérieur de la centrale nucléaire de Tchernobyl et représentait un danger très grave pour ces installations. Vous avez vu le nombre impressionnant de câbles, de mâts et de transformateurs qui s'y trouvaient. Si la forêt s'était asséchée et avait pris feu – et la probabilité était très élevée –, la suie retombant sur les contacts du poste de transformation aurait provoqué une série d'accidents graves. La centrale nucléaire de Tchernobyl aurait été totalement hors service. Une petite portion de la « Forêt Rouge » adjacente au poste de transformation lui-même était particulièrement dangereuse. Une part importante du rejet s'y est déversée, et l'activité y était très intense. Une personne inexpérimentée s'y étant aventurée aurait été exposée à un danger considérable.

Ces considérations nous ont contraints à détruire la Forêt Rouge. Elle couvrait jusqu'à cent hectares. Cette forêt était irrémédiablement condamnée. Ceux qui s'opposaient à sa destruction avaient tort. Il était impossible d'espérer que de jeunes pins y poussent. Ils sont extrêmement sensibles aux radiations, plus sensibles que les humains. Ils n'auraient pas pu y pousser. Et la forêt serait restée un réservoir et un réceptacle de radiations. Bien sûr, prendre la décision de raser la forêt a été très difficile. Après tout, la forêt est un symbole de la nature. Mais il fallait l'abattre.

La forêt était enfouie sur place. Nous avons calculé que, se déplaçant avec les eaux souterraines (un processus très lent), les déchets radioactifs se désintégreraient beaucoup plus rapidement qu'ils n'atteindraient les sources d'eau. Des études hydrologiques et géologiques ont été menées.

— Et maintenant, il ne sera plus nécessaire d'enterrer à nouveau la Forêt Rouge ?

« Vous savez, il nous fallait résoudre ce problème très rapidement. Nous avons donc décidé d'enfouir la forêt, de baliser tous les sites et de les surveiller. Si nos calculs préliminaires s'avéraient erronés, nous pourrions la recouvrir à nouveau. Il nous fallait choisir le moindre mal : minimiser l'impact de la Forêt Rouge sur la population. Et nous avons constaté des résultats immédiats. La zone autour de la gare est devenue sûre. »

Je le reconnais amèrement : j'ai supervisé ces travaux pendant deux ans, sans recevoir la moindre aide concrète de la part de la « grande science », ni même des services scientifiques. Notre conception de la science est erronée. L'essentiel de la science, en termes de chiffres, est cloisonné au sein des services, ce qui est presque inexact. Il ne s'agit pas de science, mais plutôt de la mise en œuvre d'intérêts extérieurs. Ces personnes ne peuvent même pas être qualifiées de scientifiques : ce sont des hybrides, mi-ingénieurs, mi-praticiens, mi-scientifiques. L'une des raisons de cette situation est la disparition, dans les années 1930, de toute une frange de l'intelligentsia – des scientifiques et ingénieurs hautement qualifiés – dans notre pays. Il en a résulté cette armée de pseudo-scientifiques au sein des services. Cette strate intermédiaire est un phénomène très particulier. Probablement aucun autre pays ne connaît une telle situation, où la science côtoie l'antithèse de la science.

Après tout, qu'est-ce que la science ? C'est avant tout l'objectivité triomphante. Sans objectivité, il ne peut y avoir de discussion sur la science.

Il ne peut y avoir, par exemple, d'arithmétique par département. Mais il s'avère que l'écologie, l'hydrologie, peuvent exister. On peut avoir des approches départementales des disciplines techniques, de la médecine. Ce sont des choses monstrueuses. Elles s'écartent de la vérité objective. C'est aussi une conséquence de la culture spirituelle extrêmement basse de notre société. Un penchant pour le mensonge par intérêt personnel immédiat – c'est ainsi qu'on le nomme.

Je suis convaincu qu'aujourd'hui, seuls ceux qui comprennent les lois de la nature et possèdent une connaissance approfondie des principes techniques et scientifiques peuvent se prétendre écologistes. L'écologie – une sorte de « gestion du foyer » – exige une connaissance exhaustive de tout. Seule une approche globale permet d'accomplir quelque chose de valable. Un scientifique qui ne perçoit que le biologique n'est pas un écologiste. Ce n'est là que la première étape pour devenir écologiste. De plus, la plupart des écologistes reconnus ont été formés durant le terrible lyssenkisme des années 1930, qui n'avait rien à voir avec la science.

Il n'existe aucun programme environnemental pour la Zone. Pour qu'un tel programme soit mis en place, il faudrait qu'une personne soit désignée responsable. Or, actuellement, personne n'est officiellement chargé de ce programme.

La catastrophe de Tchernobyl a donné naissance à de nombreux projets utopiques. Dans le domaine environnemental, on trouve l'idée de planter des légumineuses, censées absorber tous les radionucléides, puis de les couper et de les éliminer, pour faire place à un avenir meilleur. Absurde. Mais les gens ont tendance à croire aux miracles, à une solution miracle qui réglera tous leurs problèmes.

Mais aucune solution environnementale sérieuse n'a été proposée à ce jour pour la Zone. Je n'ai vu aucun programme cohérent et complet.

Nous, techniciens et ingénieurs, et non environnementalistes, avons dû élaborer un tel programme. Nous avons divisé la zone entière en carrés, étudié chaque carré et proposé des méthodes pour contribuer à l'élimination de la contamination radioactive dans chacun d'eux. Ces méthodes varient en fonction du relief et des caractéristiques spécifiques de la contamination. Nous avons bénéficié, dans ce cadre, de l'aide de l'Académie des sciences d'Ukraine, et plus particulièrement de son vice-président, Viktor Ivanovitch Trefilov.

Il ne leur a pas été facile de s'habituer à nos problèmes, mais le soutien moral et une évaluation scientifique objective de nos projets ont été très importants.

Je suis partisan d'une action concrète dans la Zone. À cause de la technologie, nous perdons beaucoup, notamment nos terres. Mais nous pouvons les restaurer aujourd'hui, au stade actuel du développement humain, uniquement grâce à la technologie. C'est là toute la dialectique. Nous, humains, ne pouvons exister sans technologie. Nous disparaîtrons. Par conséquent, seule la technologie peut sauver l'avenir, sauver la Terre, préserver la nature. Les esprits timorés ne le comprennent pas. D'autres pensent encore : « La situation est grave. Mais si nous prenons du recul, tout ira bien. »

Ils ne comprennent pas qu'il n'y a pas d'échappatoire. Que la forêt d'où nous sommes sortis a déjà brûlé derrière nous. Elle a disparu. Impossible de revenir en arrière. Il ne reste qu'à avancer, et seulement avec du matériel.

Mais lorsque nous disons qu'il faut restaurer la terre, réfléchissons : sous quelle forme devons-nous la restaurer ? Après tout, nous, humains, avons commis de nombreuses erreurs au cours des mille dernières années ; nous sommes coupables envers la terre. Et si, ici, dans la Zone, il y avait autrefois de maigres terres agricoles, devrions-nous tout restaurer à nouveau ? Peut-être est-ce une erreur. Peut-être devons-nous restaurer une nature vierge.

Mais personne ne sait à quoi elle ressemble, l'originale…

« Ici, peut-être, l'instinct peut nous guider. Vous avez sans doute déjà vécu ces moments où, vous vous trouvez dans un lieu et êtes saisi par un sentiment – un sentiment, j'insiste – de nature à l'état pur. C'est profondément ancré en nous. Il faut d'abord ressentir cette nature à l'état pur, puis la comprendre. Je sais que ce n'est pas facile. Cela demande des efforts. Un effort mental. »

Quel impact cela a-t-il sur notre programme ? Dans la Zone, il y a un champ pauvre appartenant à un agriculteur de Polesie. Pourquoi devrais-je investir des sommes importantes pour restaurer ce champ ? Peut-être devrions-nous légèrement augmenter les coûts, mais le restaurer au mieux ? Ce qu'il faut restaurer, ce n'est ni la forêt ni le champ, mais le paysage dans toute sa diversité.

C'est une question très complexe. Je dis en plaisantant : « Mes amis, il nous faut établir un cahier des charges technique pour la nature vierge. »

Il me semble que l'avenir de l'écologie et d'une science nouvelle et inconnue, qu'on ne peut qualifier de «logie» car elle doit être associée à une action concrète, réside précisément sur cette voie.

Mais la première étape des travaux dans la Zone consiste à éliminer le danger. L'éliminer sans nuire, conformément au grand principe médical de « primum non nocere ». D'abord soigner. Le programme se divise en deux parties : la décontamination et la restauration. Malheureusement, la couche la plus contaminée est aussi la plus fertile. Il faut la dépolluer. Mais nous avons des idées intéressantes pour décontaminer la zone tout en préservant cette couche fertile.

Qu'entend-on par « réserve » ? Analysons le mot lui-même. Franchement, je ne peux me résoudre à qualifier la Zone de « réserve ». Une réserve, c'est une nature vierge. Appeler ces terres dévastées une réserve est un sacrilège. Le terme inquiétant de « Zone » décrit mieux ces lieux. En résumé, la Zone doit rester fermée tant qu'elle représente un danger pour l'homme.

Notre programme est un programme d'action proactive. En effet, de nombreuses observations ont été menées sur le comportement des organismes naturels contaminés par la radioactivité. Aux États-Unis, par exemple, il existe un site d'expérimentation dédié à ces observations. Les comportements des plantes et des animaux sous l'effet des radiations ont été étudiés de manière si approfondie qu'il est grand temps d'agir de façon proactive.

De plus, en nous concentrant sur la notion d'« observation », nous risquons de franchir une limite où les conséquences futures peuvent être imprévisibles. Cessez d'élever un lion chez vous. Aussi étudié soit-il, un lion reste un lion. Il pourrait vous dévorer un jour.

Notre programme est conçu pour une durée de 7 à 10 ans. Il vise à décontaminer la Zone, à détruire la source de l'infection. Nous commettons peut-être des erreurs. Probablement. Mais je pense qu'il est bien pire de ne rien faire, de clôturer la Zone, d'y placer un biologiste, aussi compétent soit-il, et de le laisser observer au microscope, tandis qu'autour de nous se trouve une zone morte. Non, nous n'avons pas besoin de terres mortes. Si nous persistons dans cette voie, dans 300 à 500 ans, il ne nous restera plus aucune terre, car Tchernobyl créera un précédent : détruire, clôturer, et ensuite attendre.

Qu'est-ce qui m'inspire ? Mes jeunes collègues et moi-même – et ils sont très enthousiastes – développons non seulement la technologie, mais aussi les machines. Des machines qui permettront de décontaminer la Zone de manière douce et respectueuse de l'environnement. En tant qu'ingénieur, je peux vous assurer que ces machines sont tout à fait réalisables. Rien de tel n'a jamais existé auparavant, car le problème lui-même était inédit. Je suis convaincu que c'est une voie très réaliste.

Yuliy Borisovich, quelles sont les perspectives techniques pour Tchernobyl, et plus particulièrement pour le sarcophage ? Restera-t-il indéfiniment sur notre sol ?

Qu'est-ce qu'un sarcophage ? Abstraction faite de l'aspect tragique de l'accident, un sarcophage est essentiellement un dispositif qui a rempli sa fonction. La question du traitement de ces dispositifs commence à se préciser. Les Américains ont désaffecté leur première station.

En principe, la solution la plus radicale consiste à aménager une pelouse sur le site du réacteur. C'est une question cruciale. Car si nous abandonnons ces installations, dans mille ans, le monde entier sera jonché de ces boîtes et cercueils dangereux. Ce problème est également urgent au sein de notre Union. Certains réacteurs ont déjà atteint leur fin de vie ; ils ont été arrêtés et doivent être démantelés. La durée de vie nominale d'un réacteur est de 30 ans. Ce délai est déjà écoulé ou le sera dans la prochaine décennie. C'est la fin de vie naturelle d'un réacteur.

Le sarcophage doit être vidé de son combustible puis démantelé. Le combustible doit être enfoui. Voilà une solution digne d'une grande civilisation. Mais diverses idées s'affrontent encore. Certains disent : « Créons une décharge à cet endroit. Remplissons le sarcophage de combustible : nous aurons un supersarcophage ! » D'autres disent :

« Renforçons le sarcophage pour qu'il dure éternellement et laissons-le debout. » Mais ce sont là des opinions extrêmes.

Youri Nikolaïevitch Samoylenko et moi partageons le même avis sur cette question. Nous pensons que le sarcophage doit être dégagé. Nous devons encore lutter pour que ce point de vue prévale.

« À Kyiv, des rumeurs alarmistes circulent selon lesquelles on s'apprêterait à démanteler le sarcophage et à le vider. On me demande si les enfants devraient être évacués. »

Non. Tout est encore à l'étude. Cela exige une préparation longue et minutieuse. Nous devons développer la technologie radio. Notre objectif est de déployer des robots pour cette opération le plus rapidement possible. Samoylenko pense que nous pouvons régler cela en trois ou quatre ans. Il est plus jeune et plus optimiste. Je pense, quant à moi, que cela prendra une fois et demie à deux fois plus de temps. Six à huit ans. Nous devons préparer les robots, le personnel, les mécanismes spéciaux et l'équipement. Nous devons résoudre de nombreux problèmes d'organisation. Cette tâche est très complexe, même pour notre organisation : le centre technique d'urgence. Notre centre a été créé récemment. Notre expérience est unique. Comme on dit, à quelque chose malheur est bon. Aucune autre organisation au monde ne peut rivaliser avec nous en termes de préparation psychologique au travail en conditions extrêmes, ni en termes d'expérience technique.

Nous appartenons à toute l'humanité. C'est l'expérience de toute l'humanité.

Yury Samoylenko, Yury Andreyev et leur organisation ne sont pas les seuls à travailler sur le sarcophage et son avenir. Un autre groupe de spécialistes s'aventure sans relâche au cœur du problème : le puits du réacteur numéro quatre détruit.

Igor Nikolaevich Kambulov, chef de l'expédition intégrée à l'Institut Kourtchatov de l'énergie atomique :

Notre expédition travaille à la centrale nucléaire de Tchernobyl depuis 1988. Nous menons des recherches scientifiques, mais aussi des travaux de construction et d'installation. Nous travaillons actuellement sur le réacteur n° 4. Notre mission était précise : déterminer l'emplacement du combustible, sa quantité et son état. Pour ce faire, nous devions nous approcher au plus près du puits, installer des capteurs et effectuer des mesures. Nous avons donc commencé à aménager des salles pouvant accueillir du personnel pendant de longues périodes. Nous avons travaillé, et continuons de travailler, sans relâche. Prenons l'exemple de la salle des turbines du réacteur n° 4. C'était un véritable dépotoir radioactif. En 1986, l'accès y était interdit. Nous avons nettoyé la salle, renforcé le mur endommagé et enlevé les décombres, qui contenaient environ mille mètres cubes de matières toxiques en tous genres…

Nous n'avions tout simplement pas d'autre choix : nos employés devaient travailler sur place. Afin d'éviter l'épuisement professionnel, nous avons été contraints de nettoyer les locaux. Notre taux de pénétration par poste est d'un mètre au mieux, et de 150 millimètres au pire. Le personnel travaille sans relâche. La limite d'exposition aux radiations autorisée est d'un rem par jour ; nous l'avons fixée à 0,3. Nous travaillons conformément à ces normes.

Que signifie préparer les lieux ? Cela signifie y faire venir trois à quatre cents personnes par jour, en deux ou trois équipes, pendant deux mois sans aucun jour de congé.

Il s'avère donc que nous n'avons aucun travail scientifique à proprement parler, mais seulement un travail pénible et ingrat. Pour forer un seul puits et observer le réacteur, des centaines de personnes travaillent pendant des mois. Cela représente des centaines de tonnes de plomb et des centaines de tonnes de structures métalliques.

La salle de contrôle n° 4, théâtre de la catastrophe de Tchernobyl, était inaccessible en 1986. C'est aujourd'hui une avenue, un espace de loisirs. Nous avons déjà visité le puits lui-même. Votre humble serviteur a vu de ses propres yeux tout ce qui reste de la maçonnerie. De très près. Nous avons pénétré dans le puits à tous les niveaux accessibles. Nous avons une idée approximative de tout ce qui se trouve sous « Elena », la dalle supérieure, et jusqu'au bassin de bullage. Nous avons foré des trous à la base du puits. Nous nous intéressons à l'intégrité des structures du cœur du réacteur ; après tout, aucune photographie ne peut donner une image complète, surtout une prise avec un objectif grand angle, qui déforme les proportions.

Nous avons accompli un travail considérable en 1988 et obtenu de nombreuses informations nouvelles. Nous savons désormais quelle proportion de la maçonnerie subsiste et comment elle est organisée. Nous pouvons estimer approximativement la quantité de combustible présente et son évolution.

Igor Nikolaevich, dites-moi, est-il possible de concilier la version officielle selon laquelle seulement sept pour cent du carburant a été libéré avec l'image horrible de l'explosion et de l'incendie que nous connaissons ? Est-ce seulement possible ?

Le canyon où se situe le puits du réacteur mesure 24 mètres sur 24. Si l'on considère la totalité du combustible contenu dans le puits, soit 192 tonnes, il ne resterait que cinq centimètres au fond du canyon ; on ne le verrait même pas. C'est un point psychologique intéressant. On imagine souvent le combustible comme une masse énorme, remplissant complètement le réacteur. Mais il n'en est rien. 192 tonnes, c'est insignifiant. Le cœur est une structure spatiale : graphite, eau, canaux de combustible. Nous étions nous-mêmes fascinés par les notions de volume de combustible. Et lorsque nous sommes entrés dans le puits et que nous n'avons rien trouvé au-dessus de 24 mètres, ce fut un événement mondial : il ne restait quelque chose qu'à environ 3 ou 4 mètres de profondeur, tout au fond du réacteur. Une sorte de bouillie. Et au-dessus, il n'y avait qu'« Elena ». Tout le reste était vide.

Une partie du graphite a été projetée, une autre a brûlé. Une partie est restée intacte : les blocs sont toujours là. On y trouve de nombreux conduits technologiques préservés, et bien sûr, d'autres détruits mécaniquement. Apparemment, une explosion localisée – peut-être même plusieurs – s'est produite lors de la fusion, une sorte de micro-chaudière. On peut maintenant observer toutes sortes de silice, des masses de verre et une sorte de pierre ponce volcanique. Il en résulte un système très complexe, difficile à étudier.

- Y a-t-il encore du magma chaud à cet endroit ?

« Non, il n'y a rien de fondu. La température maximale que nous avons mesurée est de 200 degrés. C'est une conséquence du chauffage radioisotopique du combustible. Ce type de chauffage endommage le béton ; il se désintègre en ses composants d'origine. »

— Ne courons-nous pas un risque d'explosion nucléaire ? Du moins en théorie ?

- Connaissant la situation au réacteur, je peux imaginer tellement d'idées que le public va se prendre la tête et s'enfuir immédiatement…

— Donc vous ne le niez pas…

Je le nie catégoriquement. Les hypothèses théoriques en la matière sont très dangereuses. Car nous sommes face à une situation concrète. La sûreté nucléaire du système actuel est assurée. Le réacteur est dans un état profondément sous-critique. Et théoriquement… on pourrait imaginer qu'un tracteur Kirovets atteigne mille kilomètres par heure si on le lançait dans l'espace à la place de la navette spatiale. Mais c'est absurde.

Mais s'il est question de dangers, ils existent bel et bien. Et le principal, à mon avis, est l'état même de l'Unité 4. Après tout, c'est dans ce bâtiment que l'explosion a eu lieu. Un bâtiment en ruine, à tous points de vue. Un bâtiment sur lequel reposent les structures métalliques du sarcophage. Et si l'on n'entretient pas ce bâtiment, il ne tardera pas à s'effondrer.

Quand je suis arrivé à la centrale nucléaire de Tchernobyl à mon poste actuel (j'y étais en 1986), j'ai examiné le bâtiment de fond en comble – et je ne l'aimais vraiment pas. Bien que je ne sois pas du métier, il était évident que le bâtiment ne tiendrait pas longtemps. Alors j'ai lancé l'idée : « Il faut qu'on répare ce bâtiment ! » Et je dois dire que, psychologiquement, il s'est avéré difficile de faire changer d'avis ceux qui avaient construit le sarcophage et reçu des décorations pour cela. Parce qu'ils pensaient que tout avait été bien fait. Que tout était terminé. Ils avaient accompli un véritable exploit. Et puis, voilà que quelqu'un arrive et déclare : « On recommence tout ! » Difficile d'être d'accord avec ça.

J'y ai invité Boris Evdokimovitch Shcherbina et je lui ai montré toutes les fissures et crevasses. Certes, je ne l'ai pas emmené dans les parties les plus dangereuses. Il faut absolument faire quelque chose pour ce bâtiment, car si une poutre de 40 tonnes tombe, le souffle de poussière qui s'échappera par la cheminée sera tel que…

- …en Suède, ils diront qu'il y a une nouvelle sortie à Tchernobyl.

« Je ne sais pas s'ils diront quelque chose en Suède, mais ils le diront certainement à Kiev. Et la station devra être fermée pour être nettoyée. J'ai déjà parlé de ce problème à plusieurs reprises, et je dois dire qu'il y a une prise de conscience de la gravité de la situation. »

- A-t-on la moindre idée de ce qu'il faut faire du sarcophage ?

« C'est une question cruciale. Il n'existe pas encore de concept précis. Actuellement, ma principale mission est d'en créer un. Je dois m'y investir pleinement, en faisant avancer les idées. Parfois, nous sommes perçus de manière étrange. On a l'impression d'être une nuisance. Psychologiquement, c'est compréhensible : les gens aspirent à la tranquillité. Ils sont épuisés par les émotions et le stress. Mais nous n'avons nulle part où aller. Cette décharge à l'unité 4 nous empêche de trouver le calme. Quelqu'un m'a dit un jour : le réacteur sera là pour toi jusqu'à ta retraite. Pour le restant de tes jours. »

Si vous voulez mon avis personnel, le voici : pour éliminer complètement le danger, il faut retirer le combustible. Car transformer un réacteur en cimetière, cela exigerait un courage hors du commun. Et une irresponsabilité. Après tout, il faut tenir compte de la psychologie des habitants de la région de Tchernobyl : ils ne comprennent ni la physique ni la technologie, mais ils comprennent le danger. Et cette conscience les tourmente. S'il n'y a plus de combustible dans le réacteur, chacun comprendra que le danger est écarté. Et si nous voulons que les gens vivent en paix, il faudra faire des sacrifices. Les millions dépensés seront récompensés par l'attitude des gens. Je n'ai jamais compris ces calculs mesquins qui ne tiennent aucun compte de la condition humaine.

Je crois qu'une solution pour l'avenir – que faire du bloc et du sarcophage ? – devrait être élaborée au plus vite par un groupe de scientifiques dirigé par l'académicien Velikhov. Je suis convaincu qu'Evgueni Pavlovitch est capable de constituer un tel groupe, d'y inviter toutes les personnes qu'il jugera nécessaires et de régler ce problème de manière étatique. Mais nous ne pouvons pas l'ignorer inviter toutes les personnes qu'il jugera nécessaires et de régler ce problème de manière étatique. Mais nous ne pouvons pas l'ignorer. Nous avons attrapé l'ours radioactif, mais…

- On ignore encore qui a attrapé qui…

«…mais nous restons dans ses bras. Et il ne nous lâchera toujours pas tant que nous ne nous serons pas libérés.»

Tchernobyl a donné naissance à une nouvelle démonologie : un ours radioactif qui nous serre dans ses bras ; un génie libéré de la lampe de la révolution scientifique et technologique ; un diable sous des traits nucléaires, une Gorgone atomique qui fixe l’humanité d’un regard impassible. Hyper-rationalistes, nous revenons une fois de plus à nos racines, à l’enfance de l’humanité, qui éprouvait une peur viscérale des forces redoutables de la nature.

Tchernobyl a bouleversé notre conscience, créant en son sein des zones d'ombre, une zone de mystère et d'angoisse non seulement sur terre, mais aussi dans nos esprits. La catastrophe a chamboulé bien des choses, révélé les abysses de l'existence et transformé la vision du monde de beaucoup. Les réalistes sont devenus des mystiques, les joyeux ont découvert une profonde tristesse en eux, et des technophiles convaincus comme Youri Samoylenko et Youri Andreïev se sont soudainement tournés vers l'écologie, alors qu'il y a deux ans, ils auraient été fort surpris qu'une voyante leur prédise un tel destin.

Les physiciens ont commencé à s'interroger sur la validité de leurs convictions quant à l'inévitabilité de ce monde étrange et insensé. Mon ami de Kiev, Vladimir Mikhaïlovitch Tchernousenko, chercheur principal à l'Institut de physique théorique de l'Académie des sciences d'Ukraine, en est un exemple frappant. Tchernousenko est le héros du téléfilm « Tchernobyl : Les Deux Couleurs du Temps ». Cet homme grand et mince, vêtu d'un pull noir et d'un blouson de cuir, le regard perçant dissimulé derrière d'épaisses lunettes, aurait pu figurer dans n'importe quel film – documentaire ou fiction – nécessitant l'image d'un physicien typique, scrutant le monde à travers un réseau de formules abstraites. C'était particulièrement vrai dans les années 1960, lorsque les intellectuels, toisant les profanes et dissertant sur le libre arbitre des électrons et des neutrinos, ont commencé à apparaître sur les écrans et dans les livres.

Mais tout cela est superficiel, illusoire. À Tchernobyl, V. Chernousenko travaillait dur et avec courage, puis, alité à l'hôpital n° 25 avec de violentes douleurs aux jambes (il avait « reçu » de fortes doses de radiations), il étudiait le chinois entre deux crises de souffrance atroce : toute la salle était jonchée de papiers couverts de hiéroglyphes… Imaginez les changements survenus dans l'esprit d'un physicien lambda sous l'effet d'un phénomène physique tel que Tchernobyl.

V. Chernousenko :

Dès l'été 1986, alors que nous passions nos journées à courir sur les toits et dans tout le complexe de la centrale nucléaire de Tchernobyl, la nuit, nous nous demandions encore : qu'est-ce que nous faisons ? Comment en sommes-nous arrivés là ? Et que faut-il faire pour éviter que cela ne se reproduise ? Qu'avions-nous en 1986, à la fin du XXe siècle ? D'un côté, une technologie en apparence des plus avancées et des plus puissantes, l'énergie nucléaire, qui ne plaisante pas, et de l'autre, un système quasi féodal… Je ne sais même pas comment le définir… c'est sans doute l'âge de pierre. Un mélange entre une super-civilisation du XXIe siècle et l'âge de pierre. C'est la première impression qui me vient à l'esprit, une impression terrifiante.

Parce que nous avons créé un monstre – une centrale nucléaire – qui dépasse notre entendement et notre contrôle. La conception du réacteur ne résiste pas à l'analyse. Absolument pas. Car un réacteur ne devrait pas échapper au contrôle de son concepteur en cas de situation critique ; sinon, pourquoi le construire ? Voilà le premier point.

Deuxièmement. Avant de construire cette centrale supergéante, comme celle de Tchernobyl, une étude de conception approfondie était nécessaire pour anticiper une éventuelle catastrophe. Étions-nous préparés ? De quoi disposions-nous ? Des compétences techniques, du matériel, des technologies d’intervention en cas de catastrophe, une stratégie de réaction ? Nous n’avions rien. À l’époque, je passais des nuits blanches à me demander : « Comment cela a-t-il pu arriver ? Comment avons-nous pu piéger toute une zone habitée avec ces monstres de puissance ? » Je m’inquiète encore : et si elle avait explosé ? Vraiment ? Et si les trois autres réacteurs avaient explosé ? Cela aurait été une catastrophe indescriptible.

« Mais vous êtes vous-même physicien. Se pourrait-il qu'il n'y ait eu personne parmi vous, dans votre entourage — pas une seule personne — qui ait remarqué cela et donné l'alerte ? Que se passe-t-il ? »

Je crois qu'à un moment donné, nous avons perdu de vue la sagesse populaire : les avares et les insensés paient deux fois, mais ils ne paient pas avec de l'argent, mais avec leur vie… Ainsi, si nous pouvions investir un milliard dans la construction d'une unité, je ne pouvais pas à l'époque, et deux ans plus tard, je ne comprends toujours pas pourquoi nous ne pouvons pas dépenser vingt millions pour garantir que cette unité soit immédiatement opérationnelle en cas de catastrophe… Et le plus étonnant, c'est que deux ans se sont écoulés et que nous n'avons pas avancé d'un pouce.

Depuis deux ans, Yuri Samoylenko et moi-même tentons de mettre en œuvre l'idée de créer un « corps d'intervention rapide » capable de répondre à toutes les catastrophes, et pas seulement aux accidents de centrales nucléaires. Spetsatom, dirigé par Yuri Samoylenko, n'est qu'une solution partielle ; créé pour intervenir dans les centrales nucléaires, il ne dispose d'aucun programme clair, d'aucune stratégie, d'aucune charte : rien.

Mais nous avons vu plus loin. Si nous créons une installation de production potentiellement dangereuse pour l'humanité entière – et pas seulement pour la région ! –, nous devons décupler le risque d'accident. Voyez le nombre d'accidents graves survenus depuis Tchernobyl ! On aurait pu croire que Tchernobyl nous aurait servi de leçon. Eh bien non. Pourquoi ne tirons-nous pas les leçons de nos propres catastrophes ? C'est là le drame.

Un corps d'intervention rapide pour divers types d'accidents – je dis bien divers – était censé disposer d'une stratégie claire, de personnel formé et d'équipements pour intervenir face à toutes les catastrophes, locales ou mondiales, partout dans le monde. N'est-ce pas une idée formidable et humanitaire, parfaitement en phase avec les nouvelles approches ? Pour tout type d'accident : nucléaire, chimique, industriel. Un peu comme les services de sauvetage minier : spécialisés, certes, mais dotés des équipements, des réglementations et des capacités d'intervention rapide. Rien n'a encore été créé ; au contraire, la question de sa gestion fait toujours débat. Le ministère de l'Énergie atomique refuse de s'en charger car il juge le projet non rentable. Son principal objectif est de tirer profit de la construction et de l'exploitation de ces centrales, et tout le reste lui importe peu. Chaque haut responsable sait qu'un accident ne surviendra peut-être pas durant son mandat ; le prochain aura lieu dans 20 ans, après sa disparition. Mais il pourrait aussi survenir demain !

Des situations similaires se sont produites depuis Tchernobyl. Mais jamais à l'échelle de Tchernobyl… Je ne peux plus me taire, je n'ai plus la force !

« Mais on ne peut pas construire des infrastructures et s'attendre immédiatement à un accident. Il vaut mieux ne pas les construire du tout. »

« Mais nous posons la question de manière erronée. À l'aube du XXIe siècle, nous devrions construire des infrastructures qui ne nous détruiront pas. Or, nous commençons à construire des infrastructures qui PEUVENT nous détruire. C'est là le problème majeur. Nous devons y réfléchir. Une unité d'intervention rapide peut contenir un accident – et elle est absolument nécessaire – mais elle ne peut pas l'empêcher. »

Il existe des forces — et maintenant, après Tchernobyl, elles sont devenues très actives, non seulement en Occident mais aussi ici, à Kiev, en Ukraine — qui s'opposent totalement à l'énergie nucléaire. Ont-elles raison ?

« Je ne poserais pas la question ainsi, Youri Nikolaïevitch. Depuis toujours, l'humanité est en proie à la lutte : lorsqu'elle a inventé le couteau, elle s'y est opposée, puis à la machine à vapeur, et ainsi de suite. Je pense que ces gens-là s'accrochent à l'âge de pierre, sans comprendre les fondements de l'existence humaine actuelle. Figurez-vous qu'un jour, je me promenais dans la taïga et j'ai eu cette pensée : plus on vit bien, plus notre vie est courte. On s'enferme dans une routine confortable. On reçoit plus de lumière, plus d'énergie, mais les influences néfastes se multiplient aussi. C'est la dialectique. »

Je pense que le témoignage de quelqu'un qui a travaillé à Tchernobyl pourrait vous intéresser, ainsi que les réactions de ceux qui s'y trouvaient. Je vais vous décrire l'état dans lequel nous étions alors : un état d'absurdité. La situation était si critique, elle exigeait une mobilisation maximale des forces, que, franchement, nous ne vivions que pour une seule chose : s'il l'avait fallu, nous aurions porté ces barres de combustible à la main et les aurions jetées dans le réacteur n° 4. Car nous n'avions pas la force de regarder. C'était la réaction de tout le monde. Il faut dire que les meilleurs éléments de tout le pays s'étaient rassemblés à Tchernobyl à cette époque, insouciants de tout, des biens matériels comme des conséquences. C'était une situation incroyable. Je n'arrêtais pas de me le rappeler : « Qui avance trop vite périt. » C'était une image saisissante.

Blok m'appelait… Je ne sais pas comment l'exprimer… J'avais du mal à me détacher de Blok. Je comprenais le danger, mais j'étais irrésistiblement attiré. J'ai étudié la philosophie, j'essayais de comprendre le fonctionnement du cerveau, comment il produit les idées, et, en explorant mon propre cerveau à cette époque, je ne comprenais pas ce qui m'attirait là-bas. C'est comme une plaie vive qu'il faut soigner. Ça saigne, ça suinte, et ça vous empêche de vivre.

C’est probablement cette prise de conscience qui a poussé ces hommes à se précipiter vingt fois sur place pour mesurer les champs électromagnétiques – le rayonnement y était monstrueux. Est-il seulement concevable aujourd’hui, me demandais-je, assis dans mon bureau, de contraindre quelqu’un à faire une chose pareille ?!

Aujourd'hui, je n'irais jamais là-bas. Et je ne forcerais personne. Je n'aurais pas le courage de le dire. Mais l'idée m'est venue : s'il ne part pas, j'irai. Je ne le force pas à mourir, mais simplement… il faut panser cette plaie, il faut faire quelque chose.

Mais ce même ascétisme, en revanche, se transforme en tragédie.

Ça brise les caractères, ça brise le psychisme. Je pense que les gars d'Afghanistan reviennent avec la même mentalité. Parce que c'est un point de rupture, une limite au-delà de laquelle on ne peut plus s'élever.

Je pense qu'après Tchernobyl, beaucoup d'habitants ne parviennent pas à se réinstaller. Mon voyage à Tchernobyl en décembre 1987 en est un bon exemple. Que vois-je ? Ceux qui sont encore en vie, ceux qui ne sont pas de nouveau hospitalisés, ils sont tous là. Je leur demande : « Qu'est-ce qui vous amène ici ? » « Eh bien, vous savez, on est tous réunis ici, on est attirés par Tchernobyl… » Ils sont attirés par Tchernobyl.

Peut-être est-ce quelque chose que nous ne comprenons pas. Peut-être un syndrome qui se développe après la bataille. Je ne veux pas paraître prétentieux, mais je pense qu'une personne ayant survécu, par exemple, à la bataille de Borodino, retourne sans cesse sur le champ de bataille. Une fraternité d'armes, peut-être…

Je pense que la plupart des gens ne se remettront pas de cette situation de sitôt. Un traumatisme psychologique, un sentiment d'infériorité, se sont installés. Ceux qui sont revenus de là-bas ne parviennent pas à se réinsérer dans la vie civile, dans le quotidien. Ils sont confrontés à une situation monstrueuse. L'opinion est polarisée : certains considèrent les victimes de Tchernobyl comme des héros, d'autres comme des escrocs, et d'autres encore comme des « travailleurs immigrés », comme on dit en Ukraine, des personnes qui courent après le rouble. Je suis épuisé par les appels, les visites et les confessions de jeunes gens en larmes qui me racontent combien la vie civile est difficile pour eux. Je ne connais pas le sort d'un seul de ceux qui se sont littéralement jetés dans le réacteur n° 4 et qui n'a pas été accusé de quelque chose, qui n'a pas fait l'objet de documents odieux. C'est tellement absurde…

La situation la plus poignante et terrifiante que j'aie vécue dans la Zone, c'était lorsque des enfants sans défense ont dû être envoyés dans des champs de forte radiation. Pourtant, ils y sont allés volontairement et en toute connaissance de cause. Je ne pouvais pas imaginer une telle situation, faute de moyens : ni combinaisons spéciales, ni équipement adapté, ni procédure d'urgence.

Si nous avions eu la bonne approche, nous aurions pu fermer l'unité dès le mois de mai pour empêcher la pollution de Kyiv. Malheureusement, la zone fermée s'est avérée totalement inaccessible à ceux qui auraient pu intervenir. Les décisions ont été prises à huis clos dans cette zone, alors que l'on aurait pu penser que la démocratie aurait dû prévaloir.

Tchernobyl est une tragédie que je pense que nous ne reverrons jamais.

Et voici pourquoi : premièrement, ce serait tout simplement catastrophique si quelque chose de similaire arrivait à une autre station.

Les conséquences. On tremble à la simple idée qu'une telle chose puisse se produire. On peut survivre à une tragédie, puis à une autre. Mais le cerveau humain ne peut pas supporter les tragédies planétaires. Tout comme il ne peut pas supporter le choc d'un tremblement de terre, quand le sol se met à trembler sous vos pieds. C'est ce qui s'est passé à Tchernobyl.

Mais le pire, c'est que rien n'a changé. Car une fois de plus, ces gens du ministère de l'Énergie atomique sont autorisés à faire preuve d'indifférence face aux besoins et aux préoccupations de la population, affichant une attitude on ne peut plus claire : « Eh bien, nous décidons, c'est notre affaire, et vous êtes incompétents et incapables de comprendre. »

La situation des centrales nucléaires est presque incompréhensible. Quelqu'un, par exemple, conçoit un réacteur. Quelqu'un d'autre, soucieux de son industrie, le met en œuvre. Mais il ne reste qu'une seule organisation capable de comprendre ces événements correctement : le peuple. Il ne se soucie ni de l'industrie, ni du monopole d'un certain groupe de scientifiques ; il s'inquiète des conséquences possibles. Malheureusement, personne ne l'écoute.

La catastrophe de Tchernobyl était, à mon avis, inévitable. Elle aurait pu se produire non pas maintenant, mais dans un an. Mais elle se serait produite de toute façon.

Mais il y a des choses encore plus effrayantes : nous sommes sur le point de créer des monstres qui contrôleront nos vies. S’ils explosent, nous serons impuissants. Nous sommes les otages de ces « quatrièmes » blocs. C’est terrifiant.

Voilà ce qui me tourmente. Je crois que nous ne parlons pas de démocratie aujourd'hui pour exorciser qui que ce soit – Staline ou Trotsky – ce n'est pas ce qui nous inquiète quand nous entendons le mot démocratie. Ce qui nous inquiète, c'est la possibilité d'une invasion de secteurs industriels fermés, peu importe qu'il s'agisse d'une région d'Ukraine, de Biélorussie ou de Cuba. Dites-nous simplement où construire et opérer. Et adieu les principes moraux. Le manque de contrôle de ces secteurs entraîne de telles conséquences. Et c'est une catastrophe qui pourrait dégénérer en autodestruction. Par conséquent, même les tragédies qui ont frappé notre pays par le passé – même les procès politiques de 1937, les répressions staliniennes – paraissent insignifiantes en comparaison, car ce dont nous parlons ici, c'est d'une autodestruction totale.

Je conçois la démocratie non seulement comme le droit d'être irrespectueux envers un supérieur ou la possibilité d'élire un nouveau dirigeant puis de le destituer – nous avons probablement déjà connu ce type de démocratie pendant la guerre civile, lorsque nous élisions divers comités. À la lumière de la catastrophe de Tchernobyl, je comprends l'inquiétude de millions de personnes vivant dans notre région quant au sort et aux conséquences irréversibles qu'une simple décision imprudente peut engendrer. Nous sommes aujourd'hui confrontés à des problèmes qui pourraient avoir des conséquences catastrophiques. Par conséquent, la démocratie actuelle ne découle pas de la politique, mais doit puiser sa source dans l'essence même de la vie – dans une approche scientifique, une perception de la réalité, une vision de l'écologie, de l'environnement et des solutions techniques.

Je situerais cela en dehors du champ politique, car quelle sorte de politique peut-il y avoir lorsqu'une personne se préoccupe des choses les plus fondamentales : elle veut que son enfant, votre enfant, leur enfant vive ?

Par conséquent, les décisions qui affectent la vie et l'existence d'un grand nombre de personnes, d'une nation entière, doivent être démocratiques. De leur élaboration à leur mise en œuvre, elles doivent aborder les questions les plus fondamentales de la vie et de l'existence de ce peuple.

On parle beaucoup ces temps-ci du personnel de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Pendant mon séjour dans la zone, j'ai beaucoup entendu parler de ce « personnel héroïquement meurtri de la centrale nucléaire de Tchernobyl », et tant de calomnies ont été proférées, tant de paroles glorieuses… Mais deux ans plus tard, je comprends : qu'il s'agisse de ce personnel ou d'un autre, peu importe ; le fond du problème reste le même. C'est une triste conclusion. Si nous avons baissé notre vigilance partout, nous l'avons perdue à Tchernobyl et dans d'autres centrales nucléaires. Nous l'avons perdue partout. Nous avons perdu la peur de notre propre existence. Et c'est bien plus effrayant que la vigilance à la seule unité 4. La machinerie nous échappe.

Et nous ne comprenons toujours pas cela. C'est une attitude stupide, celle de gens illettrés, de gens imbus de leur propre importance qui croient pouvoir faire n'importe quoi : intervenir dans la nature, la modifier, sans se soucier des conséquences. En réalité, la nature ne pardonne pas cela.

La situation de Tchernobyl a démontré que nous ne pouvons plus vivre avec cette mentalité. Nous n'en avons pas le droit.

Il nous faut changer notre façon de voir les choses. Est-il vraiment nécessaire, par exemple, d'installer telle ou telle centrale électrique si elle est techniquement imparfaite ? Ou ne serait-il pas préférable de prolonger une ligne électrique depuis l'océan Arctique jusqu'ici ? Je donnerais mon salaire pour cela. Et des millions de personnes aussi.

Nous sommes confrontés à un dilemme : soit nous changeons toute notre idéologie, nous activons les mécanismes démocratiques et nous écoutons non seulement l'opinion d'un groupe de personnes – concepteurs, constructeurs – mais celle de toute la nation, soit nous périssons.

J'ai étudié à l'Institut d'aviation de Kharkiv. À l'époque, on avait un projet fou : construire des avions à propulsion nucléaire. On aurait transporté tout ce bazar – réacteurs, carburant – au-dessus des têtes des passagers. Heureusement, l'idée a été abandonnée. Mais je me souviens de cette folie. Ensuite, j'ai étudié au département de physique nucléaire de l'université de Kharkiv, et maintenant je travaille sur la théorie des plasmas.

Honnêtement, après Tchernobyl, je ne voudrais pas construire une centrale à plasma. Pour une raison ou une autre, nous autres physiciens avons peu prêté attention au monde qui nous entourait. C'était de l'aveuglement. Nous avions besoin de profits immédiats et de résultats instantanés. Comment tromper la nature ? Mais il n'y a pas besoin de la tromper. Elle nous a tout donné. Nous nous plaignons de manquer d'énergie. Mais non, en réalité ! La nature a pourvu à nos besoins. Si seulement ces milliards de roubles étaient investis dans la recherche de sources d'énergie respectueuses de l'environnement… Il suffirait de lancer une douzaine de satellites en orbite géostationnaire pour assurer notre approvisionnement énergétique pour les dix mille prochaines années. Les satellites transmettraient l'énergie solaire vers la Terre. Et tant que le soleil brillera, nous existerons aussi…

Alors pourquoi nous obstinons-nous à rechercher des sources d'énergie dangereuses pour la vie humaine ? Tchernobyl fut le premier signal d'alarme.

Il n'y en aura pas de deuxième.

Récemment, mon harceleur Yuri Andreev m'a apporté un souvenir de Tchernobyl : un bouton carré vert portant l'inscription 2AP2. Ce bouton provenait de la salle de contrôle principale (BCHU-4).

L'un des boutons fatidiques qui a été actionné dans la nuit du 26 avril 1986, peu avant l'explosion du quatrième réacteur.

Ainsi, une particule microscopique du monstre qui a pénétré la conscience collective sous le nom de « Tchernobyl » s'est installée chez moi. Les historiens futurs, j'en suis certain, reconnaîtront l'importance de Tchernobyl pour l'éveil de notre peuple, sa libération de la peur stalinienne ancrée en nous depuis l'enfance, de la torpeur, de l'indifférence et de la complaisance de Brejnev face à l'injustice.

D'un concept physique, technique et géographique, Tchernobyl est devenu une catégorie morale, gravée à jamais dans les mémoires. Telle une réaction en chaîne au ralenti, elle se propage dans les esprits et les cœurs, forçant chacun – peut-être pour la première fois – à aborder sans crainte les questions les plus pressantes de notre existence.

Et celui qui trouve le courage de poser des questions n'est plus un esclave, mais un citoyen conscient de la Patrie.

Tchernobyl est un phénomène trop redoutable et encore mal compris pour être négligé ou relégué aux oubliettes, comme certains le prétendent. Il ne se laisse pas réduire au pouvoir pitoyable et éphémère de quelques responsables. Nul doute que les noms de ceux qui ont décidé de bloquer l'information, qui ont tenté de dissimuler l'accident et ses conséquences, qui portent une responsabilité envers notre peuple, envers nos enfants, seront révélés. Si ce n'est par le jugement humain, alors par le jugement divin, le tribunal suprême de l'histoire, ces infâmes serviteurs du mensonge seront sévèrement punis.

Aujourd'hui, il est clair que la vague d'indignation provoquée par l'accident ne s'est pas apaisée, mais qu'elle prend au contraire de l'ampleur. L'opinion publique en Ukraine – et au-delà – s'est mobilisée contre l'expansion inconsidérée des centrales nucléaires et leur implantation malavisée dans des zones sensibles, stratégiquement vulnérables et densément peuplées de notre pays. Que cela leur plaise ou non, les dirigeants du ministère de l'Énergie atomique de l'URSS devront en assumer les conséquences.

Le 21 janvier 1988, le journal « Literaturna Ukraina » publiait une lettre signée par les académiciens A. Alymov, N. Amosov, A. Grodzinsky et d'autres scientifiques et spécialistes de l'énergie de renom, intitulée « Quelles sont les perspectives pour demain ? ». Cette lettre soulevait des questions pertinentes et profondément préoccupantes adressées au ministère de l'Énergie atomique. Ce dernier envisageait la construction de six réacteurs supplémentaires, d'une capacité d'un million de kilowatts chacun, qui viendraient s'ajouter aux sept centrales nucléaires déjà en service en Ukraine.

La publication a suscité un vif intérêt dans tout le pays. Lors de la première réunion de la Commission environnementale de l'Union des écrivains d'Ukraine, dont j'ai été élu président, la « Déclaration écologique » a été approuvée à l'unanimité, appelant à la création d'un mécanisme démocratique de prise de décision responsable, dans un climat de transparence et de dialogue constructif avec le public.

L’époque du silence docile face à toute manifestation d’arbitraire départemental est révolue.

Les chiffres suivants ont été cités lors de la réunion : l’Ukraine, qui occupe 2,7 % de l’ex-URSS, abrite près de 25 % des réacteurs nucléaires soviétiques. Or, selon les experts, seulement 10 % des sols ukrainiens répondent aux exigences nécessaires à la construction de centrales nucléaires. Compte tenu de la forte densité de population en RSS d’Ukraine et de la pénurie d’eau, il apparaît évident que l’implantation de centrales nucléaires dans cette région exige une approche extrêmement responsable, notamment après l’accident de Tchernobyl.

Et plus personne n'est convaincu par les assurances télévisées enjouées des spécialistes du ministère soviétique de l'Énergie atomique quant au niveau de sécurité remarquable enfin atteint dans les réacteurs nucléaires. Le peuple n'y croit plus. Le mythe de la sûreté et de la « pureté » environnementale de l'énergie nucléaire s'est effondré à jamais à Tchernobyl. Et les voix froidement rationalistes des « pères de l'énergie » sont-elles plus convaincantes que cette lettre, publiée dans le journal « Literaturna Ukraina » en mars 1988 ?

Nous, les femmes retraitées de la terrible catastrophe de Tchernobyl, lançons un appel au Conseil des ministres de l'URSS, une requête profonde : qu'il écoute chacun, scientifiques et citoyens ordinaires, et qu'il prenne en considération l'ensemble des problèmes liés au développement de l'énergie nucléaire en RSS d'Ukraine. Personne ne peut ressentir un tel bouleversement. Au début, après cet enfer, ce « Sodome et Gomorrhe », nous étions toutes comme hébétées. Maintenant, tout semble s'arranger, car on nous a donné une maison, elle a été reconstruite, et il paraît matériellement possible d'y vivre. Mais la nuit, nous ne parvenons pas à dormir, assaillies de pensées, d'une terrible nostalgie pour ce coin de notre foyer, devenu pire qu'après les nazis, profané, un endroit que nous ne pouvons même plus regarder. Dans des pays lointains, on vit cinquante ans et on rêve d'un nid familial pour la retraite, mais nous, nous n'en avons pas. La sécurité matérielle ne suffit pas. Car l'âme est épuisée. C'est encore plus facile pour les autres. Les jeunes sont pris par le travail, la famille, toutes sortes de soucis, et nous, les vieilles femmes, n'avons nulle part où nous détendre. Pour une raison ou une autre, notre âme est attirée par Dieu, et peut-être irions-nous à l'église, mais elle est trop loin… Alors la nuit, nous ne parvenons pas à dormir, et toutes sortes de pensées nous assaillent, comme c'est le cas dans nos vies personnelles et dans celles de toute une génération…

Si des signatures sont nécessaires, nous pouvons en recueillir des milliers.

Ignorer le choc de Tchernobyl, c'est commettre un autre acte de stupidité impardonnable.

C’est l’opinion de l’immense majorité du peuple ukrainien. Cette opinion unanime, sans exagération, a été justement exprimée par le poète ukrainien Boris Oleynik, qui déclara à la tribune de la 19e Conférence pan-soviétique du Parti : « J’ai présenté à la 19e Conférence pan-soviétique du Parti, émanant du peuple de la République, un appel intitulé « Sur la révision du programme de développement énergétique en Ukraine », qui compte plus de six mille signatures. L’arrogance et le mépris du sort de l’Ukraine de la part de certaines autorités de l’Union, et surtout du ministère de l’Énergie, frisent non seulement une cruauté sans bornes, mais constituent également une insulte à la dignité nationale. Je me souviens comment, tout en réclamant la construction de la centrale nucléaire de Tchernobyl, certains, raillant le « syndrome ukrainien », disaient : « C’est tellement sûr qu’on pourrait installer un réacteur sous le lit d’un jeune marié. »

Nous n'irons pas jusqu'à recommander aux moqueurs de nicher près du réacteur numéro quatre. Mais nous avons le droit d'exiger que les concepteurs qui ont commis de graves erreurs de calcul dans le choix des sites des centrales nucléaires en Ukraine soient tenus personnellement responsables. En particulier, la construction de la centrale nucléaire de Rivne sur un terrain karstique a déjà entraîné des dépassements de coûts de plusieurs millions de roubles. La construction de la centrale nucléaire de Crimée sur des failles tectoniques, avec une nappe phréatique en ascension, fait planer une menace de catastrophe. Et que dire de la conception des réacteurs jumelés 3 et 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl, et de la situation radioécologique qui s'est développée après l'accident de Tchernobyl dans les régions de Kyiv, Jytomyr, Tchernihiv, Rivne et Tcherkassy, ainsi que dans certains districts de notre chère Biélorussie ? Et que dire de la centrale nucléaire de Tchyryyn, dont la construction avait été promise comme étant arrêtée sous la pression publique, mais dont les rumeurs persistent quant à sa poursuite ?

L'appel susmentionné présente des alternatives scientifiquement équilibrées. « Il ne s'agit pas de se mettre immédiatement à stigmatiser les gens en disant qu'ils ne veulent pas de centrale nucléaire en Ukraine, mais qu'il faut en construire ailleurs. Bien sûr, nous soutenons le développement énergétique. Mais il y a des limites, des seuils de saturation, qu'il serait tout simplement criminel de franchir. »

Le caractère inédit de Tchernobyl réside dans son aspect « pacifique », dans son approche insidieuse et secrète.

Alors que les explosions nucléaires d'Hiroshima et de Nagasaki en 1945 résultaient de décisions immorales, fruits de la volonté maléfique et de l'énergie destructrice d'un groupe d'individus ayant délibérément assassiné des centaines de milliers de personnes, l'accident de Tchernobyl n'a été ni planifié ni le résultat d'actes hostiles délibérés. Aujourd'hui, nous évoquons les causes techniques de l'accident, le rôle du facteur humain. Mais les causes profondes de l'accident de Tchernobyl – j'en suis convaincu – sont bien plus graves. Je crois que Tchernobyl est l'une des premières manifestations mondiales de la résistance à cette force anonyme et diabolique que l'on appelle le Super-Système Technologique (SST).

Généré par l'homme, son talent et sa persévérance, et ayant concentré en lui d'énormes pouvoirs énergétiques, chimiques, informationnels, biologiques et autres, le TSS commence à échapper au contrôle humain, menaçant d'entraîner des conséquences imprévues.

Tchernobyl représente un nouveau défi pour l'humanité. La catastrophe nucléaire de Tchernobyl constitue un facteur réel de destruction potentielle de la civilisation, et il est de notre devoir de comprendre la situation actuelle. Nous ne sommes qu'au début de ce cheminement. Nous sommes confrontés à des problèmes complexes, à des enjeux techniques, sociaux et moraux inextricables. Mais cela ne doit pas nous décourager. Nous devons relever avec sagesse et courage le défi posé par la catastrophe nucléaire de Tchernobyl et affronter avec audace ce nouveau danger mondial. Fidèles au principe du grand médecin et philosophe allemand Albert Schweitzer, « le respect de la vie », nous avons l'obligation de protéger la vie dans toute son harmonie et sa beauté. Nous devons léguer à nos enfants et petits-enfants non pas des zones noires d'accidents mondiaux, entourées de barbelés, mais des oasis de vie florissantes.

Aujourd'hui, après Tchernobyl, nous comprenons mieux que jamais que le monde, peu à peu sous l'emprise du syndrome de stress thermique, vit sous l'épée de Damoclès, une multitude de menaces inconnues et mystérieuses susceptibles de surgir soudainement n'importe où sur le globe. C'est après Tchernobyl que l'humanité s'est sentie pour la première fois si clairement prise en otage par ce syndrome, victime de son propre confort technologique et de sa puissance scientifique, de son orgueil démesuré, de sa rivalité effrénée avec la nature. C'était comme si les menaces de Méphistophélès s'étaient réalisées.

« Méprisez le pouvoir de l'homme, la raison, qui ne vous est plus chère ! Que l'aveuglement du mensonge vous submerge, et vous serez entre mes mains, sans excuses ! » (Goethe, « Faust »)

Réfléchissons à ces nouvelles réalités du monde à l'aube du XXIe siècle. Aujourd'hui, l'humanité doit mener un combat sur deux fronts : sans relâcher nos efforts pour surmonter la menace de guerre nucléaire, nous devons mobiliser la raison, le savoir professionnel et l'autorité morale pour combattre la menace qui se cache derrière les systèmes de stress thermique prétendument « pacifiques ».

Médecins et écrivains, ingénieurs et écologistes, représentants de toutes les professions à travers le monde, affranchis de tout préjugé politique, technologique ou autre, doivent alerter l'humanité avec objectivité et honnêteté du danger qui se profile. Cet ouvrage plaide pour le développement d'une nouvelle science – la « catastrophologie » – permettant de se préparer aux futures catastrophes mondiales. Il s'agit notamment de mettre en place un service médical et des « forces d'intervention rapide » techniques et médicales spécialisées, afin d'être opérationnels en cas de propagation incontrôlée du syndrome de choc toxique. C'est la voie à suivre, car nous n'avons pas le droit de faire l'autruche, de nous bercer d'illusions sur une prétendue harmonie entre l'homme et la nature.

Mais il existe un autre moyen important de lutter contre le syndrome de choc toxique : la conscience.

La conscience de chaque citoyen – scientifique ou ouvrier, concepteur ou médecin – est essentielle. La puissance de cette force ne se mesure ni en mégawatts ni en aucune autre unité physique, mais elle constitue une arme redoutable pour transformer le monde. Le principe sacré des médecins de tous les temps, « primum non nocere » (d’abord, ne pas nuire), doit s’appliquer à toute l’humanité. Toute innovation scientifique ou technique doit faire l’objet d’une évaluation morale : risque-t-elle de nuire à l’humanité ? Il est du devoir moral des scientifiques de tirer la sonnette d’alarme partout où les tentacules du syndrome de choc toxique menacent le don sacré de la vie.

Une responsabilité particulière incombe aux médecins, qui doivent protéger la vie sur Terre et ne pas servir les intérêts des mafias de l'énergie nucléaire, de la chimie et autres, souvent irresponsables et imprudentes dans leur désir d'imposer à la société des conceptions et des technologies loin d'être parfaites.

Il est du devoir des médecins de réveiller les populations de leur torpeur et de les amener à écouter les chants apaisants du syndrome de choc toxique. Après tout, les médecins du monde entier ont trouvé la force de réveiller l'humanité et de la galvaniser dans la lutte contre la menace de guerre nucléaire ! Aujourd'hui, nous devons consacrer toutes les ressources intellectuelles de la civilisation moderne à la recherche de solutions alternatives qui nous permettront de maîtriser les ravages du syndrome de choc toxique.

Le chemin est semé d'embûches. Après tout, nous devons réfléchir au modèle de vie futur que nous, l'humanité, devons créer. Serons-nous capables de vivre dans des conditions de modération raisonnable et écologique, ou bien sombrerons-nous dans l'autodestruction, gaspillant ainsi l'opportunité unique que l'Univers nous offre ? Serons-nous capables de freiner la course aux armements, l'absurde programme de « guerre des étoiles », dont la mise en œuvre entraînerait des centaines de nouveaux Tchernobyl, et de nous empêcher de saisir le potentiel d'un supersystème technologique « pacifique » ?

Tchernobyl est un événement sans précédent dans l'histoire mondiale, incomparable à toute autre catastrophe connue. Ni le naufrage du Titanic ou de l'Admiral Nakhimov, ni les crashs d'avions de ligne, ni les explosions de mines, aussi lourdes soient les pertes humaines, ne peuvent se comparer à ce qui s'est passé à Tchernobyl : cette « étoile polaire » semble venue du futur, du XXIe siècle, comme un avertissement funeste pour nous tous – pour que nous prenions conscience de la gravité de la situation, que nous réfléchissions, que nous tirions les leçons de cette tragédie avant qu'il ne soit trop tard.

Pourtant, les premiers signaux sérieux, les premiers avertissements, nous ont été adressés au XIXe siècle : souvenez-vous de Dostoïevski, Tolstoï, Jules Verne, Engels, Vernadsky – chacun d'eux nous a mis en garde à sa manière. Nous n'avons pas écouté… Nous n'y avons pas cru… Nous pensions qu'ils ne comprenaient pas. Ils étaient naïfs et démodés. Nous sommes les vainqueurs, tout est à notre portée, nous pouvons tout faire ! Nous pouvons oublier la conscience et les Dix Commandements, nous pouvons rapidement, à une vitesse fulgurante, créer un nouvel être idéal, il suffit de bien l'éduquer à l'école et lors des séances d'information politique…

Et nous sommes arrivés à Tchernobyl. Nous sommes arrivés à la plus grande crise de notre histoire – une crise de foi. Nous sommes arrivés au bord du précipice…

Mais assez parlé de ça !

Ne serait-il pas préférable de terminer l'histoire sur une note idyllique ?

Après tout ce que j'avais vu dans et autour de la Zone, après le silence de mort des forces abandonnées (je ne sais pas pourquoi, mais j'ai été particulièrement touché par les cimetières ruraux, ces « ombres d'ancêtres oubliés » où les vivants ne reviendront jamais), après les salles d'hôpital et les regards de ceux sous perfusion, après les aiguilles qui sautaient sur les dosimètres, après le danger tapi dans l'herbe, l'eau et les arbres, j'ai quitté Kyiv pendant deux jours à la fin du mois de mai 1986. J'ai filé vers l'est sur l'autoroute déserte Kyiv-Kharkiv, ne m'arrêtant qu'aux points de contrôle pour subir un dépistage de radiations.

Je me rendais à Mirgorod pour voir ma fille et ma petite-fille. Le même Mirgorod dont Nicolas Vassilievitch Gogol a parlé dans ses écrits.

« La merveilleuse cité de Mirgorod ! Que de bâtiments ! Certains avec des toits de chaume, d'autres en torchis, d'autres encore en bois ; une rue à droite, une rue à gauche, une magnifique clôture en torchis partout ; du houblon y grimpe, des pots y sont suspendus, des tournesols pointent leurs têtes en forme de soleil en dessous, les coquelicots rougissent, de grosses citrouilles défilent… Le luxe ! »

Que de souvenirs ! Quelle époque insouciante et naïve ! Pourtant, même en mai 1986, Mirgorod était magnifique. Magnifique car il n'y avait aucune radioactivité, du moins pas la moindre. Et personne ne conseillait de fermer les fenêtres.

C'était un début de soirée de mai, lorsque l'air de Mirgorod s'emplissait des parfums paresseux de la terre, languide après la journée. Je marchai jusqu'à la rive de la petite rivière Khorol, m'allongeai dans l'herbe et fermai les yeux. J'entendais le chant mélodieux des grenouilles tout près, je sentais la fraîcheur de l'herbe et la proximité de l'eau. Sur la rive opposée, des vaches meuglaient, attendant de donner leur lait chaud dans des seaux en fer-blanc. Et soudain, je compris ce qu'était le bonheur.

C'est l'herbe où l'on peut s'allonger sans craindre les radiations. C'est une rivière chaude où l'on peut se baigner. Ce sont des vaches dont on peut boire le lait à volonté. Une petite ville de province où règne une vie paisible, un sanatorium où les vacanciers flânent dans les ruelles, achètent des billets pour le cinéma d'été et font de nouvelles rencontres : c'est aussi ça, le bonheur. Mais tout le monde ne le comprend pas.

J'avais l'impression d'être un astronaute revenant sur Terre après un voyage lointain et périlleux dans l'anti-monde.

À ce moment-là, un ami, en vacances au sanatorium, m'a interpellé et m'a tendu une plante qu'on avait arrachée des racines. Rien d'extraordinaire : des feuilles rugueuses, d'un vert foncé, et un tronc épais, comme teinté d'encre violette. On l'appelait Tchernobyl. Son goût était amer.

Deux ans plus tard, à Pâques 1988, ma fille Bohdana décida d'offrir un cadeau à ma mère, ma grand-mère, une femme profondément religieuse, alors qu'elle était hospitalisée. Conformément à la tradition populaire ukrainienne, elle décora ses œufs de Pâques, les pysanky. Une coutume lumineuse et magnifique, remontant à l'époque païenne : l'œuf représente la vie, le printemps, le soleil. Imaginez mon horreur lorsque je découvris, entre autres, un pysanky orné d'un atome, de la silhouette de la centrale nucléaire de Tchernobyl, de barbelés et de l'inscription :

"Zone interdite !"

La première pysanka de Tchernobyl de l'histoire mondiale.

Les cendres de Tchernobyl nous hantent.

Mai 1986 – février 1989.

1 2 3 4 5 ... 41 suivant →

Voir la liste complète

Télécharger le document

Documents similaires :

1. Abakumov-Gorbounov Alexandre Nikolaïevitch
   Document
   ALABUMOV-GORBUNOV ALEXANDER NIKOLAEVITCH, né en 1912, marié à Moscou. Condamné le 5 octobre 1937 par la troïka du NKVD de la région d'Arkhangelsk, en vertu de l'ordre n° 00447 du NKVD de l'URSS.
2. Le village de Velimov (Veljamovo) s'est formé à la fin des années 70, au début des années 80 du XIXe siècle.
   Document
   Le village de Velimov (Veljamovo) a été formé à la fin des années 1870 et au début des années 1880. Ses premiers fondateurs étaient des paysans sans terre de la province de Chernigov, volost de Repkinskaya, des villages de Dolzhik, Siberezh, Golubichi, Verbichi, Tserkovishche et Postobitsa.
3. Compilateurs : I. A. Flige ; O. N. Ansberg, A. D. Margolis ; Entretiens : T. F. Kosinova, T. Yu. Shmankevich, O. N. Ansberg ; Rédacteur scientifique : T. B. Pritykina ; Sous la direction générale de A. D. Margolis ; La vie socio-politique de Leningrad pendant les années de la « perestroïka »
   Entretien
   Ce recueil est la première tentative de décrire aussi complètement que possible les processus socio-politiques à Leningrad (Saint-Pétersbourg) pendant la période de la « perestroïka » (à partir de l'élection de M.
4. Manuel « Libération des villes : Manuel sur la libération des villes pendant la Grande Guerre patriotique de 1941-1945 » / M. L. Dudarenko, Yu. G. Perechnev, V. T. Eliseev, et al. Moscou : Voenizdat, 1985. 598 p. (2)
   Annuaire
   Manuel « Libération des villes : Manuel sur la libération des villes pendant la Grande Guerre patriotique de 1941-1945 » / M.L. Dudarenko, Yu.G. Perechnev, V.
5. Vladimir N. Eremenko
   Livre
   Il est né en 1928 à Yagodnoye, dans la banlieue de Stalingrad, au sein d'une famille de paysans. La famille déménagea rapidement en ville. Ils vécurent dans une cité ouvrière et, comme beaucoup de villageois, possédaient une vache et d'autres animaux d'élevage.

Autres documents similaires...

Les détenteurs de droits d'auteur peuvent nous écrire.